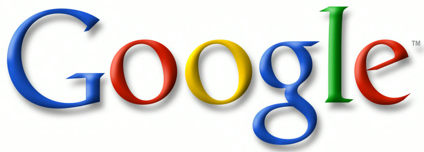
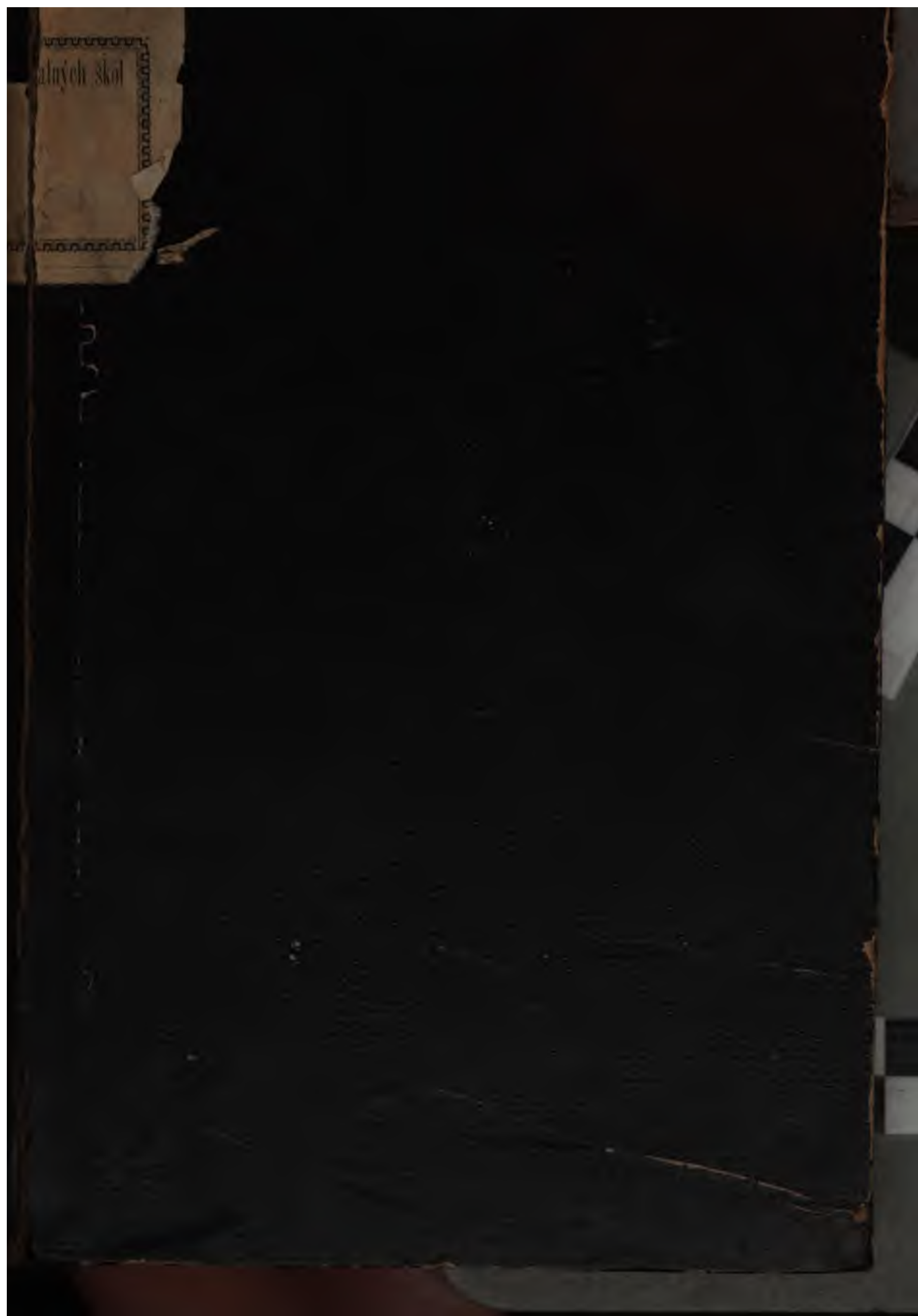



alných škol


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LA BOHÊME

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

CHANTS HÉROÏQUES ET CHANSONS POPULAIRES DES SLAVES DE BOHÊME. Traduit sur les textes originaux, avec une introduction et des notes par Louis Leger. 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.



VUE DU HRADCHIN (HRADCZANY) ET DE LA CATHÉDRALE DE PRAGUE

Frič, J. V.

LA BOHÊME

HISTORIQUE, PITTORESQUE & LITTÉRAIRE

SOUS LA DIRECTION DE

MM. JOSEPH FRICZ & LOUIS LEGER

AVEC LA COLLABORATION DE

MM. MASSIEU DE CLERVAL, ALEXANDRE CHODZKO,
Dr SIEGFRID KAPPER, général MIEROSLAWSKI, PAUL DE SAINT-VICTOR,
SOPHIE PODLIPSKA, ADOLPHE RENAUX,
CHARLES SABINA, Dr ZÉFI, etc.

ILLUSTRÉ DE VINGT ET UNE GRAVURES

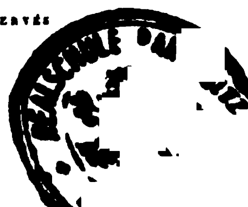
D'APRÈS

BARVICIUS, CZERMAK, MEIXNER, PINKAS, SVOBODA, TRENKWALD,
D'un panorama photographique de la ville de Prague
Et d'une carte du royaume de Bohême

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1867



Sam svobody kdo hoden, svobodu znà váziti kazdou;
Ten kdo do pout jimà otroky sàm je otrok.

Celui-là seul qui est digne de la liberté, sait respecter la liberté d'autrui;
Celui qui met des esclaves aux fers est lui-même un esclave.

JEAN KOLAR.



INTRODUCTION

Ce volume, ainsi que son titre l'indique, a pour but de faire connaître la Bohême à la France. Il vient peut-être à propos, au moment où le problème slave et le problème germanique se posent avec plus d'énergie que jamais. Au milieu des graves complications qui se préparent, il n'est pas indifférent de connaître ou d'ignorer un pays qui est le centre stratégique et moral de l'Europe, la forteresse avancée des Slaves en face de l'Allemagne. D'ailleurs, le passé de la Bohême n'est-il pas digne d'être étudié, même par ceux qui ne voudraient pas songer à son avenir? N'est-ce pas elle qui a donné Jean Huss à la liberté de conscience; elle qui, par sa généreuse rébellion, en 1619, a provoqué la guerre d'où est né l'équilibre européen; elle enfin qui depuis un demi-siècle, à peine ressuscitée, s'est mise à la tête des nations slaves, s'efforce de les arracher aux influences mongoles, germaniques ou byzantines pour les faire entrer dans les voies de la vie nationale et de la vraie civilisation? Quel rôle la Bohême ne prendrait-elle pas en Europe le jour où, délivrée des entraves qui l'enchaînent, elle pourrait librement développer ses facultés! Mais, nous n'avons pas encore le droit de parler de son avenir......

Peu de peuples ont un passé aussi noble que la Bohême, peu un destin aussi tragique, aucun n'a été plus calomnié. La mauvaise foi d'une part, l'ignorance de l'autre, ont conclu contre elle une ligue souvent ignoble, parfois ridicule. Le germanisme, sous quelque forme qu'il se présente, a intérêt à nier l'existence de

la Bohême, ou, s'il est obligé parfois de la reconnaître, à en fausser l'histoire et les aspirations. La France, si inquiète en face du Pangermanisme, si effarée au seul nom du Panslavisme, aurait peut-être le devoir de s'éclairer. Mais elle aime mieux rire de ce qu'elle ignore que de l'étudier. La calomnie et le mensonge ont beau jeu chez nous. Cachée à nos regards par l'immense Allemagne, enlacée depuis deux siècles dans les filets d'une politique ténébreuse, la Bohême n'a pas encore pris devant l'opinion publique la place qui lui appartient auprès des nationalités sympathiques à la France, la Hongrie, la Pologne, la Grèce, la Servie, la Roumanie. Absorbée dans l'œuvre de sa régénération morale et politique, elle ne songe pas assez à se produire au dehors ; elle laisse la parole à ses ennemis : il n'est pas étonnant qu'elle ait été méconnue et qu'elle le soit encore. Aujourd'hui même on peut lire à Paris des feuilles libérales et de bonne foi qui font de leur ignorance une arme contre la Bohême ; on peut entendre en pleine Chambre des hommes d'Etat, blanchis sous le harnais, commettre en statistique des erreurs de huit à dix millions (1) !

Dans une correspondance datée de Vienne, un journal démocratique dévoué à toutes les nationalités affirmait bravement naguère que la Bohême n'existe pas, qu'elle n'est qu'un ramassis de Grecs (!) de Serbes (!) de Bulgares, etc. — Que dire de nos livres classiques ? Ils ne sont pas rédigés à Vienne, et ce-

(1) M. Thiers a dit, dans un discours célèbre, que l'Autriche compte seize millions d'Allemands ! — Or elle n'en a en réalité que sept, dont quatre millions à peine (Autriche et Tyrol) forment un groupe politique ; les autres ne forment que des colonies éparses dans les pays slaves ou magyares. — Parmi ces millions, M. Thiers comptait évidemment les habitants de la couronne de Bohême (Bohême, Moravie et Silésie). Or il y a :

En Bohême.....	3,440,000	Tchèques.
En Moravie.....	1,500,000	—
En Silésie.......	100,000	—
	5,040,000	Tchèques.
Plus...........	100,000	Polonais.

Au total...................... 5,140,000 Slaves contre 2,230,000 Allemands, dont un certain nombre sont étrangers au pays.

(Voir notre Statistique, p. 55 et notre Carte à la fin du volume).

pendant ils classent encore la Bohême parmi les pays allemands de l'empire autrichien. D'ethnographie ils ne savent rien, d'histoire pas grand'chose. Ils en sont encore aux travaux de Pelzel et ne connaissent même pas l'existence du livre de Palacky. Est-il étonnant que des publicistes sans scrupule exploitent cette ignorance aux profits de passions et d'intérêts qui assurément ne sont pas ceux de la France? Nous pourrions citer telle brochure, distribuée à profusion aux journaux et aux ambassades et qui d'un bout à l'autre n'est qu'un long mensonge. A quoi bon la nommer? Notre livre y répondra suffisamment (1).

Il aura peut-être quelque peine à convaincre certains doctrinaires, qui n'admettent pas que la Bohême ait le droit de reconquérir son existence nationale, confisquée au lendemain d'une grande défaite et restée pendant deux siècles à l'état latent.

A ces théoriciens qui, au fond, quoi qu'ils disent, ne voient dans le droit que le fait, il suffit de répondre par des faits accomplis, en leur montrant la Grèce, la Roumanie, la Serbie, sorties de leurs ruines séculaires, et reprenant la place au grand soleil de la civilisation. Il n'appartient qu'aux peuples eux-mêmes de constater s'ils vivent oui ou non. Libre à nos adversaires d'ouvrir ou de fermer les yeux à leur gré; ils sont de ceux qui disent: « Périssent les peuples plutôt que nos principes! » Nous n'aspirons point à l'honneur de les persuader. Quant aux hommes de bonne foi, nous avons essayé de leur donner une idée approximative de la vérité, en réunissant dans un même volume des notions générales sur l'histoire et la situation politique de la

(1) Cette brochure déclare, par exemple, qu'il n'y a point de littérature tchèque et que l'historiographe M. Palacky a dû écrire en allemand. Erreur ou mensonge. Le dernier volume de l'histoire de Palacky vient de paraître en langue bohême.

La même brochure reproche aux Tchèques le grand nombre d'employés qu'ils ont donnés jadis à la bureaucratie autrichienne. Elle ferait volontiers la Bohême complice de toutes les iniquités qu'on a reprochées à cette bureaucratie. Elle oublie de dire que la jeunesse était systématiquement corrompue par une éducation démoralisatrice, que le pays était en proie à la misère la plus profonde... et, qu'en somme... il fallait vivre. Elle oublie aussi de dire que la Bohême s'est lassée de ce rôle subalterne et qu'elle travaille aujourd'hui à produire autre chose que des employés autrichiens. J. F.

Bohême, sur ses droits, ses tendances, sa langue, sa littérature, ses martyrs, ses grands hommes, ses contes, ses chansons, sa musique populaire.

Si l'on n'avait eu en vue que le mérite littéraire, ce volume aurait dû être confié à une seule main. Mais le temps pressait. En présence de circonstances dont la gravité n'échappe à personne, en face de calomnies et d'erreurs sans cesse renouvelées, il fallait réunir au plus vite assez de matériaux pour rendre désormais injustifiables l'erreur ou la mauvaise foi.

Nous nous sommes donc associés à deux pour défendre une cause juste : l'un, Tchèque, poëte et publiciste, banni de son pays après avoir combattu pour lui, a acquis au prix de l'exil le droit de le représenter à l'étranger; l'autre, Français, simple observateur, aimant à chercher la vérité, plus encore à la répandre, n'a d'autre prétention que celle d'éclairer ses concitoyens sur ce que peuvent lui avoir appris ses études et ses voyages.

Une fois fixés sur la portée et le but de notre œuvre, nous avons fait appel à quelques amis. Des travaux déjà publiés nous ont été offerts; d'autres écrits spécialement pour nous. Chacun s'est efforcé de mettre en lumière ce qu'il avait le plus étudié. Puisse la variété des sujets et des styles faire oublier le défaut d'unité!

Nous ne nous dissimulons pas les côtés faibles de notre œuvre ; elle est incomplète, nous le sentons très-bien. Elle peut se comparer à ces constructions de toile et de plâtre, élevées pour les besoins du moment, et qui ne donnent qu'une idée imparfaite du monument définitif.

Ce monument, nous le ferons peut-être un jour. En attendant, nous offrons avec confiance cette œuvre provisoire au public impartial. Peut-être voudra-t-on bien reconnaître qu'elle n'a été inspirée que par l'amour de la patrie et de la vérité.

LOUIS LEGER. — JOSEPH FRICZ.

Paris, juillet 1867.

LA

BOHÊME HISTORIQUE

APERÇU DE L'HISTOIRE DE LA BOHÊME

JUSQU'A LA BATAILLE DE LA MONTAGNE BLANCHE (1620) (1).

Si un pays peut se vanter d'une nationalité indestructible, c'est, à coup sûr, la Bohême. Avant-garde de la race slave pénétrant au cœur de l'Allemagne, la nation tchèque s'établit sur cette terre, entre ces montagnes, comme dans un camp retranché d'où elle défia tous ses ennemis. Condamnée à l'héroïsme par sa position même, elle a vécu contre toute vraisemblance. Recevant les arts et les sciences de l'Occident, elle s'est laissé pénétrer mais non pas absorber par une civilisation étrangère.

(1) Les pages suivantes ont été écrites en vue d'un travail que je me propose de publier un jour sur certaines questions de politique et d'histoire. J'avais consulté M. Fricz sur la partie de ce travail qui regarde son pays, et ses indications bienveillantes m'ont permis de tracer une esquisse de l'histoire de Bohême. Il me demande d'insérer ici ce fragment. Je regrette pour les lecteurs que M. Fricz ne se soit pas réservé la place qu'il me donne; mais, puisqu'il réclame mon concours, je ne veux pas le lui refuser. Je m'associe cordialement à une publication qui plaide l'excellente cause du peuple tchèque, et dont la pensée commune me semble résumée dans cette parole de Mickiewicz : « Ceux qui n'ont cessé d'espérer que le principe moral sera un jour appelé à jouer un rôle politique actif, ont raison de fonder de grandes espérances sur la nation bohême. »

Au milieu de ses emprunts, elle garde une originalité profonde.

Par la fondation de l'Université de Prague, la fille de l'Université de Paris, l'aînée des Universités allemandes, elle se met au moyen âge à la tête du mouvement intellectuel.

Elle soutient pour la liberté de conscience, que la première elle a proclamée en Europe, une lutte prodigieuse de deux siècles. Vaincue enfin, écrasée par le nombre, envahie, ruinée, décimée, ensevelie dans l'oubli, elle semblait avoir perdu jusqu'au souvenir d'elle-même, lorsque, de nos jours, réveillée par ses historiens et ses littérateurs, elle s'est sentie revivre et a retrouvé ses titres de gloire. L'étude de sa langue, le chant de ses vieilles poésies a réchauffé son patriotisme. Les Bohêmes ont secoué la rouille du germanisme et l'on a reconnu en eux les vieux Tchèques. Une nation qui a passé par de pareilles épreuves ne périra pas : elle a vaincu la mort.

I

Au sixième siècle, les Tchèques entrent en possession du territoire occupé avant eux par les Celtes *Boïens*, qui ont laissé leur nom à la Bohême, puis par les Germains Marcomans, peuples que quelques écrivains soupçonnent de n'avoir été que des dominateurs étrangers, au-dessous desquels aurait déjà vécu un fonds primitif de population slave.

Le paganisme slave a laissé peu de monuments, cependant un hasard providentiel a fait découvrir, de notre temps, par le patriote Hanka, un vieux manuscrit renfermant des poëmes héroïques en langue tchèque (1). Plusieurs fragments de ces

(1) Voyez les *Chants héroïques des Slaves de Bohême*, traduits par M. Leger. Paris, Librairie internationale.

poëmes appartiennent certainement à l'époque païenne. Dans ces chants primitifs, les plus anciens monuments littéraires des Slaves, on trouve l'expression d'un sentiment national déjà très-développé. La lutte de l'élément slave contre l'élément allemand ne s'y montre pas seulement dans le récit des combats, mais encore dans l'exaltation des mœurs et des traditions paternelles opposées à celles de l'étranger. « Il serait honteux à nous », dit le *Jugement de Libussa*, « d'aller chercher le droit chez les Allemands; le droit est déterminé par les lois que nos pères apportèrent dans ces contrées. »

Dans l'obscurité des premiers temps de la Bohême, on entrevoit deux figures remarquables. *Samo*, un étranger, dit-on, un Franc, suivant le témoignage douteux de Frédégaire, soumet le premier les Slaves occidentaux à une sorte de centralisation monarchique, après les avoir arrachés par sa vaillance au joug des Avares. Il bat à plusieurs reprises les Francs de Dagobert et les Saxons leurs alliés (septième siècle). Après lui, les Tchèques retombèrent sans doute dans cet état démocratique et d'isolement communal qui semble avoir été celui de tous les Slaves primitifs. Plus tard, nous voyons apparaître un personnage légendaire, une femme d'une sagesse profonde, grande justicière, que le peuple prend pour arbitre de ses différends, Libussa, qui, par son mariage, donne le pouvoir suprême à Przemysl, un simple laboureur.

Le christianisme pénétra de deux côtés chez les Tchèques; à l'ouest, ils étaient en communication constante, au moins par la guerre, avec les Francs et les autres nations germaniques déjà christianisées; ils durent, de leur part, être de bonne heure en butte à des tentatives de conversion, soit par les leçons de quelques saints moines, soit par les arguments invincibles employés contre les Saxons, en faisant de la croix une arme de conquête.

D'autre part, au midi déjà, quelques tribus slaves avaient reçu la parole du Christ, avec une docilité qui fait supposer, dans le slavisme païen, une grande tolérance, et qu'explique le caractère plutôt doux et bienveillant qu'agressif de ces peuples. Au sud

de la Bohême, entre les deux empires d'Orient et d'Occident, s'était fondé un nouvel État, une vaste confédération slave qui, pendant sa durée éphémère, s'étendit des Alpes aux Carpathes, sur un immense territoire ; ce fut l'empire de la grande Moravie. A la demande des princes moraves, raconte Nestor, l'empereur d'Orient (Michel III) leur avait envoyé deux frères, Cyrille et Méthode, pour les instruire dans la religion chrétienne.

Ces frères entreprirent une grande œuvre, cette traduction de la Bible et de la liturgie grecque, dont se servent aujourd'hui encore tous les Slaves du rite oriental. Le descendant de Przemysl, Borzivoï, étant venu demander la protection de Swiatopluk, prince de la grande Moravie, trouva à sa cour Méthode, et en reçut le baptême (873).

La séparation de Rome et de Constantinople n'était pas consommée, et les deux apôtres des Slaves, que l'Église romaine comme l'Église grecque a mis au nombre des saints, reçurent l'approbation et l'appui des papes Adrien I[er] et Jean VIII. Toutefois, dès le premier jour de leur apostolat, Cyrille et Méthode avaient été violemment accusés et appelés en jugement par l'épiscopat germanique, pour avoir publié la parole de Dieu en langue vulgaire, et l'avoir prêchée sur des terres qu'il considérait comme soumises exclusivement à sa juridiction.

Malgré leur justification et l'assentiment qu'ils trouvèrent à Rome, leur œuvre ne cessa pas d'être combattue par les prêtres allemands.

Cet esprit dominateur, que les Tchèques non encore convertis rencontraient dans le clergé latin, était de nature à provoquer leur résistance en leur apprenant à confondre l'opposition nationale et l'opposition religieuse.

Ce fut, à notre sens, un bienfait pour eux que d'être rattachés au monde chrétien, et plus spécialement à ce monde occidental où devait se développer la civilisation ; mais le bienfait, il faut le dire, se présenta souvent à eux sous la forme d'une violence de l'étranger.

Le rit gréco-slave de saint Cyrille se maintint assez long-

temps en Bohême, car ce ne fut qu'en 1094 que l'on détruisit le couvent de Sazava, son dernier asile; cependant l'influence germanique fit de bonne heure prévaloir le rit latin. Borzivoï, lui-même, pour vaincre la résistance de ses sujets païens, chercha l'appui d'Arnulphe, roi de Germanie. Sa femme Ludmila, baptisée aussi, et que l'Église a canonisée, semble avoir mieux exercé la persuasion par cet ascendant féminin dont les temps anciens de la Bohême nous offrent à chaque pas des exemples.

Sous Spitigniev, le successeur de Borzivoï, l'invasion des Hongrois détruisit l'empire de la grande Moravie, et la province, débris de cet État, qui porte encore aujourd'hui le nom de Moravie, se rattacha à la Bohême. L'union des deux pays est devenue historiquement indissoluble.

Une femme, une Slave du nord, veuve du second fils de Borzivoï, Dragomira, régente pendant la minorité de ses fils, ranima le paganisme. Le meurtre de sa belle-mère Ludmila fut la conséquence de cette réaction. Elle envoya des secours aux Slaves idolâtres, ses compatriotes, et combattit avec eux le roi des Germains, Henri l'Oiseleur, de Saxe. Celui-ci envahit la Bohême. Le fils de Dragomira accepte les conditions du vainqueur, exile sa mère. Ce prince, Venceslas le Saint (927-936), se signala par sa ferveur chrétienne. Il reçut du monarque allemand, en récompense de sa soumission, une relique célèbre, le bras de saint Vit, auquel est consacrée l'église cathédrale de Prague.

Il est assassiné par son frère Boleslas.

Boleslas le Fratricide (936-967) reprend la politique de sa mère et la tradition de son peuple, en s'unissant aux Slaves de l'Elbe et de l'Oder contre l'empereur Othon le Grand, qu'il combat longtemps avec succès; puis, vaincu par lui, il devient son allié et l'aide à repousser les Hongrois, qui éprouvent en Bohême de sanglantes défaites.

Boleslas II, le Pieux (967-999), étendit son empire sur une partie de la Hongrie, de la Pologne, sur presque toute la Silésie; il fonda l'évêché de Prague (973).

Woïtiech, Adalbert de son nom de prêtre, fut le second

évêque promu à ce nouveau siége. Une famille puissante, celle des Vrszovec, ennemie des Slavnik, dont descendait l'évêque, obligea celui-ci à fuir à Rome, où il s'était déjà réfugié une première fois, chassé par une sédition. Ses frères furent massacrés. Il termina sa vie sur les côtes de Prusse, où il s'était rendu pour s'occuper de la conversion des idolâtres. Ayant pénétré dans une enceinte réservée aux dieux, il fut tué par le peuple de ce pays. Les Polonais obtinrent la remise de son corps, qui fut transporté à Gnesen. Saint Adalbert est devenu le patron de la Pologne.

Après Boleslas II, commencent entre ses trois fils, Boleslas III, le Roux, Yaromir et Ulrich, ces discordes qui, pendant près de deux siècles, ensanglantèrent sans cesse la famille des Przemyslides. Le droit mal défini de succession au trône ducal est une cause perpétuelle de guerres et de crimes odieux.

Brzetislas Ier (1037-1055) supprime l'ancienne loi du partage entre les fils et établit le *Séniorat*, c'est-à-dire le droit, non pas du fils aîné, mais du plus âgé de la famille; remède qui étend le mal au lieu de le guérir, car non-seulement des frères, mais des parents éloignés combattent pour le pouvoir suprême. L'exercice du droit d'élection ou de confirmation, réclamé par les grands (Vladyks, Zupans), complique l'anarchie. Les princes puînés, dotés de fiefs en Moravie, trouvent toujours assez de force pour susciter des troubles.

Mais ce sont surtout les rapports avec l'Allemagne qui exercent sur l'état intérieur du pays une influence désastreuse. L'Europe centrale était alors dominée par cette idée que l'empereur, soi-disant Romain, était le chef suprême de tous les peuples de la chrétienté.

Les empereurs allemands s'efforçaient de réduire les princes tchèques à une dépendance aussi étroite que celle de leurs vassaux allemands. Appelés sans cesse par les prétendants à la couronne, ils vendaient leur protection à beaux deniers comptants. Le désordre qui règne à l'époque féodale dans le reste de l'Europe se complique en Bohême d'éléments particuliers. Les

vieilles coutumes slaves, le droit féodal et le droit canonique se mêlent et se heurtent. Non-seulement, comme ailleurs, des classes sociales, mais des races hostiles sont en présence et luttent pour la domination ou seulement pour la vie.

Les deux États slaves chrétiens qui se trouvent en contact avec l'Allemagne se disputent la suprématie, et les Allemands profitent de leurs discordes. Tour à tour, selon l'habileté de leurs chefs ou le hasard des armes, la Bohême domine la Pologne ou la Pologne la Bohême. Après les victoires de Boleslas II de Bohême, le grand souverain polonais, Boleslas Chrobry, dicte des lois aux Tchèques. Son pays tombe ensuite dans l'anarchie. Brzetislas I[er] s'empare d'une partie de la Pologne, prend Gnesen, enlève le corps de saint Adalbert (1309). Les anathèmes du pape et les armes de l'empereur l'obligent à renoncer à ses conquêtes.

Cependant, l'empire, dans ses guerres continuelles, doit compter avec la vaillance des Tchèques, utiles auxiliaires et dangereux ennemis. Dans la fameuse querelle des investitures entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV, le roi de Bohême, Vratislas II (1061-1092) prit parti pour ce dernier, lui envoya de nombreuses troupes pour ses expéditions. Quand après la mort de son formidable adversaire, Henri eut recouvré pour un temps sa puissance, il décerna à Vratislas le titre de roi dans une diète tenue à Mayence (1086), et le souverain tchèque, revenu dans son pays, fut couronné et sacré à Prague, dans la cathédrale de Saint-Vit, par l'évêque Egilbert de Trèves.

Cette dignité n'était que viagère. Le prédécesseur de Vratislas, Spitigniev II (1055-1061), avait demandé au pape les insignes royaux, mais il n'en avait reçu que les ornements d'évêque.

Brzetislas II (1092-1100) porta un coup fatal au paganisme qui s'était maintenu dans une grande partie du peuple, protégé par l'esprit national qui, sans cesse révolté contre la suprématie morale et matérielle de l'étranger, se rattachait aux anciennes croyances, aux vieux souvenirs de la patrie. Le roi bannit sous

peine du feu tous ceux qu'il soupçonnait de favoriser les idées païennes. Le chroniqueur Cosmas fait l'énumération des diverses catégories de suspects. Cette énumération est fort curieuse. Il dit : « Les faiseurs de prestiges, les charmeurs, les devins, les faiseurs de conjurations, les lieurs, les augures, les prophètes, les poëtes, les interprètes de songes... »

Cette mesure violente souleva le peuple; mais une renaissance sérieuse de l'ancien paganisme slave n'était déjà plus possible. Les bandes de la première croisade, en passant par la Bohême, montrèrent aussi leur intolérance en massacrant tous les Juifs ou les forçant au baptême. Le duc hérita de leurs biens. Ce prince mourut assassiné par les Vrszovec, qu'il soupçonnait d'intelligence avec la Pologne.

Trois compétiteurs après lui se disputèrent le trône : Borzivoï, frère de Brzetislas, désigné par le dernier roi; Ulrich, l'aîné de la famille, fils de son prédécesseur Conrad, qui acheta de l'empereur Henri V l'investiture déjà donnée à Borzivoï; enfin Swatopluk, fils d'Otto I[er], prince d'Olmütz, frère de Vratislav. Ce dernier, soutenu par les Vrszovec, s'empara du trône. Mandé par l'empereur, il fut retenu prisonnier par lui (1107). Cet empereur, déjà acheté par Borzivoï, se laissa corrompre par son prisonnier, qui lui promit dix mille marcs d'argent. Il se contenta de sept mille, ayant laissé s'échapper l'ôtage que le prince tchèque lui avait laissé. Svatopluk ayant suivi Henri V dans une expédition en Hongrie, son compétiteur Borzivoï, appuyé par les Polonais de Silésie, pénètre en Bohême. Svatopluk accourt de Hongrie. Il accuse les Vrszovec de trahison, et après s'être défait traîtreusement des principaux d'entre eux, il procède à l'extermination systématique de leur race. Il en fit, dit-on, périr trois mille. Sans doute il faut compter dans ce nombre leurs serviteurs et leurs clients.

Cette puissante famille, qui occupait constamment la Bohême de ses querelles, rappelle ces clans slaves, forts de leur nombre et de leurs alliances, ces *plèmes* qui se sont conservés au Monténégro et dans les pays serbes de la Turquie. Après avoir repoussé les Hongrois qui envahissaient la Moravie, Svatopluk

suivit l'empereur Henri V contre les Polonais et fut assassiné en Silésie (1109).

Nouvelles discordes pour la succession. Les Vladyks se décident pour Vladislas, frère de Borzivoï. L'empereur lui vend son consentement pour cinq cents marcs d'argent. Borzivoï revient appuyé par les Polonais. Henri V entre en Bohême. Il emmène Borzivoï prisonnier. Réconciliation, puis nouvelle brouille des deux frères. Borzivoï (exilé de nouveau) meurt. Vladislas est encore en querelles avec son plus jeune frère Sobieslas et avec son cousin, le prince d'Olmütz, Otto II.

La Bohême, sous ce règne, fut partagée en cercles (kraje), gouvernés par des kmets; cependant la division antérieure en jupanies subsiste comme subdivision de ces cercles. De nombreux couvents et des écoles furent fondés. Cosmas, doyen de Saint-Vit, écrit la première chronique tchèque.

Sobieslas I[er] succède à son frère. Il enleva le domaine d'Olmütz à Otto II, qui lui avait disputé la couronne. Otto ayant fait appel à l'empereur Lothaire II, entre en Bohême avec une armée. Près de Kulm (dans la vallée de Teplitz), se livre une bataille où Otto est tué, l'empereur d'Allemagne cerné par les Tchèques (1126). Cependant, après une entrevue personnelle, Sobieslas et Lothaire II se réconcilient et deviennent amis. Le prince tchèque invita souvent l'empereur à sa cour, prit part à ses entreprises et fut aussi l'allié de son successeur Conrad III. Ce dernier reconnut le fils de Sobieslas comme successeur de Bohême, et la Diète de Sadzka confirma ce choix.

Cependant, à la mort du prince, une autre Diète nomma Vladislas II (1140), fils de Vladislas I[er]. Mécontents de leur choix, les grands appelèrent Conrad II, prince de Znaïm, pour gouverner la Bohême. Vladislas II se défendit dans Prague, dont une partie fut brûlée par les assiégeants. Il s'adressa à l'empereur Conrad III. Les alliés sont repoussés en Moravie. Il soumet ensuite les princes Moraves, qu'il oblige à faire amende honorable devant lui, l'épée nue suspendue au cou. Vladislas prit part à la deuxième croisade (1147), mais il ne put pénétrer en Palestine. Il revint dans ses États par Kiew.

D'abord peu ami de l'empereur Frédéric I[er] Barberousse, il s'allia ensuite étroitement avec lui. Il l'assista dans son expédition d'Italie, et l'empereur, en récompense, l'investit de la couronne royale héréditaire pour lui et ses successeurs, à une Diète tenue à Ratisbonne (1158). Vladislas suivit Barberousse en Italie avec dix mille Tchèques qui se conduisirent bravement, mais trouvèrent, pour la plupart, leur tombeau au delà des Alpes.

Il prit part aussi à la guerre des Hongrois contre l'empereur grec Emmanuel Comnène. Après avoir fait reconnaître son fils Frédéric pour son successeur, il s'enferma dans un couvent de Prémontrés, qu'il avait fondé à Prague, et abdiqua (1173). Il avait organisé son gouvernement et sa cour à l'allemande. Nous voyons ses dignitaires investis des titres connus de Juge de cour. Chancelier de cour, Écuyer tranchant, Échanson, Chambellan, Maréchal, Veneur.

Sobieslas II, fils du roi du même nom, avait plusieurs fois fait valoir des droits de succession ; après l'abdication de Vladislas II, Ulrich son frère s'adressa à l'empereur, et celui-ci manda à sa cour les compétiteurs. Sobieslas sortit de la prison où il était retenu depuis douze ans et se rendit à Ermendorf, résidence de Barberousse, où Frédéric vint aussi de son côté. Sobieslas fut reconnu comme duc, la dignité royale abolie en Bohême et Frédéric retenu en otage.

Dans une guerre contre le duc d'Autriche Henri, Sobieslas, par la destruction des églises, s'attira les anathèmes du pape Alexandre III. Frédéric de Bohême profita de cette circonstance pour se concilier l'empereur par de grandes sommes d'argent. Allié du duc d'Autriche et de Conrad-Otto de Moravie, il reconquit la Bohême. Sobieslas fut réduit à s'enfuir (1179).

Pour payer l'empereur, le fils de Vladislas accabla son pays d'impôts. Le peuple appela au trône Conrad-Otto. L'empereur cite les concurrents à Ratisbonne. Barberousse, menaçant de la hache du bourreau les seigneurs bohêmes présents à la rencontre, investit Frédéric de la Bohême et laisse à Conrad-Otto la Moravie, transformant cette province tchèque en fief

relevant directement de l'empire. Cependant Frédéric, duc de Bohême, battit Conrad-Otto et soumit de nouveau la Moravie à sa suzeraineté. Peu après, l'évêque de Prague, Henri Brzetislaw, frère de Conrad-Otto, souleva une contestation relative aux revenus ecclésiastiques. La diète de Ratisbonne termina ce débat en faveur de l'évêque, en lui reconnaissant le titre de prince de l'empire et le droit de recevoir les *régales* de l'empereur.

Ainsi la féodalité portait les plus graves atteintes à l'indépendance de la Bohême, comme État, et créait une souveraineté ecclésiastique à côté de celle des princes de ce pays.

Conrad-Otto, après la mort de Frédéric, eut la possession incontestée de la Bohême (1189). Il mourut devant Naples dans la campagne d'Italie, où il avait suivi l'empereur Henri VI (1191).

Venceslas, frère de Sobieslas II, et Przemysl-Ottokar, fils de Vladislas II, se disputèrent le duché. L'évêque Henri Brzetislas soutenant le dernier, obtint pour lui l'assentiment de Henri VI au prix de 6,000 marcs d'argent, mais Ottokar s'étant mis en retard pour le payement, l'empereur investit l'évêque lui-même de la dignité ducale. La noblesse abandonna Ottokar, et la ville de Prague, après un siége de plusieurs mois, se rendit à l'évêque-duc (1193).

Un cardinal légat étant venu en Bohême pour rappeler les prêtres à la loi du célibat, qui n'était pas encore généralement observée, fut maltraité à Prague par le clergé récalcitrant; des troubles survinrent, l'évêque malade s'enfuit à Eger, où il mourut la même année.

A l'époque où nous sommes parvenus, à la fin du douzième siècle, la Bohême, réduite à un rôle subalterne par le puissant empereur de la maison de Hohenstaufen, serait devenue sans doute un simple fief germanique, sans cette différence profonde de langage et de caractère entre sa population et celle des pays allemands qui lui permit de traverser l'épreuve du régime féodal, et de rester elle-même en s'appropriant les idées et la culture de l'Occident.

II

Ce fut à leur conversion au christianisme que les Bohêmes durent d'échapper au sort de tant de peuples slaves exterminés, pendant le cours du douzième siècle, par les barons et les moines allemands. Les royaumes de Bohême et de Pologne sont devenus les seuls représentants de la branche occidentale des Slaves, dont les tribus, rebelles à un christianisme imposé par l'étranger, ont disparu, comme les Peaux-Rouges disparaissent aujourd'hui devant le flot de l'émigration européenne.

Au nord, la féodalité allemande avait conquis les pays entre l'Elbe et l'Oder. Albert l'Ours, tige des électeurs de Brandebourg (1143-1170), Henri le Lion de Saxe, ancêtre de la famille de Hanovre (1139-1180), avaient procédé systématiquement, dans leurs États, à l'extermination des Slaves indigènes. Au sud, les Slaves avaient été broyés entre les Allemands et les Magyars. Le long du Danube, la Marche de l'est, Ostmark, était devenue en 1156 le duché d'Autriche. Cette frontière de l'est était la principale étape des marchands et des chevaliers que le désir des richesses ou celui de la gloire poussait vers l'Orient. Les croisades développèrent la prospérité de l'Autriche. Les seigneurs de la maison de Babenberg, sur ce territoire slave germanisé, tenaient une brillante cour entourés de guerriers et de poëtes.

Ainsi entourée de tous côtés par la conquête germanique, non-seulement la Bohême se maintint indépendante, mais par un singulier retour de fortune, elle domina un instant sur presque toutes les contrées ravies à la race slave, et il s'en fallut de peu qu'elle ne gardât le sceptre dont l'Autriche s'est emparée depuis.

Przemysl-Ottokar Ier avait repris le pouvoir. Philippe de Souabe et Otto de Brunswick se disputaient la couronne impériale. Ottokar soutint le premier, et en reçut la couronne royale héréditaire (1198). Brouillé ensuite avec lui par son divorce, il le bat et l'assiége dans Erfurt. Une bulle d'Innocent III reconnut à Ottokar la dignité royale qui lui fut confirmée par Otto, puis par Frédéric II, dont la lettre impériale le déclare libre de tout tribut. Les rois de Bohême furent considérés désormais comme les égaux de tous les rois chrétiens. D'après les idées féodales ils devaient, il est vrai, venir aux convocations de l'empereur, mais on cite un terrible symbole qui, dans ces occasions, représentait leur pouvoir. Ils se faisaient précéder de hérauts portant au bout de longues perches des torches de goudron; cela voulait dire qu'ils avaient le droit de tout brûler sur leur passage. On ne dérangeait pas pour rien un roi de Bohême.

Venceslas 1er (1230-1153) hérita sans contestation du trône de son père. Le *séniorat* était définitivement aboli. Sous ce règne la grande invasion mongole de Batu-Khan, qui terrifia l'Europe, vint s'abattre sur les plaines de la Moravie, qu'elle couvrit de ses hordes innombrables. Elle se brisa contre la vaillance des Tchèques, sous les murs d'Olmütz, défendus par Jaroslaw de Sternberg (1241).

Le roi Venceslas était un grand amateur de tous les passetemps chevaleresques, de la chasse, des tournois. Il avait à sa cour des trouvères français et des minnesingers. Il composait lui-même des chansons d'amour. Il attira aussi des architectes. Par son exemple, il encouragea la noblesse à bâtir sur des rochers escarpés des châteaux auxquels elle donnait des noms allemands comme Sternberg, Waldstein, Rosenberg, Lichtenstein, Hasenburg, etc. Alors aussi s'introduisirent chez les Bohêmes les armoiries empruntées aux Allemands. Les nobles suivaient la mode du temps. Ils étaient dominés par les idées féodales, mais ils étaient bien loin à cette époque de songer à se dénationaliser.

Une révolte força Venceslas à abdiquer. Elle était dirigée

par son fils. Ce jeune prince fut anathématisé par le pape, et son père reprit le pouvoir. Ce fils rebelle était le guerrier illustre qui régna sous le nom d'Ottokar II.

Frédéric le Guerroyeur, duc d'Autriche, le dernier des Babenberg, était mort (1246) en combattant le roi de Hongrie Bela IV. Le duché d'Autriche resta cinq ans sans prince, exposé aux vengeances des Magyars. Enfin la noblesse de Styrie et d'Autriche réunie en diète offrit le pouvoir au roi de Bohême Venceslas, qui le transféra à son fils le jeune *Ottokar*.

Reçu en prince légitime, Ottokar entra en triomphateur dans Vienne. Il combla cette ville de priviléges et assura définitivement sa grandeur. Ayant succédé au trône de Bohême (1253), d'un côté il porta ses armes jusqu'à la Baltique, sur les bords de laquelle il fonda Kœnigsberg (Kralovec), de l'autre il étendit sa domination jusqu'au golfe de Venise par l'acquisition de la Carinthie, de l'Istrie et de la Carniole. Bela IV, le roi de Hongrie, ayant envahi de nouveau la Styrie, il remporta sur lui une sanglante victoire dans les plaines du *Marchfeld* (Moravske pole), et plus tard le successeur de Bela, Étienne, ayant recommencé la guerre, il le poursuivit jusqu'à Raab et prit Presbourg. Cependant la mort de Conrad IV, le dernier empereur de la maison de Hohenstaufen, avait ouvert en Allemagne le grand interrègne que termina l'élection d'un pauvre comte suisse, *Rodolphe de Habsbourg*. Ottokar avait refusé pour lui-même la couronne que lui offraient les Allemands, disant qu'il avait engagé sa parole à Richard de Cornouailles. On serait tenté de croire que ce refus cachait une ambition plus haute, celle de fonder un grand empire slave en face de l'empire allemand.

Rodolphe, empereur, sans pouvoir s'autoriser des sympathies populaires, réclama au nom du droit féodal la restitution de l'Autriche et de la Styrie. S'armant de l'alliance des Hongrois et des anathèmes du pape, il proclama (en 1275) la proscription du héros tchèque et engagea contre lui une lutte à mort. La ville de Vienne resta la dernière fidèle au prince à qui elle devait sa prospérité. Une première fois Ottokar dut céder au

nombre, mais irrité de sa défaite il défia de nouveau le César allemand. Il le rencontra dans ce même Marchfeld où il avait jadis vaincu Bela. Le choc fut terrible, mais la trahison d'une partie de la noblesse bohême décida la victoire en faveur de Rodolphe. Tombé en combattant avec une poignée de guerriers fidèles, Ottokar devient la proie des féroces soldats de Rodolphe qui lui attachent une corde au cou, le traînent ainsi sur le champ de bataille et lui brisent sur la tête son casque d'argent pour s'emparer du métal. Reconnu par un capitaine autrichien, il se rend prisonnier, mais cet homme lui passe une hallebarde à travers le corps; il meurt couvert de dix-sept blessures (26 août 1278).

Ce meurtre commence la grandeur de la maison de Habsbourg. Rodolphe fit adjuger par la diète d'Augsbourg l'Autriche à son fils Albrecht. Quant à la Bohême, qu'il ne put conquérir, il entreprit de la subjuguer par ces intrigues tortueuses et ces alliances de famille dont l'Autriche a si bien conservé la tradition.

Il est curieux cependant de voir, peu d'années après, la maison de Habsbourg minée de nouveau sur son propre terrain, et les Autrichiens, trois fois révoltés contre leur duc Albrecht, offrir encore la couronne au roi de Bohême Venceslas, fils d'Ottokar, marié à une fille de Rodolphe.

Rodolphe, après la défaite de l'armée tchèque, imposa aux enfants d'Ottokar la désastreuse tutelle d'Otto de Brandebourg. Les états de Bohême rachetèrent pour 20,000 marcs d'argent le jeune Venceslas II, auquel ils remirent le gouvernement à l'âge de douze ans (1283). Rodolphe étant mort en 1291, les électeurs de l'empire écartèrent son fils Albrecht et élurent Adolphe de Nassau. Albrecht fut chassé de ses duchés d'Autriche et de Styrie par ses sujets mécontents, et les états de ces deux provinces appelèrent Venceslas à les gouverner. Albrecht vint en suppliant se jeter aux pieds du roi de Bohême, et par l'intervention de la reine Guta une réconciliation eut lieu entre les deux beaux-frères. L'appui de Venceslas aida plus tard Albrecht à s'élever à l'empire.

Élu roi de Pologne en 1300, Venceslas II réalisa le premier l'union sous le même sceptre des deux nations sœurs. Il se fit couronner à Gnesen et épousa en seconde noces Élisabeth, veuve de Przemysl II de Pologne. Les Hongrois lui offraient aussi la couronne, et, sur son refus, ils la donnèrent à son fils. Mais Boniface VIII en disposa en faveur de Charles-Robert, de la maison d'Anjou. De là une nouvelle guerre de la Bohême contre l'Autriche qui soutenait l'élu du pape.

Venceslas III succédant à son père (1305) à l'âge de seize ans, abandonna la Hongrie, fit une paix désavantageuse avec l'empereur Albrecht d'Autriche. Il renonça à la possession de la Misnie et d'Eger. Il allait en Pologne faire valoir ses droits contre son compétiteur Vladislas Lokietek, quand il fut assassiné à Olmütz (4 août 1306). Il était le dernier rejeton mâle de cette race de Przemysl qui régnait depuis cinq siècles sur la Bohême.

Faut-il attribuer à une main autrichienne la mort violente du dernier descendant de Przemysl, le petit-fils d'Ottokar? Les documents que nous possédons ne permettent pas à cet égard une affirmation positive. Il est impossible cependant de ne pas remarquer que, le lendemain même de cette mort violente, l'empereur Albrecht, avec une armée préparée d'avance, envahit la Bohême en exigeant du peuple consterné qu'il reconnût sans condition son fils Rodolphe comme roi. « *Cui prodest scelus is fecit.* » L'opinion de l'époque n'hésita pas à porter cette terrible accusation. Le chroniqueur patriote Dalimil, qui en est l'interprète, désigne même comme le meurtrier du dernier des Przemysl, le chevalier *Conrad de Potenstein*, accompagné de deux de ses compatriotes, chevaliers de Thuringe qui se trouvaient attachés au service de ce malheureux jeune roi, grâce aux recommandations de l'empereur lui-même.

Le même chroniqueur pousse encore plus loin son accusation en expliquant par un empoisonnement la mort subite de l'avant-dernier roi, Venceslas II, à peine âgé de trente-quatre ans, et il voit la punition de ces deux crimes dans l'assassinat d'Albrecht, par son neveu Jean le Parricide, près du château de

Habsbourg en Suisse (1308). Un autre événement tragique, dont nous allons parler, prouve que les contemporains n'hésitaient pas sur les auteurs du meurtre de Venceslas.

La Diète s'était assemblée; deux partis étaient en présence, celui de Henri de Carinthie, époux de la sœur aînée du feu roi, et le parti autrichien appuyé par l'armée de l'empereur Albrecht. Celui-ci parut devant Prague (8 octobre). Les chefs du parti national s'enfuirent emportant la couronne royale dans le château de Zwikov. Albrecht fait accepter son fils Rodolphe, qu'il marie à la veuve de Venceslas II. La guerre civile se poursuit, Rodolphe meurt dans cette guerre (juillet 1307).

Une nouvelle Diète d'élection se rassemble quelques jours après au milieu de l'agitation populaire. Le maréchal de cette Diète, Tobie de Béchin, soutenait les prétentions des Habsbourg. Le chevalier Ulrich de Lichtenburg le frappa d'un coup mortel au milieu de l'assemblée, en s'écriant : « Apprends, Tobie, comment nous traitons ceux qui veulent nous imposer pour seigneurs des étrangers et des meurtriers de nos rois! »

Quelques jours après, Henri de Carinthie entre à Prague; il est proclamé régent. Son gouvernement mécontente le peuple. L'empereur Albrecht est tué (1308), et Henri VII, de Luxembourg, est élu empereur. La seconde fille de Venceslas II, la princesse Élisabeth, s'enfuit de Prague avec les chefs de son parti, et vient trouver à Spire l'empereur Henri, dont elle épouse le fils, Jean de Luxembourg, qui la ramène en Bohême et se fait reconnaître pour roi (1310).

Vrai type de chevalier errant, Jean guerroya dans toute l'Europe, mais il prétendait ne pouvoir vivre qu'à Paris « le séjour le plus chevaleresque du monde ». Il unit sa famille à celle de la France par de nombreux mariages; il épousa lui-même en secondes noces Béatrice de Bourgogne, maria son fils Charles avec Blanche de Valois et donna sa fille Guta au dauphin Jean de Normandie. Sa seconde fille fut pourtant mariée à Otto, prince d'Autriche, qui, révolté contre son père et vaincu, se fit payer sa fidélité dix mille marcs d'argent. L'humeur aventureuse et les courses perpétuelles de ce roi donnaient à l'Autriche

de grandes facilités pour troubler la Bohême, et elle n'y manqua pas ; elle souleva même contre ce pays tous ses voisins d'Allemagne, de Hongrie et de Pologne. Jean de Bohême mourut en combattant pour la France. Tous nos historiens ont raconté ce bel épisode de la bataille de Crécy, et nous ont peint ce roi aveugle se faisant attacher à ses compagnons d'armes pour chercher la mort dans la mêlée à côté de son fils. « Je veux, disait-il, férir un coup d'épée : je ne suis pas venu ici pour rien » ; ou selon d'autres : « Fasse Dieu que jamais roi de Bohême ne déserte le champ de bataille ! »

Au roi chevalier de Crécy succède un souverain pacifique. Charles Ier de Bohême, de la maison de Luxembourg, connu comme empereur d'Allemagne sous le nom de Charles IV, inaugure une ère nouvelle pour son pays (1346). La chrétienté connaissait la vaillance des nobles tchèques ; une autre gloire, celle des arts et des sciences, ne devait pas manquer à la Bohême. Dès le milieu du quatorzième siècle, elle entre dans un mouvement d'idées qui annonce l'aurore de la Renaissance. En 1347, le roi Charles fonde l'Université de Prague, sur le modèle de l'Université de Paris, où il avait étudié. Par une justice équitable, par des immunités garanties aux communes, il favorisa le développement du commerce et s'occupa lui-même de perfectionner l'agriculture. Il appela des artistes étrangers pour embellir sa capitale, et nous admirons encore leurs chefs-d'œuvre. Son règne est resté dans la mémoire du peuple comme une image de l'âge d'or. Lui-même nous a laissé l'histoire de sa vie dans sa langue maternelle, donnant ainsi l'exemple aux écrivains tchèques, dont il encourageait les efforts patriotiques. On peut reprocher seulement à ce prince sa faiblesse paternelle pour sa fille Catherine, mariée à un Autrichien, l'ambitieux duc Rodolphe, et le fameux contrat héréditaire qu'il signa le 10 février 1364, stipulant des droits réciproques de succession entre la maison de Bohême et celle d'Autriche. Une partie du Haut-Palatinat lui fut cédée par l'électeur son beau-père. Il réunit à son héritage les deux Lusaces et la Silésie et acquit la Marche de Brandebourg ; mais ces provinces furent partagées à sa mort.



Mort du roi Jean de Bohême à la bataille de Crécy (26 août 1346).

Trente-deux ans de paix firent de son royaume l'État le plus prospère de l'Europe.

Le développement de la civilisation en Bohême fut singulièrement rapide. Les progrès de l'instruction amenèrent l'affranchissement de la pensée. Les Tchèques supportaient avec peine le poids des institutions civiles et religieuses du moyen âge. L'esprit slave, réagissant contre ces importations étrangères, demandait un libérateur. Le précurseur de la réforme, le premier apôtre de la liberté de conscience fut un patriote tchèque. Le défenseur de la cause nationale s'allie dans Jean Huss au martyr.

Les Allemands, en majorité dans l'Université de Prague lors de sa fondation, y possédaient trois votes dans les élections contre un seul appartenant aux Bohêmes. Huss obtint du roi Venceslas un décret qui assurait la majorité aux nationaux (1409). Les Allemands irrités condamnèrent, dit-on, à la perte de deux doigts ceux qui se soumettraient à l'édit royal. Ils quittèrent Prague en grand nombre. Leur émigration donna naissance à l'Université de Leipzig. On comprend comment le nom de Huss devint aussi populaire chez les Slaves qu'odieux en Allemagne, où sa réforme trouva peu d'écho, tandis qu'un siècle après celle de Luther devait y obtenir un si prodigieux succès. Ce que Luther fit pour la langue allemande par sa traduction de la Bible, Huss l'entreprit pour la langue tchèque. Il inventa un système d'orthographe qui, de nouveau adopté par Hanka, est resté en usage jusqu'à nos jours.

Devenu recteur de l'Université, Huss prêcha ouvertement contre Rome. Ses doctrines ne se répandirent pas seulement en Bohême, elles trouvèrent des adeptes chez une nation voisine et sœur de ce royaume, la Pologne. Un noble de cette nation, Venceslas Leszczynski ou de Leszno, se distingua par son courage en plaidant pour le réformateur, qui lui donne le titre d'*intrepidus et zelosus veritatis defensor*.

Dans sa patrie, Huss trouvait les esprits préparés. Depuis longtemps des voix s'étaient élevées parmi les Tchèques pour signaler les abus de l'Église et la rappeler au véritable esprit

chrétien. Parmi ces précurseurs de Huss, ses compatriotes citent Kunrat (1369), Milicz (1374) et le philosophe Toma de Stitny (1406).

Les écrits du réformateur anglais Wiclef avaient pénétré en Bohême quelque temps avant Huss, qui y puisa ses doctrines.

Venceslas de Luxembourg avait succédé à son père Charles Ier (1378). Les premiers temps de son règne avaient été prodigieusement agités. Il avait été à plusieurs reprises dépossédé du trône par la noblesse et par son frère Sigismond, devenu par son mariage roi de Hongrie. Il avait été destitué de la dignité impériale par les électeurs de l'empire, à la sollicitation d'un des papes qui alors se disputaient la tiare. En lutte contre le clergé, il ne vit pas d'un mauvais œil les tendances de Huss, confesseur de la reine Sophie. C'était l'époque du grand schisme d'Occident. Les déchirements de l'Église et la licence des prêtres donnaient libre carrière aux opinions indépendantes. Plusieurs papes et antipapes s'étaient succédé sans que leur pouvoir se fît sentir en Bohême. Huss prêchait sans obstacle ses doctrines dans sa chapelle de Bethléem. Cependant, Zbiniek, archevêque de Prague et ennemi du réformateur, obtint d'Alexandre V (1410) une bulle qui l'autorisait à extirper l'hérésie dans son diocèse. Il fit brûler les livres de Wiclef et prononça contre Huss une excommunication solennelle. Celui-ci résista, soutenu par l'Université et par le roi. Il ne se soumit pas davantage à la citation de Jean XXIII, mais en appela au futur concile. Il prêcha énergiquement contre les indulgences, à l'occasion de la croisade proclamée par ce pape contre le roi Ladislas de Naples. Jean XXIII frappa d'interdit la ville de Prague, tant que Huss y ferait sa résidence. Huss, craignant la faiblesse du roi, se réfugia alors dans son village natal de Hussinec, auprès de Nicolas, seigneur de ce lieu, qui fut un de ses ardents disciples. Là, il composa ses principaux écrits. Il continua avec un immense succès à prêcher dans tout le cercle de Béchin, où plus tard s'éleva ce fameux *Tabor*, cette citadelle des Hussites, d'où vint aux plus exaltés d'entre eux le nom de Taborites. Le concile général venait

d'être convoqué à Constance; il saisit avec joie cette occasion de soutenir ses croyances devant les représentants de la chrétienté (1414).

Il vint à Constance accompagné de trois seigneurs bohêmes,



JEAN HUSS

« Pour la vérité que j'ai connue, enseignée et prêchée, je meurs avec joie. »

que Venceslas lui avait donnés pour escorte. Cité à comparaître, il fut arrêté malgré le sauf-conduit impérial dont il était porteur. Ses ennemis mêmes ont rendu hommage au calme avec lequel il supporta les souffrances et les affronts de son long procès. L'empereur Sigismond protesta d'abord contre l'ou-

trage fait à sa majesté, puis céda. Plus tard même il pressa les cardinaux de le condamner. Sans doute le souverain germanique fut effrayé de l'immense popularité de Huss chez les Slaves, car il conseilla de ne pas se fier à lui, alors même qu'il abjurerait, parce que, s'il retournait en Bohême, ce pays, ainsi que la Pologne, serait perdu pour l'Église. Il recommandait donc de ne pas différer son exécution et de se montrer également impitoyable pour Jérôme de Prague, le plus zélé de ses disciples. Huss fut inflexible. Déclaré hérétique et condamné au supplice du feu, il ne faiblit pas. Sur le chemin du bûcher, il sourit en voyant brûler ses livres, et dans de pieuses prières, il témoigna sa joie devant la mort. Ses cendres furent jetées dans le Rhin (6 juillet 1415) (1).

III

La mort du martyr plongea sa patrie dans une consternation profonde. L'indignation populaire couva pourtant assez longtemps avant d'éclater.

Un vieux soldat, qui avait combattu en Pologne contre l'ordre Teutonique, Jean Zizka de Trocnov, résolut de venger l'outrage fait à son pays. Le roi, le voyant abîmé dans sa douleur : « Yanko (2), lui dit-il, qu'avez-vous donc ? — Je ne puis, dit Zizka, endurer l'insulte que la Bohême a reçue à Constance. » Le roi répondit : « Nous ne sommes ni l'un ni l'autre en état de venger cette insulte ; mais si vous en aviez les moyens, je vous autoriserais à les employer. » Zizka se rappela cette parole. Le roi Venceslas était intimidé ; craignant l'agitation, menacé par son

(1) Voir sur la vie et la mort de Jean Huss l'*Histoire religieuse* des peuples slaves, du comte Valérien Krasinski, dont nous avons suivi le récit pour cette époque.
(2) Diminutif de Jean.

frère l'empereur Sigismond et par le pape dont le légat avait déjà provoqué quelques exécutions sanglantes, il ordonna le désarmement des habitants de Prague. Zizka, interrogé par eux sur ce qu'ils avaient à faire, les invita à s'armer de pied en cap. « Sire, dit-il à Venceslas, Votre Majesté nous a demandé nos armes, les voici; nous sommes prêts à vous servir; montrez-nous l'ennemi que vous voulez combattre? »

Dix-sept magistrats de Prague s'étant opposés à une assemblée des hussites, le peuple les précipita par les fenêtres de l'hôtel de ville.

Zizka adressa aux villes de Bohême une proclamation où il identifiait la cause de la religion et celle du peuple tchèque, confondait les Allemands avec les ennemis de Dieu. Il montrait qu'alliés avec Rome, ils avaient complétement anéanti les peuples slaves de la Misnie, des bords de l'Elbe et de la Baltique; que le même sort menaçait les Bohêmes, et que ces persécuteurs songeaient déjà à s'établir dans les lieux habités encore par les futurs exilés; il ajoutait qu'en revanche la Bohême porterait ses armes jusqu'aux bords du Rhin. Les hussites ont accompli cette prédiction.

Après avoir mis en fuite les troupes impériales, Zizka entre à Prague aux acclamations de la multitude. Alors commencent de terribles violences: la ruine des églises, le meurtre des prêtres. La mort de Venceslas laisse le champ libre à une gigantesque insurrection, qui présente plusieurs siècles à l'avance tous les caractères de nos révolutions modernes.

Au siége de Raby, Zizka, déjà borgne, perd son second œil, C'est alors qu'il déploie ses plus étonnantes facultés militaires. Sigismond marche contre Prague avec une formidable armée; cinq électeurs, deux ducs, deux landgraves, plus de cinquante princes de l'empire sont sous ses ordres. Il est battu par les hussites, qui ont en même temps à repousser les attaques de la garnison du château de Prague, resté encore au pouvoir de l'ennemi. Une seconde invasion, la même année 1420, est également repoussée. Ces victoires mettent le comble à l'exaltation des patriotes. Leurs prédicateurs annoncent le règne prochain

du Christ. A la Diète de Czaslav, les Tchèques déclarent l'empereur Sigismond indigne du trône de Bohême, qu'ils veulent offrir au roi de Pologne ou à un prince de sa maison. Ils formulent les quatre fameux articles dont ils ne se départirent jamais depuis : 1° libre prédication de la parole de Dieu; 2° communion sous les deux espèces, donnée aux enfants comme aux adultes; 3° restitution au peuple des biens du clergé, qui doit être ramené à la simplicité évangélique; 4° punition des péchés mortels par la loi, sans faire acception de personnes. Trois partis divisaient le peuple. Les Tchèques avaient leur droite, leur gauche et leur centre. Les catholiques, la haute noblesse et même beaucoup de calixtins (partisans de la communion sous les deux espèces) désiraient conserver la couronne à Sigismond. Le parti de Prague, comprenant la plupart des bourgeois et le reste des calixtins, voulait nommer un autre roi. Enfin les Taborites, ayant à leur tête Zizka, demandaient l'abolition de la royauté.

Le parti de Prague offre la couronne à Vladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie, devenu roi de Pologne par son mariage avec la reine Hedvige. Ce prince, né païen et converti récemment au catholicisme, ne voulait pas accepter la couronne des hérétiques. Il se contenta d'envoyer en Bohême son neveu Koributh, avec cinq mille hommes d'armes. Ils aidèrent à repousser une nouvelle armée allemande. Le parti de Prague, acharné à faire un roi, veut élire Koributh, en dépit de Zizka. Celui-ci déclare qu'une nation libre n'a pas besoin de roi. Il marche sur Prague. Cependant il se décide à reconnaître Koributh pour régent. Zizka meurt de la peste près de la ville Przybislaw (1424). Après ce grand homme, les taborites choisissent pour chef un guerrier non moins illustre ; Procope aux vertus militaires joignait les facultés d'un homme de lettres et d'un politique éminent. A côté des Taborites se forment d'autres partis plus radicaux, les Orebites, les Orphelins, qui ne veulent plus de chef après Zizka. Près d'Aussig (Ousti), les hussites remportent une nouvelle victoire sur une armée de cent mille hommes. Le régent Koributh, destitué, demande cependant de nouveaux

secours en Pologne. Il fait des expéditions heureuses en Lusace et en Silésie, puis retourne dans sa patrie. Le pape fait prêcher la croisade contre la Bohême. Le grand évêque de Winchester, Henri de Beaufort, cardinal légat *a latere*, rassemble sous ses ordres une immense armée. Il est complétement battu. Sigismond essaye la voie des négociations (1428). Procope se rend à la cour impériale ; ces tentatives sont infructueuses. L'année suivante, la diète consent à reconnaître Sigismond, à condition qu'il accepte toutes les demandes de la nation. Ce projet échoue encore. La guerre recommence. Procope envahit la Saxe, ravage le Brandebourg et la Lusace (1429). Il rassemble dans les plaines voisines de Prague une immense armée : cinquante-deux mille fantassins, vingt-cinq mille cavaliers, mille chariots. Il dévaste la Saxe et la Franconie jusqu'au Mein. L'Allemagne tout entière est plongée dans la consternation. A la diète de Nuremberg, on avise aux moyens de réduire les hussites. Le cardinal Jules Cesarini prêche une nouvelle croisade ; les croisés accourent à Nuremberg. Les Bohêmes, sans excepter même les catholiques, s'unissent pour la défense de la patrie sous les drapeaux du grand Procope. La panique s'empare de l'armée des croisés, qui abandonne aux Tchèques son camp et un immense butin. On renonce enfin à réduire la Bohême par la force. Cette terre de héros a brisé les efforts de toutes les puissances de l'époque, vaincu le pape et l'empereur. Cependant, comme il arrive toujours après une grande révolution, les Tchèques, fatigués de leurs victoires, commencent eux-mêmes à aspirer au repos. L'ouverture du concile de Bâle fait naître de nouvelles espérances de pacification. Procope lui-même, accompagné de trois cents chevaliers hussites et introduit par l'ambassadeur de Pologne, entre à Bâle le 6 janvier 1433. Le pape Æneas Sylvius a raconté l'impression produite sur le peuple par la vue de ces hussites, possédés chacun de cent démons, au dire des Allemands, la terreur qu'inspirait leur chef. « Le voilà », disait-on, « l'homme qui a tant de fois mis en fuite les armées des fidèles, qui a détruit tant de cités, qui a massacré tant de milliers d'hommes, qui est aussi craint de son peuple que de ses

ennemis, l'invincible, l'intrépide, l'infatigable général. » Après trois mois de conférences infructueuses, les députés bohêmes quittèrent Bâle. Le concile envoya une ambassade à Prague, afin de reprendre les négociations. Les Bohêmes consentirent à recevoir les quatre articles modifiés par le concile, qui les confirma sous le nom de *Compactata*. La reconnaissance de Sigismond fut la conséquence de cet arrangement, œuvre du parti modéré, des Calixtins. Les Hussites exaltés, Taborites, Orphelins, Orébites penchaient pour un gouvernement républicain. Les Orphelins, accueillis en Pologne, étaient allés combattre l'ordre Teutonique. A leur retour, ils s'unirent à Procope dans une ligue formée contre les *Compactata*.

Après une sanglante bataille dans Prague, la guerre civile se termina dans les plaines de Lipan (1434). Procope fit des prodiges de valeur. Pour employer l'expression d'Æneas Sylvius, il tomba fatigué de vaincre, plutôt que vaincu. Les calixtins et les catholiques reconnurent Sigismond pour leur roi légitime, Les Taborites obtinrent la tolérance de leur culte, mais ils ne tardèrent pas à être persécutés.

Sigismond mourut en 1437. Son gendre Albrecht II inaugura le règne de la maison d'Autriche en Hongrie et en Bohême. Les hussites, dans ce dernier pays, lui opposaient comme candidat à la couronne Casimir, fils du roi de Pologne. Albrecht parvint par surprise à se faire couronner; craignant le parti national, il retourna en Hongrie, en abandonnant le pays à lui-même, priant seulement qu'on lui conservât le titre de roi. Il mourut au moment où il se préparait à la guerre contre les Turcs.

Un noble hussite, l'illustre Georges de Podiebrad, d'abord régent pendant la minorité de Ladislas, fils posthume d'Albrecht, fut élu roi après la mort de ce jeune prince (1458). Il maintint les libertés de sa nation et défendit les *Compactata* contre les envahissements du pouvoir papal. Ce grand homme, que l'historien Palacky a nommé le Napoléon du quinzième siècle, continua la glorieuse tradition de Zizka et de Procope; il eut à repousser trois croisades prêchées contre lui, à vaincre la coalition de l'empereur Frédéric III, du pape et de son

propre gendre Mathias Corvin, l'illustre roi de Hongrie qui, dans cette circonstance, ternit sa gloire par son manque de bonne foi.

Pendant le règne de Podiebrad, la langue bohême se fixe et prend un caractère classique.

Le mouvement littéraire de cette époque est dû en grande partie à la secte religieuse des frères bohêmes. Cette secte, plus connue depuis sous le nom de frères moraves, se rattachait aux anciens taborites, qui avaient protesté contre les *Compactata*. Elle puisa dans les théories du grand utopiste bohême du quinzième siècle, Pierre de Chelczic, une partie de ses idées et notamment cette horreur qu'elle professa pour la guerre, sentiment remarquable chez les descendants des hussites exaltés. D'une rigidité excessive de mœurs, elle poursuivait la réalisation d'une société religieuse sur le modèle des premiers chrétiens. Quoique toujours persécutée par les calixtins et par les catholiques, elle prit en Bohême une très-grande extension. Elle se réunit plus tard aux Églises protestantes.

Parmi les titres de Podiebrad devant l'histoire, nous ferons mention d'une idée qui accuse chez ce prince une grande élévation de sentiments politiques, sinon une appréciation exacte des réalités de son époque.

Il ne rêvait à rien moins qu'à instituer une espèce de tribunal, formé par les différents souverains de l'Europe, devant lequel chacun d'eux pourrait porter ses plaintes, soit contre les agressions des autres souverains, soit contre ses propres sujets, soit, ce qui préoccupait beaucoup Podiebrad, contre celles de l'Église. Il voulait placer à la tête de cette confédération le roi de France Louis XI. On a conservé le journal des envoyés bohêmes auprès de ce roi. Ils racontent naïvement leur insuccès et les détours employés pour les éconduire poliment.

Un esprit aussi peu enthousiaste et porté aux utopies que celui de Louis XI pouvait difficilement s'associer au projet de Podiebrad. On peut trouver ce projet chimérique; il n'en est pas moins remarquable de voir la Bohême prendre sur ce point, comme sur tant d'autres, l'initiative des idées modernes, et Po-

diebrad concevoir un plan repris par Henri IV, dans ce qu'on appelle son « *grand dessein* », formuler, selon l'expression de l'empereur Napoléon III (discours du 14 février 1867), « le programme de l'union des États de l'Europe, dans une seule confédération (1). »

Préférant la patrie à sa famille, Podiebrad déshérita du trône ses trois valeureux fils en invitant les états à lui donner pour successeur Vladislas, fils du roi Casimir de Pologne, de la maison de Jagellon, descendant par les femmes du bon roi Charles Ier. Vladislas fut élu par le peuple malgré les intrigues de l'Autriche et les machinations du parti papal (1471). Après la mort de Corvin il fut élu aussi roi de Hongrie. Le danger de l'invasion musulmane obligea les princes chrétiens à une réconciliation, et Vladislas obtint la reconnaissance de ses titres par

(1) Le rôle de Podiebrad a été apprécié déjà par M. Saint-René Taillandier, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1er août 1862.

« Les désordres de la Bohême, les rancunes des partis, les rivalités des classes, tous ces résultats inévitables d'une si longue et si horrible crise offraient une occasion trop commode aux projets de la réaction. Pendant une quinzaine d'années, tous les efforts du pape et de l'empereur ont pour but d'anéantir les transactions du concile. Ce qui semblait à jamais gagné est décidément remis en cause. Si quelque chef puissant ne vient pas défendre les conquêtes de la révolution, c'est en vain que des flots de sang auront coulé, en vain que sous les drapeaux de Zizka et de Procope le Grand, tant de vaillants hommes auront donné leur vie pour leur foi. Ce chef si ardemment appelé a-t-il donc manqué aux événements? On le croyait jusqu'ici, mais l'érudition de nos jours a retrouvé son héroïque figure. Il s'appelait George de Podiebrad. Issu de la noblesse de Bohême, longtemps mêlé aux guerres qui ont désolé sa patrie, c'est un hussite, c'est le représentant armé des intérêts nouveaux. La révolution, qui a besoin de lui, le prend par la main et le pousse aux premiers rangs de l'État. Elle l'a fait soldat, général, chef de parti, elle le fait roi. Le roi George de Podiebrad est le grand personnage de la Bohême dans la seconde moitié du quinzième siècle; si Mathias Corvin, son gendre, ne régnait alors en Hongrie, je dirais que le roi de Bohême est le plus grand personnage de l'Europe orientale. Il rassemble les héritiers de Zizka et de Procope à demi dispersés par la diplomatie romaine, il relève la cause de la religion de ses pères, il est ferme autant que circonspect, il négocie et il combat, il conçoit les plus grands projets en face de l'Église et de l'Empire acharnés à sa perte, il veut acheter du Saint-Siége la liberté religieuse de la Bohême en chassant les Turcs de Constantinople, il prépare une croisade, il rêve la couronne d'Orient : n'est-ce qu'un rêve? A voir ce qu'il a fait en Allemagne avec ses Bohêmes, on peut deviner ce qu'il eût fait contre les Ottomans, si le Saint-Siége, aidé du fanatisme hongrois, n'eût écrasé ce grand homme, le premier soldat de la liberté chrétienne dans le monde moderne. Après avoir tenu l'empire en échec pendant plus de vingt années, après des miracles d'activité, de patience, de sagesse, de courage, d'héroïsme, George de Podiebrad succombe; mais il a donné un magnifique cinquième acte à la tragédie hussite. »

l'empereur à condition de marier son fils, âgé de trois ans, à Marie, fille de Philippe d'Autriche.

Le jeune Louis succéda aux deux couronnes de son père. Il laissa la vie dans les marais de Mohacz (1526). Les Hongrois dans leurs chants pleurent toujours cette fatale défaite de Mohacz, et les Tchèques peuvent aussi à bon droit la maudire.

Les Turcs, vainqueurs en Hongrie, fondaient la puissance de l'Autriche.

Ici s'arrête l'histoire de la Bohême indépendante. Il fallut pourtant un siècle encore aux empereurs autrichiens pour triompher des résistances nationales et anéantir définitivement les libertés du peuple tchèque.

Douloureuse lutte d'un noble peuple contre cette combinaison d'un despotisme hypocrite et d'une religion corrompue qui a formé la politique autrichienne, contre l'esprit funeste incarné dans la sanglante famille de Charles Quint !

Les Tchèques, par malheur, n'ont plus cette énergie terrible qu'ils puisaient jadis dans un patriotisme étroit mais indomptable. L'alliance des princes luthériens d'Allemagne ne leur fournira qu'une protection précaire, impuissante quand viendra la crise suprême qui ouvre, d'une manière si tragique, la guerre de Trente ans.

Nous ne faisons pas ici l'histoire des princes de la maison d'Autriche. Nous ne mentionnerons de leur règne que les faits qui ont eu une importance capitale pour la Bohême.

IV

Après la mort du roi Louis, la Diète s'assembla en vertu de son libre droit d'élection, qu'aucun pacte de famille n'avait pu aliéner. Mais Ferdinand Ier, le frère de Charles Quint, auquel il succéda plus tard comme empereur, venait d'épouser la sœur

du dernier roi, la fille de Vladislas; il réclama la couronı comme une dot et un héritage. Avec l'appui de la haute n(blesse catholique il vainquit les candidats polonais, saxons bavarois, mais il fut forcé de prêter serment à la constituti(du royaume et de reconnaître la liberté de conscience.

On a jugé diversement ce prince. Des écrivains non suspec de partialité pour l'Autriche lui ont attribué des sentimen tolérants et libéraux. Il est vrai qu'en Allemagne, comme en pereur, il s'efforça de maintenir la paix de religion et de conc lier les partis, mais sa faiblesse le condamnait à cette conduit En Bohême il agit vraiment en élève du cardinal Ximenès se montre le digne chef d'une race de tyrans impitoyables. So des prétextes politiques il exerça d'affreuses persécutio contre la noblesse hussite, les Frères Moraves et les bourge(protestants.

En 1547, sans la permission de la diète, il décrète une lev de l'armée qu'il dit nécessaire pour faire la guerre aux Tur(Déjà l'année précédente, l'armée s'était révoltée parce qu voulait l'employer contre le parti protestant en Allemagn Cette désobéissance, qui consistait à ne pas vouloir servir pl d'un mois au delà du terme fixé par la diète, fut châtiée p l'exécution des principaux généraux bohêmes. La noblesse réunit en une diète orageuse. Elle approuva la nouvelle rési tance de l'armée se refusant à combattre la ligue protestan de Smalkalden. Une armée allemande envahit le pays. La diè déclare la patrie en danger et se prépare à une lutte désesp rée. Tout à coup arrive la nouvelle de la défaite de la ligue pı testante à Mühlberg (1547). Ferdinand entre à Prague à la tê d'une énorme armée qui saccage la ville. Il dicte ses ordre: une diète *ad hoc*, connue sous le nom de *diète sanglante*. prend trois cents otages. Sous la menace de la ruine complè de la cité, il exige l'abandon absolu de ses libertés et de s privilèges, la cession de tous ses revenus et de ses biens mu cipaux au trésor royal. Il lève une forte contribution de gue et oblige chaque citoyen à se racheter du pillage. Il s'adju même les biens d'un riche bourgeois qui venait de mourir.

Le sort de la noblesse ne fut pas préférable. Sans excepter les deux cents députés qui étaient allés au-devant de lui, tous les nobles perdirent leurs droits et une partie de leurs biens. Tous ceux qui ne reçurent pas du roi une nouvelle investiture furent dépouillés de leurs titres. Le droit de libre élection des rois fut détruit pour toujours; la convocation des diètes fut laissée à l'arbitraire royal. Quelques centaines de nobles émigrèrent laissant leurs terres à la couronne. Vingt-cinq villes comme Prague perdirent leurs priviléges et leurs revenus, et furent condamnées à d'énormes contributions. Après tout cela, on retint encore quarante des trois cents otages pour les soumettre à un châtiment particulier. Quelques-uns devinrent fous à la suite des terreurs et des tortures de leur longue captivité. Huit magistrats de Prague furent fouettés par le bourreau. Ferdinand établit la censure ecclésiastique, même pour les livres non religieux, et il couronna son œuvre en appelant en Bohême les pères de la compagnie de Jésus.

Depuis cette *diète sanglante*, Ferdinand ne séjourna guère en Bohême. En 1555, deux cents prêtres des Frères Moraves, suivis de leurs communautés, furent chassés du pays. Ferdinand mourut à Vienne en 1564. Après lui ses États se divisèrent selon l'antique usage. Si Maximilien eut l'Autriche, ses frères Ferdinand et Charles obtinrent l'un le Tyrol et l'autre la Styrie.

Maximilien II fut promu à l'empire et aux trônes de Bohême et de Hongrie. Il n'en coûte pas à notre impartialité de reconnaître que celui-ci fut un bon prince et qu'il fait vraiment tache dans sa famille.

Cousin et beau-frère de Philippe II d'Espagne, beau-père de Charles IX de France, il eut assez d'humanité pour flétrir le crime de la Saint-Barthélemy et s'indigner des massacres des Pays-Bas. Il fit preuve en Allemagne de beaucoup d'équité et d'esprit de conciliation. La Bohême respira un peu sous son règne. Il flattait même le patriotisme tchèque en affectant vis-à-vis de la Pologne une politique slave. Cependant il ne songea pas à rendre au pays les libertés perdues et il révoqua même

un édit qu'il avait rendu en faveur des protestants de son royaume.

Dans son successeur Rodolphe II se révèle l'influence de Philippe II d'Espagne. Les inquisiteurs en avaient fait un idiot fanatique et terrorisé. Il passa la plus grande partie de son règne enfermé dans son château de Prague, livré aux pratiques d'une dévotion puérile, à de basses orgies et aux rêveries des alchimistes et des astrologues. Ne médisons pas trop toutefois de cette passion pour l'astrologie, puisqu'elle valut la protection de l'empereur à *Kepler* et à *Tycho Brahé*. Il échoua plusieurs fois dans le projet sans cesse médité d'une Saint-Barthélemy de son peuple, mais il résista à toutes les demandes de concessions avec l'opiniâtreté naturelle aux esprits bornés. En 1602 il publia ses atroces mandats contre les Frères Moraves et ordonna aux seigneurs catholiques de convertir leurs sujets par la force, ce que réalisèrent quelques-uns d'entre eux en employant les tortures et en lançant leurs chiens contre les récalcitrants. Heureusement Rodolphe trouva dans ses propres parents ses plus cruels ennemis.

En 1606 les membres de la maison d'Autriche s'assemblèrent en conseil de famille; les affaires d'État ne sont jamais pour eux qu'affaire de famille! Ils substituèrent à l'indolent Rodolphe son frère Mathias, dans le gouvernement de la province d'Autriche (haute et basse) et dans la direction des affaires de Hongrie. Rodolphe garda son royaume de Bohême avec un vain titre impérial. Mathias, politique astucieux et entreprenant, affermit d'abord sa position en ménageant les protestants d'Autriche et parvint à faire reconnaître son autorité en Hongrie. Alors il essaya d'arracher à Rodolphe les derniers lambeaux de sa puissance. Le parti national en Bohême releva la tête. La noblesse et le peuple profitèrent du danger du roi pour lui dicter les conditions auxquelles ils s'engageaient à le soutenir.

Ils demandèrent : 1° la liberté de conscience; 2° la défense aux jésuites de faire de nouvelles acquisitions; 3° une définition plus exacte du mot haute trahison (en effet le chancelier Georges de Lobkovic avait été récemment exécuté pour crime

de haute trahison sans jugement et sans autre explication); 4° l'exclusion des étrangers du conseil pour ce qui concernait les affaires intérieures; 5° la confirmation de *défenseurs* qui devaient veiller au maintien de la liberté de conscience et de la liberté d'enseignement à l'université de Prague ; 6° la révocation de toutes les lois et de tous les mandats contraires aux anciennes libertés nationales.

Rodolphe signa avec rage cette charte connue sous le nom de *Lettres de majesté*. Il cherchait une occasion de violer ses



Rodolphe II signant les Lettres de Majesté, 12 juillet 1609.

serments et de prendre dans une réaction implacable la revanche de sa faiblesse.

Bientôt il crut le moment venu. L'union protestante des princes d'Allemagne s'était brisée, et le coup de poignard de Ravaillac avait détruit ces plans de réorganisation européenne conçus par le roi de France, plans qui comprenaient la Bohême, dont ils auraient changé les destinées.

Rodolphe cherchait un aide. Célibataire, il voulait s'assurer un successeur. Tous les siens lui étaient odieux, à la seule exception de son cousin, le cardinal Léopold, évèque de Passau, un prélat belliqueux, dont on eût fait un empereur avec la permission du pape. Il avait justement réuni à la frontière une armée de trente mille bandits. Un signe de Rodolphe les fait

entrer. Ils brûlent le pays, et tout à coup ils paraissent dans Prague, introduits pendant la nuit par la garde impériale. Les habitants prennent les armes et se battent avec tant d'énergie, que les soldats de Passau se retirent et se mettent à négocier, disant qu'ils ne savent pourquoi on les a amenés.

Cependant on a trouvé, dans les maisons des jésuites et d'autres moines, des dépôts de poudre, des machines infernales. Le peuple crie vengeance contre cette trahison, dont il accuse Rome et l'empereur. La noblesse a peine à le contenir. Les *défenseurs* de la liberté sont investis de pleins pouvoirs. Les mercenaires et les jésuites sont chassés de la Bohême.

Ces événements ouvrirent à Mathias le chemin du trône, et bientôt il fut accueilli dans Prague. Le triste empereur Rodolphe signa sa déchéance, en maudissant cette ville ingrate. Il ne prolongea que d'un an à peine sa déplorable vie (1612).

Mathias, élevé à l'empire, laissa aux *défenseurs* le soin de gouverner son royaume de Bohême. Ceux-ci publièrent des lois sévères contre l'influence des étrangers; ils exigèrent qu'ils donnassent à leurs enfants une éducation purement nationale. Ils bannirent les fauteurs d'une propagande antipatriotique, en confisquant les biens des fils des étrangers qui n'avaient pas appris la langue bohême, et établirent que les descendants des familles non indigènes ne seraient admis aux fonctions publiques que dans la troisième génération, excepté lorsqu'ils fourniraient des preuves incontestables de leur sympathie pour le pays.

Mathias était vieux, sans enfants, malade; la famille d'Autriche, qui l'avait substitué lui-même à Rodolphe, l'obligea à désigner pour son successeur Ferdinand de Styrie.

Les jésuites enfin ont trouvé un prince selon leur cœur. Son éducation a été leur chef-d'œuvre. Il réalise l'idéal de la société : un bâton dans la main du maître, docile, inflexible. Le salut de l'âme, lui a-t-on dit, domine toute considération humaine; il emploiera tous les moyens pour sauver ses sujets. Plutôt un désert qu'un pays hérétique. Déjà il a converti son duché de Styrie, proscrit les deux tiers de la population. Les Bohêmes, trop confiants dans la force de leur droit, l'ont

laissé couronner à Prague. Aussitôt on entend dire : autre roi, autre loi. Les ennemis de la liberté s'agitent. Le peuple est prêt à se soulever à la première occasion.

Sur des terres d'église, dépendantes des abbayes de Klostergrab et de Braunau, les protestants ont bâti deux nouveaux temples. L'archevêque de Prague les fait démolir; la loi l'y autorisait. Cependant on signe une pétition, qui est dédaigneusement rejetée. Un grand nombre de nobles, de membres de la diète se présentent au château royal, à leur tête le comte de Thurn, un des proscrits de Ferdinand. Ils demandent aux ministres impériaux, Slawata et Martinitz, s'ils se reconnaissent les auteurs de ce rejet fait en termes offensants. Une rixe s'engage. Les ministres sont précipités par les fenêtres; mais ils tombent sur un grand tas d'ordures et ont la vie sauve. C'est ce qu'on a nommé la *défenestration* de Prague (1618).

Mathias veut transiger; mais Ferdinand s'oppose à toute concession. La guerre commence, les impériaux, sous Bouquoi et Dampierre, sont défaits par les protestants. Mathias meurt. Les Bohêmes, soutenus par les Hongrois de Bétlen-Gabor, battent les troupes de Ferdinand et l'assiégent dans Vienne. La sédition est dans la ville, dans le palais même. Cependant les prêtres ont répandu le bruit que le Christ, répondant à la prière de Ferdinand, lui est apparu, lui a dit : *Ferdinande, non deseram te.* En effet, on reçoit des renforts inespérés. On apprend que Bouquoi a battu les Bohêmes. La levée du siége vient confirmer la foi au miracle. Les Bohêmes avaient proclamé la déchéance de Ferdinand. Ils élurent pour roi Frédéric, palatin du Rhin. Ce prince était désigné à leur suffrage par ses titres et ses alliances ; il était chef de la confédération protestante, gendre du roi d'Angleterre Jacques I[er]. Malheureusement, il ne justifia par aucune qualité personnelle la confiance du peuple. Il se montra nul, indifférent au pays et prodigua dans des fêtes l'argent destiné à l'entretien de ses troupes. On l'a surnommé le *roi d'hiver*. Il n'importe que Vienne soit assiégée une seconde fois, que les Tchèques remportent plusieurs victoires, l'Autriche reprend par les négocia-

tions tout le terrain qu'elle a perdu par les armes. L'incurable égoïsme des princes allemands, les éternelles discordes entre les luthériens et les calvinistes affaiblissent de nouveau la cause protestante. Ferdinand a détaché une fois de plus l'électeur de Saxe. Il reçoit des secours de l'Espagne. La France, qui n'a plus Henri IV, qui n'est pas encore gouvernée par Richelieu, se prête aux intrigues autrichiennes. Par ses ambassadeurs, elle décide les princes allemands à traiter. Ils s'engagent à abandonner leur chef, le palatin du Rhin, pour tout ce qui regarde les affaires de son royaume électif. C'était signer l'arrêt de mort de la Bohême. A la tête d'un peuple aussi brave, un autre homme que Frédéric eût peut-être vaincu encore ; il n'eût du moins succombé qu'après avoir cherché son salut dans le désespoir. Le *roi d'hiver* a d'autres soins, il s'occupe de festins, et pendant que près de son château les derniers soutiens de sa cause se font tuer, il donne tranquillement une fête à l'ambassadeur d'Angleterre.

La petite armée des défenseurs de la Bohême, trente mille hommes, s'était retranchée sous les murs de Prague, au lieu nommé *Bila-Hora* (montagne blanche). Les troupes impériales, commandées par Maximilien de Bavière, l'assaillent avec force. Elles ont pour elles le nombre et la discipline, d'habiles généraux comme Bouquoi et Tilly. Elles ont bientôt mis le désordre dans les rangs de la cavalerie, qui renferme l'élite de la noblesse protestante, conduite par Anhalt. Deux mille fantassins moraves, sous Szlik et Thurn, résistent les derniers, se font bravement hacher. En quelques heures, tout est fini. Frédéric s'enfuit et Prague se rend.

Sur le champ de bataille de Bila-Hora on peut placer cette inscription : Ici finit la vieille Bohême (8 novembre 1620).

Ferdinand II attendit plusieurs mois avant de donner un libre cours à sa vengeance. On croyait à l'amnistie qu'il avait promise le premier jour. Il combina lentement, froidement, son atroce système d'extermination.

D'abord, pour inaugurer avec solennité l'ère des supplices, il fait arrêter, condamner sommairement quarante-huit person-

nages illustres, Szlik, Budowa, Jessen, Kaplirz, etc., l'élite de la nation. Un seul trouva grâce. Tout ce que les hommes vénèrent et admirent : l'âge, la noblesse, la science, l'éloquence, la sainteté, se trouve réuni dans cette phalange de victimes. Sur la place du Ring, à Prague, se dresse un échafaud. Avec une pompe empruntée aux auto-da-fé de l'Espagne, on procède à la torture, au meurtre des martyrs. Pas un ne faiblit devant la mort. Tous s'unirent dans un même élan de foi et moururent en chantant des actions de grâces. Ils pouvaient remercier le ciel, car, comme le disait l'un d'eux sous la hache du bourreau : Mieux vaut mourir que de voir la mort de sa patrie, « *Melius mori quam patriam videre mori* ».

L'Autriche poursuivit sans relâche la destruction de l'élément national en Bohême. La langue tchèque fut bannie des écoles, de l'administration et insensiblement de la vie publique. L'Université de Prague fut fermée. On ne pouvait être admis dans un corps de métier que quand on savait l'allemand. Tout livre bohême fut réputé hérétique. Quiconque possédait, même à son insu, un livre mis à l'index, était cruellement puni, et celui qui introduisait en fraude un livre publié à l'étranger par l'émigration était roué. Cela est arrivé encore sous Marie-Thérèse. Cependant aujourd'hui même, on assure qu'on peut trouver dans les chaumières tel de ces vieux livres défendus, le Martyrologe bohême, par exemple, dont l'existence n'est connue que du père de famille et de son fils aîné.

Les protestants d'Allemagne assistèrent froidement à la ruine d'une population qui n'appartenait pas à leur race. Les bandes suédoises et saxonnes, aussi bien que les papistes de Tilly et de Wallenstein, dévastèrent à l'envi le pays de Jean Huss. Toutefois, les soldats de Gustave-Adolphe ensevelirent pieusement les ossements des martyrs, les têtes et les mains des quarante-sept restées suspendues depuis dix ans à l'entrée du pont de la Veltava.

A la fin de la guerre de Trente ans, la moitié des villes étaient détruites; la population, de plus de quatre millions d'âmes, descendit à environ neuf cent mille. La Bohême était

le pays le plus éclairé de l'Europe. Dès la fin du quinzième siècle, l'instruction s'était répandue jusque dans les dernières couches de la société, et la liberté religieuse avait fait éclore une riche littérature populaire. On cite de simples artisans parmi les écrivains de cette époque, et Æneas Sylvius remarquait que les plus pauvres femmes parmi les taborites étaient versées dans la connaissance des Saintes Écritures. L'inquisition brûla sans distinction tout ce qu'elle trouva écrit en langue bohême.

La majeure partie de la vieille noblesse bohême périt dans l'exil ou sur les échafauds. Des aventuriers de tous les pays, Allemands, Wallons, Italiens, se partagèrent les terres confisquées sur les nobles patriotes. On peut dire que la grande majorité de la noblesse bohême actuelle n'est pas antérieure à cette époque néfaste. Cela explique comment, même de nos jours, à peu d'exception près, elle s'est montrée au moins indifférente à la cause de ses concitoyens. La bourgeoisie conserva mieux son caractère national, malgré l'invasion de nombreux éléments germaniques. Plusieurs districts ruraux furent colonisés par des colons souabes. Les émigrés tchèques se transportèrent en masse en Hongrie, en Pologne, où ils reçurent un accueil hospitalier. Plusieurs s'enfuirent en Hollande, en Angleterre et jusqu'en Amérique. On compte parmi ces émigrés beaucoup d'hommes éminents, de savants illustres. On cite le grand orateur Pulegius; les historiens Stransky, Pavel Skala, Haberfeld et Théobald; les poëtes Holik et Klemens; enfin Comenius, l'évêque des frères moraves, si connu par ses travaux de pédagogie, restés classiques.

Pour trouver quelque chose d'analogue à l'état du peuple tchèque sous l'oppression autrichienne, il faut étudier à la fois la condition des Slaves de Turquie et celle des Celtes d'Irlande (1). Comme il arrive dans tous les pays écrasés sous le poids d'une domination étrangère, mais non moralement conquis par une idée supérieure, c'est dans le fond des campagnes,

(1) Un journaliste tchèque contemporain a fait ce parallèle.

sous le chaume du paysan, que se conservèrent, avec la langue et les traditions paternelles, des germes d'avenir trop longtemps inaperçus des classes riches et lettrées.

Dans une esquisse nécessairement trop rapide, nous avons essayé de rappeler les droits historiques de la nation bohême, ses services, les exemples qu'elle a donnés à l'Europe en combattant pour son droit et pour la liberté. Ici nous nous arrêtons; car ici cesse l'histoire des faits extérieurs. L'histoire véritable de la Bohême, pendant la fin du dix-septième et tout le dix-huitième siècle, devra pénétrer dans les profondeurs où s'est réfugiée la vie d'un peuple exclu de toute activité politique. Elle révélera les souffrances obscures et les aspirations latentes de cette classe inférieure, restée seule dépositaire du foyer de la patrie.

MASSIEU DE CLERVAL.

PERSÉCUTIONS DES PATRIOTES BOHÊMES EN 1621

D'APRÈS LA CHRONIQUE PUBLIÉE A AMSTERDAM EN 1648

... « Les jésuites, dit le chroniqueur n'ont fait, en prétextant le désir d'instruire la jeunesse, que chercher les moyens de renverser l'Église et la politique bohème, et ils ranimaient sans cesse le feu qui a réduit en cendres notre malheureuse patrie. Et nous, enveloppés dans leurs lacets avant que nous nous y soyons attendus, nous n'avons même pas senti le trépas que l'on nous préparait; au contraire, nous nous réjouissions comme à l'approche d'un secours inattendu qui devait relever notre liberté.

« Cependant les guet-apens de nos ennemis se multipliaient, mais jamais on ne déploya tant d'audace qu'au moment où Ferdinand de la Styrie succéda au trône de la Bohême. Dès qu'il fut arrivé en Moravie, les jésuites élevèrent pour le fêter un arc triomphal sur la place de l'hôtel de ville à Olmütz; ils y firent peindre les armes de l'Autriche, auxquelles on fit attacher avec des chaînes le lion de la Bohême et l'aigle de la Moravie. Sous cette effigie on mit un lièvre endormi avec les yeux tout ouverts, et on y fit inscrire le mot : « *Adsuevi* » c'est-à-dire, je me suis habitué (à veiller en dormant).

« En attendant, les Bohêmes, les Moraves, les Silésiens et

les Lusaciens se réunirent en conseil pour discuter la question de savoir si Ferdinand, ennemi avoué de l'Église nationale et des libertés du pays, non élu par eux, mais usurpateur de ce trône au moyen de manœuvres frauduleuses, et des flatteries, devait être accepté comme leur roi, et ils résolurent de ne pas le reconnaître pour tel. Les chefs de la ligue allemande papale, blessés au vif par la décision de ce conseil, furent saisis d'un dernier accès de rage, et après avoir réuni des armées plus considérables, envahirent la Bohême et commencèrent aussitôt à donner des spectacles sanglants aux villes restées sans défense et abandonnées à leur fureur.

« Enfin ils s'avancèrent avec toutes leurs forces jusqu'auprès de Prague, et là, sur la *Montagne blanche*, ils livrèrent, le 8 novembre 1620, une bataille acharnée aux forces réunies, mais affaiblies déjà, des Bohêmes. Dans l'espace de quelques heures, huit mille patriotes restèrent sur le champ de bataille. Alors seulement commencèrent les terribles persécutions du peuple. Si l'on voulait écrire et décrire toutes les lâchetés et les fraudes de l'ennemi, et toute cette martyrologie du peuple, c'est dans le sang qu'il faudrait tremper sa plume, et encore faudrait-il avoir l'esprit plus subtil, plus mordant, que n'en est capable notre nation à cœur de colombe. »

Du reste, l'épuisement des forces de la Bohême ne fut pas l'unique cause de leur chute. On sait que pendant toute la durée de la guerre de Trente ans, il y a eu des détachements de partisans formés des nobles qui, d'accord avec le peuple, essayaient encore de reconquérir leur indépendance. Mais la trahison les poussa dans l'abîme, la trahison de la ligue même des protestants. La noblesse, pour combattre les Habsbourgs, s'adressa d'abord à la cour de France. Le couteau de Ravaillac trancha le fil de ces relations...

On offrit le trône à Frédéric, le palatin de Heidelberg, par la raison qu'il avait épousé la fille unique du roi d'Angleterre. Mais l'Angleterre trompa aussi les espérances : l'ambassadeur et une garde du corps de la famille royale furent le seul secours qu'elle envoya aux Bohêmes.

La ligue protestante allemande accepta Ferdinand pour empereur, et s'unit à la ligue catholique pour tourner ses armes contre eux. Seule la Pologne avait de grandes sympathies pour la cause bohême. Mais son roi Sigismond III, tout dévoué aux jésuites, au lieu d'agir de concert avec les vœux de sa nation, prêta à l'empereur quelques milliers de ses Cosaques. Les Bohêmes n'eurent qu'un seul allié fidèle, le Hongrois.

Pour se faire une idée générale de l'état de la Bohême à cette époque, il suffit de savoir que, pendant l'espace de trente ans, la population de ce pays, s'élevant au nombre de quatre millions, se vit réduite, par suite de divers fléaux, tels que la guerre, les épidémies, les émigrations volontaires et forcées, l'échafaud et le gibet, au chiffre modeste de huit cent mille âmes. La première œuvre des Autrichiens victorieux fut la proclamation d'une *amnistie complète et générale.*

« Les oiseleurs sifflaient avec douceur pour attirer les oiseaux, dit l'émigré bohême auteur du livre *De la persécution de notre pays et de notre Église nationale*, tout en jurant, pendant plus de trois mois, une réconciliation franche et sincère, en sorte que plusieurs sortirent de leurs nids et se laissèrent prendre dans les filets. Lorsque enfin, on ne s'attendait plus à en attirer davantage, on fit volte-face, et un jour, à la même heure; on arrêta et on enferma dans les cachots tous ceux dont on put s'emparer. Cinquante hommes signalés par la piété, la force d'âme et la grandeur des idées, ayant passé leur jeunesse dans le travail intellectuel et la guerre, et qui, après avoir visité les pays étrangers avaient consacré toute leur vie au service de la Bohême et de l'Église nationale, en un mot, la fleur de la nation, la gloire et l'appui de la patrie, tous furent jetés dans les prisons.

« On eut beau se faire fort ou plutôt s'appuyer de la grâce de l'empereur proclamée avec tant de publicité, il fut répondu aux prisonniers que le pardon général devait s'acheter au prix des têtes de quelques victimes; du reste, ajoutait-on, les hérétiques sont-ils dignes qu'on leur garde la parole donnée! »

L'arrêt de mort qui condamna l'envoyé de Bohême en Hon-

grie, le célèbre orateur et savant Jean de Jessen, est la meilleure preuve de la manière dont on procéda au jugement, et quelle fut l'espèce de grâce de l'empereur.

Nous citons textuellement :

« Le docteur Jessenius, recteur de l'Académie de Prague, aura de son vivant la langue coupée, son corps sera écartelé en quatre morceaux, et ses membres pendus sur les chemins de traverse ; la tête et la langue seront jetées dans un cloaque. Cependant l'empereur, dans sa grâce inépuisable, daigne commuer cette peine comme il suit : On coupera d'abord la langue, puis la tête, et après, le corps en quatre morceaux ; les membres seront accrochés aux gibets élevés sur des routes de traverse, et la tête avec la langue seront suspendues au-dessus du pont. »

« Vers le soir du 20 juin 1621, on donna lecture de l'arrêt aux quarante-huit condamnés et on leur déclara que le lendemain aurait lieu l'exécution, et qu'ils eussent à se préparer à mourir.

« Les jésuites et les capucins, sans attendre qu'on les y engageât, se jetèrent comme des nuées de moucherons dans les cachots ; mais ils ne furent pas écoutés.

« Au point du jour, les accusés, après s'être lavé le visage, revêtirent des chemises blanches et s'habillèrent avec soin comme s'ils allaient à un banquet. Au lever du soleil on aperçut un magnifique arc-en-ciel. Dès que les condamnés l'eurent appris, ils se mirent aussitôt à genoux, et élevant les bras, l'un d'eux s'écria comme inspiré :

« Regardez, frères, Dieu ne nous désavoue pas ; il nous
« indique notre voie. Ayons foi en Jésus, c'est lui qui est la
« vie et la vérité ! »

« Et lorsque ce signe de la grâce de Dieu eut disparu du ciel, le grand canon du château de Prague retentit et ébranla l'air pour donner le signal de l'exécution. Les martyrs, entendant ce coup fatal, se félicitèrent réciproquement comme s'ils se préparaient à une fête ou à quelque réjouissance. Et ceux qui partaient pour le supplice disaient à ceux qu'ils quittaient :

« Chers amis, que Dieu nous ait en sa sainte garde ; nous

« vous devançons pour contempler la gloire de Notre-Seigneur, « mais nous ne vous attendrons pas longtemps. »

« Et ceux qui restaient répondaient :

« Que Dieu vous bénisse dans cette voie par la mort inno- « cente de Notre Seigneur ; qu'il envoie ses anges à la ren-



Joachim Szlik, comte de Bazan, marchant au supplice.

« contre de vos âmes : nous sommes sûrs de nous revoir tous « aujourd'hui encore au paradis ! »

« On fit appeler les condamnés. Le premier fut *Joachim André Szlik*, comte de *Bazan*, seigneur de *Holicz*, de *Loket* et *Svijan*. Il avait déjà plus de cinquante ans ; sa contenance était noble, guerrière et humble en même temps. C'est lui qui, interrogé à l'aide des tortures, déchira ses vêtements, et découvrant sa poitrine, s'écria :

« Déchirez ce corps en mille morceaux, examinez attentive-
« ment mes entrailles, vous n'y trouverez rien que l'amour de
« la liberté et de la foi. Ce n'est pas l'ambition qui nous a
« poussés. Nous n'avons pris enfin les armes que pour défendre
« notre religion honnie, notre constitution violée, notre indé-
« pendance nationale foulée aux pieds. Frédéric a été vaincu,
« Ferdinand a remporté la victoire ; mais l'issue de la guerre
« n'a point amélioré sa cause, n'a pas rendu celle de la Bohême
« moins équitable. Dieu nous a livrés entre vos mains. Que sa
« volonté s'accomplisse ! que son nom soit béni ! »

« Et quand il descendait du perron pour arriver sur le lieu du supplice, deux jésuites lui coupèrent le chemin, disant : « Monsieur le comte, réfléchissez un peu ! » Et il leur répondit : « Laissez-moi donc enfin en paix ! » Il arriva sur la place, et voyant le soleil brillant, il s'écria : « Un jour on verra le lever « du soleil de la justice qui dissipera les ténèbres de ce « monde. » Puis il fit quelques pas en silence sur l'échafaud, son visage devint serein et sérieux, de sorte que les spectateurs, même les partisans de l'empereur, ne purent retenir leurs larmes ; puis, après une courte prière, il monta sur le drap mortuaire et, agenouillé devant le billot, reçut le coup mortel. L'exécuteur lui trancha ensuite la main droite.

« Le deuxième était *Venceslas de Budowa*, seigneur d'un esprit élevé, illustre savant devenu célèbre par les œuvres qu'il a publiées, vieillard septuagénaire très-respectable et très-estimé. Il était le plus brillant ornement de sa patrie et le plus ardent défenseur de l'Église nationale; plutôt le père que le maître de ses sujets, aimé partout et de tous. Lorsqu'il était déjà arrêté dans sa propre maison, le secrétaire de la commission interrogatoire l'interpella : « Pourquoi après avoir quitté
« Prague et, vous trouvant en pleine sûreté, êtes-vous de nou-
« veau accouru au milieu du danger ? » — « Ma conscience,
« répondit-il, ne me permettait pas d'abandonner ma patrie et
« notre sainte cause. Mais je ne sais ce que Dieu m'a préparé ;
« peut-être veut-il que je scelle de mon sang sa sainte vérité. »

« Déjà condamné, il dit aux membres du tribunal : « Vous

« êtes altérés de notre sang depuis un si grand nombre d'an-
« nées, que je ne veux pas vous empêcher d'éteindre votre soif;



VENCESLAUS B. BARO A BUDOVA

APPELL : REG : BOH : PRAESES

« Melius mori quam patriam videre mori. »

« j'aime mieux mourir que de voir mourir ma patrie. *Malo*
« *mori quam patriam videre mori !* »

« Les capucins l'importunant trop dans sa prison, il leur demanda : « Que me voulez-vous ? » Et lorsque ceux-ci lui

« enfin qu'elle ait bien soin de ses enfants et les éloigne autant « que possible du service de l'empereur. Et que si ses fils « étaient séduits par l'effet de la négligence de la mère, il l'ap- « pellerait à comparaître devant la justice de Dieu. » Le pasteur Rosacius ajoute « que cette femme légère n'a voulu accepter aucun de ses conseils ». Elle fut parjure à sa propre conscience, à Dieu et à son mari, confia aux jésuites l'éducation de ses fils et multiplia les tortures morales et physiques en s'acharnant contre ses sujets.

« L'exécution la plus émouvante fut sans contredit celle du vieux *Gaspard Kaplirz de Soulewic*, homme de guerre âgé de quatre-vingt-six ans. Quand, après le prononcé de son arrêt de mort, le pasteur Rosacius vint le voir dans sa prison, le condamné le salua les larmes aux yeux; mais son visage était serein, même souriant quand il lui dit :

« Regarde-moi, pauvre vieillard que je suis, il y a longtemps « que je demandais à la grâce de Dieu de vouloir bien me retirer « de cette terre, mais je n'ai pu l'obtenir; car Dieu a voulu « qu'à mon âge avancé je fusse un modèle pour ce monde et « que je périsse pour sa gloire. J'ai foi en la grâce de Dieu, « qui sait que dans tout ce qu'on a fait je n'ai cherché ni ma « propre gloire ni des richesses. Mais nous ne pouvions plus « supporter ces oppressions, ces persécutions et menaces; et « comme d'avance on nous avait condamnés à la mort, nous « devions nous tenir sur nos gardes et nous servir de nos épées « plutôt que de rester plus longtemps mornes et silencieux. »

« Comme il attendait ainsi la mort, sa belle-sœur lui fit savoir que s'il voulait demander grâce il pourrait encore sauver sa vie; mais il lui répondit : « Je renonce à tout pardon ; c'est « de Dieu seul que j'attends ma grâce, si je voulais mendier « celle des hommes, ce serait avouer des fautes, comme si en « effet j'avais eu des torts : j'ai déjà quatre-vingt-six ans et je « suis fatigué de ce monde. Debout ou assis j'ai toujours à « souffrir ; je ne peux plus marcher sans être conduit par « quelqu'un ou en me traînant à l'aide de béquilles. Et de plus, « qui sait si dans un autre moment je serai aussi bien préparé

« à mourir que je le suis maintenant. Que ma vieille tête tombe « donc avec les autres. »

« Se séparant du pasteur Rosacius la veille du supplice, il lui dit : « Je n'ai plus à m'occuper de rien en ce monde, à « moins que je ne songe à mes petits-enfants. Je sais que la « misère est leur avenir, que les impériaux leur enlèveront « tout leur bien, quoique tout leur vienne de la dot de ma « femme. » Et en disant cela, il donna au pasteur Jean le livre des prières de Mollar, dont il s'était servi jusqu'à ce moment, et il ajouta : « Rendez ceci à madame Madeleine, leur mère ; « qu'elle le garde jusqu'à ce que le petit Zdenko soit devenu « homme ; qu'elle le lui remette alors, pour qu'il se souvienne « au moins de moi, qu'il ait un exemple de persévérance jus- « qu'à la mort dans la foi et le service de la patrie. »

« Comme il était, le matin, vêtu à l'ordinaire, il se fit donner une chemise de batiste toute blanche, tombant jusqu'aux chevilles, et s'en étant couvert, il dit : « Je me suis orné de mes « vêtements de fête pour la gloire de mon Dieu, car je veux « avoir les dehors aussi propres que la conscience. » Enfin il se « fit mettre un manteau de soie, et son tour étant venu, il « s'écria : « Juste ciel ! j'ai attendu déjà trop longtemps ! »

« Les serviteurs l'aidèrent à se lever, et après avoir dit adieu à tout le monde, courbé sous le poids de la vieillesse, descendant très-lentement l'escalier, il dit : « Mon Dieu ! secourez- « moi, afin que je ne tombe pas et ne devienne pas un sujet « de risée pour mes ennemis. »

« Arrivé près du billot, il s'agenouilla avec difficulté, presque courbé en deux ; il pria qu'on prévînt le bourreau de se presser dès qu'il serait agenouillé, afin que ses forces ne l'abandonnassent pas et qu'il ne tombât pas évanoui. Mais le bourreau, à l'aspect de cette tête vénérable et de ce corps courbé, n'osait frapper. C'est alors que le prêtre Jean, sur l'ordre des juges, dit au condamné : « Vénérable seigneur, vous avez offert votre « âme à Dieu ; offrez-lui encore cette tête blanchie, et redres- « sez-la vers le ciel. » Le vieillard sourit, leva sa tête en appuyant ses mains sur le billot, et frappé aussitôt, la tête

tomba sur le drap pour être accrochée à une pointe de fer.

« C'est ainsi que l'on raconte la mort de nos quatre premiers martyrs. Tous les autres ont accepté le même sort avec la même force d'âme, et chacun d'eux a prononcé avant de mourir quelques paroles plus ou moins saillantes.

« *Dworzecky Prokop d'Olbramovic* disait à ses juges : « Puisque l'empereur croit qu'en m'ôtant la tête il s'ajoutera « quelque chose, qu'il la prenne donc. »

« De même *André Otto-Losu*, voyant comme on torturait ses compagnons, s'écria : « Je me suis souvent trouvé entre des « barbares, mais je n'ai jamais vu une cruauté pareille. » Et étant monté sur l'échafaud, il chantait : « Je vois s'entr'ouvrir « le ciel. »

« *Bohuslav de Michalowic* répondait à la lecture de son arrêt : « Si le bourreau était déjà là, je m'agenouillerais avec « joie pour lui tendre ma tête. La mort m'est plus douce que la « vie sauvée par la grâce de l'empereur; car je devrais voir le « malheur de tous mes amis. Si jamais la misère a envahi notre terre natale, c'est après notre mort qu'elle y sévira impitoyablement. »

Tobias Steffek de Polodey, bourgeois de Prague, déclarait : « Il est vrai que je n'ai pas assez de mérite pour être digne de « l'honneur de ceindre mon front de la couronne du martyre « en compagnie d'hommes si illustres; mais, puisque telle est la « volonté du Seigneur, qu'il en soit glorifié à jamais ! »

« *Le docteur Jean Jessenius*, que les anatomistes regardent comme un des fondateurs de leur science, originaire de Transylvanie, s'écria sur l'échafaud : « C'est en vain que Ferdinand « assouvit sa rage sanguinaire : un roi élu par nous montera « de nouveau sur le trône de Bohême. »

« *Cristophe Kobr*, bourgeois de Prague, fut condamné principalement pour avoir interpellé publiquement l'empereur, lorsque celui-ci, à la cérémonie du couronnement, dans la cathédrale de Prague, se jetait avec trop d'empressement sur la couronne de saint Wenceslas, et de lui avoir dit « qu'il « devait d'abord jurer de conserver les libertés bohêmes ! » le

forçant de la sorte à faire, malgré tout, le serment. Ce bourgeois, avant de mourir, prononça les paroles prophétiques suivantes : « Le principe de la liberté, engendré par notre martyre, tiendra sa vie de notre exemple. La puissance de Dieu saura évoquer mille guerriers de chaque goutte de notre sang ! »

Ce jour fatal, de cinq à neuf heures, quarante-sept personnes furent mutilées, décapitées, pendues et fouettées, une seule ayant été graciée par l'exil. *Comenius*, en finissant la relation de ces scènes de carnage, ajoute :

« Nos ennemis, non rassasiés avec le sang des martyrs, continuèrent leurs réunions sanguinaires pour savoir de quelle manière on pourrait anéantir complétement notre nation. »

Puis, sans perdre la foi de la future victoire de la vérité, il finit ainsi :

« Il est sûr que c'était un arrêt de Dieu pour donner à nos ennemis les moyens de compléter la mesure de leurs crimes. Aussi l'ont-ils remplie, cette mesure, jusqu'à ce qu'elle déborde, et ils sont arrivés à nous anéantir radicalement. »

LOUDEVIC BRZOZOWSKI.

LA BOHÊME ET LES HABSBOURGS

Les événements qui viennent de s'accomplir dans le centre de l'Europe ont appelé l'attention publique sur l'histoire et l'organisation de la Prusse et de l'Autriche ; mais autant le premier de ces deux États est connu chez nous, autant le second est ignoré. Grâce au soin perpétuel qu'elle a pris d'étouffer ou du moins de dissimuler les aspirations, l'histoire et même l'existence des nations qui la composent, l'Autriche nous apparaît enveloppée de je ne sais quel brouillard germanique, et a longtemps, grâce au prestige de la tradition, réussi à se faire passer pour le représentant légitime de l'Allemagne. Quand nous voulons connaître ce qui se passe en Autriche, nous lisons l'*Ost Deutsche Post* ou la *Presse de Vienne* ou la *Gazette d'Augsbourg*, et nous nous croyons éclairés. Mais les journaux autrichiens ont bien soin de ne nous dire que ce qu'il plaît aux Autrichiens, ou mieux aux Allemands de l'Autriche de nous apprendre. Quant aux journaux de Prague, de Pesth et d'Agram, nous n'en connaissons pas même l'existence ; c'est par leur lecture qu'il faudrait contrôler ou compléter celle des journaux de Vienne, mais ils ont le tort d'être rédigés en langue

magyare, illyrienne ou bohême, langues que nous prenons en général pour de misérables patois et où nous ne supposons pas qu'il existe une littérature.

Et pourtant l'Autriche se rattache à tous les grands problèmes qui agitent l'Europe; l'alliance prussienne et italienne a résolu par l'épée la question vénitienne et la question allemande; restent encore la question d'Orient et la question polonaise, à la solution desquelles les destinées de l'empire autrichien sont intimement liées. L'Autriche, même encore aujourd'hui, est la clef de voûte qui soutient l'ancien édifice européen, l'empêche de s'écrouler, pour sa ruine, disent les uns, pour sa régénération, disent les autres. Quelque idée qu'on se fasse du rôle de l'Autriche, on ne peut que gagner à s'éclairer sur la nature des quelques éléments principaux de cet empire étrange.

On a beaucoup déclamé contre l'Autriche : nous nous efforcerons d'apporter dans cette étude l'impartialité de l'histoire et la froide précision de la statistique. C'est par des chiffres, par des données ethnographiques que nous la commencerons.

On s'accorde volontiers à reconnaître en théorie que l'Autriche n'est pas une puissance purement germanique et qu'elle comprend un certain nombre de populations non allemandes. On n'a jamais douté que la Vénétie fût italienne, la Hongrie magyare et la Galicie polonaise. Quant aux autres provinces de l'empire, on les donne généreusement à l'Allemagne, ou si l'on s'aperçoit que ces provinces renferment des peuples non allemands, comme les Tchèques par exemple, on ne leur attribue pas plus d'importance qu'aux Basques et aux bas Bretons. C'est là, si nous ne nous trompons, l'opinion qu'on se fait généralement de l'État autrichien, c'est celle que nous en avons longtemps eue nous-même. C'est qu'en effet les éléments de cet empire sont difficiles à connaître, en raison de leur diversité et du soin jaloux que les statistiques officielles ou officieuses mettent à les dissimuler. Rien de plus désagréable pour les hommes d'État de Vienne, que ces recensements qui font éclater dans tout son jour l'infériorité numérique de la race

germanique vis-à-vis des autres. Aussi a-t-on recours à toutes sortes d'artifices pour augmenter le nombre des Allemands. Bon gré, mal gré, toutes les villes de l'empire reçoivent un nom allemand. Lwow s'appelle Lemberg, Kralove-Hradec s'appelle Kœniggrætz; Praha, Prag. Et c'est ce nom allemand qui figure sur nos cartes françaises. Quiconque a épousé une Allemande, quiconque remplit une fonction publique est compté comme Allemand. Les juifs sont Allemands. Un journal de Vienne déclarait dernièrement que la ville de Lemberg, la capitale de la Pologne autrichienne, est une ville allemande, attendu qu'il s'y trouve environ trente mille juifs polonais qui pour les besoins de leur commerce écorchent plus ou moins l'allemand. On conçoit qu'en présence de pareils procédés il soit très-difficile d'arriver à une précision mathématique. Approximativement et même en prenant pour base les chiffres du baron Czœrnig (1), la population de l'empire d'Autriche peut se diviser ainsi :

Slaves.	17 millions
Allemands	7 —
Hongrois.	5 —
Italiens, Roumains, etc., etc. . . .	2 —

Ainsi l'Autriche est en quelque sorte un résumé du monde européen. Les quatre grandes familles, slave, germanique, finnoise et pélasgique y sont représentées. Quand on fonda Rome, dit Plutarque, on creusa un fossé autour du *Comitium;* chacun y jeta une poignée de terre apportée de son pays natal, puis on mêla le tout. Ce mythique symbole peut s'appliquer à l'Italie, à la France moderne, mais non pas à l'Autriche. Les divers éléments qui la composent n'ont pas été mêlés ensemble; ils vivent juxtaposés, ils s'étouffent les uns les autres, ils ne se fusionnent pas. Interrogez sur sa nationalité un habitant de Crakovie, il vous dira : Je suis Polonais; un citoyen de Pesth, il vous répondra : Je suis Hongrois; un bourgeois de Prague, il vous dira : Je suis Bohême. Il n'y a que l'Allemand qui se pare du nom d'Autrichien.

(1) Chef du bureau de statistique à Vienne.

Parmi les races que nous venons de citer, il n'en est qu'une qui appartienne tout entière à l'Autriche : la race hongroise. La Hongrie ne peut demander qu'à elle-même l'accomplissement de ses destinées. La Bohême slave (Bohême et Moravie) forme également un tout et constitue une nation complète. C'est sur ces deux unités que s'appuie depuis trois siècles la puissance des Habsbourgs. Quant aux Italiens du Tyrol, aux Roumains, aux Polonais, aux Allemands, ils gravitent plus ou moins vers l'unité italienne, vers l'unité allemande, vers les peuples du Danube ou de la Vistule, dont ils ne sont qu'un démembrement. Une force centrifuge tend sans cesse à les emporter en dehors de la sphère autrichienne, et il faut qu'une force opposée les ramène sans cesse vers ce centre fictif de Vienne, au détriment de leur vie propre et de leur développement naturel.

Depuis le neuvième siècle les Allemands de l'Oster-Rick (Œsterreich) ont mis en pratique leur fameuse formule du *Drang nach Osten* (élan vers l'Est) et ont commencé à germaniser tous les peuples non allemands sous prétexte de les civiliser. Dès son début dans l'histoire, le monde slave préludait aux catastrophes qui devaient l'accabler plus tard. Étrange destinée que celle de cette race qui, après dix siècles de lutte, n'a produit qu'une principauté de 1,100,000 hommes (la Serbie), libre, mais non indépendante, et un gigantesque empire de 60 millions d'âmes, indépendant mais non pas libre à coup sûr !

Le grand empire de Moravie, fondé au neuvième siècle par Svatopluk en s'écroulant n'avait pas écrasé tous les Slaves dans sa ruine. Le royaume de Pologne, la principauté de Halicz, celle de Bohême se constituèrent. La principauté de Serbie se développa à l'ombre de l'empire grec et devint même le Tsarat de Douchan. La Croatie conserva une existence indépendante jusqu'au début du douzième siècle. Elle ne passa sous la domination hongroise qu'en 1103; encore ce mot de domination est-il impropre, car il fut solennellement déclaré qu'il n'y aurait entre les deux pays qu'une union personnelle. La Dalmatie, habitée par une portion du peuple croate, fut tour à tour soumise

à la Hongrie et à Venise. Raguse forma une puissante république qui, au seizième siècle, jeta un grand éclat littéraire. L'école poétique de Raguse[1] est restée jusqu'ici sans rivale chez les Slaves du Sud.

Ainsi, l'union de la Croatie à la Hongrie, celle de la Dalmatie à Venise préparaient également la grandeur de cette maison d'Autriche qui devait un jour, dans l'enivrement de sa puissance, prendre pour devise le fameux monogramme A. E. I. O. U. (*Austriæ est imperare orbi universo*).

A l'époque où le nom des Habsbourgs apparaît pour la première fois dans l'histoire, la Bohême, Venise, les royaumes de Hongrie et de Croatie, la principauté de Halicz (Galicie) et quelques États secondaires (Tyrol, etc.) occupaient le territoire de ce que nous appelons aujourd'hui l'empire d'Autriche.

On sait dans quelles circonstances commença la fortune de cette étrange dynastie. Le grand interrègne durait depuis vingt ans (1250-1273). Les princes allemands avaient besoin d'un empereur. Il leur fallait un prince assez brave pour rétablir l'ordre dans l'empire, pas assez puissant pour leur reprendre ce qu'ils avaient pu conquérir pendant les années d'anarchie. Rodolphe ne songeait nullement à l'empire; il apprit avec étonnement son élévation, mais ne refusa point l'honneur inattendu que le sort lui envoyait. Les chroniques du temps racontent qu'au moment du couronnement on ne trouva point le sceptre sur lequel les grands feudataires devaient prêter serment. Rodolphe saisit un crucifix, le baisa et le tendit aux princes en disant que le signe par qui Dieu avait sauvé le monde pouvait bien servir de sceptre aux souverains. Ses descendants se sont souvenus de ce mot; ils ont souvent confondu le sceptre et la croix, et leur politique, toujours si catholique, n'a pas toujours été fort chrétienne.

Dès le début de son règne, Rodolphe jette les fondements de la grandeur de sa maison. Le roi slave de Bohême, Otokar, dont les possessions comprenaient une grande partie de l'empire actuel, avait refusé de voter pour Rodolphe et refusa également

de le reconnaître. Rodolphe lui déclare la guerre, le bat et l'oblige à lui céder l'Autriche et Vienne; puis, du consentement des électeurs, il donne sa nouvelle conquête en fief à ses deux fils Albert et Rodolphe. Il inaugure ainsi la puissance territoriale de sa maison et, par un double mariage, essaye de préparer l'annexion du royaume de Bohême. On voit que la politique matrimoniale de la maison d'Autriche date de son premier souverain.

Une suite continue de mariages prépara l'agrandissement territorial des Habsbourgs par l'annexion de l'Espagne, de la Bourgogne, de la Hongrie, de la Bohême et d'une partie de l'Italie. Les rapports de la maison d'Autriche avec l'Europe occidentale appartiennent à l'histoire générale et n'ont plus aujourd'hui d'intérêt pratique. L'Espagne, l'Italie, la Belgique se sont constituées en nations indépendantes. Nous n'avons pas à nous en occuper. Au contraire, la Bohême et la Hongrie cherchent encore les véritables conditions de leur existence; l'empire autrichien voit la sienne mise en jeu au nom du principe des nationalités et du droit historique.

Au dix-huitième siècle Charles VI fit accepter aux Hongrois sa fameuse pragmatique sanction. Par cet acte célèbre les Hongrois reconnaissaient même dans la ligne féminine l'hérédité de la maison régnante, à condition que leurs privilèges fussent respectés. *Les États de Bohême ratifièrent également ce pacte.*

Charles VI remercia les Hongrois en démembrant leur royaume. Il en détacha les provinces limitrophes de l'empire ottoman et les érigea en frontières militaires. Au régime patriarcal des Slaves, Serbes ou autres, fut substitué un régime militaire analogue à notre inscription maritime, grâce auquel les Serbes et les Croates, qui ne forment qu'un vingt-septième de la population totale de l'empire, fournissent aujourd'hui un septième de l'armée autrichienne. Cette institution était dirigée en apparence contre les Turcs; en réalité elle avait pour but d'affaiblir la Hongrie et de donner à l'empereur une forte armée propre à comprimer tout mouvement national. Les États de

Hongrie eurent beau protester contre cette usurpation de l'empereur, on ne les écouta point.

Sous Marie-Thérèse, la couronne de Bohême perdit la Silésie. L'impératrice répara cette perte lors du partage de la Pologne par l'annexion de la Galicie. Cet acte odieux eut pour conséquence, à l'intérieur, de renforcer l'élément slave dans l'empire autrichien, à l'extérieur, d'enchaîner l'Autriche à la politique russe. Quoique près d'un siècle ait passé sur ce partage, la Galicie n'est encore aujourd'hui qu'un État provisoirement envahi par l'ennemi. Elle est obligée de vivre de la vie de l'Autriche, parce qu'elle ne peut vivre de celle de la Pologne. La dernière conquête de la maison d'Autriche ce fut la Vénétie, avec l'Istrie, la Dalmatie et les bouches de Cattaro, provinces slaves où le gouvernement autrichien eut grand soin de maintenir la domination de la langue et de la bureaucratie *italiennes* en haine de l'élément slave. C'est ainsi que s'expliquent les prétentions actuelles de l'Italie sur ces deux pays dont l'Autriche se trouve elle-même forcée de reconnaître la véritable nationalité. Alors se compléta cet ensemble hétérogène auquel Ferdinand devait, en 1846, ajouter la ville libre de Cracovie, et auquel la fantaisie de François Ier donna en 1806 le nom incompréhensible et inexplicable d'*empire d'Autriche*.

Le titre d'empereur d'Allemagne venait d'être annulé par Napoléon. François, obligé d'y renoncer, se trouvait, en face de ses États plus ou moins héréditaires, duc de Tyrol, duc d'Autriche, roi de Bohême, roi de Hongrie et de Croatie, roi de Galicie et de Lodomérie. Cet ensemble de titres rappelait de trop tristes souvenirs et des devoirs trop rigoureux; François rêva que cette tour de Babel pouvait faire un empire et se fit proclamer empereur d'Autriche, tout en restant roi de Bohême, roi de Hongrie, etc. Il avait d'ailleurs gardé les armes, la couronne et le drapeau du saint-empire, et ne désespérait peut-être pas de le relever un jour. Sinon comment expliquer ce titre incompréhensible? Est-ce des deux Autriche, haute et basse, que le souverain est empereur? Non, il n'en est qu'archiduc. Est-ce de la Bohême? il n'en est que roi. Il doit se faire sacrer

à Prague et porter la couronne de saint Venceslas. Est-ce de la Hongrie? Il doit se faire sacrer à Pesth et prendre la couronne de saint Étienne. Ainsi ce prince, qui ne serait que roi ou duc d'un seul de chacun de ses États en particulier, se trouve *ipso facto* empereur de cet ensemble bigarré. Ce titre, nous le répétons, était absurde et l'est encore aujourd'hui; mais il cachait une idée politique : pour les hommes d'État autrichiens, il s'agissait tout simplement d'absorber, sous ce titre magique, tous ceux qui étaient consacrés par le droit et l'histoire, de les réduire à n'être plus qu'une vaine énumération, de créer dans le bassin du Danube un nouvel empire germanique, dès qu'on aurait, à l'aide de la bureaucratie et de la persécution, établi dans cet État factice l'unité que la nature lui a refusée. Ainsi constitué sur les débris des peuples annulés, de l'histoire déchirée, des langues hongroise, bohême, polonaise, réduites à l'état de patois, l'Autriche aurait pu dignement succéder au saint empire d'Othon le Grand ou de Charles Quint. A l'appui de cette théorie qui dominait encore hier à Vienne, on imaginait pour la maison d'Autriche je ne sais quelle mission providentielle. Dans le passé elle avait absorbé les nations pour former à l'Europe un rempart contre les Ottomans. (L'Europe entière connaît le nom de Sobieski.) — Dans l'avenir, le rôle de la monarchie nouvelle devait être encore plus glorieux. Elle servirait de contre-poids à la puissance moscovite (il n'était pas alors question du panslavisme) et l'empêcherait de s'établir sur les bords de l'Elbe et du Danube. « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer dans l'intérêt de l'Europe et de l'humanité, » disait en 49 le célèbre M. Palacky. *Mais n'est-ce pas l'Autriche qui, en détruisant la Pologne au lieu de la défendre, a le plus contribué au terrible développement de la puissance moscovite?* Si le panslavisme russe était chose possible, ne serait-ce pas l'Autriche qui le rendrait réalisable par la haine profonde qu'elle a suscitée chez les populations slaves pour le germanisme? Relisez plutôt la fameuse lettre de M. Wielopolski sur les massacres de Galicie en 1846.

l'avén[illegible] de François II sur le trône d'Autriche,

commence une phase nouvelle dans l'histoire de l'Europe orientale. On connaît la politique extérieure de M. de Metternich : c'est de l'histoire intérieure de l'empire que nous avons à nous occuper.

II

Cette unité à laquelle songeait François II, en prenant le titre d'empereur d'Autriche, peut-être un siècle plus tôt eût-elle pu se réaliser. Malheureusement, un principe venait de surgir, contre lequel devaient se briser toutes les tentatives brutales ou ingénieuses de l'absolutisme autrichien. Nous voulons parler du principe des nationalités. Sans doute, à toutes les époques, les peuples attaqués ont cru devoir se défendre, et soumis se révolter. Le récit de ces luttes est le fonds même de l'histoire. Cependant on peut dire que, tout en combattant pour leur existence, les peuples n'étaient pas bien sûrs du droit qu'ils avaient de vivre. La conquête portait avec elle un caractère presque sacré. Et de même que, sous l'ancien régime, il fallait être un bien hardi philosophe pour oser affirmer l'égalité de tous les hommes, de même il fallait une audace incroyable pour reconnaître aux divers peuples un droit égal à la vie nationale. Certaines races, les Allemands, par exemple, grâce au prestige de l'ancien empire romain et au souvenir de Charlemagne, s'attribuaient sur les autres peuples une supériorité de droit divin, et les nations baissaient la tête sans contester la légitimité de cette prétention. S'ils luttaient comme les Bohêmes (1), comme les Hongrois, c'était plutôt pour la défense d'une idée religieuse, d'une forme politique, d'un lambeau de territoire que pour le maintien de leur *nationalité;* on acceptait les étrangers, on les

(1) Les Taborites eurent cependant conscience de leur nationalité. Zizka déclare dans un de ses manifestes, qu'il prend les armes pour la liberté de l'Église et la défense du peuple bohême et slave.

appelait même, on leur faisait fonder des colonies, sans se douter de l'élément de dissolution qu'ils apportaient avec eux. La culture exclusive des lettres anciennes étouffait ou retardait le développement de la conscience nationale. Les peuples se rencontraient sur le terrain commun de l'antiquité, et ne voyaient que sous un faux jour les différences qui les séparaient. La langue latine servait de lien entre eux, et ne laissait aux idiomes nationaux aucun rôle politique. Le dix-huitième siècle changea tout cela ; l'étude des lettres antiques fut négligée pour celle de l'histoire et de l'archéologie. On se lassa de cette éternelle antiquité gréco-romaine qui avait élevé l'enfance des nations modernes : les peuples remontèrent à leurs sources, s'aperçurent de l'abîme qui les séparait. On se demanda de quel droit une nation venait imposer à une autre sa langue, sa civilisation ou même sa domination pure et simple; et ce principe si clair et si outrageusement méconnu : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même*, apparut dans le monde politique comme il avait déjà apparu dans le monde social.

On reconnut qu'il n'y avait nul droit d'aînesse, nul majorat institué par Dieu au profit de tel ou tel peuple. Les peuples se sentirent égaux comme les individus, libres de se grouper comme les familles sous l'œil de Dieu et sous la protection du droit. La conscience de cette notion nouvelle éclata dans les luttes de l'Espagne et de l'Allemagne contre Napoléon. C'est sur elle que repose tout le principe des nationalités. Sans doute ce principe présente des difficultés dans la pratique, difficultés augmentées par l'ambition ou la mauvaise foi : mais est-ce une raison pour le nier? Toutes les discussions auxquelles a donné lieu le droit de propriété, les restrictions qu'on y apporte dans la vie publique, les embarras qu'en présente parfois l'application, les négations qu'on lui oppose, l'empêchent-ils d'être reconnu par les esprits sensés? Il en est de même du principe des nationalités. Il est jeune encore ; mais il s'est affirmé avec tant d'éclat, qu'il est impossible aux hommes de bonne foi de le nier. A ceux qui s'obstineraient on pourrait répéter les paroles de Bonaparte aux plénipotentiaires autrichiens : « La république française est

comme le soleil, malheur à qui ne la voit pas! » Il a fallu près de six mille ans aux hommes pour anéantir l'esclavage. Il faudra peut-être des siècles pour substituer le système politique des nationalités, au système d'équilibre et au système d'arrondissement. Mais nous avons, dans notre siècle, salué d'assez beaux triomphes en Belgique, en Grèce, en Serbie, en Roumanie pour ne pas désespérer de l'avenir. Les progrès de la critique historique accélèrent chaque jour ce mouvement des peuples. Ce n'est pas avec l'épée, mais avec les armes toutes morales de la science que le germanisme autrichien a été le plus énergiquement combattu, et tel savant qui ne croyait faire que de l'érudition a joué à son insu un grand rôle politique.

C'est au règne de Joseph II que remonte le début de cette pacifique révolution. Ce prince, d'un génie tout à la fois si vaste et si incomplet, prévoyait-il le moment où les Habsbourgs perdraient la couronne germanique et se verraient réduits à leurs États *héréditaires?* Nous n'oserions l'assurer; toujours est-il qu'il conçut le premier l'idée d'imposer à ses différents peuples une langue officielle, unique. Cette langue ne pouvait plus être le latin, dont on commençait à se lasser. Joseph II eut, dit-on, l'intention de choisir un idiome slave, le bohême, qui commençait à renaître. Il eût certes mieux convenu que l'allemand aux peuples autrichiens, si chacun d'eux avait pu se résoudre à renoncer à son idiome naturel. Pour un Serbe, pour un Polonais, pour un Ruthène, quelques semaines d'étude suffisent à donner la clef de la langue tchèque. Il leur faut des années entières pour apprendre l'allemand. Ce fut cependant l'allemand que Joseph II déclara langue officielle, croyant qu'il *suffisait d'un ordre de la volonté souveraine pour la faire prévaloir dans les États de Hongrie, de Bohême et de Galicie.* Cette mesure ne pouvait être d'ailleurs que sympathique aux Allemands du saint-empire, habitués depuis longtemps, dans leur orgueil teutonique, à regarder Prague, Pesth et Agram comme des villes allemandes, ou fatalement destinées à le devenir un jour. Tout semblait concourir à la réalisation du projet de l'empereur. La Galicie, récemment annexée, ne pou-

vait faire aucune résistance ; la Bohême donnait à peine signe de vie depuis le grand désastre qui l'avait frappée; les paysans continuaient bien à parler leur patois; mais l'allemand dominait dans les villes, et la noblesse était toute germanisée, comme nous l'avons dit plus haut. *La Hongrie s'était laissé prendre aux larmes de Marie-Thérèse*, et semblait avoir abdiqué entre les mains de la belle souveraine ses souvenirs et ses aspirations nationales. Marie-Thérèse avait attiré les Allemands en Hongrie et les Hongrois en Autriche. Elle imaginait mille ruses ingénieuses et féminines pour préparer la fusion des races. Elle donnait, par exemple, des bals où les Allemands devaient paraître déguisés en Hongrois et les Hongrois en Allemands; il ne fallait pas seulement changer de costume, mais couper la moustache magyare. Les Hongrois coupaient leurs moustaches, et la reine croyait son œuvre accomplie! Quant aux petites nationalités croate, slovène ou autres, on ne les comptait même pas. Et pourtant Joseph II fut déçu dans son attente. Il avait transporté à Vienne les couronnes de saint Étienne et de saint Venceslas; il avait supprimé la constitution hongroise; il ne lui restait qu'à interdire aux Magyars l'usage de leur langue : ce fut là qu'il échoua. Ils s'y rattachèrent avec une énergie farouche, et, sur la fin de sa vie, Joseph II dut signer *en langue magyare* l'acte qui rapportait toutes ses mesures antinationales et anticonstitutionnelles. Alors on étudia avec ardeur cette langue sauvée du naufrage qui pouvait l'engloutir; et, sous l'inspiration de Mécènes généreux, grâce au talent d'écrivains distingués, se forma la littérature magyare, la plus jeune peut-être des littératures européennes, déjà illustrée par les œuvres des Vorosmarty, des Kisfaludy, des Petœfi Sandor. En 1825, un brillant discours du comte de Szecheniy inaugura, pour la langue magyare, l'ère de l'éloquence parlementaire; cette même année fut fondée l'Académie hongroise sur le type de notre Institut; enfin un théâtre et un musée national furent établis à Pesth. Chaque triomphe de la langue magyare était, on le comprend, un échec pour la politique allemande. Pendant que la Hongrie se révélait à elle-même, un phénomène ana-

logue, mais d'une bien autre importance politique, s'accomplissait en Bohême.

L'Allemand y régnait à peu près en maître depuis la bataille de la Montagne Blanche; à l'université de Prague, l'enseignement se faisait comme partout en langue latine. Rien ne semblait plus simple que d'y substituer l'allemand, et la volonté impériale s'accomplit en effet sans la moindre difficulté. Mais il y avait alors à Prague quelques esprits curieux du passé qui étudiaient pieusement l'histoire et la langue proscrite de leurs aïeux. Cet idiome, ces traditions, dont il semblait qu'on dût alors se séparer pour jamais, devinrent l'objet de travaux savants et passionnés. Le jésuite Balbin éleva le premier la voix dans *Defensio linguæ bohemicæ*, livre qui ne put être publié qu'après la suppression de cet ordre antinationnal.

Le règne de Joseph II prouva du reste que la liberté et la nationalité constituent pour les Tchèques un tout unique et indivisible. Douze années d'un régime plus humain suffirent à faire revivre l'esprit national. Avec l'expulsion des jésuites, le retour de la liberté de conscience, l'étude scientifique du passé devint possible, et l'histoire des guerres prétendues religieuses apprit à connaître les martyrs religieux et nationaux de la Bohême.

Des savants formés à l'école de l'Allemagne, Dobner, Pelzel débrouillèrent les antiquités de la Bohême. La Diète de Prague, en 1791, obtint l'érection d'une chaire de la langue bohême. Dobrovsky, le fondateur d'une science nouvelle, remonta courageusement aux origines, constata l'identité des Tchèques avec leurs frères slaves, et donna le panslavisme scientifique et littéraire pour base à ses travaux. Du reste, aucune idée, aucune espérance politique n'inspirait Dobrovsky. Laissons les morts en paix, disait-il : il écrivait presque tous ses ouvrages en allemand ou en latin. Pourtant le résultat en fut immense; d'une part, il révélait la Bohême à l'Europe; de l'autre, il apprenait aux Bohêmes leur histoire et leur destinée. Une légion d'écrivains se précipita sur les traces du maître. Puchmayer, Nejedly,

… qui pis
… faire
… latins,
… cette
… même à
… lexico-
… un petit
… de leurs
… s'étaient
… morte ni
… et le
… productions
… un jeune
… un ma-
… nombre de
… remarquable
… cette fois
… bohème
… se retrempa
… écrivains,
… flexibilité des
… pour les idées
… elle avait
… les plus poé-

… naissance mer-
… de 1815
et … la Moravie,
la … L'acte
fédéral portait que … l'Autriche
feraient partie de … de leurs

(1) … était alors la haine … sait à peine parler la langue tchèque dans les … allemand, vers 1820, rencont… Jungmann … eux leur langue maternelle … à la figure …

(2) Le K… dont nous avons récemment publié une traduction.

possessions qui avaient jadis appartenu à l'empire germanique. François Ier jugea à propos de ranger dans cette classe la Bohême, qui n'avait été comprise dans aucun cercle du saint-empire, et n'avait eu avec lui que des relations internationales. L'empereur d'Autriche, roi de Bohême, ne pouvait changer cette situation sans l'aveu des États de Bohême. Il ne les consulta nullement; la Bohême depuis n'a cessé de protester contre cet acte arbitraire. Aujourd'hui elle ne peut que se réjouir de voir enfin dissoute la confédération à laquelle on l'avait rivée malgré elle. Mais le sang de ses plus braves enfants, et les longs mois de l'occupation ennemie lui ont fait chèrement payer cette tardive satisfaction.

Cette annexion illégale ne détourna point la Bohême de la voie où elle était entrée. En 1818, le musée de Prague (*Narodni Museum*) fut fondé, puis la *Revue du Musée de Prague* (*Czasopis Czeskeho Museum*), précieux répertoire de travaux d'érudition, puis la Matice, société littéraire pour la publication de livres savants et d'ouvrages populaires, enfin le théâtre national. Alors parut une génération nouvelle qui fixa la langue, l'histoire et la poésie. Schafarik publie à Prague, en langue bohême, son grand et classique ouvrage *des Antiquités slaves*, Palacky écrit en allemand et traduit bientôt en sa langue sa magistrale histoire de Bohême. Jungmann prépare l'histoire de la littérature et le dictionnaire de l'ancienne langue; Kollar et Czelakovsky sont les brillants poëtes de cette race régénérée. Le premier, dans une célèbre brochure, pose les bases de la solidarité littéraire (*die Wechselseitigkeit*) des Slaves, et mille voix lui répondent du Danube à la Vistule. Tous les regards se tournent vers Prague devenue, en moins de trente ans, l'Athènes des Slaves, le centre de leur vie intellectuelle.

Mais tout le travail de ces patriotes n'aurait servi de rien, s'ils n'avaient trouvé dans la population rurale un fonds admirablement préparé; les paysans bohêmes l'emportent de beaucoup sur leurs voisins, par leur ardent désir de s'instruire et leur attachement prononcé pour tout ce qui se rapporte aux destinées de leur nation.

Quant à la bourgeoisie qui, dans la vie publique, se montrait presque tout à fait germanisée, elle resta au foyer domestique essentiellement slave, attendu que la première éducation de l'enfance était toujours confiée à des femmes du pays.

L'exemple de la Bohème encourage les autres nations slaves, et elles se remettent à vivre. De tous côtés la littérature slave renaît, et avec elle se réveille la conscience de la nationalité.

Ainsi tout devait conspirer contre l'idée de l'empire autrichien telle que l'avait entrevue Joseph II, et que François prétendait la réaliser; le nouveau principe des nationalités, les idées libérales qui s'infiltraient même dans la société de Vienne et qui n'admettaient point le despotisme indispensable à la formation d'un empire si disparate, enfin le contre-coup des événements extérieurs (insurrection de la Grèce, de la Belgique, de la Pologne, etc.). Pour faire l'Autriche, il eût fallu plus que le génie d'un Cromwell, ou d'un Richelieu, ou d'un Napoléon; il eût fallu le don d'accomplir l'impossible et de créer l'absurde. Les hommes de génie sont rares dans la famille des Habsbourgs, et le premier empereur d'Autriche était un prince plus que médiocre; nourri dans les traditions les plus austères du droit divin, grand donneur d'audiences, grand lecteur de rapports de police, grand amateur de musique de chambre, il eût pu peut-être faire un bon petit prince de Hesse-Darmstadt ou de Hesse-Cassel, mais il n'était certes pas à la hauteur du rôle qu'il s'était donné. Toute idée de progrès ou de constitution l'épouvantait. Convaincu d'ailleurs de l'infaillibilité de ses idées et de ses paroles, il frémissait à l'idée du moindre changement. « *Tenez-vous-en à ce qui est ancien*, disait-il un jour aux professeurs du lycée de Laybach : *car cela est bon*: *et si nos aïeux s'en sont trouvés bien, pourquoi ne ferions-nous pas de même? Il s'élève maintenant de nouvelles idées que je n'approuve pas, que je n'approuverai jamais* (il avait ses raisons pour cela). *Défiez-vous-en et attachez-vous au positif. Je n'ai pas besoin de savants, mais de bons sujets. En faire, voilà votre devoir. Celui qui me sert doit apprendre ce que j'ordonne. Celui qui n'en est pas capable ou qui vient avec des idées nouvelles, celui-là peut s'en aller,*

sinon je l'éloignerai. » C'est le même souverain qui, devant la diète de Hongrie, s'écriait douloureusement : « Tout le monde devient fou et demande de nouvelles constitutions : *Totus mundus stultizat et quærit constitutiones novas!* » A côté de François II se rencontre un personnage dont le nom seul suffit à caractériser un régime politique. Né à Coblentz, en 1773, entré d'abord au service de l'empire d'Allemagne, ensuite au service de l'empereur d'Autriche, M. de Metternich ne sut jamais très-bien de quoi se composait l'État improvisé par son auguste maître.

Ce n'est pas, au reste, le seul homme d'État autrichien qui ait gouverné l'empire sans le connaître. Aussi quand, au bout de quarante ans, M. de Metternich fut chassé de Vienne par l'émeute, il ne se trouva, dans tout l'empire, personne pour le regretter. Pendant quarante ans, M. de Metternich appliqua à l'intérieur de l'empire, sans distinction de race, la politique réactionnaire qu'il faisait prévaloir à l'étranger. L'entêtement avec lequel il poursuivit sa politique lui a fait une réputation de génie qui, avec le temps, n'ira pas *crescendo.* Du reste, François II et son ministre formaient un couple assorti et se complétaient mutuellement. François s'attachait à comprimer au dehors toutes les tentatives révolutionnaires, pour éviter les complications intérieures. Metternich réclamait l'obéissance passive des sujets autrichiens, pour pouvoir déployer à l'extérieur toute la puissance de l'empire. Pour l'un, l'absolutisme était une affaire de sentiment, pour l'autre, une affaire de raisonnement (1). Grâce à cet accord, ils en vinrent peu à peu à substituer au bien de l'État leur intérêt personnel, à croire l'État satisfait quand leurs idées l'étaient, à égaler le conspirateur politique au parricide ; ils n'eurent jamais même le soupçon de la responsabilité qui leur incombait comme chefs de l'État. Metternich trouvait que le *carcere duro* du Spielberg était un séjour trop doux pour les conspirateurs italiens, et ne pouvait comprendre la haine qu'on portait à ses

(1) Voyez sur ces hommes Springer, Geschichte Oesterreichs, tome Ier, p. 136.

agents. L'ordre pour lui, c'était cet ordre dont parle le poëte italien, la mort de toute noble idée.

Quella morte
D'ogi nobile idea, che ordin si chiama.

Tandis qu'un monde nouveau naissait autour de lui, tandis que Slaves et Magyars travaillaient à refaire leur nationalité, lui, l'œil fixé sur l'Europe, il faisait la police des révolutions. Parfois les diètes nationales en Bohême (1811), en Hongrie (1825), manifestaient la vie des peuples; mais ni l'empereur ni son ministre ne comprenaient. François mourut en 1835, sans que ses luttes avec les patriotes italiens, avec les comitats hongrois jaloux de leur autonomie, sans que la noble attitude de la diète hongroise pendant la révolution polonaise lui eussent inspiré le moindre doute sur la légitimité de son droit et l'infaillibilité de ses idées. *Seule, de tous les États européens, la Hongrie, par l'organe de sa Diète, avait réclamé une intervention en Pologne.* Qui sait ce qu'elle aurait fait si elle eût été libre d'agir? Mais cette fois encore la maison d'Autriche resta fidèle à ce rôle providentiel que nos hommes d'État lui assignent si volontiers en face de la barbarie moscovite.

François II, en mourant, léguait « *son amour à ses sujets* (1) » et son empire à son fils Ferdinand. Faible de corps et d'esprit, ce prince laissa régner Metternich, et, fidèle aux principes de son père, ne changea rien. Les peuples commençaient, eux, à demander des changements. La diète de Hongrie (1845) maintenait, autant qu'il était en elle, les droits du royaume contre les empiétements de l'empire, réclamant la liberté de la presse et le développement de la langue nationale. C'est à ce moment qu'un avocat de Pesth, Louis Kossuth, donna aux idées nouvelles l'organe qui leur avait manqué jusqu'alors, en créant le journalisme politique. Il publia d'abord en langue magyare un compte rendu des débats de la diète. Le pays se passionna pour cette publication; après maintes persécutions, Kossuth fut jeté

(1) Expressions de son testament.

en prison. Il en sortit à la suite d'une amnistie. Cette fois, il fonda un grand journal, le *Pesti Hirlap* (*Courrier de Pesth*), dont la popularité devint bientôt immense. Kossuth d'une part, la diète de l'autre, revendiquaient énergiquement le maintien de la constitution hongroise. Sans doute cette constitution, fruit d'un autre âge, était bien imparfaite et donnait plus d'une prise à la critique; cependant elle était vraiment, comme l'appelaient les Hongrois, le rempart de leur liberté. Songer à la modifier était d'ailleurs chose impossible; la cour de Vienne aurait saisi la première occasion pour la supprimer tout à fait.

En Bohême, la diète, pendant les années qui précédèrent 48, manifesta aussi quelques velléités d'opposition et se fit même rappeler à l'ordre par la chancellerie impériale. Elle demanda l'introduction de la langue nationale dans l'enseignement des gymnases, déclara que les fonctions publiques ne pouvaient être occupées que par les habitants de la Bohême, prononça même, timidement il est vrai, le mot de droits historiques. Pourtant cette assemblée, presque sans rapport avec la nation, était loin de la représenter. Il fallait que le journalisme politique naquît en Bohême comme il était né en Hongrie. L'esprit de la génération nouvelle trouva un éloquent interprète dans la personne de Charles Havliczek.

Né à Borov, en 1821, d'une humble famille, Charles Havliczek fit des études de gymnase et fut destiné à la prêtrise. Il y renonça, et, après quelques mois de séminaire, il partit pour la Russie en qualité de précepteur, et fut attaché pendant deux ans à la famille du prince Chevyref. Il revint, en 1844, fort dégoûté de la Russie, sur laquelle ses compatriotes conservaient encore quelques illusions. Il fut d'abord attaché à l'*Abeille de Bohême*, puis à la *Gazette de Prague* (*Praske Noviny*). La tâche d'un journaliste libéral et national était alors très-difficile. Havliczek sut échapper, par un ingénieux artifice, aux rigueurs de la censure autrichienne. Il ne pouvait parler de son pays; mais il choisit pour thème de ses articles une nation dont la destinée offrait plus d'une analogie avec celle de la Bohême; il peignit, sous de vives couleurs, les misères de l'Irlande, ses

luttes contre l'Angleterre ; la Bohême entière le comprit, et le mot de *repeal* devint bientôt le mot d'ordre qu'elle adopta. Plus tard, Havliczek, pendant la révolution de 1848, put donner libre carrière à son talent, et le journal qu'il fonda, *la Gazette nationale*, sut mériter son titre. Aussi, après le retour de l'ordre en Autriche, Havliczek fut-il exilé dans le Tyrol, à Brixen. Il mourut en 1856.

La révolution, en Autriche, peut se personnifier en trois hommes, trois journalistes Louis Gaï en Croatie, Havliczek en Bohême, et Kossuth en Hongrie. Leur concorde les eût fait triompher; leur désunion a tout perdu. C'est ce que prouve clairement l'histoire de la révolution bohême et de la révolution hongroise, que nous allons esquisser rapidement (1).

III

A Prague comme à Pesth, la révolution française de février trouva les esprits préparés. A Prague, le signal partit d'un cercle qui s'était constitué sous le nom de Cercle du *repeal*. Le 11 mars, une assemblée populaire se réunit dans la salle des bains de Saint-Venceslas, où une pétition fut votée pour demander l'amélioration du sort des paysans, l'union de la Moravie et de la Silésie à la Bohême, sous une administration commune (Ces deux pays font partie de la couronne de Bohême. Les représentants de la Moravie et de la Silésie ont encore assisté, en 1836, à Prague, au couronnement de Ferdinand V, le dernier Habsbourg couronné.), une modification du régime militaire et du régime des écoles ; c'était beaucoup demander, eu égard aux antécédents du gouvernement autrichien ; un ordre impérial eût suffi pour envoyer au Spielberg les signataires de la pétition. Les autorités de Prague l'avaient mal accueillie,

(1) Voyez sur Louis Gaï, la brochure *Bohême, Hongrie, Habsbourg*, par Leger, dont ce travail n'est qu'un résumé.

quand la révolution de Vienne vint à éclater et donna libre carrière à des sentiments trop longtemps comprimés. Les révolutionnaires de Vienne ne faisaient qu'imiter ceux de Paris; ils avaient complétement oublié la nature spéciale de l'empire; toutes les races, tous les États de l'empire avaient eu également à souffrir de l'ancien système; les Viennois croyaient très-naïvement représenter les aspirations de la Bohême, de la Hongrie, etc. Ils se trompaient; la révolution de Prague n'eut de commun avec la leur qu'une certaine phraséologie démocratique, conforme à celle de Paris, et qui était à l'ordre du jour dans toute l'Europe. Dès qu'on apprit à Prague les événements de Vienne, le comité des pétitions se déclara en permanence; les étudiants se formèrent en légion académique, et une pétition signée d'eux accompagna à Vienne celle du comité. La vie nationale, si longtemps comprimée, éclata en Bohême; le costume et la langue tchèque dominèrent dans les rues de Prague, et la servile aristocratie bohême se mit elle-même à imiter le peuple. Au bout de quelques jours, une seconde pétition fut signée; elle demandait formellement la réunion à la couronne de Bohême des pays qui lui avaient naguère appartenu, l'établissement d'un ministère responsable et d'un pouvoir central à Prague. C'était ce que venait d'obtenir la Hongrie; la Bohême ne faisait que réclamer ce dont l'avait dépouillée la violence et la ruse; ce n'était pas une province de l'empire s'insurgeant contre le gouvernement central, c'était un royaume réclamant à son roi des droits imprescriptibles. En effet, le 8 avril, une constitution fut octroyée à la Bohême; la diète convoquée en assemblée constituante, l'égalité de la langue tchèque et de la langue allemande proclamée. Pendant ce temps, la grosse question de la réforme allemande, soulevée à Francfort par le comité des cinquante, permit à la Bohême d'affirmer, en face de l'Allemagne, sa politique et sa tradition nationale. Et quand les cinquante voulurent entraîner la Bohême dans la sphère germanique, et invitèrent son historien national Palacky à venir siéger parmi eux, Palacky répondit qu'il était Slave et qu'il ne pouvait abdiquer sa nationalité.

lemagne sur les bords de la Vistule et du Danube. L'Allemagne n'a point de marine ni de colonie ; elle trouve bon que les pays slaves lui servent à déverser le trop plein de sa population ; elle s'indigne à la pensée de ne point dominer chez ces barbares. Or, nous n'étudions les questions slaves que chez les Allemands ; grâce à eux nous avons cru au panslavisme, et ce ridicule fantôme a défrayé depuis trente ans la polémique de nos journaux, sans que nous ayons pour cela appris à combattre l'influence moscovite chez les Slaves de Turquie (1) ou d'Autriche.

Le congrès slave de Prague ne fut donc point panslaviste. Il ne fut pas même révolutionnaire. Le plus grand reproche qu'on puisse lui adresser, c'est d'avoir été trop conservateur. Il se borna à demander le développement naturel de l'élément slave dans la monarchie autrichienne, sans songer à mettre au jour l'absurde organisation de cette monarchie. Quels sont les rapports des Slaves d'Autriche entre eux ? Quels sont leurs rapports avec les Allemands et les Magyars, avec les Slaves de Turquie ? Quelle doit être leur attitude vis-à-vis des autres nations et notamment du parlement allemand de Francfort ? Telles étaient les questions que le congrès devait agiter. Les hommes les plus éminents des pays slaves y donnèrent leur adhésion. Qu'il nous suffise de nommer : pour la Bohême, Palacky, Schaffarzik, Hanka, Havliczek ; pour les Slovaques, Ludovit Stur ; pour les Slaves du Sud, Vouk Stefanowitch, Danitchitch ; pour la Pologne Lubomirski, Cienglewicz et Libelt (de Posen) (2). Réuni le 31 mai, le congrès adressait le 12 juin aux peuples de l'Europe un manifeste où il exposait sa politique et réclamait une chose aujourd'hui fort à la mode, la convocation d'un congrès général destiné à satisfaire les vœux du peuple, qui seraient représentés non par des diplomates salariés, mais par des mandataires élus. N'est-ce pas vers cet idéal que

(1) Constatons cependant un progrès dans notre diplomatie depuis la guerre d'Orient.

(2) Bakounine y figurait aussi pour les Russes, à titre d'hôte, comme Libelt.

tendent aujourd'hui Napoléon III et M. de Bismark? Malheureusement les Magyars, alors en pleine révolution, ne voyaient qu'avec peine cette politique slave, qui aurait évidemment pour résultat de paralyser leurs prétentions à garder les Slaves en tutelle, etc. Les Allemands étaient indignés. Il leur fallait à tout prix la dissolution du congrès. On organisa à Prague un semblant d'émeute. Rien n'est facile comme de soulever un peuple récemment arrivé à la vie politique, et qui n'a point encore appris à se servir de ses droits. La place de Prague était commandée par le prince Windischgraetz, Autrichien pur sang, aristocrate intraitable, qui prétendait que l'homme ne commençait qu'au baron. Il trouva l'occasion bonne pour mitrailler cette vile multitude qui prétendait être quelque chose. Des coups de fusil furent échangés entre les soldats et le peuple. La ville fut bombardée et se rendit sans conditions (1). Le congrès fut dissous après quinze jours d'existence. Dans sa courte existence il avait complété l'œuvre du poëte Kollar en proclamant la solidarité des intérêts slaves *en dehors de la Russie*. Il avait déclaré la maxime *cuique suum* applicable à tous les peuples, aux Hongrois comme aux Allemands. Les Allemands l'avaient compris et témoignèrent par une adresse leur reconnaissance au prince Windischgraetz. Puis la Diète constituante fut indéfiniment ajournée, et l'état de siége proclamé. Il l'était également en Lombardie, à Vienne, en Hongrie, et l'Autriche tout entière, comme l'a dit Grillparzer, était dans le camp de Radetzky.

In deinem Lager ist Œsterreich :
Wir andere sind einzelne Trümmer.

La Bohême succombait donc sans avoir eu le temps de lutter. Il n'en fut pas de même en Hongrie. La Diète de Hongrie avait été rassemblée à la fin de l'année 1847. Parmi ses membres les plus avancés figuraient Kossuth, l'orateur du peuple, Szechenyi, l'organe de l'aristocratie libérale. La révolution de Paris émut

(1) Voir plus bas : *Le Congrès slave*, par J. Fricz.

profondément les esprits et les enhardit dans leurs réclamations. Kossuth le premier osa demander pour son pays un ministère des finances indépendant. C'était réclamer ce que la Hongrie n'aurait jamais dû perdre ; jamais, en prenant pour roi l'empereur d'Allemagne, les Hongrois n'avaient prévu que leurs affaires se traiteraient un jour à Vienne; ils n'avaient recueilli de leurs relations financières avec l'Autriche que la misère et la banqueroute, Kossuth alla plus loin ; il exigea un ministère complet, responsable et siégeant à Pesth. Il était encore dans la logique et dans la vérité. Donner un ministère à la Hongrie, c'était simplement rétablir l'union personnelle à laquelle on n'avait jamais renoncé, c'était retourner au pacte fondamental que la Pragmatique Sanction de Charles VI n'avait point altéré. La proposition de Kossuth fut faite le 3 mars; le 13 éclatait la révolution de Vienne. Cette fois, l'empereur, effrayé par la fuite de M. de Metternich, daigna se rappeler qu'il était roi de Hongrie, et donna un ministère dont tous les portefeuilles furent confiés à des Magyars. Kossuth eut celui des finances. Les droits des Magyars étaient reconnus et leurs vœux réalisés. Sans doute le gouvernement autrichien, personnifié par le faible Ferdinand, cédait à la peur et ne manquerait pas de reprendre ses dons au premier moment. Le lendemain du jour où la Hongrie avait obtenu son ministère, les Serbes (1) du midi envoyèrent réclamer à la Diète de Presbourg le libre exercice de la religion orthodoxe et le droit de choisir leurs magistrats. En Croatie, le colonel Jellachich, dévoué à la nationalité croate, mais plus encore à l'empereur, était nommé ban en haine des Magyars, sur la proposition de Ludovit Gaï et du comité national. Jellachich n'était au fond qu'un soldat autrichien ; il parlait le croate, mais ses préférences étaient pour la langue allemande, dans laquelle il a rimé quelques médiocres poésies. Le choix d'un tel homme ne devait pas être moins fatal aux Magyars qu'aux Croates. D'ailleurs, ni les Croates ni les

(1) Ces Serbes de Hongrie étaient les descendants de ceux qui émigrèrent au dix-septième siècle, sous la conduite du patriarche Arsénief.

Serbes n'avaient de programme bien tracé; ils ne sentaient qu'une chose, c'était qu'ils voulaient vivre, pareils à l'esclave qui soupire après la liberté sans savoir ce qu'il en fera. Le 15 mai, les Serbes, rassemblés en congrès à Carlowitz, déclaraient que leurs comitats formaient un État qui devait se rapprocher du royaume triple et un (*Trojjedina Kralievina*, royaumes de Croatie, Slavonie et Dalmatie), et qu'ils ne traiteraient désormais qu'avec la cour de Vienne. Jellachich faisait à Agram une déclaration analogue. La Diète, ouverte dans cette ville le 5 juin, ne tenait ses pouvoirs ni de Vienne ni de Pesth; elle représentait le peuple jougo-slave; la *Gazette de Gaï* en était l'organe, et revendiquait pour la Croatie les parties slaves de la Carinthie et de la Carniole. La Diète, elle aussi, demandait que les Slaves du Sud fussent représentés à Vienne par un ministère spécial. L'empereur eût peut-être consenti, le roi de Hongrie hésitait; il alla même jusqu'à destituer Jellachich, puis le réintégra dans ses honneurs et dignités. Les Serbes prenaient les armes contre les Magyars; Kossuth obtenait une levée de deux cent mille hommes pour défendre la patrie. La cour de Vienne avait d'abord donné pour chef aux révoltés un faux patriote, un rimeur allemand orné d'un nom slave, Stratimirovicz; elle lui substitua bientôt un Autrichien, Meyerhoffer; un peu plus tard, elle nommait Jellachich commandant des troupes autrichiennes, exploitant à son profit la haine nationale. Puis Ferdinand abdique en faveur de François-Joseph, qui prétend imposer à la Hongrie une constitution unitaire. La Hongrie répond à cette mesure par la déchéance de la maison de Habsbourg-Lorraine et proclame la république sous la dictature de Kossuth. Après une lutte gigantesque, l'intervention russe met fin à cette révolution, étouffée dans le sang de ses principaux chefs. N'insistons pas sur cette triste page de l'histoire. Ce que nous voulions signaler plus énergiquement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, c'est ce lent travail de renaissance, puis cette explosion simultanée des nationalités tchèque et magyare contre la suprématie allemande, des Croates, des Serbes et des Roumains contre la suprématie magyare. Sous

quelque forme qu'elles se soient produites, ces diverses révolutions sont parties d'un même principe plus ou moins modifié par les idées démocratiques; ce fut le même esprit qui régnait à Prague, à Pesth, à Agram. Il reproduira fatalement les mêmes événements, tant qu'une coterie ou une race prétendra dominer à Vienne, tant que les nationalités autrichiennes ne se seront pas prononcées librement sur leur destinée. Heureux l'empereur d'Autriche, s'il avait su comprendre le sens des événements que nous venons d'exposer! Mais il n'y a trouvé, pendant quinze ans, qu'un prétexte pour rendre plus intolérable à ses peuples le sceptre toujours si lourd de sa maison. La longue crise que traverse depuis 1849 l'empire autrichien est un des phénomènes les plus curieux et les plus graves de notre temps. C'est une véritable question internationale, dont la solution intéresse non-seulement les sujets autrichiens, mais, on peut le dire, l'Europe entière.

IV

Le 15 mars 1848, l'empereur Ferdinand, cédant aux instances et aux menaces de son bon peuple de Vienne, avait promis une constitution. Que devait être cette constitution? Comment fonctionnerait-elle vis-à-vis des constitutions provinciales (nationales) réclamées par la Bohême et par la Hongrie? Ce fut une question que les hommes d'État viennois ne songèrent même pas à se poser. L'important pour eux était de gagner du temps et d'amuser le peuple avec un simulacre quelconque. « J'acceptai volontiers, dit un homme d'État, de préparer la constitution parce qu'elle ne pouvait être qu'incomplète et *par suite* transitoire. Quant à savoir si l'Autriche continuerait à être un État *fédératif* ou un État centraliste, on ne s'en occupa nullement. » L'aveu est naïf et mérite d'être noté.

Le 13 avril, le ministre Pillersdorff lisait en petit comité son projet de constitution. Ce n'était guère qu'une copie de la Charte belge. Une constitution qui avait donné une si grande prospérité à la Belgique devait assurément faire le bonheur des peuples autrichiens. Pillersdorff avait vécu de trop longues années à Vienne pour ne pas être convaincu de l'existence d'une nationalité autrichienne. Son projet obtint l'approbation des politiques viennois et des archiducs (François-Charles et François-Joseph), qui formaient, à Vienne, un conseil de famille ou plutôt de régence. Annoncée solennellement le 13 avril, la nouvelle constitution ne s'appliquait ni à la Lombardie, alors insurgée, ni à la Hongrie. Elle fut accueillie par de vives protestations en Galicie et en Bohême. Les Polonais réclamaient en faveur de leur Diète nationale, les Tchèques invoquaient la constitution spéciale qu'ils avaient obtenue au 8 avril. Les démocrates de Vienne se montrèrent si mécontents que l'empereur, effrayé, s'enfuit à Inspruck (17 mai). Cependant une diète générale fut convoquée à Vienne. Elle comprenait trois cent quatre-vingt-trois députés, cinquante-trois pour la haute et basse Autriche, dix-neuf pour la Styrie, quatre-vingt-onze pour la Bohême, quarante-huit pour la Moravie et la Silésie, le reste pour la Galicie, etc. Les paysans formaient un quart de ce nombre; l'aristocratie était à peine représentée. La moitié à peine des députés connaissaient la langue allemande. Les Allemands pur sang ne s'élevaient guère qu'à une centaine. Ce fut pour les Viennois une cruelle déception; ce rêve d'un empire autrichien, cet apostolat germanique dont l'espérance les avait éblouis, s'évanouissaient devant une humiliante réalité. Leur ville, leur *Kaiserstadt*, était inondée de Tchèques, de Moraves, de Polonais, de Ruthènes qui persistaient, *immane nefas*! à parler leur langue, à garder leur nationalité. C'était une véritable invasion de barbares! Quelques-uns des journaux de Vienne parurent encadrés de noir! Ce fut bien pis encore quand au 10 juillet, avant l'ouverture officielle, eurent lieu les délibérations préliminaires de la Diète. Là tout d'abord se posa la question des langues. Les uns, et c'était la majorité,

prétendaient que toutes les propositions devaient être traduites dans les divers idiomes représentés à l'assemblée. Les autres déclaraient que les députés étrangers à l'usage de la langue allemande ne devaient point prendre part aux travaux de la Diète. On finit par décider que des interprètes seraient mis à leur disposition et que tous les actes devraient être officiellement traduits. Que de temps perdu dans ces discussions, et quelle énergie attendre d'une assemblée ainsi composée! Les Viennois irrités allèrent jusqu'à maltraiter dans les rues les députés bohêmes qui menacèrent de faire transporter la Diète dans une ville de province. Les Slaves poussèrent cependant la modération jusqu'à élire pour président un député de Vienne, l'avocat Schmidt; le vice-président fut un Polonais, Smolka. La Diète fut ouverte solennellement le 22 juillet par l'archiduc Jean, investi de la régence. Le discours du trône invitait l'assemblée à terminer le grand ouvrage de la renaissance de la patrie, à fortifier les libertés acquises par le prompt achèvement de la constitution. Le projet de Pillersdorff ne fut pas admis, et la Chambre nomma un comité chargé d'en élaborer un autre. Nous ne la suivrons pas dans les détails de ses délibérations; un certain nombre furent consacrées à la question de l'émancipation des paysans. Les émeutes de Vienne obligèrent l'assemblée, au mois de septembre, à se déclarer en permanence. Le 19 septembre, une députation magyare vint lui demander de ratifier, par son approbation, les événements qui s'étaient accomplis à Pesth. Mais les Slaves avaient encore à cœur les intrigues hongroises, qui avaient, disaient-on, fait échouer le congrès de Prague; ils refusèrent d'entendre les députés hongrois! Déplorable rancune dont ils devaient plus tard, ainsi que l'annonçait éloquemment un orateur allemand, ressentir eux-mêmes toutes les conséquences. Les troubles augmentaient dans la capitale. La Diète était impuissante en face de la démocratie viennoise qui la flétrissait du nom de rump-parlement. L'empereur Ferdinand, à la nouvelle du meurtre du ministre de la guerre (comte La Tour), s'était enfui à Olmutz. Pour soustraire l'assemblée aux influences révolu-

[illegible] la congédia le 22 octobre en la [illegible] pour [illegible] suivant à Kromierziz (Kremsier), petit bourg de la [illegible] où elle pourrait poursuivre *en paix* son œuvre.

Les séances de la Diète se rouvrirent le 22 novembre : un nouveau cabinet avait été constitué la veille sous la présidence du comte de Schwarzemberg, ancien diplomate à Saint-Pétersbourg et à Naples, qui n'avait rapporté de ces deux villes qu'un profond amour de l'absolutisme. Il était assisté par le comte de Stadion, ancien gouverneur de la Galicie. Cette faveur devait sans doute le dédommager de la haine qu'il avait recueillie dans l'exercice de ses fonctions. C'est ainsi que nous avons vu récemment le comte de Mensdorff-Pouilly promu au ministère des affaires étrangères, en récompense de l'impitoyable rigueur qu'il avait déployée en Galicie. Cependant, eu égard aux circonstances, les nouveaux ministres publièrent un programme assez libéral.

Le 2 décembre, la Diète fut convoquée extraordinairement. Le président du ministère monta à la tribune et déclara que l'empereur Ferdinand venait d'abdiquer, que le grand-duc François-Charles renonçait à l'hérédité, et que son fils François-Joseph montait sur le trône. Ces diverses décisions avaient été prises la veille dans une réunion de famille où assistaient seuls les ministres, le conseil privé, le prince Windischgraetz et le ban Jellachich. La Diète ne put que ratifier un changement de prince auquel elle ne s'était nullement attendue. Le nouveau souverain passait pour fort intelligent, et fort imbu des doctrines héréditaires de sa maison. Dans sa proclamation d'avénement, il disait : « Fermement résolu à conserver sans tache l'éclat de la couronne, mais prêt à partager nos droits avec les représentants de nos peuples, nous espérons, avec l'aide de Dieu et de concert avec nos peuples, arriver à réunir en un grand corps d'État tous les pays et toutes les races de la monarchie. » Ce programme était clair. Il invitait nettement les peuples autrichiens, les Bohêmes, les Hongrois, les Polonais, à renoncer à leur histoire, à leurs légitimes prétentions, à leur individualité, pour se laisser absorber dans l'état autrichien, dont

François-Joseph voulait se faire couronner empereur, et cela au moment où les Tchèques venaient à peine d'achever leur révolution, où les Italiens et les Magyars commençaient la leur, où les Slaves du Sud prenaient les armes pour défendre leur nationalité contre la Hongrie. Nulle politique ne pouvait être plus intempestive; elle était répudiée d'avance par les cinq sixièmes des populations autrichiennes : l'histoire du règne de François-Joseph n'est guère que l'histoire des échecs subis par le régime centralisateur. Trois formes de gouvernement sont applicables à l'empire autrichien : *le fédéralisme* qui assure aux divers peuples la vie individuelle la plus large, et le maintien de leurs traditions historiques; ce n'était alors qu'un souvenir ou une espérance; *le dualisme*, qui admet deux États différents sous un même souverain, l'empire d'une part, la Hongrie de l'autre : ce n'est au fond que l'alliance plus ou moins déguisée de la minorité allemande et de la minorité magyare, contre la majorité slave; enfin le *centralisme*, qui nivelle toutes les races, toutes les langues, tous les droits historiques, sous le sceptre d'un prince allemand constitutionnel ou non. C'est l'oppression de la majorité slave, magyare et latine par la minorité germanique. De ces trois formes de gouvernement, la meilleure fut celle que François-Joseph ne choisit point.

L'Assemblée constituante dut prendre le manifeste impérial pour base de ses travaux. Mais tous les députés étaient loin d'en accepter la teneur. Le 18 novembre, la *Gazette de Brunn* avait publié un programme émané d'une fraction de la Diète, qui essayait de concilier le dualisme et le fédéralisme en admettant en dehors de la Hongrie une Autriche allemande, italienne, polonaise, slovène et bohême, et en réclamant un ministère spécial pour chacune de ces nationalités. Un publiciste tyrolien écrivait que le Tyrol n'avait rien à démêler avec la Diète : « Nous avons notre gouvernement à nous, disait-il; nous n'obéissons pas au ministère, mais à notre comte du Tyrol qui est aussi empereur d'Autriche. » Chaque nation pouvait à bon droit faire le même raisonnement. — Enfin le plan de constitution, présenté par Palacky et accepté en principe par la Diète,

… de l'empereur. Il n'ad-
… les intérêts communs à tout
… finances et les affaires étran-
… d'une entière autonomie; les
… un certain nombre de députés
… centrale. Chaque nationalité
… allemande, bohême, polonaise, ita-
… are et valaque), serait représentée à
… lerie spéciale. Ce projet demandait
… dont la Diète espérait voir arriver un
… vinrent jamais. De vifs débats s'enga-
… de la Diète, soit sur le fond même de la
… sur la manière dont elle serait appliquée. La
… les Allemands et les Slaves. Les Tchèques
… s'en tenir simplement à leur constitution natio-
… Mais n'y avaient-ils pas renoncé virtuellement
… venus siéger à Vienne, quand ils avaient voté
… ars? D'ailleurs Prague n'était-elle pas en état
… centralistes tenaient surtout à briser avec le droit
… et cherchaient pour le nouvel empire un drapeau
… qui en symbolisât l'unité. A l'étendard germanique
… on proposait de substituer le drapeau blanc rouge
… qui réunirait aux couleurs de la maison d'Autriche celles
… pales nationalités. Que bien que mal la constitution
… Elle devait être lue en séance solennelle le 15 mars,
… anniversaire de la révolution. Mais tout cela ne faisait pas
… compte des Allemands de Francfort; ils avaient imaginé une
Allemagne de 70 millions d'habitants, s'étendant de la Baltique
… l'Adriatique et du Rhin à la Vistule, maîtresse du Danube,
… atrice de l'Europe, appelée à résoudre seule la question
d'Orient. Et l'Autriche leur échappait; le *Drang nach Osten*
allait échouer contre la Diète de Kromierziz. L'empereur voyait
avec peine une politique qui n'était pas la sienne adoptée par la
Diète, et ne demandait qu'un prétexte pour faire un coup d'État.
Le 6 mars, il fut pris d'un scrupule inattendu; il fit rassem-
bler un certain nombre de députés qui apprirent avec stupeur

qu'en l'absence des Hongrois, l'assemblée incomplète ne pouvait légalement voter une constitution applicable à tout l'empire ; qu'en conséquence Sa Majesté croyait bon d'en octroyer une à ses peuples. Les députés tchèques protestèrent et déclarèrent revenir à leur constitution du 8 avril ; mais il était trop tard. Le lendemain la salle des délibérations étaient occupée militairement, la Diète n'avait plus qu'à se disperser.

La constitution octroyée n'était guère qu'une œuvre dérisoire calquée sur la constitution belge, sur celle de Berlin et les statuts fondamentaux (*Grundrechte*) de Francfort. Elle accordait aux citoyens le libre exercice de la religion *domestique*, supprimait la censure préventive ; elle déclarait l'Autriche État indépendant, indivis, indissoluble ; proclamait l'égalité de toutes les provinces, dont les diètes devenaient de simples conseils généraux. Deux Chambres assistaient le souverain. Un article singulier disait que la constitution hongroise serait maintenue en tant qu'elle ne dérogeait pas à celle de l'empire, ce qui revenait à la supprimer complétement. Un statut spécial devait régler la situation du royaume lombard-vénitien alors occupé militairement. Les trois quarts de l'empire étaient en état de siége ; des soldats italiens campaient en Bohême, des Polonais en Italie, des Tchèques en Hongrie, et, perdus au milieu de peuples dont ils ignoraient la langue, ils se prêtaient docilement à toutes les rigueurs de l'autorité militaire. Il n'est pas un pays en Europe où l'état de siége soit aussi facile à maintenir qu'en Autriche, grâce à la diversité des nations dont l'armée est composée.

La constitution publiée, l'empereur d'Autriche rompit définitivement avec le parlement de Francfort et pacifia la Hongrie. Gœrgey capitula le 9 août, Venise le 22 ; la réaction commença contre les personnes, contre les institutions.

En octroyant sa constitution, François-Joseph avait déclaré qu'elle ne resterait pas lettre morte, mais qu'elle deviendrait le rempart de la liberté, la garantie de la puissance, de la splendeur et de l'unité de la monarchie. Ces promesses furent mal tenues. Le comte de Stadion était devenu fou : il fut remplacé

par un avocat de Vienne, M. Bach, qui a eu le triste honneur d'attacher son nom au centralisme le plus impitoyable sous lequel aient souffert les nations autrichiennes. En vain les Roumains et les Slaves du Sud, les anciens alliés de l'Autriche dans la lutte hongroise, invoquèrent les services qu'ils avaient rendus. En vain Palacky, dans un éloquent mémoire publié par la *Gazette nationale d'Havliczek* (1), montra le salut de l'empire attaché au respect des droits nationaux. En vain les magnats restés fidèles réclamèrent-ils le maintien de leur constitution. A toutes les réclamations, à tous les conseils le gouvernement autrichien n'opposa qu'un dédaigneux silence. S'il y prêta l'oreille, ce fut pour y trouver un prétexte de supprimer la constitution octroyée au 4 mars, en avouant franchement qu'il ne l'avait jamais prise au sérieux.

« La constitution octroyée, disait M. de Schwarzenberg dans une circulaire, ne fut que la base sur laquelle on voulut rétablir l'autorité du trône. On n'avait pas alors le temps d'étudier sérieusement les principes fondamentaux d'une constitution. On la copia sur des constitutions étrangères, dont elle ne fut, à vrai dire, qu'un pastiche. Un tel acte ne pouvait avoir aucun résultat et n'en a eu aucun. » On pleura peu cette constitution dont le rejet eut au moins le mérite d'ouvrir les yeux des gens sensés sur le véritable caractère de l'État autrichien. Vingt ans auparavant, un des esprits les plus libéraux de l'Allemagne, Louis Bœrne, avait déclaré le gouvernement autrichien incompatible avec les formes constitutionnelles; il disait : « Ce serait un double malheur pour l'Europe et pour les nations opprimées, si un jour cette machine inerte était forcée, contre sa nature, de se mouvoir suivant les règles du constitutionalisme moderne. Jusqu'à présent, ajoutait-il, l'Autriche a été regardée comme une souricière dangereuse seulement pour ceux qui ont le malheur de s'y laisser prendre. Qui est libre et en dehors de ce

(1) M. Palacky vient de réimprimer cet article dans une brochure qui a paru récemment, en allemand et en bohême, sous ce titre : *Idée de l'État autrichien.* Prague, 1865.

piége peut facilement l'éviter. Malheur à tous le jour où elle sera forcée de jouer une comédie libérale! » Louis Bœrne n'aimait pas l'Autriche. « Ce peuple pétrifié, dit-il ailleurs, se dresse comme un monument funèbre sur le tombeau des peuples assassinés. Est-ce un signe de vie que d'occuper tant de place? Est-ce une preuve de mouvement que de repousser tant d'air? » A côté de ces paroles justes en somme, mais qu'on peut accuser d'être trop passionnées, citons le grave jugement du plus grand écrivain politique de l'Angleterre. M. Stuart Mill pensait évidemment à l'Autriche quand il écrivait : « Les institutions libres sont à peu près impossibles dans un pays composé de nationalités différentes. L'unité de l'opinion publique, si nécessaire au fonctionnement du gouvernement représentatif, ne saurait y exister. Les influences qui forment les opinions et décident les actes politiques diffèrent dans les diverses parties de l'État. Ce ne sont pas les mêmes chefs *(leaders)* qui ont la confiance du pays. Ce ne sont pas les mêmes livres, les mêmes journaux, les mêmes pamphlets qui forment l'opinion. Une partie de l'État ne connaît pas les idées, les inspirations qui existent dans une autre. Les mêmes incidents, les mêmes actes, les mêmes systèmes de gouvernement affectent les peuples de façon différente; chacun d'eux craint plus de mal des autres nationalités que du maître commun, l'État. Leurs mutuelles antipathies sont généralement plus fortes que leurs antipathies pour le gouvernement. Que l'un se sente blessé par la politique du maître commun, cela suffit pour en déterminer un autre à soutenir cette politique (1). » Ce tableau, certes, n'est pas brillant, mais il est exact. Qu'en conclure, sinon qu'un État ainsi fait est destiné fatalement à périr ou à se transformer, en rendant aux peuples ce qu'il leur a enlevé, c'est-à-dire la vie et la liberté. Mais une telle transformation est-elle possible?

La constitution supprimée, le régime centraliste entreprit de refaire l'empire sous les auspices de M. de Bach. Les révolutions de 48 et 49 avaient eu lieu sous l'influence des idées na-

(1) *Essay on representative government.*

tionales et des idées démocratiques. Une guerre impitoyable leur fut déclarée. Toute espèce d'autonomie, même religieuse ou municipale, disparut. La Hongrie, si fière de l'organisation de ses comitats, se la vit enlever. On en détacha la Croatie, la Slavonie, la Voyvodie serbe, qui reçurent une administration spéciale. Du joug magyare elles passèrent sous le joug germanique. La langue allemande devint la langue officielle des écoles publiques; les diplômes ne furent délivrés qu'aux élèves ayant fait leurs études en allemand. L'Académie de Pesth fut fermée. Pour les transactions judiciaires, hypothécaires, la langue allemande fut obligatoire dans tout l'empire. De là, une perturbation immense dans les affaires. Des nuées d'employés allemands s'abattirent sur les pays slaves ou autres, apportant avec eux cette morgue ridicule qui doit, selon eux, caractériser les apôtres de la civilisation. Étranges apôtres, en vérité! Je le demande, qu'a donné à l'Autriche la civilisation allemande? Qu'ont donné à l'humanité la Styrie et le Tyrol? Et Vienne elle-même, cette Capoue des esprits (comme dit le poëte viennois Grillparzer), quand elle a nommé Halm et Grillparzer, quel nom peut-elle citer? La civilisation allemande dégénère aux mains des Allemands d'Autriche. Ces apôtres ignoraient, bien entendu, la langue des pays où on les envoyait. Ajoutez à cela une éducation cléricale, une police tracassière et tyrannique, le concordat conclu par M. de Thun en 1855, et vous pourrez peut-être avoir une idée de ce que souffrit pendant dix années cette noble génération qui avait tant combattu pour les libertés nationales et individuelles. Le gouvernement sentait lui-même ce qu'il y avait de honteux dans ce régime. Aussi abusait-il dans ses actes, dans ses journaux, des mots *provisoirement* et *provisoire;* si l'on eût osé, dit M. Springer, on eût créé un *provisoire* du *provisoire*. Les Allemands seuls, habitués à tout sacrifier au plaisir de dominer (*omnia serviliter pro dominatione*), étaient à peu près satisfaits. Les places et les honneurs étaient pour eux, et ils pouvaient se poser en apôtres de la civilisation germanique. L'Autriche, minée par un mal intérieur qu'on soupçonnait peu à l'étranger, faisait assez bonne figure en Europe; mais

sa dette augmentait chaque jour; l'argent devenait rare et la machine administrative se détraquait à force de fonctionner. La campagne de 59 précipita la crise. L'empereur dut reconnaître qu'il s'était trompé. La défaite de l'Autriche avait été désirée par la plupart de ses populations. « Si nous sommes vaincus, disaient les paysans bohêmes, nous aurons la constitution; si nous sommes vainqueurs, nous aurons l'inquisition. » Le gouvernement crut d'abord satisfaire l'opinion publique en accordant quelques réformes insignifiantes, en nommant une commission pour la réforme des finances. Mais les peuples s'agitaient; une députation hongroise était venue présenter à l'empereur les réclamations du royaume de Saint-Étienne.

François-Joseph promulgua la patente du 5 mars, qui établissait un *conseil extraordinaire* renforcé de trente-huit membres représentant les divers États de l'empire. Il devait s'occuper des finances et de la législation générale (1), mais le centralisme n'en subsistait pas moins, et c'était le mal qu'il fallait, avant tout, faire disparaître. L'empereur fit une nouvelle concession, en permettant aux comitats hongrois de réunir des assemblées de notables, chargés de lui faire connaître les besoins du pays. Ce n'était pas encore assez; même dans le conseil de l'empire, des voix s'élevèrent pour demander l'abolition du concordat, la liberté de la presse, et une constitution adaptée au caractère de l'empire. C'est alors que l'empereur, non sans hésitation, se décida à publier le diplôme du 20 octobre (1860). Ce diplôme conférait le pouvoir législatif au souverain, avec la participation du conseil de l'empire et des Diètes nationales, dont la compétence n'était limitée que par celle du conseil; toutes les classes y devaient être représentées; l'usage des langues nationales y était admis. Le nombre des membres du conseil de l'empire était porté à cent, et ses attributions augmentées; les ministères de l'intérieur, de la justice et des cultes étaient supprimés. La Hongrie recouvrait sa chancellerie, son université, sa

(1) Ce comité était composé fort arbitrairement; la nation tchèque n'y était même pas représentée.

... serbe et le Banat de Temes-
...-sentants des Croates et des Ma-
... de la Croatie et de la Hongrie.
... au ministère pour appliquer cette
... encore de grandes lacunes : le défaut
... de la chambre haute, l'insuffisance
... de la presse et la liberté des cultes,
... prononcée vers le dualisme. Elle fut
... joie comme un progrès incontestable.
... point satisfaite : elle réclamait sa cons-

... que l'empereur vînt à Pesth, qu'il lui rendît
... législation nationale. La Bohême voulait qu'on
... comme on avait rendu le Banat à la Hon-
... tention peut sembler singulière au premier
... ne faut pas oublier que l'empire d'Autriche, tel
... encore aujourd'hui, n'est qu'un État provisoire. Les
... qui le constituent ont abdiqué leur droit électo-
... de la famille des Habsbourgs; mais si cette famille
... descendre, ils rentreraient chacun en possession d'eux-
... il donc étonnant qu'ils tiennent à réunir, à conser-
... éléments de leur ancienne puissance? *Ce n'est pas ... question de vanité, mais une condition de force pour ... et de sûreté pour l'avenir.*

... patente du 20 octobre fut complétée par celle du 26 février ... Elle instituait deux chambres, haute et basse : celle-ci se ... de 340 membres ainsi répartis : Hongrie 85, ... 54, Moravie 22, Galicie 38, Autriche 28, Transylva-... Vénétie 20, etc. Ils étaient élus au sein des diètes na-... tionales, et devaient s'occuper de toutes les affaires générales, ... la politique étrangère. Les ministères supprimés par la patente d'octobre étaient rétablis. Des statuts uniformes étaient ... à toutes les provinces, sauf à la Hongrie. Mesure arbi-traire qui assimilait le royaume slave de Bohême à la petite province du Voralberg et ne pouvait que mécontenter vivement les nations de l'empire. Les attributions des diètes nationales

étaient d'ailleurs mutilées au profit de la diète centrale. Au fond ce n'était qu'une tentative de fusion entre le centralisme et le dualisme, les deux régimes les plus odieux à la majorité des peuples autrichiens. La patente de février faussait celle d'octobre. L'opinion publique en Europe ne vit qu'une chose, c'est que Vienne avait deux chambres comme Paris et Londres, et il n'y eut pas assez d'applaudissements pour le libéralisme autrichien, dont l'application fut confiée comme toujours à la bureaucratie allemande. La plupart des peuples protestèrent contre la nouvelle patente. La Hongrie, Venise, le Tyrol italien, l'Istrie, le royaume triple et un (Croatie, Slavonie, Dalmatie) n'envoyèrent point de députés à Vienne. Si la Bohême s'était rattachée énergiquement à sa constitution de 48, elle eût suivi leur exemple, et l'œuvre de M. de Schmerling eût échoué complétement. Mais dix années de germanisation avaient fait oublier à la Bohême sa révolution de Prague. Ses députés se rendirent donc à Vienne; ils avaient du reste mission d'inviter l'empereur à venir se faire couronner à Prague roi de Bohême. Cette prière renouvelée depuis six années consécutives n'a pas encore été exaucée par l'empereur. Il comprend que son couronnement serait la reconnaissance des droits historiques qu'il espérait anéantir, et il lui répugne de prêter un serment qu'il ne se sent pas encore disposé à tenir.

Quand la Diète s'ouvrit, au lieu de 350 députés sur lesquels on comptait, il n'en vint que 200. En présence d'abstentions si nombreuses, le gouvernement dut reconnaître que ce reichsrath n'était en réalité qu'un reichsrath *restreint*, mais il déclara qu'il aurait néanmoins les pouvoirs d'un reichsrath plénier et voterait *provisoirement* les impôts de l'empire. Les Hongrois ne vinrent pas, comme on l'espérait, compléter l'assemblée; la diète de Pesth fit entendre un langage peu agréable à l'empereur, qui prononça sa dissolution, et M. de Schmerling, ministre libéral à Vienne et absolu à Pesth, établit en Hongrie l'état de siége.

Cette fois encore les espérances de l'empereur étaient déçues. Ce qui valait le mieux dans cette dernière constitution, c'était

la liberté accordée à la presse; elle était soustraite à l'anci système des avertissements et de l'autorisation préalable, soumise à la juridiction des tribunaux, juridiction assez peu ternelle du reste dans un pays qui ne connaît pas le jur Grâce à cette liberté la presse politique prit un grand dévelo pement chez les différents peuples; à Prague, l'œuvre inte rompue d'Havliczek, fut continuée avec une louable énerg par des publicistes, tels que MM. Gregr, Sladkovsky, Vavr Tonner, Palacky, Rieger, Skrejszowsky, etc.; à Pesth, p MM. Deak, Eotvos. La plupart du temps les journaux non all mands payèrent chèrement leur patriotisme. Pour ne cit qu'un exemple, dans l'espace de trois ans, en Bohême, en M ravie, quatorze journaux slaves se sont partagé soixante et mois de prison simple ou dure (avec jeûne et fers) et 21,450 d'amende. Faut-il rappeler de quelles rigueurs la presse pol naise en Galicie fut l'objet pendant l'insurrection? Cependa les littératures nationales recommencèrent à se développ Agram et Prague surtout leur donnèrent une vive impulsion.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des œuvres indi duelles; signalons celles qui ont eu un caractère national. Agram, une académie et une université *jougo-slaves* ont é fondées, grâce à des souscriptions particulières, malgré la ma vaise volonté du gouvernement. A Prague, une grande encycl pédie nationale, véritable répertoire de la science slave, a é entreprise sous la direction de M. Rieger. Une souscripti pour l'établissement d'un théâtre monumental a réuni plus 500,000 francs. Mais l'université de Prague est encore a mains des Allemands; d'énergiques réclamations ont été fait pendant ces dernières années en faveur de l'idiome tchèq comme langue de l'enseignement. La Diète de Prague a été théâtre de discussions fort vives, où les Allemands n'ont fait preuve d'un excellent goût. Ils prétendent que la lang bohême n'est pas propre à l'exposition des choses scientifiq (la langue de Jean Huss!) Malgré leur résistance, on a lieu d'e pérer que les demandes de la Bohême recevront enfin satisfa tion. Rien n'irrite le peuple comme les priviléges donnés à u

langue qui n'est pas la sienne, qu'il ne comprend pas. Sa fierté nationale et ses intérêts légitimes en sont également blessés. Par exemple, l'administration des télégraphes n'admettait que l'emploi de la langue allemande, sous prétexte que les employés peuvent ignorer les langues nationales, et cependant elle admettait les télégrammes en langues étrangères. Ainsi, un employé bohême était censé ignorer sa langue et savoir parfaitement le français ou l'italien. Par esprit d'opposition, les télégrammes étaient généralement rédigés en français (1). A ces motifs permanents d'irritation, nous devons ajouter l'influence des éléments extérieurs. La révolution accomplie en Italie, grâce à l'intervention de la France et à l'épée de Garibaldi, excitait les plus vives sympathies. Peu d'hommes, en Autriche, sont aussi populaires que l'illustre général. Puis survint l'insurrection polonaise, qui émut profondément les Slaves. Les journaux de Prague rappelèrent l'antique fraternité de Tchekh et de Lekh, et invitèrent le gouvernement à une intervention énergique. Le fameux discours de l'empereur Napoléon III fut accueilli avec un véritable enthousiasme. Palacky essaya, dans un journal, de prêcher aux Polonais la conciliation et compromit grandement sa popularité. La politique tortueuse du gouvernement, ses négociations mensongères pour la Pologne, ses rigueurs en Galicie excitèrent une véritable indignation. L'Autriche l'augmenta encore en internant des Polonais dans les villes de la Bohême et de la Moravie. Ils trouvèrent le peuple tout préparé pour une ardente propagande en faveur de leur patrie. On peut dire sans exagération que depuis cette époque une véritable alliance morale a été conclue entre les deux nations tchèque et polonaise. Partout où se sont rencontrés leurs représentants, surtout en Amérique, ils ont fondé des sociétés communes, des écoles communes ; et si jamais, dans une révolution européenne, la Pologne relevait son drapeau, elle verrait la Bohême à ses côtés. La guerre du Holstein, où l'Autriche invoquait contre le

(1) Depuis le mois d'octobre 1866, il est enfin permis de télégraphier dans les langues nationales.

… nationalités, ne devait pas apaiser les … symptôme de l'exaltation qui régnait alors … procès qui fut jugé à Vienne, au mois de sep… année. Dans un des faubourgs de la capi… trouvé un portefeuille renfermant un certain … au crayon, dont l'un était ainsi conçu : « … Édouard ***, je jure devant Dieu tout-puissant … éternelle à l'empereur. Je jure que dans tous les … soutiendrai mes alliés Charles *** et Alfred ***. … occasion se présentera de tuer l'empereur, je jure de … ne trahir personne. » Le billet était signé … d'un jeune Tchèque, fils d'un des principaux né… de Prague. On le découvrit avec ses deux complices … de la capitale, et un procès de haute trahison … devant la cour de Vienne. Le jeune *** avait rédigé … du serment : il l'avait donnée à un jeune Polonais et … jeune Hongrois en les priant de la traduire dans leurs langues respectives, et ce n'était pas un simple jeu, comme … de le démontrer dans un brillant plaidoyer le célèbre avocat Mulhfeld. Tous les actes, tous les écrits du jeune K… témoignaient d'une haine profonde pour l'empereur et le régime autrichien.

A cette question du président : Quels étaient les motifs de votre haine pour l'empereur, il répondit : *L'oppression de la nationalité slave (die Unterdrückung des Slaventhums)*. Le jeune *** avait quatorze ans, l'âge auquel la loi autrichienne, bien moins inspirée que la nôtre, déclare l'adolescent capable d'apprécier toute la portée de ses actes. Il fut condamné à cinq ans de *prison dure*, mais gracié plus tard.

Le régime de M. de Schmerling ne satisfaisait donc aucun des peuples autrichiens, sauf les Allemands. La Hongrie n'avait pu renoncer à aucune de ses prétentions, et le Reichsrath n'avait pu réussir à se compléter. Il était évident que l'empire autrichien n'avait pas encore trouvé une constitution répondant à ses besoins véritables. L'empereur finit par le comprendre, et alla faire un voyage à Pesth pour s'entendre avec la Hongrie.

Il donna à ce royaume un nouveau chancelier, M. Maïlath, révoqua M. de Schmerling et nomma à sa place le comte Belcredi. M. de Belcredi n'était pas un Allemand pur sang. Né en Moravie, au sein du peuple bohême, il devait mieux comprendre les vœux de la majorité de l'empire. Puis, pour en finir avec un régime qui n'avait rien produit, l'empereur suspendit la constitution de février et ajourna le reichsrath jusqu'au moment où les diètes de Hongrie et de Croatie se seraient prononcées sur la forme qu'il conviendrait de donner à leurs rapports avec la monarchie. Les libéraux allemands de Vienne furent atterrés par ce coup d'État; ils firent retentir les mots d'absolutisme et d'arbitraire, et trouvèrent plus d'un écho en Europe. Les peuples autrichiens n'ont pas été du même avis que les bureaucrates de Vienne ou les théoriciens de Paris; ils regardèrent, à bon droit, l'acte de l'empereur comme le commencement de leur émancipation. A la nouvelle du renvoi de M. de Schmerling, Prague, Pesth, Lemberg illuminèrent. Parmi les vingt et une diètes ou diétines convoquées, réunies en 1866, il ne s'est trouvé que quelques petites assemblées allemandes (celle du Voralberg) pour protester contre la suspension de la constitution.

Le résultat de la dernière guerre a été pour l'Autriche une rude leçon. Elle a perdu la Vénétie, qu'elle s'obstinait à garder malgré les antipathies des habitants, malgré les dépenses ruineuses auxquelles cette possession l'obligeait. Elle est sortie de la Confédération germanique, où elle figurait pour des peuples slaves, où elle prétendait dominer, avec 7 millions d'Allemands, sur 25 millions de Slaves et Magyars. Elle se trouve en face de nations dont elle avait, depuis un demi-siècle, faussé les tendances et renié l'histoire. Ses défaites sont dues en partie à la défiance même qu'elle leur a témoignée. Les Bohêmes avaient demandé des armes pour défendre leur patrie contre les Prussiens, on les leur a refusées; on a craint qu'une fois excité le patriotisme tchèque ne tînt tête aux Allemands de Vienne comme à ceux de Berlin. Et les Prussiens sont entrés à Prague l'arme au bras, après avoir traversé, sans être inquiétés, les pays de Procope et de Jean Zizka. On avait imposé à tout l'empire

une bureaucratie allemande qu'on estimait indispensable au jeu des institutions autrichiennes. Cette bureaucratie s'est enfuie à l'approche des Prussiens. Les Tchèques ont fait leur affaire eux-mêmes et ne demandent qu'à continuer. Que de leçons en quelques jours!

Le représentant modéré de leur patriotisme, l'homme qui a consacré sa vie à préparer la conciliation de la Bohême et de l'Autriche, Palacky, a laissé échapper cette parole : « Nous avons été avant l'Autriche, nous serons après elle! » Le gouvernement de Vienne a-t-il su la comprendre? a-t-il inauguré franchement ce fédéralisme, en dehors duquel il n'est plus de salut pour lui? Rien ne le prouve jusqu'ici. L'avenir seul nous apprendra où aboutira la politique de M. de Beust (1). Jusqu'ici ce ministre saxon a prouvé qu'il connaissait médiocrement l'État autrichien. Mais la Bohême n'a pas renoncé à ses droits. Dissoute une première fois, la diète de Bohême a persisté dans sa seconde session (avril 1867) à réclamer l'autonomie que la Hongrie vient enfin d'obtenir. La nation tchèque est forte de son droit et de sa persévérance. *In hoc signo vincet.*

Louis LEGER.

(1) Écrit en avril 1867.

DROITS HISTORIQUES DE LA COURONNE DE BOHÊME

I

DROITS POLITIQUES DU ROYAUME.

Il vaudrait peut-être mieux ne pas insister sur d'anciennes conventions et stipulations imposées aux différents peuples par la force plutôt qu'en vue de leurs intérêts et de leur bonne volonté, ces deux principes représentant aujourd'hui l'unique loi devant laquelle tous devraient s'incliner; c'est néanmoins toujours un grand avantage, en face des réclamations égoïstes des nombreux ennemis de la cause des nationalités, et spécialement vis-à-vis de la ténacité des hommes d'État de l'Allemagne, de pouvoir invoquer aussi les anciens documents et faits historiques sur lesquels s'appuie le bon droit national.

Ansi que dans tous les pays slaves, on ne trouve en Bohême aucune trace d'un pouvoir absolu. Quelques familles réunies choisissaient leur chef (vladyka) ; tous les vladyki du pays élisaient un prince régnant qui, dans la suite, fut appelé roi. Son pouvoir législatif et judiciaire était soumis, presque complétement, aux assemblées nationales.

Ce rapport entre le roi et le peuple, que l'on peut considérer

comme le type de la monarchie constitutionnelle avec un pouvoir fort restreint, ne subsista pendant longtemps que par la force des coutumes. La nation bohême fut toujours opposée à tous les changements touchant à ses lois.

Ainsi, quoique Brzetislas ait remplacé la libre élection par le droit d'aînesse et d'hérédité assuré à sa famille, et que celui-ci, à son tour, ait été remplacé, sous Przemyslas Ottokar Ier, par le droit de primogéniture, la nation n'oublia jamais que la liberté d'élection était un de ses droits immuables.

Cependant, sous l'influence des relations directes avec l'Allemagne, les institutions féodales commencèrent à pénétrer dans le royaume. Et lorsque la dynastie de Luxembourg fut mise sur le trône, la nation bohême, pour sauvegarder ses anciennes lois, demanda, pour la première fois, une délimitation formelle et écrite du pouvoir gouvernemental. Aussi Jean Ier de Luxembourg, même avant son couronnement, qui eut lieu le 7 février 1311, promulgua, le 25 décembre 1310, un décret nommé *capitulatio* ou lettre d'assurance (*list pojistovaci*). Cette *capitulatio* assure l'inviolabilité des lois et des libertés du pays, et limite expressément le pouvoir du roi en ce qui concerne l'emploi des troupes en dehors des frontières du pays, la fixation des impôts, la distribution des donations et enfin l'admission des étrangers.

La *Bulle d'or de Bohême* est le second document très-important et écrit des droits de la couronne de Bohême. Elle fut promulguée le 7 avril 1318, par Charles Ier (en Allemagne Charles IV).

Bien que d'un côté il ait mérité le nom de *pater patriæ*, il chercha néanmoins à donner une nouvelle forme aux institutions politiques et sociales de la Bohême. Ses efforts se brisèrent contre la force des traditions nationales.

La bulle d'or de Bohême, comme la bulle d'or d'Allemagne de 1356, confirme tous les droits et priviléges du royaume, et surtout celui qui exprime qu'il n'y a que la volonté du pays entier qui puisse disposer de la couronne.

Ce n'est qu'en 1500, sous Ladislas II Jagellon, que les an-

ciennes et traditionnelles lois bohêmes furent inventoriées et dressées en constitution de l'État (*rzizeni zemske*). Cette constitution, qui a plus d'une fois servi de modèle à d'autres pays, sera toujours, nous pouvons le dire avec certitude, l'honneur de la nation bohême et de son législateur polonais.

Les décrets des Diètes aussi bien que ceux des rois qui se succédèrent, déposés ordinairement et enregistrés dans les archive des lois (*desky zemske*), complétaient et développaient la cons titution de Ladislas II.

Elle resta cependant le fondement des droits et des libertés de la nation bohême, et lui servit d'égide contre les tentatives absolutistes des souverains.

Aussi personne ne put être mis sur le trône sans avoir préalablement rendu un écrit nommé *revers*, par lequel le candidat confirmait tous les droits et priviléges de la Constitution du pays, et s'engageait, par serment, à les maintenir selon la formule dictée au couronnement des rois par la constitution elle-même. Voilà pourquoi le couronnement en Bohême n'était pas une simple cérémonie ; au contraire, il devint le complément indispensable de la dignité royale. Aussi, tant qu'un candidat appelé au trône par la libre élection ne fut pas couronné, il ne put être désigné dans les actes publics que par le titre de seigneur et d'héritier du royaume; il n'avait ni le pouvoir ni le prestige de la royauté, il ne pouvait même pas se servir du grand sceau de l'État.

Quand, après la mort de Jagellon, à Mohacz, la nation appela au trône, par la libre élection, la maison de Habsbourg, dans la personne de Ferdinand I[er], celui-ci ne fut mis en possession du pouvoir qu'après avoir rendu le *revers* où il déclarait : 1° qu'il était élu roi *non par devoir*, mais par la libre élection ; 2° qu'il confirmait tous les droits et priviléges de la nation, et 3° qu'il s'engageait à prêter le serment prescrit par l'ancienne constitution du pays.

Ce serment, prêté d'abord à la frontière de Bohême, le 30 janvier 1527, le fut ensuite au couronnement à Prague, le 24 février 1527. — Voici sa teneur :

« Nous jurons, devant Dieu tout-puissant, devant la sainte Vierge et devant tous les saints, que nous voulons et devons maintenir l'intégrité des statuts, lois, priviléges, donations, libertés du royaume de Bohême, aussi bien que de ses anciennes et honorables coutumes.

« Nous nous engageons à ne rien détacher de son territoire, ni rien hypothéquer, mais au contraire, nous voulons et devons, selon notre pouvoir, étendre le territoire du pays, réannexer ce qui a été injustement détaché, et faire tout ce qui est nécessaire pour le bonheur et la prospérité de ce royaume.

« Que Dieu, la sainte Vierge et tous les saints nous soient en aide ! »

Mais avant le couronnement Ferdinand avait déjà été obligé de satisfaire les états du royaume en rendant la *Capitulatio* du 5 décembre 1526 et une lettre de majesté du 15 décembre de la même année, par lesquelles il s'engageait à respecter les *Compactata*, droits et libertés, et surtout la constitution de Ladislas II. En outre, par le décret du 13 décembre 1526, il déclara qu'il était élu par une libre élection et non par *devoir*.

Les droits dont jouissaient les Diètes et que les rois confirmaient si solennellement en leur nom et au nom de leurs descendants peuvent se résumer ainsi, d'après la constitution (*rzizeni zemske*) :

1° Le droit de choisir librement ses rois ;

2° De décréter, changer et supprimer les lois ;

3° De fixer et approuver les impôts de toutes sortes ;

4° De lever des troupes dans le cas d'une expédition en dehors des frontières ; de faire la levée en masse en vue d'un danger imminent ou d'une invasion de troupes étrangères introduites par qui que ce fût ;

5° De décider sur tout ce qui concernait la vente, l'échange, l'engagement et les donations des biens de l'État.

Le droit d'élire le roi fut particulièrement défendu par la nation. Conformément à l'ancienne tradition et aux priviléges concédés encore par Charles Ier, ce droit n'appartenait qu'à *la Diète* générale du pays entier, c'est-à-dire aux États géné-

raux de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie et des deux Lusaces. Aussi la nation se défendait contre toute atteinte même apparente.

En 1617, le roi Mathieu, n'ayant pas d'héritier, déclara aux états qu'il avait adopté Ferdinand, et pria de l'accepter pour roi et de le couronner. Les États généraux (la Diète) protestèrent incontinent, donnant pour motif que le mot *accepter* était nouveau et contraire aux coutumes, puisque le roi doit être élu avant d'être accepté.

Toutes les fois qu'un roi demandait, comme Mathieu, qu'un de ses fils ou parents fût de son vivant élu pour lui succéder, les états ne manquaient pas d'exiger un *revers* dans lequel « le candidat légalement élu » s'engageait à ne pas prendre part au gouvernement du vivant du roi, et à maintenir tout ce qui avait été confirmé par ses prédécesseurs. « Si, toutefois, le candidat agissait contre le *revers*, les états se trouvaient, par cela même, dégagés de tout devoir envers sa royale personne. »

Tel était le *revers* que rendit Rodolphe en 1575, lorsqu'il fut élu roi, du vivant de Maximilien fort malade. Pareillement, Mathieu, roi de Hongrie, promulgua, comme candidat légalement élu, le 17 mars 1611, le *revers*, lorsque son frère Rodolphe, qui n'avait pas d'héritier, le présenta aux États généraux. Un semblable acte fut rendu par Ferdinand quand ce prince, malgré l'opposition mentionnée plus haut, réussit enfin à être élu.

On veillait avec non moins d'énergie et de circonspection au maintien du droit de la Diète de fixer les impôts et de publier des règlements. Et s'il arrivait que la Diète décrétât une mesure extraordinaire, soit sur la demande du roi, soit à cause des circonstances exceptionnelles, elle exigeait en même temps un *revers* royal. Ce document devait exprimer que la mesure décrétée de *bonne et libre volonté* et non par *devoir* ne pouvait nullement limiter ni changer les priviléges, droits, libertés, anciens us et coutumes du royaume de Bohême, et cela à l'avenir et à perpétuité.

En même temps, on avait soin de faire figurer pareilles clauses

dans ce qu'on appelait les *conclusions* (*zavěrky*) des Diètes, lesquelles conclusions avec les lettres royales étaient déposées dans les archives d'État (*desky zemske*).

Pour prouver l'énergie de ces clauses, nous en citons une de 1586. La Diète, ayant permis au roi de lever l'impôt extraordinaire sur les boissons, le blé, le poisson, la laine, l'or, la soie, etc., ajoute :

« Cependant, cette nouvelle décision, inconnue jusqu'à présent, prise non par devoir mais de bonne et libre volonté par la Diète, sur la gracieuse demande de Sa Majesté l'empereur, comme roi de Bohême, et acceptée après un mûr examen de tous les motifs présentés, n'est et ne doit être nullement au détriment et à l'oubli des priviléges, droits, libertés, anciens procédés et coutumes de ce royaume, et cela à perpétuité. Sa Majesté, comme roi de Bohême, daignera donner à cet effet aux états un *revers* exprès qui doit être rendu d'ici au nouvel an.
« En même temps, il doit être enregistré dans les archives,
« remis aux fonctionnaires de la chancellerie et à la session du
« haut tribunal, aux grands fonctionnaires et au grand juge. Ces
« derniers le remettront aux états pour être mis en vigueur. »

Que la continuité du droit fut toujours reconnue en principe, une conclusion de la Diète qui eut lieu en 1807, sous François Ier, le prouve suffisamment.

Voici quelques extraits de cette décision :

« Considérant que Sa Majesté impériale et royale a bien voulu donner un *revers* ordinaire aux fidèles États généraux, en échange de leur consentement, afin que ledit consentement ne soit au détriment de nos droits et libertés honorablement acquis, les États généraux décident de remercier Sa Majesté du *revers* rendu, et osent la prier qu'en cas d'invasion de l'ennemi, de mauvaise récolte, d'épidémie ou d'autres malheurs imprévus, le pays, contraint à faire des dons volontaires pour sa défense ou sécurité, ne soit ni forcé ni obligé de payer les impôts ordinaires et extraordinaires. »

Quant aux autres articles de la constitution, comme ceux qui se rapportent au consentement du recrutement ou à la levée en

masse, les *Annales* de 1547 servent d'éloquent témoignage pour prouver combien la Diète était jalouse de maintenir la force de son droit.

Le roi Ferdinand Ier demanda une levée en masse contre l'électeur de Saxe. La Diète refusa. Et lorsque Ferdinand, offensé par ce refus, violant son serment de respecter les anciennes lois et la constitution du pays, fit venir les troupes de Charles V pour contenir la Diète, celle-ci, profita de son droit et ordonna la levée en masse contre les troupes étrangères.

Même, en 1790, Léopold II le disait expressément : « Il n'est pas douteux que les états du royaume de Bohême ont le droit d'appeler et de fixer la quotité du contingent militaire. »

On surveillait avec la même rigueur le maintien et le respect de l'intégrité du royaume de Bohême, et des droits concernant la vente, l'échange et le don des biens de l'État.

Déjà les priviléges assurés par la bulle d'or de Charles Ier et consolidés à la révision de la constitution, sous le règne de Georges Podiebrad, établissent clairement que « les biens de l'État ne peuvent être, sous aucun prétexte, ni vendus ni détachés du territoire bohême. Et si le roi le fait, il devra être puni comme parjure. Les princes, comtes et seigneurs, s'ils engagent le roi à le faire, doivent subir la peine d'infamie et de mort; leurs biens seront confisqués, et tous les citoyens prêteront la main pour les couvrir d'opprobre. »

La constitution du pays porte en outre : « S'il arrivait que la couronne de Bohême fût dans une telle nécessité qu'elle se vît obligée de céder ou d'échanger une portion du territoire, Sa Majesté le roi ainsi que ses successeurs ne peuvent rien décider sans les avis et la résolution des États généraux. Et d'après ce que ces derniers auront décidé, Sa Majesté le roi et ses successeurs seront tenus d'agir en conséquence. Autrement, *le pouvoir royal n'y peut rien*. Et s'il arrivait qu'une ou quelques personnes engageassent le roi à agir sans consulter la Diète cette ou ces personnes doivent être punies comme ennemies du bien public (peine d'infamie et de mort). »

Le même roi Ladislas, comprenant l'importance des lois qui

garantissaient l'intégrité du territoire et des biens de l'État, promulgua une lettre de Majesté où, après avoir confirmé toutes les donations faites par ses prédécesseurs, il ajoute : « Nous décrétons, conformément à la volonté et avec le consentement des États généraux, en notre nom et au nom de nos successeurs, qu'à l'avenir rien ne pourra être décidé sans consulter le pays entier. Autrement le pouvoir royal n'y peut rien. Et si nous, ou nos successeurs les rois de Bohême, engagions, donnions, vendions un territoire sans les conseils et volonté du pays entier, ces donations, engagements, legs ne peuvent avoir et n'auront aucune vigueur ni aujourd'hui ni à l'avenir. »

Combien les États généraux, de leur côté, mettaient d'empressement à réprimer tout acte tendant à enfreindre ce droit, on le voit par le décret de la Diète de 1615 qui annule le titre de donation du domaine de Chlumec et de Kolin accordé à Vaclav de Vhyniec et de Tetov. En même temps le décret l'envoie par-devant la haute cour de justice.

La donation dont nous parlons ici fut faite, du vivant du roi Rodolphe, par Mathieu, appelé à lui succéder. Mais elle fut faite contrairement au *revers* que Mathieu avait rendu, et où il s'engageait à ne pas se mêler des affaires de l'État. Au surplus, Vaclav de Vhyniec obtint cette donation pour avoir fait, sans la connaissance ni le consentement du pays, la promesse à Mathieu de l'aider à obtenir le trône de Bohême.

L'article 1er de la constitution porte : « Tout individu qui voudrait aider le candidat à arriver au trône, avant que le roi fût élu du consentement de tous, est passible de la peine d'infamie, de mort et perd ses biens. Celui qui voudrait protéger ou défendre le coupable encourt la même peine.

« Aussi les États généraux, considérant que Vaclav de Vhyniec et Tetov a commis un crime inouï, inconnu dans le royaume jusqu'à ce jour ; qu'il a osé, du vivant de l'empereur Rodolphe, de célèbre mémoire, son roi et maître, aider, sans la connaissance ni le consentement du pays, un candidat à parvenir au trône de Bohême ; attendu qu'il ne l'a pas fait par l'amour de sa patrie, mais en vue de son propre profit ; consi-

dérant, en outre, qu'il n'a pu ni dû accepter de Sa Majesté royale une donation aussi importante des biens de Chlumec et de Kolin; considérant que Sa Majesté royale, n'étant pas à cette époque roi couronné, n'avait la faculté ni de posséder ces biens ni d'en faire donation;

« Ne pouvant souffrir ni passer sous silence un si grand crime de Vaclav de Vhyniec et Tetov, et eu égard au mauvais exemple



pour l'avenir, les États généraux trouvent juste que le dit Vaclav de Vhyniec et Tetov soit envoyé devant la haute cour et que les domaines de Chlumec et de Kolin soient séquestrés.

« Il sera démontré que cette donation, comme illégale, ne peut avoir aucune base ni fondement. »

Ajoutons que l'ennemi même dut plier devant la force du droit historique. Frédéric le Grand ayant conquis la Silésie, ne voulut l'accepter de Marie-Thérèse qu'après que les États généraux de Bohême eurent donné leur consentement. Nous voyons, par la question de la vente des biens de l'État, soulevée

en 1829, que la continuité du droit résista aux plus déplorables abus. Pour effectuer la vente de ces biens, il fallut obtenir le consentement de la Diète bohême.

Telle est en résumé la constitution nationale dont les États convoqués par le roi furent les défenseurs et les exécuteurs.

Jaloux de remplir fidèlement leur rôle, ils veillaient scrupuleusement à ce que le roi séjournât au milieu de sa nation, afin « *qu'il pût s'habituer à la langue bohême, et qu'il daignât prendre connaissance des coutumes, des lois et des procédures, et les comprendre* (1). Dans le cas où Sa Majesté serait obligée de sortir du royaume elle choisira, après avoir consulté la Diète, quatre honorables personnes du royaume, deux de l'état équestre et deux de l'état des nobles, qui seront nommées *conseillers de la couronne*. Ceux-ci, après avoir consulté Sa Majesté, les hauts fonctionnaires de l'État, formeront le conseil suprême, à quoi la Diète leur donne le pouvoir par la présente. Ils résideront toujours à la cour de Sa Majesté, prendront part aux délibérations et aux rédactions de tout ce qui concernera la Bohême. »

Tels sont les droits historiques de la Bohême. La nation y a toujours eu recours; en ayant été l'exécutrice, elle ne cessa jamais d'en être l'héritière. Pour le trône, ces droits n'auront pas moins d'importance, car c'est en leur nom qu'il fut élevé, et c'est par leur force qu'il fut consolidé. C'est pour ce motif que Ferdinand I[er], quoiqu'il imposât par la force (le 10 mai 1627) *la nouvelle constitution nationale*, ne voulut pas abroger les lois en vertu desquelles il avait été mis sur le trône, et qu'il jura de conserver et de défendre. La *nouvelle* constitution laisse à la nation *la liberté d'élire le roi si la dynastie de Habsbourg venait à s'éteindre;* mais elle limite le pouvoir législatif des États, sauf la fixation des impôts. (Art. II.)

Bientôt après, cependant, Ferdinand publia une patente dans laquelle il dit : « Bien que le royaume de Bohême se soit insurgé et que lui, Ferdinand, pourrait abolir ses droits, il ne

(1) Article *Du séjour de Sa Majesté dans ce royaume*, décret de la Diète de 1575.

le fera pas; au contraire, il veut défendre toutes les libertés et les priviléges du royaume excepté « *les lettres de majesté* » de Rodolphe et de Ferdinand Ier. Les états seront donc appelés comme auparavant à exercer leurs pouvoirs, *en vertu de ces libertés conservées*... »

En effet, le droit historique de la Bohême ne fut jamais changé légalement. Bien au contraire, il obtint *la garantie publique* de l'Europe, à l'égal du droit de la Hongrie.

Oui, la *pragmatique sanction* de Charles VI (1720), acceptée par les Diètes, garantie par l'Europe, sanctionne le droit de succession dans la souche féminine, mais en même temps elle consolide et assure à la Hongrie *et à la Bohême* leur autonomie dans l'Autriche. Bien plus, elle donne à ces deux nations le droit de rompre les liens volontaires qui les unisssent à l'Autriche, si dans la famille régnante il n'y avait pas d'héritier. De même que la constitution hongroise de 1848 rappelle en entier les droits historiques de la couronne de Saint-Étienne, l'acte publié quelques jours plus tard à cause de la Bohême est de la même signification. Ferdinand Ier, le dernier roi de Bohême couronné, dans sa lettre du 8 avril 1848, adressée au ministre Pillersdorf, décrète ce qui suit :

1° La nationalité bohême sera prise pour base; la langue bohême jouira, dans toutes les branches de l'administration de l'État et de l'instruction publique, des mêmes droits que la langue allemande.

2° A la première Diète, qui doit être convoquée sans retard, seront appelés tous les États du pays. Cette assemblée se composera des représentants élus sur une base telle, que toutes les questions importantes puissent être également discutées, et que le plus grand nombre des citoyens puissent être électeurs et éligibles. La Diète aura le droit de discuter et de statuer sur toutes les affaires de l'État.

3° Est accordé au royaume de Bohême la nomination des hauts fonctionnaires responsables résidant à Prague avec un pouvoir très-étendu.

4° La question de réunion de la Bohême, de la Moravie et de

la Silésie sous la même direction siégeant à Prague et avec la Diète commune sera le sujet des délibérations de la première Diète, à laquelle les trois pays seront représentés.

Les dix paragraphes suivants définissent les bases de la constitution, savoir : l'indépendance des tribunaux, la liberté de la presse et des associations, la garde nationale et enfin l'égalité de tous les citoyens du royaume. Donc l'acte du 8 avril 1848 découle du droit historique et s'étend suivant le progrès et les besoins de l'époque.

Anciennement, en Bohême comme dans tous les autres pays, les trois états seulement avaient eu le droit de représenter la nation.

Aucun acte postérieur n'abrogea légalement ce décret impérial. Tout resta ainsi jusqu'au moment où *le diplôme d'octobre* 1861 proclama que « les anciennes constitutions doivent être mises en vigueur avec la participation de la nation. De même qu'en Hongrie, la continuité des droits historiques existe d'après la *constitution nationale*, en vertu de laquelle la maison de Habsbourg fut appelée au trône, en vertu de la *pragmatique sanction* de 1720, de l'acte du 8 avril 1848 et du *diplôme d'octobre*.

Nous ne parlons pas ici de la *continuité légale*, car l'abus de la force ne peut pas être pris en considération à l'égal de la valeur du droit.

Le droit de la nation est imprescriptible.

II

DROITS NATIONAUX DE LA BOHÊME

Nous venons de voir comment se développaient les droits politiques de la nation bohême lorsque, sous l'influence d'un élément extérieur, les institutions d'un esprit différent et

contraire au caractère slavo-bohême commencèrent à pénétrer dans l'organisation sociale du pays. Le germanisme, protégé par les dynasties étrangères, s'introduisait en Bohême avec tant de force qu'il devenait menaçant, et la nation fut obligée de se garantir chez elle et de se défendre par des lois. De là ces fréquentes mentions que nous trouvons dans les décrets des Diètes et des rois de Bohême, et qui ont pour but de faire veiller au respect et au maintien des lois *nationales*. Ces mentions mettent au jour les beaux côtés de la nation bohême : son profond amour de la patrie et l'attachement à sa langue et aux coutumes nationales ; mais elles font voir que la nation allemande, qui se dit depuis des siècles à la tête de la civilisation, a toujours violé les droits les plus sacrés des nations, même de celles au milieu desquelles elle trouvait un refuge hospitalier.

De sorte qu'en retour de leur hospitalité ces nations se sont trouvées contraintes, par l'oppression et les prétentions allemandes, de se défendre par la rigueur des lois.

Sous le rapport des libertés politiques, les premières tentatives pour limiter le pouvoir monarchique eurent lieu sous Jean de Luxembourg. Quant à la lutte contre l'influence et ces prétentions de l'élément allemand, elle ne date que de Vaclav IV.

On sait que Charles IV, ayant fondé l'Université de Prague, donna trois voix aux étrangers et une seule voix aux Bohêmes.

Vaclav IV abrogea ce règlement et distribua les voix en rapport inverse. Les suites de cette mesure furent que tous les étudiants allemands quittèrent Prague pour ne plus y revenir. Les guerres hussites ne contribuèrent pas peu à diminuer l'influence de l'élément allemand. Cependant la nation, ayant présentes à la mémoire les illégitimes prétentions des Allemands, chercha à élever des barrières de plus en plus fortes pour se garantir contre la prépondérance étrangère. Le statut de Ladislas porte que les rois de Bohême doivent accorder les lettres d'investiture en langue bohême et non en langue allemande, soit que les biens se trouvent compris dans le territoire bohême, soit qu'ils appartiennent à d'autres pays.

Le décret de la Diète de 1547 ne permet d'appeler aux charges publiques que des Bohêmes.

Ensuite, d'après ce décret, les étrangers, sujets ou non de la couronne de Bohême, sont tenus de présenter et défendre leurs causes devant les tribunaux en langue bohème. S'ils veulent se servir de l'allemand ou du latin, ils sont obligés d'adresser au tribunal, avant l'appel de leur cause, une pétition où ils demanderont que tous les actes soient traduits en langue bohème par des interprètes jurés. La partie pour qui la traduction sera faite doit payer l'interprète, selon toute justice.

Quant à l'admission des étrangers au titre de citoyen bohême, la même prévoyance préside à la loi qui s'y rapporte.

Dans le décret de la Diète de 1609, nous lisons entre autres : « Tout individu qui demanderait à être naturalisé Bohême doit s'engager d'abord à faire apprendre à ses enfants la langue nationale, de manière qu'ils puissent la parler comme les Bohêmes de naissance, et soient à même de rendre des services, en cas de besoin, à la patrie adoptive.

« Après la mort des citoyens nationalisés, ceux seulement de leurs fils qui parlent la langue bohème peuvent hériter des biens fonciers ; ceux qui ne la savent pas toucheront leur part de succession en argent. Celui des enfants qui ne se conformerait pas à ces règlements verrait son admission aux droits de citoyen considérée comme non avenue. »

Les lois sont très-sévères à l'égard de tout ce qui concerne la vente des biens fonciers aux étrangers. C'est sous le roi Ladislas qu'elles furent promulguées. Nous trouvons, dans la lettre XIV, un paragraphe dont voici la teneur :

« Afin que la vente aux étrangers des biens fonciers ne tourne pas au détriment de l'État et qu'elle n'amène pas des discordes nuisibles, nous statuons qu'aucun prince, seigneur, vladyka laïque ou ecclésiastique ne peut, sous aucun prétexte, vendre, engager, léguer, céder, échanger au profit de personnes étrangères de haute ni de basse naissance, ses châteaux, forteresses, villes, ni aucuns biens fonciers dans le royaume, sans la permission du roi et de ses successeurs. Sa Majesté et ses successeurs,

de leur côté, ne peuvent donner aucune permission sans l'avis et consentement des états.

« Celui qui agira contre ce décret sera puni comme traître à la patrie, condamné à l'infamie, banni du royaume et ne pourra jamais, sous aucun prétexte, regagner ses droits ni civils ni ecclésiastiques.

« L'étranger qui, malgré ce décret, achètera quelque chose, acceptera un don, un engagement ou un échange, perdra son argent; quant aux biens, ils seront remis à la disposition du roi. S'il arrive qu'un citoyen bohême veuille, avec le consentement du roi et la permission des états, donner, vendre ou confier ses biens à un étranger, avant que ce dernier les accepte il devra avant tout donner une garantie, par une lettre sous seing privé, qu'il ne reconnaîtra aucun autre maître que le roi de Bohême couronné, et qu'à l'égal de tous les citoyens du royaume il remplira son devoir envers le pays. Cette lettre sera déposée dans les archives des rois. »

Malgré cette vigilance des états, lorsque la nouvelle se fut répandue que la nation bohême jouissait d'une entière liberté de conscience, les étrangers affluèrent de toutes parts. Les Allemands surtout venaient y chercher refuge; de sorte que, sous Maximilien II, il y avait déjà soixante-dix communes néo-chrétiennes, et, vers 1570, quatorze sectes allemandes étaient établies dans la seule ville d'Olmütz.

Au lieu de se soumettre aux lois du pays, ces derniers prouvaient, suivant leur traditionnelle habitude, leur reconnaissance pour le refuge hospitalier qu'on leur avait accordé, en formulant des prétentions de plus en plus exorbitantes. Ainsi, sous le roi Mathieu, les protestants allemands, croissant en nombre, demandèrent un chancelier particulier allemand, demande contre laquelle protesta la Diète générale à Büdieyovicé-Ispôski, en 1614.

Pour résister à ce courant, la Diète décréta, en 1615, quatre-vingt-onze paragraphes, dont nous détachons le cinquante-sixième, intitulé : « *De la conservation de l'ancienne langue bohême et de son perfectionnement.* » Comme ce paragraphe,

beaucoup plus que tous les autres, porte l'empreinte d'un ardent amour de la patrie, de la langue et des coutumes nationales, nous en citerons quelques passages.

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité et de Dieu unique et éternel. Ainsi soit-il.

« Sa Majesté, le très-puissant empereur romain, roi de Hongrie, etc., etc., comme roi de Bohême, a daigné convoquer à Prague, pour le lundi après la Trinité de 1615, les Diètes générales des trois États du royaume de Bohême, du Margraviat de Moravie, de la principauté de Silésie, des Margraviats de la haute et de la basse Lusace. »

... Les trois états ayant examiné les propositions royales, ont décrété ainsi qu'il suit :

« Se souvenant des efforts qu'avaient fait nos illustres aïeux pour instruire la nation, pour relever, conserver et perfectionner la langue bohême, et considérant qu'avec la disparition de cette langue bohême la nation elle-même pourrait disparaître...

« Que si, d'un côté, ces efforts tentés par nos pères, qui aimaient la patrie en vrais et nobles fils, sont dignes de tout éloge et ne cessent pas d'être indispensables, d'un autre côté nous ne pouvons que blâmer plusieurs de leurs descendants. Ces citoyens n'imitent pas l'exemple de leurs pères, mais introduisent sans cesse dans notre chère patrie différentes langues et nations. A quoi, si l'on ne mettait pas entrave une fois pour toujours, il en résulterait l'oppression et la perte de notre nation. Il est évident qu'il arrive tous les jours des étrangers qui s'établissent ici, étendent leur commerce et leur industrie, acquièrent de grands biens et occupent de plus en plus les emplois, surtout dans les villes et les bourgades, quoiqu'ils ignorent la langue bohême, ne connaissent pas les lois du pays, et ne comprennent pas les parties qui défendent leur cause en Bohême. Bien plus, dans plusieurs localités de ce royaume, ils parlent aux tribunaux et aux conseils municipaux en langue étrangère, ce qui est contraire à la constitution de 1332, où l'on décréta que toutes les causes devaient être défendues en

langue bohême. Dans plusieurs paroisses où le peuple ne parle pas d'autre langue que la langue bohême, il y a des prêtres étrangers qui ne la savent pas; tandis que les Bohêmes ne se rendent pas ailleurs pour s'y établir, qu'ils ne profitent pas chez d'autres nations d'une pareille hospitalité ou protection, qu'ils n'emploient pas la langue bohême aux tribunaux ni dans la chaire. D'où il résulte que le nombre des Bohêmes, dans ce royaume, doit diminuer et celui des étrangers augmenter.

« Ce qu'ayant pris en considération, Sa Majesté, avec le plein consentement des états, a daigné décréter d'abord, que tous les étrangers, qui ont été admis jusqu'à ce jour soient obligés de faire apprendre à leurs enfants la langue bohême; ensuite, qu'étant nés et élevés ici, ils prouvent par leurs actions qu'ils sont Bohêmes, puisqu'il n'y a que la langue qui distingue la nation allemande de la nation bohême.

« En outre, pour que les enfants des étrangers déjà admis aient plus de motifs d'apprendre le bohême, nous statuons que ceux qui parleront bien notre langue pourront hériter de leurs parents, des biens fonciers; tous les autres toucheront leur part en argent.

« Quant à l'avenir, à partir de la date de ce décret des États généraux, aucun étranger ne sera admis au titre de citoyen du pays, s'il ne connaît pas la langue bohême, et s'il ne sait pas bien traduire en cette langue tout ce dont il aura besoin.

« Nous ajoutons cette importante condition, qu'aucun des nouveaux admis, ni ses enfants jusqu'à la troisième génération, ne sera admis à un emploi. D'abord, parce qu'ils ne peuvent pas se déshabituer aussi vite de leurs coutumes et mœurs, ensuite parce qu'ils ne peuvent pas pénétrer assez à fond les lois du royaume de Bohême, pour ne pas y introduire, en remplissant leurs fonctions, quelque chose d'inusité et de nuisible; enfin, pour que les Bohêmes, les vrais enfants du pays, puissent, avant les étrangers, attendre des récompenses, trouver aide et appui pour leurs services fidèles et *réels*. D'autres citoyens bohêmes, voyant leurs enfants récompensés en proportion des mérites de leurs pères, seront stimulés pour ainsi dire, et se dévoueront

plus volontiers en cas de besoin, et n'épargneront ni peine ni diligence pour le bien public.

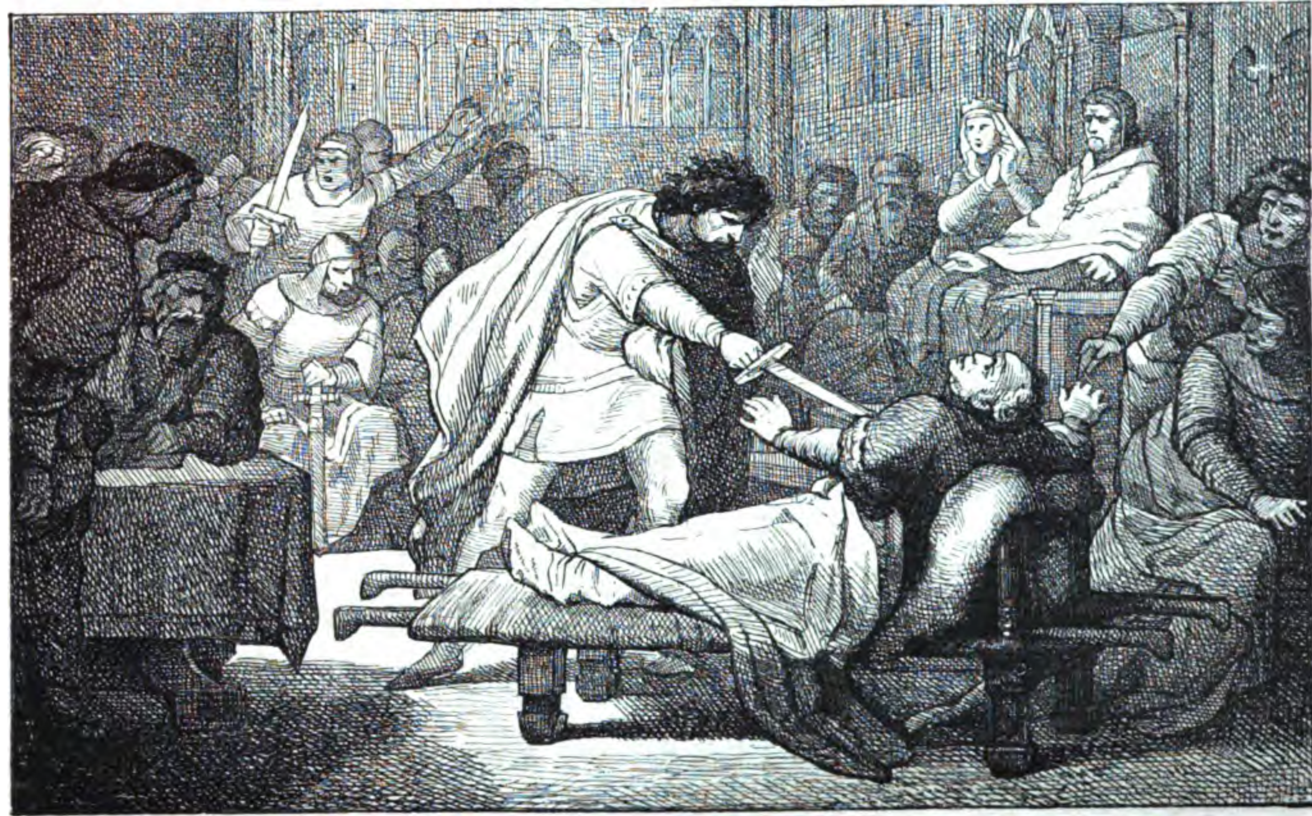
« Comme il est parvenu à notre connaissance que quelques personnes de la haute et basse classe s'engagent mutuellement à ne pas parler entre eux en bohème, ce qui constitue un acte de mépris envers notre langue ; nous décrétons : « Si un citoyen « de ce royaume, quel qu'il soit, ne veut pas parler le bohême, « connaissant cette langue, ou s'il dissuade les autres de la par- « ler, qu'il ne soit pas souffert dans le pays, et qu'il soit obligé « de quitter le royaume dans l'espace de six mois. Et s'il ne « veut pas le faire, qu'il soit privé, comme ennemi du bien pu- « blic, de la jouissance de tous les droits et libertés du royaume. »

« On a découvert aussi que, dans certaines localités du royaume de Bohême et surtout dans les villes, des gens d'origine allemande s'intitulent *commune allemande*, tandis que, dans le royaume de Bohême on *ne connaît pas d'autre commune que la commune bohême*. Attendu que, Sa Majesté le roi, ni Leurs Majestés ses prédécesseurs, de sainte et glorieuse mémoire, n'en ont jamais fait mention ni n'en ont toléré l'existence ; et, qu'en outre, on ne trouve ni dans la constitution du pays, ni dans les lois du royaume de Bohême, la moindre mention des communes allemandes, nous décrétons qu'un fait semblable ne se reproduira plus à l'avenir, qu'aucune commune ne prendra un nom nouveau et étranger, et surtout le nom de *commune allemande*. Celui qui enfreindra cette loi sera passible de la peine susmentionnée. »

III

DROITS ET RAPPORTS INTERNATIONAUX DE LA BOHÊME VIS-A-VIS DE L'ALLEMAGNE

Dans le cours du développement des droits de la Bohême, nous avons vu comment un élément étranger pénétrait de temps



Mort de Tobias à la diète de Prague (30 juillet 1307).

à autre dans la société originaire, et toujours avec plus d'audace. Et si la pression de la nationalité adventice agissait avec tant de force sur la constitution du pays, elle ne pouvait rester sans influence sur les relations extérieures.

Nous voulons parler ici du rapport de la couronne de Bohême avec la Confédération germanique et ensuite avec le Bundestag (Diète fédérale) qui vient de disparaître.

Bon nombre de gens n'ayant pas approfondi les relations qui existaient entre ces deux pays veulent rendre conditionnelle l'indépendance du royaume de Bohême. Cependant *le droit de faire et de changer les lois, d'élire les rois, qui fut toujours l'apanage de la Diète*, et enfin la *pragmatique sanction* garantie jusqu'à présent à la nation bohême protestent contre une pareille assertion. Aussi le droit, usurpé généralement par les empereurs romains, de confirmer les rois et des princes élus, n'avait nulle valeur en Bohême, et n'exerçait aucune influence sur leur élection. Voilà pourquoi les adversaires les plus acharnés de l'indépendance de la Bohême ne la représentent pas, même en théorie, comme dépendant de ce droit purement honoraire de la force. Et en effet, le rapport tel qu'il existait entre l'Allemagne et la Bohême ne pouvait être et n'était qu'*un simple rapport basé sur une convention internationale* entre deux pays *indépendants*. Tous les doutes, à cet égard, proviennent de deux causes que nous nous sommes donné la tâche d'éclaircir.

La *première* est l'engagement que prit saint Vaclav de payer à Henri I[er] (928), un tribut annuel; la *seconde* est l'acte par lequel Sobieslas fut investi de la dignité héréditaire d'échanson de la Confédération germanique, et le droit de voter pour les empereurs qui lui fut accordé en même temps.

L'engagement de saint Vaclav ne limitait nullement l'indépendance de la Bohême, car il tire son origine du consentement mutuel et non d'un rapport féodal. Saint Vaclav désirant obtenir de l'empereur des secours contre les Hongrois, dont il redoutait toujours l'invasion, s'engagea, soit faiblesse, soit amour exagéré de la paix, à livrer tous les ans cent vingt bœufs et à

payer trois cent marcs d'argent. D'ailleurs, l'existence même de ce tribut écarte tous les doutes touchant l'indépendance de la Bohême; *les fiefs* de la Confédération germanique, comme la Bavière, la Saxe, etc., *ne payaient aucun tribut.*

Quant à la dignité d'électeur de l'empire dont fut investi Sobieslas, il est évident qu'elle ne portait aucune atteinte à l'indépendance de la Bohême, car Sobieslas l'obtint pour avoir secondé (1126) l'empereur Lothaire, dans la guerre contre les Hohenstaufen. D'après les paroles de l'empereur Frédéric lui-même, cette dignité fut accordée comme récompense pour les services remarquables rendus par le prince et par les Bohêmes. Et il n'est pas douteux qu'en récompense de si remarquables services, on n'a pas pu limiter l'indépendance de la nation.

Il nous reste encore un fait à éclaircir. La couronne de Bohême possédait en Allemagne de grands biens qui étaient autant de fiefs de la Confédération germanique. De plus, toute dignité et tout emploi dans la Confédération rendaient le dignitaire son vassal. D'où il résulte que les rois prenaient ordinairement la possession de ces biens ou de la dignité *personnelle* d'électeurs dans une cérémonie, et selon les coutumes féodales.

Mais cette cérémonie n'eut lieu que lorsque la cour impériale (privilége de Frédéric) se trouvait à la distance moindre de quinze lieues des frontières bohêmes.

Elle n'eut pas lieu du tout toutes les fois que les rois de Bohême étaient empereurs d'Allemagne.

C'est cette cérémonie pourtant qui servit à répandre l'opinion que les rois de Bohême recevaient des empereurs le pays et la couronne de Bohême comme fiefs de l'empire.

Les diplômes et les lettres d'investiture prouvent assez combien cette opinion est fausse. Ces documents ne sont pas nombreux, vu les causes que nous venons de mentionner. Les paroles du seul diplôme de Frédéric, délivré à Ladislas (1741), nous suffiront. Car dans le passage où l'on parle des fiefs, nous lisons: « *Das Churfürstenthum mit der chur des Ertzschenkenamtes mit sampt der Grafschaften und allen Fürstenthümern... zu der Cron Bhömen gehorig* »... Il ne s'agit donc pas de la cou-

ronne royale. De plus, le mot *Churfürstenthum* ne désigne pas le pays bohême, mais seulement la dignité attachée à la *personne* du roi, on le voit par les paroles du privilége du même empereur : « *Und haben darumb... demselben unsern lieben sohn und oheim, dem Konig zù Boheimb* auch *des Churfürstenthumbs und Ertzschenkenampts...* » Non moins précis à cet égard est le diplôme de Charles V, accordé à Ferdinand Ier (1554), où nous ne trouvons dans l'énumération des fiefs de l'empire aucune mention concernant la Bohême. Il est donc évident que les rois de Bohême, en prenant la dignité d'électeur, ne devenaient que personnellement vassaux de la Confédération. Le fait suivant sera une preuve de plus. *Marie-Thérèse*, ayant épousé le grand-duc de Toscane, demanda que la dignité d'électeur lui fût reconnue. Les électeurs, considérant que cette dignité était attachée à la personne du roi et non à la terre dont le grand-duc devint copossesseur, décidèrent (1741) « que la voix de Bohême sera suspendue, car il n'y a pas de roi de Bohême. » Désormais les rois de Bohême cédèrent la dignité d'échanson aux comtes d'Althun, et ne la mirent plus au nombre de leurs titres. La chose aurait certainement pris une autre tournure si les électeurs n'avaient pas eu raison. Dans une autre occasion, lorque les électeurs eurent des craintes que Ladislas ne donnât sa voix à Maximilien, ils ne l'invitèrent pas à l'élection de l'empereur.

Ladislas réclama l'exercice du droit attaché à sa personne comme roi de Bohême, et même voulait, à cause de cela, se liguer avec les Hongrois.

Mais les électeurs, non-seulement cherchèrent à s'excuser, mais ils s'engagèrent, si pareil acte illégal se renouvelait, à payer au roi de Bohême chacun 500 marcs.

Ainsi, ni le tribut de Saint-Vaclav, ni la dignité d'électeur, conférée aux rois comme récompense, ne pouvaient limiter et en effet ne limitaient pas l'indépendance de la Bohême.

La plus frappante preuve de notre assertion est que les Bohêmes ne furent jamais redevables d'aucun service militaire vis-à-vis de la Confédération germanique; qu'ils ne furent

jamais sous la juridiction de son tribunal suprême; qu'ils ne payaient pas l'impôt obligatoire pour les autres électorats; et, enfin, comme nous l'avons dit plus haut, qu'ils étaient toujours libres d'élire leurs rois.

Si, toutefois, une de ces conditions fondamentales de l'indépendance de la Bohême fut enfreinte, ce n'était qu'une *violation momentanée* de la part du plus fort, violation causée, le plus souvent, par les menées des ambitieux candidats à la couronne. Finalement, le rapport légal et international du royaume de Bohême à la Confédération sortit toujours vainqueur de ces épreuves. Car, il faut le dire, il fut énergiquement défendu, non-seulement par la nation, mais même par ses rois d'origine allemande.

Brzetislas Ier (1039) fut le premier qui définit avec clarté et énergie les rapports mutuels de la Bohême et de l'empire. En acceptant l'engagement de Saint-Vaclav, touchant le tribut annuel, et celui de ne pas combattre la Confédération par les armes, il déclara franchement à Henri III qu'il *aimerait mieux céder une partie du territoire que d'accepter le joug allemand.* Pour appuyer par la force sa déclaration, il arma la nation et se ligua avec le roi de Hongrie. Cent ans plus tard, lorsque l'empereur Lothaire voulut intervenir dans les affaires intérieures du royaume, sous le prétexte de la prétendue usurpation de la couronne par *Sobieslas*, celui-ci déclara, comme Brzetislas, à la Confédération : « que l'élection du roi de Bohême ne dépendait jamais de l'empereur, mais des seigneurs bohêmes, et par conséquent il préférait périr en défendant la justice que de permettre qu'on lui donnât des ordres injustes. » Cette fois, en effet, la guerre éclata. Lothaire vaincu à Chlum conclut la paix. Le traité confirme Sobieslas comme roi de Bohême, et reconnaît à la nation, au nom des empereurs, le droit de la libre élection des rois.

Malgré l'importance et la vigueur de cet acte, qui ne peut être révoqué en doute, *Frédéric Barberousse* le viola avec impudence. Ayant fait apporter dans la salle des Diètes des haches de bourreau, il menaça de mort les seigneurs bohêmes réunis et

leur imposa pour roi le prince Frédéric. En outre, il détacha la Moravie, en fit une margravie allemande et la donna à Conrad Otto. Cependant, bientôt après, tout cela fut changé par Frédéric Barberousse. Car Vladislas Ier, ayant vaincu Conrad Otto à Lodenice, le força à renoncer au titre de margrave. De sorte que l'indépendance de la Moravie fut assurée de nouveau.

Sous Henri IV la violence et les trafics des empereurs atteignirent le plus haut degré. Henri promettait à celui qui lui payerait 6,000 marcs d'argent la couronne de Bohême. La malheureuse concurrence de l'évêque de Prague, Brzetislas, et de Przemyslas Ottokar rendait, pour ainsi dire, légal ce révoltant abus de la force.

Ce n'est qu'après la mort du premier que Vladislas II céda volontairement (par le traité du 6 décembre 1197), le trône à Przemyslas, mit fin à ce scandaleux trafic et contribua à relever la force morale de la nation bohême. Sous son règne, les Bohêmes revendiquèrent et obtinrent de nouveau la reconnaissance du rapport légal du royaume à la Confédération, rapport établi par le traité de Chlumec. En outre, Frédéric II (1212) renonça à toute ingérance dans l'élection des rois. Ensuite, en se réservant le droit de confirmer l'élection, il affranchit le royaume de tout impôt que tous les princes allemands à cette époque furent obligés de payer. Enfin, il renonça au droit d'accorder l'investiture aux évêques bohêmes et rendit de cette manière le rapport du royaume avec la Confédération tout à fait nul.

Désormais, les rois de Bohême ne furent pas obligés de siéger à la Diète de la Confédération, à moins qu'elle ne fût convoquée à Nurnberg, à Bamberg ou dans certaines circonstances à Mersebourg. Mais, dans ce cas même, ils devaient s'y rendre non à cause des droits de leur pays, mais en raison de leur dignité d'électeurs, Enfin on laissa au roi le libre choix, ou, quand avait lieu à Rome le couronnement de l'empereur, de lui fournir 300 hommes armés et équipés, ou de payer simplement, à cette occasion, 300 marcs d'argent.

Ici nous devons rappeler que le tribut de Saint-Venceslas se

composait de 120 bœufs et de 500 marcs d'argent. On le remplaça sous Henri IV, par 300.

Les rois de Bohême ne furent point forcés de fournir un contingent quelconque à la Confédération. Toutes les fois qu'ils le faisaient, c'était tout simplement par suite de conventions et en vue de bénéfices. Ainsi, par exemple, comme récompense pour les troupes auxiliaires envoyées à Henri IV, Vladislas II obtint le titre de roi et la haute Lusace.

Pour le secours donné à Frédéric III (1462), contre les Viennois, par Georges Podiébrad, le nombre de guerriers dus par la Bohême à l'empereur fut réduit à 150 hommes ou à 150 marcs d'argent.

Les privilèges de Ferdinand II servirent de base à la bulle d'or (1355). L'empereur Charles IV, comme roi de Bohême, plein de sollicitude pour la prospérité de son royaume, confirme toutes les lois sauvegardant l'indépendance de la Bohême, et ses rapports internationaux avec l'Allemagne en les étendant sur la Silésie et les Lusaces, qu'il incorpora définitivement dans les États de la couronne de Saint-Venceslas.

L'indépendance de la Bohême sous le rapport de la juridiction fut garantie avec non moins de précision et d'énergie par la bulle d'or, et par des décrets et des traités.

D'après la bulle d'or, les Bohêmes *ne peuvent être jugés que d'après les lois locales*, lesquelles défendent de citer les Bohêmes devant les tribunaux étrangers.

D'un autre côté, en vertu du traité conclu entre Georges Podiébrad et Frédéric III, ce dernier, en avouant qu'il n'avait pas le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures, renonça en son nom et au nom de ses successeurs à toute influence sur la juridiction, et assura que les empereurs allemands ne chercheraient jamais à imposer à la Bohême un *capitaine impérial*, comme cela existait pour les provinces allemandes.

Ferdinand Ier, désirant écarter toute apparence même de la dépendance du royaume de la Confédération, défendit d'en appeler aux tribunal de Magdebourg, bien que ces appels n'aient été que volontaires.

Pour éclaircir complétement les conditions fondamentales de l'indépendance de la Bohême, nous citerons la protestation très-importante de Ferdinand Ier contre les prétentions illégitimes de la Confédération.

Cette dernière décréta, à la Diète d'Augsbourg de 1548, que la Bohême, à l'égal des autres pays allemands, devait payer l'impôt au profit de la Confédération. Ferdinand Ier, qui ne peut être suspect de sentiments bohêmes, mais que révoltaient ces iniques et périodiques attentats à l'indépendance du royaume de Bohême, s'éleva avec force, au nom de la vérité, de la justice et de l'histoire, contre la Confédération germanique.

Il lui prouva que la Bohême ne fut jamais incorporée à la Confédération; qu'elle n'y est pas liée par des liens féodaux; que lesdits liens ne concernent que les biens fonciers appartenant à la couronne de Bohême et situés dans les pays allemands; que les rois ne prennent pas part aux comices; qu'ils n'y possèdent ni siége ni voix; que le royaume de Bohême n'est soumis ni à la tutelle ni au protectorat, ni aux lois, ni à la constitution de la Confédération; que le territoire n'est pas enclavé dans celui de l'empire; donc, considérant tous ces motifs, les Bohêmes ne peuvent être obligés à payer à l'empire ni impôts, ni contributions.

Tel était le rapport des deux États indépendants, de l'Allemagne et de la Bohême. Il a survécu à toutes les épreuves: au *readmisse* de Joseph Ier, de 1708, et à l'union au Bund allemand, opéré par François Ier. Car le *readmisse* n'était autre chose qu'un traité entre deux États indépendants. Les stipulations de ce traité portaient d'un côté que l'empereur Joseph Ier devait payer le si-nommé *reichsanschlag* et 300 florins pour le tribunal impérial; d'un autre côté, elles assuraient au royaume de Bohême la défense de tout le Bund, en cas de besoin, avec cette clause expresse, que ce traité ne sera pas au détriment des droits, priviléges et libertés du royaume. Quant à la réunion arbitraire de la Bohême au Bund, sous François Ier, elle ne pouvait, nous le répétons, ni affaiblir ni supprimer la force

de l'ancien rapport de ces deux États. Lorsque le congrès de Vienne forma le nouveau Bund allemand à la place de l'ancienne Confédération, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche devaient y accéder avec toutes les provinces qui avaient appartenu à Confédération. (Pour toutes celles de leurs possessions qui ont anciennement appartenu à l'empire germanique, art. 53 des *Actes du congrès*.)

Aussi la réunion de la Bohême au Bund se fit contrairement et au mépris des stipulations de l'acte que créait ce Bund; au mépris du serment du roi de Bohême, qui défend expressément non-seulement d'annexer le royaume à un autre État, mais qui défend clairement au roi « de détacher rien du territoire du royaume. » Cette réunion au Bund était encore au mépris de *la patente* rendue par le même François Ier, le 1er août 1804. En prenant le titre d'empereur d'Autriche, « pour les grands et nombreux États comprenant de précieux royaumes et d'indépendantes principautés », François *garantit pour l'avenir, à tous ces royaumes et pays, la conservation de leurs titres, constitutions et privilèges.* « Tous les royaumes et autres provinces conserveront leurs noms d'États; quant aux pays qui étaient en rapport avec la Confédération germanique, ils conserveront ces rapports *sans changer leurs anciens traités et privilèges;* le couronnement du roi de Hongrie et *de Bohême* restera comme jusqu'à présent sans modification. » Or, on a pu voir plus haut quels étaient les traités et les privilèges du royaume de Bohême. Quand même nous aurions perdu ces documents et qu'il aurait été possible d'effacer l'histoire de Bohême, la déclaration de Ferdinand Ier, à elle seule, suffirait pour prouver l'indépendance de ce royaume.

Le rapport légal, historique, international de la Bohême et de la Confédération germanique n'a pu être changé, même par le *readmisse* de Joseph Ier. Légalement, personne n'a eu le pouvoir de le changer *sans le consentement de la Diète. Et la Diète n'a jamais ratifié la réunion de la Bohême à la Confédération germanique.*

Dr ZÉFY

L'INSURRECTION DES HUSSITES EN BOHÊME

L'insurrection des Hussites, en Bohême, contre l'empire et le papisme, bien qu'elle ait devancé d'un siècle l'esprit révolutionnaire universel des temps modernes, en offre néaumoins tous les éléments. Son but principal était en apparence une réforme religieuse, mais c'est cette réforme qui contient toutes les autres, savoir, une transformation économique de la société, qui n'est autre chose dans la pensée de toute révolution qu'une incarnation de la justice divine et immortelle dans l'humanité. Dans ce sens, toute révolution n'est qu'une nouvelle révélation religieuse. Il n'y a pas eu, et il ne peut pas y avoir de révolutions sceptiques, et encore moins de révolutions athées; celles mêmes qui, comme la révolution française, semblent d'abord être emportées par le tourbillon négatif du scepticisme, ne sont en effet qu'un renouvellement de la foi en l'immortalité des destinées humaines, qu'un retour passionné aux décrets et aux commandements profanés de la Providence. On sait que de ces deux écoles différemment religieuses, de celle de Voltaire et de celle de Jean-Jacques Roussseau, cette dernière, fanatiquement professée par les Jacobins, s'empara du règne dans un moment critique, et seule devait sauver la France de l'esprit destructif contenu dans la moralité négative des *Rationalistes*. On sait aussi que la contre-révolution fran-

çaise dans la philosophie du dix-huitième siècle n'était que l'école de Hobbes combinée avec celle d'Holbach; que la cour de Louis XV et toute la hiérarchie supérieure de l'Église professaient ouvertement cette doctrine mixte du despotisme et de l'athéisme, et que ce fut la cause principale non pas de la décadence générale, mais de cette décadence indigne de l'aristocratie française devant le déisme des Jacobins. Tout pouvoir révolutionnaire doit devenir sacerdoce profondément croyant à un dogme, au nom duquel les masses se lèvent vers la nouvelle vie politique et sociale, contre le dogme ébranlé de l'oppression; quant aux signes extérieurs et coutumes, sous lesquels ces deux églises marchent l'une contre l'autre, ils n'occupent l'observation de l'historien-philosophe qu'autant qu'ils lui servent comme signes positifs ou négatifs dans ses calculs, en présumant les décrets de la Providence. Dans ce sublime sens religieux toute révolution provient de Dieu. Toute la force de la Convention française, depuis l'envahissement de la foi des Jacobins, n'avait d'autre source que la conviction révolutionnaire et sacerdotale de son conclave, en l'infaillibilité de son messianisme; ses décrets avaient l'ensemble et la force d'une Église triomphant d'en haut; ils menaçaient d'un éclair et d'un foudre à la fois, comme la colère des prophètes d'Israël, et écrasaient l'incrédulité contre-révolutionnaire comme le glaive d'Omar, sans compter ni la puissance, ni l'état, ni le nombre des infidèles.

Les *Indépendants* de Cromwell sentaient la même toute-puissance d'une révélation d'en haut, lorsqu'ils étaient forcés de s'emparer du mandat général de toutes les sectes religieuses et politiques, dont la fédération bariolée menaçait la révolution anglaise d'une destruction. De ce même élan se lève la révélation des Hussites, en Bohême, deux siècles avant la révolution d'Angleterre, trois siècles et demi avant celle de France. Jean Huss, continuateur de Wikleff et des Albigeois, annonçait, comme tous les révolutionnaires, l'avénement du Règne de Dieu, c'est-à-dire du règne de la justice de Dieu dans la société humaine, en léguant à son peuple sa réalisation, d'abord chez lui et ensuite chez tous les peuples de l'Europe. La nation des

Bohêmes a accepté le testament de son apôtre révolutionnaire, et a compris qu'elle était ce peuple élu, destiné à rompre les triples nœuds du pape, de l'empereur et des Allemands qui, ayant privé les Slaves de l'occident de leurs esprit national, déshéritaient et dénationalisaient toute cette race. Alors éclata l'insurection à la fois religieuse, sociale et politique, ou *la révolution complète*, dans toute la Slavie occidentale, non contenue dans la République polonaise ; la Moravie, la Silésie, la Bohême propre et les restes des races slaves, non germanisés encore au bord de l'Elbe, ont tellement ébranlé le joug de l'aristocratie allemande, celui de l'empire et celui de l'Église romaine, qu'elles nous ont laissé, dans le feu d'une guerre acharnée, le spécimen d'une révolution radicale slave. Cette insurrection des hussites annonçait le règne d'une fraternité sociale, dont l'unique symbole religieux a été la communion sous deux formes, et le refus de toute hiérarchie ecclésiastique et monarchique. Donc, quoique les Bohêmes ne combattissent apparemment que pour conserver leur nationalité et la réforme du culte, l'un et l'autre étaient si intimement liés avec leur économie sociale, contre les usurpations de la féodalité et du clergé allemand, que cette révolution, dans sa tendance la plus pratique, est une *révolution* complétement *agraire*. En cela les Bohêmes n'ont fait que devancer les autres révolutions européennes, qui montrent aux observateurs ordinaires seulement le côté politique de leur organisation ; mais chacune d'elles contient, quoique à différents degrés, les mêmes nécessités d'une transformation tout économique.

Le signe extérieur de l'insurrection bohême, comme plus tard celui de la révolution anglaise, était à la fois biblique et chevaleresque. Comme dans toutes les autres insurrections, on y voit trois partis, dont un seul *a raison*, savoir le parti d'initiative, celui qui a la volonté et la foi en son infaillibilité sacerdotale de garder le dogme insurrectionnel. Telle sera dans deux cent et quelques années *la légion* de Cromwell entre les autres sectes anglo-réformatrices, tel sera dans trois siècles et quelques années le *club* des Jacobins entre toutes les autres nuances de la révolution française, tels furent en Bohême

les *Taborites* de Jean Zizka, de Trocnov. Aussi longtemps que furent à la tête de l'insurrection nationale ces troupes héroïques, impitoyables vis-à-vis de toutes les oppressions, sans en distinguer aucune, la nation garda intactes la pureté et la perfection du dogme de Huss, et avec lui la communion sociale; elle remporte une suite de victoires miraculeuses qui montrent la sanction de volonté de Dieu au petit peuple, qui semblait déjà plongé dans les flots du germanisme catholique. Le parti des *Calixtins*, composé, comme en Pologne, de la noblesse et de sa nombreuse clientèle, constituant alors une partie intégrale de la nation, veut borner le *desideratum* de l'insurrection à la liberté spirituelle du culte nouveau sans la réaliser dans l'économie sociale; mais, quoique numériquement beaucoup plus fort, ce parti doit suivre l'élan des Taborites et se cacher dans le tourbillon de victoires décisives, comme plus tard la masse indifférente suit en Angleterre la colonne d'attaque des Indépendants, et en France celle des Jacobins.

Le troisième parti est composé de la bourgeoisie presque germanisée, qui, quoique contraire à la féodalité allemande, au clergé supérieur et aux couvents, mais inclinée à la transaction avec l'empereur pour obtenir seulement la paix, n'ose nullement se pronocer dans la période héroïque de l'insurrection, qui semble être le soulèvement général de tout le peuple slave, dans les quatre pays confédérés.

Les Taborites forcent au silence ces deux éléments contre-révolutionnaires par la terreur de leur infaillibilité et par les victoires remportées sur l'invasion extérieure. Aussi, depuis 1418 jusqu'à la mort de Zizka, en 1429, toute la puissance de l'empire allemand se brise contre les forts mobiles des Taborites, et s'écroule sous leur fléau à pointes de fer. Toute la nation ne s'occupait alors que de boucher les brèches de ces retranchements ambulants, et de passer sans cesse cette arme terrible aux mains de Zizka et à celles de Nicolas de Hussinec, qui, par le testament de Huss et celui de Jérôme de Prague, étaient confirmées pour ce *battage,* appelé la guerre de Dieu. Les chroniqueurs, dans les victoires inouïes des Hussites, ne voient

que l'ardeur hérétique, l'excellente tactique et la bravoure des chefs, mais ils ne devinent pas que cette ardeur n'était que la sanction de la transformation radicale de la société des Slaves occidentaux, arrêtée et opprimée dans son développement national par l'empire féodo-catholique. Ils sont encore moins capables d'apercevoir dans la fameuse tactique de Zizka, de Nicolas de Hussinec et des deux Prokop autre chose qu'une invention ingénieuse des célèbres tacticiens.

Aussi, les Tabors de Bohême, c'était le soulèvement armé du peuple slave, qui quittait ses campagnes envahies par les Allemands et la bourgeoisie germanisée. C'étaient des villes slaves armées sur des chars roulants, opposées aux villes immobiles de la féodalité germanique. Les perfectionnements de ces chars traditionnels slaves en face des menaces de l'arme à feu, déjà introduite presque partout, appartiennent en effet aux chefs des Hussites, mais l'idée fondamentale de ces fortifications transportables, *agressives et défensives* (comme les nomme justement le général Wroniecki) était dans la nation même, et, comme dans toutes les révolutions de la tactique, c'est une forme fidèlement guerrière du révolutionisme religieux et sociale qui soulevait alors toute la Slavie occidentale.

Tant que les Taborites, comme plus tard la légion de Cromwell et la Convention française, remplirent de la terreur de leur infaillibilité toutes les couches de la nation, la nation entière exaltée, jusqu'à complète insensibilité physique, ne compta pour rien ni les pertes de la guerre, ni la diminution de sa population, ni la destruction de ses biens, parce qu'elle était sûre de reconquérir tout cela dans la communion du Tabor triomphant. En vain le parti modéré essayait d'opposer à la mort des premiers chefs des Taborites la concurrence dynastique, en appelant, contre l'empereur, sur le trône national de la Bohême, le neveu de Witold, Sigismond Koribut. Même une grande bataille, gagnée par ce prince près d'Aussig, en 1426, ne put pas lui acquérir la direction de cette insurrection si populaire à laquelle n'allait qu'une dictature à la fois militaire et prophétique, et qui ne pouvait ni supporter ni com-

prendre aucun autre genre de pouvoir. Ainsi, l'invasion d parti noble et monarchique, dans la direction de l'insurrection n'a fait qu'introduire l'anarchie, menaçant d'un proche suicid cette cause si radicalement révolutionnaire, malgré la con tinuation de victoires remportées par le seul élan de la premièr période.

Pendant cette courte royauté des Hussites, plusieurs faction rétrogrades se levèrent pour allumer la guerre civile; mai la revanche dictatoriale des Taborites, sous les terribles fléau des deux Prokop, maintint encore pour quelque temps tou ces schismes, en chassant Korybut et en transportant la révo lution victorieuse des pays slaves en Allemagne, et même dan des pays héréditaires de la maison d'Autriche.

Si jamais une révolution radicale et intrépide a conquis l droit de vaincre avec ses propres forces, c'est sans doute cett insurrection religieuse et sociale du peuple bohême et morave Ignorée des autres Slaves, elle a essayé, malheureusement tro tôt, tous les phénomènes du plus vital révolutionisme, elle en résolu en elle-même les plus difficiles problèmes, mais n'ayan pas rempli les inévitables conditions des lois providentielle de l'histoire, car elle ne savait se communiquer ni à ses ennemis qui devaient la comprendre, ni à ses alliés, qui pouvaient l soutenir. Les Allemands devaient encore attendre cent an cette réformation, annoncée par Jean Huss, et née du martyr précoce d'un peuple entier. L'ordre Teutonique baissant déj sous le glaive de la Pologne et de la Lithuanie, et l'empir ébranlé par les Bohêmes, c'était là pour les Slaves les deu pôles inséparables de l'oppression germanique; mais la puis sance, à peine enfantée, de la Pologne ne l'avait pas encor compris.

La Pologne seule, en prêtant à ses alliés naturels son bras déjà victorieux dans les guerres contre l'ordre Teutonique, eû pu maintenir la révolution des Hussites et par elle l'*hégémoni* dans toute la Slavie et la prépondérance de la civilisatio slave sur la civilisation germanique. Mais la Pologne de c temps-là ne se sentait pas encore une nation slave, elle s

croyait plutôt une production de la civilisation hâtive dans la barbarie slave, elle croyait en ce qui était impossible, en un anachronisme de l'histoire. C'est pour cela que ce nouvel élément de la *synthèse* polonaise, c'est-à-dire ce parti lithuanien de Witold, qui n'était pas encore tout à fait converti au christianisme, a trouvé quelque parenté avec le hussitisme des Bohêmes, et lui prêtait le secours de sa propre impulsion, comme jadis la chevalerie de Bohême secourait Iagello dans ses guerres contre l'ordre teutonique. Il est connu que c'est dans les guerres contre les pays slaves devenus teutoniques que les plus célèbres chefs des Hussites ont appris, non-seulement l'art militaire si fameux dans les rangs polonais et lithuaniens, mais c'est là aussi qu'ils se sont *habitués* à cette haine implacable contre le germanisme catholique, haine qui a été le principal moteur du génie insurrectionnel. La Pologne et la Bohême avaient alors le même ennemi, l'ennemi commun de leur race, avec lequel il n'y avait pour elles aucun moyen ni de s'entendre, ni de traiter; malheureusement, il pressait d'une manière bien différente l'une et l'autre de ces deux puissances slaves. L'imprévoyance de l'égoïsme polonais, satisfaite d'une prépondérance gagnée sur l'ordre teutonique dans une extrémité de ce vaste champ de bataille, a abandonné la Bohême dans l'autre à la vengeance du reste de la race germanique.

Ce péché originel, ce péché de la genèse de l'histoire polonaise, pèse sur elle dans la suite jusqu'aux partages. C'est lui qui a mis la nation polonaise hors de cause dans la réformation chrétienne en Europe, c'est lui qui a rendu indifférente à tout le monde la destinée si brillante mais enfermée en elle-même de cette gigantesque république, en la plaçant négativement du côté des puissances catholiques menacées dans leur existence, sans compensation, ni physique, ni morale, dans le camp des ennemis des Slaves; c'est lui enfin qui l'a écartée de la transformation générale de l'Europe au seizième siècle et dans la première moitié du dix-septième. Or, il ne faut pas oublier que c'est de ce temps-là qu'est sorti le monde moderne. Toutes les nations dignes d'entrer dans l'aréopage de l'Europe, relevée du

chaos du moyen âge, devaient en acheter le droit en payant leur tribut dans la guerre de Trente Ans et celles qui l'ont précédée.

La Pologne seule, parmi les puissances de l'Europe civilisée, reste ignorée, neutre dans ce nouveau contrat des peuples, parce que, cent ans avant la réformation allemande, elle n'a pas rempli cette mission prophétique qui lui était destinée en partage dans la réformation universelle. Ainsi, l'implacable *Némésis*, pour nous punir d'avoir négligé nos devoirs internationaux pendant trois cent cinquante ans d'une gloire et d'une liberté apparentes, nous préparait l'expiation d'aujourd'hui, châtiment mérité par l'inexécution de notre mission tutélaire du révolutionisme fraternel des Hussites, méconnue par la Pologne des Jagellon. Hors de cette mission, le génie polonais ne devait en trouver aucune digne de lui dans le mouvement moderne, et comme grande république, la Pologne ne pouvait accepter un rôle secondaire. Repousser des invasions asiatiques ne peut pas être compté pour une *mission* historique ; ce n'était qu'une garde passivement conservatrice aux portes du christianisme ; et que ne se faisait-il pas dans cette garde !

Or, au commencement du quinzième siècle et jusqu'à la formation du tzarisme de Pierre Ier, au commencement du dix-huitième siècle, la république polonaise était la seule puissance entière et responsable dans toute la Slavie, et tout ce qu'elle ne permettait ou n'appliquait pas dans la moitié orientale de l'Europe devait nécessairement tomber. Il fallait donc à la Bohême, ce petit pays slave, une impulsion sans pareille, pour se mettre à la tête de la révolution européenne sans l'adhésion de son gigantesque voisin, pour oser se lever avec le fléau du paysan slave contre le soleil du pape et de l'empereur. Un tel *prométhéisme* ne pouvait que vaincre moralement, que semer la révolution réformatrice par toute l'Europe ; c'est ce qu'il a exécuté en effet, mais matériellement il devait, de toute nécessité, succomber sur l'autel d'un sacrifice prématuré. Mais, pour nous autres Slaves et Polonais, tout dans cette révolution hussite avortée, tout est classique et immensément instructif. Jusqu'au



Défaite des Taborites à Lipan (30 mai 1434).

complet épuisement des forces vitales de ce peuple modèle si peu nombreux, sa vaillance révolutionnaire seule remplace pour lui toute puissance matérielle. Le parti des Taborites, avec une courte interruption due à une fantaisie dynastique, repousse pendant dix-sept ans brise ou chasse au delà du Danube et de l'Oder toute cette foule envahissante, en menaçant le Saint-Empire d'une insurrection compliquée réprouvée alors de l'Europe entière.

Tant de victoires, seules causes de l'épuisement de cette génération vaillante, n'aboutirent qu'à l'attiédissement de la contre-révolution entre la noblesse calixtine et la bourgeoisie de Prague, osant élever leurs voix sceptique sur ces ruines sacrées. Ce n'est qu'en 1433 que, couverts par la chevalerie des Prokope, les partisans de pacification, qu'on peut comparer à la faction diplomatique d'aujourd'hui, ne craignirent pas de conférer avec l'empereur Sigismond ; mais pendant l'insurrection, adresser une seule parole au tyran, c'est se rendre déjà à merci, et en conséquence faire le premier pas vers la trahison ouverte. Les *Compactata de Prague*, conclus entre les Calixtins, les Praguois et l'empereur, donnaient comme garantie l'autonomie bohème sous le sceptre du roi-empereur et la liberté du culte. Ce patriotisme *modéré* croyait que c'était pour cela que Huss avait péri sur l'échafaud du synode de Constance, et il pensait que pour cela seulement Zizka s'était sacrifié avec un demi-million de Slaves-Hussites. Ces misérables factions n'ont pas pu comprendre que, pour une nation qui a déjà levé l'étendard sous l'invocation des trois mots *Mane Thecel Phares*, il faut vaincre ou périr dans ce duel à mort entre elle et la monarchie.

Cette bourgeoisie bornée et cette noblesse impuissante croyaient qu'on pouvait bien terminer le différend quand on leur permettait de conserver leur langue et de communier sous deux espèces; elles croyaient pouvoir se confier à cet empereur Sigismond qui, ayant donné un *sauf-conduit* à Huss, l'avait fait néanmoins brûler vif. Depuis longtemps, ces éléments réactionnaires entretenaient une haine contre les exécuteurs du tes-

tament de Huss, et ils redoutaient plus le joug de leur vertu que celui des Allemands.

Mais cette coalition *modérée*, contre les fidèles Taborites, n'eût pas osé pousser sa trahison jusqu'à s'allier si vite avec 'ennemi, sans la décomposition du Tabor même en sectes exagérées et pétulantes, qui sont toujours le venin le plus funeste des révolutions. Nous avons dit plus haut, que le but prophétique de cette épopée anticipée fut d'essayer aux dépens de la république bohême toutes les *évolutions* et les décompositions possibles qui devaient avoir lieu plus tard dans les futures révolutions de la chrétienté. Comme en Allemagne l'anabaptisme des *Johannites* de Leyde et de Munster devait encore plus vite profaner et affaiblir cet anabaptisme rural et évangélique des peuples de Franconie, de Thuringe, de Souabe et d'Alsace; comme en Angleterre, il fallut toute la force de bras de Cromwell pour écraser ces *Niveleurs* menaçant les *Indépendants* de les faire descendre jusqu'à leur démagogique olie; comme les convulsions des *Maratistes* et des *Hébertistes* troublèrent la France jusqu'à ce que la *Montagne* les eût enterrés sous sa lave volcanique, de même en Bohême, aussitôt après la mort de Zizka se leva contre le Tabor la rivalité fatale des *Orphelins* et des *Horebites*.

La discipline militaire, les fatigues de la guerre et la hiérarchie de mérite devinrent surtout odieuses à ces petites ambitions, qui, seulement sur les flots d'une foule paresseuse comptaient atteindre le *tribunat* du pouvoir et usurper par suite tous les fruits des victoires des Taborites. Comme ces Érostrate de Westphalie, qui, se disant en relation directe avec Dieu, rejetèrent toute autorité de la raison humaine, ainsi cette *écume* du hussitisme, cherchant dans une inspiration d'en haut un prétexte pour se soustraire à tous les devoirs terrestres, sortit des égouts des villes, qui, déjà assez germanisées, regardaient avec indifférence la lutte de l'indépendance nationale. Conduits par les faux prophètes, attendant une victoire par l'invasion des miracles météorologiques, ces bandes de brigands et d incendiaires se jetèrent contre le rigorisme sévère

des Taborites avec toute leur rage fratricide. Dès ce moment la révolution bohême sentit dans ses entrailles les atteintes mortelles du poison. D'autre part, la noblesse altérée de vengeance, en accusant les Taborites de Prokope de tous les abus et crimes commis par ces schismatiques du Tabor, provoqua contre ses héros une guerre à outrance pour forcer la réconciliation avec l'empereur.

La chevalerie de Tabor, appelée pour reconnaître les *Compactata* conclus sans son concours, dispersa cette canaille et assiégea Prague ; mais, comme plus tard, en Pologne, les confédérés de Targowiça, appelèrent l'invasion moscovite, les troupes impériales appelées par la confédération traîtresse des Calixtins et des Praguois arrivèrent joyeusement appuyer la *constitution des Bohêmes fidèles à leur roi*, et livrer la dernière bataille de Lipan, près de Czesky-brod avec les derniers des Taborites. Les deux Prokope succombèrent ici, en 1434, sous des monceaux de cadavres ; avec eux périt l'idée du révolutionisme slave ; et, à la génération qui n'avait pas su sauver à temps ses prophètes en Occident, son avant-garde historique, resta pour toute lumière l'ignorance et la barbarie. La mission slave, dans l'humanité, passa avec tout le butin de la victoire au camp allemand. Quelle catastrophe pour cette grande nation qui, d'une seule fois, dépensa toute sa force révolutionnaire dans une tentative infortunée ! La force révolutionnaire ne peut pas renaître, et ce qu'elle n'a pas produit dans son héroïque *apogée*, aucune littérature ne le rendra à la postérité de ces héros perdus. Cela ne veut pas dire qu'une telle nation doit périr comme les indigènes de l'Amérique, mais son âme caractéristique s'évapore au profit de l'étranger ; une telle nation perd à jamais son esprit, son originalité nationale et ne peut plus que refléter l'idée plus énergique de ses frères. En considérant aujourd'hui cette léthargie relative de la Bohême, nous voyons qu'il reste encore à la Pologne une seule, mais infaillible consolation, c'est que, malgré tant de coups mortels, elle n'a pas encore rendu au monde sa force révolutionnaire. Elle dispose encore de toute la force que lui laisse notre triple

joug, elle peut encore prendre l'*hégémonie* de tous les peuples slaves, ce qui sera l'inévitable conséquence de cet affranchissement.

Mais aucun peuple vaincu ne sent sa décadence. Selon les historiens ordinaires, cette chute des *fanatiques* du dernier Tabor, cette victoire remportée par les patriotes *modérés* et le roi de Bohême *sur les destructeurs de tout ordre social;* enfin ces *Compactata*, constituant les droits avec la couronne, ont terminé le plus sagement et le plus favorablement possible pour les deux parties cette terrible guerre de vingt ans. Le parti révolutionnaire disparaît tout à fait. Le souvenir des apôtres et des héros du Tabor est anathématisé par la noblesse *libérale* (comme on la nommerait aujourd'hui), et cette noblesse, dans ses diètes *nationales*, doit encore, pendant cent soixante-quatorze ans, discuter constitutionnellement avec les huit Habsbourgs, successeurs de Sigismond. Elle défendra à sa manière la nationalité et la réforme religieuse, mais cela n'empêchera ni l'affluence des colonies et de l'aristocratie allemande, ni la prépondérance de l'Église romaine, ni l'arbitraire des empereurs.

Ce temps mémorable, depuis la décadence des Taborites jusqu'à la fameuse *Défenestration* de Prague (1618), qui a donné le mot d'ordre à la guerre de Trente Ans, est chanté par les lettres bohêmes comme le siècle d'or de la liberté nationale sous la domination de la maison d'Autriche. Grâce à cette liberté de cent et quelques dizaines d'années, ni l'aristocratie, ni les abbayes, ni les couvents, ni la colonisation allemande dans le sein même de la société slave ne rencontraient d'obstacles. Le germanisme a rompu doucement tous les nœuds de cette société endormie, de sorte que, malgré les manifestations et les protestations des Calixtins, malgré la complète indépendance sous Podiebrad, pendant le règne titulaire des deux Jagellon, malgré la séculaire alliance avec les Hongrois, cette nation tombe en ruine à la première secousse, dès que ses appuis artificiels viennent à lui manquer. Mais le retour même du royaume au gouvernement de la maison d'Autriche laisse intacte

cette liberté d'or de la noblesse de Bohême. Les *Compactata*, gardés avec jalousie, développés à chaque nouveau règne, de nouveaux priviléges au profit de la *factice* autonomie et du rite calixtin mirent apparemment ce pays à la tête de la réformation européenne, de sorte qu'au premier éclat de la réformation allemande, la Bohême semblait être appuyée sur l'alliance de la moitié du monde chrétien. On dirait que ce petit pays, par sa persévérance dans les limites d'une diplomatie *modérée*, en se contentant de la liberté du culte, de ses diètes et de l'usage de sa langue en se défendant de l'esprit taborite, a mérité près de la Providence également *modérée* l'honneur d'être à la tête des grandes transformations du dix-huitième siècle. Hélas! cela ressemble bien à ces admirations qu'excitaient en Pologne, à la veille de sa chute, les réformateurs modérés du dix-huitième siècle, lors de la *Diète de quatre ans* et de la *Constitution du trois mai*. C'est justement ce caractère que présentent les états de Prague à l'ouverture de la guerre de Trente Ans. A leur aide viennent encore la lâcheté et l'isolement où se trouvait l'empereur Rodolphe dans sa lutte avec son frère Mathias. Les Hongrois offrent suivant leur tradition leur main armée à la quadruple confédération de Bohême, de Moravie, de Silésie et de la Lusace; sur le mot d'ordre de la *défenestration* de Prague toute l'Allemagne luthérienne est prête à accepter ce mouvement. Bientôt l'insurrection de Bohême assiége le vieil empereur à Vienne comme le dernier Augustulus d'une histoire germanico-catholique. Le nouveau soleil se lève pour l'Europe centrale derrière l'étendard de Thurn. La sagesse allemande, poussée par l'espérance peureuse, se cache derrière la *coupe* de la révolution slave. Tout va bien pour la libre et célèbre noblesse de Bohême : son drapeau est à la tête du christianisme moderne. Que manquait-il encore à cette heureuse nation pour profiter d'une fortune si rare, pour accomplir avec les bénédictions, avec les applaudissements et l'appui de toute l'Europe, ce que jadis toute l'Europe lui défendait? Il lui manque justement ce qu'elle prenait alors en elle-même, sans en demander la permission à l'Europe; il lui manque

la foi et l'impulsion révolutionnaires, la force de toutes les classes de la société électrisée à l'accomplissement de sa mission primitive, mission dont elle ne conserva qu'un simple symbole, celui d'une coupe destinée non pas aux sacrifices du peuple mais aux banquets des nobles. Il lui manqua donc tout ce qu'elle enterra de sa main fratricide sur le champ de Lipan, dans la communion constitutionnelle avec les Allemands.

C'est pour cela que, dans les derniers mouvements convulsifs de la gloire bohême, sous cette enseigne d'une nationalité de dilettanti, tout, excepté la langue slave, se germanisa de fond en comble. Les villes prirent un caractère presque tout à fait allemand ; le peuple s'avilit et se pétrifia dans la corvée. La noblesse indigène, ne parlant que latin ou allemand hors du foyer domestique, se livre à des banquets et se bat à la solde des Burgraves allemands, qui se servent de sa constitution et de ses coutumes pour s'emparer du terrain bohême, pour le distribuer aux abbayes, aux couvents et pour se débarrasser de la sujétion impériale.

Ainsi, cette apparente avant-garde de la réformation chrétienne n'est qu'une meute qui, sur le signe de la cour feudo-allemande d'un électeur palatin, s'agite contre l'empereur allemand, contre les évêques allemands. Sur le tambour sacré par Zizka, le *comte de Thurn,* burgrave de Carlstein, bat le rappel aux insurgés ; le bâton de Prokope est dans les mains d'*Ernest de Mansfeld* ou dans celles du prince d'*Anhalt ;* le plus grand seigneur en Bohême est *Wallenstein,* colonel des cuirassiers dans l'armée de la ligue catholique. La noblesse de Bohême ne peut trouver chez elle-même la personne d'un roi, et est forcée de la faire venir de Franconie. Mais au lieu du fléau de Tabor, il y a des mercenaires bardés de fer et d'acier.

Brusquement, dans une journée du jugement suprême, dans une heure, au crépuscule du 8 novembre 1620, cette momie galvanisée de la nation prophétique s'écroule d'un seul coup sur la Montagne-Blanche. Ainsi périssent, les nations qui s'effrayent de leur propre révolution, qui assassinent, à coups de

pierres, leurs prophètes pour se mettre d'accord avec les adorateurs d'un dieu ennemi. « Malheur aux fratricides, » murmurent jusqu'à nos jours les vents qui sifflent dans les ruines. Les Allemands n'auraient pas enterré la Bohême sur la Montagne-Blanche, si les Bohêmes, unis aux Allemands, n'avaient d'abord enterré le Tabor à *Lipan*.

Le Général Louis MIEROSLAWSKI.

DOCUMENTS RELATIFS A JEAN ZIZKA

CHANSON HUSSITE ATTRIBUÉE A JEAN ZIZKA.

(Voir, pour la musique, aux chansons nationales.)

Vous qu iêtes les champions de Dieu
Et de sa loi,
Demandez à Dieu l'assistance,
Et espérez en lui.
En fin de compte, avec lui
Vous vaincrez toujours.

Ce Seigneur ordonne de ne pas craindre
Ceux qui persécutent le corps.
Il ordonne de sacrifier sa vie
Pour l'amour de ses proches :
Ainsi fortifiez
Vigoureusement vos cœurs.

Le Christ vous dédommagera,
Il l'a promis — au centuple.
Celui qui pour lui perd la vie
En aura une éternelle.
Heureux celui
Qui tombera pour la vérité.

Ainsi, archers et lanciers
De l'ordre équestre,
Hallebardiers, porte-fléaux
Gens divers,
Rappelez-vous bien tous
Les bontés du Seigneur.

N'ayez pas peur de l'ennemi,
Ne redoutez pas le nombre
Ayez votre Dieu dans vos cœurs,
Combattez avec lui et pour lui.
Et devant les ennemis,
Ne fuyez pas.

Autrefois les Bohêmes disaient
Et avaient ce proverbe :
Qu'avec un bon Seigneur
L'expédition va bien,
Qu'avec lui un bon serviteur
Devient chevalier.

Vous traînards et drabants
Souvenez-vous de vos âmes,
Pour pillage et maraudage
N'exposez point votre vie
Et par le butin
Ne vous laissez pas arrêter.

Rappelez-vous tous le mot d'ordre
Qu'on vous a donné;
Obéissez à vos capitaines,
Défendez-vous l'un l'autre.
Que chacun fasse attention et reste
A son rang.

Et puis joyeusement écriez-vous
Disant : Sus! contre eux! Sus!
Saisissez vos armes dans vos mains.
Criez : Dieu est notre Seigneur!
Tuez! tuez! Frappez! tuez!
Point de quartier!

(Traduit par L. L.).

MANIFESTE DE JEAN ZIZKA ET DE SES COMPAGNONS

(Traduit et abrégé du tchèque)

Par la grâce et le don du Père et Seigneur le Dieu tout-puissant, croyant et étant suffisamment éclairés de la vérité constante, certaine, révélée de la vérité et de la loi de Dieu :

Premièrement, afin qu'on donne la liberté de la prédication de la parole de Dieu, en tous lieux, sans en excepter aucun, qu'on

la reçoive dans son cœur, qu'on l'accomplisse dans ses actions, qu'on amène à l'entendre ceux qui ne l'ont pas reçue;

Deuxièmement, afin que le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, soit reçu par tous avec



JOHÁNNES ZIZKA A CALICE

Rector rerum publicarum laborantium in nomine et pro nomine Dei.

crainte, adoration et honneur, par tous, vieux et jeunes, les enfants immédiatement après le baptême, et toujours ensuite, sans en excepter personne, et cela au moins une fois par semaine;

Troisièmement, afin que nous amenions les prêtres à la vie du Fils de Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, et à celle des apôtres, et que nous détruisions leurs domaines et leurs biens simoniaques avec la grâce de Dieu;

Quatrièmement, afin d'arrêter, d'anéantir, de supprimer les péchés mortels, d'abord en nous, ensuite chez les rois, les princes, les seigneurs, les bourgeois, les artisans, les ouvriers, et chez toutes les personnes des deux sexes, sans excepter ni vieux ni jeunes, avec l'aide du Seigneur tout-puissant.

Et si quelqu'un ne veut pas tenir aux articles ci-dessus et les accomplir, les défendre, nous ne voulons le souffrir au milieu de nous, ni à l'armée, ni dans les villages...

Ainsi, étant inspirés par le bon esprit, voyant et comprenant que toutes les choses de ce monde sont fragiles et transitoires, et que la vérité du Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, reste dans les siècles,

Nous, frères, Jean Zizka du Calice, Jean Rohacz de...... (suit la liste), hetmans, seigneurs, chevaliers ......, soussignés, nous invitons tous nos frères à écouter et à suivre les avis suivants : car la désobéissance et le désordre nous ont fait souffrir de grands dommages dans nos frères et nos biens, et nous ont fait recevoir des affronts des ennemis de Dieu et des nôtres. Donc, avec l'aide de Dieu et la vôtre et celle de tous les fidèles, nous vous avertissons de ce qui suit :

Premièrement, quand nous voudrons changer le camp de place, que personne n'aille en avant à la place désignée et ne se choisisse un abri, ou ne plante sa tente sans ordres des chefs nommés à cet effet. Et si quelqu'un s'établit ailleurs sans permission, qu'il soit puni dans ses biens et dans sa vie, de quelque rang qu'il soit. Et que personne ne brûle une maison ou quoi que ce soit, dans nos expéditions ou dans nos campements, sauf ceux qui en auront reçu l'ordre, et cela, sous une peine très-grave. Ensuite, avant de lever le camp, de faire quelque chose ou de donner quelque ordre, que l'on prie le Seigneur Dieu, afin qu'il daigne donner son secours et glorifier sa cause. Que les bataillons se mettent bien en ordre sous leurs

étendards, et veillent à leur sûreté ainsi qu'il leur sera prescrit par les anciens. Et s'il arrive quelque dommage par l'imprudence des chefs, qu'ils soient punis dans leur vie, sans en excepter personne, ni prince, ni seigneur. Si Dieu nous donne de vaincre nos ennemis, de prendre quelque ville ou forteresse, ou de faire quelque butin, que ce butin soit amené et déposé au milieu de l'armée, et que les anciens soient appelés afin de le distribuer aux pauvres, selon l'équité, et que personne ne prenne rien, ne garde rien pour soi. Que si quelqu'un prend quelque chose et que cela soit prouvé, qu'il soit puni dans ses biens et dans sa personne, comme un voleur devant Dieu, sans aucune exception. Qu'il n'y ait dans l'armée ni dispute ni cris. Si quelqu'un blesse ou frappe un autre, qu'il soit puni, sans exception, sans égard pour son rang... Nous ne voulons souffrir parmi nous ni les infidèles, ni les voleurs, ni les pillards, ni les débauchés, ni aucune espèce de pécheurs ou de débauchés; nous les chasserons de chez nous et les traiterons suivant les lois de Dieu...

Si nous accomplissons les articles ci-dessus, le Seigneur Dieu sera avec nous, avec sa sainte grâce et son aide sainte. Car c'est ainsi qu'il convient d'agir dans une guerre divine. Il faut vivre bien, vivre en chrétien, avec amour, dans la crainte de Dieu. Il faut mettre à jamais en ses mains, ses désirs, ses besoins, ses espérances, et attendre tout de lui. Nous vous prions toutes, chères communes de tout le pays, princes, seigneurs, chevaliers, gentilshommes, bourgeois, ouvriers, paysans, hommes de tous états, et vous surtout, tous les fidèles Bohêmes, de vous prêter à cette bonne entreprise, de nous assister de vos conseils et de votre secours. Nous, de notre côté, garderons fidèlement ces articles, nous vous vengerons pour l'amour de Dieu, au nom de sa passion sainte, dans l'intérêt de la liberté de la parole divine, des saints et de leur exaltation, de tous ceux qui sont fidèles à la sainte Église, et notamment du peuple bohème et slave et de toute la chrétienté, pour le triomphe des fidèles, et la confusion des hérétiques opiniâtres et manifestes, des hérétiques cachés, des méchants, afin que Dieu tout-puis-

sant daigne nous donner, ainsi qu'à vous, le secours et la victoire contre ses ennemis et les nôtres, combattre dans sa force pour nous et avec vous, et ne pas nous refuser sa grâce sainte. Amen.

Que Dieu soit avec nous, etc.

LETTRES DE JEAN ZIZKA.

A côté de ce curieux document il ne sera pas sans intérêt de placer quelques lettres de Jean Zizka lui-même : nous les tra-



Mort de Jean Zizka à Przybislava (12 octobre 1424).

duisons sur l'original tchèque (*Vybor z literatury Ceské*. Dil druhy, p. 281, 89).

I

LETTRE SANS DATE (A SES COMPAGNONS)

Dieu donne que vous reveniez au premier amour, que vous fassiez les bonnes actions d'autrefois. Frères chéris en Dieu ! je vous prie au nom de Dieu de persévérer dans la crainte de Dieu comme des fils bien-aimés, de ne pas vous émouvoir quand il vous punit ; mais souvenez-vous de ce que faisaient les pro-

pagateurs de notre foi, les disciples du Seigneur Jésus-Christ ; ils ont tenu ferme contre ces injustices telles qu'en font les Allemands... Ils ont lutté non-seulement pour la cause de Dieu, mais pour la leur.

Nous donc, chers frères, ayant en vue la loi de Dieu et le bien de tous, nous devons faire tous nos efforts pour que tout homme qui sait manier un bâton et lancer une pierre se mette sur pied.

Ainsi, chers frères, je vous fais savoir que nous rassemblons des hommes de tout côté contre les ennemis de Dieu et les destructeurs de la terre tchèque : ainsi, ordonnez aux prêtres que dans leurs prédications ils excitent le peuple à la guerre contre l'antechrist, et vous-mêmes proclamez dans les marchés que tous ceux à qui leur âge le permet doivent être prêts à se lever à toute heure. Pour nous, avec la grâce de Dieu, nous viendrons bientôt vous trouver : ayez du pain, de la bière, du fourrage pour les chevaux et toute espèce d'armes, car il est temps de combattre non-seulement les ennemis du dedans, mais ceux du dehors. Souvenez-vous de la première lutte que vous avez soutenue, si *victorieusement*, petits contre des grands, peu nombreux contre des milliers, nus contre des gens armés ! Le bras de Dieu ne s'est pas encore raccourci.

Ainsi, confiants en Dieu, soyez prêts ! Dieu daigne vous fortifier.

JEAN ZIZKA DU CALICE,
Chef des Taborites.

(Aux hetmans et aux citoyens de Domazlice.)

II

LETTRE DU 26 MARS 1423

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous et avec nous, et éclaire nos cœurs et nos pensées pour la cause de son Fils tout-puissant.

Frères très-chers en Dieu, je vous fais savoir que je suis maintenant à Vilemov, et je prie que l'un d'entre vous vienne me trouver pour que nous parlions ensemble de l'honneur et de l'amour de notre Dieu tout-puissant. Et je vous fais savoir aussi que je suis devenu avec les Taborites comme un seul homme, et qu'ils ont promis de m'être obéissants à tout jamais. Et maintenant j'envoie dans vos villes afin que tous les fidèles se réunissent le mercredi ou le jeudi d'après Pâques à Nemecky Brod, afin que nous fassions pénitence là où nous avons péché, et que là nous restions comme un seul homme suivant l'inspiration de Dieu et sa loi sainte et les conseils des riches et des pauvres, unis dans la vérité de notre père Dieu tout-puissant, contre les méchants infidèles, compatriotes ou étrangers. Donné à Vilemov, la sixième férie après l'Annonciation de la glorieuse Vierge Marie.

III

BILLET SANS DATE

Salut à vous de la part de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est donné pour nos péchés, et cela non-seulement pour nous, mais pour le monde entier, pour nous délivrer des maux de cette terre. Gloire soit à lui dans les siècles des siècles. Demandons tout ce qui est bien dans le Seigneur, mes chers frères. Je vous fais savoir que la femme G. de Dvorec a confié la garde de ses meubles et de son linge à l'un d'entre vous, Sproch. Je vous prie donc de lui livrer ce qui lui appartient.

JEAN ZIZKA DU CALICE,
Chef des Taborites dans l'espérance de Dieu.

(Aux hetmans et à la commune de Domazlice.)

Ce billet est fort curieux : il prouve quel ordre Zizka avait -

organisé dans son armée, et quel soin vigilant il apportait aux moindres détails.

Dans une autre lettre du 11 juillet 1422, Jean Zizka dit encore :

« Nous vous prions de vous pardonner tous les griefs que vous avez les uns contre les autres, afin que vous puissiez chanter avec justice le *Pater*, et dire : Pardonnez-nous nos péchés comme nous les pardonnons... Aimez-vous; de cette façon Dieu sera avec nous et nous donnera bon succès en tout. »

On n'a, malheureusement, que ces quatre lettres de Zizka. Après la bataille de la Montagne-Blanche, la plupart des monuments de l'ancienne littérature bohême ont péri, et maints documents précieux pour l'histoire ont été anéantis.

Louis LEGER.

PIERRE DE CHELCZIC

La liberté de penser n'a pas toujours été le partage des peuples. Les idées de progrès ou de réforme, ce qui revient au même, ne se sont fait jour qu'avec une peine infinie. Elles ont eu à vaincre toute espèce d'obstacles que leur opposaient l'ignorance, le fanatisme et les préjugés sans nombre.

La philosophie, aussi bien que la science, persécutées de tout temps, ont leur martyrologe. Triste monument de la sottise humaine !

Aussi, la pensée comprimée ayant une fois réussi à éclater au-dessus de la foule ne s'arrête pas à mi-chemin, mais, déployant ses ailes longtemps pliées, s'élance vers l'idéal, et dans son vol elle oublie les tristes conditions de la vie réelle et aboutit à une utopie.

Ce spectacle, nous le voyons souvent dans l'histoire ; nous le voyons en Bohême, à l'époque où la scolastique emmaillottait l'esprit humain jusqu'à l'étouffer et où la raison, déchirant les langes qui l'enveloppaient, se levait avec violence pour dire au fanatisme : « Je suis majeure ! »

Nous voulons parler du siècle de Huss et de la révolution qui ensanglanta ce malheureux pays devenu la proie des envahissements de l'élément germain.

On connaît le point de départ de cette révolution.

Jean Huss, qui ne voulait que quelques réformes dans l'Église catholique, donna au mouvement des esprits, par ses prédications et ses écrits, une impulsion que rien ne put arrêter.

Si l'on considère encore que Jean Huss, outre les réformes religieuses, entreprit la lutte vraiment nationale contre les envahissements de l'élément germain, on comprendra sans peine pourquoi il trouva tant d'échos dans le cœur de ses concitoyens.

La question d'indépendance nationale et la question religieuse se confondirent et firent palpiter tous les cœurs des patriotes.

Les esprits s'agitaient, et les discussions en matière de religion, délivrées des formes scolastiques, poussaient les masses à s'occuper des grandes questions du jour.

De là tant de disputes, tant d'écrits et tant de sectes.

Les Taborites, sans quitter le champ de la polémique, se jettent dans la voie de l'action et, le glaive ou le fléau à la main, ils luttent avec une énergie égale à leur conviction pour conquérir l'indépendance nationale et la liberté de la pensée.

Les désirs, le but de Jean Huss furent dépassés. L'initiateur resta au dernier plan. Sa pensée répandue, s'enracinant dans la masse, devint plus forte, plus hardie.

Les héritiers de sa foi visaient plus haut et marchaient avec plus d'audace.

Des milliers de traités, de livres surgissaient sur tous les points, traitant, discutant des matières théologiques et philosophiques.

C'est au milieu de cette agitation fébrile que parut Pierre de Chelczic, l'homme le plus influent après Huss, et oublié plus tard comme tous les penseurs qui n'ont pas attaché leur gloire à quelque massacre célèbre sous le nom de bataille.

D'où venait-il? qui était-il? On n'en sait que fort peu de chose. A peine pouvons-nous dire qu'il naquit vers 1390, qu'il étudia à l'Université de Prague; mais, n'ayant pas obtenu de grade, il ne tarda pas à la quitter. On sait encore qu'en 142- il soutint contre deux prêtres taborites la thèse : « qu'en ma-

tière de religion il ne peut pas y avoir de contrainte ». Enfin, la vie à Prague lui déplaisait, et il se retira dans un petit village nommé Chelczic (Keltschitz), près de Vodnian, où il passa sa vie dans la méditation et dans le travail.

Probablement propriétaire d'un champ, il jouissait de ses petits revenus en homme qui se contente de peu et qui sait, a



PIERRE DE CHELCZIC

« Que la religion chrétienne soit l'élément de l'âme et le royaume de la liberté! »

besoin, malgré l'exiguïté de ses ressources, être utile à ses amis.

Ainsi, par exemple, le docteur Pierre Payne, Anglais, chassé en 1437 de Prague, vint se réfugier chez Pierre de Chelczic, où il trouva, pendant une année, une cordiale hospitalité.

Sa vie, autant que nous le savons, était exemplaire, toute

dans la pratique des vertus les plus élevées : il prêchait d'exemple.

C'est dans cette retraite qu'il composa tous ses écrits destinés à exercer une si grande influence sur le peuple bohème.

Le nombre en est grand ; mais soit excès de zèle des fanatiques, soit incurie des générations postérieures, plusieurs de ses ouvrages ont disparu, et de ceux qui restent on n'en trouve qu'un ou deux exemplaires...

Ainsi l'ouvrage manuscrit intitulé *Traité de la foi et des cérémonies* ne se trouve qu'à la Bibliothèque impériale de Paris; un autre, et qui même avait été imprimé sous le titre *Du scélérat et de son image*, n'est connu que de nom, ainsi que beaucoup d'autres écrits très-intéressants.

Par ceux qui sont restés, bien qu'ils soient en petit nombre, on peut juger ce qu'était Pierre de Chelczic.

Dans les œuvres les plus importantes : *Sit'viry* (le Filet de la foi) et *les Lectures du Dimanche*, le style est clair et simple, malgré la profondeur des idées ; le langage pur, imagé et plastique, se prête aux exigences des pensées qui embrassent de vastes horizons et entraînent le lecteur par leur caractère pratique et empreint des plus nobles sentiments.

Très-souvent on y rencontre des passages d'une éloquence vraiment virile et convaincue.

Son système, que nous allons exposer, est à la fois religieux, politique et social.

Comme tous les penseurs de ce siècle, Pierre de Chelczic ne veut s'occuper que de la religion ; mais, entraîné par la suite des questions, il entre dans le domaine de l'économie sociale, qu'il ne pressent même pas.

Désirant ardemment le bonheur de l'humanité, il proclame la nécessité d'une religion. Mais les subtiles explications des dogmes, l'examen des mystères du culte lui paraissent complétement inutiles.

Les meilleurs traités ne rendent pas les hommes meilleurs ni plus heureux. Ce qu'il veut, c'est la pratique du bien, pratique dont Jésus-Christ donna le plus sublime exemple.

Cherchant alors d'où est venu le mal, comment Satan a pu reconquérir tant de pouvoir après le martyre du Christ, il trouve dans l'histoire une réponse satisfaisante.

« Le christianisme pur et vrai, dit-il, ne régna que dans l'Église primitive, c'est-à-dire jusqu'à Constantin le Grand, que Sylvestre fit entrer dans le giron de l'Église. Constantin embrassa de la foi chrétienne sans avoir changé de manière de vivre. Mais, en acceptant cette religion, ce en quoi tout son empire le suivit, Constantin y introduisit toutes les lois païennes, et dès lors le christianisme devint païen jusqu'au fond. D'une part, le pape laissa l'empereur être païen et chrétien à la fois; de l'autre, l'empereur fit participer le pape aux biens et aux gloires de ce monde. De ce moment les deux pouvoirs, celui de l'empereur et celui du pape s'aident et se soutiennent mutuellement, et emploient tout dans l'Église et dans la chrétienté en vue de leurs intérêts personnels et terrestres...

« ... Et maintenant que voyons-nous? des docteurs et des prêtres (satrapes de l'empereur, comme Pierre les nomme une fois) unis au pouvoir laïque, s'en servir pour le bien de la religion. Mais, en revanche, il veulent comprendre le pouvoir dans la religion comme chose inséparable de la foi chrétienne.

« ... Ils réunissent les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament pour placer le pouvoir laïque sous l'égide de la foi du Christ, afin que, le glaive en main, il soit comme l'apôtre ou le lieutenant de la Divinité. Ils lui conseillent de donner la paix à la sainte mère, l'Église, de la défendre pour qu'elle dorme tant qu'elle voudra, et de servir Dieu du pieux tranchant du glaive, dût le pays entier être réduit en cendres. La seule chose qu'ils cherchent, c'est de soumettre toute la terre à leur domination.

« Voilà pourquoi ils poussent de tout leur pouvoir tous ceux qui lèvent des troupes et s'oppriment les uns les autres, afin que les hommes luttent entre eux, qu'ils se pillent mutuellement et n'examinent pas les choses de la foi, mais qu'ils se contentent de la connaissance des commandements et des lois que le clergé leur enseigne. »

Il expose cette même idée dans son ouvrage intitulé *Sit-tiry* (le Filet de la foi). Là, il représente la foi sous la forme d'un filet confié par Jésus-Christ à saint Pierre pour pêcher les bonnes âmes dans la mer de la vie. « Par malheur, trois siècles après la mort du Christ, deux baleines entrent dans ce filet, et en rompent les mailles ; de là, pour le monde, toute une suite de maux... »

La forme primitive est donc, selon lui, la meilleure que l'Église puisse revêtir. Les cérémonies, le rite, le culte extérieur n'ont point de valeur, point de raison d'être. Le christianisme devant être « l'empire de l'esprit et de la liberté », tous les devoirs de l'homme se réduisent donc à aimer et à pratiquer le bien.

Qu'ont de commun avec la pratique du bien les mystères de la religion ou les formes extérieures du culte? Pourquoi les lois?

Si la loi de Dieu et la parole du Christ suffisent, si elles sont supérieures à toute œuvre des hommes, à quoi bon les lois formulées par le pape et par l'empereur?

« Pour que les lois humaines disparaissent, dit-il, il faut que la loi de la charité règne, et que le christianisme remporte sur le paganisme sa dernière victoire.

« Mais ce que je dis ici en faveur de l'Église primitive est considéré comme hérésie par l'Église humaine.

« L'Église primitive est stupide, dit-il en raillant les partisans de la Rome papale ; elle officiait sans chasubles, sans autels, et sans temples ; elle n'avait pour tout service divin que quelques prières. Mais l'Église d'aujourd'hui sait mieux adorer Dieu ; elle entasse pierres sur pierres, élève des monuments et de riches autels. L'or brille sur ses chasubles ; le saint sacrifice est offert au milieu des hymnes et des chants. Partout règne la magnificence ; partout des peintures éclatantes, des tentures somptueuses, des cloches, des orgues, des voix aux notes variées rendent à Dieu un juste hommage ; le Tout-Puissant s'attristerait si l'on brûlait trop peu de cire en son honneur, ou si les murailles de ses temples restaient sans riches ornements. »

Telle est la manière de voir de Pierre de Chelczic en matière de religion.

Renonçant à approfondir les mystères de la religion et traçant les voies que doit suivre l'humanité, il entre, sans le savoir, dans le domaine de l'économie sociale et politique.

Partant de ces principes : « que le christianisme est l'empire de l'esprit et de la liberté où l'homme est porté naturellement au bien ; que Dieu ne veut pas que l'homme soit forcément poussé vers lui et que la vertu forcée n'est plus une vertu », Pierre de Chelczic est conduit à considérer tout pouvoir, c'est-à-dire toute contrainte comme œuvre du paganisme.

C'est ce paganisme qui introduisit le pouvoir et le désordre dans la chrétienté ; de là, nécessité des lois.

Par conséquent, tous les pouvoirs, toutes les administrations, toutes les fonctions publiques, tous les titres sont d'origine païenne. Le bon chrétien manque à la loi de Dieu s'il accepte une charge publique ou un titre : d'abord, parce qu'il doit se garder de tout ce qui vient du souverain, de tout ce qui est contraire à l'Église, telle que l'a faite le Christ, ensuite parce que tous les chrétiens « *doivent être égaux devant le bien, devant la foi et devant la charité; qu'ils ne reconnaissent ni royauté, ni fonctions publiques, ni titres, ni distinctions* ». (Lettre 28e.)

Voilà pourquoi ils n'admettront aucun pouvoir laïque, et ils ne seront ni chevaliers, ni consuls, ni bourgmestres, ni juges, ni princes, ni empereurs.

Les lois promulguées par le pape ou par l'empereur comme émanant du pouvoir laïque n'obligent personne.

Quant aux titres de noblesse, il n'y a rien de plus contraire à l'enseignement du Christ que les blasons, castes et autres distinctions.

« Je l'ai déjà dit, écrit Pierre de Chelczic dans le *Sit'viry* : ces classes sont le corps de l'antechrist aussi bien que ces municipalités et ces blasons où l'on sent l'inspiration de Satan ».

Pour achever de détruire l'édifice social de son temps, il enseigne que le peuple ne doit payer ni impôts, ni tributs, ni re-

devances, ni intérêts, ni même faire de corvées. Ensuite il attaque les juridictions et la magistrature.

« La justice, dit-il, basée sur l'amour du prochain, doit se faire entre frères et non au tribunal.

« Qui s'adresse aux tribunaux, sinon ces hommes cruels, avides et vindicatifs qui, ne possédant que la sagesse de l'intérêt et l'art de se tirer d'affaire, cachent leurs méfaits et les rejettent sur autrui ? »

Les vrais chrétiens sont tenus de ne jamais demander justice aux juridictions d'un prince, ni de se faire juger par ses lois, ni de recourir à sa protection. Car, agir ainsi, c'est mettre sa confiance et son espoir dans un homme, et chercher à se venger par la force.

Bien plus, c'est renoncer au vrai Dieu et à ses lois, c'est reconnaître un autre Dieu, le prince et les lois instituées par lui.

Supporter les outrages avec résignation, souffrir les persécutions et les oublier, est du devoir de tout homme religieux.

Logiquement, il est amené à attaquer la peine de mort. Selon lui, le supplice ne fut jamais que l'œuvre des gens sans cœur qui cherchent dans le sang humain une compensation de leurs pertes matérielles et sont capables de sacrifier bon nombre d'hommes à leurs intérêts lésés ou à leur fortune mise en péril.

D'ailleurs, un supplice, quel qu'il soit, prescrit par la loi ou non, n'est autre chose qu'un meurtre, et par conséquent, odieux à l'enseignement divin.

Le christianisme n'admet point que l'on puisse attenter à la vie du prochain, et la loi qui établit ou tolère la peine de mort est diamétralement contraire à la volonté de Dieu.

Aussi, les chevaliers, les guerriers qui se prévalent de leurs exploits sont tout simplement des assassins. « Dieu a-t-il révoqué, demande Pierre de Chelczic, son commandement : « Tu « ne tueras point » ? Et s'il ne l'a pas révoqué, les prêtres ne mentent-ils pas au peuple en disculpant les crimes de meur-

tre ? » « Lorsque j'ai demandé à un prêtre et docteur taborite ce qu'il pensait des assassinats commis à Prague sur plusieurs personnes, dans une émeute populaire, il m'a répondu qu'il ne pouvait pas en accuser les soldats, car le faire ce serait condamner toute l'institution des armées. Le même docteur aurait sévèrement blâmé tout homme qui se fût permis de manger le vendredi un morceau de cervelas ; mais il ne pouvait pas blâmer une si horrible effusion de sang humain... « Si vous prétendez, dit-il ailleurs, que ceux que vous nommez guerriers ont le droit de faire la guerre, pourquoi voit-on, dans les armées, des artisans et des laboureurs ? Prenez garde ! ce que vous faites est loin d'être juste.

« Pendant la guerre vous prenez des tailleurs, des cordonniers, des boulangers, tous ceux même qui sont en état de porter les armes, et vous les habituez au meurtre et au pillage. Tout prince, tout seigneur, remplit les vides dans sa troupe en recrutant des laboureurs et des ouvriers. Si vous continuez, vous ferez de tout notre peuple de véritables assassins. »

La seule arme admise par le christianisme est la charité.»

Ici, Pierre de Chelczic développe l'idée de l'influence morale sur les esprits humains. Avec une éloquence qui vient du cœur, il plaide en faveur de cette action toute morale, tout intellectuelle. Il engage tous les chrétiens à travailler avec ardeur pour rendre les hommes meilleurs, en y employant de la persuasion, de la douceur, et surtout en y joignant l'exemple. Il va même si loin qu'il désire *que l'on ne punisse les criminels qu'en les convertissant au bien.* Et s'ils s'obstinaient dans le mal, il conseille de les bannir de leur pays.

Publiant un très-grand nombre de lettres, qui toutes propageaient cette théorie évangélique, Pierre de Chelczic ne manqua pas de se susciter de nombreux ennemis. Mais, d'un autre côté, sa retraite devenue célèbre attirait beaucoup de monde, et l'influence du modeste penseur grandissait sans cesse.

La correspondance de Pierre fut énorme. Ses lettres étaient lues avec avidité. Bientôt le nombre de ses amis et partisans, ou plutôt de ses disciples, devint considérable. Peu de temps

après sa mort se forma le noyau d'une confrérie ou d'une secte connue sous le nom de *confrérie des Frères moraves.*

La doctrine des Frères moraves ne diffère de celle de Pierre de Chelczic que par un seul point.

Voyant l'humanité si malheureuse et comme désespérant d'y pouvoir porter remède, les Frères moraves se jetèrent dans l'excès du mysticisme que détestait Pierre. Mais ils se conformèrent aux idées du maître en pratiquant la patience, la résignation et le passivisme le plus exagéré. Ils rejetèrent toute force et n'admirent d'action que celle de l'esprit et de l'amour.

Cette secte existe encore aujourd'hui, mais son père spirituel, son chef et l'initiateur, fut oublié à ce point, que ni la date de sa mort ni la tombe où reposent ses dépouilles mortelles ne sont connues de personne.

ALFONSE DE L'AMBRA.

JEAN AMOS KOMENSKY

(ÉTUDE HISTORIQUE)

Jean-Amos Komensky appartient à cette phalange peu nombreuse d'hommes du seizième siècle qui ont vaillamment défendu les idées nouvelles conçues au milieu de fanatiques persécutions.

Ayant recueilli l'héritage intellectuel que Jean Huss et Pierre de Chelczic lui avaient légué, Komensky, avec une activité étonnante, chercha à propager ces idées acquises au prix du sang, et lutta héroïquement contre la réaction et le sort.

Car sa vie n'est qu'une longue suite de travail et de malheurs. Tout le siècle dans lequel il a vécu se retrouve dans ses œuvres, et ses œuvres apparaissent comme le résultat de toute la sagesse de son siècle.

Il naquit en Moravie le 28 mars 1592, au village de *Nivnice* (1), non loin de Uhersky-brod. Son père était meunier, et partageait les opinions et les principes des Frères moraves.

Dès son enfance, devenu orphelin et abandonné à lui-même, le jeune Komensky se développait librement et commençait à étudier sans autre appui que sa volonté. La nature fut prodigue à son égard. Ses talents innés lui facilitaient l'accès de tous les mystères de la science. A côté des études approfondies de

(1) D'après G. K. Rieger.

théologie qu'exigeait la foi dans laquelle il était né, il s'occupait d'apprendre plusieurs langues, et il réfléchissait sur les vérités sociales. Il commença ses études à Herborn, dans le duché de Nassau, qu'il ne quitta qu'en 1612 pour passer à l'université de Heidelberg.

Un peu plus tard, il partit pour les pays occidentaux de la Poméranie, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre.

En 1614, en passant par Amsterdam, où il s'arrêta peu, ne se doutant pas qu'il devait un jour y achever sa vie pleine de malheurs, il rentra dans sa patrie pour y rapporter toute la science, toutes les observations conquises à l'étranger.

Comme il était encore trop jeune pour pouvoir être appelé aux hautes dignités de l'Église de l'*Unité fraternelle*, le seigneur *Charles de Zerotin*, le plus illustre personnage de cette époque en Moravie, lui offrit la charge de professeur de l'*École fraternelle* à Prerov. C'est là qu'il commença à consacrer les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa place à la création de ses œuvres didactiques.

En peu de temps ses travaux lui procurèrent une renommée si considérable, que, quelques ans plus tard, nous voyons le Parlement anglais se réunir exprès, pour discuter les principes d'éducation posés par Komensky.

Là aussi il commence ses études sur la langue nationale, pour laquelle, aujourd'hui encore, son *Labyrinthe du Monde* et sa *Dernière volonté* servent de modèle par excellence.

Szafarzik (1) prétend à juste titre que la littérature nationale doit se reconnaître obligée surtout et presque uniquement envers l'*Unité fraternelle*. C'est elle en effet qui, ayant introduit dans les cérémonies du culte la langue nationale, s'en servait pour les chaires, pour la publication des traités sur le nouvel enseignement, et pour répandre dans les écoles les principes de toutes les sciences. De plus, il considère les deux seigneurs Jean et son fils Charles de Zerotin comme les plus puissants défenseurs de cette Unité fraternelle, attendu que c'est unique-

(1) Schafaryk, *Geschichte der Slavischen sprache und Litteratur*, 1826, page 334.

ment grâce à leurs soins et à leurs largesses que la traduction de la Bible fut achevée à Kralice (de 1579 à 1593); que c'est dans leurs villes et leurs domaines que les *Frères bohêmes* trouvaient un accueil hospitalier et une hospitalité sans danger; que c'est dans leur maison que résidait le patriarche de l'Unité, et que c'est à eux enfin que Komensky est redevable de l'assistance qu'il en reçut dans sa rude mission scientifique.

Mais cet état florissant de l'Unité fraternelle ne fut pas de longue durée. L'an 1621 commença une nouvèlle ère de persécutions contre ces nouveaux religionnaires.

Ferdinand II s'y prit avec un acharnement redoublé, et les fanatiques armées espagnoles qu'il fit venir à son aide ont su bien mériter sa faveur en pillant, en incendiant, en se livrant à toutes sortes d'atrocités dans le malheureux pays des Moraves.

Les *Frères bohêmes* et les seigneurs partisans de leurs opinions se virent obligés de quitter leur patrie, en abandonnant tout à la merci d'un ennemi fanatique : collections précieuses, bibliothèques, temples brûlés et domaines pillés. Ce n'est qu'alors que Charles de Zerotin, en compagnie des *Frères bohêmes* qui avaient su, pendant trois ans, se soustraire aux persécutions, après avoir longtemps erré dans les forêts et les montagnes, dépassa la frontière de sa patrie, et s'agenouillant une dernière fois sur sa terre natale pour la recommander à la protection de Dieu, unique refuge du faible, se rendit dans la Pologne, dont l'hospitalité pour les idées de liberté, pour leurs propagateurs et leurs martyrs, n'a jamais été dépassée ni même égalée.

Les plus illustres seigneurs de la grande Pologne les accueillaient à bras ouverts chez eux, dans leurs possessions et leurs villes. Les maisons de Gorka, Ostrorog, Opalinski, dans lesquelles la sympathie pour les opprimés bohêmes était traditionnelle, se rappelant leurs prédécesseurs de l'an 1548 (1), avaient promis leur protection et garanti la sécurité aux réfugiés.

Komensky s'établit alors à Leszno, chez le seigneur Rafael

(1) Moraczewski, *Dzieje Rzecyz pospolitej pollskiej*. Posen, 1847, p. 186, vol. V.

Leszczynski, palatin de Biala. Plusieurs familles, imitant son exemple, accoururent dans cette ville et y fondèrent une espèce de colonie d'émigrés bohêmes. Le seigneur Leszczynski, homme très-instruit et partisan du progrès, confia à son hôte la direction du Gymnase à Leszno, et l'entourant de son amitié, adoucissait les souffrances personnelles que celui-ci avait dû éprouver dans son pays natal, par la perte de sa jeune femme et la destruction de ses nombreux travaux littéraires, préparés pour la publication.

Dans ce paisible refuge, Komensky redoubla de zèle pour le travail. Il instruisait la jeunesse, propageait les principes du nouvel enseignement, écrivait de mémoire les œuvres perdues pendant les persécutions et le pèlerinage, et en préparait de nouvelles. C'est là qu'il fit imprimer en langue bohême son *Labyrinthe du Monde* (1) ou *Tableau allégorique de la vie humaine*, livre très-précieux pour les Bohêmes comme monument de la langue.

L'auteur y démasque, avec l'esprit et l'humeur de l'époque, les défauts et les vices de tous les États. Personne n'y est oublié. Caché sous les vêtements du pèlerin, il s'introduit partout, et c'est pour cela peut-être qu'il nous paraît quelquefois fatigant et par trop étendu. Mais qui, à cette époque, aurait osé, à l'instar de Komensky, dire à la société autant de vérités amères, ne pas reculer devant l'inviolabilité de la majesté royale, et avec la même âpreté fouetter la cour et les courtisans? Dans quel pays de l'Europe, sinon en Pologne, aurait-on pu trouver un imprimeur assez audacieux pour publier de pareilles satires? En Pologne où, un siècle auparavant, le spirituel poëte, Rey de Naglovice, ne connaissait d'indulgence pour personne.

Komensky, donnant par exemple la description de la cour royale (2), dit que le trône du roi n'est entouré que de flatteurs, qui poussent leur bassesse jusqu'à lécher la chaussure de leur

(1) *Labyrint svieta a raj srdce.* V Lesznie, 1651, in-4°.
(2) Même ouvrage, p. 114.

maître, jusqu'à essuyer les taches de sa salive avec leurs lèvres infâmes !

« M'étant une fois glissé inutilement au milieu de cette foule, raconte le pèlerin, j'ai été témoin de la scène qui eut lieu quand, le siége royal s'étant fendu, le roi glissa par terre. Et alors, pendant que les flatteurs se pressaient à l'envi pour relever le roi, j'ai réussi, par hasard, à mettre un raccord dans la fente du siége. Aussitôt, les envieux de me bousculer, de m'envoyer des coups de poing, de sorte que j'ai eu peine, brisé que j'étais, de me sauver vivant. C'est alors que je me suis dit *que même sur le trône la position n'est pas toujours sûre, et qu'il est dangereux d'en être près.* »

Il publia de plus à Leszno, en langue bohême, une œuvre intitulée *l'Abîme de la sécurité* (1) et trois livres de *Didactique*, qui furent aussitôt traduits en latin et en allemand, et où il démontre tous les vices de la pédagogie de son époque. L'accueil flatteur fait à cet ouvrage, qui, s'affranchissant des préjugés, ose recommander aux pédagogues les *sciences réelles*, jusqu'alors méconnues, et les élève au rang des *sciences humanitaires*, l'encouragea à en écrire un autre en latin, intitulé *La porte ouverte aux langues* (2).

Nous ne connaissons pas d'œuvre qui, dans un aussi court espace de temps, dans l'espace de quelques années à peine, ait été si universellement traduite. On la trouve imprimée non-seulement dans toutes les langues de l'Europe, mais aussi en turc, en arabe, en perse et en mongol. La Bible même n'aurait pas pu alors se flatter d'une telle reproduction.

Samuel Hartlib, savant illustre de l'Angleterre, écrivit à Komensky une lettre où il le priait de vouloir bien, à l'instar de cette *porte des langues*, travailler à une *porte de la Sagesse*, c'est-à-dire publier un livre où toutes les connaissances utiles et toutes les sciences fussent résumées.

Koménsky, voulant se rendre à cette prière, écrivit une

(1) *Hlubina bezpecnosti*. Leszno, 1633, in-12.
(2) *Janua linguarum reserata*. 1634, Leszno.

œuvre intitulée : *Pansophiæ prodromus* ou l'*Ensemble* *toutes les connaissances*, et la fit imprimer d'abord à Oxfor en 1637, puis à Londres, en 1639. Ce livre de l'éminent pense bohême devança de tout un siècle les œuvres semblables



J. AMOS KOMENSKY (Comenius)

« La puissance et la liberté te seront rendues, ô peuple tchèque ! et c'est dans cet esp que je t'institue l'héritier de mes travaux et de mes efforts. »

Diderot, de Voltaire, de d'Alembert et d'autres nommés p tard *Encyclopédistes*, pères de la grande Révolution et, suite, des principes de 1789.

Nous citons ici quelques fragments de ce travail monument

Parlant de la *Science politique*, Komensky s'exprime ainsi :

« Les sentiments du citoyen doivent être placés à côté de la philosophie et de la religion; personne ne doit se passer de cette science d'État. Le but de chaque État est que chacun puisse développer ses facultés sans faire tort à autrui; elles doivent s'entr'aider les unes les autres. Quoique les hommes politiques ne soient pas encore d'accord sur les vérités fondamentales du gouvernement, quoiqu'il y ait des gens qui pensent que le monde est fait pour eux seuls, afin qu'ils puissent agir et gouverner à leur gré, et qui, quand ils trouvent des obstacles et de l'opposition, persécutent leurs semblables avec le bâton, les fers, la corde ou la hache, il y a néanmoins dans la nature humaine une tendance irrésistible vers la liberté, laquelle doit l'emporter un jour, quand la majorité des hommes et des peuples aura la conscience de la dignité humaine. La liberté est le plus simple et l'unique but de toutes les nations. L'homme est créé pour la plus grande indépendance possible, et chaque individu doit se suffire à lui-même. *Chaque œuvre de progrès, pour qu'elle soit parfaite, exige d'abord une proposition qui doit être discutée publiquement avec la participation de tous.* Cette discussion doit être guidée par les règles suivantes :

« 1° Tout le monde sera admis à y participer, et personne n'aura le droit de s'abstenir; 2° on ne peut rejeter l'avis de personne sans qu'il ait été examiné; 3° pour que la discussion ne soit pas anarchique, chacun doit apporter dans l'assemblée une modestie, une tolérance, une attention patiente, et un sentiment sérieux pour discuter et juger avec calme.

« Venez donc tous, vous qui avez à cœur le bonheur public et le salut de la génération prochaine; vous qui craignez Dieu, quelle que soit votre nation, votre langue, votre confession, si vous avez en horreur les égarements du genre humain; vous tous qui désirez un meilleur avenir, venez et réunissez vos avis, en rejetant tout ce qui vous sépare, tout sujet de discorde. Venons, rassemblons-nous, et cherchons sans relâche, pendant que nous sommes ici, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est-à-dire à trouver la vérité, la paix et le bonheur. Mais avant de commencer cette

sainte tâche, faisons un pacte solennel que nous ne nous laisserons guider par aucun autre motif que celui de sauver l'humanité. »

La renommée de Komensky se répandit bientôt à travers toute l'Europe. Le roi de Suède, Gustave-Adolphe, l'invitait à sa cour, par l'intermédiaire du chancelier Oxenstiern, pour réorganiser l'instruction en Suède. Le parlement anglais discuta sa méthode, présentée par Hartlib, et l'appela à Londres. Il promit au roi de Suède de lui envoyer un remplaçant digne de lui, et il se rendit à Londres, en l'an 1641. Il y arriva juste au milieu des troubles irlandais, et pendant l'absence, de la capitale, du roi Charles Ier. Après un séjour inutile de plusieurs mois à Londres, ayant reçu de Suède une nouvelle invitation, il partit pour Nortkoping, où il conféra avec le savant Louis Geer, universellement connu sous le nom de *grand aumônier de l'Europe*, à cause de ses largesses envers les persécutés et les savants. C'est avec lui qu'il se rendit à l'Université d'Upsala, où pendant cinq jours il vécut en intimité avec Oxenstiern, le premier ministre du roi de Suède. L'amitié que lui prodiguait Geer l'eut bientôt récompensé des fatigues de ce long voyage.

A cette époque, l'*Unité fraternelle*, ayant perdu son chef spirituel, lui offrit la dignité d'évêque. Il se vit donc obligé de retourner à Leszno pour les affaires de son Église. Aussi, en 1648, le voyons-nous de nouveau en Pologne occupé de ses chers travaux. Le palatin de Posen, Christophe Opalinski, lui confie la curatelle du Gymnase de Sierakow et de tous les établissements d'instruction dans la grande Pologne.

En 1650, il y publie un livre devenu depuis l'évangile des Bohêmes, l'évangile de leur vie sociale et politique. Je parle de son œuvre intitulée *le Testament de la mère mourante de l'Unité fraternelle* (1). C'est là qu'il adresse ses paroles prophétiques aux Bohêmes et aux Polonais. Il ordonne aux premiers, avec la bienveillance et l'amour d'un père et avec la

(1) *Kšaft umirajici matky Jednoty bratrské*, 1650. V Lesznie.

tristesse d'un exilé, de tenir ferme avec les principes de Huss, payés avec le sang des patriotes, et de défendre l'indépendance de la patrie contre Rome et le Germanisme. Il conseille aux autres de s'arrêter à temps et de se défaire de leurs défauts. Un des auteurs contemporains bohêmes compare cette œuvre, pleine de pensées lugubres, à l'ouvrage bien connu du public français : *les Livres de la nation polonaise*, de Mickiewicz. L'évêque des Frères moraves du dix-septième siècle, de même que le poëte polonais du dix-neuvième, souffre en exil du sort de sa patrie, et pour guider sa nation dans la voie de l'avenir, lui indique le chemin du Golgotha.

La malheureuse guerre des Polonais avec la Suède, en 1655, força Komensky à quitter une fois encore la terre hospitalière. Leszno, détruit et incendié par la soldatesque enivrée, de même qu'autrefois Przerow, engloutit beaucoup d'ouvrages de notre illustre savant. Écrasé sous le poids de l'âge, des labeurs et des déceptions, il se rendit définitivement à Amsterdam, où, cordialement accueilli par la famille de Geer, il consacra ses derniers jours à ses travaux habituels. C'est là qu'il fit imprimer la collection complète de ses œuvres didactiques (1); c'est là qu'il publia le *Manuel* et le *Chansonnier bohême* (2), et un petit livre intitulé *Unum necessarium*.

C'est à Amsterdam, enfin, que, le 15 novembre 1671, Romensky acheva sa vie toute consacrée à sa patrie et à l'humanité. Ni l'une ni l'autre n'ont le droit de l'oublier.

Loudovic BRZOZOWSKI.

(1) *J. A. Comenii didactica opera omnia*. Amsterdam, 1657.
(2) *Kancionalek czesky*. W Amsterodamie, 1659.

LES RUINES DE LA BOHÊME

(SOUVENIRS ET IMPRESSIONS)

Vous tous, voyageurs curieux, qui aimez ce qui est attrayant et beau, poëtes enthousiastes, penseurs profonds, traversez les montagnes qui entourent notre pays, touchez le sol de notre vallée aux beaux sites, au peuple bon, généreux, patient et hospitalier ; venez, venez chez nous, en Bohême !

— Ah ! oui, dites-vous, c'est en Allemagne ! — Pardon, ce fut en Allemagne. Veuillez bien vous rappeler que la guerre de Sept jours, comme on se plaît à nommer la dernière campagne, nous a rendus à nous-mêmes, et que.... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je vous invite à venir dans notre pays, et si vous daignez m'accepter pour guide, je tâcherai, en captivant votre intérêt, de mettre mes bonnes intentions au niveau de votre bienveillance.

Vous acceptez ? — Eh bien, à l'aide de notre imagination, franchissons en un instant les distances ou les obstacles et entrons en Bohême par la grande porte d'honneur, par la ville de Prague, c'est-à-dire dans le cœur même de notre patrie.

Et maintenant, regardez. Vous êtes déjà arrivé, vous êtes déjà chez nous, au centre même. — Grand Dieu ! vous aurais-je effrayé ?

Vous vous trouvez dans un lieu désert, inculte ; vos pieds foulent un gazon court et rare comme on le trouve sur le sol

couvrant des ruines. De hauts et tristes murs à créneaux, n'ayant pas même le prestige de l'antiquité, longent cet espace silencieux et morne, et par l'ouverture d'une petite porte, vous entrevoyez un cimetière.... Voici notre ancien Viszehrad, métamorphosé en forteresse autrichienne! Une pente escarpée se baisse sous vos pieds pour descendre vers la rivière de la Vltava.

Et maintenant, que ce premier moment de frayeur mélancolique est passé, relevez la tête, je vous prie...

Un tableau des plus pittoresques et des plus enchanteurs se déroule sous vos yeux étonnés. La nature, les arts de nos ancêtres et la civilisation de nos jours semblent s'être mis d'accord pour impressionner vivement le cœur et les sens du spectateur le plus indifférent. Vous voyez devant vous la ville de Prague, la ville aux sept collines, comme Rome.

A vos pieds coule la Vltava, qui traverse la ville et recouvre la base du rocher sinistre sur lequel vous êtes placé. Vis-à-vis de vous, et des deux côtés, des chaînes de collines et de montagnes. La ville est bâtie sur les bords de la rivière, dans une vallée, et se développe en amphithéâtre sur les hauteurs. Le point d'où vous contemplez ce splendide panorama est l'endroit le plus sacré des plus anciennes ruines de notre chère patrie.

Il est vrai qu'il ne reste plus rien de l'ancien château, si ce n'est une vieille chapelle byzantine et une arcade assez pittoresque sur la partie la plus inaccessible du rocher. Il n'y a que la mémoire du peuple qui a conservé le souvenir de l'ancien *trône doré du Vyszehrad*, et cette mémoire lui a religieusement gardé toute sa gloire et tout son éclat.

En voyant ce même rocher surmonté aujourd'hui de la citadelle autrichienne, le fils de la Bohême sent son cœur se serrer. Il contemple d'un œil sombre ce lieu maintenant désert, et en s'éloignant il reste silencieux et froid comme ce rocher lui-même, dont l'aspect lui dit tant de choses. Alors, il croit voir s'élever devant lui les hommes et les femmes qui représentent l'histoire de son pays, et toutes ces existences devenues les symboles d'un passé sacré.

Et tout d'abord lui apparaît la belle, la sage, la juste *Liboucha*. Pour lui, elle est la déesse détrônée de sa patrie, habitant toujours mystérieusement l'ancien Vyszehrad, et soupirant à la vue des canons autrichiens; ses soupirs se répètent au loin, et celui qui les entend en descendant le fleuve dans sa barque regarde avec effroi le rocher noirci au haut duquel il lui semble entrevoir une pâle figure.

Mais celui qui a longtemps contemplé le Vyszehrad reconnaît facilement Liboucha elle-même. En caressant encore une fois d'un long regard ce cher souvenir, cet ancien rocher, il la voit bien réellement. La voilà qui descend de la pente aride et escarpée, les mains étendues vers Prague qu'elle avait fondée, vers les Hradczany, l'autre résidence de sa famille, qui s'élève sur la rive opposée avec sa cathédrale dont la silhouette plane comme une apparition aérienne au-dessus d'un groupe de vieux palais noircis, de coupoles, de tours, de maisons à l'architecture étrange, qui descendent vers la rivière où l'ancien pont de pierre les continue. Il croit entendre l'apparition proférer des paroles tout à la fois grandes, saintes, consolatrices ou lamentables, mais pourtant pleines d'espérance.

De longs voiles blancs comme les brumes de l'automne flottent autour de sa taille haute et svelte; elle descend toujours; la voici près de l'eau, tout au bord de la Vltava, et elle se plonge dans ses ondes, sur lesquelles jadis elle aimait naviguer, entourée de ses belles et fières suivantes, qui, après la mort de leur sage et vénérée maîtresse, ne voulurent plus, nouvelles Amazones, supporter le joug de l'homme.

Désirant désormais être maîtresses d'elles-mêmes, elles commencèrent courageusement la guerre contre Przemysl, ce mari-paysan choisi par Liboucha, qui, du champ où il venait de prendre son repas près de sa charrue, l'emmena chez elle au Vyszehrad. Là-bas, vis-à-vis, un peu loin de la ville, était leur forteresse le Dievin.

Przemysl, comme on le pense, sortit vainqueur de cette guerre, et sa race occupa depuis le trône de Bohême jusqu'à son dernier rejeton. D'après la tradition, Przemysl quitta à

regret ses travaux de laboureur pour devenir duc de Bohême, et de nos jours, nous admirons aussi ce sacrifice fait par un homme simple et philosophe à l'amour d'une femme. Quel couple intéressant et digne de la fierté nationale! Cette duchesse Liboucha, qui sans doute avait aimé dans le silence de son cœur son futur époux, sans oser cependant l'offrir comme duc à son peuple, mais qui lui céda l'autorité dès qu'elle entendit pour la première fois des paroles de mécontentement. Alors, elle se décide à envoyer chercher celui qui devait devenir le fondateur d'une race glorieuse, aimée du peuple et toujours regrettée; mais ce laboureur ne se presse point pour venir se placer sur le trône, à côté de la vierge bien-aimée qu'il avait connue dans l'enfance à cette école de Boudecz, foyer d'une éducation rare et remarquable, surtout à cette époque (septième siècle).

Après avoir dit adieu aux taureaux blancs attelés à sa charrue, et qui disparurent dans un rocher qui s'était ouvert pour les recevoir, Przemysl voulut garder ses souliers rustiques en écorce, cher souvenir de son humble passé.

Pendant bien des siècles, ce fut une partie importante de la cérémonie de l'avénement au trône que de chausser ces souliers gardés avec soin en souvenir de l'ancêtre et comme symbole. Il semblait que ces souliers avaient en eux quelque chose de plus sacré encore que la couronne elle-même. Mais les chaussures rustiques de Przemysl sont perdues sans retour. Quel touchant et précieux symbole! O Bohême rajeunie, il faudra le retrouver!....

Les Hradczany sont sur une colline opposée au Vyszehrad, et sur la cime de laquelle on voit de loin l'église cathédrale, une des nombreuses fondations de Charles IV. C'est dans cette église que se trouvent les tombeaux des rois de Bohême. Les Hradczany en sont la crypte solennelle, comme l'ancien château en est le berceau doré. Ce château a deux physionomies bien distinctes : l'une toute moderne, et l'autre ancienne, avec ses vieilles tours rappelant le souvenir de malheureux prisonniers, et aussi ses anciennes salles avec leurs fenêtres historiques.

Ainsi vous y trouvez la salle des Diètes et des assemblées de



la noblesse bohême. Cette salle, par exemple, dont la fenêtre est devenue fameuse, et par laquelle les seigneurs catholiques Slavata, Martinic et le secrétaire Fabricius furent précipités dans l'espace par leurs adversaires protestants, qui avaient découvert leurs intrigues contre la liberté du pays (1).

En entrant dans cette salle, vous éprouvez une certaine sensation, comme si le passé ressuscitait. En effet, vous voyez des murs couverts de poussière, des armoiries à moitié brisées et décolorées, des portraits noircis par le temps et vous regardant avec leurs sombres physionomies; puis voici des chaises et des tables à l'antique. Vous croyez entendre résonner encore les opinions contraires des divers membres de ces assemblées orageuses où se produisaient les arguments les plus opposés; d'un côté, les paroles ardentes et généreuses destinées à conserver cette patrie, alors l'arène ensanglantée des idées naissantes, à l'aurore d'une ère nouvelle qui, à la suite de tant de siècles, a encore cependant à combattre aujourd'hui tant de préjugés et d'injustices; de l'autre côté, les discours des traîtres agissant dans le sens opposé pour accélérer la chute d'un peuple intelligent, digne du rôle de précurseur et de fondateur de la Réforme que lui a décerné l'esprit de l'histoire.

Une large fenêtre éclaire lumineusement cette salle remarquable, et sert de cadre à une vue aussi belle que celle du Vysehrad. Au milieu d'une perspective de montagnes bleuâtres, on voit sortir la Vltava, qui traverse la ville de Prague et se perd à l'horizon en faisant un gracieux détour.

Après avoir suivi des yeux le vieux pont de pierre et le pont suspendu, qui se perd deux fois dans les arbres touffus de deux îles, vous apercevez la plus grande partie de la ville, qui longe la rive opposée et monte vers une plaine dominée encore par des montagnes.

(1) Malgré la hauteur considérable de laquelle ils tombèrent, les trois malheureux ne furent point tués; on raconte seulement que le secrétaire Fabricius, précipité le troisième, et qui tomba nécessairement sur les deux seigneurs, s'empressa en se relevant de leur faire ses excuses pour l'inconvenance qu'il s'était permise, bien malgré lui, de les fouler aux pieds!... Mœurs du temps! (*Note des rédacteurs.*)

C'est la vieille ville, avec son antique et si curieux hôtel de ville, le vrai centre, le foyer de toute la Bohême, de la vie politique et du commerce, et où siégeaient parfois les rois pour se trouver au milieu des affaires dont les Hradczany étaient trop éloignés; puis c'est la nouvelle ville, bâtie seulement sous Charles IV, au quinzième siècle, et qui aujourd'hui présente l'étendue, l'élégance et l'animation d'une capitale, quoique depuis peu de temps seulement on se soit décidé à paver ses plus belles places.

Dans la vieille ville se trouve l'Université, la plus ancienne en Europe après celle de Paris, et d'autres édifices remarquables. Au-dessus de l'embarcadère, entre la nouvelle ville et le faubourg Karlin, s'élève une colline pittoresque, le Zizkov (montagne de Zizka), appelé autrefois Vitkov, en l'honneur du dieu païen Svantovit, auquel la colline était vouée jadis.

Après une victoire par laquelle Zizka, le grand chef aveugle des Hussites, le démocrate incorruptible, l'ami fidèle de Jean Huss et son disciple le plus fervent, s'était rendu maître de Prague, rebelle aux idées taborites, ce mont avait été ainsi surnommé parce que c'est de cette éminence que Zizka avait pardonné aux habitants.

La plaine à laquelle s'adosse le Vyszehrad, nommée Pankrac, est également devenue célèbre par une victoire éclatante des Hussites, où l'on vit des seigneurs bardés de fer, aux panaches éclatants, montés sur de bons chevaux, bien armés et suivis de serviteurs dévoués, céder le terrain à une troupe de paysans à peine armés de leurs fléaux historiques, en vêtements légers, à pied, mais enthousiasmés de patriotisme et dirigés par une tactique aussi nouvelle que pleine de génie.

En regardant encore à travers cette fenêtre de la salle des assemblées, vous remarquez tout près de vous, éclatante de verdure, une hauteur qui s'élève au-dessus de la Vltava, non loin des Hradczany, et se mire dans les ondes du fleuve, formant un fond gracieux à cette partie de la ville : c'est le Petrzin, nom formé du mot Perum, c'est-à-dire le dieu païen auquel le mont a été voué et qui était en quelque sorte le Jupiter slave.

Ce Petrzin est une des beautés les plus saillantes de Prague. Il est assez escarpé du côté de la ville, couvert, au printemps, de pommiers en fleurs, qui simulent une nouvelle chute de neige, et étalant l'hiver, dans ses jardins, des couches de la verdure la plus fraîche. Une petite église se cache à moitié sur son sommet, parmi des groupes de tilleuls. Au côté opposé de la ville, cette colline se perd dans une vaste plaine, qui, plus loin, s'appelle la Bila-Hora (montagne blanche); c'est le Golgotha de la Bohême.

A l'aspect du Vyszehrad vous n'étiez que mélancolique; le regret prenait une forme naïve et poétique; ici la poésie se tait; elle n'ose pas se laisser aller au souvenir d'un si profond malheur!.... C'est bien notre Golgotha qui est devant vos yeux, mais un Golgotha sans l'espoir d'une résurrection; car, hélas! celle de notre chère Bohême est encore loin d'être un fait accompli.

Un silence lugubre vous oppresse, la nature elle-même est triste, presque désolée, sans essayer sur vous aucune consolation. C'est donc ici, à la Bila-Hora, que l'empereur Ferdinand II a une fois vaincu la Bohême, si longtemps restée invincible. Le jésuitisme a vaincu les nouvelles idées du progrès humanitaire; l'indépendance de la Bohême, tant de fois et si péniblement conquise par la dynastie des Przemysl, a été absorbée, détruite! De ce jour, les Habsbourgs ont tout fait pour nous rayer complétement du rang des nations, s'efforçant même d'étouffer dans nos cœurs l'amour de cette langue maternelle dont le peuple, en dépit de la victoire autrichienne, a toujours voulu se servir.

Une église, érigée par le vainqueur en souvenir de sa victoire, marque ce lieu fatalement célèbre pour nous. Éloignons-nous, et allons nous recueillir ici près dans un parc tranquille et ombragé, qui nous rappelle George Podiebrad, le roi grand et juste. Au milieu de bouleaux, de pins et de pinastres s'élève un ancien édifice hexagone. On en a fait un magasin à poudre gardé par des soldats autrichiens. Ce parc se nomme la Hviezda (l'étoile). Jadis ce magasin à poudre était un gracieux pavillon,

un petit château de chasse que le roi George avait fait cons-
truire pour l'offrir à son épouse. Comme l'édifice a la forme
d'une étoile, il est probable que c'était une allusion galante au
nom de famille de la reine, qui s'appelait Sternberg (*stern*,
étoile).

Ce souvenir historique était connu, et en se promenant dans



Election de George de Podiebrad.

les allées du parc, on évitait de s'approcher du pavillon. Mais
quand, en 1866, les Autrichiens s'enfuirent devant les vain-
queurs, abandonnant la poudrière et emportant ce qu'elle con-
tenait, le public y entra. Ce ne fut tout d'abord qu'un cri de
joie, d'admiration et de regrets. L'intérieur recélait, à l'insu de
tout le monde, des beautés, des trésors artistiques inappré-
ciables. Les plafonds sont couverts de revêtements en stu
d'une richesse immense, et qui n'ont que peu d'égaux en
Europe. Chacun voulut aller admirer l'élégance de l'architec-
ture, la beauté de l'ornementation, et rêver avec recueillemen

à cette époque où notre patrie vivait encore d'une vie artistique, où la Bohême n'était pas encore chassée du grand concert des nations civilisées. A cette heure, les Autrichiens sont revenus, et la poudre vient d'être de nouveau déposée dans ce temple de nos arts et de nos souvenirs.

Remontons maintenant le cours de la Vltava, en nous enfonçant dans cette perspective de monts bleuâtres qui nous a frappés lorsque nous étions au château des Hradczany. A une lieue de Prague, nous arrivons à l'embouchure de la Berounka dans la Vltava. Quatre lieues plus loin, nous nous trouvons sous un rocher immense et qui paraît inaccessible. C'est sur le point le plus escarpé de ce rocher qu'était situé autrefois le château de la prêtresse Tetka, sœur de Liboucha. En y montant par un détour, nous y retrouverons trois églises et de nombreux souvenirs. Est-ce donc là tout ce qui nous reste de la prêtresse dont le rocher porte à jamais le nom? Voici ce gazon court et clair-semé des ruines; c'est bien là l'aspect étrange et désolé d'un passé fantastique : quelques pierres éparses, quelques morceaux de murs et des traces de bastions.... Dans le lointain, vous pouvez apercevoir le Davyl, le mont sacré où se dressait l'autel suprême servi par la grande prêtresse. Sa figure vous apparaît tout autre que celle de la maternelle et généreuse Liboucha, et de la sympathique et bienveillante Kazi, toujours prête à servir les souffrants ou les malades. C'est une femme grande, à l'air sévère, gardant le feu sacré des anciennes lois et des traditions. Elle plane au-dessus de ses autels renversés comme la déesse de l'histoire de la Bohême, et elle n'a pas cessé de vivre. A l'heure actuelle, en foulant le sol où fut son fier château, en remuant à peine cette terre si féconde en souvenirs sacrés, le peuple bohême y retrouve une foule d'antiquités qui le guident dans le sétudes archéologiques et éclairent son passé si tendrement chéri.

Les églises qui se voient sur ce rocher se rattachent au souvenir de sainte Ludmila qui, plusieurs siècles plus tard, habitait ce château. Ce fut la première duchesse chrétienne de ce pays, et les deux souvenirs de la païenne et de la chrétienne se

mêlent l'un dans l'autre sans effort et sans scandale. Sainte Ludmila était devenue sainte et martyre, sa belle-fille l'ayant fait assassiner à Tetine même. Une chapelle à laquelle se rattachent mille petits souvenirs religieux, et dont l'aspect ancien a quelque chose de touchant, date encore, dit-on, de son temps. Ludmila fut la grand'mère de saint Wenceslas, patron de la Bohême, qui fut assassiné aussi par son frère. On se représente sainte Ludmila, en belle et bonne mère de famille, occupée à Tetine de l'éducation de son petit-fils, et lui enseignant la lecture et la nouvelle religion chrétienne. Elle aussi est devenue l'un des côtés de notre idéal du passé si respecté et si aimé, car son nom de Ludmila signifie *aimée du peuple.*

Ainsi Tetka représenterait la dignité, Kazi la bonté intelligente, Liboucha la sagesse et l'équité, et enfin sainte Ludmila la maternité dans l'accomplissement de ses plus beaux devoirs.

En pénétrant plus avant dans cette contrée toute montagneuse, remplie de groupes de collines et de monts pittoresques, de vallées vertes et riantes, qui offrent à chaque pas des lieux remarquables et historiques, on se trouve dans ce centre même où fonctionnait de préférence la vie intellectuelle de la Bohême, quand elle se trouva trop à l'étroit dans les murs de Prague. Nous choisirons entre tous le Karlouv-Tyn, qui se trouve non loin de Tetine et moins éloigné de la capitale que ce dernier. Ce château a été placé, et presque caché comme un joyau, parmi des monticules couverts de forêts et sur un point moins élevé que les autres. Il a été disposé et décoré avec un amour particulier et rempli des objets les plus chers et les plus sacrés pour nos cœurs.

Ce même Charles IV, dont nous avons déjà parlé comme fondateur de l'église cathédrale, de l'Université, du pont, de la plus grande et plus belle partie de Prague, de plusieurs églises d'une architecture remarquable, et de beaucoup d'autres édifices, ce même Charles avait fait construire Karlouv-Tyn pour y garder la couronne commandée par lui en l'honneur de saint Wenceslas. L'ancienne avait été vendue par son père, Jean de Luxembourg, qui avait reçu la Bohême comme dot de sa femme,

la dernière Przemyslide, et n'avait jamais beaucoup aimé ce pays, bon tout au plus à fournir aux dépenses incessantes d'un roi chevalier errant.

Mais son fils a dédommagé la Bohême par un énergique patriotisme. C'était un prince heureux, car il pouvait ce qu'il voulait. Karlouv-Tyn était sa résidence favorite. C'est là qu'il allait se reposer et se recueillir, c'est-à-dire prier : car il était réellement pieux. Aucune femme, pas même la reine, ne devait passer la nuit dans ce château sacré. Lui-même, pendant toute la nuit, demeurait agenouillé et en prières dans une petite chapelle. Aussi trouve-t-on dans cette résidence nombre de chapelles diverses ; celle qui recélait la sainte couronne donne encore aujourd'hui une idée, quoique imparfaite, de son antique magnificence.

Depuis, tout ce qui avait quelque prix a été enlevé par le vandalisme des étrangers, et si l'extérieur du château n'offre pas l'aspect d'une ruine, l'intérieur n'annonce que trop le passage d'ennemis implacables.

Charles était donc, à cause de sa piété, un grand ami du clergé, qui se démoralisait de plus en plus au milieu de ses richesses, et de telle sorte que la guerre des Hussites devait bientôt éclater.

Le fils de Charles IV, Venceslav, témoin du commencement de la grande tragédie hussite, a laissé son souvenir dans deux châteaux peu éloignés de Karlouv-Tyn, dans ces vastes forêts où il aimait tant à chasser : nous voulons parler de *Tocznik* et *Zebrak*. On les aperçoit sur deux hauteurs dominant la contrée, quand on vient de la Bavière à Prague par le chemin de fer. Ce sont là de vraies ruines, bien anciennes, bien ruinées, à fenêtres bien vides, et au travers desquelles brille l'azur du ciel. C'est dans ces deux endroits de prédilection qu'il rassemblait la cour et les savants de son époque. C'est là que retentirent les discours philosophiques, les controverses religieuses qui remuèrent plus tard toute l'Europe au bruit de la guerre, et à la lueur du bûcher de Jean Huss. Le roi et la reine prenaient part à tous ces événements. Le roi comprenait fort bien tous

les torts du clergé; il aimait, ainsi que la reine Sophie, le mal heureux Jean Huss, auquel sans doute Tocznik et Zebrak ou été souvent hospitaliers. Mais la majesté du trône et son entou rage, quoique le souverain fût juste et bon, ne pouvaient déj plus, à cette époque, résister à l'orage menaçant, et Waclav ballotté tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, enlevé et empri sonné deux fois par sa noblesse, devint impatient et cruel, s livra à la paresse et à l'ivrognerie, ce qui lui valut un surnom que le peuple oublie volontiers pour se souvenir seulement d celui de *Juste* qu'avait mérité le fils de Charles. On racont encore qu'il aimait à se déguiser pour se mêler au peuple, con naître ses souffrances, s'assurer qu'il n'y avait pas d'injustic dans le commerce. Le peuple croit même que la cause d changement brusquement survenu dans son caractère doit êtr attribué à un poison lent qu'on lui fit prendre. Un bonheur lu était pourtant réservé : au premier bruit de la guerre des Hus sites qui retentit à Prague et de là dans toute l'Europe, mourut subitement de frayeur.

Dans ces mêmes montagnes, dans ces forêts si vastes encor actuellement, s'élève un autre château royal, à l'architectur noble et belle, dont vous pouvez admirer les délicieuses colonne et les élégantes arcades bizarrement accolées à des construc tions nouvelles et sans goût : c'est *Krivoklat*, où les reine faisaient leurs couches, caché, à peu près comme Karlouv-Tyn parmi des collines boisées, dont la nature a formé tout alen tour du château comme un parc ombreux et tranquille, où de nombreux rossignols, qui y avaient été rassemblés à dessein égayaient par leurs chants et la reine et son jeune enfant.

Tout en suivant le cours de la Berounka et de la Vltava, nous voici de retour à Prague, que nous traverserons pour en sortir du côté opposé, où la Vltava se hâte de se joindre à l'Elbe (Labe). Nous contournons d'abord une colline sur le bord de la Vltava, avec une église nommée Levy-Hradec. C'est là que fu bâtie la première église chrétienne par Borzivoj, époux de sainte Ludmila. Voilà des plaines fertiles dans lesquelles, en contraste avec la contrée que nous venons de traverser, appa-

raissent rarement et de loin en loin quelques collines. Voilà au-dessus de l'endroit où se réunisssent les deux fleuves, un rocher escarpé, gigantesque, l'ancien Pszov, aujourd'hui Melnik, jadis le château du père de sainte Ludmila, ville florissante et célèbre par ses vins. Sur le faîte du rocher l'on voit l'ancien château et une belle église gothique; la ville se trouve plus en arrière.

Du fleuve, vous voyez se dérouler devant vous une longue perspective de coteaux, de vignes, de vergers et de bois qui se perdent dans les brumes d'un bleu foncé du Strzedo-Horzi. La richesse de la végétation, la gracieuse conformation du sol et le charmant coup d'œil que présentent toutes les vignes qui se découpent en vertes guirlandes rappellent, à s'y tromper, les sites les plus renommés du Rhin.

De nos jours, on aime encore à montrer, au château de Melnik, une ancienne chapelle renfermant des tableaux d'un grand prix comme art et comme antiquité. On en voit aussi dans la grande église qui, à ce qu'on dit, indique l'endroit où fut le berceau de sainte Ludmila. Bien plus tard, ce même château fut habité par la reine Eliszka, la dernière des Przemsylides, la mère de Charles IV, à laquelle était réservé le noble et pénible rôle de protéger la Bohême contre l'esprit aventureux de son mari. Elle aima d'autant plus sa patrie qu'elle lui avait coûté plus de pleurs et d'angoisses, et l'on vit ce même amour se continuer dans le cœur magnanime de son fils.

A notre époque, le château est habité et d'autant plus dévasté dans ses souvenirs historiques. A l'intérieur ne se trouvent que les demeures modernisées de quelques employés, et des greniers où la simple inspection des plafonds et des cheminées suffit pour rappeler à l'esprit une ancienne et magnifique habitation seigneuriale.

En sortant du château et en gagnant son revers, vous admirez au bas de la hauteur escarpée un véritable Éden. L'Elbe et la Vltava se rejoignent autour d'une presqu'île parsemée d'arbres et de jeunes plantations. Sur l'autre rive, en face, un bois de tilleuls centenaires; à droite, la perspective de vignobles et de

coteaux s'élevant vers le Strzedo-Horzi, et partout autour de vous des villes et des villages, des jardins et des vergers, le tou animé par le cours des deux rivières et borné, comme dans u cadre magique, par ces imposantes montagnes de la Bohême toujours inépuisables dans la variation de leurs beautés.

Deux points de ce riche tableau doivent spécialement captiver par leurs formes étranges et distinctes, tout votre intérêt, tout votre imagination. L'un, le plus rapproché, est une hauteur d forme conique, qui se détache isolément au milieu d'une plain fertile. L'autre, le plus éloigné, apparaît parmi d'autres chaîne montueuses, qui lui servent en quelque sorte de toile de fond et montre ses deux cornes bleues, qui semblent deux signes par ticuliers apposés là exprès par la main de la nature. Le premie est le mont Rzip; le second est le Bezdiez, composé de deu montagnes jumelles.

Occupons-nous du premier, le Rzip. Vers le cinquième siècl une agglomération slave s'avançait vers ces contrées en traver sant trois fleuves. Czech était le nom de son chef. Elle arriva donc dans ces régions aux belles forêts, aux pelouses ver doyantes, au gibier innombrable. Partout elle rencontrait d cours d'eau à franchir, et il lui semblait enfin qu'elle éta égarée. Lorsqu'on fut arrivé près d'un mont à forme singulièr isolé dans cette vaste et belle plaine, Czech monta le premi sur cette élévation pour chercher à s'orienter. Mais bient tous les voyageurs l'y suivirent, et en apercevant ce beau pa entouré de toutes parts de remparts naturels, ils se mirent pleurer de joie.... Ce fut le moment suprême de la naissance notre patrie. La nation prit le nom de son chef Czech, et la ter choisie se nomma Czechy.

D'une grande partie de la Bohême, on aperçoit le Rzip av sa forme ronde, sa couleur grise, et surmonté de sa peti église blanche comme du marbre, et reflétant au loin les rayo du soleil.

Montons. O purs et saints souvenirs! Le cœur peut battr ici sans angoisse, sans mélancolie amère; il n'y donne que de pulsations d'amour et d'espérance. Ce sol sacré n'a jamais ét

souillé de sang; le basalte de ce monde antérieur n'a jamais formé de remparts ennemis, n'a jamais supporté des tours à cachots profonds et sinistres. Aucun frisson ne vient y serrer douloureusement votre âme; car ce sol, qui n'a jamais été trempé que des pleurs de l'enthousiasme et du patriotisme, n'a vu aucune intrigue, n'a caché aucune embûche, aucune trahison. Dans cet air pur et libre, vous pouvez respirer à pleins poumons tous les nobles sentiments humains !

Il y avait là, autrefois, l'autel d'un dieu païen, Radhost, et à chaque printemps, le peuple vient en longues processions sur cette hauteur y savourer l'air sain de la liberté, y contempler cette grande et belle portion de la patrie chérie, s'y recueillir, s'enthousiasmer et se réconforter dans l'amour de la terre natale.

Plus tard, quand le christianisme mit les saints à la place des dieux, ce fut saint Georges qui remplaça Radhost, et les pèlerinages du peuple vinrent à lui comme précédemment. La petite église en style byzantin fut bâtie en 1126 par Sobieslav Ier, après une victoire éclatante remportée par lui sur l'armée de l'empereur Lothaire.

Du plateau assez large du Rzip, on voit se dessiner nombre de villes, quantité de villages et tous les charmants jardins d'alentour. L'Elbe, la Vltava et l'Oharka, brillant çà et là parmi les pelouses, semblent des rubans argentés miroitant capricieusement au soleil. Les montagnes forment, à des plans étagés, de vastes cordons qui simulent à l'horizon un immense voile presque transparent, et qui paraît onduler dans la brume vaporeuse du lointain. L'œil accoutumé aux contrées montagneuses de la Bohême reconnaît, comme de petites éminences, les hauteurs de Prague. Mais ce qui embellit surtout la vue de ce riant tableau, c'est d'un côté Melnik, de l'autre Bezdiez, vers lequel nous allons vous conduire.

Ici, par opposition, la nature apparaît grande et fantastique. Les émotions paisibles et enchantées doivent faire place à d'autres plus profondes, à une admiration contenue, mêlée de réflexions douloureuses.

La forme bizârre des deux montagnes jumelles a une beauté sauvage. Des ruines, dont une chapelle encore assez bien conservée, viennent confirmer cette première impression. On remarque aussi les restes d'un couvent supprimé plus tard par Joseph II. Mais le peuple aimait ce lieu et l'ancien usage consacré de s'y rendre en chantant et en priant. Il y venait prier, comme jadis, alors même qu'il n'y avait ni prêtre ni autel. Les précipices qui entourent Bezdiez ont vu des siéges, des défaites, des combats désespérés. C'est là que se sont joués de grands actes de notre dramatique histoire; ces tours ont renfermé de grands prisonniers. Enfin Bezdiez pourrait raconter ce roman d'une mère sans entrailles, d'une mère malheureuse, sombre roman auquel se rattache l'un des plus pénibles souvenirs de la Bohême.

Le roi Przemysl Otakar II, un de nos plus grands conquérants, surnommé *le roi d'or* par les uns, *le roi de fer* par les autres, et par tous *le lion indomptable*, avait formé un grand empire autour de la Bohême. C'était un de ces étonnants météores qui apparaissent dans le cours des siècles, enveloppent le pays qu'ils traversent d'une auréole de feu, détruisent tout sur leur passage, et, se consumant parfois eux-mêmes dans les incendies qu'ils ont allumés, disparaissent enfin dans des nuages de sang, de flammes et de fumée.

C'est en 1278 que le *lion* de la Bohême vit pâlir sa brillante étoile et que la Bohême elle-même entrevit le commencement de ses malheurs dans la grande bataille du Moravske-Pole, où tomba Przemysl Otakar, trahi par une partie de la noblesse, et trouvant enfin la mort qu'il cherchait, non au milieu des ennemis, mais sous les coups d'assassins. C'est de cette époque fatale que date l'entrée dans notre pays de ces étrangers qui se sont toujours montrés pour nous sans amour comme sans pitié.

Otto de Brandenbourg devait régner en attendant la majorité du jeune Vaclav, fils d'Otakar. Le premier soin du régent fut d'emprisonner le jeune prince avec sa mère Kunhuta dans les murs de Bezdiez. Mais la reine parvint à s'enfuir, laissant ainsi son enfant à la merci de ses cruels persécuteurs. Plus tard ce-

pendant, il devint roi, et l'un de nos rois les plus célèbres. La Bohême n'était pas alors à jamais perdue.

Du haut de la tour où était la prison, la vue embrasse encore une de ces splendides perspectives si nombreuses dans notre patrie; on est ici plus rapproché des montagnes qui forment nos frontières; mais ce n'est qu'au loin qu'on distingue les formes immenses des montagnes dites *des géants*. Plus près de nous, voici une autre chaîne appelée Jesztiedske-Hory, du nom de son plus haut sommet le Jesztied, et qui semble un rempart intérieur.

Du Bezdiez, la vue se repose sur des montagnes et de vastes forêts. Parmi ces montagnes, vous en voyez à la forme aérienne et couleur d'azur, comme les songes du poëte; d'autres imitent les nuages sombres et cuivrés d'un violent orage prêt à éclater à l'horizon; d'autres encore élèvent hardiment leur tête dans le ciel pour y resplendir comme une couronne d'acier. Puis, sous vos pieds, vous apercevez d'autres longues chaînes montantes, également couvertes de forêts, coupées parfois par de délicieuses vallées peuplées de bourgs et de villages, et dominées par des châteaux ou des ruines d'un éloquent aspect. Néanmoins, malgré toutes ces impressions de nature si diverse, vous remarquez la conformation curieuse et saisissante d'un point de l'horizon, ce sont les Panny (les Vierges). Ces rochers jumeaux comme le Bezdiez, mais qui en diffèrent par la contexture, se nomment l'un Panna (vierge), et l'autre Baba (vieille femme); la première est, dit-on, tout à fait inaccessible, mais le fait n'a pas été constaté. Leur vrai nom est Trosky; il est aussi usité que celui de Panny. Ce fut une idée aussi hardie que romanesque que de vouloir réunir les deux pointes de ces montagnes par un château, et la chose ne paraîtrait pas croyable si l'on n'en voyait encore les ruines sur leurs sommets et à la base qui les réunit. Un des plus beaux poëmes du Kralodvorsky-Rukopis en fait mention, et l'ancien barde nous montre les Saxons envahisseurs poussant leurs masses jusque vers les Trosky, d'où l'on observait avec terreur et colère, du haut des tours, la marche de l'ennemi....

Je vous ai fait connaître en peu de mots notre ancêtre Czech, Liboucha et la longue génération des Przemyslides, aimés du peuple, qui ne se révolta contre aucun d'eux et qui vénère encore les Brzetislas, les Sobieslas et les Svatopluk, ces rois vaillants qui ont cependant laissé après eux le souvenir des intrigues ténébreuses ourdies autour de leur trône, et dont les incidents dramatiques seraient dignes d'être immortalisés par un génie tel que celui du grand Shakespeare. Cette race des Przemyslides s'éteignit par la mort de Vaclav III. Eliska, la dernière Przemyslide, finit dignement cette longue chaîne de personnages marquants, comme Liboucha l'avait commencée. Par son mariage avec Jean de Luxembourg, elle devint mère de Charles IV, dont nous aimons encore à nous rappeler les bienfaits. C'était alors une douce époque de paix où florissaient le commerce, les arts et les sciences; où le peuple, spectateur seulement jusqu'alors des guerres que lui faisait le voisin, commençait à se recueillir; où la jeunesse, avide d'études sérieuses se prenait à réfléchir aux maux qu'accumulaient sur la Bohême l'influence des étrangers et la dissolution du clergé. Il se souvint alors de la forme démocratique de son ancien gouvernement, livré chaque jour de plus en plus au despotisme des prêtres et de la noblesse. Il se rappela les anciens droits du laboureur, comprit les torts que lui causaient les droits féodaux, et remarqua avec douleur les éléments étrangers que la fierté et la cupidité des grands introduisaient de plus en plus, et sans nécessité, dans la patrie bohême.

Mais alors éclata cette grande révolution de seize ans, la guerre des Hussites, qui vint purifier l'air des miasmes délétères dont il était saturé et préparer une large base à la réforme et à la philosophie des siècles suivants. Zizka, Prokope le Grand, Prokupek, tels sont les noms de ceux qui furent l'âme et les bras dirigeant ces événements à jamais mémorables.

On montre encore avec une pieuse émotion le tombeau de Prokope, tué à la bataille de Lipan, où furent victorieuses les troupes de l'empereur Sigismond, c'est-à-dire les troupes mercenaires avec la noblesse à leur tête.

La guerre des Hussites était terminée. Mais malgré la défaite, l'esprit de Jean Huss vivait toujours au fond du cœur de chaque Bohème, et il vivra aussi longtemps que doivent vivre la civilisation et le progrès....

Le sol de toute l'Europe est, on le sait, jonché de ruines historiques, mais nulle part, assurément, le cœur ne peut être attristé comme dans nos contrées jadis si belles et si florissantes. Grâce à la résurrection des esprits, nous avons aujourd'hui un second miracle du sépulcre; la Bohême sort de son tombeau, et, comme tout convalescent, elle se rattache plus que jamais à la vie de peur qu'elle ne lui échappe à jamais. Un individu a le droit et même le devoir de savoir bien mourir, sans plainte et sans faiblesse; une nation, au contraire, a pour devoir et pour droit sacré de se rattacher à la vie avec toutes les forces de sa volonté, car plus de nations, plus d'humanité!....

L'aspect de ces ruines de la Bohême, devenues de nos jours la beauté romanesque du pays et l'amour de tous les artistes, semble fait pour décourager le peuple, ce pauvre peuple qui a bâti autrefois à la sueur de son front ce qui ne représente plus que des débris. Le peuple, cependant, aime à se rattacher à tous ces souvenirs. Il y cherche des trésors, il y voit des fantômes sanglants, des revenants cruels ou malheureux; il aime à s'épouvanter devant ces puits profonds, ces galeries souterraines, ces corridors mystérieux, pour revenir enfin à ce bonheur simple et paisible de la chaumière chérie.

Pauvre peuple! Il se sent étranger au milieu de ces châteaux élevés au-dessus de lui; mais en recherchant discrètement les fils de son histoire, il retrouve peu à peu dans ses tâtonnements de curiosité naturelle les traces de ces grands du passé qui ont bruyamment traversé le monde et qui, en le quittant, ont laissé derrière eux ces signes glorieux ou sanglants de leur passage.

Parmi toutes ces ruines, il y en a de belles comme Kroumlov et Zvikov, de très-anciennes comme Hasenbourg (Klopy) et Kuneticka-Hora. D'autres se rattachent à des événements funestes ou remarquables, comme par exemple Rabi,. où Zizka

[illegible] en fermant son second œil. [illegible] pourrait voir encore der[illegible] [illegible] dont la flèche [illegible] sans aucun profit pour la [illegible] [illegible] devint plus fort et plus [illegible]



[illegible]

[illegible] dans un délicieux fouillis de mont[illegible] et de forêts, vous retrouvez le château de Veihartice, où [illegible] la guerre hussite la couronne de Bohême fut soign[illegible] ment renfermée ; voilà Cheb où Waldstein fut assassiné ; e[illegible] d'autres, d'autres encore dont la nomenclature serait beau[illegible] trop longue.

En finissant, il me reste à parler d'une ruine devenue cél[illegible] non par quelque souvenir national, mais par le prestige q[illegible] doit à la plume d'un auteur français : c'est le *Riesenbe*[illegible]



Dans une contrée sombre, parmi des montagnes et des forêts sauvages et mystérieuses, au milieu de la Szumava, comme le décrit si bien George Sand, au commencement d'un chapitre de *Consuelo*, se trouve la ruine de Riesenberk; c'est la scène choisie par l'inimitable écrivain pour le développement de l'un de ses plus beaux romans, *Consuelo et la comtesse de Rudolstadt*. Ce livre appartient cœur et âme à la Bohême, et je n'essayerai pas de suivre George Sand dans la description imagée et pleine de feu de ces ruines sur lesquelles la nature semble avoir répandu à plaisir tous les trésors de la poésie historique.

Par le roman, cette ruine est devenue comme un monument consolateur pour une nation qui a tant à se plaindre de l'indifférence des uns, de l'intolérance des autres, en présence de ses droits les plus sacrés. En écrivant la vie de Consuelo et de la comtesse Rudolstadt, George Sand a dignement apprécié notre passé. Elle a compris nos idées, nos sentiments, notre détresse. Enfin, dans un billet adressé à nous-même, elle nous a encouragés par ces mots qui semblent prononcés par notre Liboucha elle-même : « Je suis assurée qu'un peuple qui a eu un passé si dramatique est et sera toujours un grand peuple. » Et le peuple bohême, vainqueur ou vaincu, heureux ou misérable, n'oubliera jamais cette grande et sympathique parole de l'écrivain français.

SOPHIE PODLIPSKA.

L'HOTEL DE VILLE ET LE GRAND RING DE PRAGUE



Radnice Staromiestka *domus judicii*, tel est le nom historique de l'Hôtel de Ville de la vieille ville de Prague; c'est un des plus anciens et des plus importants monuments historiques de la Bohême. Il est digne de fixer l'attention et d'exciter l'in-

térêt, tant par sa structure remarquable que par les souvenirs pour la plupart sanglants, qui s'y rattachent. C'est, si l'on nou passe cette comparaison, une table en pierre sur laquelle es gravée l'histoire de Prague. Cinq siècles au moins y ont laiss des traces visibles. Chaque grande ville de l'Europe qui a jou un rôle au moyen âge, si petit qu'il soit, possède un édific de cette nature; mais ce qui est particulier à l'Hôtel de Vill de Prague, c'est que sa masse gigantesque enferme, avec se tours, ses créneaux, ses chapelles et ses hautes fenêtres, noı seulement la vie de la capitale, mais aussi celle de toute la natio tchèque. Chaque partie représente un siècle; chaque fenêti pourrait nous raconter bien des scènes imposantes; à chaqu pierre se rattache une tradition poétique. « A l'Hôtel de Ville! c'est là un cri qui a retenti plus d'une fois dans l'histoire d Bohême, et si un danger menaçait la ville ou si l'on devait fai élection d'un nouveau roi, le peuple accourait en masse, rép tant ce cri : « A la place de l'Hôtel-de-Ville! »

Jusqu'à 1338, la ville Prague n'avait pas eu d'hôtel de vil proprement dit. Le conseil municipal était obligé de tenir se séances chez un de ses membres, tour à tour, et d'y garder le priviléges et les droits de la commune. En 1338, sous le règı de Jean de Luxembourg, la commune acheta la maison d'u bourgeois située sur Velky-Trh (Grand-Marché, Grosser Ring là où se trouve précisément l'Hôtel de Ville actuel.

Cette place (Grand-Marché) a été témoin, à une époque ant rieure, de bien des scènes terribles. En 1108, peu après triomphe de la famille de Prszemyslovci sur celle de Vrszovc l'une des plus anciennes et des plus illustres du royaume, bourreau arracha à leurs mères deux jeunes descendants cette malheureuse famille, les y décapita et les mit en m ceaux. En 1130 eut lieu, sur cette même place, l'exécuti des conjurés contre le roi Sobieslas.

La grande tour, la chapelle et la tourelle de l'angle fure bâties sous le règne de Venceslas IV, en 1381. Les autres pa ties de l'édifice ne datent que du règne de Vladislas II. C'e sous la protection du même roi que maître Hanusz, célèbre a

tronome et professeur de mathématiques à l'Université de Prague, a construit, en 1490, la grande horloge astronomique que l'on voit encore aujourd'hui. Hanusz fut, à juste titre, chargé par le roi Vladislas II de la surveillance et de la direction de son œuvre. Après sa mort, cet honneur échut à Jean Taborsky, savant et astronome. S'il faut en croire la tradition populaire, Taborsky, devenu aveugle, sentant sa mort approcher, se fit conduire encore une fois à la tour où était placée l'horloge en question, et cassa un ressort mystérieux. Depuis la visite de Taborsky, en 1556, l'horloge s'arrêta. Taborsky mort, il ne se trouva personne qui pût découvrir et remplacer le ressort cassé. Au dix-huitième siècle, un certain Strnad a réussi à faire marcher l'horloge, mais ce ne fut pas pour longtemps. Le mécanisme s'arrêta bientôt, et ce n'est qu'en 1865, que l'horloger Holoub l'a entièrement restauré. Au-dessus du grand portail de la Radnice est gravée l'inscription latine *Praga caput regni.*

Il n'est pas dans notre intention de faire une description minutieuse de la Radnice; nous ajouterons seulement que son intérieur répond parfaitement à l'extérieur. Les appartements où se tenaient les conseils et les élections des rois étonnent les yeux autant que l'imagination. Mais sous ce dernier rapport, la supériorité appartient de droit aux prisons souterraines de l'Hôtel de Ville et à la place, qu'on pourrait, à juste titre, appeler place de Grève de Prague.

Au milieu de cette place se trouve une fontaine, élevée en 1593, dont la construction dénonce un grand développement du goût artistique. Il y a aussi une statue consacrée à Notre-Dame de la Victoire, en mémoire de la conclusion du traité de Westphalie.

L'empereur Ferdinand III a ordonné qu'on célébrât, chaque samedi, une messe devant cette statue, pour remercier Dieu de la victoire de Bielahora, remportée en 1620, par l'empereur Ferdinand II. En 1757, au siége de Prague, un boulet vint renverser un des anges qui entouraient cette statue, placée justement là où se trouvait l'échafaud sur lequel on

avait exécuté les malheureuses victimes de la réaction, après la bataille de Bilahora.

Près de la fontaine se trouvaient jadis un pilori et un autre instrument de torture. C'était une espèce de grande cage de fer, où l'on renfermait ceux qui s'étaient rendus coupables d'adultère. La tradition nous conserve, à ce sujet, une anecdote caractéristique. Il faut ajouter encore que les malheureux condamnés à ce genre de supplice étaient toujours nus et qu'on les frottait de miel pour mieux attirer les mouches. Un gentilhomme mis dans cette cage aurait dit : « J'ai vu bien des palais splendides, aucun d'eux n'avait autant de fenêtres que celui-ci ; mais c'est un peu gênant. »

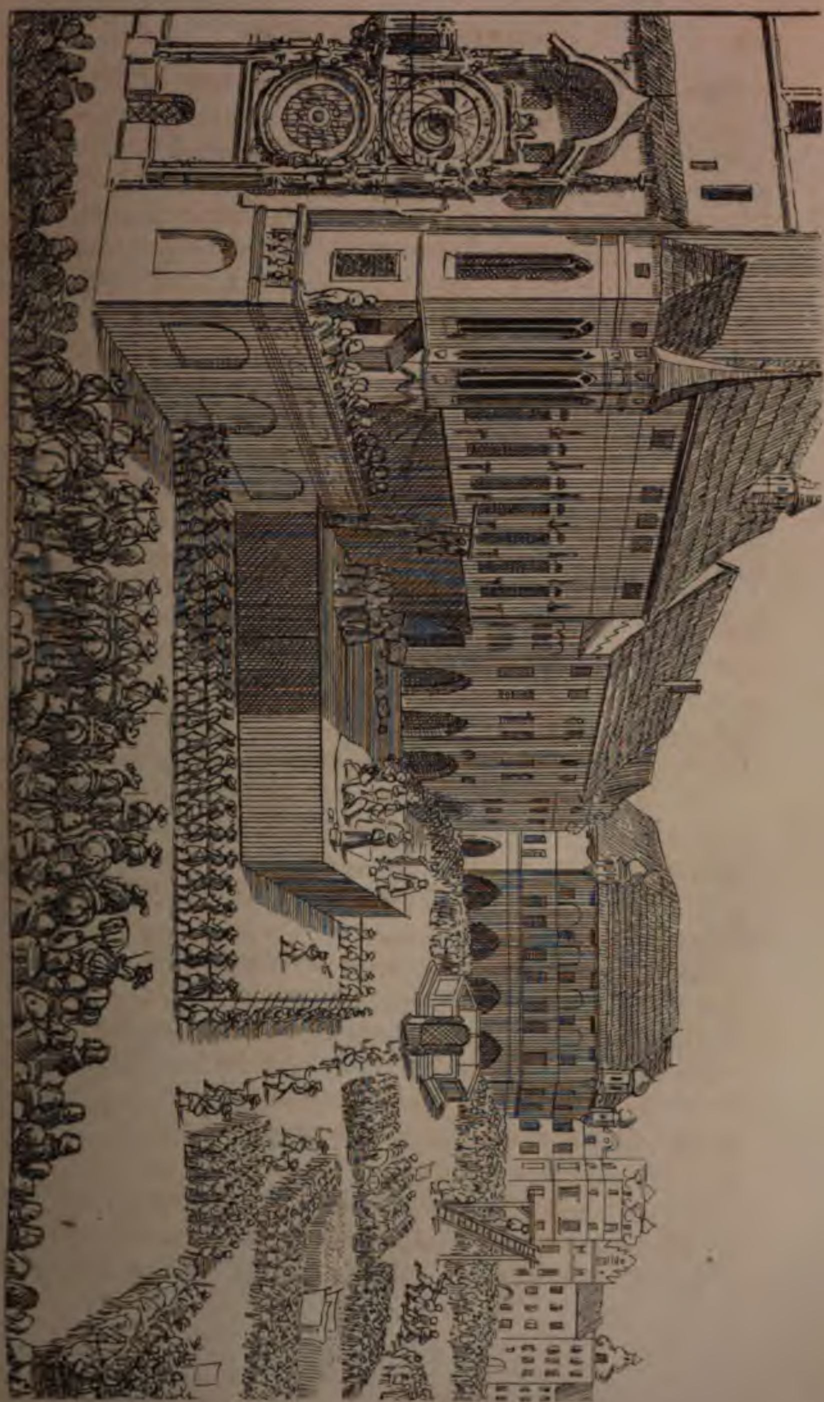
En 1297, sur cette même place, eut lieu un spectacle des plus touchants. Le peuple de Prague y accourait pour saluer le jeune Venceslas, fils d'Ottokar, qu'Otto de Brandenbourg, institué son tuteur par l'empereur Rodolph de Habsbourg, avait retenu en prison et qu'il n'avait voulu mettre en liberté qu'après avoir reçu des Tchèques une rançon considérable.

Jean de Luxembourg apparut la première fois au peuple sur cette place, et il avait l'habitude d'y donner des tournois. A l'un d'eux, il fut blessé et renversé, en 1321.

En 1318, on a brûlé là quatorze hérétiques. D'ailleurs l'inquisition ne dura pas longtemps en Bohême : tout au plus quelques années, sous Jean de Luxembourg. Les victimes brûlées étaient des Tchèques qui avaient eu des liaisons avec les Vaudois.

En 1412, les émissaires du pape vendaient sur cette place des absolutions et prêchaient la croisade contre le roi de Naples. Deux jeunes gens, voyant ce trafic, se moquaient des prêtres ; saisis et traînés devant la justice, ils furent décapités. Les femmes, rassemblées et irritées, prirent les corps de ces jeunes gens et les transportèrent à la chapelle de Bethléem en chantant l'hymne *Isti sunt sancti.*

Pendant l'interrègne, après la mort de Venceslas IV, les nobles et les bourgeois, rassemblés à l'Hôtel de Ville, voulurent faire élection d'un nouveau roi, mais Zizka et Nicolas de



Hussinec, qui désiraient établir la république, s'y opposèrent énergiquement

En 1422, on décapita, dans l'intérieur de l'Hôtel de Ville, Jean de Zeliva, prédicateur adoré du peuple. Aussitôt la nouvelle répandue, le peuple indigné entoura l'Hôtel de Ville, le prit d'assaut, précipita les conseillers par une fenêtre et élut un nouveau conseil municipal.

En 1427, l'empereur Sigismond, après avoir vaincu et fait prisonnier le dernier chef des Taborites, Rohacz de Duba, le fit exécuter sur cette place avec trente-neuf de ses compagnons. L'empereur était présent à l'exécution. Rohacz de Duba, conduit à l'échafaud, l'aperçut et s'écria : « Crevez-moi tout de suite les yeux, pour que je ne voie pas ce c... »

La potence destinée à Rohacz était la plus élevée, vu son rang et sa dignité. Les autres potences étaient de différentes hauteurs, selon l'importance de chaque condamné.

En 1483, quelques seigneurs catholiques et le bourgmestre Klobouk tramaient un massacre, une Saint-Barthélemy pour les utraquistes. Un des chanoines, initié à ces projets odieux, découvrit, à son lit de mort, ce secret à son entourage. Le peuple irrité se porta à l'Hôtel de Ville, jeta Klobouk par la fenêtre et assomma les autres membres du conseil.

En 1458, l'intérieur de l'Hôtel de Ville fut témoin d'une scène bien autrement émouvante. Les Etats du royaume, rassemblés au vestibule de l'Hôtel de Ville pour faire élection d'un nouveau roi, firent tomber leur choix unanime sur la personne de Georges Podìebrad. C'est dans ce même vestibule qu'avait eu lieu, à une époque précédente, une ligue des bourgeois contre les aristocrates, qui eut pour conséquence le départ du roi Vladislas II pour la Hongrie, d'où il n'est jamais revenu en Bohême.

Trois ans avant la malheureuse bataille de Mohacz, Louis fut, en 1523, couronné roi sur la place de l'Hôtel de Ville.

En 1605, le chambellan Rossvurm, favori de l'empereur Rodolphe, y fut exécuté secrètement. Il ne fut gracié qu'une demi-heure après l'exécution.

En 1606, quand la nation tchèque eut obtenu de l'empereur Rodolphe les célèbres lettres de majesté, les directeurs et les défenseurs se sont réunis sur cette place. Mais lorsque l'empereur Rodolphe, regrettant les concessions qu'il avait faites, attira à Prague les condottieri de Passau, le peuple rassemblé devant l'Hôtel de Ville prit les armes, défendit la ville et dispersa ces brigands. C'était, de la part de Rodolphe, une tentative de Saint-Barthélemy.

En 1621 (21 juillet) eut lieu sur cette place la grande exécution de quarante-cinq victimes de la réaction après la bataille de Bielahora. Nous ne décrirons pas ici cette scène, racontée ailleurs avec plus de détails.

En 1633, Wallenstein fit décapiter sur cette place vingt-trois officiers qui avaient manqué à leurs devoirs à la bataille de Lützen.

En 1741, les Français, commandés par le maréchal de Belle-Isle, firent leur entrée à Prague et bivaquèrent devant l'Hôtel de Ville. En conséquence de l'occupation française, l'électeur de Bavière obtint la couronne royale de Bohême.

En 1783, les bourgeois, rassemblés à l'Hôtel de Ville, élurent le dernier bourgmestre. Ce droit de l'élection ne fut restitué à la ville qu'en 1848. Le choix tomba alors sur l'avocat Strohbach. De 1848 à 1861, ce droit fut de nouveau en suspens; à cette dernière époque, enfin, l'élection a eu lieu, comme par le passé. On a élu pour bourgmestre, en 1861, M. François Psztrost et après sa mort, en 1864, le docteur Bielsky.

Vis-à-vis de l'Hôtel de Ville se trouve l'église Notre-Dame de Tyn (*Tein Kirche, Kostel Matky Bozy pred Tynem*), la plus ancienne et la plus célèbre de toutes celles de Prague, et qui ne le cède, sous ce rapport, qu'à la cathédrale.

Au temps des Boleslas (dixième siècle), il n'y avait qu'une petite chapelle devant le grand bazar des marchands. En 1135, le roi l'érigea en paroisse, et ce n'est qu'au quinzième siècle que l'église fut construite telle qu'elle est de nos jours.

Les curés de cette paroisse, Konrad et Milicz, qui prêchaient en 1360, furent déjà les avant-coureurs de Huss.

En 1427, Jean de Rokycan, curé de cette paroisse, y professait la doctrine de Huss. Il fut, plus tard, l'unique archevêque des utraquistes, et fit de l'église de Tyn sa cathédrale. Il est mort en 1471. Georges de Podiebrad lui a élevé un tombeau



Église de Tyn.

magnifique, détruit plus tard sur l'ordre précis de Ferdinand II, qui fit même ouvrir le cercueil de Jean, brûler les restes de son corps et disperser les cendres. C'est au temps où Rokycana était encore curé de cette église, qu'eurent lieu les premières assemblées secrètes des Frères moraves.

Au haut de la façade de cette église se trouvait un calice en or, et, au-dessous, la statue de Georges de Podiebrad, une épée d'or à la main, représenté comme défenseur de la foi. Sous le règne de Rodolphe II, quelque écolier, persuadé par les jésuites, vola cette épée et la porta au trésor impérial. Les directeurs sommèrent Rodolphe de rendre l'épée et la replacèrent à la main de Georges de Podiebrad.

Néanmoins les jésuites firent jeter à terre la statue avec l'épée et le calice. Ferdinand II remplaça cette statue par un bas-relief représentant la sainte Vierge. Selon la tradition, le calice a été fondu, et de cet or furent faits le croissant et les étoiles qui sont au-dessous du bas-relief.

A l'âge d'or de la littérature tchèque, le poëte Lomnicky, de Budec, fut couronné de lauriers dans cette église; mais plus tard il fut condamné, pour les odes politiques qu'il avait composées après la bataille de Bielahora, à cent coups de bâton. A la suite de cette exécution, il devint aveugle et mendiait son pain sur le pont de Prague.

Mais ce n'est pas seulement un poëte qui fut couronné à cette église; un roi le fut aussi en 1458, et ce roi n'était autre que Georges de Podiebrad.

Dans cette église reposent aussi les cendres du célèbre astronome Tycho Brahé.

Lorsqu'en 1631 l'armée saxonne eut remporté une victoire sur les Autrichiens, les troupes tchèques entrèrent à Prague et les émigrés tchèques chantèrent un *Te Deum* à l'église de Tyn. Ce fut alors qu'on alla chercher les têtes des victimes de 1621, et qu'on les ensevelit dans un lieu inconnu.

En 1819, la foudre brûla une des tours de cette église.

THADÉE CIESZYNSKI.

LE CONGRÈS SLAVE DE PRAGUE EN 1848

C'était le moment du réveil des peuples. Le feu sacré dont la nation française fut le foyer se communiquait aux nations voisines avec la rapidité de l'éclair; il franchissait le Rhin, rappelait à la vie ceux qui remerciaient Dieu de leur avoir donné la liberté de dormir.

Ceux-là mêmes qui, après avoir passé par-devant la haute cour de justice des gouvernements, avaient été condamnés à l'immobilité de la mort, ceux qui avaient été dévorés par des peuples plus privilégiés ressentaient le besoin d'en appeler au tribunal de l'opinion. Persuadés que pour y parvenir il ne leur suffit pas de fairé entendre la voix de leurs chefs, étouffée le plus souvent sous les voûtes des prisons d'État, ils résolurent d'arborer l'étendard de l'action, tout ruisselant encore de sang, tout déchiré par les balles des autocrates.

Déjà, vers la fin de l'automne de 1847, on aperçoit chez les Bohêmes les premières manifestations de la vie politique, de la conscience nationale et de la résolution d'agir; sur les registres de la police secrète, on trouvait une liste de quelques dizaines de citoyens flétris par l'Autriche du nom de *vlastenci* ou *patriotes*. Lorsqu'à l'automne de 1847 on conduisit au cimetière les dépouilles du Jungman, le patriarche du réveil national, et ensuite du poëte national Kalina, douze mille hommes

se mirent en marche pour rendre un dernier hommage chefs. En passant alors devant l'Hôtel de Ville de Pragu trouvait l'ami de Kalina, *Arnold*, emprisonné pour avc une protestation contre l'introduction des jésuites à l la foule entière se découvrit et rendit un nouvel·hon l'écrivain-martyr.

Parmi les patriotes, on distinguait deux partis, l'u pourrait appeler le parti des savants, et l'autre celui mocrates. Ce dernier, sans perdre de temps, organisa bourgeoisie et la classe ouvrière des clubs patriotiq pendant le carnaval de 1848, finirent par devenir de vé assemblées publiques et ne manquèrent aucune occasion entendre des discours patriotiques.

Il faut avouer que la Diète de la noblesse du pays tait pas non plus sans donner signe de vie. Ainsi déjà e quand le commissaire du gouvernement proposa l'érectic statue en l'honneur de l'empereur François, le comte se leva, et montrant à l'assemblée une pièce de monn valeur nominale de trente kreutzer n'en valant en réa six : « Ces pièces, dit-il, sont un monument suffisant p pétuer la mémoire des sentiments paternels de l'emp de la reconnaissance filiale de ses sujets. »

Il n'est point douteux que l'opposition de la nobl pays, d'accord avec la noblesse du duché d'Autriche résolue de signer une pétition dans le but de demand berté de la presse et des réformes économiques. Cette faisait de louables efforts pour entrer en relation avec national, et elle avait fini par organiser des assembl munes, dont l'objet était la construction d'un théâtre n

Vint la nouvelle de la révolution de Février. Les deu celui de la noblesse et le parti des savants, s'effrayèren ment. L'un tremblait devant le peuple pour qui il n'a encore fait, l'autre redoutait qu'il ne lui fût difficile d dans les limites de son programme, à savoir : *liberté d et d'écrire en langue bohême.*

Le parti démocratique seul déploya son énergie, et

les entraves que lui opposait le gouvernement, il parvint à réunir une assemblée de dix mille hommes qui, en présence des canons autrichiens, rédigea une pétition pour demander le rétablissement des anciens droits de la nation, la liberté de la presse, le droit de réunion, etc., etc. Il choisit en outre vingt-cinq délégués, chargés au besoin de représenter un gouvernement provisoire. L'orateur qui prit le dernier la parole dans cette assemblée, Charles Sabina, s'exprima ainsi : « Aujourd'hui les Bohêmes ont lavé la tache qui souillait depuis deux siècles le cadavre de leur patrie! »

Presque tous les élus acceptèrent le mandat, et se réunirent en comité. Mais, menacés d'être dispersés par la force, ils s'adressèrent à l'Université, qui, après avoir juré de les défendre jusqu'à la dernière goutte de sang, organisa immédiatement une légion armée. La noblesse, voulant prouver son attachement au trône et en même temps à la nation, délégua au comité l'homme le plus influent d'alors, qui néanmoins n'avait pas été compris dans le comité national parce qu'il s'était prononcé ouvertement contre le mouvement. C'était *Palacky*, historiographe renommé et ensuite chef du parti national à la Diète de l'empire. Il proposa au comité de garder la pétition et de ne l'envoyer qu'en automne par l'intermédiaire des nobles qui, se réunissant en diète, se chargeraient de présenter en même temps que leurs réclamations les vœux de la nation.

Le comité rejeta ce compromis et envoya immédiatement ses députés à Vienne. Est-il besoin de dire que cette démarche, répétée un peu plus tard, resta sans réponse satisfaisante?

En attendant, le parti réactionnaire concentrait ses forces et méditait sur les moyens de les employer. Ses relations avec le commandant militaire de Prague Windisch-Graetz devenaient chaque jour plus évidentes, et il expédiait courrier sur courrier à la cour d'Inspruk ou à Metternich banni du pays.

C'est alors que le comité démocratique, pour se fortifier contre cette réaction et contre le parti allemand de Francfort, de plus en plus menaçant pour les nationalités limitrophes, inspiré par l'ardent patriote slovaque Ludevit Stur, en rela-

tions avec le comité polonais de Posen, convoqua pour le 31 mai 1848 un congrès slave à Prague.

Un comité provisoire du congrès slave, constitué dès le commencement, se divisa en trois sections.

La première comprenait les Bohêmes, les Moraves, les Silésiens, aussi bien que les Slaves (Slovaques) habitant la partie septentrionale de la Hongrie.

La seconde était celle des Polonais et des Ruthéniens, à laquelle se joignirent aussi les Silésiens autrichiens parlant la langue polonaise, et le réfugié russe Bakounine.

La troisième se composait des Croates, des Serbes et des Dalmates (Slaves du midi).

On commença par la publication du programme : en voici la teneur :

Les Slaves de l'Autriche ne doivent faire qu'un tout, tant pour tenir tête à l'invasion de l'Orient (des Moscovites) qu'à celle de l'Occident (des Allemands), c'est-à-dire qu'ils doivent fonder un nouvel état fédératif uni par les liens d'une alliance avec les autres nationalités.

Tous les Slaves doivent veiller à ce que la Russie ne persécute plus la nationalité polonaise et que les Slaves de la Turquie recouvrent leur indépendance.

Quant aux relations à entretenir avec les Allemands, aucun pays slave de l'Autriche ne voulait plus reconnaître la suprématie de la Diète allemande, et on protesta d'avance contre tout envoi à Francfort des représentants des pays slaves.

La première séance du congrès slave fut ouverte sous la présidence de l'historiographe *Palacky*, lequel, comme chef d'un parti assez puissant, réunit facilement les suffrages.

Les débats furent ouverts solennellement par le discours du célèbre *Szafarik*, qui, nommé vice-président, adressa à l'assemblée les paroles suivantes, en langue bohême :

« Illustre assemblée, mes très-chers frères !

« Recevez mon sincère salut, frères accourus des divers États slaves plus ou moins éloignés, fils de la même mère, réunis ici

au nom d'une même idée et d'une même volonté. Mon cœur, plein de joie, s'ouvre à votre aspect, il déborde de sentiments jusqu'à présent inconnus, il brûle de se confondre avec les vôtres dans un élan sacré vers un but commun.

« Écoutez mes vœux et mes pensées, à l'aurore de ce jour à jamais mémorable.

« Qui nous a réunis ici? Le réveil des nations des trois races, réveil sans exemple dans l'histoire des peuples, réveil qui fait frémir et tressaillir le monde, devant lequel les autocrates avec leur puissance appuyée sur des baïonnettes et des espions reculent et s'écroulent dans la poussière. Des peuples entiers réclament l'hérédité que Dieu leur avait assurée, cet appel aux vivants nous a éveillés aussi et nous a poussés à nous réunir dans cette enceinte.

« L'autorité des baïonnettes et des espions devient désormais impossible. Si l'autorité des baïonnettes et des espions était possible, elle n'aurait pu choir des mains de ceux qui la tenaient, car c'étaient des hommes doués d'une perspicacité inouïe, d'une audace éprouvée; mais leur cœur était vide de tout ce qui est divin!

« Les nations rentrent dans leurs droits héréditaires.

« Elles se rassemblent et discutent leurs futures destinées et les nôtres. Elles discutent sur les bords du Mein, à Francfort, et sur les bords du Danube, à Buda-Pesth, à l'intérieur et en dehors de notre patrie.

« Eh bien! puisque d'autres nations discutent à propos de nous et règlementent notre avenir, nous aussi, consultons-nous de même sur nous et sur notre avenir. Grâce à Dieu, nous nous connaissons mieux que les autres ne nous connaissent; nos besoins, nos tendances, nos buts nous sont mieux connus qu'à d'autres.

« Et quel est, en ce qui nous concerne, le résultat des discussions des autres nationalités de nos voisins, Allemands, Hongrois, Italiens? Avouons-nous leur arrêt, ne nous le cachons pas, bien qu'il nous soit amer. Leur arrêt, c'est que nous ne sommes pas capables d'une vie politique supérieure, par la rai-

son, par cette raison seule que nous sommes Slaves. La nature même, suivant eux, réduit le Slave à la servitude, à l'esclavage, chez des nations affranchies, privilégiées et anoblies.

« Et que sont-ils donc ceux qui nous jugent ainsi? Ceux-là mêmes qui jusqu'ici nous ont opprimés avec leurs bras de fer, et qui de fait nous oppriment encore; ceux-là mêmes qui se sont nourris des sueurs et des labeurs de nos paysans; ceux-là mêmes pour qui nos frères, les fils de nos mères chéries, ont, dans des combats, versé leur sang généreux; ceux-là mêmes qui se donnent le nom de nos réformateurs et de nos défenseurs, qui cependant nous dépouillent de notre nationalité et que, pour cette raison, nous appelons nos oppresseurs, les meurtriers de nos âmes.

« Frères! ceux qui nous jugent ainsi, ce sont nos ennemis; leur témoignage est partial et par cela même vicieux. Leur arrêt, de même que tout mensonge, se contredit lui-même. Si nous ne voulons pas nous réformer de la manière qu'ils désirent, c'est-à-dire quand nous refusons de nous laisser germaniser, magyariser ou italianiser, aussitôt ils nous traitent de sauvages, de barbares et de serfs. Si au contraire nous essayons de nous relever définitivement, c'est-à-dire nous slaviser de toute part et partout, et rester Slaves ainsi que nous l'ordonne la voix de notre âme, afin de prouver qu'en tant que Slaves nous sommes dignes de la liberté et de la vie politique supérieure, aussitôt ils nous traitent de traîtres à l'autorité, de mauvais fils et d'ennemis de leur liberté! De cette manière, quoi que nous fassions, quoi que nous disions, ils ne cessent d'opprimer et de torturer nos âmes innocentes avec leurs hideux instruments de supplice; ils ne cessent de stigmatiser nos fronts purs avec des fers rouges.....

« Frères! cet état de choses ne peut plus durer. Le sort des nations est jeté; pour nous aussi est arrivé le moment favorable plutôt encore que nous ne l'avions espéré.

« L'innocence devant la conscience et devant Dieu est sans valeur et sans récompense devant la justice de ce monde.

« Purifions-nous donc et prouvons que nous sommes dignes

de la liberté, ou bien refondons-nous en masse et devenons Allemands, Hongrois ou Italiens, afin que nous ne soyons plus pour nos ennemis ni un obstacle ni une barrière; afin que nous ne transmettions pas à nos fils notre infamie et notre honte. Rassemblons nos forces afin de pouvoir, avec un juste orgueil, dire aux peuples : « Nous sommes Slaves! » ou bien cessons de l'être. La mort morale est la pire de toutes les morts!

« Oui, la mort morale est la pire des morts, mais la vie morale est, par contre, la vie sublime! C'est pourquoi désormais, avant de nous rendre à la merci des autres nations, essayons de descendre jusqu'au fond de nos âmes, de voir quelle est notre force morale, de constater si nous sommes capables d'élever aussi la voix dans le conseil des nations. Demandons-nous si nous méritons de réclamer, au nom de la justice, l'égalité des droits des nations, si nous sommes capables d'utiliser à notre avantage ces bribes de liberté qu'elles ont eu la bienveillance de nous accorder, puisqu'elles nous accusent de n'avoir servi jusqu'à présent que de marteau et d'instrument d'oppression. Qu'il y ait en nous une force morale; qu'une même idée, une même volonté ébranle le corps de notre nation, et aucune puissance terrestre ne pourra y résister. Car tout ce qui se trouve au-dessous ou au-dessus du soleil est dominé par la force morale. La force qui fait mouvoir les astres et les fait tourner sans fin dans une voie infinie, la loi par laquelle tout l'univers est attiré vers son centre, ne pourra égaler la force d'une grande nation arrivée à se connaître dans sa valeur morale, résolue qu'elle est à reconquérir son existence dans une lutte décisive.

« Voir si la nation slave doit réclamer ses droits avec toutes ses forces réunies, si elle veut et peut les conquérir au nom de la justice, tant pour elle que pour les autres nations, telle est la grande tâche de ce moment. Un travail assidu, des efforts persévérants, mais avant tout une sagacité prévoyante, voilà ce qu'il nous faut. Ne nous laissons pas séduire par cette facilité avec laquelle il nous a été permis de nous assembler et de discuter ici. Notre ennemi, jusqu'à présent, s'est habitué à nous

considérer comme ses esclaves; voudrait-il maintenant nous laisser obtenir une victoire si facile? Le nombre de nos ennemis est trop grand pour qu'ils nous laissent atteindre nos buts sans se défendre, et sans nous faire une opposition acharnée, sanglante peut-être!

« Rappelons-nous qu'aucune nation n'a pu, jusqu'à présent, se relever de l'esclavage et de l'abaissement pour entrer dans la voie rayonnante de la liberté sans sacrifier des victimes et sans une lutte implacable. Prenons donc pour devise : « Ou la victoire et la liberté de notre nationalité, ou une mort honorable, et après *la mort, la gloire!* »

Cependant la réaction, c'est-à-dire la haute aristocratie soi-disant bohême, d'accord avec la camarilla autrichienne, préparait une sanglante fin au congrès slave de Prague.

Les Allemands de l'assemblée nationale de Francfort, les étudiants et les gardes nationaux de Vienne ne cessaient d'invectiver contre les Bohêmes, à cause de leur rupture avec la Confédération germanique. On fit venir à Prague de l'artillerie, on hérissa de canons les montagnes environnantes; on s'attendait de jour en jour à un coup d'État.

« Chaque jour, pendant le cours de nos délibérations (raconte, dans des mémoires inédits, l'un des membres du congrès), les journaux allemands ne cessaient de calomnier et d'accuser le congrès slave, de forger des plans ayant pour but d'égorger les Allemands habitant la Bohême, d'exterminer les Magyars en Hongrie et d'assurer la domination de la Russie en Europe.

« Nos desseins, cependant, étaient des plus inoffensifs; il s'agissait seulement d'empêcher la Confédération germanique de fonder sa jeune liberté, comme elle avait eu l'air de le faire, sur la spoliation de la Bohême et de la plus grande partie du grand-duché de Posen ainsi que des pays slaves qui s'étendent vers la mer Adriatique; de l'empêcher, en un mot, d'opprimer les nationalités slaves, livrées depuis de si longues années à ses convoitises. Ces journaux, en raillant le congrès de Prague, prétendaient qu'il avait été convoqué uniquement dans un but hostile aux intérêts allemands. C'était précisément à l'époque

où la révolution fut détournée de sa voie naturelle par ceux-là mêmes qui l'avaient provoquée. En France, les chefs de la nation continuèrent, à l'égard de l'Europe, la politique du règne de Louis-Philippe, comme si les circonstances étaient restées les mêmes. En Autriche et dans toute l'Allemagne, la réaction commençait à agir de plus en plus ostensiblement contre les progrès introduits par la révolution. Les anciennes tendances antislaves, voilées pour un moment, se montraient de nouveau avec audace. Pour ces messieurs, étouffer une nationalité étrangère, c'est remplir un devoir moral; par suite, imposer une langue étrangère à d'autres peuples; priver, à leur profit, les indigènes d'un pays des moyens d'existence; parvenir, par tel ou tel artifice, à la possession des biens-fonds; s'emparer des places lucratives; ne laisser aux nationaux que ce qui leur rapporte peu et demande beaucoup de travail, tout cela leur semble une récompense naturelle de leurs talents supérieurs. Ces talents, ils ne les reconnaissent qu'à eux seuls, avec une prétention extraordinaire, en ravalant les Français, les Anglais, les Italiens et par-dessus tout les Slaves! Il n'est donc pas étonnant qu'à cette époque de liberté, la Bohême se révoltât avec une grande animosité contre ces prétentions intolérables. Et quoique menacée par les canons et les baïonnettes du prince Windisch-Graetz, la ville de Prague lui déclara, par ses députés, que le peuple connaissait bien le péril auquel il était exposé, et qu'il ne resterait tranquille que quand il serait mieux rassuré. Dans ce but, les députés lui demandèrent de mettre à leur disposition deux mille fusils, quatre-vingt mille cartouches et une batterie d'artillerie. Windisch-Graetz accueillit avec dédain cette députation. Le 12 juin, le lundi de la Pentecôte, on organisa une fête populaire, précédée d'un office divin, en plein air, sous la statue de saint Venceslas. Là les étudiants, les bourgeois et les ouvriers jurèrent de rester à jamais unis. Un grand nombre de curieux assistaient en foule à cette fête, dirigée, sans qu'on en sût rien, par un agent provocateur. En passant devant le palais du prince, une querelle éclata avec la troupe, qui se tenait aux aguets derrière l'état-major de la

place, et qui chargea à la baïonnette une foule sans armes et sans défense.

« Des groupes se dispersèrent dans les rues; des femmes et des enfants se mirent à crier : « Aux armes! vite, des barri-« cades! » En une demi-heure, plus de cent barricades s'élevèrent (1). »

Sur ces entrefaites, la troupe, en un seul détachement, marcha sur le Muséum. C'est là que se trouvent les collections des livres précieux, de souvenirs nationaux et, en général, tout ce qui a trait à l'histoire du pays. C'est là aussi que la *Svornost* (2) avait son quartier général et son dépôt d'armes; c'est là aussi que se tenaient les séances du congrès et qu'étaient déposés les actes de cette assemblée.

La troupe commença tout de suite une fusillade sur cet édifice, prétextant qu'elle avait été provoquée au combat par un coup de pistolet parti de l'une des croisées. On tira aussi sur l'hôtel de l'*Étoile-Bleue* et sur celui du *Cheval-Noir*, parce que, au dire des soldats, les premiers coups en étaient partis également, et en réalité parce que ces hôtels étaient habités par des Polonais membres du congrès.

L'École polytechnique seule et le collége appelé *Clementinum*, situé à proximité du pont, repoussèrent résolûment l'attaque. C'est là que dut se concentrer le parti révolutionnaire, qui cependant, attaqué sans s'y attendre, ne put réunir plus de sept cents défenseurs. On dirigea contre eux dix mille soldats. Des obus furent lancés; le commandant militaire en chef ne faisait pas attention aux contre-ordres arrivant du ministère de Vienne, sûr d'être approuvé par la cour, réfugiée à Inspruck.

Les combattants, enfermés dans un cercle étroit, avaient vainement envoyé des courriers, pour faire connaître au pays ce qui se passait. Les courriers furent saisis par les patrouilles militaires ou tombèrent aux mains des réactionnaires. Quant

(1) Nous empruntons tous ces détails au compte-rendu d'un envoyé du Comité central de la démocratie polonaise, dont le siége, à cette époque, était à Versailles.

(2) *La Concorde*, nom de la légion slave.

aux secours, représentés par plus de 80,000 personnes accourues malgré l'interruption des dépêches, on ferma devant eux les portes de la ville, et on les éconduisit en leur assurant que tout malentendu était arrangé à l'amiable.

La lutte héroïque dura quatre jours. Sur les barricades, c'étaient les Polonais qui se faisaient surtout remarquer par leur bravoure. Ce n'est que lorsque tout espoir de salut ou de secours eut disparu, lorsque les maisons bombardées commencèrent à brûler au-dessus des têtes des combattants, lorsqu'enfin la garde bourgeoise, de son côté, menaça d'enlever les barricades par derrière, ce n'est qu'alors seulement que les insurgés abandonnèrent leurs positions pour se soustraire à la vengeance de Windisch-Graetz et de Leo Thun. Durant ces six jours, suivant les registres des hôpitaux, on avait inhumé 483 personnes, dont les deux tiers étaient des soldats tombés dans les différents combats.

Cette victoire remportée par la réaction, la persécution commença contre les patriotes. Les prisons, les casernes étaient pleines des défenseurs de la liberté...

Et dire que ces événements que nous prenons soin de raconter, avec la plus scrupuleuse vérité, ont été dénaturés par les Allemands les plus démocrates ! M. Hartmann, dans sa prétendue *Histoire de la Révolution en Bohême*, publiée en français dans la *Revue germanique*, au mois de juin 1862, relatait que l'esprit de cette révolution *a eu un caractère si ignoble, que l'héroïsme du peuple de Prague et ses hautes aspirations se déployèrent seulement contre des boulangeries, et s'épuisèrent, quand il eut remporté ce beau triomphe contre les Juifs.* C'est pour cela qu'il ne veut pas *rappeler ce que cette révolution a dévoilé à Prague de petitesses rebutantes et de passions pitoyables.*

Mais ce qui nous console, c'est qu'au moins, en revanche, les auteurs français ont puisé à des sources plus dignes de foi. Pour s'en persuader, il suffit de lire quelques pages de l'*Histoire de la Révolution de* 1848, par M. Garnier-Pagès. Cet écrivain impartial, quoique plus éloigné de la ville détruite par la féro-

cité de Windisch-Graetz, évoque cependant avec une consciencieuse équité ces souvenirs aussi héroïques que douloureux (1).

« Le prince Windisch-Graetz, comme le raconte l'éminent auteur, fit occuper les hauteurs de Hradchin, par l'artillerie. De là, il pouvait à son gré foudroyer la ville.

« Le 15 et le 16, du haut des monts Petrzin et du Belvédère, de la redoute Marie, il dirigea une pluie de feu, sur le Clementinum, le Carolinum et l'École polytechnique. Quatre-vingts canons vomissaient la destruction et la mort. Alors on vit les maisons s'écrouler ; les insurgés, avec une opiniâtreté héroïque, voulaient s'ensevelir sous les ruines de la cité, et bravaient, dans l'ivresse de la poudre, une force évidemment supérieure. Un moment le prince voulut se démettre de cette terrible exécution. Mais soutenu par les ordres du ministère autrichien, il ressaisit le commandement et continua l'œuvre commencée. »

Il nous semble que ce témoignage d'un homme bien renseigné est une protestation suffisante contre les calomnies préméditées de M. Hartmann.

On nous demandera sans doute quelle a été alors la portée du Congrès slave? C'est une question qui n'a jamais été posée sérieusement. On a honte de l'avouer, et cependant il est bien vrai qu'on ne l'a pas même jugée digne d'une discussion concluante. Ce mépris n'a point cependant été mérité. Le Congrès slave a eu son but, et il l'a rempli ; il a eu une portée, et elle n'est point minime.

Au moment du réveil de la Bohême en 1848, avant que la révolution européenne ne fût encore enveloppée dans les filets de la réaction, les députés slaves se sont réunis dans le but de compter leurs forces, de savoir si leur race, si fatalement opprimée et asservie depuis des siècles, contenait encore des éléments propres à la rappeler à l'existence politique. On voit donc que le premier but du Congrès était *une question de vie ou de mort pour tous les Slaves.*

Ce but, avons-nous dit, a été rempli. Oui. C'est pour la pre-

(1) *Révolution de 1848*, par Garnier-Pagès, 3e vol., pag. 193 et 196.

mière fois qu'on rencontre dans l'histoire un fait aussi remarquable que la réunion des représentants des diverses nationalités d'une race morcelée et opprimée sous différentes dominations étrangères et ennemies. On les voit se rassembler dans un but commun, au nom d'une même idée, se donner la main, s'encourager réciproquement, discuter sur les moyens de briser les lourdes chaînes qui, à l'orient, à l'occident et au midi de l'Europe, n'ont cessé de peser sur leur grande famille.

La discussion se poursuivit avec ardeur, et non sans talent politique.

On tomba d'accord, enfin, sur un même point, on proclama à temps cette vieille vérité : « L'union fait la force » ; on se promit de s'encourager dans la suite aux pénibles travaux nécessités pour la réalisation de l'indépendance, et malgré la catastrophe finale du Congrès, on se sépara persuadé que les seules forces de la Slavie étaient suffisantes pour arrêter la marche destructive des deux principes également absorbants qui, de points de départ opposés, ne cessent de la menacer. Tout en reconnaissant l'impossibilité de réconcilier les idées contraires du *slavisme* et du *panslavisme*, on a fini par se décider à entreprendre l'œuvre préliminaire de jeter les fondements d'un État fédératif à venir, qui puisse servir de rempart à l'invasion de l'Asie en Europe.

Telle est la portée du Congrès. Pour juger si elle est aussi minime qu'on s'est plu à la représenter, rappelons-nous encore qu'après la bataille de Sadowa, l'empire autrichien désirant à tout prix se fortifier, embarrassé d'un choix au milieu des systèmes politiques que lui présentent continuellement ses hommes d'État, semblait incliner vers celui-là même dont les bases étaient formulées par les Slaves en 1848.

Aujourd'hui, les représentants les plus distingués du *fédéralisme*, c'est-à-dire du système à l'ordre du jour, soutiennent que l'Autriche ne peut exister que comme empire basé sur les droits des nationalités, et comme tel qu'elle n'aurait plus à craindre ni l'unité germanique ni le czarisme.

Nous ne disons pas non.

Mais les Habsbourgs pourront-ils renoncer à leurs anciennes traditions? Ne s'y prendront-ils pas trop tard déjà?

Trop tard, c'est l'anathème suspendu sur leur tête, c'est l'expression qu'ils auraient dû bannir de leur dictionnaire politique. Dix-huit ans plutôt, ils auraient été regardés comme les libérateurs des Slaves. Maintenant l'heure approche où le droit des nations finira par l'emporter sur tout le reste. Le moment n'est pas éloigné où les peuples subjugués finiront par se rapprocher d'eux-mêmes et par eux-mêmes. Sans doute l'empire d'Autriche aurait pu gagner à se faire la pierre d'assise d'un grand État fédératif, mais nous croyons — c'est notre dogme politique — que ces nationalités n'en auront plus besoin, et que bientôt nous les verrons se constituer spontanément sans autre point d'appui que leur droit incontestable.

JOSEPH FRICZ.

SLAVISME ET PANSLAVISME

Nos adversaires nous jettent à la tête, à tout propos, le reproche de panslavisme. C'est une phrase toute faite de leur vocabulaire politique, pour calomnier à l'avance tous nos mouvements et pour imposer silence aux vœux même les plus modestes et les mieux justifiés de notre parti national.

La phraséologie politique, malgré la tendance réaliste de notre époque, n'a pas encore perdu toute sa puissance, et, quoiqu'elle n'ait plus la vertu de provoquer les événements, il se trouve des gens qui s'en servent toujours pour expliquer, c'est-à-dire pour dénaturer les faits qui se passent le plus en dehors de leur horizon borné. Cette phraséologie s'emploie toujours à déduiser, sous un manteau purement politique, l'idée du panslavisme, idée très-claire et très-simple pour la famille slave, mais qui, dans la pratique, vient échouer aujourd'hui bien moins contre le mauvais vouloir de nos adversaires que contre les obstacles insurmontables qu'elle rencontre parmi nous.

Si cette tendance du panslavisme était aussi réelle et aussi pratique qu'on le prétend, quelle serait donc la combinaison politique qui pourrait lui résister? Comment l'unanimité de l'Europe, mortellement hostile à notre peuple, serait-elle en

état de s'opposer à la volonté unanime une fois nettement manifestée d'une nation de quatre-vingt millions d'âmes!

Dans les images qu'ils ont l'habitude de placer sous nos yeux pour nous mettre en garde contre ce nouveau monstre apocalyptique, nos adversaires se contredisent de la manière la plus criante.

D'un côté, on accuse le slavisme d'être la pire des démagogies. L'intolérance, la haine de l'étranger, la soif de la domination se cachent, dit-on, sous son manteau, et il menace d'envelopper l'Europe dans une nuit de servilité, d'ignorance et de grossière barbarie.

D'autre part, on refuse à l'idée slave toute réalité, et, tout en désirant se réserver à soi-même un brevet d'invention pour avoir su du moins la découvrir, on la représente comme un pur caprice, comme un rêve idéal d'un génie universel allemand, comme une création fantastique à laquelle on ne saurait, sans une folle audace, prêter de la consistance. Le panslavisme alors est peint comme un épouvantail qui, s'agrandissant lentement dans sa folle vanité, tente une expérience pour laquelle il est dépourvu de force et de savoir-faire, c'est-à-dire la purification en grand de l'Europe occidentale et centrale raffinée, blasée et souillée d'une pourriture morale.

Enfin, en troisième lieu, on reproche au panslavisme un dévouement fanatique à la *légitimité*, vice d'habitude, dont notre stupidité nous rend incapables de nous débarrasser.

Ainsi, nous sommes à la fois les amis intimes du czarisme, c'est-à-dire de la Russie mongole-byzantine, et en même temps le poste avancé de la fraction la plus extrême de l'émigration démagogique et révolutionnaire. Mais la vérité toute simple est que chez les Slaves, aussi bien qu'ailleurs, il existe des partis politiques de toutes les nuances.

Si nos adversaires voulaient prendre conseil des faits historiques, ils s'apercevraient bien vite que, toutes les fois que nous avons été libres et que nous avons déployé la bannière de notre nationalité, *nous ne l'avons pas fait dans l'intérêt de l'absolutisme ou de la réaction*, tant en Bohême qu'en Pologne, tant

dans la guerre des Hussites que dans les combats récents pour notre indépendance (1).

Nous souhaiterions d'ailleurs, dans l'intérêt d'une entente possible, qu'on daignât nous permettre de tracer une ligne de démarcation entre le slavisme et le panslavisme, déjà trop mal famé et avec raison, quoique pourtant ces deux idées subissent presque autant de modifications et d'interprétations que les dénominations de partis dans l'Amérique du Nord.

Il serait vraiment trop absurde de faire sérieusement un crime aux Slaves de ce qu'ils se sentent tels et de ce qu'ils veulent être reconnus comme tels. Le Slave ne se retrouve lui-même et ne retrouve son avenir que dans le slavisme, absolument comme le Saxon et le Prussien retrouvent le leur dans le germanisme. Aussi bien les Slaves se sont fait un dogme, à quelque idiome qu'ils puissent d'ailleurs appartenir, de ne jamais nier leur parenté slave. Même en Pologne et en Russie, où la poli-

(1) Consultez l'article précédent sur le Congrès slave auquel il ne sera pas inutile d'ajouter le témoignage d'un Russe, M. Yvan Golovine, qui, dans son livre, l'*Europe révolutionnaire*, apprécie ainsi le panslavisme :

Page 122. — « Les Slaves intelligents, tout en sachant gré à la Russie de la conservation de l'élément slave, tout en vénérant sa puissance et en affectionnant sa littérature, ont une sainte et légitime horreur de l'esclavage et du despotisme russe. Ils leur préfèrent le régime *paternel* de l'Autriche. »

Page 123. — « Ce n'est point dans les archives russes, mais dans le sang des martyrs russes que nous puisons l'idée des États-Unis slaves. En 1826, on a vu des libéraux russes payer de leur vie ou de leur liberté cette tendance, qui, évidemment, n'a rien de commun avec le panslavisme tel que le conçoivent les tzars. C'est une arme à deux tranchants, et l'on fera bien de la retourner contre le despotisme russe.

« ... Les États-Unis slaves ne demanderont le sacrifice d'aucune des nationalités qui entreront dans leur composition. Le Tchèque sera Tchèque en Bohême et Slave seulement par rapport à la fédération. Partout où s'étendra le langage polonais, le drapeau amarante et blanc flottera sans empêchement. La question des limites, si difficile à résoudre entre des monarchies, devient assez indifférente sous un régime fédéral; ce sera aux populations respectives à se prononcer sur l'État dont elles voudront faire partie.

« Quel puissant rempart les États-Unis slaves ne formeront-ils pas contre le despotisme russe, qui se verrait ainsi refoulé en Asie, jusqu'au jour où, emportée par le courant du temps, la Russie pourra être admise dans l'Union. »

Page 124. — « Il est évident que le système fédératif est l'avenir de toute l'Europe; mais elle ne peut y parvenir que par échelons, tels que la confédération germanique, la confédération slave et la confédération romaine. »

J. F.

tique et la croyance ont introduit une scission violente, il se préparait, en dépit d'un triste passé, une manière nouvelle de sentir et de penser qui promettait la guérison de bien des plaies vives. Malheureusement, grâce aux Mourawieff, Berg et *tutti quanti*, cette espérance vient d'être indéfiniment ajournée.

Le panslavisme, envisagé comme idée de notre époque, ne fut jamais, à vrai dire, qu'un problème pour lequel les idéologues de toutes les tribus slaves se casseront la tête avec aussi peu de succès peut-être que jadis les savants à la recherche de la quadrature du cercle ou de la pierre philosophale. Cependant ces problèmes du moyen âge ont aussi imprimé aux esprits une impulsion salutaire, et c'est en cela qu'existe la valeur morale essentielle de cette idée tournée aujourd'hui en hérésie et presque irréalisable.

Comme question politique, ce mot désigne toujours chez nous autres Slaves un problème dont les plus idéologues et les plus ardents d'entre nous réservent la solution à l'avenir le plus lointain.

L'œuvre du panslavisme littéraire est cependant une œuvre de préparation encore tout à fait indirecte qui ne manquera pas de tourner au profit de l'ensemble de la civilisation. On essaye de tirer parti de tout ce qu'on rencontre de sain dans les éléments nationaux, pour combattre les éléments hétérogènes, usés et corrompus. On s'efforce de bannir de la littérature le divorce qui existe entre la nature et l'esprit, et de lutter avec des forces unies contre la misère sociale que des despotes indigènes et étrangers ont su répandre parmi les nombreuses tribus slaves. Les philologues slaves ont, par une nécessité purement scientifique, et en partie contre leur volonté, frayé la route à un rapprochement mutuel. Les antiquaires et les historiens se sont nécessairement rencontrés et salués à mi-chemin. La consécration de la poésie ne pouvait manquer à cette fraternisation, et, comme partout, les poëtes ont été suivis par les philosophes, riches en idées, qui, d'après le passé et le présent des Slaves, chacun bien entendu d'après son point de vue personnel se sont efforcés de construire pour eux un nouvel avenir.

De cette manière s'est formée tout naturellement une phalange d'hommes énergiques et sympathiques, mais qui pourtant n'existent encore dans le slavisme qu'à l'état de parti. Sans doute, on ne peut refuser aux hommes de ce parti un mérite qui leur permet de prendre les devants dans le champ de la science, mais ce ne sont que de purs théoriciens, et les Slaves se gardent bien de leur reconnaître autre chose qu'une influence médiocre sur la politique et sur la vie sociale. Ce n'est que dans un domaine entièrement idéal que leur activité est de quelque importance.

Mais le slavisme, comme levier politique, a, avant tout, le mérite d'être un moyen de défense contre les intérêts particuliers. Chacune des populations slaves isolées a traversé d'importantes périodes historiques. Des branches puissantes se sont séparées du tronc, sous la pression des siècles, et c'est même pour la science une question encore mal éclaircie de savoir jusqu'où s'étendaient les antiques frontières du domaine slave. Quel que soit le passé, le reste de la nation slave est toujours assez grand et assez important, et comme il y a encore, même à cette heure, des branches de cette famille qui sont forcées de lutter, pour leur existence, avec des éléments étrangers et ennemis, il est naturel qu'elles s'efforcent d'échapper au sort de leurs frères déjà perdus, et tentent tout ce qui est possible pour sauvegarder leur nationalité. Leur position, entièrement défensive, mérite donc d'autant plus d'estime, qu'elles ne cherchent pas à s'enrichir et à s'agrandir par la spoliation.

D'après ce qui précède, il paraîtra clair à tout le monde que l'idée ainsi expliquée n'acquiert quelque importance que dans le cas d'une nécessité réelle de se défendre, et encore les derniers événements ont bien clairement démontré que même le danger extrême ne conduira jamais les Polonais, par exemple, se jeter dans les bras fratricides de la Russie.

Jusqu'à présent les efforts du slavisme ont un caractère essentiellement civilisateur. Les Slaves occidentaux sont même les intermédiaires et les interprètes naturels qui doivent initier à temps leurs frères orientaux aux lumières et aux idées de

l'époque. C'est alors seulement que l'Europe pourra se féliciter d'échapper aux dangers d'une nouvelle stagnation dont elle est évidemment menacée.

Tant que nous ne sommes pas entrés dans cette voie, on nous reprochait d'être en léthargie et on nous traitait en barbares. Mais depuis que ces barbares s'efforcent de se défaire complétement de ce qu'il peut rester en eux de la barbarie, on jette l'alarme dans tout le camp, et l'on crie partout : Aux armes !

Que par un tel procédé les avant-postes seulement du slavisme soient mis en danger, la chose est évidente. Mais le progrès de la civilisation continuera cependant sa marche dans l'ensemble des pays slaves, et quand on aura atteint une certaine maturité, l'émancipation des Slaves dans toute l'étendue de leur pays ne souffrira plus d'obstacles. Et pour cela les Slaves n'ont besoin ni de tutelle ni de conseils. Là où il y a quelque chose à prendre dans le domaine des civilisations étrangères, nous sommes les premiers à nous l'approprier, et nous ne faisons que remplir notre devoir, si dans ce procédé naturel nous faisons la part de nos besoins et de nos rapports sociaux.

Mais, puisqu'il est reconnu que c'est la seule peur d'un grand État slave qui fait paraître les Slaves dangereux, nous ne cacherons pas non plus, sous ce rapport, notre franche conviction. Un empire slave d'un côté, la France de l'autre, que deviendrait l'Allemagne ? crient les sages prophètes. Elle resterait ce qu'elle est, répondrons-nous sans ironie ; elle resterait le bel empire du milieu de l'Europe, l'asile de la science spéculative, le lieu de rendez-vous de la littérature universelle ; seulement elle serait plus concentrée politiquement, plus élastique dans son élan social. Elle jetterait bien loin les derniers fils de son proverbial bonnet de coton, et son peuple libre se placerait, avec les peuples libres, dans des rapports plus amicaux qu'il n'a pu le faire jusqu'à ce jour où, valet lui-même, il ne peut en imposer qu'à de plus valets que lui.

Pour ce qui est de l'influence réelle exercée sur le slavisme par le gouvernement russe, elle est jusqu'à présent purement imaginaire, et toute inculpation de ce genre repose sur des

données erronées. Il faudrait de bien grands changements pour que la Russie acceptât et prononçât le mot de panslavisme. En outre, cette idée n'est pas née dans l'Orient, mais chez les Slaves de l'extrême Occident, et la Russie n'a vraiment pas fait assez en leur faveur, pour qu'on puisse, sans autres indices, lui attribuer le déploiement de cette bannière. Les honneurs douteux qu'elle a rendus par instants à quelques philologues slaves n'ont jamais été au delà d'une décoration, d'une bague ou d'une tabatière.

Quant à ce qui concerne la propagande russe parmi les Gréco-Slaves, bien loin de la nier, nous ne pouvons nous empêcher de la trouver très-naturelle, vu la position exceptionnelle de ces populations *abandonnées* de l'Europe. Mais, puisque cette propagande est devenue une pierre d'achoppement, il faut constater qu'elle ne sait pas se contraindre avec assez de magnanimité désintéressée pour gagner beaucoup de sympathie parmi ces populations qui, ayant des tendances indépendantes, ont aussi assez de sagacité politique pour dire, dans leur proverbe national: Le joug turc est de bois, mais le joug russe est de fer!

Ne voulant pas nous appesantir davantage sur l'éclaircissement de cette question gréco-slave, et sur l'effet qu'à dû nécessairement produire sur ces populations l'assassinat récent de la Pologne, nous avons seulement à expliquer comment il a été possible que, même chez les Slaves occidentaux, il se fût formé un parti qui, se détournant avec méfiance de l'Occident, tourna ses regards vers cette redoutable mais toujours imposante puissance du Nord.

Les exigences et l'oppression persévérante d'un côté, jointes à une idée trop haute de la grandeur et de l'énergie nationale de la Russie, sont l'éclaircissement de ce phénomène, qui ne trouve pas une cause suffisante dans la simple parenté de race et de langue, attendu que le slavisme occidental est purement libéral, par instinct essentiellement *fédératif*, et que par conséquent ni dans le passé ni dans l'avenir il ne peut avoir rien de commun avec le panslavisme moscovite, lequel tend à absorber et à s'assimiler tout.

Le slavisme, de sa nature pour ainsi dire dissolvant, puisqu'il admet, même pour la plus petite nationalité, le droit de s'organiser et de se gouverner à sa guise, est en pleine opposition avec le panslavisme gouvernemental. S'il arrivait un jour que la Russie fût forcée par les circonstances à jouer comme dernière pièce de son jeu la carte du panslavisme, et qu'elle voulût étendre son protectorat effectif sur toutes les races slaves, alors encore le slavisme libéral ne craindrait pas ce coup. La Russie cesserait en effet à l'instant même d'être le vieil empire despotique des czars et décréterait du même coup sa propre dissolution.

En attendant, hors de toute influence dynastique, monarchistes comme républicains, centralistes comme fédéralistes, tous proposent différents plans d'une association des peuples slaves, sans que personne puisse savoir par quelle forme cette œuvre devra passer avant de pouvoir remplir sa mission sociale.

Aussi bien peut-on dire dès à présent avec certitude que nulle part on ne trouve autant d'éléments du socialisme — cet autre épouvantail des sociétés modernes — que dans la vie et le caractère populaire des Slaves, et que nos hommes d'État et nos économistes, dans leurs projets d'organisation, seront bien forcés de ne pas négliger ces éléments.

Pour ce qui est du divorce religieux entre les Slaves, que personne ne se fasse illusion! En dehors des efforts désespérés faits pour catholiciser la Russie, il existe, par bonheur, des moyens plus simples d'amener une entente; nous voulons parler de la tolérance inhérente au caractère slave. Que le catholicisme polonais et le hussitisme bohême, et même les sectes les plus lointaines de la Russie se ressemblent entre elles comme un œuf ressemble à un autre œuf, c'est ce qu'il serait trop long de démontrer ici. Disons seulement que chacune de ces manifestations a en réalité les mêmes éléments moraux et sociaux pour point de départ, et comprendra très-vite le mot magique des *libres communautés slaves*.

Advienne que pourra, nous ne sommes effrayés ni des tra-

vaux matériels, ni des travaux intellectuels qui nous attendent. Le but est si beau et si grand qu'il mérite de tenir en haleine et d'user plusieurs générations. Et dussent, en définitive, les appréhensions les plus opposées qui mettent en défiance contre le rapprochement et l'entente mutuelle de toutes les tribus slaves gagner en apparence quelque chose sur les esprits timorés, nous élèverons néanmoins la voix et nous ne cesserons de demander ce qu'on doit, même à un adversaire, justice!

CHARLES SABINA.

LA

BOHÊME LITTÉRAIRE

DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE BOHÊMES

Toute littérature suppose une langue. Il n'y a point de littérature belge, suisse, bavaroise, parce qu'il n'y a point de langue belge, suisse ou bavaroise. Si, comme on le croit trop volontiers chez nous, la Bohême appartient à l'Allemagne, il n'y a point de littérature bohême proprement dite. Mais la Bohême est slave, foncièrement slave, sauf dans quelques districts plus ou moins germanisés : elle a une langue qui est bien à elle, des gens de talent qui écrivent dans cette langue depuis huit ou dix siècles : elle a donc une littérature.

La langue tchèque ou bohême est parlée par sept ou huit millions d'âmes dans la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Slovaquie : elle se subdivise en plusieurs dialectes qui, en général (sauf chez les Slovaques), reconnaissent l'idiome de Prague comme langue littéraire. Le bohême appartient à la grande famille des langues slaves, qui comprend le russe, le polonais, le serbe. Il n'a aucun trait de commun avec l'allemand, ainsi qu'on est parfois tenté de le croire chez nous. Est-il besoin de dire qu'il n'a rien non plus de commun avec la langue des Tsi-

ganes ou Zingaris, que nous appelons improprement bohême. Un Russe de Moscou, un Polonais de Varsovie pourront, avec un peu de patience, se faire comprendre du peuple de Prague ou d'Olmütz, mais il n'en serait pas de même pour un Autrichien de Vienne. C'est avec le polonais que le bohême a le plus d'affinités; il est à croire que ces deux langues n'en formaient qu'une dans les temps primitifs.

Pour l'édification du lecteur, nous donnons ici quelques mots usuels dans les langues tchèque, polonaise, russe et allemande

Dieu.	Buh.	Bog.	Bog.	Gott.
Main.	Ruka.	Reka.	Ruka.	Hand.
Pain.	Chleb.	Chleb.	Chleb.	Brod.
Terre.	Země.	Zemia.	Zemlia.	Erde.
J'ai.	Mam.	Mam.	Imieju.	Ich habe.
Je suis.	Isem.	Iestem.	Iesm.	Ich bin.

Ces exemples, pris au hasard, suffisent à démontrer l'étroite parenté du tchèque avec le russe et le polonais et l'immense différence qui le sépare de l'allemand.

Il est vrai que, en bohême comme en russe et en polonais, on rencontre certains mots qui se retrouvent aussi dans les idiomes germaniques. Cela s'explique par la parenté générale des langues dites indo-européennes, parenté qui prouve, d'une manière irréfutable, l'unité primitive de la race aryenne.

Les langues slaves sont remarquables par leur douceur et par leur mélodie : elles sont plus agréables à l'oreille que l'idiome germanique, tout hérissé de gutturales. Nous leur reprochons, il est vrai, l'accumulation de leurs consonnes, et l'emploi trop fréquent des sons chuintants (cha, tcha, chtcha, etc.). On prétend, à Paris, qu'il est certains mots slaves qu'on ne saurait prononcer sans éternuer. On a dit aussi que, pour parler polonais, il suffisait de casser une pile d'assiettes et d'ajouter considérablement de *ski*. Ces plaisanteries peuvent être fort spirituelles, mais elles ne prouvent qu'une chose, l'ignorance ou la légèreté de ceux qui les émettent.

Les consonnes agglomérées dans les mots slaves (soit en russe, soit en polonais, soit en serbe ou en bohême), ne nous

paraissent aussi rudes que parce que nous ignorons la valeur de leurs combinaisons ou les nuances plus ou moins délicates de leur prononciation. Que dirions-nous d'un Allemand qui se moquerait de notre langue et prononcerait le mot *nouveau* *noouveaou?* Il nous semblerait assurément fort ridicule.

On s'est amusé parfois à grouper ensemble un certain nombre de mots trop riches en consonnes et à tirer de ces rapprochements des effets de cacophonie médiocrement agréables. Telle est la fameuse phrase bohême qui n'offre à l'œil que des consonnes :

Strcz prst skrz krk (1).
Mets le doigt dans le cou.

Cela, j'en conviens, choque un peu nos habitudes; mais il est bon de savoir que, dans la prononciation, chaque *r* est précédé d'un *e* dont il faut tenir compte. Un phénomène analogue se retrouve dans le système d'orthographe hébraïque où les voyelles ne s'écrivent point (2). La phrase que je viens de citer a d'ailleurs été faite à plaisir, et l'on se tromperait fort en jugeant toute la langue d'après elle.

Prononcez donc en anglais : *Chichester church* (l'église de Chichester); en allemand : *noch nicht nacht;* en français le vers de Voltaire :

*N*on il *n*'est rien que *N*a*n*i*n*e *n*'ho*n*ore.

ou la phrase qui fait le désespoir des enfants : — *Combien ces six saucissons-ci? — Six sous. — Six sous ces six saucissons-ci? Six sous, c'est trop cher. Ton thé t'a-t-il ôté ta toux?* Etc.

(1) Un savant linguiste de Prague, M. Szercl, me cite cette phrase de la langue tahitienne : *Toia, toeae, maouowiouie*. Cela est-il plus facile à prononcer que les quinze consonnes de la phrase bohême? M. Szercl avait bien voulu me communiquer pour cet article quelques notes qui n'ont pu être utilisées à cause de leur caractère trop scientifique.

(2) Il y a dans la langue croate deux systèmes d'orthographe : l'un écrit l'*e* entre les consonnes, l'autre l'omet. L'orthographe de la langue bohême est la plus rationnelle des orthographes slaves : elle a été adoptée en partie par M. Lepsius, pour la transcription des idiomes européens et orientaux. Voyez son ouvrage : *Standart Alphabet.*

L'italien lui-même offre de pareilles difficultés. Qui ne sait qu'aux vêpres siciliennes, tous ceux qui ne purent prononcer le mot *ciceri* (tchitcheri) furent impitoyablement massacrés?

La langue bohême échappe donc au reproche de dureté qu'on lui attribue sans la connaître. Sa versification, reposant sur l'accent et la rime, est pleine d'harmonie; ses chansons populaires sont douces comme les sentiments d'amour et de mélancolie qui les inspirent. Comme l'italien, le tchèque forme à volonté des diminutifs pleins de grâce et d'élégance : *duse*, mon âme; *dusinka*, ma petite âme; *iskra*, étincelle; *iskriczka*, petite étincelle; *ditê*, enfant; *dêtatko*, enfantelet, etc.

Les Bohêmes ont, depuis le neuvième siècle, adopté l'alphabet germanique et l'alphabet latin. Ce dernier prévaut aujourd'hui. C'est en caractères latins que s'impriment aujourd'hui les nombreuses publications de tout genre : histoire, poésies, drames, romans, etc., qui enrichissent chaque jour l'antique patrimoine de la littérature nationale.

Nous diviserons l'histoire de la littérature bohême en trois périodes :

1° Depuis les origines jusqu'à Jean Huss;

2° Depuis Jean Huss jusqu'à la bataille de la Montagne-Blanche;

3° Depuis la bataille de la Montagne-Blanche jusqu'à nos jours.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A JEAN HUSS.

Les premiers documents que nous ayons sur les Bohêmes nous les montrent comme un peuple éminemment musical et poétique. Tels ils sont encore aujourd'hui, comme tous les Slaves. Les anciens poëmes mentionnent un barde, Lumir, dont la lyre, comme celle de l'Orphée antique, attirait les arbres et

les montagnes; un chef vaillant, Zaboï, dont les chants enflamment le cœur des guerriers. Quelques fragments arrivés jusqu'à nous nous permettent d'apprécier cette poésie primitive qui ne le cède ni aux rêveries du pseudo-Ossian, ni aux rudes fantaisies des Nibelungen. Ces poëmes se rapportent à des événements nationaux. *Le Jugement de Liboucha*, *Cestmir et Vlaslav*, *Zbyhon*, tels sont les titres des principaux. On en trouvera plus loin un spécimen. L'auteur de ce travail en a donné une traduction que le lecteur pourra consulter (1).

Le christianisme pénètre en Bohême au neuvième siècle, grâce au zèle des apôtres slaves Cyrille et Méthode. Avec lui s'introduit la langue latine : la civilisation germanique s'efforce d'envahir à sa suite le pays des Tchèques. L'esprit slave inspire encore quelques épopées nationales : elles célèbrent les luttes des Bohêmes contre les Polonais (*Oldrich* et *Boleslav*), contre les Allemands (*Benech Hermanov*), contre les Tartares (*Jaroslav*) (2). Il nous reste aussi de cette époque quelques chansons d'amour, empreintes d'une grâce naïve et d'une touchante mélancolie.

Puis le génie slave se tait : les inspirations du romantisme germanique et féodal remplacent les naïfs élans de la muse nationale. Aux cantiques populaires (*Gospody Pomiluj ny*, *Svaty Vaclave*) succèdent de longues légendes religieuses sur le Christ, sur la Vierge Marie, sur saint Procope, sainte Catherine, etc., et des mystères analogues à ceux qui charmèrent pendant si longtemps nos aïeux. On les jouait dans les églises, dans les cimetières, plus tard dans les rues. Il en reste encore quelques-uns.

A côté de cette poésie populaire, apparaît la poésie chevaleresque et cosmopolite. Alexandre devient le héros d'une épopée où les traditions nationales se mêlent au merveilleux de l'Orient. *Tristram*, *Fandarias et Floribella*, *Willfrid*, fournissent matière à de longs poëmes où saint Vaclav, le saint

(1) *Chants héroïques et Chansons populaires des Slaves de Bohême*, traduits par L. Leger. Paris, 1866. Librairie internationale.

(2) Voyez le même ouvrage.

bohême par excellence, trouve le moyen de jouer un rôle. P
ce sont de longs romans sur la guerre de Troie, des écrits al
goriques comme les aimait le moyen âge, etc.

Les premiers monuments de la prose bohême sont des t
ductions de l'Évangile. Les chroniqueurs écrivent en latin ; p
vient, au quatorzième siècle, Dalimil, qui rime en vers de h
syllabes une chronique patriotique à laquelle une étude s
ciale sera consacrée.

Au quatorzième siècle, l'empereur Charles IV, roi de Bohên
favorisa énergiquement le développement de la littérat
nationale. Il fonda à Prague une université (1345) et
monastère où la liturgie se célébrait en langue slave. Un
manuscrits de ce monastère joue un certain rôle dans l'histo
de France. C'est un évangile écrit en caractères slaves *cyr
liques* et *glagolitiques*. Il fut acheté, au seizième siècle,
Constantinople, où sans doute les Hussites l'avaient envo
et apporté à la cathédrale de Reims par le cardinal de L
raine (1574). Comme personne ne pouvait lire les mystérie
caractères des manuscrits, on le prit pour un livre syria
ayant appartenu à saint Jérôme : on lui attribua un caract
sacré, et quand les rois de France vinrent se faire couronne
Reims, ils durent prêter serment sur l'Évangile slave
Prague. *Habent sua fata libelli!*

Plus tard, pendant la Révolution *le texte* du Sacre (c'est ai
qu'on l'appelait) disparut. Il fut restitué sous le Consulat. U
magnifique édition fac-simile en a été publiée en 1814, aux fr
de l'empereur Nicolas.

Grâce à la protection éclairée de Charles IV, la littérat
prit un nouvel essor.

Flaska de Pardubic écrit ses œuvres morales ; Tomas
Sztitny, publie son beau livre sur *la République chrétien*
André de Dube, son *Commentaire sur les droits du royaum*
Bohême. Jean Huss apparaît (1415). Ce n'est pas seulem
comme nous le croyons volontiers, un réformateur religie
c'est aussi et avant tout un chef national, un représentant
l'esprit bohême luttant contre l'esprit germanique. Il réfor

l'orthographe, multiplie les traductions des saintes Écritures, prêche, écrit en tchèque, et compose même des cantiques populaires.

Schiller a dit à propos de Luther : Sachez qu'aucun homme n'a jamais tant fait pour une langue. On peut en dire autant de Jean Huss. Aussi, après quatre siècles, la Bohême vénère encore sa mémoire comme celle d'un martyr de la nationalité slave. Il lui a donné une impulsion dont elle se ressent encore aujourd'hui.

Supprimez le siècle du hussitisme, a dit Havlieczek, vous supprimez notre gloire.

DEUXIÈME PÉRIODE.

DE JEAN HUSS A LA BATAILLE DE LA MONTAGNE-BLANCHE.

Le mouvement hussite donna une vive impulsion à la littérature théologique. Elle eut ses principaux représentants dans Jacob de Stribro, Jean de Pribram, Jean de Rokycan, qui défendirent ou exposèrent les doctrines du maître.

Mais le plus remarquable de tous, fut Pierre Chelezicky. Il enseignait que la guerre et la peine de mort sont choses injustes, que le but du christianisme est la liberté. C'est sous sa direction que se forma la célèbre secte des Frères moraves. Ils publièrent une foule de livres religieux dont la langue est restée classique.

A l'influence du hussitisme succéda celle de la Renaissance. Bohuslav de Lobkovic et Jean de Hoder développèrent en Bohême le goût des lettres antiques. Les traductions des classiques se multiplièrent. Prague devint le sanctuaire de la science de l'Europe centrale. Elle accueillit dans ses murs Tycho Brahé, Kepler, le médecin Gessenius. Les écrivains de cette époque sont fort nombreux.

Le plus célèbre d'entre eux, Jean de Veleslavine, donne son nom au plus beau siècle de la littérature bohême (1546-1599) : non qu'il ait beaucoup écrit lui-même, la plupart de ses ouvrages ne sont que des traductions, mais il aida ses contemporains de ses conseils, et ce qui vaut mieux encore, de ses libéralités. Aussi la postérité reconnaissante lui a-t-elle donné la place d'honneur parmi eux. Son style est d'une pureté classique, ses idées élevées. Son ouvrage le plus remarquable est la *Politique historique*. Quand il mourut, trente-cinq poëtes écrivirent des élégies en son honneur. Je ne veux point citer leurs noms : je me contenterai de rappeler celui de Simon Lomnicky, dont les œuvres élégantes et correctes méritent encore aujourd'hui d'être réimprimées.

Le seizième siècle s'appelle, dans l'histoire, le siècle d'or de la littérature bohême. Mentionnons les traducteurs Hruby de Jeleny et Konacz, le voyageur Harant de Polziec, auteur d'un intéressant itinéraire de la Palestine, Vaclav de Mitrovic, qui raconte ses aventures chez les Turcs, les historiens Hajek, auteur d'une chronique parfois assez fabuleuse mais toujours littéraire, Paprocki, le généalogiste, le chancelier Sixte d'Ottersdorf, etc.

Un nom européen est celui de Comenius. Jean Amos Komensky, né en Moravie, est célèbre par ses poésies et par ses œuvres pédagogiques, soit en tchèque soit en latin. Komensky fut exilé de son pays lors des catastrophes qui vinrent fondre sur lui. Il se retira en Pologne, et se livra à la composition de divers écrits sur l'enseignement. Ils lui firent une immense réputation. Il fut appelé tour à tour en Pologne, en Suède, en Angleterre, en Transylvanie, pour réformer les écoles. Il mourut à Amsterdam, en 1671.

TROISIÈME PÉRIODE.

DE LA BATAILLE DE LA MONTAGNE-BLANCHE JUSQU'A NOS JOURS.

L'asservissement de la Bohême après la bataille de la Montagne Blanche, porta un coup fatal à sa langue et à sa littérature. J'ai dit ailleurs quelles furent alors les misères de la Bohême, comment ses patriotes furent persécutés, ses livres brûlés, ses monastères envahis par des jésuites étrangers. Des moines de tous les ordres furent appelés en Bohême, et l'on chargea leur fanatisme d'achever l'œuvre commencée par l'épée vengeresse des Tilly et des Valdstein. Ils s'acquittèrent bien de leur œuvre; tel d'entre eux, dans son zèle, se vantait d'avoir jeté au feu plus de soixante mille volumes en langue bohême; les bibles y passèrent d'abord, puis les poëtes, puis les historiens. Les convertisseurs allaient dans les familles, s'emparaient par force des livres proscrits, et lorsqu'ils étaient las de brûler, ils les enfermaient sous triple serrure dans quelque cellule de leur couvent, et sur la porte de la cellule ils écrivaient : « Ici est l'enfer! » Quel deuil pour ce peuple intelligent qui, le premier, avait prêché la réforme, et qui venait à peine de terminer le siècle d'or de sa littérature (1)!

Les écrivains qui voulurent conserver leur vie et leur indépendance, Komensky, Skala de Zhore, Stransky, terminèrent leur vie dans l'exil : la langue latine si chère aux jésuites et la langue allemande non moins chère à la maison d'Autriche se substituèrent à l'idiome national, qui ne se conserva guère que chez le peuple des campagnes. On continua d'écrire et d'imprimer pour lui des livres de piété ou d'histoire. Joseph II, à la fin du dix-huitième siècle, érigea la germanisation en système. Ce fut

(1) Voyez la brochure *l'État autrichien*, par Louis Leger, p. 11. Librairie du Luxembourg.



Les livres bohêmes confisqués dans la cabane d'un paysan, après la bataille de Bila-Hora.

à ce moment que la nation tchèque comprit quel danger la menaçait.

Elle se rattacha à sa langue avec une énergie farouche et la sauva du naufrage. Des savants distingués recherchèrent les origines slaves de la Bohême et guidèrent l'instinct du peuple. Ce fut une véritable renaissance. Aucune nation n'offre dans l'histoire un spectacle aussi intéressant que celui de cette lutte morale inaugurée à la fin du dix-huitième siècle, continuée sans relâche dans le nôtre et couronnée aujourd'hui d'un succès mérité. La Bohême par cette lutte a fait plus que de se révéler à elle-même, elle a donné aux autres nations slaves la conscience de leur existence, elle s'est mise à leur tête; c'est vraiment au dix-neuvième siècle que la postérité accordera le nom de siècle d'or de la littérature bohême.

Ce furent des archéologues et des linguistes qui donnèrent le signal de la renaissance : le peuple le suivit et les dépassa. L'Europe entière connaît les travaux des Dobrovsky et des Schafarik (*Antiquités slaves*, Prague, 1837). En 1818, le musée national fut fondé par le comte de Sternberk; un peu plus tard une société littéraire (*matice*) s'établit pour la publication des livres en langue bohême. Enfin, le théâtre de Prague a pris depuis vingt ans un développement considérable, et peut se comparer aux meilleurs de l'Europe.

Je ne m'arrêterai pas ici sur les productions poétiques de la nouvelle école bohême : une plume plus compétente que la mienne s'est chargée de ce soin. Rappelons seulement les noms de Vaclav Stach, Puchmayer, Hnievkovsky, Negedly, Holy, Hanka, Polak, Klicpera, le fondateur de l'art dramatique en Bohême, Kollar et Celakovsky, dont la gloire égale celle des Mickiewicz et des Pouchkine, Vocel, Koubek, Erben, à la fois poëte, archéologue et historien, Jablonsky, Rubech', Halek, Fricz, Neruda, Sztulc, etc.

Parmi les prosateurs, les romanciers les plus distingués ont été Procope Chocholouchek, Sabina, madame Bozéna Niemçova, madame Podlipska, madame Svètla. Je regrette de ne pouvoir, dans un cadre aussi restreint, énumérer au moins les noms de

quelques œuvres délicates et gracieuses, qui mériteraient à bon droit d'être traduites en notre langue.

Le premier des historiens tchèques de notre époque est François Palacky, dont les travaux ont été naguère analysés par M. Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux Mondes*. M. Palacky est depuis près de quarante ans l'historiographe officiel de la Bohême, et la postérité lui conservera ce titre. A côté de lui se placent M. Tomek, Zap, Zoubek, Sembera, Jungmann, Maly. Sous la direction de son gendre, M. Rieger, se publie en ce moment une encyclopédie nationale qui sera un véritable monument, et qui restera comme un trophée de la victoire des Slaves sur l'obscurantisme autrichien et sur l'ambition germanique.

Grâce à Dieu, depuis six ans, l'empire d'Autriche est entré dans une voie libérale, dont il ne pourra plus sortir.

La Bohême a sa diète royale à Prague, et l'éloquence parlementaire commence à s'y développer. Les discours d'orateurs tels que MM. Rieger, Sladkovsky, etc., ne peuvent qu'exercer une heureuse influence sur la littérature nationale et augmenter encore l'éclat incontestable dont elle brille depuis un demi-siècle.

Je n'ai pu, dans cette rapide esquisse, que citer en courant quelques noms, donner quelques dates, poser quelques jalons. Puisse-t-elle du moins inspirer quelque sympathie pour ce monde inconnu, où si peu de Français ont jusqu'ici pénétré ! Il y aurait dans une histoire développée de la littérature bohême le sujet d'un volume fort intéressant. Peut-être l'entreprendra-t-on un jour. Ce ne sont pas les matériaux qui manquent, quoi qu'en disent les Allemands, qui ne veulent pas voir de civilisation slave en dehors de la leur : il est vrai qu'ils ont leurs raisons pour cela.

L. LEGER.

CHANTS BOHÊMES DU MOYEN AGE

I

LE JUGEMENT DE LIBOUCHA

Manuscrit de Zelena-Hora, VIIIe siècle après J.-C. (1).

Ce morceau, malheureusement incomplet, paraît remonter au huitième siècle de l'ère chrétienne. C'est le plus ancien monument non-seulement de la littérature bohême, mais aussi de toutes les littératures slaves; il raconte un événement célèbre dans l'histoire de Bohême, la querelle de deux frères qui se disputaient l'héritage paternel, le jugement que porta la princesse Liboucha, l'affront qu'elle reçut en cette circonstance, et à la suite duquel elle épousa le laboureur Przemysl Stadicky.

Liboucha, suivant la légende, était fille de Krok, qui avait succédé à Samo au commencement du septième siècle. Elle avait deux sœurs : Kacha, savante en l'art de guérir les hommes; Tetka, versée dans la mythologie païenne (2). Quoi-

(1) Voir les *Chants héroïques des Slaves de Bohême*, par M. Louis Leger. Librairie internationale, 1866.

(2) La Bohême ne se convertit qu'au dixième siècle au christianisme.

qu'elle fût la plus jeune, Liboucha obtint, grâce à sa merveilleuse sagesse (les vieilles chroniques lui attribuent le don de prophétie), l'honneur de gouverner la Bohême à la mort de son père.

Le mariage de Liboucha avec Przemysl donna naissance à la dynastie des Przemysl, qui régnèrent en Bohême jusqu'en 1316, et à laquelle la maison d'Autriche aujourd'hui régnante se rattache par les femmes.

Un chroniqueur latin du douzième siècle, un bel esprit hostile aux traditions slaves, Kosmas de Prague, raconte tout au long le jugement de Liboucha : il nous a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre son récit sous les yeux du lecteur.

Voici comment il s'exprime :

« En ce temps s'éleva entre deux citoyens renommés par leur naissance et leur fortune, une querelle assez vive sur la délimitation de deux champs contigus ; ils s'emportèrent dans leur dispute au point de s'arracher la barbe et d'échanger des coups de poing. Ils entrent furieux dans le palais, abordent la princesse avec grand bruit, et la supplient de décider leur querelle d'après la justice. La princesse, suivant la mollesse ordinaire aux femmes qui n'ont pas de mari à craindre, reposait dans l'attitude d'une femme qui vient d'accoucher, languissamment étendue sur un lit haut en tapisserie. Au moment où, suivant les inspirations de la justice, et sans égard pour les personnes, elle ramenait à la légalité la cause de cette querelle, celui dont l'intérêt n'avait pas triomphé s'emporta plus que de raison, se frappa trois et quatre fois la tête, frappa trois et quatre fois la terre de son bâton, et couvrant à pleine bouche sa barbe de salive, s'écria : « Oh ! affront que des hommes ne devraient pas « supporter ! Une femmelette décider avec un esprit rusé les « querelles des hommes ! Nous savons bien qu'une femme, soit « assise sur le trône, soit debout, a peu de bon sens : que sera-ce « donc quand elle est couchée sur un lit ? Elle est plus faite « alors pour se prêter aux désirs d'un mari que pour rendre la « justice à des guerriers. C'est chose sûre qu'elles ont toutes

« les cheveux longs et la raison courte (1) ; mieux vaut mourir « que de souffrir de telles choses. Opprobre des nations et des « peuples, vous êtes les seuls que la nature ait ainsi abandonnés ; « vous qui n'avez point de chef, point de citoyen pour vous « conduire, mais une femme pour vous opprimer. » Alors la princesse, dissimulant son dépit, etc. »

Voilà ce qu'imagine un bel esprit du douzième siècle, écrivant dans une langue étrangère. Écoutons maintenant cette grandiose et naïve poésie :

*
* *

Ah ! Veltava (2), pourquoi troubler tes eaux ? pourquoi troubler tes eaux argentées ? La tempête furieuse t'a-t-elle soulevée, après avoir rassemblé dans le vaste ciel les nuages orageux, inondé les sommets des vertes montagnes, emporté dans ses tourbillons humides le sable doré de tes rives ?

— Comment ne troublerais-je pas mes eaux, quand deux enfants du même lit, deux frères, se querellent pour l'héritage de leur père ? Ils se querellent avec acharnement, l'impétueux Chroudoch, seigneur des rives de l'Otava sinueuse, qui roule de l'or, et le vaillant Stiaglav, seigneur de la froide Radbuza : tous deux frères, tous deux fils de Klen, de l'antique race de Tetva, fils de Popel, qui jadis, avec Tchekh (3) et son peuple, vint en ces grasses contrées après avoir traversé trois rivières (4).

(1) Cette épigramme se retrouve souvent dans les poëmes slaves.

(2) Nom slave de la Moldau. — Chez les Slaves primitifs une sympathie intime rattache la nature à l'homme. La querelle de deux frères suffit pour bouleverser les éléments.

(3) Suivant la tradition, un chef slave, appelé Tchekh, serait venu au sixième siècle s'établir en Bohême ; à quelques lieues de Prague, à Roudnitz, on montre encore la colline où Tchekh s'arrêta.

(4) On ne sait quelles sont les trois rivières. Certains critiques qui veulent que les Tchèques soient venus de la Croatie désignent la Drave, le Raab et le Danube : suivant d'autres qui placent le berceau du peuple Tchèque dans la grande Croatie, au pied des Carpathes, ces trois rivières sont la Vistule, l'Elbe et l'Oder. Schafarik et Palacky, qui ont consacré un ouvrage spécial à l'interprétation de notre poëme, prétendent que le nombre trois ne doit pas être pris à la lettre, et que dans les légendes slaves il représente un nombre indéterminé.

Une hirondelle familière s'envola, s'envola des rives sinueuses de l'Otava, et alla se poser sur la large fenêtre de l'antique palais doré de Liboucha, de l'antique palais de son père, du saint Vychegrad (1); elle gémit et se plaint tristement (2).

La sœur des deux rivaux l'entend, elle l'entend et va dans l'intérieur du palais supplier la princesse d'ouvrir ses assises pour décider la querelle, d'appeler les deux frères devant elle, et de les juger suivant la loi.

La princesse ordonne d'envoyer des messagers à Svatoslav près de la blanche Loubiça, où croissent les jeunes chênes, à Lutabor sur la cime de Dobroslav, au pied de laquelle l'Elbe boit les eaux de l'Orliça, à Ratibor, des montagnes des Géants où Trut tua le serpent cruel (3), à Radovan près de Kamen-Most, à Jarojir, près des sources de la Veltava, à Strézibor, près de la belle Sazava, à Samorod, près de la Bérounka, dont les flots roulent de l'argent, à tous les kmets, lekhs et vladyks (4), à Chroudoch et à Stiaglav, les deux frères qui se disputent l'héritage paternel.

Les lekhs et les vladyks se rassemblent dans le Wychegrad ; chacun prend place suivant son âge; la princesse entre vêtue de blanc et prend place sur le trône paternel au milieu de l'illustre assemblée.

Auprès d'elle se placent deux vierges versées dans les connaissances des lois divines : l'une tient les tables de la loi, l'autre l'épée qui punit les injures; en face d'elles brille la flamme qui témoigne du droit, à leurs pieds est l'eau sainte qui purifie (5).

(1) Le Vychegrad, colline qui domine Prague et qui fut dans les temps primitifs la résidence des ducs de Bohême.

(2) Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de faire remarquer le rôle que jouent les animaux dans la poésie et les traditions slaves. Voir les *Contes des Paysans slaves*, par M. A. Chodzko (1864, Paris, Hachette).

(3) Il y a encore en Bohême une ville appelée Trutnow, qui porte un dragon dans ses armes.

(4) On a beaucoup disserté sur le sens de ces termes : kmets, lekhs et vladyks; ce sont sans doute les représentants des différentes classes de la nation (nobles, grands propriétaires, paysans).

(5) Ce passage montre clairement que les épreuves judiciaires étaient déjà connues chez les Slaves païens. Le christianisme ne les a point inventées : il n'a fait que les

La princesse prend la parole du haut du trône d'or de son père : « Mes fidèles, kmets, lekhs et vladyks, décidez entre deux frères qui se disputent un héritage, l'héritage de leur père. D'après la loi des dieux immortels, ils doivent le posséder en commun ou le diviser en portions égales. Kmets, lekhs et vladyks, confirmez mon jugement s'il vous semble juste (1); s'il ne vous semble pas juste, portez une autre sentence pour mettre un terme à la querelle des deux frères. »

Les lekhs et les vladyks s'inclinent et se mettent à parler entre eux à voix basse : ils parlent bas entre eux et approuvent la décision de la princesse.

Lutabor de Dobroslav se lève et parle ainsi : « Glorieuse princesse au trône d'or, nous avons médité ta sentence; fais recueillir les voix parmi ton peuple. »

Les vierges du jugement recueillent les votes : elles les recueillent dans l'urne sacrée, et les donnent aux lekhs pour les proclamer.

Radovan de Kamen-Most se lève : il compte les voix et proclame à l'instant la majorité au milieu du peuple, au milieu du peuple rassemblé pour décider.

« Vous, frères, fils de Klen, de l'antique race de Tetva; fils de Popel qui jadis, avec Tchekh et les siens, vint dans ces grasses contrées après avoir traversé trois rivières, accordez-vous au sujet de votre héritage et possédez-le tous deux en commun. »

Chroudoch, des rives de l'Otava sinueuse, se lève : la colère le possède tout entier : tous ses membres tremblent de frayeur, il brandit le poing, et mugit comme un taureau irrité : « Mal-

régulariser en les sanctifiant. L'épreuve du feu est déjà mentionnée dans l'*Antigone* de Sophocle.

(1) Contrairement à la loi germanique, la loi slave ne connaissait point le droit d'aînesse, elle n'admettait que le partage par portions égales ou l'indivision. La question est donc de savoir qui triomphera, du droit slave ou du droit germanique. C'est là qu'est surtout l'intérêt historique et national de ce poëme. Un critique distingué, M. Sabina, déclare que le jugement de Libouchа n'est pas à ses yeux un chant national, comme les autres, mais plutôt l'œuvre d'un poëte versé dans le droit slave, admis peut-être aux conseils de Libouchа, et jaloux avant tout de conserver les lois saintes et divines de sa nation.

heur à la couvée où le serpent pénètre ! Malheur aux hommes que gouverne une femme ! C'est à l'homme de commander aux hommes ; c'est à l'aîné qu'il faut donner l'héritage. »

Liboucha se lève du trône d'or de son père, et dit : « Kmets, lekhs et vladyks, vous entendez comme on m'outrage : jugez vous-mêmes suivant la loi ! Désormais, je ne jugerai plus vos querelles. Choisissez un homme, un de vos égaux, qui vous gouverne avec un sceptre de fer : la main d'une vierge est trop faible pour vous gouverner. »

Ratibor, des montagnes des Géants, se lève et parle ainsi : « Il serait honteux à nous d'aller chercher le droit chez les Allemands. Chez nous, le droit est déterminé par des lois que nos pères apportèrent jadis en ces contrées.... »

II

JAROSLAV

Ce poëme est le plus long et le dernier en date du manuscrit de Kralove Dvor (1). Il raconte la défaite des Tartares devant Olmütz, en 1241 ; défaite due à la valeur d'un chef bohême, Jaroslav de Sternberg. C'est, on peut le dire, toute une épopée nationale en raccourci : le poëte qui chante quelque temps après les événements y entremêle de gracieuses fictions qu'il puise dans son imagination ou dans les légendes populaires. Nous indiquons en note les passages qui s'écartent de la vérité historique.

Au surplus, l'événement auquel notre poëme est relatif est assez important pour mériter un récit détaillé. Nous répétons avec orgueil que notre Charles Martel a sauvé, à Poitiers, le christianisme et la civilisation. Il est bon de nous rappeler que

(1) Nom d'un village dans l'église duquel le manuscrit fut découvert.

d'autres peuples, les Tchèques, les Croates, les Hongrois, les Polonais, ont eu, eux aussi, ce périlleux honneur. Et les ennemis qu'ils combattaient étaient plus à redouter encore que les Arabes! Les Musulmans apportaient avec eux la science, la poésie, les merveilles de la civilisation orientale : les Tartares



Église de Kralove-Dvor.

n'ont laissé sur leur passage que la ruine, la désolation, l'avilissement du caractère national.

Voici comment Palacky a raconté, dans son *Histoire de Bohême* (tome II, p. 201 et suiv.), la bataille dont il est question dans Jaroslav (1) :

— Tout au fond de l'Asie, au nord de la Chine, au sud-est du

(1) Lire sur Palacky un article de M. Saint-René-Taillandier (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1855). Son *Histoire de Bohême*, trop peu connue, mériterait assurément les honneurs de la traduction.

lac Baïkal, chez le peuple nomade jusqu'alors fort obscur de Tartares ou Mongols, depuis l'année 1202, grâce à l'énergie d Témoudjin, surnommé Gengis-Khan, et de ses fils, Djoutchi Cagataï, Uigetaï et Toului, une nouvelle monarchie s'était cons tituée : elle s'était développée si vite et avec un succès si pro digieux, qu'en moins de trente ans elle avait soumis la plu grande partie du monde alors connu. Depuis la mer du Japo jusqu'à la mer Noire, jusqu'à la mer Adriatique, tous les peuples même les plus puissants et les plus fameux, courbaient le fron devant cette tempête qui, terrible et irrésistible, écrasant le forts et n'épargnant pas les faibles, fondait sur leurs pays. L grande muraille ne protégea point le Céleste-Empire, qui devin la première proie des nouveaux conquérants : le vaste royaum des Choravesmiens, qui s'étendait entre la Chine, l'Inde et l mer Caspienne, fut anéanti dans une campagne. Ses villes, o florissait une civilisation avancée, furent toutes ruinées. Dès l 16 juin 1224, le sang des princes chrétiens avait coulé, e Europe, sous les flèches des dévastateurs du monde. Le armées mongoles, aussi colossales et aussi inébranlables qu ces montagnes et ces plateaux de l'Asie dont elles étaient des cendues, surpassaient en souplesse, en légèreté, en agilité toutes les troupes de ce temps. Des distances, qui demandaien au guerrier européen au moins trois jours de marche, l Mongol, sur son petit et maigre, mais infatigable cheval, les franchissait en une nuit et s'assurait ainsi la victoire par sur prise.

Toujours bien informé de la force et de la position de son ad versaire, le Khan savait au besoin réunir, dans une bataille cinq cent mille et jusqu'à sept cent mille hommes, pour écraser des armées un peu nombreuses. Les flèches des Mongols étaien sûres et pénétraient si profondément, qu'un bouclier ordinair pouvait rarement en préserver. Une attitude pacifique, un soumission volontaire, ne servaient de rien auprès de ces mé créants qui, sans foi et sans honneur, prodiguaient aujourd'hui à leurs victimes les assurances les plus pacifiques, les plu brillantes promesses, et, le lendemain, égorgeaient de sang

froid ou même avec d'impudentes railleries les populations surprises et désarmées.

Après la mort de Témoudjin (1227), son fils Uigetaï (Oktaï) devint, avec le titre de Khan, chef de cet immense empire qui atteignait déjà des proportions inouïes. A partir de l'année 1237, il se tourna de nouveau vers l'Occident. Les Koumans (Ouzes, Polovtses) s'enfuirent pour la plupart en Hongrie, où ils trouvèrent auprès du roi Bela IV un accueil hospitalier. Les Russes, divisés et affaiblis par les guerres perpétuelles de leurs princes, ne purent opposer aucune sérieuse résistance à leurs envahisseurs. Riazan tomba d'abord (1237), puis Moscou, Souzdal et Vladimir (1238); puis Péreïaslav et Tchernigov; enfin, après un long siége, le 6 décembre 1240, l'antique et fameuse Kiev, alors la plus riche ville de l'Europe septentrionale, périt avec toutes ses splendeurs. Alors toute l'Europe fut saisie d'une terreur générale que la prise et l'incendie de Cracovie (13 février 1241) ne fit qu'augmenter. Batow, fils de Djoutchi, principal général des Mongols, partagea son armée, évaluée à environ cinq cent mille hommes, en trois corps : le premier fut envoyé au nord, vers l'Oder; le second, dirigé en ligne droite sur la Bohême; avec le troisième, qui était le plus nombreux, il passa les Carpathes mal défendues et pénétra en Hongrie.

Le roi de Bohême, Venceslas, fut le premier monarque de l'Europe centrale qui prévit l'invasion des Tartares, et prit de bonne heure les mesures les plus énergiques pour se mettre en état d'y résister. Avant même qu'ils n'assiégeassent Cracovie, il écrivit à tous les princes de l'Europe pour les inviter à le secourir promptement, et d'un commun accord; dans ses États, il fit immédiatement fortifier toutes les villes et châteaux qui pouvaient tenir : les ecclésiastiques mêmes et les moines durent mettre la main à l'œuvre; et dans ces places fortifiées, on entassa toutes les ressources des pays environnants. Tous les défilés des Montagnes des Géants furent comblés, et, dès le début du mois d'avril, le roi chargea de leur défense des forces suffisantes.

Pendant ce temps-là, le 9 avril 1241, près de Liegnitz, une

sanglante bataille avait été livrée entre les Mongols et les Polonais. Le duc Henri le Pieux, qui avait épousé Anne, sœur du roi Venceslas, rassembla toutes ses troupes et toutes celles des princes polonais de sa famille, et s'avança contre des ennemis bien supérieurs en nombre : le duc tchèque Boleslav marchait avec lui. Après une lutte des plus énergiques, les chrétiens furent écrasés ; les ducs Henri et Boleslav, et environ trente mille guerriers, restèrent sur le champ de bataille. Quelques-uns se retirèrent avec le duc Mieczyslav d'Oppeln à Liegnitz.

Les Mongols ne mirent point à profit, de ce côté du moins, cette victoire si chèrement achetée ; ils retournèrent sur leurs pas pour se réunir au second corps d'armée qui avait été dirigé contre la Bohême. Trois semaines durant, ils restèrent dans les environs d'Ottmachau, s'épuisant en efforts inutiles pour pénétrer les défilés des montagnes de Glatz. Le roi Venceslas, qui, avec les nombreux chevaliers allemands venus isolément à son secours, avait d'abord marché sur la Lusace supérieure pour arrêter les progrès des Mongols, retourna sur ses pas à la nouvelle de leur départ, et les repoussa.

Alors cette immense masse se dirigea vers le sud, et pénétra dans la Moravie par l'ouverture que l'Oder et l'Opava laissent entre les Carpathes et les Sudètes. Bientôt les deux tiers du pays furent envahis par les barbares. Les villes de Troppau, Prerau, Littau, Gevitsch, les monastères de Hradist, Obrowitz, Raigern, Tisnowitz, Daubrawnik périrent dans les flammes. La désolation du peuple, obligé d'abandonner ses demeures et de se cacher dans des rochers inaccessibles, dans des ravins, dans la profondeur des bois, était indescriptible. Trois villes seulement, Olmütz, Brünn, Untchov, et quelques châteaux purent braver derrière leurs fortifications le choc des envahisseurs. C'est là que ces mécréants apprirent qu'ils ne pourraient pas toujours impunément insulter les nations et fouler aux pieds tous les droits de l'humanité.

Olmütz, qui était alors la capitale de la Moravie (1), ne resta

(1) C'est Brünn aujourd'hui.

pas confiée à la seule défense de son castellan, Witek de Neubourg, et de ses soldats. Le roi envoya Jaroslav de Sternberg, général aussi habile que vaillant, et lui donna le commandement suprême pour Olmütz et pour toute la Moravie. Jaroslav amena, dit-on, huit mille hommes, et rassembla tous les Moraves en état de porter les armes; il munit les places fortes de garnisons, et se renferma avec environ douze mille hommes dans Olmütz. Il repoussa énergiquement différents assauts livrés contre cette ville, ne se laissa tromper par aucune feinte des adversaires, qui voulaient l'engager à faire une sortie contre leur camp, si bien qu'ils commencèrent à le mépriser comme un homme sans courage et à se relâcher de leur prudence.

Lorsqu'il les eut ainsi accoutumés à la sécurité, et qu'il les vit dispersés dans le pays, apprenant l'arrivée de l'armée bohème, il attaqua brusquement leur camp au lever du soleil, répandant partout l'épouvante et la mort. Au milieu de cette horrible mêlée, il parvint à atteindre le chef des Mongols, l'un des nombreux petits-fils de Gengis-Khan, et l'étendit mort sur le champ de bataille. Cet exploit décida du sort de la Moravie et PEUT-ÊTRE DE L'EUROPE. Les barbares consternés prirent la fuite, d'autant plus vite qu'ils apprenaient dans le même temps l'arrivée de l'armée bohême. Le pays fut aussitôt délivré de ses envahisseurs ; ils allèrent rejoindre l'armée de Batow, qui avait battu les Hongrois dans une grande bataille, s'étaient emparés de la Hongrie et de la Transylvanie, et avaient forcé le roi Béla à fuir dans les îles de l'Adriatique.

Les Mongols essayèrent encore une fois, cette année (août 1241), de pénétrer par la Hongrie en Autriche et dans l'Europe occidentale. Ils bloquèrent Korneubourg, Vienne et Neustadt sans toutefois assiéger sérieusement ces villes, et exercèrent sur les campagnes leurs ravages accoutumés. Mais quand elles virent s'avancer une grande armée chrétienne sous le commandement du roi de Bohême, des ducs d'Autriche et de Carinthie, du patriarche d'Aquilée et du margrave de Bade, ces hordes dévastatrices prirent la fuite pour ne plsn revenir.

L'expérience qu'il avait faite devant Liegnitz, devant Ottma-

chau et Olmütz, devait donner à réfléchir à Batow. Pour le bonheur de la chrétienté, à cet échec se joignit une autre circonstance qui l'obligea à une complète retraite. Le grand khan Ugetaï mourut dans la même année, et les intrigues de sa veuve, Tourakinachatum, suscitèrent à propos de la succession un conflit qui laissa le grand khanat vacant pendant quatre ans. Batow, personnellement intéressé dans cette lutte, retourna en Asie, et abandonna désormais son projet de transformer l'Europe en un khanat mongol. —

Tel est le récit de l'éminent historien. J'aurais regretté de ne point le reproduire; je regrette plus encore de ne pouvoir indiquer que le titre d'un travail spécial (*Der Mongolen Einfall im Jahre* 1241. L'invasion des Mongols en 1241) que M. Palacky a depuis publié sur cette importante question.

***

Je vais vous raconter une glorieuse histoire, de grands combats, des guerres sanglantes. Attention ! rassemblez toute votre intelligence. Attention ! oyez ce merveilleux récit.

Dans le pays que domine Olmütz (1) est une montagne peu élevée, Hostaïnov est son nom : la Mère de Dieu y accomplit des miracles.

Pendant longtemps, notre patrie vécut en paix ; pendant longtemps, l'abondance fleurit au milieu de son peuple; mais de l'Orient la tempête fondit sur nos contrées, à cause de la fille du khan de Tartarie. Des chrétiens l'avaient assassinée pour s'emparer de ses pierres précieuses, de ses perles et de son or.

La fille de Kublaï, belle comme la lune, avait appris qu'il est des contrées à l'Occident, et que dans ces contrées vivent des peuples nombreux. Elle résolut de connaître les mœurs des étrangers. Dix jeunes gens et deux jeunes filles se mettent sur pied pour l'accompagner. Il rassemblent tout ce qui est néces-

(1) La Moravie.

saire, montent tous sur des coursiers rapides, et partent pour les pays vers lesquels le soleil hâte sa course.

Comme l'aurore brille au matin quand elle se lève sur les forêts brumeuses, telle brille la fille du khan Kublaï, belle par l'art et par la nature. Elle est vêtue d'une robe d'or : sa poitrine et sa gorge sont nues : des pierres précieuses, des perles ornent sa tête.

Les Allemands s'étonnent de cette splendeur : ils envient ces richesses, poursuivent la princesse sur sa route, fondent sur elle au milieu du bois, la tuent et s'emparent de ses richesses (1).

Lorsque Kublaï, khan des Tartares, a appris ce qu'est devenue sa fille chérie, il rassemble ses armées de toutes les parties de ses vastes États, et marche avec elles vers les lieux où le soleil dirige sa course rapide.

Les rois du Couchant apprennent que le khan marche contre leurs royaumes bien peuplés; ils se réunissent, rassemblent des armées innombrables et se mettent en campagne contre lui. Ils s'établissent dans une grande plaine et attendent le khan.

Kublaï ordonne à tous ses magiciens, devins, astrologues, enchanteurs de lui annoncer, par leurs présages, quel résultat aura la guerre. Aussitôt magiciens, devins, astrologues, enchanteurs se rassemblent, se rangent en cercle des deux côtés, couchent par terre un bâton noir et le partagent en deux moitiés : à l'une, ils donnent le nom de Kublaï, à l'autre celui des princes, et récitent sur elles d'antiques formules. Les deux bâtons se mettent à combattre et celui de Kublaï reste vainqueur.

(1) Ce récit n'est qu'une invention du poëte : mais il a pour point de départ un fait réel, le meurtre d'une princesse russe, petite-fille du grand-duc de Kiev, Michel Vsevolodovitch qui, fuyant en 1240 devant les Tartares, fut attaqué en Silésie par des Allemands, qui le dépouillèrent de ses richesses. La princesse qui l'accompagnait périt en résistant aux agresseurs.

Le khan Kublaï régna de 1259 à 1295. Il avait envoyé au roi de Bohême Ottokar II (1252-1278), une ambassade avec des présents magnifiques : son nom était resté populaire en Bohême, et l'auteur d'*Jaroslav* l'a sans doute pris pour une appellation patronymique et l'a donné au père de son héroïne. Ce détail prouve que le poëme d'*Jaroslav* est postérieur de quelques années à l'événement qu'il célèbre.

La foule des assistants se réjouit; chacun se hâte de mont à cheval et l'armée se met en ordre de bataille.

Les chrétiens, sans prendre conseil, se précipitent follеme sur les rangs des païens, avec l'orgueil que leurs forces le inspirent.

Alors a lieu le premier combat, la première mêlée : l flèches pleuvent drues comme grêle, le craquement des lanc ressemble au bruit du tonnerre; l'éclair des épées, aux lueu de la tempête.

Les deux armées, dans leur fureur impétueuse, s'attaque l'une l'autre avec acharnement. Déjà la foule des chrétie presse les païens : ils les auraient accablés, si les magicie n'étaient survenus de nouveau, apportant les deux bâtons. L Tartares s'enflamment d'une nouvelle ardeur, fondent imp tueusement sur les chrétiens et les harcèlent si vivement, qu'i fuient et se dispersent comme le gibier. Ici gît un bouclier, l un casque précieux; là, un cheval traîne un officier par l étriers; là, un soldat se jette au hasard parmi les Tartares; l un autre demande merci au nom du Seigneur.

Les Tartares dans leur fureur imposent aux chrétiens un t but considérable : puis ils soumettent les deux principautés Kiev et la grande Novogorod (1).

Aussitôt la fatale nouvelle se répand au loin; dans toute contrée, on réunit les guerriers; on lève quatre redoutabl armées pour recommencer la lutte contre les Tartares.

Les Tartares se dirigent à droite (2), pareils à un nuage nc qui menace d'abattre sous la grêle les plantes des champs f conds; tel on entend de loin retentir leur essaim.

Aussitôt les Hongrois rassemblent leurs bataillons, s'arme

(1) Kiev fut prise par les Tartares en 1240.

La ville de Novogorod dont il est ici question n'est pas la célèbre Novogorod Grande sise sur le lac Ilmen : Novogorod la Grande, quoiqu'elle ait couru les p grands dangers en 1237, ne fut jamais prise par les Tartares. Il s'agit ici de la v de Vladimir, capitale de la principauté du même nom, qui, détruite par l'incen en 1193 et 1199, fut rebâtie en grande partie, et reçut alors le nom de Vladimir-l vogorod ou la ville neuve. Elle fut prise par les Tartares en 1238.

(2) Vers la Hongrie.

et résistent à l'ennemi. Vaine est leur bravoure, vaine leur vaillance, vaines sont leurs luttes intrépides. Les Tartares pénètrent au milieu des rangs, dispersent les nombreux bataillons et ravagent tout leur pays.

L'espérance abandonne tous les chrétiens. Leur douleur est pire que toute douleur. Dans leur détresse, ils prient Dieu de les sauver de la méchanceté des Tartares.

« Lève-toi, ô Seigneur! dans ta colère, délivre-nous de nos ennemis, de nos oppresseurs; ils veulent perdre nos âmes, ils nous entourent comme des loups entourent les brebis (1). »

La première bataille est perdue; la seconde est perdue (2). Les Tartares s'établissent en Pologne, ravagent de proche en proche toutes les contrées et se pressent terribles autour d'Olmütz. La désolation se répand dans tout le pays, rien n'est en sûreté devant les païens.

On combat le premier jour, on combat le deuxième. La victoire ne penche ni d'un côté ni de l'autre; mais le nombre des Tartares augmente comme le brouillard du soir en automne. Au milieu de ces Tartares sauvages, l'armée chrétienne est comme bercée par leurs flots; elle se fraye par les armes un chemin vers la colline où la Mère de Dieu accomplit ses miracles.

« Là-haut, frères, là-haut! » crie Vneslav. Et il frappe de son épée son bouclier d'argent, et il agite au-dessus de sa tête un étendard.

Tous prennent courage, tous fondent sur les Tartares; ils se serrent les uns contre les autres en une légion héroïque, s'élancent comme un feu qui jaillit du sol, échappent à l'armée plus nombreuse des Tartares, et gagnent la colline à reculons. Ceux qui sont en haut élargissent leurs rangs, ceux qui sont en dessous les resserrent en un coin aigu. A droite et à gauche, ils se couvrent de leurs boucliers. Les seconds placent leurs lances sur les épaules des premiers, les troisièmes sur celles des seconds. Une nuée de flèches fond d'en haut sur les Tartares.

(1) Cette prière est évidemment tirée du Psaume 7, versets 7 et 23 : au treizième siècle, le Psautier avait déjà été traduit plusieurs fois en langue bohême.

(2) La première en Russie, la seconde en Hongrie.

Cependant la nuit sombre couvre toute la terre, enveloppe la terre et le ciel, et voile les yeux enflammés des chrétiens et des Tartares. Dans l'obscurité profonde, les chrétiens élèvent à la hâte un rempart et creusent un fossé autour de la colline.

L'aurore apparaît à l'Orient : tout s'agite dans le camp des ennemis. Ce camp monstrueux s'étendait autour de la colline, bien loin à perte de vue.

Les Tartares tourbillonnent sur leurs chevaux agiles, et, sur la pointe de leurs lances, ils portent les têtes des chrétiens vers la tente de Kublaï.

Toute cette multitude se réunit en un seul corps; tous se dirigent du même côté, tous s'élancent impétueusement vers la colline; ils poussent des cris épouvantables dont les monts et les vallées retentissent.

Les chrétiens sont tous aux retranchements. La Mère de Dieu leur inspire la valeur; ils tendent prestement leurs grands arcs, ils brandissent vigoureusement leurs glaives acérés, et les Tartares ont dû fuir.

Les hordes sauvages des Tartares s'indignent. Leur khan est enflammé d'un terrible courroux. Le camp se divise en trois détachements, et ces trois détachements s'élancent furieux vers la colline.

Les chrétiens coupent vingt arbres, vingt arbres qui s'élevaient sur la colline, et en roulent les troncs jusqu'au bord des retranchements.

Déjà les Tartares s'élancent sur les retranchements et poussent jusqu'au ciel des hurlements affreux, et se mettent à détruire les retranchements. Soudain roulent les troncs puissants; ils écrasent les Tartares comme des vers et vont les broyer au loin dans la plaine. Et longtemps on combattit avec acharnement jusqu'à ce que la nuit eût mis fin au combat.

Grand Dieu! arrêtez! L'illustre Vneslav, l'illustre Vneslav, une flèche l'abat du haut des remparts! Une vive douleur déchire les cœurs désolés des chrétiens; une soif insupportable brûle leurs entrailles, et, de leurs langues desséchées, ils lèchent la rosée du gazon.

Le soir vient, puis la froide nuit; à la nuit succèdent les lueurs grisâtres du matin. Le camp des Tartares reste calme.

La journée arrive au midi brûlant. Les chrétiens tombent accablés par la soif, entr'ouvrent leurs lèvres altérées, et, d'une voix rauque, invoquent la Mère de Dieu. Ils tournent vers elle leurs regards affaiblis, ils se tordent les mains de douleur et regardent le ciel avec désespoir (1).

« Nous ne pouvons plus supporter la soif : la soif ne nous permet plus de combattre. Que celui qui tient à sa santé et à sa vie, que celui-là demande merci aux Tartares. » Ainsi parlent quelques-uns des guerriers.

« Il est plus pénible de mourir par la soif que par l'épée. Dans l'esclavage, nous aurons de l'eau en abondance. Que ceux-là me suivent, qui pensent ainsi, dit Veston (2). Que ceux-là me suivent qui souffrent de la soif! »

Alors Vratislas bondit comme un taureau, saisit Veston d'un bras puissant et dit : « Traître, opprobre éternel des chrétiens, veux-tu mener à sa ruine un peuple vaillant? C'est près de Dieu qu'il faut chercher merci, non dans l'esclavage, chez les sauvages Tartares. Gardez-vous, frères, de courir à votre ruine; la chaleur la plus forte est déjà passée. Dieu nous a fortifiés au milieu des ardeurs du midi. Dieu nous viendra en aide, si nous avons confiance. Hommes! ayez honte de pareils discours, si vous voulez que l'on vous appelle des héros. Si nous succombons à la soif sur cette colline, notre mort aura été voulue de Dieu : si nous nous livrons aux glaives de nos ennemis, nous nous la donnons à nous-mêmes. L'esclavage est un affront fait au Seigneur : c'est un péché de se jeter soi-même sous le joug de l'esclavage. Suivez-moi, vous qui pensez ainsi : suivez-moi devant l'autel de la Mère de Dieu! »

La foule le suit vers la chapelle sainte : « Lève-toi, Seigneur, dans ta colère! Donne-nous dans notre pays la vic-

(1) Comparer à ce tableau la fameuse description de la sécheresse dans le treizième chant de la *Jérusalem délivrée*. Les riches couleurs que prodigue le Tasse valent-elles la simplicité du poëte slave?

(2) Ce nom n'est pas slave.

toire sur nos ennemis. Écoute les voix qui t'appellent. Nous sommes environnés d'ennemis cruels : délivre-nous des pièges des féroces Tartares; donne quelque rafraîchissement à nos entrailles et nous t'offrirons un sacrifice de louanges. Détruis nos ennemis sur cette terre, anéantis-les à jamais dans les siècles des siècles! »

Et voici que, au haut du ciel, apparaît un petit nuage. Les vents soufflent, la foudre terrible retentit. De noires nuées s'étendent dans tout le ciel : éclairs sur éclairs éclatent au-dessus du camp tartare. Une pluie abondante rend la vie aux sources de la colline.

La tempête est passée : les troupes se mettent en ordre de bataille; de tous les côtés (1), de tous les pays, les bannières flottent dans la direction d'Olmütz. De lourdes épées pendent aux flancs des guerriers; des carquois pleins résonnent sur leurs hanches, les casques brillent sur leurs têtes puissantes; sous eux bondissent des chevaux agiles.

La voix des cors retentit et se mêle au son des tambours bruyants. Les deux armées se réunissent (2). Un nuage de poussière s'élève. C'est un terrible combat, le combat suprême.

On entend résonner le cliquetis des épées, le sifflement affreux des flèches d'acier, le craquement des lances, le choc des coups rapides. Ce sont des coups, des blessures, ce sont des gémissements et des cris de joie. Le sang coule comme un torrent de pluie : les morts gisent par terre, comme les arbres dans une forêt. L'un a la tête fendue en deux, l'autre les deux mains coupées; tel tombe de cheval sur son compagnon : tel frappe son ennemi de sa hache d'armes, comme la tempête fougueuse frappe un arbre sur les rochers : dans la poitrine de cet autre, une épée s'enfonce jusqu'à la garde. A celui-là, un Tartare enlève une oreille. Ah! quels cris, quels gémissements pitoyables! Les chrétiens se mettent à fuir : les Tartares les poursuivent et les pressent avec fureur.

(1) Ce sont les troupes de la Bohême qui arrivent au secours de la Moravie.

(2) L'armée morave et l'armée bohême.

Mais voici qu'Jaroslav (1) arrive comme un aigle : un acier solide couvre sa puissante poitrine; sous cet acier palpite un cœur vaillant et audacieux : son casque abrite une tête prudente; son regard enflammé respire la fureur. Il s'élance, terrible, comme le lion emporté qui voit couler son sang tiède, et qui, blessé, fond sur le chasseur! Tel en sa colère, il se précipite sur les Tartares. Les Bohêmes le suivent avec l'impétuosité de la grêle. Il fond vivement sur le fils de Kublaï, le combat est terrible. Ils s'attaquent avec leurs lances et ces lances se brisent avec un grand bruit. Jaroslav tout couvert de sang saute de cheval, s'élance l'épée en main sur le fils de Kublaï, lui fend obliquement le corps de l'épaule à la hanche. Le jeune homme tombe inanimé sur les cadavres. Son carquois et son arc résonnent dans sa chute (2).

Tout le peuple des Tartares sauvages s'épouvante : ils jettent leurs longues lances, et ceux qui peuvent fuir se hâtent vers les lieux où se lève le brillant soleil.

Ainsi l'Hanna (3) fut délivrée des Tartares (4).

(1) Cet Jaroslav appartenait à la famille des comtes de Sternberg, qui existe encore aujourd'hui.

(2) Un vers analogue revient souvent dans Homère :

Sa chute retentit au loin et ses armes résonnèrent sur lui.

(3) Province de la Moravie où est située Olmütz.

(4) Les traducteurs ne sont que trop portés aux commentaires admiratifs; qu'on me permette cependant de signaler l'art infini qui règne dans l'économie du poëme : Jaroslav ne paraît qu'à la fin, mais il paraît pour tout sauver, et la conclusion du poëme est tout à la fois la délivrance de la Moravie et l'apothéose du héros national.

« Le premier des poëtes polonais, Mickiewicz, a dit que l'idée du dévouement absolu appartient à l'épopée slave, qui n'est que l'histoire de grands malheurs, de grands désastres. En effet, on voit cette idée sous sa forme païenne dans les poëmes de Liboucha, de Zaboï et de Cestmir. L'idéal qu'y poursuivent les héros est d'un ordre plus élevé que celui d'un Achille qui s'enrichit d'or et de butin, ou que celui d'un Siegfried qui verse des flots de sang, et ne recule devant aucun crime pour acquérir un trésor caché. Le trésor des héros du paganisme slave, c'est toujours leur patrie, leur religion. Ce même idéal, épuré par le christianisme, reparaît dans les gestes des guerriers serbes combattant à Kossovo. Il se manifeste plus sublime et plus parfait encore dans les œuvres modernes de Mickiewicz et de Krasinski. (A. Chodzko, *Revue des cours littéraires*.)

III

ZBYHON

Cette idylle héroïque ne paraît avoir aucun caractère historique. Elle offre un remarquable exemple de ce parallélisme que la poésie slave se plaît à établir entre l'homme et les animaux. On ne sait en vérité à qui le poëte s'intéresse le plus, l'amant malheureux ou à l'oiseau, victime comme lui de la cruauté de Zbyhon.

*
* *

Un pigeon voltigeait d'arbre en arbre et remplissait tous les bois de ses tristes roucoulements.

« Ah! bois si large! j'ai volé sous ton ombre avec ma chère colombe, ma chérie, ma bien-aimée! Hélas! le cruel Zbyhon a saisi ma colombe et l'a emportée dans le château, hélas! dans le château-fort! »

Un jeune homme s'avance autour du château-fort. Il soupire tristement après sa chère bien-aimée. Du château, il descend vers un rocher, s'assied sur ce rocher, s'y assied triste et silencieux dans le bois silencieux.

Et le pigeon vole vers lui et roucoule tristement. Le jeune homme lève la tête et lui dit :

« Tu es triste, ô pigeon! tu es triste d'être seul. Un épervier t'a-t-il emporté ta compagne? Toi, Zbyhon, là-bas, dans ce château-fort, tu retiens ma douce amie; tu l'as ravie dans le château, hélas! dans le château-fort! Pauvre pigeon! tu aurais combattu avec l'épervier si tu avais un cœur vaillant! Tu aurais arraché ta compagne à l'épervier, si tu avais des ongles forts et aigus! Tu aurais tué le méchant épervier, si tu avais un bec dur et propre à déchirer sa chair.

— En avant, amant désolé ! attaque Zbyhon ! ton cœur est vaillant contre l'ennemi. Tu as pour le combattre des armes fortes et tranchantes, pour lui briser la tête, une lourde hache d'armes de fer. »

Le jeune homme s'élance du haut du rocher au fond du bois obscur ; il prend ses armes, il arme son bras de sa hache, et court à travers le bois sombre jusqu'au château-fort.

Sur le château-fort s'étend la nuit noire. Tout est sombre. Il frappe la porte de sa main vigoureuse.

« Qui est là ? demande une voix du château.

— Un chasseur égaré. »

La porte s'ouvre. Il frappe de sa main vigoureuse : une seconde porte s'ouvre.

« Où est le vladyk Zbyhon ?

— Dans la grande salle. »

C'est là qu'est Zbyhon le débauché, c'est là que pleure la jeune fille.

« Holà ! ouvrez au chasseur ! »

Zbyhon n'ouvre pas. Et le vigoureux jeune homme brise la porte avec sa hache d'armes, et brise avec sa hache la tête de Zbyhon.

Puis il court partout le château, en met à mort tous les habitants. Il repose jusqu'au matin près de sa belle amie.

Le soleil du matin, à travers les cimes des arbres, éclaire le château.

Une joie nouvelle pénètre le cœur du jeune homme, heureux de serrer la belle fille dans ses bras puissants.

« A qui est cette colombe (1) ?

— C'est Zbyhon qui l'a enlevée et retenue ici, comme moi, dans ce château-fort. »

Et la colombe s'envola dans le bois : elle vole ici, là, d'arbre en arbre avec son pigeon chéri, et va s'endormir avec lui sur la même branche.

(1) C'est le jeune homme qui fait cette question, et c'est la jeune fille qui lui répond.

Et la belle fille se réjouit avec son ami. Elle va ici, là, p
tout où il lui plait, et s'endort avec lui dans la même couche (

(1) Comparez ce fragment d'une chanson ruthène : « Dans le bois, sous un ch
étaient assis un pigeon avec sa colombe, ils se baisaient, ils se caressaient, il
couvraient de leurs ailes grises. Survint un corbeau des régions étrangères, il pr
colombe, il l'emporta : il lui offrait du grain, il lui versait de l'eau. La colomb
mange pas, la colombe ne boit pas, elle ne peut vivre sans son bon ami. »

Louis LEGER.

LA CHRONIQUE DE DALIMIL

Un des plus curieux monuments de l'ancienne littérature tchèque est la chronique rimée connue sous le nom de *Chronique de Dalimil*. On l'a attribuée par erreur à un chanoine de l'église de Boleslav appelé Dalimil, et on lui a donné son nom. Le fait est qu'on ne sait rien de positif sur l'auteur véritable de cette œuvre intéressante. Du ton général de son style on peut déduire qu'il appartenait à la noblesse et qu'il avait fait la guerre. Son travail commence à la création du monde pour s'arrêter à l'année 1314, mais l'on ne sait s'il vécut au delà de cette époque.

Les nombreux manuscrits qui existent encore prouvent que cette chronique était fort goûtée en Bohême. Dès le quatorzième siècle elle avait été traduite en allemand sous ce titre : *Die tutch Cronik von Bohemlant* (Chronique allemande de Bohême). Le traducteur s'est permis parfois de modifier les passages qui auraient pu blesser la susceptilité allemande (1). Ce qui distingue, en effet, cette chronique, c'est le patriotisme farouche de l'auteur. On l'excuse aisément quand on se rappelle ces luttes terribles des Slaves et des Allemands qui ensanglantèrent la plus grande partie du moyen âge, et où la race

(1) La première édition de la *Chronique* parut à Prague en 1545.

germanique n'eut pas souvent le plus beau rôle. La Prusse actuelle était presque tout entière occupée par des Slaves dont la famille a tout à fait disparu sous les coups des Germains. Il est naturel que, se sentant menacés du même sort, les Tchèques du moyen âge aient concentré pour ainsi dire toute leur énergie dans la méfiance contre les Allemands. Pour les nations menacées dans leur existence, le cosmopolitisme n'est plus de mise, et nous ne nous étonnons pas, quant à nous, des sentiments qui inspiraient le chroniqueur anonyme. Les Allemands pénétraient en Bohême sous toutes les formes. C'était une véritable invasion contre laquelle toutes les armes étaient bonnes. Les rois de Bohême eux-mêmes appelaient les étrangers dans la patrie slave. On prétendit, un jour, que le roi Venceslas voulait en chasser tous les Tchèques. Ce fut, contre le roi, une malédiction universelle. Ce bruit était sans doute exagéré; mais il prouve combien était exalté le sentiment national. Est-il donc étonnant qu'en de pareilles circonstances un patriote, redoutant pour les Bohêmes le sort des Slaves de l'Elbe, ait éprouvé le besoin d'avertir et d'exciter ses concitoyens par d'énergiques protestations? Au surplus, nous lui laissons la parole dans les fragments suivants; autant que possible nous conserverons la naïve et fruste simplicité de l'original.

Voici d'abord le début de la *Chronique*. On y retrouve des fables et des légendes qui, de nos jours encore, ont cours en Bohême, et qui, sous une forme un peu enfantine, ne sont pas sans quelque charme pour le simple lecteur, et sans un certain intérêt pour l'historien.

1. — LA TOUR DE BABEL. — LES SERBES.

Quand le peuple entier pour ses péchés,
Hormis les huit (1) eut péri par l'eau,
Alors ceux qui étaient restés
Partirent de l'Orient,
Se dirigeant toujours vers le Midi.
Car ils étaient pleins d'épouvante

(1) Noé et sa famille.

Craignant partout le déluge,
Et ne se fiant pas à eux-mêmes.
Quand ils furent dans une plaine
Qu'on appelait Sennaar,
Alors ils conçurent un dessein peu sage,
Vraiment digne du ridicule,
Disant : Bâtissons-nous une tour
Qui s'élèvera jusqu'au ciel!
Et quand ils eurent fait cette tour,
Ils la couvrirent de tuiles dures;
Ils employaient du ciment au lieu de chaux;
Ils parlaient tous la même langue.
Cet ouvrage ne plut pas à Dieu;
Il confondit leurs langues, de sorte que
Le frère ne comprenait pas son frère :
Mais chacun avait une langue particulière,
Alors ils abandonnèrent leur œuvre,
Et se séparèrent les uns des autres.
Chacun se choisit une patrie,
Et c'est de là que vinrent les mœurs particulières.
Ils s'approprièrent des pays
Qui aujourd'hui ont chacun leur nom;
Entre autres les Serbes,
Venus des lieux où habitaient les Grecs,
S'établirent au bord de la mer,
Et se répandirent jusqu'à Rome.

2. — TCHEKH.

Dans le pays serbe est une contrée
Que l'on appelle Chorbatie;
Dans cette contrée vivait un lech (1)
Dont le nom était Tchekh.
Il commit un meurtre
Et souilla sa patrie.
Ce Tchekh avait six frères;
Grâce à eux il avait force et honneur
Et une famille nombreuse.
Il les réunit une nuit,
Et s'en va avec eux tous de la terre
Que l'on appelait Chorbatie;
Et il va de forêt en forêt,
Portant ses enfants sur ses épaules,
Et quand il eut longtemps marché dans les bois,
Il arriva à une grande forêt.

(1) Un noble.

Les siens s'affligeant,
Il dit : « Malheur! qu'ai-je fait!
Car c'est à cause de moi que vous êtes en cette misère;
Et au lieu de vos maisons,
Vous voilà forcés d'habiter des forêts! »
Et Tchekh dit à ceux qui l'accompagnaient :
« Allons-nous-en sous cette montagne;
Cherchons du repos pour le bétail et les enfants,
Et peut-être y trouverons-nous notre salut. »
Or, le lendemain, dès l'aurore,
Tchekh était seul sur la montagne,
Et d'en haut contemplait toute la terre;
Il ne permit pas d'aller plus loin,
Disant : « Voici devant nous une terre à notre gré;
Nous aurons ici nos tables pleines
De gibier, des oiseaux, des poissons, des abeilles en abondance,
Assez de sûreté contre les ennemis,
Isolés comme au milieu d'un désert;
Rien ici ne gênera notre action. »
D'abord ils n'avaient pas de pain;
Ils mangeaient de la viande et des poissons.
La première année, ils bêchèrent la terre;
La seconde, ils se servirent de la charrue,
Et comme leur chef s'appelait Tchekh,
On donna le nom de Tchekhie à tout le pays.
Ce peuple était très-loyal;
Ils avaient en commun tous leurs biens;
Ce que l'un n'avait pas
Il le trouvait chez l'autre.
Ils n'avaient qu'une mauvaise coutume,
C'est qu'ils n'observaient pas le mariage,
Et n'avaient point de femme déterminée.
Un homme avait plusieurs femmes;
Ils vivaient à la manière des bêtes,
Célébrant leurs noces chaque soir.
Ils n'avaient point de juges,
Car ils ne se volaient point;
Quand il s'élevait une querelle,
Les plus âgés tenaient conseil
Pour décider le droit,
Et rendaient la justice.
Et de longues années s'écoulèrent
Tandis qu'ils gardaient ces coutumes.

3. — KROK, KAZIA, TETKA, LIBOUHAC.

Et quand beaucoup d'années se furent écoulées,
Un homme vivait, que l'on appelait Krok :

Il gouvernait toute la contrée
Et, par son exemple, leur enseignait la sagesse.
Puis Krok passa la barque (1)
Et laissa trois filles sages :
Kazia, Tetka et Liboucha,
Je dois parler de la troisième :
Kazia eut en partage Kazine;
Tetka eut Tetine.
Liboucha était prophétesse
Et rendait la justice dans tout le pays.
Deux hommes se querellèrent au sujet d'une limite,
Et, aucun ne voulant céder,
Liboucha se mit à les juger,
Et dut condamner celui qui avait tort.
Celui-ci se mit à l'outrager,
Disant : « Je ne veux pas t'avoir pour juge;
Tu sais mieux manier l'aiguille
Que juger les hommes sur ton tribunal.
Ce me sera toujours une honte
De voir une femme gouverner notre pays! »
Et il invectiva la souveraine de tous
En mots que je ne veux pas rapporter.
Liboucha, ayant tout écouté,
Supporta patiemment l'insensé,
Ne lui répondit rien,
Et convoqua l'assemblée générale (2)
Quand tous furent arrivés à l'assemblée
Et réunis devant Liboucha,
Alors cette mère de toute la contrée
Commença à se plaindre de son affront.
Les seigneurs, l'ayant ouïe,
Se moquèrent de leur princesse,
Se levèrent soudain,
Sans avoir pris conseil,
Et crièrent tous d'une seule voix :
« Nous n'estimons pas que cela vaille un cheveu;
Cet homme a dit la vérité,
Car cet homme est un lâche
Qui se fait juger par une femme;
A moins que la nécessité ne l'y force,
Nous ne voulons plus souffrir cela;
Nous voulons avoir un homme pour maître.
Nous ne te demandons qu'une chose :
Dis-nous, par ta science des présages,

(1) De Caron.
(2) Voyez le poëme du jugement de Liboucha, page 60 de notre traduction.

De quel pays nous devons le prendre,
Car, du nôtre, nous ne pouvons l'avoir. »

4. — L'AFFRONT DE LIBOUCHA.

Alors Liboucha répondit :
« Je vous le dirai sans détour,
Bien que vous m'ayez outragée
Quand vous m'avez ainsi injuriée.
Celui-là serait un homme méchant
Qui, pour son bien, ferait souffrir la communauté.
La communauté est le rempart de tous;
Qui l'attaque n'a plus de raison.
Si tu perds la communauté, ne compte pas sur un rei
Sans la communauté, la querelle durera longtemps.
Je ne vous rendrai pas le mal;
Je veux vous conseiller sans mensonge :
Il vaudrait mieux que vous eussiez à supporter mes j
Que d'avoir un homme pour prince. [n
La main d'une vierge frappe légèrement ;
Le coup d'un homme fait beaucoup de mal.
Vous ne le saurez que lorsque
Vous verrez votre prince derrière un trône de fer.
Si un étranger vient à vous gouverner,
Votre nation ne durera pas longtemps.
On est triste au milieu des étrangers;
On se réjouit, dans la tristesse, au milieu des siens;
Chacun règne avec ses amis;
Un sage ne consulte pas les étrangers.
L'étranger prendra des gens de sa langue
Et cherchera toujours votre mal.
Il cherchera des fautes dans votre peuple
Et partagera aux siens votre héritage.
Garde-toi bien de confier ta fortune
A l'étranger, quoique menacée, *tête Bohême !*
Voici ce que vous apprend une femme :
« Là où il n'y a qu'une langue, là est la gloire! »
Liboucha dit encore :
« Je sais déjà très-bien
Qui doit être votre maître.
Suivez la course de mon cheval
Là où il se dirigera,
Et celui vers qui il arrivera
Asseyez-le sur ce cheval,
Prenez-le et ne vous querellez pas.
Si vous vous querellez,
Cela nuira à tout le pays. »

Liboucha se livre alors à son art de prophétie,
Et, après avoir sellé son cheval, elle le lance sans bride.

5. — PRZEMYSL A STADICE.

Les seigneurs vont derrière le cheval
Jusqu'à la rivière de Bielina :
Le cheval suit le long de la rivière,
Et arrive à une jachère
Où laboure un homme de haute taille,
Les pieds chaussés d'écorce.
Le cheval s'élance vers cet homme,
Et s'arrête en se cabrant devant lui,
Comme s'il était retenu par le mors.
C'est pourquoi cet endroit s'appelle Stadice.
Les seigneurs apprennent du laboureur
Qu'on l'appelle Przemysl.
Ils se mettent à chuchoter entre eux
Et veulent l'emmener aussitôt;
Et comme ils mettent la main sur lui,
Przemysl plante sa bêche en terre
Et dit : « C'est grand dommage que vous soyez venus si tôt;
Si vous étiez venus plus tard,
J'aurais pu achever mon labour.
Alors le laboureur n'aurait pas eu besoin d'acheter du pain.
Mais comme vous vous êtes hâtés
Et m'avez interrompu dans mon labeur,
Alors que chacun entende les conséquences :
Il y aura dans cette terre sécheresse et souvent famine. »
Fouillant dans sa besace d'écorce,
Il en sortit du fromage et un grand pain,
Se mit à manger sur le soc,
Et pria les seigneurs de s'asseoir auprès de lui.
Les seigneurs commencent à se regarder
Et à se rappeler la prédiction de Liboucha.
Ils se mettent à lui demander
Pourquoi il lui plaît de manger sur le fer?
Przemysl leur répondit :
« Parce que vous n'avez pas voulu obéir à une vierge,
Ma race vous gouvernera avec une verge de fer. »
Et quand Przemysl eut déjeuné,
Un des seigneurs vit que de la bêche plantée
Poussaient cinq branches,
Que d'elles poussaient cinq noisettes,
Qui se séchèrent en un moment.
La cinquième resta en vie et belle à voir.

6. — LA PROPHÉTIE DE PRZEMYSL.

Quand ils se furent montré ce miracle,
Ils demandèrent à Przemysl
Quelle en était la signification :
Przemysl leur répondit en expliquant
La floraison de la bêche sèche,
Et en disant : « La bêche sèche est le symbole
De ma naissance rustique;
Mais parce qu'elle a fleuri si vite,
Comme Liboucha vous l'a dit,
Ma famille, du rang des paysans
Atteindra jusqu'au rang royal;
La cinquième branche fleurira.
On lira cela dans les chroniques.
De moi naîtront cinq princes,
Mais quatre mourront bientôt.
Le cinquième fleurira très-bellement
Et produira son fruit brillamment,
Et quoique ce dernier périra à son tour,
Le moment viendra, pour sûr,
Où le petit-fils vengera son père.
Malheur alors à ses ennemis! »
Ayant dit cela, il quitta sa commune des paysans
Et se dirigea vers la cour de Liboucha.

7. — MARIAGE DE LIBOUCHA. — FONDATION DE PRAGUE.

Dès qu'il se présenta devant Liboucha,
La princesse le prit pour mari.
On combla Przemysl de présents
Et on le proclama prince.
Przemysl était un homme sage,
Il créa des lois avec Liboucha.
Alors Liboucha prophétisa,
Disant : « Je prévois ici une ville
Qui sera illustre dans le monde,
Comme le soleil dans son éclat.
Rappelez-vous mes paroles, tous :
D'elle sortiront deux branches d'olivier,
La première s'appellera Vaclav
Et la seconde Voitiech (Adalbert).
Ces deux fils de ma lignée
Entreront dans le ciel.
Ils illustreront cette ville,
Ils sauront défendre même ses ruines.
Bâtissez cette ville, je vous l'ordonne,

Là où je vous l'indiquerai.
Sur la Veltava, au-dessous de Petrzin,
Un charpentier façonne un seuil avec son fils;
A cause de ce seuil (prah), nommez la ville Prague;
Elle aura de nombreux habitants.
De même que les prêtres et les rois,
Les peuples, quoique forts comme des lions,
Courberont la tête devant ce seuil
Pour l'avoir sauve.
Ainsi à ma ville
Sera gloire et louange! »

Citons maintenant quelques-uns des passages où l'auteur onne carrière à son patriotisme. A force d'enthousiasme, il tteint parfois la poésie. Voici, par exemple, le récit d'une bauille entre Lothaire, empereur d'Allemagne, et le prince de ohême, Sobieslav :

L'empereur, voulant venger ses Allemands,
Entra avec une armée dans la Bohême.
Alors Brabançons et Frisons,
Et Rhénans et Souabes,
Les Thuringiens, les Bavarois,
Tous les Saxons et les Flamands
Se rassemblèrent pour la guerre
Avec toutes leurs troupes,
Voulant anéantir tous les Tchèques
Et s'emparer eux-mêmes de leur terre.

. . . .

Les Tchèques attaquent les Allemands,
Les uns par derrière et les autres en flanc,
Les autres fondent sur eux
Et détruisent toute l'armée,
N'épargnant ni empereur ni prince.
Un flot de sang coula pendant trois jours,
Car le prince avait dit avant la bataille :
« Pauvre ou riche,
N'épargnez personne! »
Parmi le butin qu'on prit alors,
Il y avait deux mille cinq cents anneaux appartenant à des
[chevaliers tués.

Chaque fois que les Allemands entrent dans le pays, ce n'est

que pillage, incendie, flots de sang versé. Mais chaque fois aussi la valeur bohême venge les maux de la patrie.

Sans doute les Allemands sont plus nombreux; mais qu'importe? s'écrie le poëte. — Nous pouvons ici lui donner ce titre.

Ne regardez pas s'ils sont peu ou beaucoup;
Souvent quelques hommes ont acquis de la gloire contre
[beaucoup;
Quelques guêpes dispersent beaucoup de mouches,
Un seul épervier chasse beaucoup de corneilles;
Les Saxons ont les cheveux pâles :
De tels hommes sont rarement braves.

. . . .

La nouvelle arrive au prince
Que les Allemands sont dans le bois,
Et le prince dit à ses chevaliers :
« Bien! je sais ce que c'est.
Mais nos arcs ne sont pas de bouleau,
Ni nos épées de tilleul.
Mais ce ne sera pas fête pour l'empereur;
Quand mon épée l'atteindra
Son sang coulera. »

. . . .

Le prince de Bohême accepte la guerre.
Les Bohêmes s'avancent derrière lui comme un essaim.
Ils gardent leur prince dans la bataille,
Ils le défendent comme des lions.
De leurs yeux jaillissent des étincelles.
Les Allemands les prirent pour des démons.
Les Tchèques ne songeaient point au butin;
Ils ne cherchaient que la gloire.

. . . .

Saint Vaclav se montre aux Bohêmes
Et leur ordonne d'aller avec lui au combat.
Là les Bohêmes se comportèrent bien
Et battirent vaillamment les Souabes.
Il convient à chacun d'être brave
Et de défendre sa terre au prix de sa vie,
Et de s'exposer à la mort pour sa nation.

. . . .

Écoutez maintenant les exploits d'un vaillant chevalier, Hynek de Dube :

Là Hynek prodigue les blessures.
Il frappe et pourfend comme un tonnerre.
Avec son marteau il forge leurs casques,
Et en fait jaillir des étincelles.
Toujours, sans relâche, il crie :
« Sus, sus ! courez sur eux ! »
Par sa valeur on remporte la victoire.
Chacun y rendait hommage,
Et quand les Allemands rencontraient les Bohêmes,
Ils se demandaient entre eux :
« Avez-vous vu Hynek de Dube?
Nos casques, sous ses coups, semblent du carton ! »
Et aussitôt qu'ils le voyaient,
Ils se mettaient bien vite à fuir.
Les vieilles femmes bohêmes s'en amusaient,
Car partout où elles les voyaient
Elles les effrayaient avec le nom de Hynek.

Dalimil ne connaît en Bohême que deux espèces de princes, ceux qui favorisent l'étranger, les Allemands, et ceux qui les repoussent. Écoutez avec quel enthousiasme il parle des princes Spitihniev :

Alors Spitihniev fut prince.
Aussitôt il montra sa haine aux Allemands.
En trois jours il les chassa du pays
. . . .
Avec toutes les Allemandes.
Quand il eut débarrassé la contrée de tous les Allemands
Et de tous les autres étrangers,
Comme un jardin de ses orties,
Ou une crinière de cheval de ses chardons.
Il marcha contre la Hongrie, etc., etc.

Nous voilà loin de l'hospitalité slave. Ailleurs, le chroniqueur raconte qu'un prince faisait couper le nez à tous les Allemands et les renvoyait ensuite dans leur pays. Et à qui lui rapportait cent nez d'Allemands il payait un grivène (monnaie d'or). A quoi, je me le demande, pouvait-on bien reconnaître

les nez allemands? Un prince de Bohême prend une paysanne pour femme. La noblesse lui reproche cette mésalliance; il répond :

Nous sommes tous sortis d'un même père :
La noblesse est venue des paysans.
Le noble se change souvent en paysan.
J'aime mieux prendre une paysanne Tchèque
Qu'une Allemande fille de l'empereur.
Le cœur de tout homme bat pour sa patrie.
Une Allemande n'aimera pas mon peuple,
Elle aura un entourage d'Allemands;
Elle élèvera mon fils à l'allemande,
Et le peuple se divisera,
Et tout le pays sera en danger.

Ailleurs, un prince dit à ses fils :

« Mes enfants, je vous laisse ce pays;
Je vous confie le peuple,
Afin que vous le rendiez heureux
Et n'y laissiez point entrer les Allemands;
Quand l'Allemand dominera chez nous,
L'honneur de votre race cessera.
Les Allemands font d'abord les modestes,
Puis, dès qu'ils se sont multipliés,
Ils oublient qu'ils sont vos hôtes,
Et vont chercher un prince dans leur pays.
Si jamais il m'arrivait de soupçonner
Que vous êtes du côté des Allemands,
Je vous ferais mettre dans un sac de cuir
Et noyer dans le Vletava (la Moldau). »

Puis, s'adressant aux seigneurs qui l'entourent :

« Je vous remercie de votre fidélité;
Montrez-en une pareille à mes fils,
S'ils sont avec leur nation.
Mais s'ils sont infidèles à leur nation,
Ne faites nullement attention à eux :
Vous ne leur devez plus aucune fidélité.
Allez alors vous chercher un prince à la charrue.

Plus loin, le chroniqueur fait l'éloge d'un nouveau prince qui,

comme un bon père, protége sa nation, n'aime pas les Allemands, et aussi comme un bon père se plaît à leur couper le nez.

Le mauvais prince, lui, est celui qui favorise les Allemands. qui leur prodigue honneurs et dignités. Mais quelle résistance il rencontre parmi son peuple!

Il fit évêque
Okard, un Allemand rusé;
Celui-ci, outre la dîme entière,
Réclama deux pièces d'or par feu.

Le peuple proteste énergiquement contre l'intrusion des évêques allemands :

Nous aimerions mieux avoir pour évêque
Une queue d'âne!
Que d'accepter pour évêque un Allemand.
Prince, tes fils les Tchèques te rendent honneur,
Les Allemands ne font que te trahir.
Nous ne voulons pas pour évêque une tête de chien!

Le prince Borivoï favorise les Allemands; Vladislas lui dit :

Pourquoi ne veux-tu pas être notre ami?
Pourquoi ne chasses-tu pas les Allemands de la cour?
Ne sais-tu pas ce qu'ils ont fait?
Comme ils ont trahi notre peuple?
Comment peut-il être fidèle chez nous,
Celui qui n'a pas été fidèle à sa patrie!
Il n'est pas venu pour ton bien,
Mais pour faire fortune.
. . . .

Le prince résiste, Vladislas réplique :

Oh! oh! il n'en peut être ainsi!
Que Borwoï aille lui-même en Allemagne!
Si tu ne peux vivre sans eux,
Va-t'en vers le Rhin, chez eux.
J'aime mieux voir la mort de ma race
Que la perte et la honte de ma nation bohême.

Il faut entendre avec quelle douleur Dalimil raconte la mort

du dernier des Przemyslides (le roi Vaclav), assassiné à Olmütz, sans doute à l'instigation de la maison d'Autriche; avec quelle indignation il apostrophe l'assassin du jeune prince :

Ah! Thuringien, méchant homme,
Qu'as-tu fait, infidèle?
Que t'avait fait cet enfant?
Peut-être t'avait-il comblé de bien,
Et pour cela fallait-il le tuer
Et rendre cette terre orpheline?
Peut-être est-il dans les mœurs de ta race
De faire périr ainsi nos deux derniers rois!
J'en aurais plus à dire...
Mais laissons Dieu juger le coupable.
Son jugement trouvera ce qui est caché.
Peut-être a-t-il déjà condamné à mort l'assassin (1)
. . . .
La gloire de la Bohême tomba
En l'an de grâce treize cent six!

Dalimil se trompait; la gloire de la Bohême ne s'éteignit pas avec le dernier des Przemyslides. Elle devait briller encore, et d'un bien vif éclat, sous Charles IV, sous les Hussites, sous Georges Podiebrad, pendant la guerre de Trente ans, et dans ce grand mouvement slave dont la Bohême a donné le signal au début du dix-neuvième siècle.

Les haines de race que nous dépeint Dalimil s'apaiseront peu à peu; mais cet apaisement dépend avant tout des Allemands. Qu'ils gardent l'Allemagne pour eux, qu'ils laissent les Bohêmes à leur patrie, et la réconciliation sera bientôt opérée entre la famille germanique et cette petite nation qui a été souvent un grand peuple.

Louis LEGER.

(1) Allusion au meurtre de l'empereur Albrecht, commis en Suisse par Jean le Parricide.

LA RENAISSANCE LITTÉRAIRE EN BOHÊME

LES POÈTES MODERNES

PREMIÈRE PARTIE

KOLAR, CZÉLAKOVSKY

L'esprit national des peuples qui n'ont pas désespéré de leur avenir peut se comparer à la vitalité de ces grains de blé qu'on trouve parfois dans le linceul des momies égyptiennes, vieilles comme les pyramides, et qui, aussitôt semés, lèvent, montent, mûrissent et font resplendir au soleil l'or de leurs riches épis. Rien ne saurait éteindre l'étincelle du feu sacré que le divin Créateur a allumé dans ses œuvres : ni les miasmes mortels de la tombe qui les ensevelit, ni les intempéries des saisons, ni la brutalité de l'homme :

Dieu se tait et fait son œuvre.

A un moment donné, l'être se réveille du sommeil séculaire;

il secoue la poussière de l'oubli et réclame ses droits à la vie et à la lumière.

La Bohême compte au nombre de ces êtres privilégiés par la Providence.

I

Vers le commencement du huitième siècle de notre ère, alors que les langues vivantes de l'Europe actuelle n'existaient, pour la plupart, qu'à l'état de patois, la Bohême avait déjà des lois écrites (*pravodatné desky*), une mythologie empreinte de l'idée de l'immortalité de l'âme (*vékozïzné Bogi*) et une espèce de gouvernement parlementaire représenté par des délégués des trois classes de la nation : les agriculteurs (*Kmèty*), les guerriers (*Lehy*) et les seigneurs (*Vladiky*), que le chef de l'État convoquait au besoin (1).

Sous le règne de la première dynastie des princes chrétiens, celle des Przemysl (871-1310), le royaume prospérait, et les lettres nationales atteignirent un remarquable degré de développement : Cosmas (1045-1125) écrivit sa chronique en latin, qui sert de base à l'histoire de la Bohême; l'évêque Boso, vers la moitié du dixième siècle, appliqua l'alphabet latin à la langue du pays. Quelques poëmes tchèques (bohêmes), qui nous sont parvenus de cette époque, se distinguent par une grande beauté d'idées et de style; mais c'était le dernier chant d'une civilisation indigène destinée à périr bientôt au milieu de l'orage qui frappait coup sur coup les populations slaves voisines de l'empire germanique. Sous le prétexte de les convertir au christianisme et de les subordonner à la hiérarchie spirituelle de Rome, Charlemagne et ses successeurs, surtout les empereurs de la maison de Saxe, ont détruit ou germanisé des millions de

(1) Voir le *Jugement de Libouchа*, poëme tchèque, dont le manuscrit, trouvé à Zéléna-Hora, date de la fin du neuvième siècle, et dont le sujet appartient au commencement du septième siècle de notre ère.

paysans slaves sur l'Elbe, l'Oder et ailleurs. Tel fut le sort des Viltzis (Lutices), des Stodoranes, des Serbes orientaux, des Dalémins, etc., etc., décrits par les chroniqueurs allemands, tels que Wittikind, Thietmar, Helmold et autres. En 928, le plus cruel de ces apôtres du glaive, Henri l'Oiseleur, vint assiéger le prince de Bohême, Vaclav, dans Prague, sa capitale, et ne se retira qu'après avoir obtenu la promesse d'un tribut annuel.

Après l'extinction de la dynastie de Przemysl (1310), celle de Luxembourg, qui lui succéda sur le trône de Bohême, augmenta le bien-être matériel du royaume. Charles IV fonda une Université à Prague (1348), ainsi que plusieurs écoles confiées à la direction du clergé catholique. Le latin, qui, selon l'usage de l'époque, était seul employé pour l'enseignement public, devint peu à peu la langue préférée par les auteurs sacrés et profanes. La poésie nationale, qui avait brillé de tant d'éclat et de tant d'originalité sous la dynastie de Przemysl, fut remplacée par des imitations étrangères, par des contes analogues à celui des Niebelungs, par des fabliaux, des mystères sur la passion de Notre-Seigneur et d'autres productions empruntées à l'école romano-germanique. Le code de Justinien et la loi salique menaçaient de changer foncièrement la législation indigène : bref, les mœurs et la langue germanique empiétaient partout sur le terrain slave.

L'opinion publique, toutefois, ne se laissait pas éblouir par la prospérité matérielle due aux rois de la maison de Luxembourg; la nation voulait avant tout s'affranchir du poids de la domination étrangère, qui trouvait sa double expression dans l'autorité spirituelle du saint-siége et dans le pouvoir temporel de l'empereur d'Allemagne. L'Université de Prague comptait alors plus de dix-huit mille élèves, et le plus célèbre de ses professeurs de théologie, Jean Huss, imbu des écrits de Wiklef et aidé de ses collègues Jérôme de Prague et Jacobel de Miès, osa proclamer la liberté de conscience. La réforme proposée par ces deux hommes célèbres était littéraire et nationale plus encore que religieuse. Le peuple de la campagne comprit instinctivement le vrai caractère de cette tentative, et il accourut en

masse pour venger la mort aussi injuste que cruelle de Jean Huss.

Le quinzième siècle fut pour la Bohême une époque de sang et de larmes, au milieu de laquelle les noms de l'héroïque Hussinets, du terrible Zizka, du sage et généreux Podiebrad, brillent d'un éclat vif, mais éphémère.

Au siècle suivant, la Bohême, acceptant pour roi l'archiduc Ferdinand I[er], frère de Charles Quint, fut définitivement réunie à l'Autriche, et, par elle, à l'empire germanique. L'opposition nationale, incapable de résister plus longtemps les armes à la main, continue la lutte sur le terrain de la science et de la littérature. La langue tchèque, ressuscitée pour ainsi dire dans les œuvres éloquentes de Jean Huss, et dans les hymnes guerriers des Taborites, se développe et se perfectionne en dépit des rigueurs de Ferdinand I[er]. Les patriotes Lomnicky et Véléslavin rallument le flambeau des belles-lettres. Nous ne pouvons énumérer ici la foule des écrivains distingués de ce brillant cycle littéraire, qui devait trop tôt s'éclipser et que les Bohêmes appellent l'âge d'or de leur littérature.

Les persécutions survenues lors de la guerre de Trente ans, replongèrent la Bohême dans un abîme de malheurs. Pour comprendre le mystère qui enveloppe la conduite politique du plus grand capitaine de l'époque, Wallenstein, il faut lire le plus parfait des poëmes slaves, *Wallenrod.* C'était le dernier effort d'une nation à l'agonie. Dès lors commence la destruction systématique de tout ce qui osait être libre en Bohême. La population, réduite à un tiers de son chiffre normal, vit tomber l'élite de sa noblesse, sous les bourreaux du vainqueur de Bila-Hora (1620). A Prague, les cachots de l'inquisition ne se désemplissaient pas; on s'acharnait avec une étrange persévérance à proscrire jusqu'aux monuments de littérature nationale. Koniach, l'un des chefs de l'inquisition, se vantait d'avoir, à lui seul, fait brûler soixante mille volumes tchèques, et, durant douze années consécutives, les bibliothèques confisquées servirent de combustible aux couvents. Le dernier mot de cette œuvre de ténèbres fut prononcé sous le règne de Marie-Thé-

rèse, qui prohiba, en 1744, l'usage de la langue tchèque dans les écoles du royaume.

Il est remarquable que la main qui frappait si cruellement les Bohêmes ait en même temps coopéré au premier partage de la Pologne. Il y a, en effet, plus d'une analogie entre ces deux nations sœurs, habitant les deux revers opposés des monts Carpathes. En Pologne aussi, des esprits peu intelligents s'efforcèrent mal à propos d'associer la cause de l'oppression étrangère à celle de la religion catholique, et l'Allemagne envoya des colonies de moines porte-glaives. Là aussi le latin eut, pendant longtemps, le privilége de servir d'organe aux actes officiels des autorités spirituelles et temporelles de la république. Mais ces obstacles s'évanouirent un à un devant le patriotisme traditionnel du clergé catholique de la Pologne et le courage de la noblesse jalouse de son autonomie. Aussi les chevaliers de l'ordre Teutonique, battus par les Jagellon, ne se relevèrent-ils plus de leur chute ; et, au latinisme du siècle des Piastes, on vit succéder la brillante auréole des écrivains indigènes du siècle des Jagellon.

Si en Bohême, les luttes nationales et religieuses n'ont pas abouti à un semblable dénoûment, c'est que, déjà du temps de Huss, l'aristocratie tchèque commençait à dégénérer, tandis que le clergé, hostile à la réforme, secondait le prince qui, à son tour, s'appuyait sur Rome et sur l'Allemagne. Le catholicisme, triomphant avec l'aide et au profit de l'influence autrichienne, perdit beaucoup de la popularité dont il jouissait jusqu'alors en Bohême. Une pareille alliance était tout à la fois une inconséquence et une maladresse. Le protestantisme, qui dépouille la religion de ce qu'elle a de divinement mystérieux en s'adressant à la raison plus qu'au sentiment, n'est pas une croyance faite pour satisfaire le cœur des populations slaves, naturellement portées au mysticisme et à l'amour du surnaturel. Avec de la tolérance, on aurait mieux réussi ; mais le mal était fait : les mots *protestant* et *patriote* devinrent synonymes. Il y aura dorénavant deux camps hostiles dans une même nation : d'un côté, la cour de Prague, les prélats, la noblesse germanisée et

la majorité de la bourgeoisie; de l'autre côté, les prolétaires, l peuple des campagnes et ses chefs, appartenant pour la plupa à l'Eglise réformée.

Des milliers de familles hussites, qu'on expulsa de la Bohême émigrèrent chez leurs frères de Pologne et de Hongrie. C'es du fond de cet exil que, trois siècles et demi après la mort d Huss, on vit poindre les premières lueurs de la renaissance in tellectuelle et littéraire des Tchèques. Elle s'est opérée par de efforts isolés, et, pour ainsi dire, à l'insu de ses auteurs, dont le plus illustres sont Dobrovsky, Kopitar, Palacky, mais surto Szafarzik, noms que la science européenne compte aujourd'hu parmi ses gloires les plus légitimes. Grâce aux labeurs réuni de ces pionniers de l'érudition slave, on a déterré des tréso d'archéologie, de mythologie indo-slave, d'histoire et de lin guistique, inconnus jusqu'alors. En remontant à la source de origines bohêmes, on a constaté leur identité avec celles d tous les peuples de la race slave. La littérature orale de tous ce peuples, je veux dire ces collections volumineuses qu'on pos sède aujourd'hui des chants populaires de la Serbie, de la Bo hême, de la Lithuanie, de l'Oukraïne, malgré la diversité d coloris local, offrent des analogies de sentiments et de mœu qu'on ne saurait rencontrer que chez des tribus issues d'u même souche.

Les Bohêmes qui ont été les premiers auteurs de ces bel découvertes rédigeaient toutefois leurs ouvrages soit en lat soit en allemand, car l'emploi de l'idiome national continuai être proscrit dans la mère patrie. Une brochure que Tham blia à Prague, en 1783, intitulée : *Défense de la langue tch contre la méchanceté de ses détracteurs*, et une ode écrite su même sujet, en 1785, passaient pour des témérités. La cens ne les eût pas tolérées si le gouvernement n'eût pas cru prud de faire des concessions à l'amour-propre du peuple, en pr sence des dangers qui menaçaient alors l'Autriche du côté l'Occident. Les recrues tchèques ne comprenaient de l'allema que le commandement militaire. Bon gré, mal gré, il a fal leur parler leur propre langue, dans des pamphlets distribués

profusion où, parlant de la mort tragique de Marie-Antoinette, on excitait les sujets loyaux de l'Autriche à la haine contre la France et le chef de la grande armée. Un peu plus tard, on poussa la condescendance jusqu'à permettre aux élèves des écoles de s'exercer à traduire dans leur langue maternelle. Cette concession éphémère fut révoquée par un décret de la cour de Vienne en 1818, mais la langue tchèque n'avait plus rien à craindre ni de l'oubli, ni de la persécution. L'année suivante, le savant Hanka publia les poëmes trouvés dans un carquois des Taborites, et qui sont depuis connus sous le nom de manuscrit de Kralovedvor. Jamais découverte littéraire n'excita plus d'enthousiasme. Aux applaudissements de tous ceux qui, en Europe, savent apprécier la vraie poésie, le bohème reconquit la place qui lui est due parmi les idiomes des nations civilisées.

Nous n'avons pas à donner ici la liste de toutes les productions de la littérature tchèque, si consciencieusement étudiée dans l'ouvrage classique de Jungman; il vaut mieux essayer de retracer les caractères généraux de cette littérature. De slavo-tchèque qu'elle était lorsque les savants de la Moravie et de la Hongrie commencèrent à l'étudier, elle se modifia en cherchant à revêtir des couleurs plus exclusivement bohêmes. En même temps, elle prenait un développement nouveau et inattendu; elle cessait d'être un sujet d'études purement historiques pour redevenir l'instrument expressif d'une nation vivante; aux archéologues, aux grammairiens, aux lexicographes succédaient les poëtes, dont le plus illustre, Jean Kolar, ouvre la brillante époque de renaissance dont nous allons plus particulièrement nous occuper.

II

Kolar est né, en 1793, à Mochovice, dans les monts Carpathes. Enfant encore, il s'occupait de former une collection de

chants slaves. Ses parents, du rite protestant, l'envoyèrent étudier la théologie à Presbourg (Bretislav), où il fit ses premières études avec son compatriote et coreligionnaire Palacky. Plus tard, il se rendit à l'Université d'Iéna pour prendre ses grades académiques, et il s'y lia avec Schlosser, Gœthe, Oken et plusieurs autres des célébrités de l'Allemagne contemporaine. Malgré l'influence de ces hommes supérieurs et celle de l'Université, où tous les cours se professaient en allemand, Kolar est de tous les poëtes tchèques celui qui a conservé avec le plus de pureté le type indigène.

La ville d'Iéna, la Sala qui l'arrose, appartiennent à une contrée habitée jadis par des peuplades slaves, dont on retrouve encore maints souvenirs mythologiques et historiques. Kolar les visitait souvent, et il y composa le plus beau des poëmes tchèques, *la Fille de la Gloire* (Dcéra Slavy); c'est le nom que le jeune poëte donna à son poëme et aussi à l'objet de son amour, Wilhelmina, la fille d'un ministre protestant d'Iéna.

Le plus éloquent des écrivains slaves a traduit les premiers vers de ce poëme (1). Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter sa version.

« Elle est là; je la vois à travers mes larmes, cette vaste terre, jadis le berceau et maintenant le cercueil d'une grande nation! Arrêtons nos pas. Comment oserais-je fouler cette terre dans chaque endroit de mon pays natal? Fuyons sur la cime de ces monts qui seuls échappent aux ravages du temps. Mais comment échapper à l'homme? Car ici c'est l'homme qui, plus actif que le temps, plus farouche que le glaive, plus avide que le feu et mieux dirigé que la foudre, ne cesse de sévir contre les Slaves. O siècles passés, vous m'entourez comme autant de nuits! Depuis les sources de l'Elbe jusqu'à la Baltique, une parole généreuse et grande avait retenti. Comment et pourquoi ne l'entend-on plus sur cette terre! Honte à toi, Allemand jaloux et cupide! Tu as fait verser les flots de notre sang et tu continues à vomir des flots de calomnies, espérant y noyer tous

(1) Voir *les Slaves*, par Mickiewicz, t. IV, p. 75.

nos souvenirs. Si tu étais né pour la liberté, tu aurais respecté celle des autres.

« Que sont-ils devenus les chefs de ces peuplades laborieuses à qui le monde ingrat doit les inventions les plus utiles? Le Slave apprit à l'Europe sauvage l'art de tisser le lin, l'art de féconder la terre et de l'embellir de moissons. S'il tira le premier des entrailles de la terre le métal précieux, ce fut pour orner les temples et non pour s'enrichir. Toujours pauvre, ayant toujours assez de sa petite chaumière et de ses plantations, dont tout le luxe consistait en tilleuls qui lui donnaient une fraîcheur silencieuse. Et maintenant, ces peuples, leurs traditions, leur langue, tout a péri par la main de l'envahisseur.

« Oh! qui viendra tirer ce cadavre de sa tombe encore si pleine de vie? Qui ramènera dans son patrimoine cet héritier légitime, depuis si longtemps dépossédé? Ce n'est pas le regard obscurci par les larmes; non, c'est la main qui plante l'arbre de l'espérance. Permis à l'homme de préférer les chemins tortueux; mais il ne fera pas dévier l'humanité qui marche droit au but. Le temps assure la victoire à la vérité; et ce que les siècles les plus pervers avaient construit avec tant de labeur, il suffira d'un moment heureux pour le détruire. »

Avant de suivre Kolar dans le développement de son génie poétique, ajoutons qu'il passa le reste de sa vie à lutter contre toutes les adversités qu'un patriote sans fortune devait subir dans son pays, dominé par des princes étrangers. Son poëme n'ayant pas été agréé par la censure de Prague ne fut publié qu'en Hongrie en 1824. Plus tard, Kolar exerçait les fonctions de prédicateur protestant à Bistritza, ville hongroise où, après treize années de service, on le remplaça par un pasteur autrichien, comme coupable d'avoir, dit-on, cherché à trop émouvoir ses auditeurs slovaques.

Ce ne fut qu'en 1835 que Kolar épousa Wilhelmine, son premier amour. Le ménage ne fut pas heureux, malgré la naissance d'une fille, enfant unique du poëte. Kolar, persécuté à la fois par les autorités et par ses confrères ecclésiastiques, tomba dans un profond découragement. Il abandonna l'église

et la poésie pour chercher à se distraire en voyageant, tantí dans des contrées slaves, dont il avait recueilli les chants p(pulaires, tantôt en Italie où il se livrait à des investigatioı archéologiques. Il croyait pouvoir prouver l'identité de l'oı gine des Etrusques et des Slaves, et tenta cette œuvre da un ouvrage in-folio, intitulé *Tables slaves de l'antique Itali* 1853, Vienne.

Le poëte avait trop d'imagination, et, ce me semble, n'avı pas fait assez d'études préparatoires pour réussir dans un travı d'érudition sérieuse. Mais son enthousiasme provoqua les r cherches archéologiques du célèbre Szafarzik, qui ont si bi mérité de la science. La préoccupation principale, et l'on pe dire unique, de la vie de Kolar, était de rechercher les moye d'unir en un seul faisceau tous les membres de l'immense f mille des peuples à laquelle appartenait la Bohême. Son opu cule intitulé *De la Solidarité des nations slaves* produisi à l'époque où il fut publié, une profonde impression. C'e pour en combattre l'effet qu'un ministre autrichien, le com de Thun, fit paraître son ouvrage sur le *Slavisme chez Bohêmes*.

Kolar mourut en 1852. La meilleure de ses productions l téraires, nous l'avons déjà dit, est le *Slavy Dcera* (la Fille la Gloire), poëme lyrico-épique en cinq chants; les trois p miers sont les plus remarquables; le quatrième intitulé *Let* et le cinquième, le *Paradis*, laissent voir des marques d'une contestable infériorité.

L'action commence sur les rives de la Sala, à Iéna. Le po croit voir passer devant lui les fantômes des dieux de la mytl logie slave. Milek, dieu de l'Amour, chuchote à l'oreille de mère, Lada, déesse de la beauté, en la priant de donner fille à Slava, divinité de la gloire et protectrice des nations, peuples qui portent son nom.

« Jamais je ne convoitai, dit le poëte, les séductions ni jouissances du monde, mais la beauté me fascinait toujours; m'inspirait. Ignorant encore ce que c'est que l'amour, je se tais mon cœur d'enfant se fondre dans les délices des rêverie

la vue d'une jolie fille. Aux autres, la divinité parlait dans le buisson ardent, dans les éclats de la foudre, dans les livres, dans les comètes couleur de sang; à moi, Dieu ne me parlait que par la beauté féminine. »

Le poëte se demande si son idéal se réalisera jamais. Il nous décrit l'arbre témoin de ses rêveries, et au pied duquel, d'après une tradition locale, les Slaves du paganisme déposaient leurs offrandes.

« Au milieu d'une pelouse se dresse un tilleul solitaire et tout plein de réminiscences antiques. J'aimais tant aller le revoir à l'arrivée de chaque saison des fleurs! Mes chagrins, mes regrets, mes vœux, je les déposais tous au pied de ce tilleul fatidique: il me consolait mystérieusement. Une fois, en le pressant contre mon cœur, je sentis battre le sien sous l'écorce de l'arbre. La douleur me débordait.

« Arbre divin, m'écriai-je, couvre de ton ombre les malheurs et la honte du peuple qui t'a jadis adoré! »

« Tout à coup, une brise vivifiante fait frémir les feuilles, le tronc plie et j'en vois sortir la *Fille de la Gloire*. »

Peu à peu, l'amante de Kolar s'idéalise et devient une figure, un souvenir. Kólar est amoureux d'une idée, d'une nationalité. La Slavie devient son amante, la Laure qu'il cherche partout, qu'il pleure et qu'il chante. Mais ce n'est ni un jeu ni une fiction poétique; Kolar se dévoue sérieusement à cette idée. Il entreprend des voyages pour rappeler aux Slaves leur patrie commune.

Accompagné de Milek, que nous connaissons déjà, il s'embarque pour visiter les Slaves habitant les bords de l'Elbe, du Rhin et de la Veltava (Moldau). La veille de son départ, le poëte a un rêve affreux: il voit les esprits du Panthéon slave réunis autour de lui. L'esprit de Babigora, armé d'une épée nue, le menace en ces termes:

« Entends-tu? nous ne souffrirons jamais que ta patrie ait une rivale dans ton cœur. Dis-nous, avoue: aimes-tu mieux ton malheureux pays ou Mina (Wilhelmine)? »

Un autre esprit, l'arc tendu et la flèche toute prête à partir, répète la même question.

« Minuit sonne. Saisi d'effroi, je m'éveille en sursaut; je pose la main sur mon cœur palpitant, je l'arrache et je le brise: une moitié appartient à la patrie, et l'autre à Mina. »

Les adieux du poëte sont empreints de ce charme et de cette naïveté qui distinguent les poésies de Kolar :

« Ma barque s'élance aux cris joyeux du nautonnier; adieu, contrée de l'amour, et vous, prairies, grottes, montagnes, tours, ruines sacrées, adieu! Je vous salue, gazons verdoyants dont les fleurs s'épanouissaient au toucher de ses pieds mignons, lorsqu'elle courait à ma rencontre; veillez sur elle! Conservez-la jusqu'à ce que les cieux renversent les obstacles qui nous séparent. Salut, maisonnette chérie! A toi aussi, j'envoie mon dernier baiser. »

Mais la maisonnette s'efface et disparaît dans le lointain.

« Ah! oiseaux, étourdissez-moi avec le tonnerre de vos chants; vous, montagnes, couvrez-moi du rugissement des vents qui vous agitent. »

Les pressentiments tristes de Kolar se sont réalisés. Peu de temps après son départ d'Iéna, il reçoit la nouvelle que Mina est morte. Les parents de la jeune fille, ne voulant pas la marier à un poëte sans fortune, croyaient pouvoir le décourager par ce mensonge.

La barque qui le conduit remonte les eaux troubles de l'Elbe.

« — D'où te vient, fleuve, cette sombre couleur de tes eaux? Aurais-tu bu dans un champ de bataille, ou bien dans la coupe argileuse des cavernes du mont de Koutna?

« — Non, répond le fleuve; je cache dans mon sein le crime du fratricide. » (Allusion aux guerres intestines que les tribus slaves habitant les rives de l'Elbe au moyen âge s'étaient faites mutuellement.)

« — Le forfait est grand; mais essuie ton visage, je te pardonne au nom de l'amour à venir de tous nos frères de la Slavie. Poursuis ta course et ne pèche plus. »

Là-dessus, le poëte, accompagné de son guide Milek, visite plusieurs pays autrefois slaves, et il donne un libre cours à sa douleur. Arrivé à Arkona, il assiste à une fête de moisson

neurs dont les jeux ont conservé des réminiscences du paganisme.

« Vers la fin de la fête les jeunes filles chantaient; le roi et les seigneurs s'exerçaient au tir. Le *Zretz* (grand prêtre), à genoux devant le gâteau sacré, entonna une prière adressée à l'idole du dieu de la moisson.

« Svantovit, dieu à quatre têtes! reçois nos actions de grâces pour cette année fertile, et pour ce jour joyeux; continue comme par le passé, ô dieu bienfaiteur! à protéger nos campagnes, nos villes, nos enfants, nos amis. Porte-nous du bonheur lors de la saison des semailles. Donne aux Allemands un cœur humain et une raison droite; que sous le manteau de la religion ils ne nous fassent la proie de l'esclavage, de la fourberie, de la dureté; exauce-nous, car tu es la source de la lumière! » J'ai désapprouvé ce blâme adressé aux Allemands, mais le vieillard me répondit : « Vois-tu sur la plage cet immense rocher de craie? il ne suffirait pas pour écrire toutes nos souffrances. Nous sommes des hirondelles; eux, les moineaux qui viennent nous chasser de nos nids. »

A Mecklembourg, dont les princes descendent de l'antique dynastie de Pribyslaw, le poëte leur adresse la question suivante : — « Comment se fait-il que la langue que je vous parle (le bohême) vous soit inconnue, à vous qui êtes issus du plus pur et du plus ancien sang des princes de la Slavie? »

Il y a plus de douleur et de bonhomie que de rancune ou d'ironie dans les reproches que Kolar adresse aux auteurs des calamités de sa patrie. C'est le cœur d'un campagnard simple et honnête qui parle, mais ce cœur est atteint dans ses affections les plus chères.

« — Quel plaisir trouves-tu, me demandaient les Allemands, à troubler la paix avec ces récriminations poignantes? Pourquoi ne pas les cacher aux regards, plutôt que d'en offenser l'ouïe?

« — D'accord; vidons nos griefs en amis, et que la justice soit faite. L'un et l'autre soyons libres. Laissez-nous dire ce que nous vous avons laissé faire. Tandis que nous nous disputions entre les frères, vous pilliez (*kradli*). L'épée fut à vous et le

sang à nous. Vous fûtes par trop cruels; nous, par trop débonnaires. Rougissons-en tous deux : vous, des méfaits de vos aïeux; nous, de la sottise des nôtres. »

Le poëte et Milek quittent les rives de l'Elbe pour visiter d'autres contrées, et chemin faisant ils s'arrêtent sur les bords du Rhin, à Constance, pour contempler le bûcher encore en feu où périt Jean Huss :

« Les flammes montaient de la terre jusqu'à la voûte céleste ; une lueur éblouissante me brûlait les yeux; une pluie d'étincelles m'inondait le front et le cœur.

« — Partons d'ici, Milek! »

« Et vite, à travers les brouillards de la nuit qui s'abattaient sur la ville, nous prîmes l'essor dans les airs, nous dirigeant vers le Danube. La ville de Rezno (Ratisbonne), éclairée par les lueurs sinistres du bûcher de Huss, nous apparut; nous descendîmes pour visiter le monastère où se trouvent les reliques de Rastislav (1). L'horloge de la ville sonnait minuit. »

Suit une invocation du poëte :

« Le cercueil s'ouvre, un souffle de vent traverse le caveau et le cadavre de Rastislav revêtu de son linceul se dresse devant moi. Des chaînes rouillées retombaient du squelette jusqu'à terre :

« — Qui es-tu, me demanda-t-il, et quelle mission viens-tu remplir ici?

« — Je suis des tiens, répondis-je. Dis-moi, ô prince qui nous donnas le bienfait du christianisme, pourquoi restes-tu dans cette terre étrangère?

« — Tu dois le savoir. Le souverain d'une nation qui nous est éternellement hostile me dépouilla de l'héritage de mes aïeux. Ses tribunaux, ne pouvant pas me trouver coupable, me firent charger de fers et me privèrent de la vue. — « Quel est donc « mon crime, demandai-je au tyran? — Tu troubles mon eau

(1) Rastislav, prince de Moravie (846-870), aida les premiers apôtres slaves à introduire le christianisme. Le poëte fait ici allusion au jugement inique des tribunaux de Louis le Germanique, qui condamnèrent Rastislav à une réclusion perpétuelle, après lui avoir fait crever les yeux.

« — Mais, sire, je suis au-dessous de vous; le Danube coule de « vos Etats pour arriver aux miens. »

Indignés des injustices qu'ils voient sur le Danube, le poëte et Milek ont hâte d'arriver en Bohême. La vue de Prague les fait respirer plus à leur aise; ils sont heureux de revoir leur pays natal :

« Comment te saluerai-je, cité glorieuse? avec des larmes ou avec des chants? comme une mère ou comme une marâtre? »

Milek, radieux, baigne ses ailes de Cupidon dans les flots du soleil bohème qui fait flamboyer sur elles toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; ils entendent retentir les accents du langage national, et ils admirent la verdure des montagnes et des forêts qui entourent la ville.

« Quelle est donc cette jeune et belle fille qui court dans les champs? Elle doit être bien pauvre pour avoir ainsi rapiécé sa robe de bure avec des morceaux d'étoffes de différentes couleurs?

« — Comment ! tu ne la reconnais pas? répond Milek. Mais c'est notre pauvre Bohême, bigarrée des villages des colons étrangers. »

Le cadre nécessairement restreint de cette étude ne nous permet pas d'étendre davantage nos citations. Ce que nous avons donné des six cent quarante sonnets dont se compose le poëme de Kolar suffit pour qu'on puisse se faire une idée du but que se propose le poëte : il veut réunir tous les peuples slaves en un seul État; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le Panslavisme. Kolar demande à ces peuples pourquoi ils ont laissé incendier Moscow, et la patrie collective, la Slavie, répond :

« J'ai voulu allumer un flambeau servant de guide aux yeux des aveugles. Qu'ils aperçoivent enfin ce que je suis, moi, et ce que sont mes enfants.

« Slavie, ô Slavie! nom à l'harmonie douce, aux souvenirs amers, tu n'as été déchirée qu'afin qu'on vénère davantage tes lambeaux.

« Tu as beaucoup souffert, et pourtant tu as survécu à l'in-

justice de l'oppression de tes ennemis, et à l'ingratitude de tes propres enfants.

« Plus de discordes entre vous! Russes, Serbes, Tchèques, Polonais; unissez-vous une bonne fois, et que la vue des parcelles d'un brasier ardent vous apprenne à vous rallier les uns aux autres pour brûler d'un seul feu d'amour.

« Libre à d'autres nations d'ériger leur trône sur un terrain mou et uni; vous, frères, vous élèverez votre arche sur les ruines séculaires d'un douloureux passé.

« De l'Athos à la Poméranie, des champs ensanglantés de Silésie (1) à la plaine de Kossowo, de Constantinople au Kamchatka, dans les Ourals, les Carpathes, aux bords du Volga, du Danube, partout où l'on entend le langage slave, réjouissons-nous, embrassons-nous, heureux dans notre immense patrie, la Panslavie.

« Croyez-moi, ô frères! nous avons tout ce qui assure la durée d'un grand peuple au milieu des nations de l'humanité. Des continents et des mers s'étendent à nos pieds. L'or, l'argent, des bras habiles et vigoureux, une parole riche et puissante, des chants d'allégresse, nous possédons tout, excepté la concorde et la liberté.

« Ah! qu'on nous accorde ces deux bienfaits, et, avec l'esprit qui nous anime, vous verrez une nation telle que les siècles passés n'en ont pas encore contemplé. — Et notre nom brillera entre ceux de la Grèce et de la France, sous la voûte étoilée des cieux!

« Pourquoi notre cœur se glacerait-il d'épouvante à la vue de l'immensité des savanes de l'avenir que Dieu livre à notre activité et qu'aucune charrue n'a encore touchées?... »

Telles sont les tendances unitaires du poëme de Kolar. L'idée du panslavisme n'appartient pas au poëte bohême, elle se manifesta simultanément dans plusieurs pays slaves, mais Kolar est le premier qui en ait fait l'âme de son poëme. Quelle est donc

[illegible] à la plaine de *Psépolé*, champ d'une célèbre bataille gagnée sur les [illegible], roi de Pologne.

cette idée de Panslavisme? Plus d'une fois déjà les intelligences d'élite s'en sont émues, et, nonobstant le désaccord des opinions, elles gravitent toutes autour d'un centre commun; tout le monde sent que c'est là une des questions vitales dont le sort des habitants d'un tiers de l'Europe à venir semble dépendre. Le plus profond des poëtes slaves, Mickiévicz, consacra une quinzaine d'années à méditer et à formuler cette idée; à Moskou, il y a une nombreuse société littéraire de jeunes slavophiles qui cherchent à résoudre ce problème social, politique et religieux à la fois. Ailleurs, maints systèmes ont été proposés et discutés, depuis les appels prophétiques de Towianski et les aspirations empyréennes de Krasinski, jusqu'au tocsin d'alarme vigoureusement sonné par les rédacteurs du *Kolokol*. Enfin, l'affranchissement des serfs en Russie se rattache aussi, quoique indirectement, au même ordre d'idées.

Kolar appartient au parti, heureusement peu nombreux, de ceux qui ne voient pas d'autre moyen de réunir les soixante-quatorze millions des Slaves qu'en les assujettissant au sceptre de l'autocrate. Ce vœu se trouve en opposition flagrante avec le vœu de la majorité de la nation, qui s'est déjà manifesté à trois reprises dans des occasions solennelles. En 1824, à Pétersbourg, lors de l'insurrection militaire, on trouva chez les officiers des cachets portant les noms des douze tribus slaves; en 1830, à Varsovie, on lisait sur le drapeau des insurgés l'inscription : « Pour notre liberté et la vôtre! » En 1848, à Prague, dans une assemblée composée de délégués venus de tous les points des contrées slaves, on avisait à se constituer pour agir collectivement en cas d'une conflagration en Europe. — Ce triple vœu, qui a pour lui une majorité considérable, peut être résumé en deux mots : une confédération slave. Toutes ces espérances, toutes ces aspirations flottent encore dans le vague; la lumière ne s'est point faite. Cependant les vœux unitaires se manifestent de plus en plus, et depuis la dernière guerre d'Italie, la solution du problème semble devenir de moins en moins probable.

Kolar est le premier des poëtes qui ait aimé toutes les nations de la race à laquelle il appartient, comme on aime une

sœur, comme les premiers chrétiens ont aimé la religion. Le culte qu'il a inauguré pour ce qu'il appelle *Slava* « la patrie glorieuse », est déjà celui de tous les poëtes bohêmes de la renaissance. Ils cherchent à créer une poésie indigène, en puisant à la source des traditions nationales, conservées dans les récits et dans les chants des populations slaves. Il s'agissait de donner à l'Europe le type d'une littérature nouvelle. Ont-ils réussi? — C'est ce que la suite de ce travail montrera.

III

Czelakovsky, qui vient après Kolar, voulut suivre son exemple. Il voulait créer, lui aussi, une poésie qui n'eût aucuns précédents dans les littératures jusqu'alors connues, en la puisant aux sources exclusivement slaves. Plein de cette pensée. il s'est longtemps occupé de réunir les chants, les proverbes et les traditions conservés chez les paysans des diverses contrées peuplées par les Slaves. Czelakovsky a été assez heureux pour former un recueil considérable de tous ces souvenirs qui lui ont servi de modèle dans la composition de ses poésies, et ses meilleures productions se trouvent elles-mêmes comprises sous le titre de *Ohlas pisni rouskych* « l'Écho des chants russes ». Ce ne sont, pour ainsi dire, que des échantillons de divers genres de poésie populaire qu'on trouve encore dans les campagnes. Il y a des pièces du genre épique d'une grande beauté; entre autres, celle qui est intitulée : *Elie Volganin* (fils de la Volga).

Ce poëme est le mieux fait des poëmes que Czelakovsky a empruntés à la muse agreste des populations slaves. En étudiant le style et le rhythme dont le poëte bohême se sert dans cette production, on s'aperçoit qu'il a habilement profité des poésies épiques du manuscrit de Kralédvor, découvert peu de temps avant la publication de son *Ohlas*. Les pièces intitulées *l'En-*

quête et *le Prisonnier*, quoique moins étendues et d'une date plus récente qu'*Elie Volganin*, n'en méritent pas moins d'être appréciées; nous allons les traduire l'une et l'autre en commençant par l'*Enquête.*

« Tout près de la métropole de Moscou, une colline verdoyante s'élève. Au sommet de la colline on voit un échafaudage (1) : deux colonnes en bois de chêne supportent une poutre où une corde de pendu tressée en soie flotte au gré du vent. Une brise glaciale, venant du côté de l'échafaudage, glisse sur la tète du jeune acusé.

« Il est au Kremlin, dans la salle d'audience, devant le terrible tzar siégeant sur son trône. Le jeune accusé reste debout, chargé de lourdes chaînes.

« Dis-moi, demande le tzar, parle, jeune vaurien, louveteau des forêts, dans quelle malheureuse ville es-tu né? Quels sont tes père et mère? Pourquoi as-tu osé commettre des brigandages dans la forêt des chênes? Nomme-moi tes complices?

« — Je te dirai tout, grand tzar, je t'avouerai toute la vérité. Je suis né à Novgorod. L'âge de mon enfance s'est passé dans l'amertume, et les premières années de ma jeunesse dans des privations cruelles. Parmi tant d'hommes, je n'en ai pas trouvé un seul digne de ce nom. Ils me chassaient, me renvoyaient de maison en maison, de ville en ville. Dans l'immensité de ce monde, je n'avais ni père, ni mère, ni proche parent. Il ne me restait qu'une tante veuve, décrépite, la forêt des chênes. Elle m'adopta pour son enfant, me faisant faire maigre chère, me vêtissant de haillons; mais elle me donnait de grandes forces, ma forêt des chênes. Je courbais jusqu'à terre des arbres immenses. A la course j'atteignais les loups et les écartelais avec mes mains aussi facilement que je romps ces chaînes dont tu m'as fait charger. Vois tes chaînes, comme elles se brisent en

(1) Czelakovsky dit que les chansons russes, toutes les fois qu'il s'agit de décrire une potence, évitent de la nommer et ont recours à des périphrases. C'est possible, mais les Slaves de l'Autriche, surtout en Hongrie, ont plusieurs chansons où le gibet joue un grand rôle.

morceaux sous la pression de mes doigts! — Mais je n'ai p braver ma misère.

« En voyant tomber les chaînes, le terrible tzar s'étonn beaucoup. Tous ses boyards avaient peur. Le jeune homme con tinuait : « Ah! je n'ai pu braver ma misère! Dans la forêt j'alla surprendre les convois; je coupais les chemins aux riches ma chands; je leur arrachais l'or, l'argent, leurs biens, jamais vie.

« Maintenant, juge-moi, grand tzar, prononce ton arrêt, n pas selon la colère, mais selon l'amour. Si j'étais né dans t condition, je deviendrais un bon tzar; si tu étais né dans la mienne, toi aussi, tu deviendrais brigand de la forêt.

« Le tzar orthodoxe se mit à méditer sur les paroles hardies de l'accusé, et, après avoir réfléchi, le gracia, le fit partir en toute liberté. Désormais le brave jeune homme servit le tzar avec dévouement et avec énergie. Il devint un habile *essaoul* (chef d'escouade), et puis très-célèbre ataman des Cosaques; ce jeune homme, Nikita Ivanovich de nom. »

L'autre morceau est, nous l'avons dit, intitulé *le Prisonnier*.

« Les eaux paisibles du Don se confondent avec les flots de la mer. Là, au fond d'une noire prison, gît un jeune Cosaque du Don, naguère glorieux ataman des Cosaques, aujourd'hui seul, prisonnier. Plus d'amis, plus d'asiles. Aucun de ses frères d'armes ne l'accompagne plus; des blessures mortelles couvrent son corps endolori; il ne voit devant lui que la lune, lui triste et souffrant, elle radieuse. La lune le regarde par les lucarnes grillées de la prison; elle semble le narguer; elle brille comme si elle se riait de la détresse du héros. Or, le prisonnier, outré de dépit, entre en colère. Son sang de Cosaque du Don bouillonne de rage et d'indignation. Il parle ainsi à la lune radieuse :

« Honte à toi d'insulter au malheur! As-tu donc l'audace de te réjouir de ma mort? Ah! si, comme autrefois, quand j'étais sur mon navire, naviguant sur le Don, et t'apercevant dans to ciel de nuit et reflétée sur mon fleuve natal, avec mes flèche d'acier je t'avais chassée derrière tes nuages, ô lune ra- leuse! je t'avais refoulée dans les ténèbres des brouillard

Du bord de mon navire et d'un seul coup de ma longue lance, je t'aurais clouée au lit de sable du fleuve. Mais, attends, lune orgueilleuse, attends! Tu ne pourras plus te vanter d'avoir vu mes larmes. Non, tu te reflèteras dans mon sang, tu le verras couler de mes profondes blessures. »

« A ces mots, le Cosaque du Don, ce glorieux ataman d'autrefois, déchire ses bandages, il ouvre les liens qui les rattachaient et découvre ses plaies béantes. Un sang tout chaud coule rapidement, et la vie du jeune homme s'exhale de son gosier blanc!

« Les étoiles s'éteignirent une à une dans le ciel de nuit. La lune s'ensevelit dans son blanc linceul de brouillards, et les nuages se fondirent en pluie, arrosant la terre de leurs larmes. »

Ce morceau de poésie appartient certainement à l'Oukraïne, et non pas à la Russie. Ce serait une erreur de confondre les traditions des peuples de ces deux contrées, si différents l'un de l'autre. On peut en dire autant des chants confondus pêle-mêle dans des collections volumineuses qui ont été faites depuis Czelakovsky jusqu'au pseudonyme Kircha Danilov. C'est encore ce caractère que l'on retrouve dans la pièce intitulée *le Rajeuni*, mais avec un sentiment particulier de grâce et de fraîcheur.

« Dès l'aube d'une froide matinée de frimas, l'aigle ne s'aventure pas dans les vastes steppes; le jeune homme les franchit sur son cheval vigoureux. Il descend des ravins comme une flèche décochée et galope à travers les plaines comme s'il poursuivait une flèche. Des tourbillons de neige poudroient sous les sabots du destrier agile et montent jusqu'aux nues. Ce ne sont pas les étincelles du feu, mais des paillettes du givre qui jaillissent de ses naseaux.

« Le bon cheval s'arrête enfin devant le perron d'une maison bien connue, qu'il quitta il y a un an. Il hennit bruyamment, et le jeune cavalier pousse un cri d'allégresse. Derrière les vitres blanchies de givre se tient une jeune fille. Elle n'avait d'abord reconnu ni le cheval ni le cavalier qui le montait. Dans

la simplicité de son cœur virginal, la jeune fille se demanda : « Quel est donc ce vieillard qui arrive dans la cour de notre maison? Les boucles de sa chevelure grisonnent, ses énormes moustaches et sa barbe sont blanchies de vieillesse. » De nouveau le jeune homme appelle à haute voix, en attachant au perron la bride son cheval : « Viens donc, douce amie, c'est moi. Sors pour nous saluer chère Paraska! »

« Elle reconnaît la voix de son fiancé et se précipite dehors; d'un seul bond la voilà suspendue par ses beaux bras blancs au cou du jeune guerrier. Voici que les boucles du faux vieillard redeviennent foncées au contact de deux mains mignonnes. La jeune fille se mire dans ses yeux, dont les cils redeviennent noirs; ses lèvres, collées à la bouche du bien-aimé, font disparaître la blancheur de ses moustaches, maltraitées par l'hiver. »

Les chants slaves sont ordinairement sérieux, chastes, mélancoliques. C'est la poésie d'un peuple doux et malheureux. Dans la pièce que nous allons citer, *la Grande Foire des Oiseaux*, le poëte semble avoir voulu rompre un instant avec ces traditions de sévérité et de tristesse, en introduisant dans ses vers l'allégorie ironique et spirituelle, telle que les peuples de l'Occident l'ont façonnée pour leur usage.

« La mésange voltigeait, et, toute petite et bavarde qu'elle soit, elle traversait lestement et d'outre en outre les contrées du tzar, depuis le Volga, père de nos fleuves, jusqu'au Thibet puis la Chine, la Sibérie, ne relayant sur son chemin qu'à Tobolsk et à Irkoutsk. La petite mésange messagère, après avoi passé au-dessus des sept mers, traversa aussi l'Allemagne et l Pologne.

« Pourquoi donc la petite messagère a-t-elle visité des contrées lointaines? Elle y fut annoncer une agréable nouvelle au oiseaux, les convoquant tous du ciel et de la terre. La bavard mésange les invita à venir avec leurs marchandises et espèces pour vendre et acheter à la grande foire des oiseaux, qui deva se réunir sur les côtes de la mer bleue.

« Or c'était merveille de voir des volées de divers oiseau

traverser l'air et s'abattre dans les baies chaudes de la mer bleue. Il y en avait plusieurs qui arrivaient à bord d'un navire chargé de denrées.

« Le pivert, en habile charpentier, se mit lestement à la besogne, préparant des charpentes, dressant des baraques et les alignant tout le long des allées de la foire, chaque baraque à un sou.

« Maints oiseaux, marchands, capitalistes, déballaient leurs étoffes, et les oiseaux chalands achetaient.

« Le faucon, aidé par ses nombreux garçons de boutique, les éperviers, vendait des peaux de renards, de loups, de zibelines, belles fourrures aux poils vrais et non faux teint.

« ..... Déjà la moitié des marchandises étant débitées, voici qu'arrive une veuve richissime (la chouette), précédée et suivie de ses nombreux neveux et nièces, les courlis, ainsi que d'une foule de courtisans et de commères. En se pavanant la dame chouette visite les allées bordées de baraques, achetant tout ce qu'il y avait de plus cher, édredons, peaux de martres et de zibelines, draps fins de couleur, fourrures précieuses, maroquins, draps d'or, satins. Elle achetait aussi des pierres précieuses, des bijoux, des bagues et une foule d'autres choses, payant argent comptant. La chouette déboursa cinq mille roubles en espèces, ce dont tous les oiseaux marchands se réjouirent beaucoup. Ils bénissaient la généreuse veuve, la chouette. Les voilà, pliant leurs bagages, soldant leurs comptes et s'envolant, naviguant chacun vers son pays.

« Ah! le malheureux, l'infortuné sire héron! c'était un grand négociant de drap fins, qu'il mesurait avec son bec en guise d'aune. Pauvre oiseau! son navire, s'étant heurté contre des récifs sous-marins, sombra, et tout l'argent gagné coula au fond de la mer. C'est à peine si le héron en échappa la vie sauve.

« Depuis ce temps, le héron, ci-devant riche marchand, se promène sur la plage, toujours triste, solitaire et pensif. Il attrape des petits poissons et maints reptiles aquatiques, les secouant, les pressant pour leur faire dégorger ses pièces de

monnaie, d'or et d'argent. Les pièces aussitôt tombées, le héron les ramasse, les essuie et les cache soigneusement.

« Dieu lui accorde ce qu'il désire, le héron! Puisse-t-il, en pêchant ainsi, retrouver tout son argent perdu et en donner une petite part au poëte qui nous a dit cette chanson. »

Czelakovsky ne connaissait pas encore le grand recueil des chants serbes publiés par Karatzich, et depuis traduits dans presque toutes les langues de l'Europe civilisée. La Serbie et l'Oukraïne sont de tous les pays slaves ceux qui ont produit le plus de poésies populaires. Les pièces suivantes, qui dans le recueil de Czelakovsky sont rangées dans la catégorie des chants russes, semblent appartenir à la même source que *le Prisonnier*. Elles respirent l'air et le parfum des contrées qui s'étendent entre les deux fleuves, le Boug et l'Oural.

L'AMOUR SLAVE

« C'était à l'heure de l'aurore, à la pointe du jour. Les gouttes de rosée ne tombaient pas des fleurs, non. Les larmes coulaient sur les joues de la jeune fille, la belle Vacilévna.

« Elle se chagrine, elle souffre. Du fond de son sein endolori, elle soupirait péniblement et disait au jeune homme : « Tu pars, ami! va avec Dieu, espérons en lui; mais je crains que nous soyons séparés pour l'éternité. Mon père, ma mère ne t'aiment pas; ma famille te hait; on veut me fiancer à un autre. »

« Le jouvenceau se tait; il réfléchit profondément, puis, se réveillant de sa méditation, il dit : « Ne pleure pas, mon âme, trêve à ces larmes; à quoi bon tordre tes mains blanches? Cherchons plutôt un bon conseil, avisons.

« Loin d'ici, dans des contrées lointaines, au milieu des monts, il y a un grand lac, et sur le lac une île richement boisée, d'une beauté merveilleuse. Ce soir même je sellerai deux chevaux qui nous conduiront jusque-là. Nous nous y construirons une nacelle, deux rames, et nous aborderons l'île. Là,

nous nous bâtirons une ville, ou du moins un hameau, et nous nous aimerons bien tendrement jusqu'à la fin de nos jours, jusqu'à la mort. »

« La jeune Vacilévna lui répond : « Mais le moyen d'emporter d'ici jusque là mon jardinet avec ses fleurs roses et bleues? Et puis mon père, ma mère chérie, mes sœurs et mes douces compagnes, qu'en faire ?

« — Tu y trouveras tout cela, chère amie. Là, partout où s'arrêteront tes yeux, tu verras aussitôt germer et fleurir des roses et des bluets. Un soleil chaud te servira de père, et une lune douce et calme sera ta mère. Pour compagnes de tes jeux, tu auras toutes les étoiles du ciel. J'y serai éternellement à toi! »

« ..... Sur un toit de chaume, deux colombes s'embrassent tendrement. Je sens la bouche de mon bien-aimé presser la mienne. Ce n'étaient pas les deux rossignols que j'ai entendus voler tout près de mon oreille, c'était le doux son de deux mots partis du cœur : le premier mot, je t'aime; le second mot, tu es à moi pour l'éternité!

« ..... Des nuages se poursuivent au-dessus des forêts désertes, et des rêves vagues errent dans la pensée des deux amoureux. Ah! nuages et rêves, vous ne laissez aucune trace après vous!

« Là, sous le feuillage jauni d'un platane, brillent les eaux transparentes d'une source. La jeune fille arrive pour y puiser avec des seaux cerclés de fer. Après avoir rempli les seaux, elle s'assied; les bras lui retombent, sa tête se penche, et la fille rêveuse se dit dans son cœur :

« Le rosier ne reste pas seul dans les champs. Moi, pauvre orpheline, je n'ai plus personne, ni parents, ni frères, ni sœurs. La terre ensevelit mes père et mère. La guerre a ravi l'homme que j'aimais, une guerre dans les contrées lointaines! »

« Et l'orpheline ne fait pas bâtir des châteaux princiers avec des pierres menues; elle se construit deux hameaux avec des pensées de jeune fille : dans un hameau logent ses père et mère, dans l'autre hameau l'orpheline reste avec son ami, et tout

près elle se fait une belle closerie toute pleine de fleurs de mille couleurs, et dans le hameau il y a un essaim de joies folles.

« Mais voilà qu'une bise gelée descend des montagnes. De son souffle glacé elle transit les hameaux et la closerie. La tristesse s'appesantit sur le cœur de la jeune orpheline. »

CHANSON D'ENFANT

« Chante-moi ce que tu sais, gentille enfant; dis-moi ta chansonnette, ma petite fleur chérie.

« Dans notre jardinet croît un petit framboisier. Le soleil le réchauffe, la pluie le rafraîchit. La belle Nastinka croît aussi; elle grandit, car maman l'embrasse, car le père la caresse.

« La chansonnette d'enfant est petite comme elle; elle est mignonne et gentille comme une perle. »

Le principal mérite de Czelakovsky est d'avoir réveillé chez les Bohêmes l'instinct d'une poésie simple et vraie, comme le sont les chants dont nous n'avons donné ici qu'une idée bien imparfaite; la traduction se prête mal à reproduire le charme et la finesse de l'expression originale. Fidèle à son désir de briser avec toute espèce d'imitation moderne, Czelakovsky ne cherche qu'à se retremper aux sources peu connues. Il n'a pas l'esprit d'initiative de Kolar; il le surpasse par la beauté des formes et l'élégance du style. Il a comparativement peu composé, et ce qu'il a composé appartient plutôt à la poésie populaire des Slaves illettrés qu'à lui-même. La seule œuvre originale qui soit de lui est son poëme *Rouzé stolista (la Rose aux cent feuilles)*, c'est-à-dire les cent stances où le poëte décrit d'abord les douceurs du foyer domestique et les grâces de sa compagne, qui en fait le bonheur. Dans l'autre moitié du poëme, Czelakovsky nous initie à un système philosophique qui, à l'en croire, est le seul capable d'assurer une existence heureuse ici-bas. L'homme peut voir et sentir l'harmonie du monde créé sans pouvoir pénétrer les mystères de la création. Il ne saura jamais la vérité, mais il verra son chemin, pourvu qu'il se laisse

éclairer par le flambeau du bon sens. Nous ne citerons ici que deux passages de ce poëme; l'un, la stance 73e, explique la vocation du poëte; l'autre, la stance 88e, est adressé à sa mère patrie:

« Chantes-tu l'hosanna de ton cœur ou celui de tes frères? Prends l'exemple de l'alouette aérienne; élevant son essor de plus en plus haut, elle déploie ses ailes devant le spectateur; elle fait pleuvoir sur lui une ondée de sons harmonieux, et elle l'invite à la suivre là-haut.

« Sais-tu, ô poëte! te cacher comme le rossignol à l'ombre d'une retraite solitaire? Vas-y, et là, dans l'intuition de ton âme, tu charmeras puissamment les oreilles du monde. »

« Terre sanctifiée par le sang et la sueur de tes martyrs! mère des grands hommes, par quel miracle ta race survit-elle encore à tant d'orages?

« Le but constant de tes enfants fut d'atteindre le sommet de la gloire. Chacun de tes villages donna naissance à des intelligences sublimes; chacune de tes villes fut le berceau des héros! »

Czelakovsky, né en 1794, eut une jeunesse calme et heureuse, mais son âge mûr fut éprouvé par de nombreuses adversités. Le parti libéral en Bohême reprochait au poëte de propager les idées de l'annexion de la Bohême à la Russie, ainsi que d'avoir persécuté les hommes du progrès national, tels que Tyl, le meilleur auteur de romans tchèques, et Macha, le poëte le plus populaire de cette renaissance. On est allé jusqu'à soupçonner ses sentiments de patriotisme, soupçon qui nous paraît souverainement injuste. « Quand je pense, écrivait-il sur le berceau de son fils, que tu salueras, enfant chéri, des jours plus lumineux que les nôtres; quand je pense que tu triompheras dans la plus sainte des luttes, je puis aimer, croire, espérer qu'en véritable enfant de ton pays tu hériteras de ce sentiment héroïque et de ce souffle divin qui n'inspirent jamais l'âme des égoïstes plongés dans la fange du matérialisme. »

Mais le plus sûr moyen de mesurer la valeur morale d'un homme, c'est de scruter les principaux actes de sa vie. Cze-

lakovsky, nommé professeur de littérature tchèque à l'Université de Prague, et en même temps chargé de la rédaction d'un journal du gouvernement, perdit ces deux places lucratives pour avoir montré ses sympathies en faveur de la révolution de Varsovie, en 1831. Dès lors, il fut obligé de travailler au jour le jour pour nourrir sa famille; il abandonna la poésie et se consacra soit aux travaux arides de la philologie, soit à la traduction, moyennant un maigre salaire, des œuvres de saint Augustin, pour le chapitre de Prague. Plus tard, émigré en Prusse, il donnait des leçons de littérature à Breslau. Les événements de 1848 l'ayant rappelé en Bohême, il eut la douleur d'assister au bombardement de Prague, et quelques années après il tomba dans un marasme qui le conduisit au tombeau La plus patriotique des chansons tchèques, *une Flûte*, qu'aujourd'hui encore on chante dans les villes et villages de Bohême, fut composée par Czelakovsky. Une existence comme la sienne aurait dû désarmer la calomnie.

DEUXIÈME PARTIE

VOCEL, MACHA, NÉBESKY, ERBEN, KOUBEK, FRICZ, NÉRUDA, HALEK, SABINA, ETC.

I

Les poésies de Kolar et de Czelakovsky se répandirent avec une rapidité surprenante dans toutes les contrées slavo-tchèques. Les nobles bohêmes, pour la plupart germanisés, et ayant déjà perdu la religion du souvenir, ne comprenaient rien à l'enthousiasme avec lequel le peuple des campagnes apprenait par

cœur et chantait les sonnets et les stances qui lui rappelaient tantôt ses gloires d'autrefois, et tantôt sa misère actuelle. On vit de simples agriculteurs, pauvres et grevés d'impôts, comme ils le sont en Bohême, s'astreindre aux plus dures privations pour entretenir leurs fils qui allaient suivre les cours des professeurs de littérature nationale, tous enfants du peuple comme leurs auditeurs (1).

Il devenait évident, même aux yeux des moins clairvoyants, que le triomphe de cette révolution pacifique était à jamais assuré. Elle a sauvegardé les droits historiques de la Bohême, en faisant pressentir en même temps la dissolution plus ou moins prochaine, mais immanquable, de ce que l'on est habitué à nommer à Vienne *Gesammt-vaterland*, patrie commune, ou pour mieux dire de l'agglomération fortuite d'États qui composent l'empire d'Autriche, mais dont les mœurs et les besoins moraux diffèrent autant que ceux des peuples les plus éloignés. Dès lors, tout le monde a pu se convaincre que la fusion de ces éléments hétérogènes n'était qu'un rêve, qu'une utopie du positivisme allemand, car les esprits les plus systématiques ont aussi leurs hallucinations à eux.

Le gouvernement s'en émut : il recommanda à la censure, traditionnellement soupçonneuse et sans cessé en éveil, d'augmenter de rigueur. Les deux derniers chants du poëme de Kolar portent partout la marque d'intercalations forcées. Czelakovsky a dû maintes fois aussi se plier au caprice d'une loi qui paralysait les aspirations de son cœur et entravait le développement de sa pensée. L'opinion publique, qui pardonnait beaucoup à ces poëtes, parce qu'ils avaient beaucoup aimé, fut inexorable pour Vocel, auteur des épopées intitulées : *Przemyslovci* (les Princes de la dynastie de Premysl), *Mecz a Kalich* (le Glaive et le Calice), et *Labyrint Slavy* (le Labyrinthe de Gloire). Rien

(1) Le célèbre V. Hanka, qui est mort à Prague, le 12 janvier 1860, fut pâtre d'un troupeau jusqu'à l'âge de seize ans. Safarik, l'archéologue; Palacky, l'historien; Iungmann, auteur de l'*Histoire de la littérature bohéme*; Franta, auteur du *Dictionnaire comparé des langues slaves*; Kolar, Czelakovsky, Havliczek le publiciste, Purkinié, Tyl, etc., étaient tous nés sous le chaume des hameaux.

de plus soigné que la versification, rien de plus correct, de plus académique que le style de ces compositions. Vocel a beaucoup d'imagination et il a compulsé les chefs-d'œuvre des littératures grecque, latine et allemande, qu'il imite souvent avec bonheur. Quiconque ne chercherait qu'à étudier les richesses grammaticales de la langue tchèque lira avec plaisir les *Przemyslovci*, où le poëte passe en revue les hauts faits des souverains de la première dynastie chrétienne en Bohême, et le *Labyrinthe de Gloire*, poëme fantastique dont le *Faust* de Gœthe a été le modèle. Son principe favori est que les peuples slaves ne doivent chercher leur salut que dans une soumission passive et implicite au régime des autorités que le ciel leur a données. Comme principe, la chronique rimée de Dalimil vaut mieux.

Une nouvelle phase de la renaissance commence avec Charles Hynek Macha, fils d'un meunier. C'est lui qui introduisit le byronisme dans l'élément national. C'était une organisation poétique, puissante et originale, dont, malheureusement, les lettres bohêmes furent trop tôt privées. Macha, âgé à peine de vingt-six ans, mourut en 1836, des suites d'une fièvre qu'il avait gagnée en aidant à éteindre un incendie. On s'occupe en ce moment de publier ses œuvres complètes, comprenant : un poëme romantique en six chants, *Maï* (le moi de mai) ; *Cinq romans historiques* (Macha se proposait de donner un récit poétique des principaux événements de l'histoire de Bohême, en romans dans le genre de Walter Scott ; il n'a conduit ce beau travail que jusqu'aux guerres des Hussites) ; *Cikani* (les Bohémiens), roman contemporain ; *Boleslas le Fratricide*, tragédie, sujet du dixième siècle (inachevée) ; *Journal des voyages* de Macha en Italie ; et enfin plusieurs pièces de poésie.

Le *Maï* est la plus remarquable de ces productions ; à elle seule, elle justifierait l'enthousiasme des admirateurs de Macha pour son talent. Le poëte lui-même a développé l'idée de ce poëme dans une notice que nous a conservée un de ses amis : « ..... Il est impossible, dit Macha, de retrouver aujourd'hui dans la société des hommes cette harmonie dont je sens les di-

vers accords vibrer et résonner dans tous les phénomènes de la nature. Les dissonances de notre manière d'être ont déjà si violemment troublé le calme et l'accord primitif de nos âmes, après avoir étouffé tout ce qu'il y avait de vivant et d'harmonique entre les deux faces de la création, qu'elles ressemblent à un luth brisé, dont on s'efforcerait en vain de rajuster les cordes et de rétablir le diapason. L'esprit de l'homme et celui de la nature, qui jadis allaient de front, se sont avec le temps si étrangement écartés l'un de l'autre, qu'il y a tout un abîme qui les sépare. Aujourd'hui comme toujours, la nature poursuit paisiblement sa route séculaire et normale; mais l'homme s'est dévoyé de la direction donnée; il marche à tâtons, il bouleverse tout; l'homme n'a plus de guide, plus d'appui!... » Pour mieux faire ressortir le contraste, Macha choisit le moment où la nature renaît à la vie et à la gaieté, le mois de mai, et dans ce cadre enchanteur il place un des tableaux les plus hideux et les plus affligeants de l'humanité, le crime de parricide. Nous voyons ce qui se passe dans l'âme du monde, sous le beau ciel d'un printemps qui s'épanouit, et ce qui se passe dans l'âme du jeune Guillaume, le meurtrier condamné déjà, et, sous les plafonds humides d'une prison, attendant l'arrivée de ses bourreaux. Il ne se sent pas coupable : chassé de la maison paternelle, il était devenu *lesou pan* (maître de la forêt) et redoutable chef d'une bande de brigands; son père aimait Yarmilla, fiancée de Guillaume; celui-ci a tué son rival, et maintenant, à l'heure suprême où il va expier le crime, il n'a ni les remords d'un fils criminel ni ceux d'un chrétien...

Il est impossible de traduire sans la décolorer cette peinture pleine d'accent et d'originalité. La poésie de ce morceau, bien qu'éminemment pittoresque, produit d'ailleurs l'effet de la musique plutôt encore que de la peinture. Macha possède au plus haut degré l'art d'accorder les tons du rhythme et des expressions avec les tons du coloris local. Les onomatopées dont il se sert doivent nécessairement disparaître dans une traduction.

Voici comment Macha décrit la mort de Yarmilla, héroïne de *Maï*. La jeune fille s'est jetée dans un lac aussitôt qu'elle

ent appris l'arrêt qui condamnait Guillaume à subir la pein
de mort :

« Le lac est calme, mais il s'assombrit au crépuscule, to
se revêt d'un manteau d'azur et, là où les vagues oscillent, o
voit blanchir les plis d'une robe qui surnage. D'échos en écho
dans les airs, jusque dans le sein des eaux, on entend comm
une voix qui murmure : Yarmilla ! Yarmilla !

« Une étoile tombe des cieux, étoile mourante; elle pâli
elle bleuit et disparaît dans les profondeurs de l'infini, sa d
meure éternelle, gouffre où s'abîment les gémissements et l
râles des agonisants. »

La chute du météore annonce la mort de Yarmilla et se
de prélude à des scènes plus navrantes encore. Au bord
même lac, près de la chaumière de la fille infortunée, s'élève
une chapelle et le donjon où Guillaume passe la dernière n
de sa vie orageuse et criminelle. « Accoudé sur une table
pierre et les yeux levés vers une lucarne, le prisonnier méd i
en regardant les nuages passer sur le front de la lune. » Il a
mire les magnificences du ciel étoilé, il sait que, dans quelq e
heures, il doit mourir, au lever du soleil. « De la paroi hum d
du donjon des gouttes d'eau se détachent et tombent sur
plancher; le son creux et cadencé que leur chute produit,
gulier comme l'oscillation du pendule, avertit le prisonnier
le moment fatal approche. » Guillaume le sait, mais il ne
grette que ses forêts et les beautés pittoresques de son p
natal ; au delà des limites de la mort, il ne voit que le néa
« Là, dit-il, règne un silence sans fin, aucune voix ne vien
retentir dans les espaces sans bornes de l'éternité de la nuit
du temps! C'est un sommeil qui fait mourir l'âme dans les t
nèbres du néant. »

Avant qu'il ne s'incline sous la hache du bourreau, Guillau
est conduit à la chapelle pour se réconcilier avec Dieu.
peuple accourt en foule ; on admire le mâle courage et la fie
qui brillent dans ses yeux. La cloche sonne le glas funèbr
cependant le condamné n'a rien à demander à Dieu, rien à di
aux hommes. Une seule fois, il tressaille, c'est lorsque son r

gard embrasse le magnifique paysage qui se déroule à ses pieds. Ses yeux alors se remplissent de larmes. « Elle est si belle, la terre que j'ai tant aimée! Mon berceau, ma tombe, mon unique patrie ! »

L'absence du sentiment religieux dans cette pièce ne saurait être, selon nous, rachetée par des beautés de style et l'éclat de l'imagination. Macha imite volontiers Byron, ainsi que les poëtes et les philosophes panthéistes de l'Allemagne. Il est mort malheureusement trop jeune pour se convaincre que ce larcin a déjà frappé d'atonie plusieurs productions de la littérature bohême. Les langues slaves n'ont pas de mot pour traduire *panthéisme*. Nos ancêtres païens sacrifiaient aux montagnes, aux forêts, aux sources, à la foudre, au dieu Blanc et au dieu Noir, etc., sans que leur culte exclût l'idée d'un Dieu seul et unique, dont la volonté faisait agir les puissances subordonnées. Un caractère profondément religieux distingue ces populations à toutes les époques de leur histoire. Vouloir infuser la croyance panthéiste dans des cœurs ainsi faits serait une tentative vaine. Le panthéisme, arbre de l'Inde, cultivé dans les serres chaudes de la philosophie allemande, ne saurait prendre racine sur le terrain slave. C'est le chêne de la forêt Noire greffé sur le tilleul des Carpathes; il pourra végéter pendant quelque temps, mais jamais fleurir, ni à plus forte raison fructifier.

II

Boleslas Nébesky, de même que Macha, s'était pris d'enthousiasme pour la poésie contemporaine de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il appartient à l'école de Lenau, et il s'est lié d'amitié avec les poëtes Hartmann, S. Kapper, mais surtout avec Tyl, fils d'un campagnard, qui a publié en langue tchèque, quarante volumes de romans très-estimés en Bohême. Le poëme

de Nébesky, intitulé les Antipodes (*Protichoudci*), est calqué sur des modèles empruntés à Byron, à Miçkiewicz et à Lenau. Nous aimons mieux ses poésies lyriques. Le poëte y prend ses coudées franches ; il ose y être lui-même ; il puise alors l'inspiration dans son cœur. Il n'a pas la puissance de style de Macha, mais il le surpasse en élévation d'idées, comme on pourra en juger par cette pièce, intitulée *l'Ermite* :

« Je veux me faire ermite. Le travail et l'orgueil revêtiront mon âme en guise de manteau. Qu'elle reste enveloppée dans des plis de nuages orageux.

« Allons nous asseoir au milieu des décombres sacrés, sur ces cimetières immenses, sur ces monts boisés. J'évoquerai les Esprits que mon cœur aime, et je jouerai avec eux comme avec des enfants. Courons après le feu follet de nos rêves de bonheur.

« Le sang bout dans mes veines, je brûle d'envie de pénétrer le mystère des tombeaux de nos grands aïeux ; leur parler et ressusciter pour eux les vieux siècles, et, les yeux en larmes, me jeter sur leurs poitrines glorieuses et me plaindre à eux ! les étreindre avec amour, et puis entonner un hymne pour les faire revenir à la vie, hymne qui, semblable au feu du ciel, éclatera du sein de ma douleur.

« Hosannah ! ô vous qui tenez du ciel le trésor du chant, ô vous, dont les fières et jeunes poitrines recèlent les ondes cristallines des divines harmonies.

« Chantez à voix haute ! Ah ! nos chants ! une irrésistible, une sainte puissance repose en eux. Des soleils lumineux en surgiront pour éclairer les ténèbres de notre nuit.

« Sur les dunes de notre siècle allangui, semez la graine divine du chant ; et, comme dans la tradition, les dents du dragon enfanteront des légions de héros.

« Un charme magique est caché dans nos chants. Les vieux manoirs se redresseront sur leurs décombres ; et tout autour, les tombeaux, désormais vides, s'effondreront ; notre grand, notre glorieux passé en sortira. A coups de tonnerre, il nous réveillera de notre léthargie.

« Et nos contrées où jadis, dans chaque bouquet de verdure, les rossignols parlaient, ah! ces contrées, si tristement silencieuses et souffrantes..... elles se réveilleront!

« Les montagnes boisées bruissent, les fleuves mugissent. Quels chants! quelles harmonies! quelles brises rafraîchissantes!

« Ah! c'est ainsi que les cloches du matin annoncent la venue d'une grande fête.

« La voici! Salut à la résurrection! l'étendard flotte, les chœurs des chants guerriers éclatent et tonnent. La foudre déchire le sein de la montagne, et les légions divines en débouchent comme un orage.... »

Pour comprendre les deux derniers couplets, il faut se rappeler une tradition hussite. A l'en croire, dans la montagne de Blanik, près de la ville de Thabor, il existe encore des légions entières de guerriers tchèques, qui ont survécu miraculeusement au désastre de la journée de Lipany (1434). Le peuple croit qu'à un jour donné, ces légions quitteront leur retraite pour délivrer la Bohême. Nébesky les voit déjà en imagination, mais il n'espère pas vivre assez longtemps pour être témoin de ce réveil solennel. Il poursuit :

..... « Elles (les légions) passent sur ma tombe silencieuse et oubliée. A moi aussi, mon bouclier et ma vieille épée reposent à mes côtés dans ma tombe. Mes ossements veulent prendre part au combat divin. Relève-toi, pierre sépulcrale, que je sorte preux chevalier.

« Exilé du bonheur! le destin te séduit avec la promesse d'un avenir meilleur. La flamme sacrée du chant brûle toujours le cœur de ceux qui veulent en éclairer le monde. Ton chant te servira de linceul.

« Ceins-toi le front d'une couronne d'épines, car c'est l'ange du Seigneur qui t'embrassait en te bénissant.

« En quittant ce monde, ne le regrette point : il ne t'a pas ouvert ses paradis; tu es resté dans un désert, et pour unique source où tu puisses étancher ta soif, tu n'as que la source de tes chants. Tu n'as pas d'asile où reposer ta tête, tu es banni; la poésie seule t'offre un refuge... »

L'hymne paraîtra peut-être un peu long, toutefois nous continuons à le traduire, parce que, on le verra plus tard, c'est l'histoire de la vie même du poëte tombé, du haut des espérances enthousiastes de sa jeunesse dans un profond découragement....

« ..... Tu es ermite : des roses couleur de sang tresse-toi une couronne; le monde n'en a point d'autre pour un proscrit hors la loi; le monde ne te donnera rien; toi, tu lui as donné tout. Sur tes genoux aucun enfant ne viendra solliciter un baiser.

« Y a-t-il de la place dans ton cœur? Plantes-y une croix, et non pas du myrte. Tu joueras avec des vipères et non pas avec les boucles de ta fiancée.

« Ta vie à toi, c'est une fiancée morte la première nuit des noces, un cygne qui a chanté son refrain d'adieu. Ta vie, c'est une couronne, celle de Cassandre, prophétesse dévouée à la mort, c'est un triomphe comme celui des Thermopyles, où les boucliers des héros leur servirent de cercueils..... »

Le poëte pèlerin se prépare à la mort, et voici les idées qu'elle lui inspire :

« ..... Je ne veux point, dit-il, que les cloches et les trompettes accompagnent mon convoi funèbre. Enfant de la nature, je veux mourir sous un chêne. Je sens déjà la pourpre de la vie s'écouler de mon sein et se mêler aux divines lueurs d'un soleil couchant.

« Mon cœur? C'est un cerf qui jadis, frais et libre comme l'air, prenait ses ébats par monts et par vaux. Aujourd'hui meurtri, haletant, traqué par une meute furieuse, il se hâte de porter ses blessures dans le fourré d'un bois. Il s'est résigné à une mort certaine.

« Me voilà seul : je respire étendu sous un chêne. Perché sur une branche, l'aigle me regarde d'en haut; il attend pour saisir mon âme et l'enlever aux cieux.....

« Une biche viendra contempler mes yeux agonisants..... Une Vila (1), vêtue de sa robe blanche, montée sur un élan,

(1) Vila et Rouçalka, nymphe et ondine de la mythologie slave.

s'avance, et les Rouçalkas m'entourent en portant des lis blancs en guise de cierges..... Un papillon se pose sur mon front pour y recueillir la poussière d'or (le pollen) de mes rêves d'autrefois.

« Enfin je vois arriver une soirée dont les rayons tièdes pénètrent au travers du taillis; c'est elle qui fermera mes yeux éteints en les dorant de son sourire rose. »

Nébesky a écrit de belles chansons érotiques et d'autres poésies fugitives, plus ou moins empreintes de mysticisme, faites pour plaire beaucoup aux jeunes imaginations. En général, ses œuvres se distinguent surtout par une recherche exquise de la pensée et de la forme qu'il emprunte soit à Lenau, soit à d'autres poëtes de la même école, et qu'il sait s'assimiler si parfaitement que, nonobstant la pureté de sa diction tchèque, on croirait lire un poëte d'Allemagne.

On se demande encore pourquoi tout à coup il a cessé d'écrire et n'a rien publié depuis vingt ans. Soit qu'il cède aux rigueurs de la censure, qui trouvait ses poésies par trop patriotiques, soit qu'il obéisse à l'un de ces revirements qui sont le propre de toute âme impressionnable et froissée dans ses premiers élans, Nébesky se repent aujourd'hui, dit-on, d'avoir été poëte. Il y a plus, il fait de l'opposition à ceux d'entre ses compatriotes qui se vouent au progrès des lettres nationales, depuis les jeunes lauréats de l'Université de Prague jusqu'à son vénérable et illustre doyen V. Hanka (1). Si ce n'est, comme nous voudrions le croire, que le caprice d'une muse blessée dans ses chères affections, tout espoir ne nous est pas encore interdit. Les muses, pareilles aux filles d'Ève, aiment à se montrer belles. Pour cacher les rides dont la rancune a déjà sillonné le front de la déesse, Nébesky ne pourrait-il lui rendre ces couronnes de fleurs et ces parures qu'elle revêtait il y a vingt ans, et se rappeler les paroles qu'il lui adressa naguère à Prague, lorsqu'il la rencontra sous les traits d'une belle jeune fille :

(1) Ecrit en 1861.

« Toi qui, dans l'atmosphère embaumée d'une fête, fais or-gueilleusement chatoyer le précieux brocart, fille folâtre, sais-tu que cette soie qui craque et resplendit, un pauvre vermisseau l'a tissée de la trame de sa vie.

« Lorsque mon chant te revêt de ces tissus moelleux, ton âme sait-elle que j'ai ourdi la pourpre de ma vie dans la trame de la douce harmonie? »

Nébesky jouit encore de toute la plénitude de ses facultés et s'il continue les œuvres de sa jeunesse, il ne lui manquera ni la gloire dans l'avenir ni les applaudissements de ses contemporains.

III

Le génie de la Bohême se manifeste sous une forme singulièrement riche et variée dans sa musique populaire. Le poëte Yaromir Erben a eu l'idée de recueillir dans les villages de son pays et de publier trois cents mélodies dont il a religieusement conservé le thème indigène, après l'avoir accompagné de couplets de sa composition. Ces chants, rendus par des voix fraîches et des âmes enthousiastes, ont beaucoup contribué à l'éveil du sentiment national. J'ignore s'il y a au monde un autre peuple chez lequel on eût pu trouver trois cents motifs indigènes. Chopin les admirait, c'est assez dire quel est leur mérite musical. On les retrouve presque tous chez les autres peuples slaves.

Erben, qu'un village a vu naître, est actuellement conservateur en chef aux archives de la ville de Prague. C'est l'autorité la plus compétente en tout ce qui touche la mythologie slave. Il s'est rendu célèbre en publiant *Regesta regni Bohemiæ*, recueil de documents historiques où il y a des matériaux précieux pour l'ethnographie nationale, ainsi qu'une collection de chants populaires. En 1848, la ville de Prague l'envoya en qu

lité de député à la diète d'Agram. Actuellement il continue la publication du grand ouvrage *Vybor Literatury Czeske* (1), dont le premier volume avait été fait en collaboration par Yungmann, Szafarik et Palaçky, et on s'attend à voir sous peu paraître ses recherches sur la mythologie slave. Ces travaux d'érudition n'empêchent point Erben de se livrer à sa passion favorite, la poésie. Il a souvent puisé dans sa riche collection de ballades et de chants rustiques, et en a donné quelques beaux échantillons dans un volume intitulé *Kytiçé*, etc. (*Bouquets de fleurs des contes nationaux*), publié à Prague en 1853. C'est la meilleure production de ce genre, et incontestablement supérieure à *Ohlas*, de Czelakovsky, que nous connaissons déjà.

La plupart des ballades d'Erben sont aussi populaires en Bohême que la fameuse Lenora de Bürger l'est en Allemagne, et l'on peut dire aussi maintenant en France, grâce à l'habileté des traducteurs et à la brillante analyse qu'en a su faire, avec son talent accoutumé, M. Philarète Chasles. Malgré ce précédent et un mérite que nous n'exagérons point, nous hésitons à donner au public une idée de ces productions, dont le style poétiquement naïf et familier peut tout d'abord paraître étrange. Nous nous bornons à reproduire *le Saule*, une des plus remarquables d'entre elles, une traduction, quelque insuffisante qu'elle soit, nous paraissant préférable à d'arides et impuissants commentaires. C'est un mythe du paganisme slave.

« Le mari s'assied devant son déjeuner, et il demande à sa jeune femme : Chère femme, douce amie, tu m'avais donné toute ta confiance ; pourquoi sur une seule chose ta franchise me fait-elle défaut ? Voilà deux ans que nous vivons unis, et je ne souffre que d'un seul tourment. Amie, quel est donc ton sommeil ? Tu te couches le soir fraîche et bien portante ; mais la nuit, rigide, inanimée comme un cadavre, tu restes sans un souffle, sans un mouvement, sans un signe de vie. Ton corps

(1) *Choix des chefs-d'œuvre de la littérature bohême.* Prague, 1845. Le premier volume s'arrête avec la fin du quatorzième siècle, et les œuvres qu'on y reproduit occupent 1,183 pages grand in-8°.

est froid comme s'il allait tomber en poussière; même les plaintes de notre petit enfant ne peuvent t'arracher à ton effrayant sommeil.

« Amie, chère épouse, es-tu la proie d'une maladie? Si ce n'est que cela, que la science vienne à notre aide. Bien des plantes fleurissent dans le champ; quelques-unes te guériraient peut-être. Si les plantes sont sans vertu, il en est dans la parole magique.

« La parole magique dirige les nuages; elle sauve les navires des tempêtes furieuses; elle commande aux flammes, brise les rochers, enchaîne les dragons; par sa puissance, la brillante étoile glisse et descend des cieux; la parole magique peut te guérir.

« Ne t'inquiète pas en vain, cher ami, il n'est pas de remède pour ceux que, dès leur naissance, a condamnés le sort. Aucune parole humaine ne déliera ce qu'ont lié les Parques (*Sudicé*).

« Bien que les forces et la vie se retirent de moi pendant mon sommeil, je reste toujours sous la sauvegarde de Dieu qui veille sur moi. Toutes les nuits je dors comme une morte; mais tous les matins, au réveil, l'âme revient me ranimer. Le matin je me lève bien portante..... Ami, laisse tout cela dans les mains du Seigneur.

« Pauvre femme, tes paroles sont vaines. Le mari couve d'autres projets. Une vieille femme, assise près du feu, transvase de l'eau dans des creusets. Douze terrines sont rangées en ligne droite, et l'époux consulte la sorcière :

« Écoute, mère, tu sais beaucoup, tu connais l'avenir des autres, tu sais les causes des maux humains, et tu connais les routes sur lesquelles s'avance la vierge de la mort. Dis-moi toute la vérité sans me rien cacher. Dis-moi ce que devient ma femme? Le soir, elle se couche bien portante et fraîche, la nuit la transforme en cadavre glacé. Pas un mouvement, pas un souffle, point d'âme, pas un signe de vie. Son corps est froid comme s'il allait tomber en poussière.

« La sorcière répond : Si ta femme te semble inanimée, c'est

qu'en effet elle ne vit qu'à demi. Le jour, son âme est auprès de toi, mais la nuit, elle se réfugie dans un arbre. Va vers la rivière, sous la bergerie, tu y trouveras un saule à l'écorce blanche, aux branches jaunâtres ; c'est là que l'âme de ta femme vient chaque nuit se réfugier.

« Je n'ai pas voulu épouser une femme et partager son âme avec un saule. Que l'épouse vive avec l'époux, et que le saule pourrisse dans la terre !

« Il met une hache sur son épaule et va couper le saule près de sa racine. L'arbre tombe lourdement, il roule dans la rivière, et des profondeurs de l'eau s'élève un long gémissement ; gémissement et soupir d'une mère mourante, d'une mère qui cherche en mourant à revoir son enfant.

« Quel est cet attroupement devant ma maison? Pour l'âme de qui résonne la cloche?...

« Ta chère châtelaine est morte, morte comme une herbe qu'a tranchée la faux. Tandis qu'elle marchait alerte et faisant son ouvrage, elle est tombée roide comme un arbre abattu. En mourant elle gémissait et regardait son enfant.

« Hélas! malheur à moi! j'ai tué ma femme, et de mon enfant j'ai fait un orphelin. Ah ! saule, mon saule blanc, que tu m'as fait souffrir ! Tu m'as pris une moitié de ma vie ; hélas! que dois-je faire de toi ?

« Le saule répondit aussitôt : Fais-moi retirer de l'eau ; fais couper mes branches jaunâtres, et que l'on en fabrique un berceau pour y placer notre enfant. Qu'il ne pleure plus, mon pauvre orphelin ; chaque fois que vous le bercerez, sa mère le portera dans ses bras. Faites planter les rameaux du saule sur la rive, et gardez-les bien de tout dommage. Quand le petit garçon aura grandi, il y viendra pour se faire une flûte, et il en jouera pour converser avec sa mère. »

Toutes les ballades d'Erben ont été, pour le fond, empruntées aux traditions de son pays; sa versification est correcte, sans viser à l'élégance ni aux formes usitées par des poëtes modernes. Il a conservé dans sa vie privée, de même que dans ses productions littéraires, la fraîcheur, la fermeté et la pureté

de son esprit mâle et essentiellement slave. Aussi son nom est-il prononcé avec respect par tous les partis. Ses travaux d'érudition mythologique l'absorbent trop complètement pour qu'il puisse donner une grande part de sa vie à la poésie; on dit pourtant qu'il a beaucoup de poëmes en portefeuille qui n'attendent que le moment favorable pour être publiés.

IV

Jean Pravoslav Koubek est né en 1805 à Blatno, d'une famille bourgeoise de cette ville. Après avoir fait une bonne et sérieuse éducation classique, il acquit le titre de docteur en droit à l'Université de Prague. Cependant, le goût que le jeune lauréat manifesta pour l'art, sa passion pour la musique et le chant, et plus encore l'influence personnelle de Yungmann, Szumavsky, Tomiczek et quelques autres, le déterminèrent à embrasser la carrière de l'enseignement.

C'était une nature pleine d'activité, spirituelle et gaie. D'abord précepteur dans quelques nobles familles polonaises en Galicie, il revint à Prague en 1837, où il fut en premier lieu secrétaire du comte Sternberk, et devint, deux ans après, professeur de littérature bohême et polonaise à l'Université de cette ville. Docteur ès-lettres en 1848, il fut envoyé à Vienne comme député à la diète autrichienne. Il a succombé à une maladie chronique, quelques mois après son mariage, en 1854.

Malgré sa mort prématurée, Koubek est un des hommes de son pays qui ont le plus contribué au réveil des intelligences « ... Qui n'a en vue que ses intérêts personnels ne saura jamais conquérir la couronne des poëtes. La lyre ne résonne pas harmonieusement sous les doigts d'une main avide. » Tels furent les principes et la règle de conduite chez cet homme qui consacra toute sa courte existence à inspirer l'amour des lettres

nationales et à les propager. Il joignait à la connaissance approfondie des langues classiques celle de l'allemand, du français, du polonais et des autres langues slaves, qu'il parlait et écrivait avec une grande facilité. Ses nombreux élèves admiraient l'érudition profonde et l'éloquence chaleureuse de leur professeur autant que les gens du monde le recherchaient pour son amabilité et son délicieux talent de chanteur. Il excellait surtout dans l'interprétation des mélodies de Tomaszek, qui avait mis en musique les chants du manuscrit de Kraledvor.

Comme poëte, Koubek a laissé, à côté de plusieurs pièces fugitives, deux œuvres fort estimées : le *Voyage du poëte en Enfer*, poëme héroï-comique, et les *Tombeaux des poëtes slaves*. Le premier surtout de ces ouvrages, critique spirituelle, satire fine et mordante, le place dans son véritable élément, et l'auteur y témoigne d'une profonde connaissance des choses de la vie humaine.

L'ensemble des productions de Koubek est certainement très-remarquable ; mais leur mérite étant surtout d'un intérêt local, il nous est difficile d'en donner ici une idée bien précise ; cette étude nous entraînerait à des détails incompatibles avec le caractère général de notre travail.

Parmi les nombreux élèves qu'il a formés, Koubek a trouvé en quelque sorte des successeurs, entre autres Vorlicek, qui vient de publier les œuvres complètes de son maître, mais surtout Joseph Fricz, fils d'un célèbre avocat de Prague ; c'est une âme toute dévouée aux intérêts de la Bohême. Dès 1845, à l'âge de seize ans, il débutait par une nouvelle historique, *Lomnicky de Budec ;* une année après, il donnait une tragédie intitulée *Kochan Ratiborsky*. Après un voyage en France, le poëte prit à Prague, en 1848, une part active à la formation de la légion patriotique *Slavia,* ainsi qu'à la diète des députés de tous les peuples slaves, convoqués alors dans cette capitale. Il fit représenter en 1849 une tragédie intitulée *Vaclav IV.* Condamné à dix-huit ans de détention aux casemates de Komorn, Fricz employa les loisirs de sa captivité à écrire trois poëmes : *Hynek Podiébrad* (Fils de Georges Podiebrad), *Ulric Hutten* et

Drahomira. Ils sont restés jusqu'à présent inédits. A l'occasion du mariage de l'empereur François-Joseph, en 1854, quelques personnages influents à la cour de Vienne obtinrent la grâce de Joseph Fricz.

Il publia, en 1855, l'almanach *Lada Niola*, et l'année suivante sa tragédie *Bretislav Samozvanec;* en 1857, *Taras Bulba;* en 1858, la tragédie *Svatopluk*, traduite dernièrement en russe par M. Olhine. Obligé de quitter la Bohême pour n'y plus revenir, Joseph Fricz ne cesse pas de travailler; il a envoyé au concours dramatique ouvert à Prague sa tragédie historique *Liboucha*, et il en a composé deux autres, *Mazepa* et *Le fils d'Ottokar*. Il étudie beaucoup les littératures slaves, et ceux d'entre les poëtes étrangers qu'il apprécie le mieux et qui font l'objet de ses études favorites sont Shakespeare, Byron, Heine, Gœthe et Schiller. Les études dramatiques occupent beaucoup d'esprits en Bohême, et c'est à titre d'encouragement que la *Matiça*, société de fonds pour les publications tchèques, a confié à cinq littérateurs éminents la traduction des œuvres complètes de Shakespeare.

C'est ici le lieu de dire quelques mots des auteurs dramatiques de la renaissance que nous signalons. Le plus ancien d'entre eux est Kliçpera. Outre un grand nombre de pièces qu'il a écrites pour les théâtres de Prague, il s'est fait remarquer par une comédie, *Divotvorny Klobouk* (le Bonnet enchanté), ainsi que par sa tragédie *Svatopluk, prince des paysans :* c'est la plus ancienne et une des meilleures œuvres de ce genre dont la littérature tchèque puisse s'enorgueillir. L'annonce d'une nouvelle tragédie de sa composition, *Élisabeth*, avait produit une grande sensation à Prague, lorsque tout à coup la police en interdit la représentation. Cependant Kliçpera n'y marquait point d'opposition contre le gouvernement actuel: son seul tort était de faire parler à ses personnages le langage de l'époque où il avait placé l'action de son drame. La Bohême d'alors étant un État indépendant, il est clair que l'auteur ne pouvait pas mettre dans le cœur de ses personnages des sympathies bien vives envers les souverains de

la maison de Habsbourg. Quoi qu'il en soit, la censure prit la mouche et invita l'auteur à remanier sa pièce dans le sens voulu. C'est au milieu de ce pénible travail que Kliçpera, âgé déjà de soixante-huit ans, fut surpris par la mort, en 1859.

On sait que la mort avait empêché Schiller de terminer sa tragédie de *Dimitri le prétendant*, qu'il emprunte à l'histoire russe. Un poëte bohème, Mikovec, talent de belle espérance, a complété l'œuvre de Schiller, qui a été représentée à Prague, en 1835, avec beaucoup de succès.

Kolar (George), un des coopérateurs à la traduction de Shakespeare, dont nous venons de parler, a donné *Monika*, *Ziska* et *Ceska Magellona*, trois tragédies de beaucoup de mérite. Il faudrait un travail spécial pour approfondir les œuvres théâtrales de Fricz et des autres auteurs modernes de la Bohème. Si nous avons bien compris les tendances naturelles du premier de ces poëtes, elles penchent plutôt vers le lyrisme que vers l'action, nécessaire dans toutes les compositions dramatiques :

« Que tu étais belle et majestueuse, ô notre mère à nous tous, la Slavie ! Ma tête sur tes genoux, j'ai prêté l'oreille à tes chants enchanteurs, et l'amour débordait de mon âme ; le monde d'autrefois, et cette voix harmonieuse qui en proclamait les merveilles, ont ranimé mes sens. Mon œil plonge dans la splendeur des milliers d'astres qui brillent sur la voie lactée que tes peuples ont parcourue. Ébloui, ivre d'extase, je m'arrache de tes bras, je presse contre la terre mon front brûlant qui, par trop téméraire, voulait s'élever jusqu'à toi, ô ma déesse !

« Dis, où irai-je avec le flambeau d'amour que tu as allumé en moi ? Qui est-ce qui comprendra aujourd'hui et tes aspirations sublimes et ta douleur infinie ? Où est le bras qui ferait reverdir ton printemps, et qui nous vengerait des plaies dont tu saignes ? Comment faire refleurir ton paradis, ô ma souveraine ! — Mère des générations immortelles ! c'est dans l'amour de tes milliers de fils que germent le salut et l'avenir du monde ! »

C'est ainsi que J. Fricz prélude à son drame de *Drahomira*. — Poëte et guerrier, comme Korner, il excelle dans les chants patriotiques. En voici un qui est intitulé *Toast des thaborites* :

« Élevez notre calice, emblème de gloire immortelle, afin que les rayons d'espérance qui en jaillissent éclairent les chemins de notre avenir. Choquons nos coupes et vidons-les ! c'est le calice de l'inspiration !

« Élevez le calice de nos souffrances ! En le tenant à la main nous paraîtrons devant le tribunal de l'Europe. Afin que le rire de nos ennemis se change en gémissements, buvons à notre vengeance !

« Élevez le calice, symbole de notre déshonneur ! il déborde des larmes et des malédictions de nos femmes. Qu'à sa vue le sommeil fuie nos yeux, ne goûtons ni joie ni repos avant de l'avoir vidé jusqu'à la lie.

» Élevez le calice ! Emplissons-le de sang, et qu'il brûle nos veines avec l'amour et le courage ! Il nous inspirera des chants de combat, et le héros qui nous conduira fera revivre les hauts faits de nos aïeux bien-aimés.

« Élevez le calice ! Salut, étoile du Thabor ! que ton auréole de fraternité couronne le front des hommes libres. Élevons-le jusqu'aux cieux, rempli de notre gloire ! guerriers de Dieu, enivrons-nous de joie ! »

Dans le nombre des contes publiés par Fricz, nous avons remarqué une pièce relative à la France et qu'il a appelée *Souvenirs de Sainte-Hélène.*

« La surveillance des geôliers indignait l'empereur des guerriers. Dans un moment opportun, il éperonne son cheval, et s'écartant du grand chemin, il s'enfonce dans l'épaisseur d'un bois.

« Mon brave coursier, dit-il, soyons libres pour un moment, cours et sois heureux ! ton cavalier ne l'est plus depuis longtemps.

« Cours, de même qu'autrefois nous avons parcouru toute l'Europe. Ici on nous a enterrés vivants ; ne sens-tu pas, mon coursier, que tu portes un cadavre ?

« Cours, franchis la distance, et que le bruit de tes fers, d'échos en échos, retentisse aux oreilles de nos ennemis. Qu'ils tremblent à la vue de la poussière de notre chemin.

« Quel silence ! Je suis enchaîné sur ce roc ; ce n'est pas une maladie qui m'accable, mais le corps ne répond pas à l'esprit, car nous aurions déjà franchi l'Océan !

« Le cavalier titanesque s'enfonce plus avant dans la forêt ; il passe comme un éclair au-dessus des torrents, des marais, des précipices. Le voilà au sommet d'une montagne. Il arrête son cheval, regarde vers le Nord, et voyez !... il essuie une larme !

« Un coup de sifflet retentit. C'est un signal de ses gardiens. Il voit dans le lointain briller leurs armes. Ils lui envient un moment de solitude ; le héros s'élance dans la vallée et les pierres roulent derrière lui.

« N'importe ! Il précipite sa course, il veut être seul, et de bonds en bonds il arrive au fond d'un ravin. Là, le ruisseau murmure et les oiseaux gazouillent. Ah ! comme on est tranquille, comme on est libre ici !

« Sur un petit pont jeté sur le ruisseau passe une jeune fille portant des couronnes et des bouquets de fleurs. Elle secoue tristement sa blonde tête, elle pleure en s'essuyant les yeux.

« Le maître du monde descend de son cheval et demande : Pourquoi pleures-tu, ma belle enfant ? Regrettes-tu ces fleurs qui vont se flétrir ? Mais il n'y en a pas d'autres dans ces parages maudits. Patience jusqu'au printemps ! Et il caressa ses joues vermeilles.

« Et vous non plus, vous ne les trouvez pas belles, mes fleurs ? Moi je les aime quand même. Le matin elles étaient si fraîches, si odorantes ! Les messieurs de la ville n'en ont pas voulu, et moi qui croyais les vendre toutes !...

« Hier, jusqu'à la nuit, j'ai fait ma cueillette sans pouvoir trouver rien de plus beau. C'est que je voudrais soulager ma pauvre mère qui, depuis le printemps, reste malade au lit.

« Je voulais lui acheter quelques remèdes à la ville. Donne-moi ces fleurs, dit le souverain. Mais elles ne vous plaisent pas.

Si fait, j'aime beaucoup les fleurs. Là-dessus il baisa les violettes et donna à la jeune fille une pièce d'or.

« Mais c'est une image qui vous ressemble, monsieur. Si vous le permettez, je la conserverai en souvenir. Cela amusera ma pauvre mère. Que Dieu vous conduise ! il faut que je me hâte; le jour commence à baisser.

« Le César sourit ; il appela son cheval, en disant : Tous les jours pour un bouquet de violettes, je te donnerai une image comme celle-là. Montre-la à ta mère, elle connaît ma maison et elle saura qui t'a fait cadeau de l'image.

« Il éperonna son cheval et le lança si rapidement que toutes les tiges tremblaient dans la forêt. C'était au mois de janvier; hélas ! au moi de mai suivant le héros des Français gisait déjà dans son cercueil.

« Il n'a pas revu la jeune bouquetière; voyant sa mère se rétablir, elle courait tous les matins déposer un frais bouquet sous la fenêtre de l'empereur, et cela jusqu'à sa mort.

« Ainsi le héros trouva le repos et la solitude. Quant à la jeune fille, elle venait parfois dans la vallée; il y avait une tombe près du ruisseau, où les oiseaux gazouillent. Ah ! quel silence ! quelle solitude ! Comme on est libre ici ! »

J. Fricz habite actuellement Paris. Il a hérité de son maître, Koubek, un admirable talent pour la musique et pour le chant. Surtout dans les chansons indigènes de sa patrie, sa voix expressive est si bien l'écho des sentiments divers de chaque nationalité slave, qu'un grand historien français disait dernièrement, après l'avoir entendu : « Je n'ai jamais voyagé chez les peuples slaves, mais à la voix de Fricz je les comprends et je les connais » (1).

Le plus remarquable de ses amis littéraires et politiques est Jean Néruda, né à Prague en 1834. Pauvre et persécuté, comme le peuple de sa terre natale, il n'ambitionne que l'honneur d'être le poëte et le défenseur des droits de la société qu'il

(1) Ces lignes, qu'on nous permette de le rappeler, ont été écrites en 1861, dans la *Revue contemporaine*. L. L.

représente, et à laquelle il est fier d'appartenir. Ses vers, quelquefois âpres et sceptiques, n'avaient pas d'abord trouvé beaucoup d'admirateurs; il ne cherche pas à plaire, il ne vise jamais à l'effet, il va directement au but, ne s'adressant qu'aux hommes d'action. Les premiers essais de Néruda portent le titre de *Fleurs des Tombeaux*. On y remarque cette ombre de tristesse qui assombrit les productions des meilleurs poëtes bohêmes de cette renaissance. En général, leurs œuvres semblent empreintes de nostalgie. C'est une poésie qui a le *mal du pays*, pourrait-on dire, et ce mal est surtout sensible dans celle de Néruda :

« Je suis dans ma ville natale, et pourtant d'étranges angoisses étreignent ma poitrine comme dans un cercle de fer. Je hante les lieux aimés dès mon enfance, et pourtant je ne me sens plus chez moi.

« Des figures inconnues, des mœurs froidement étrangères et des sons inaccoutumés offensent l'ouïe du cœur au point que parfois, dans ma propre maison, des larmes me viennent aux yeux et que je rêve à une odyssée de douleurs. »

Les plus marquants des poëmes de Néruda sont *Siméon Lomnicky* et *Divoky zvouk* (Mélodie sauvage). Le premier qui porte le nom d'un poëte bohême du dix-septième siècle, fait le récit de son martyre, récit plein de détails navrants et d'allusions politiques. On sait que Lomnicky, après la désastreuse journée de Bila-Hora, fut condamné pour ses écrits patriotiques par un décret de Ferdinand II. Des tortures inouïes lui ayant fait perdre la vue, il passa le reste de sa misérable existence en demandant l'aumône sur un pont qui réunit le château à la ville de Prague.

Le poëme intitulé *Mélodie sauvage* est une conception hardie et originale. Un virtuose passant à travers un campement de Zingari entend jouer de la *guzla*, et l'impression qu'il en reçoit est si vive qu'il devient fou. La description des rochers sauvages qui entourent le campement, celle des effets prodigieux d'une musique plus sauvage encore, les danses fantastiques des Zingari autour du feu, l'amour du maestro pour une jeune fille

de la bande, la mort tragique du fou, qui se noie dans un torrent, tous ces tableaux, peints de main de maître, ont excité l'enthousiasme des lecteurs tchèques, dont on connaît la passion pour la musique.

Mais la plus belle œuvre de Néruda est, sans contredit, sa tragédie de *Francesca de Rimini*. Quoique ce sujet ait été souvent traité par bien des auteurs de mérite, et qu'il soit en quelque sorte épuisé, Néruda a su être original et a fait preuve d'une grande finesse dans ses observations psychologiques. Inébranlable dans ses convictions, aujourd'hui comme autrefois, il ne flatte personne et poursuit sa vocation en s'attaquant aux vices et démasquant l'hypocrisie. Aux savants de la Bohême, qui ne voient dans la science qu'un moyen de parvenir sans chercher de quelle manière elle pourrait soulager les souffrances de la mère patrie, le champion du peuple adresse des apologues transparents :

« Un père, une mère, un amour qui ne sont plus, on les regrette, mais l'aiguillon de la douleur s'émousse avec le temps. Ce qu'il y a de plus poignant dans nos souffrances, c'est le pressentiment d'un malheur à venir.

« Au chevet du lit de notre mère, la famille se réunit, nous veillons la malade. L'infortunée souffre depuis longtemps, sans que personne puisse nous dire s'il y a quelque espoir, ou bien si elle doit nous être ravie à nous, pauvres orphelins.

« Près du lit se tient debout, impassible, le médecin. Il ne sait rien. Il hoche la tête, le cas est très-grave. Si elle survit à la crise, vous n'aurez pas à vous affliger ; alors votre mère pourra vivre longtemps pour vous réjouir. »

Il a le courage de dire vertement à ses concitoyens qu'ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes de la durée de leur esclavage, qu'ils ont manqué d'énergie, de tact et de dignité dans leurs relations journalières avec la race dominatrice. Voici des paroles qu'il leur fait entendre :

« Confessons-nous les uns aux autres, mes frères ; la main sur la conscience avouons nos péchés ; avouons que ce qui nous domine le plus, c'est trop de bonne volonté et trop peu de noble-

orgueil. Nous sommes un peuple de tourtereaux. Aucun ne sait ce qu'il vaut réellement. Quand il faut parler, il faiblit et se tait; quand il parle enfin, il échoue par trop de bonne volonté et trop peu de noble orgueil.

« Or, le moyen d'aboutir à un grand résultat avec une cohue dégénérée? Comment lui faire comprendre quelque noble pensée?

« Ne nous berçons plus de l'illusion que les vertus de nos pères sont encore les nôtres. Eux, pour faire triompher leur idée libératrice, ils lui élevaient un trône sur les ruines du monde. Noble et puissante idée qui changeait des femmes frêles en autant de héros!...

« Nos orages, à nous, on peut les conjurer avec un parapluie. La foudre de l'idée ne tombe plus de notre ciel, elle s'est éteinte! »

Néruda n'aime ni les lueurs nébuleuses de l'école de Lenau, ni l'emphase habituelle des poëtes bohêmes de l'école de Macha. Au plus fort de son indignation, son expression est sobre et nerveuse :

« O destin! si pour la liberté de mon peuple il te faut le sacrifice de ma chétive existence, me voici! Jette-moi dans un gouffre de malheurs. Si, puissant destin, il te faut une âme de plus, voici la mienne! Pour l'arracher, plonge tes griffes dans le sang de mon cœur!

« Ah! si pour assouvir ta rage, ô destinée! il faut que ma mère aille mendier son pain, que mon père soit flétri dans sa tombe, fais-lui souffrir la faim, profane-le! et vite! Mais notre liberté! rends notre liberté à mes frères!

« Prends mon unique trésor ici-bas, arrache-moi mon amour de patriote, enlève cette reine céleste du poëme de ma vie, pourvu que la liberté soit enfin le partage de mes frères!... »

Néruda est encore auteur de plusieurs pièces de théâtre, vaudevilles, comédies de mœurs, qui font la fortune des directeurs de théâtre en Bohême. Il les compose, la plupart du temps, dans un estaminet, causant familièrement avec les gens du peuple et s'inspirant ainsi à la meilleure source. Une soirée lui suffit pour écrire une pièce.

V

L'antipode de Néruda est son ami et rival en poésie, Viteslav Halek. Né en 1835, il est un des plus jeunes et déjà un des plus renommés d'entre les poëtes de la génération nouvelle. Il débuta par *Alfred*, poëme romantique de l'école de Macha. Comme ce dernier, Halek s'inspire aux sources byroniennes, et toutefois il demeure lui-même dans ses essors hardis et ses mouvements francs et originaux. Peu de temps après, parut *Méirima*, poëme du même genre qu'*Alfred*, et tout aussi remarquable par la fantaisie et les images pittoresques. Halek cherche depuis quelque temps une direction nouvelle. Ses Chants du soir (*Veczerni pisné*) peuvent se comparer à autant de clochettes ou de perles fines; la versification en est toujours harmonieuse, le rhythme élégant, l'idée éminemment poétique. C'est le poëte de prédilection des femmes et des gourmets littéraires. On admire la grâce exquise de sa diction, la pureté de son style, qui n'affecte pourtant aucune prétention et ne se donne aucun air pédantesque. Nous avouons l'impuissance de nos efforts pour reproduire en français quelques poésies de Halek. Nous n'en pouvons guère donner ici que le sens; la forme, semblable à ces réseaux que tisse l'araignée et qui se chargent de gouttes de rosée où brillent les rayons du soleil et se reflètent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, échappe à la main qui voudrait la saisir et se rompt au premier contact.

« Entre tes mains repose le charme d'une puissance magique. Depuis que je leur ai confié mon cœur, Dieu lui a donné de beaux chants pour accroître le bonheur des hommes.

« C'est une fleur bien étrange que le cœur, elle ne prend pas racine partout, et c'est le souffle d'amour qui décide ; doit-elle vivre, la fleur? doit-elle périr?

« C'est une étrange fleur que l'amour. Ce dont elle a le plus

besoin, c'est de la rosée de larmes, et alors, si le ciel est favorable, la fleur porte de beaux fruits.

« Grâce à tes mains, mon cœur s'épanouit pour la gloire de notre mère patrie. Croyez-moi, des siècles à venir béniront sa mémoire ! »

Les satires elles-mêmes se ressentent de la douceur du poëte ; tel est le reproche qu'il adresse aux persécuteurs de leurs frères en Apollon.

« Ne lapidez pas vos poëtes, car les poëtes sont comme les oiseaux, ils ne retournent pas chez l'homme qui leur a jeté une pierre.

« Le jugement de Dieu poursuit les nations qui ne savent pas honorer leurs poëtes ; la plus terrible des malédictions est celle dont Dieu vous accable en vous ravissant vos chants.

« Le cœur le plus pur et le plus exempt de rancune est celui des poëtes dignes de ce nom. Ce qu'ils vous auront chanté de leur cœur, portez-le, thésaurisez-le dans le vôtre ! »

La première apparition des poésies de Halek fut acclamée par les suffrages unanimes de ses compatriotes. Enhardi par le succès, il acquit la conscience de ses forces et se lança dans la carrière dramatique. Dans le cours d'une seule année, il a écrit pour le théâtre trois drames magnifiques : le *Tzarévicz Alexis*, le *Roi de Bohême* et *Zavisza Vitkoveç*. Ce dernier drame a remporté le prix sur quatorze autres ouvrages soumis au concours en 1860. Le jeune lauréat puise ses sujets à la source abondante de l'histoire nationale, et semble, inspiré par sa féconde richesse, ambitionner la couronne de Shakespeare ou de Schiller. En attendant que ce noble espoir se réalise, il publie des nouvelles historiques qui ont du succès. Il compte au nombre des collaborateurs à un recueil littéraire qui paraît annuellement à Prague sous le titre de *Mai*. Dernièrement il a donné quelques charmantes chansons à la façon de Béranger, dans lesquelles il invite ses compatriotes à se tenir en garde contre les séductions de la science et des arts. *Plus de musique* (1) ! tel est le titre d'une de ses chansons.

(1) Voir *Lumir*, 1860, n° 42.

« Vous avez déjà joué pour tout le monde, messieurs, chacun sur votre instrument (ainsi soit-il!). A mon tour, je vous chanterai mes compliments; secondez-moi et jouez comme je chante, un air vrai plutôt qu'élégant, et maints musiciens viendront nous accompagner.

« ... L'esprit de vos aïeux ne vous anime plus, vos poitrines sont vides d'énergie. De la musique et toujours de la musique! Écoutez-moi : jouer n'est pas agir! La pluie des larmes d'or de vos harpes ne fera croître ni des légions de vengeurs ni une idée qui sauve. Changez de ton, et maints musiciens viendront nous accompagner.

« ... Trève de ces mélodies doucereuses; notre sang paresseux ne coule déjà que trop languissamment. Nous sommes une nation de tourtereaux. N'avons-nous donc pas un lion sur notre bouclier? Entonnons nos chants de guerre! En avant! un vigoureux coup d'archet, et notre patrie ne saignera plus! Sus! maints musiciens viendront nous accompagner (1)! »

Le public tchèque a su bon gré à Halek de ce premier essai de chansons patriotiques; mais, tout en faisant la part du talent de l'auteur, il ne laisse point de fredonner plus volontiers une chanson de Czelakowski du même genre, et qui est d'autant plus populaire qu'elle s'adresse plus directement aux masses illettrées.

« Feu notre père savait beaucoup de choses; mais il ne nous a rien appris à nous, pauvres petits Bohémiens. Il savait boire, il savait jouer, et travailler le moins possible; mais dormir énergiquement, et acheter toutes sortes de belles choses au prix de ses cinq doigts.

« Feu notre père se moquait bien de nous autres, ses petits enfants; il n'avait qu'une flûte magique, qu'il ne nous a pas laissée après lui. Pourtant ceux qui le recevaient bien, qui le payaient généreusement, ont vu de leurs propres yeux le miracle des miracles.

« Il tirait sa flûte de sa besace, attisait le feu, et aussitôt

(1) Depuis ce temps, M. Halek a publié un poëme intitulé *Goar*.

qu'il se mettait à jouer, voilà que les Souabes accouraient de toutes parts. Il leur fallait arriver clopin-clopant, traverser le feu, et s'en retirer rouges comme des homards.

« Aussitôt qu'il commençait à jouer de sa flûte, par villes et par villages, voilà que tous les rats d'Allemagne se mettaient en route; et il leur fallait défiler devant lui et puis sautiller par-dessus le bûcher, et puis lestement enjamber la palissade du vivier pour y faire le plongeon; bon voyage!

« Hélas! feu notre père, qu'as-tu fait avec ton gros bon sens? Si au moins tu nous avais laissé ta flûte! Au lieu de tirer le diable par la queue (*nouzi trit*), nous pourrions prospérer, et en Bohême, en Moravie, vivre grassement comme des seigneurs. »

VI

Outre Fricz, Halek et Néruda, on a vu, dans le courant de ces dernières années, surgir toute une génération de poëtes nouveaux, parmi lesquels se font remarquer, par leur talent lyrique, Pfleger (1), Barak et Hayduk. Il serait injuste de clore ce rapide coup d'œil jeté sur la renaissance poétique en Bohême, sans faire une mention spéciale de *Sabina*, que Chateaubriand avait déjà remarqué lors du passage de Charles X à Prague. La verve de ce poëte, dont la nature noble et élevée méritait un meilleur sort, s'épuise en luttes incessantes contre la douleur morale et contre le besoin; il vit au jour le jour, soit en travaillant pour la presse périodique de Prague, qui rétribue très-faiblement ses collaborateurs, soit en traduisant les annonces, réclames commerciales, etc. Dans une contrée comme la Bohême, qui compte tant d'érudits d'une renommée européenne, Sabina est cité comme l'homme qui connaît le mieux

(1) Depuis, Pfleger a publié un roman remarquable : *Z Malého Svieta*.

les littératures étrangères. La crise de 1848 avait trouvé en lui un orateur éloquent et passionné; il fut condamné à mort; cette peine fut commuée en une détention de dix-huit ans à Olmütz. Il y mit son temps de captivité à profit en écrivant un beau poëme romantique, intitulé *la Rose noire*, ainsi que plusieurs romans, dont le plus remarquable porte le titre de *Synové Svetla* (les Enfants de la lumière). Sabina avait conçu l'espérance de s'assurer, par ces écrits, une existence honorable, mais jusqu'ici cet espoir ne s'est pas réalisé, et ces œuvres remarquables attendent le bon vouloir d'un éditeur.

Yaroslaw Langer est un homme de beaucoup d'esprit, qui appartient au même groupe littéraire que Sabina. Sa vie est un roman. Épris d'une fille de noble famille et repoussé par celle-ci, il chercha dans l'ivresse l'oubli de ses chagrins et y trouva bientôt ce qu'il souhaitait, une mort prématurée. On vient de publier ses œuvres poétiques chez *Kober*.

Maintenant que nous avons parcouru tout le cycle poétique de la renaissance littéraire en Bohême, le lecteur nous pardonnera d'avoir en quelque sorte dérogé aux habitudes reçues, en négligeant la part de la critique pour donner plus de développement à celle de l'exposition. Nous avons, autant que nous l'avons pu, mis sous ses yeux les morceaux saillants de cette littérature, laissant aux poëtes le soin de plaider eux-mêmes leur cause auprès du public français. Nous avons voulu surtout nous faire leur introducteur en France, où ils sont restés jusqu'à présent presque complétement inconnus. Heureux si nous avons pu inspirer à quelques-uns de nos lecteurs le désir de les connaître davantage. Si nous avons réussi à solliciter ce goût, il deviendra opportun plus tard d'examiner plus à fond ce groupe qui a su faire revivre une flamme que l'on croyait éteinte.

La poésie dont nous venons de nous occuper n'a guère qu'une quarantaine d'années d'existence; elle n'a produit encore une odyssée comme celle de *Monsieur Thadée*, ni un poëme historique comme *Wallenrod*, ni un drame comparable à *Irydion* ou à la troisième partie de *Dziady*. Peut-on s'en étonner

Entravée dans son essor, elle ne s'est pas non plus élevée jusqu'à cette beauté musicale dont sont empreints les airs et les mélodies du peuple des campagnes, si variés, si originalement expressifs. Elle a fait peut-être plus : elle a certainement bien mérité de la grande famille slave, en assurant la conquête des droits historiques de tout un peuple!

Grâce aux efforts de ses savants et de ses poëtes, la nationalité tchèque n'est plus un mythe ni un rêve. La Bohême, justement fière des gloires de son passé, forte par la conscience qu'elle a de ses énergies actuelles, et désormais confiante dans la certitude d'un meilleur avenir, reprend la place qui lui est due parmi des nations qui combattent pour le triomphe de la civilisation et du christianisme.

A. CHODZKO.

L'IDÉE NATIONALE DANS LA POÉSIE ET LA TRADITION BOHÊME [1]

I

« L'histoire de la Bohême est peut-être la plus poétique de l'Europe. Ce pays nous apparaît, depuis le temps le plus ancien, en proie à des guerres, à des révolutions continuelles. Mais la cause de ces luttes a toujours été juste et généreuse; sur le drapeau victorieux du *lion blanc* a toujours flotté une grandeur, une idée créatrice de ces actions héroïques qui ont fait de l'histoire de Bohême une véritable épopée! »

Ainsi s'exprime sur l'histoire de la Bohême un des écrivains distingués de la littérature française et polonaise, M. Charles Edmond (Chojecki), dans son ouvrage intitulé *Czechia i Czechowie.*

Et, en effet, l'histoire de cette nation qui, la première provoqua le vieux monde à la guerre pour les idées modernes, a bien mérité d'être appelée *épopée.*

Mais, un peu plus loin, l'auteur que nous venons de citer, en

(1) Fragments de conférences tenues en polonais à Paris, pendant l'hiver 1861.

arrivant à l'époque de la résurrection de la Bohême il y a un demi-siècle, fait ce reproche aux *nains* restaurateurs de la Bohême d'avoir été incapables de relever l'idée nationale à la hauteur d'où elle était tombée, et de n'avoir pas su comprendre leur passé, ni même concevoir dans leurs rêves poétiques un lendemain digne de la destinée historique de leur pays.

Ce jugement est bien sévère.

Le peuple qui, dans les faibles travaux de ses restaurateurs, a puisé tout d'un coup la force nécessaire pour se relever après deux siècles de décadence, et qui, quelques jours après ce réveil, à la première nouvelle de la révolution de Février, à Paris, en 1848, seul, sans guides préparés aux circonstances, s'est mis à l'œuvre en devançant même la capitale de l'Autriche, ce peuple, disons-le, a prouvé par des marques palpables que ses restaurateurs ont deviné sa volonté, qu'ils ont pressenti les besoins de son esprit national et sa mission historique. Nous tâcherons d'expliquer cet élan si rare des nation bohême, qui étonna ses guides littéraires eux-mêmes, en citant les poésies et les paroles quasi prophétiques de plusieurs de ses chefs.

Nous verrons que, quoique leur vie, leurs travaux ne répondissent pas en général aux tendances réelles du peuple, ils avaient cependant des moments d'inspiration où ils ont laissé échapper des paroles touchantes et profondes sur les maux et les souffrances de la race slave, des vérités poignantes sur les péchés héréditaires et les défauts de la famille slave, de si chaleureuses prédictions d'un salut prochain. Nous prouverons qu'ils ont eu l'instinct de la mission nationale et qu'ils n'étaient pas aussi incapables qu'on le dit de conduire le peuple dans la voie de l'indépendance.

Mais M. Charles Edmond lui-même ne regarde pas comme stérile cette lutte purement morale en Bohême. Écoutez plutôt ces passages :

« On s'est habitué à regarder la Bohême comme un cadavre politique; on la considérait comme un tas de cendres où

dernière étincelle de l'indépendance s'était déjà éteinte. On s'occupait plus des Druses et des Maronites, des conquêtes en Chine ou des insulaires de Taïti que du pays qui, par sa position géographique, est comme le cœur de toute l'Europe.

« Et cependant, est-ce que la vue de chaque lutte, surtout si cette lutte est purement morale, n'est pas digne de notre attention? Or, ce cadavre, après une léthargie de deux siècles, a commencé à donner des signes de vie, et malgré sa faiblesse il a provoqué à la guerre le géant germanique. »

Oui, ce peuple, représenté seulement par quelques littérateurs, a provoqué à la guerre le géant germanique, et en quelques années il est sorti de cette guerre, de cette réaction, comme une nation de 5 millions d'âmes qui, sûre de ses forces, travaille à reconquérir son indépendance et ses droits perdus. Dans la première moitié de notre siècle, le peuple bohème se lève, se réveille de sa léthargie; dans la seconde, il sortira de son enfance et prouvera sa virilité. Descendant du bûcher où il a été brûlé plus d'une fois, ce phénix ressuscitera avec un cœur jeune, grand, immortel.

La Bohême combat le géant qui, le dédain sur les lèvres, la haine au cœur, reste toujours armé contre elle ! Elle combat le géant qui déjà, il y a bien des siècles, a anéanti, au nom de la civilisation, une vingtaine de millions de Slaves, depuis Hambourg jusqu'à Trieste.

La Bohême, retranchée derrière le rempart naturel de ses montagnes et de ses forêts, a repoussé cette pression du germanisme; elle a su sauver la première forteresse slave.

II

Nous venons de prononcer le mot de Slaves. Ici une question se pose. Qu'est-ce que le slavisme?

Le *slavisme*, et non pas le *panslavisme*, occupe dans les

idées des Bohêmes la même place que tient dans l'esprit de la Pologne la religion chrétienne, et même à un certain point de vue le catholicisme. Pour les Bohêmes, le slavisme c'est tout : *Fraternité, liberté, indépendance!* C'est leur foi et leur espérance ! C'est leur arme dans la lutte!

On me dira peut-être : les Bohêmes ne sont-ils donc pas chrétiens? Au contraire, les Bohêmes, fidèles à l'ancien étendard des disciples de Huss, que leurs efforts, après quatre siècles, ont pu à peine relever de la poussière et délivrer de la rouille qui le dévorait, se croient appelés à réaliser dans le monde slave les saintes vérités du christianisme, vérités qui n'ont pu être approfondies ni avec les pensées, ni avec les sentiments de la civilisation latine et germanique.

Telle est l'opinion des Bohêmes; mais craignant d'être confondus avec le spectre symbolique des tendances cléricales, dont la dernière expression — il n'y a pas longtemps encore — n'était autre chose que le concordat autrichien, ils ont changé les devises de leur bouclier, et à la place des symboles de la religion officielle, ils y ont inséré ces mots : *Fraternité slave !*

Qui a plongé son regard, ne fût-ce qu'un moment, dans le passé de la Bohême, comprendra facilement pourquoi elle ressent tant d'aversion pour cet esprit qui, toujours allié avec leur ennemi, lançait des interdits sur toute prière adressée à Dieu et comprise par le cœur du peuple; qui maudissait leurs rois, s'ils ne voulaient pas se soumettre aux empereurs allemands; qui leur faisait céder des provinces aux Habsbourgs, et qui, dans des vues personnelles, armait la noblesse, tantôt contre le roi populaire, tantôt contre le peuple.

C'est du sentiment inné de la légitime défense que naquit la doctrine de Huss, résultat en quelque sorte nécessaire de l'instinct de conservation, et nous osons affirmer que, si l'on veut considérer plutôt l'esprit que la forme, on verra que le catholicisme polonais ne diffère en rien des idées de morale et de nationalité chez les Bohêmes. C'est le même sentiment profond de religion, commun à tous les Slaves occidentaux, appuyé sur

l'empressement avec lequel on accourt au-devant des sacrifices pour la cause commune.

Il serait difficile de trouver parmi les Polonais quelqu'un qui pût concilier avec son patriotisme l'adoration pour cette justice qui lançait des foudres sur tout ce qui annonçait le progrès, depuis les découvertes de Kopernik jusqu'à l'insurrection de novembre (1830).

Il n'y a donc point de différence entre ces deux peuples slaves en matière de religion. Si maintenant, abandonnant la théorie, nous descendons à l'application, nous déclarons tout d'abord que la Bohême, en acceptant pour mot d'ordre, en inscrivant sur sa bannière le mot : « Fraternité slave », a chanté, en premier lieu, l'alliance de ses frères polonais, relevant avec toute son âme les paroles que ceux-ci ont répondues aux Moscovites qui s'adressaient à eux : « Délions-nous d'abord. » Oui, délions-nous, déliez-vous tous ; mais rappelez-vous que, pour se défaire de ses chaînes, il faut absolument un accord mutuel, ne fût-il que momentané.

Quant à ce qui concerne les Bohêmes seuls, nous pouvons assurer qu'il n'y a plus parmi eux de parti panslaviste, ou plutôt russe.

Le slavisme des Bohêmes les conduit directement vers la Pologne. Le premier mot de l'assemblée slave, en 1848, fut : « *Un crime a été commis sur la Pologne, il faut qu'elle soit relevée !* » Rien de contraire dans ces idées à la liberté d'autres nations slaves opprimées.

Le poëte qui exprime le mieux cette foi, surtout dans ses premières poésies, est sans contredit Kollar.

Kollar a eu dans sa jeunesse des moments d'enthousiasme où il était prêt à quitter sa lyre et à armer son bras pour la lutte de l'indépendance, prêt à sceller de son sang ses paroles prophétiques et à apporter sa vie en holocauste pour l'avenir de sa race bien-aimée.

C'est dans un de ces moments qu'il a écrit les paroles suivantes, rayées par la censure, de sa grande préface à la *Fille de la Gloire* (Dcera Slavy) :

« Si je pouvais me changer en Briarée aux cent bras, si de chacun de mes bras pouvaient naître dix glaives, dans une lutte audacieuse, animé du feu sacré de la jeunesse, je romprais à moi seul les liens qui font souffrir ma race inanimée! Je ne me reposerais qu'après avoir déposé sur la cime éternelle du Vyszehrad les lis, le croissant et les aigles!...

« Arrière, plaintes et regrets! Armez du glaive mon bras droit, confiez à mon bras gauche l'étendard des idées nouvelles, que je tombe aussi pour le peuple et la patrie!... »

Mais le plus grand héros, abandonné à lui-même, ne peut ni engager le combat, ni préparer la lutte. Kollar seul se sentait vivant, mais seulement comme gardien fidèle des tombes encore intactes, et avant que la génération bercée de ses chants pût être préparée et prête à agir, du poëte adoré il ne restait plus que le nom. Pendant près de vingt ans on a attendu la suite de la *Fille de Slava;* la jeunesse enthousiaste s'entre-disait secrètement que le poëte prophète allait couronner son chef-d'œuvre en ajoutant deux chants : *le Ciel* et *l'Enfer slaves*, aux trois chants de son épopée qui, sur les bords de la Baltique, de l'Elbe et du Danube, faisait monter au ciel de si touchantes prières pour la renaissance de la nation!

On commentait déjà ces deux chants attendus; on croyait que dans leur première partie Kollar voudrait rendre justice aux martyrs de la Slavie; qu'il consacrerait la deuxième à jeter l'anathème, à l'exemple de Dante, sur tous ses ennemis intérieurs et extérieurs. Tous croyaient qu'après ce jugement dernier, avant la résurrection de toutes les nations sœurs, viendrait l'ère de la liberté qui ferait rougir de honte les ennemis communs et assurerait la victoire à la vérité et à la lumière.

La déception fut pénible, amère! Kollar, comme presque tous les hommes éminents de la Bohême, s'enterra vivant dans l'archéologie et dans les études philologiques.

Dès lors, ni dans le ciel, ni dans l'enfer, on ne retrouva plus ce génie, dont l'inspiration poétique avait enfanté des sonnets comme ceux que nous essaierons de traduire.

« TOUTES LES FOIS...

« Toutes les fois que je songe à la grandeur de notre nation brisée en éclats par le Satan tentateur et livrée par fractions, ici à un prince, là à un tzar, à un roi ou à un pacha, et vivant dans la fange obscure, c'est alors que du fond de mon âme, pleine de regrets, je m'écrie avec Isaïe : « Tu nous a multipliés, « ô Seigneur! mais tu n'as pas augmenté le bonheur! » Une larme chaude coule lentement sur mon visage, car je sais que les malédictions du monde entier viendront peser sur une grande nation, qui n'entraînera pas l'humanité dans la voie du progrès. »

« MILLE ET MILLE FOIS.

« Mille et mille fois je vous ai parlé; c'est un cri que je vous lance maintenant : ô Slaves! vaincus mais non subjugués, soyons une bonne fois *un tout* et non pas des fractions! Soyons *tout* ou *rien!*

« On vous appelle une nation de colombes. Pourquoi ne l'êtes-vous point? Les colombes aiment à s'assembler en groupes pour s'aider mutuellement; à vous, je vous conseille aussi d'avoir le même instinct.

« Slaves! nation brisée en éclats, c'est l'union qui donne la force; sachez que le bras séparé du fleuve se sèche sur le sable.

« Slaves! nation à plusieurs têtes, les hommes d'esprit ne connaissent pas de mort pire qu'une vie paresseuse, vide et languissante! »

« SI LA SLAVIE...

« Si la Slavie se relève de ses ruines, ressuscitée par vous, nos futurs descendants, croyez-en un homme expert, dont les lèvres vous donnent ce conseil :

« Créez une société unie, donnez-lui un nom unique, qu'elle

soit forte contre les envahisseurs étrangers, qu'elle soit disciplinée contre ses ennemis intérieurs, pour qu'ils ne puissent la briser par de nouveaux ébranlements.

« Les membres de ce corps, chacun ayant sa vie propre, iront chercher ensemble une même idée, sans jamais confondre les couleurs noires avec les blanches. »

Nous citerons encore une des poésies de Kollar, afin de montrer que son lyrisme ne le cédait en rien à son patriotisme. Cette pièce, intitulée *Sous le tilleul*, respire la simplicité, caractère de la poésie slave, que nous ne pouvons rendre qu'imparfaitement.

« SOUS LE TILLEUL.

« Sous le tilleul, les anges ont bercé mon enfance, quand les bras de ma mère me pressaient contre son sein; sous l'ombrage de ses feuilles, — oh! souvenir délicieux! — quand j'étais jeune bambin, j'aimais tant à jouer!

« Sous le tilleul, j'ai appris à vivre et à aimer la plus charmante enfant de ma patrie slave; sous ses verts rameaux — à l'amour dont la durée fut si courte — j'ai dû dire un pénible adieu.

« Sous le tilleul, la muse m'a fait don de ma lyre; l'harmonie de ses feuilles remuées par le vent m'a servi de modèle pour formuler mes chants.

« Sous le tilleul aussi qu'on fasse creuser ma tombe! au-dessus du tombeau, point de marbre sculpté! mais qu'on plante cet arbre slave, mon adoré tilleul! »

Nous voudrions présenter dans cette esquisse tout ce qu'il y a eu de plus chaleureux, tout ce qui a laissé les souvenirs les plus sacrés dans l'histoire littéraire de la Bohême. Nous nous occuperons encore de l'homme qui, plutôt par la parole que par ses chants et ses poésies, a eu le plus d'influence visible sur le réveil politique de la nation, de celui qui a été le maître le plus estimé, le professeur le plus chéri de la nouvelle génération, et dont la chaire de littérature slave, à Prague, est

restée pendant six ans après sa mort inoccupée, tant les services qu'il a rendus ont été bien appréciés par le gouvernement de MM. Bach et de Thun.

Jean Pravoslav *Koubek*, réveillé comme tous ses contemporains par les sonnets de Kollar, était allé une fois, pendant les vacances, rendre hommage au maître, et cette démarche seule lui mérita l'honneur d'occuper une place dans le *Ciel de la Fille de la Gloire*. Il en est revenu de ce ciel, le jeune enthousiaste, en emportant des déceptions cruelles. Il y a reconnu que la jeunesse, en quelque sorte abandonnée par ses chefs et livrée à ses propres forces, devrait puiser en elle-même et se préparer à elle-même des bases plus solides pour déployer ses ailes. Il résolut, en conséquence, de vouer sa vie entière à l'éducation de cette jeunesse courageuse, et il remplit fidèlement une mission aussi difficile, bien qu'à Prague il ait dû porter le titre de professeur impérial et royal. Il faut avouer qu'en présence de la double susceptibilité de la police et des patriotes la mission devenait assez souvent dangereuse, et il lui a fallu déployer beaucoup d'énergie et d'art pour la remplir jusqu'au bout. Aussi nous a-t-il légué la description de ses tourments, de ses craintes et de ses souffrances dans une fable écrite en polonais et intitulée : *l'Homme et le Hibou*.

Ajoutons que bien que, de son vivant il n'ait publié que très-peu de ses productions poétiques, il a contribué beaucoup à relier sa nation avec la Pologne, en traduisant et publiant les vers de Gorecki, Mickiewicz, Zaleski et Dunin Borkowski. Ayant habité pendant quelques années la Galicie, il avait eu le temps et l'occasion d'approfondir la langue polonaise, d'autant mieux qu'il comptait parmi ses meilleurs amis le savant Auguste Bielowski.

Ses principales poésies, publiées seulement après sa mort par nos soins, sont : *les Tombeaux des poëtes slaves* et *le Voyage du poëte en enfer*.

Dans le premier de ces ouvrages, il a consigné tout son enseignement patriotique adressé à la jeunesse ; dans l'autre, qui est une épopée de génie, il critique avec un esprit mordant et

satirique, à la manière de Byron dans *Don Juan*, les entreprises du cercle patriotique bohême et toute l'histoire tragi-comique de sa vie.

Nous croyons présenter aux lecteurs un faible résumé des idées et des considérations qu'il soumettait de vive voix à ses jeunes disciples, en leur offrant la traduction des stances qui suivent :

« Il est vrai que ma chanson est loin de chanter des amours idylliques, loin de s'amuser à cultiver des roses sans épines, loin de semer des marguerites improductives sur des champs encore vierges, tandis que la stérilité des champs bohêmes nous menace, à la nouvelle année, d'une nouvelle disette.

« Mon chant, pareil à l'exilé égaré dont le frère a été tué par l'ennemi victorieux, pleure ses compagnons tombés dans la bataille et jetés sur le lit de mort par l'inexorable destinée ! »

Et s'adressant à la jeunesse, il dit :

« Dieu m'est témoin que vous êtes moins attentifs et moins soigneux que ces hirondelles gazouillantes qui, au retour du printemps, revenant à leurs nids, y trouvent des moineaux, hôtes ininvités. Ces hirondelles entreprennent une lutte si vaillante pour reconquérir leur nid occupé par ces intrus, que la bande recule devant elles, et l'héroïque hirondelle s'installera de nouveau dans son doux nid.

* * *

« Mais vous aussi, suivant vos positions, déployez toutes vos forces pour le bien de la patrie, et sans égard pour vous-mêmes, mettez tous vos soins à ce que l'étroit sentier qui donne à peine à la muse slave le passage entre les ruines de la Bohême, ne se couvre pas d'herbes sauvages.

« Prenez bien soin de vos récoltes futures, publiez à votre gré des livres pour la patrie, mais abandonnez-moi la voix et la parole pour elle ! De même que l'homme ne vit pas seulement de pain, de même l'esprit ne peut se contenter de papier seule.

ment. Que la manne qui nous est donnée du ciel, parole vivante et mère des bonnes actions, vous soit encore plus agréable !

*
* *

« Je considère le passé dans le lointain et j'aperçois des torrents de sang ; je vois des tombes, des glaives brisés, des chaînes rivées, don infâme de vos vainqueurs ; je vois dans la patrie les vieilles ruines des villes anéanties, et j'entends leurs noms illustres prononcés par des bouches dégénérées.

« Mais quand je plonge mon regard dans l'avenir désiré, j'entends le chant sonore, le chant d'union qui assemblera diverses nations sous l'étendard de la sainte liberté ! Et quand les petits-fils des petits-fils entendront ce chant qui marchera en s'élargissant toujours, devant lequel tous les remparts s'écrouleront, c'est alors que les petits-fils des adversaires actuels se tendront mutuellement la main en signe d'accord et de liberté. »

*
* *

Telles sont les paroles de Koubek. Avouez que, pour un professeur royal et impérial, il a trop d'audace, trop de franchise et de patriotisme. Comme il était difficile de soustraire à la susceptibilité autrichienne des idées si nettes, Koubek a dû se prononcer ouvertement en 1848 et se déclarer chef de la jeunesse patriotique. Aussi fut-il livré ensuite à la fureur de la réaction, à toutes ses intrigues, à toutes ses persécutions. Reconnaissant l'impossibilité d'y porter remède, et menacé de voir le patriotisme disparaître même parmi la jeunesse, entourée de poltronnerie, d'espionnage et d'incapacité, il fut atteint d'aliénation mentale et en mourut.

Aujourd'hui encore on se souvient des paroles qu'il a lancées en descendant pour la dernière fois de sa chaire.

« Messieurs, je ne suis plus votre Koubek, mais un homme éveillé dans la tombe, enseveli de son vivant, philosophe devenu

fou. Mais vous, vous n'êtes plus non plus ma jeunesse chérie, mais de vieilles femmes, des espions et mes assassins! »

Ce qui est digne de remarque, c'est que, dans son *Voyage en enfer*, il a rêvé déjà et il a décrit le sort d'un semblable philosophe, condamné à mourir par le poison. Des tragédies pareilles, mais dont les héros nous restent pour la plupart inconnus, se jouent encore souvent sur la scène de la Bohême.

III

Une nation qui pendant plusieurs siècles a vécu d'une vie réelle comme nation et non comme un simple assemblage d'hommes ou un troupeau, ne puisant ses forces que dans la vigueur de celui ou de ceux qui la gouvernent; une nation qui a eu son histoire, qui a eu ses grands hommes et ses grands moments d'enthousiasme, une telle nation trouve toujours dans son sein des poëtes dignes de chanter sa gloire et ses malheurs. La Bohême appartient sans contredit et à plusieurs titres aux peuples qui, avant d'avoir été vaincus et ensevelis dans la tombe de l'oubli, ont fait sentir à leurs ennemis la vigueur que donne au bras la force de l'union morale et de la liberté.

Aussi les poëtes ne lui ont point fait défaut.

Jusqu'à présent nous nous sommes bornés à présenter ceux d'entre eux qui, après avoir été réveillés par une voix intérieure qui les appelait à reconstruire leur patrie tombée en ruines, ont entraîné à la vie, à l'action, la jeunesse qui les entourait. Nous avons rendu justice aux travaux de *Kollar* et de *Koubek*, nous ne pouvons passer sous silence les noms de *Czelakowsky*, *Nebesky*, *Erben* et *Macha*, que l'on aime à comparer avec l'auteur polonais de *la Maria*. Bornons-nous à citer leurs noms : nous nous croyons trop leur contemporain pour être sûr de notre impartialité.

Si nous n'avons pas encore fermé le livre d'or des destinées de la Bohême, c'est parce que, nous aussi, nous voulons jeter un coup d'œil rapide sur son passé qui, tantôt glorieux, tantôt malheureux, trouva sa tombe à la bataille de Bila-Hora. On sait combien cette défaite fut funeste à la nation bohême. Toutes les intelligences, tout ce qui pouvait et savait penser a dû mourir en exil, sur l'échafaud ou dans les prisons d'État. On compte jusqu'à quatre-vingt mille familles qui, de cette manière, ont été arrachées de leur foyer. S'étonnera-t-on ensuite qu'à partir de cette époque il n'y ait plus de littérature bohême? S'étonnera-t-on que depuis l'*Histoire des persécutions de la nation et de l'Église en Bohême,* publication faite à Leszno, dans cette Pologne qui alors, comme la France aujourd'hui, ouvrait ses frontières à tous les porte-drapeau de la pensée, à tous ceux qui, après avoir été vaincus, préféraient la rude mission de l'exil à la vie sans but dans la patrie esclave (1), s'étonnera-t-on, dis-je, que depuis ce livre si touchant jusqu'au commencement de ce siècle il n'y ait plus eu dans le monde de l'intelligence de trace de la Bohême?

En vérité, on ne peut pas s'en étonner, et ce qui est plutôt digne d'admiration, c'est qu'après deux siècles de sommeil léthargique, la nation revienne à la vie, qu'elle commence à fouiller les tombeaux de son passé, et qu'elle ait encore la vue assez bonne pour déchiffrer des parchemins effacés par le temps et par la moisissure.

Les manuscrits trouvés à Kralove-Dvor et à Zelena-Hora, comprenant en tout seize poëmes, qui, grâce au travail consciencieux de M. Louis Leger, ont enrichi déjà la littérature française, jettent un peu de lumière sur le brillant passé de la Bohême.

Nous abandonnerons à un autre le soin de parler des chansons populaires que l'on trouvera dans le recueil du même écrivain, et dont l'origine est facile à reconnaître, ne fût-ce

(1) Dont le poëte de ce temps, HOLIK, caractérisa le sort par ces mots : *Exulat Boëmus, in patriâ terrâ Boëma sua.*

que par la simplicité avec laquelle la poésie slave se fait l'interprète des sentiments les plus élevés et des plus grandes idées. Franchissons le cercle le plus étendu de la poésie, pénétrons au cœur même du peuple bohême, entrons, j'oserai dire, dans la mythologie nationale, et présentons au moins quelques échantillons des traditions vivantes, des légendes que les vieillards réunis autour du feu, égayant les longues soirées d'hiver, racontent à la jeunesse émue, et qui les écoute avec un recueillement vraiment religieux.

En voici une que j'ai recueillie moi-même.

Proscrit en 1848 par l'ordre de Windischgratz, l'un des héros de la réaction de cette époque, j'ai dû, pour la première fois, fuir mon pays natal. Pourchassé d'un endroit à l'autre, j'ai passé par Krapina en Croatie, lieu qui tient le premier rang entre tous les endroits sacrés pour les Slaves occidentaux.

Krapina se trouve au pied de trois montagnes portant chacune à son sommet un ancien château en ruines. D'après ce qui se dit dans le pays, ces trois ruines ont été le berceau des trois chefs de la trilogie slave : *Czech*, *Lech* et *Mech*.

Un vieux sonneur, gardien de la chapelle de l'un des châteaux, ayant appris qui j'étais, me reçut avec une hospitalité solennelle et me conduisit dans son caveau taillé dans le roc, orné de plantes grimpantes. Dès que je me fus assis sur un banc en bois, le vieillard essuya une larme et me demanda avec émotion :

— Y a-t-il donc encore des Bohêmes qui se souviennent du berceau de leurs pères? Et sans attendre ma réponse il continua son récit qui ne cessa de m'intéresser vivement. Son père, me disait-il, était aussi sonneur, et lui-même se souvenait des temps meilleurs, où les sentiers foulés par les pieds des pèlerins ne pouvaient se couvrir d'herbes sauvages. Ces pieux pèlerinages se renouvelaient tous les ans, depuis la bataille de Bila-Hora jusqu'au règne de *Marie-Thérèse*. Les compagnons et les descendants de Jean-Amos Comenius, de Thurn, de Pulegius, de Stransky et de Pavel Skala avaient choisi cet endroit pour leur lieu de réunion; là ils se consultaient avec le reste de

la noblesse nationale, là ils ranimaient le feu qui s'éteignait déjà dans les cœurs, là ils faisaient revivre les faibles espérances qui les soutenaient dans leurs travaux et dans leurs efforts pour reconquérir la patrie perdue. Ils entendaient la messe dans la chapelle, et, songeant aux maux passés et à venir, ils versaient des larmes qui réchauffaient le marbre froid des dalles. Puis ils s'embrassaient tous, se promettant avec le sourire des martyrs un meilleur et prochain avenir, acheté au prix de leur sang, de leur vie!

Mais l'ennemi leur envia même cette unique consolation. Sur un ordre émané de Marie-Thérèse, on s'empara de tous ceux qui se rendaient au pieux pèlerinage et on leur fit un procès pour crime de haute trahison. Et les ruines furent livrées au silence !...

Par un touchant hasard, moi, jeune exilé, menacé du même sort, je me trouvais sur la même pierre qui avait reçu les serments et les pleurs de mes ancêtres!

Le peuple de la Bohême, et même cette partie du peuple qui n'a pas été touchée par le dernier réveil si rapide et si inattendu, possède ses traditions et ses espérances.

Il croit avec ferveur qu'au moment décisif le mont Blanik vomira de son sein des guerriers gardiens de la patrie qui y dorment depuis des siècles et qui, s'éveillant à chaque instant, se demandent mutuellement :

« Le temps est-il venu ? Tout est-il prêt ? »

Ce sont sans doute les âmes des Taborites tués à Lipan par la noblesse bohême. Ce qui est caractéristique ici, c'est qu'on ne trouve dans ce mont ni un empereur Barberousse ni un prince enchanté. Mais le peuple a compris que même de tels héros ne pourront se passer d'un chef; il a compris que ces âmes, si elles restaient là sans contact avec les hommes nouveaux, pourraient perdre facilement le don de comprendre et de deviner les besoins de la nation. Aussi y envoie-t-il les âmes de toutes les illustrations mourantes, pour renseigner les anciens sur la situation de la patrie. Mais la question de leur donner un chef a paru plus difficile. Le peuple ne croit pas

qu'un mortel puisse être digne d'un tel honneur, et en conséquence il s'est créé une légende merveilleuse où nous verrons la naissance de ce chef. La voici :

« Un fossoyeur avait une fille qui aidait son vieux père dans son triste travail quotidien. La fille, dès sa jeunesse condamnée à la solitude, apprit instinctivement à classer les ossements qu'elle trouvait épars dans le cimetière, à les ordonner en pyramides très-régulières, à en former des autels. Dans les crânes servant de calices elle déposait des offrandes de fleurs. Cette occupation était bien triste, mais elle était pieuse.

« La fille du fossoyeur grandit et embellit, et il arriva qu'un jour, étant sortie du cimetière pour aller puiser de l'eau à la fontaine, un crâne s'échappa du milieu des ossements et ne cessa de rouler sur ses pas. Elle releva courageusement la tête de mort et lui dit : « T'aurais-je posée sur un endroit qui n'est « pas digne de toi? Tranquillise-toi, je vais te trouver une meil- « leure place. »

« Elle embrassa le crâne, et avec un sourire le déposa sur l'autel. Mais, à partir de cet instant, le crâne ne voulut plus quitter les pieds de la fillette ; il roulait toujours et partout sur ses traces, de sorte que le fossoyeur lui-même fut effrayé de ce miracle. Il s'adressa alors à une sorcière, et guidé par ses conseils, il brûla le crâne, en fit avaler les cendres à sa fille, et avant l'expiration d'une année, la vierge devint mère d'un enfant-héros. Le nouveau-né passa ses jeunes années au pied du mont Blanik, ou sous l'ombrage des tilleuls ; il s'entretenait avec les âmes des guerriers endormis. Qui sait s'il ne devint pas, s'il n'est pas déjà devenu leur chef?... »

Peut-on créer une allégorie qui puisse exprimer d'une manière plus palpable la renaissance de la future patrie engendrée des cendres de ses grands hommes et de ses martyrs, dont les voix invisibles jettent toujours au peuple ce cri d'espérance et d'appel : « Êtes-vous déjà prêts ? »

Du reste, le chef né d'une vierge qui l'a conçu en se nourrissant des cendres du passé n'est pas une idée appartenant exclusivement à la poésie bohême. La poésie polonaise a cré

ou plutôt elle a tiré du cœur de son peuple la même idée, dont l'interprète fut *Jules Slowacki.* On nous permettra, pour finir cette esquisse, de citer une strophe de son *Roi-esprit*, d'après la traduction française de M. Charles-Edmond :

« Une horrible sorcière entonnait au-dessus de moi ses chants sauvages : « Ta patrie, hurlait-elle, est anéantie ! moi seule je « vis, et mon sein t'a servi à la fois de tombe et de berceau. « Couverte de cendre et fécondée par la poussière des morts, « je t'ai mis au jour pour que tu sois le vengeur de la patrie. « Fils de la cendre, Popiel (1) sera ton nom. »

Ces espérances de deux peuples qui n'ont survécu à leur tombe qu'en descendant au fond des abîmes pour y étudier leurs anciens ossements, sont-elles vaines? sont-elles trompeuses? Qui oserait répondre?

Ceux qui viendront après nous labourer le champ de la poésie slave, c'est à eux qu'il faudra demander s'ils n'ont point vu une terre arrosée du sang de ses martyrs, fécondée avec les ossements de ses héros, lavée avec les larmes de ses poëtes, ouvrir son sein palpitant pour mettre au monde une idée sublime, une idée demi-Dieu, qui saura rallier autour d'elle les morts et les vivants, et les conduire à un combat glorieux en leur montrant les portes d'une vie nouvelle, sur lesquelles on lira ces mots : « LA EST LA DÉLIVRANCE ! »

JOSEPH FRICZ.

(1) Nom du roi de l'ancienne Pologne. — (*Popiel* veut dire cendre.)



Dalibor

DALIBOR

LÉGENDE BOHÊME DU XV[e] SIÈCLE

Quelle agitation extraordinaire s'est emparée des habitants du château de Dalibor ? Les serviteurs traversent à pas précipités les salles, dont les murailles richement ornées viennent d'être dépouillées des armoiries de leurs anciens maîtres. Le dépôt d'armes est vide. On en a tiré les haches, les cuirasses, les casques, les épées, les arquebuses et les mousquets. La cour se remplit de chevaux sellés que les écuyers ne cessent d'amener ; ils hennissent sous leurs lourds caparaçons tout brillants d'or et de pierreries. Devant les portes, les fauconniers tiennent sur des perches les faucons encapuchonnés, et l'on entend partout les voix des piqueurs qui retiennent la meute toute prête à s'élancer.

Au milieu de la cour, les gens du château apportent en masse les troncs de pins et de sapins pour en dresser un bûcher. Il monte, il s'élève, le voilà embrasé. Qu'attend-il? Un apôtre, un prophète ou un criminel? Huss serait-il ressuscité? Les Bohêmes, après tant d'années de combats sanglants, après avoir pleuré tant de victimes, seraient-ils capables maintenant, dans un aveuglement furieux, de brûler eux-mêmes leurs propres prophètes ?

Mais regardez la forêt que le vent agite dans le lointain. Voyez-vous là ces multitudes d'hommes enveloppées dans les rayons du soleil couchant? Ils s'approchent en masse imposante, traversent les champs, les collines, les prairies. Ils viennent les uns du nord, les autres du sud, et s'avançant tous vers le château de Dalibor. Il faut que ce soit un seigneur bien puissant, puisque de telles forces se rassemblent autour de lui.

Déjà les cours sont inondées par la foule ; les fossés, les remparts du château sont tous couverts de têtes. Le peuple occupe toutes les places, tous les abords.

— Pourquoi le seigneur nous a-t-il appelés ? disent les uns.

— Qui va-t-on brûler sur ce bûcher? murmurent les autres.

— Serait-ce peut-être une revanche contre les juges qui ont assassiné notre Huss ?

Tous à coup les hérauts font retentir leurs trompes, et Dalibor paraît sur le péristyle du château. La multitude se tait, et le seigneur élevant la voix :

« Mes fidèles serviteurs, dit-il, apportez ici tous les insignes de ma noblesse, les armoiries et les blasons qui me distinguent de mon peuple. Jetez-les sur ce bûcher, que les flammes les [illegible] comme la raison en a détruit la valeur dans ma conscience ! »

Et les serviteurs, obéissants, jettent sur le bûcher embrasé [illegible] les armes, les blasons et les insignes sculptés de la [illegible] et les armoiries des aïeux ont [illegible].

[illegible] tous les anciens souvenirs de sa [illegible] les flammes, s'écrie : « A présent, mon peuple, [illegible] rien ne nous sépare [illegible] que la tienne. Je veux [illegible] les malheurs communs de notre patrie [illegible] pour toujours. Avec toi aussi, je veux sauver [illegible] profanées ; [illegible] je veux les sauver toutes [illegible] de notre chef Zizka et sous l'i[illegible]

signe de son calice ! Voici mes chevaux de guerre qui hennissent de joie, voici les sabres, les haches et les arquebuses de mes ancêtres encore bonnes à servir dans le combat. Aux armes, frères ! aux armes, mes égaux ! En avant; marchons dans les forêts, à travers les monts, dans l'ordre ancien des Taborites. En avant ! pour combattre l'ennemi de notre foi et de notre patrie ! »

Le peuple enthousiaste accueille avec joie les dernières paroles de Dalibor. Au milieu du tumulte, on le voit se saisir des armes, s'élancer sur les chevaux et se mettre en rangs, avec le cri unanime : « Pour notre foi, pour notre patrie ! »

Voyez-vous cette troupe imposante traverser les ponts qui couvrent les fossés du château de Dalibor? La lune se mire dans l'acier des lances et les cuirasses des guerriers. La lueur sanglante du bûcher embrasé trace sur la voûte du ciel l'histoire non moins sanglante des combats qui vont ébranler le trône du roi Ladislas...

Les rangs de Dalibor s'agrandissent chaque jour; les volontaires ne cessent d'affluer. L'ancien chant guerrier des Hussites retentit dans les forêts. Les armées royales ont été battues dans plusieurs rencontres, et les étendards, où l'on voit briller le calice, ont déjà été ornés de couronnes de tilleul, emblème de la victoire.

Le roi Ladislas ne peut plus contenir sa fureur. Il réunit des forces considérables pour les opposer aux guerriers qui, au nom des principes de Huss, avec Dalibor à leur tête, écrasent ses troupes. Il vient de mettre à prix la tête du chef audacieux.

Et voilà qu'un jour, au lever du soleil, on voit de loin s'approcher du camp de Dalibor, un guerrier revêtu d'une armure d'acier, marchant à la tête de quelques cavaliers, armés comme les troupes royales. Les avant-postes l'amènent devant le chef, il déclare, qu'ayant quitté les armées du roi, il vient combattre pour la sainte cause. Dalibor le reçoit en frère.

Et le guerrier lui fait ensuite ses confidences, promettant de le conduire, à la nuit, par des sentiers secrets, auprès du détachement royal, en évitant les avant-postes ennemis, et de lui donner une victoire facile.

La nuit arrive, les feux des bivacs s'éteignent, et les rangs des Hussites se mettent silencieusement en marche. Le guerrier inconnu et Dalibor sont à leur tête. La troupe traverse les montagnes et les forêts et s'enfonce dans un étroit ravin. Soudain, les coups de feu retentissent de toutes parts. Le cri « trahison » ébranle les rangs des Hussites. Pendant longtemps les capitaines s'efforcent de ramener au combat leurs compagnies, attendant les ordres du commandant en chef. Tout est vain, tout est inutile. Dalibor a été trahi, conduit dans un guet-apens par le guerrier inconnu, il est déjà couvert de chaînes, au pouvoir de ses ennnemis.

II

Dans le château royal, à côté du Tyn, on n'entend que fanfares et chants joyeux. Les derniers remparts des Hussites sont enfin détruits...

Et dans le lointain, on aperçoit la tour du Hradczin ; là est Dalibor ; enchaîné, il jette un regard mélancolique à travers les barreaux de sa prison, d'où il contemple les montagnes environnantes et souffre du malheur de la cause qu'il a défendue avec tant de foi et de dévouement.

Le temps s'écoule lentement quand on est prisonnier. C'est avec peine que les heures se changent en journées et les jours en années.

Un jour que le geôlier vient lui apporter ses aliments, il lui dit : « Le temps me paraît long dans l'ennui ; avant d'arriver à ma dernière heure, j'ai encore un long chemin à faire ; veuillez

m'apporter une housla (1) : que je puisse, en jouant, adoucir mes souffrances. »

Le geôlier, ne voyant dans cette prière rien qui puisse être contraire aux ordres reçus, lui apporte ce qu'il a demandé.

Depuis, Dalibor ne cesse de jouer; jour et nuit on entend les sons de sa housla, et tous les jours l'instrument rend des accents plus mélodieux et plus tristes. L'écho les répète et les porte jusqu'à la cime des montagnes, et les flots de la Vltava en frémissent dans le silence de la nuit. Les passants s'arrêtent aux pieds de la tour, écoutent en pleurant, et s'en vont en jurant haine et vengeance aux ennemis de la patrie. Car, dans le jeu de Dalibor, on devine tant de souffrances et tant de regrets, tant de pensées douloureuses! Ce n'est plus une simple mélodie mais plutôt un harmonieux appel du martyr à sa nation!...

La foule devient chaque jour plus compacte sous la tour. Toutes les plaines environnantes sont couvertes d'auditeurs qui accompagnent l'artiste emprisonné de leurs soupirs et de leurs larmes.

Un soir, le roi Ladislas revenait de la chasse au château; arrêté aux portes de la ville par cette multitude d'auditeurs, il apprend la cause de ce rassemblement et ordonne de briser la housla.

Un officier s'empresse d'aller remplir les ordres du roi, s'élance dans la prison de Dalibor, et fait voler en éclats son unique consolation.

Et cependant le peuple entend toujours une céleste harmonie s'échapper de la tour, et ne cesse de se rassembler aux pieds des murailles pour méditer sur les malheurs de la patrie.

L'écho ne cesse d'en répéter les sons mélancoliques et de les porter au loin dans les champs et les montagnes. Bien que Dalibor ait cessé de jouer, les notes ne cessent pas de vibrer dans le cœur du peuple, et le peuple les entend. Sa douleur en augmente, il commence à murmurer, on entend déjà ses menaces.

(1) Sorte de violon.

Un jour le roi Ladislas allait à la chasse; la foule l'a
demande la liberté du prisonnier. Et comme le roi refu
emportement, le peuple se jette dans les fossés, escal
murailles, déjà il va se rendre maître de la tour, transp
la merveilleuse harmonie qui s'échappe de la luc
captif.

Mais le roi ordonne de décapiter à l'instant même l
Le messager de la mort se glisse à travers la foule, en
le bourreau dans la cellule, et après avoir satisfait à
geance du roi, se penche par la lucarne montrant a
la tête sanglante de celui pour la liberté duquel il co
déjà le combat.

La foule, effrayée de ce spectacle, suspend son éla
elle n'en croit pas ses yeux, car on entend toujours l'h
douloureuse s'échapper de la tour, comme un mélodie
du martyr.

Alors, après une courte hésitation, on s'empare de l
et là on apprend enfin la cruelle réalité. On aperçoit le
ensanglanté et gisant par terre, la housla brisée en é
multitude se retire indignée et désespérée. Cepend
entend toujours la musique merveilleuse, car l'appel du
ne meurt jamais dans le cœur de la nation!

On l'entend encore... On l'entendra aussi longte
dureront les souffrances et les misères du peuple, jusqu
tous les préjugés et tous les priviléges disparaissent
néant, comme les armoiries de Dalibor ont disparu
fumée du bûcher.

Hélas! on l'entendra encore longtemps.

LUDOVIC BRZOZOWS

CONTES POPULAIRES TCHÈQUES

I

LES DOUZE MOIS

(CONTE TRADUIT DE BOZENA NIEMCOVA.)

Une veuve vivait avec ses deux filles, l'une, Marouchka, qu'elle avait eue de feu son mari, l'autre, Hélène, que celui-ci avait eue d'un premier lit. Aussi aimait-elle Hélène et ne pouvait-elle pas souffrir l'orpheline, d'autant plus que celle-ci était de beaucoup la plus jolie. La bonne Marouchka, ne se doutant pas de ses propres charmes, ne pouvait jamais s'expliquer pour quelle raison le dépit de sa marâtre éclatait toutes les fois qu'elle la regardait. Les plus pénibles travaux du ménage étaient à la charge de la malheureuse orpheline. Elle faisait les chambres et la cuisine, blanchissait, cousait, filait, tissait, apportait du foin, gardait la vache, et tout cela sans que personne l'aidât au milieu de tant de peines. Hélène se parait et allait d'un divertissement à l'autre. Marouchka subissait toutes les fatigues sans se plaindre, et elle endurait les réprimandes et les outrages de sa belle-sœur et de sa marâtre, le sourire à la bouche, avec la patience d'un agneau.

L'angélique résignation de l'orpheline ne les adoucissait pas Au contraire, elles devenaient tous les jours plus exigeantes e plus acariâtres parce que, avec les années, Marouchka aug mentait en beauté, tandis qu'Hélène enlaidissait à faire peur La marâtre pensait : « Il faut en finir ; je chasserai de la maiso cette belle orpheline, car aussi longtemps qu'elle restera ici tous les épouseurs lui donneront la préférence et ma fille n trouvera pas de mari. » Dès lors, elles résolurent de lui rendr insupportable le foyer paternel. La faim, les privations de tout sorte, les coups, les outrages journaliers, rien n'était néglig pour la décourager. Cependant Marouchka devenait de jour en jour plus docile et plus charmante. Le plus méchant des homme n'aurait pas imaginé de sévices plus impitoyablement atroce ni plus raffinés que ceux que les deux mégères lui infligeaient

Un jour, au plus fort de l'hiver, Hélène voulut avoir des violettes de la forêt :

— Ohé, là-bas ! Marouchka, tu iras sur la montagne me chercher des violettes, je veux en avoir un bouquet à mon corset. Dépêche-toi et vite, il m'en faut de bien fraîches et bien odorantes. Entends-tu? cria Hélène d'une voix courroucée.

— Ah! mon Dieu ! tu ne penses pas à ce que tu dis, bonne sœur ; a-t-on jamais vu des violettes fleurir sous la neige? répondit la pauvre orpheline.

— Fille de malheur ! oses-tu donc désobéir à mes ordres! s'écria Hélène. Pas un mot de plus, et en route ! Rappelle-toi bien que si tu ne m'apportes pas des violettes du mont de la forêt, je te tuerai.

La marâtre ajouta quelques injures. D'un vigoureux coup de poing, elle poussa dehors Marouchka, et referma les portes derrière elle. La jeune fille, en pleurant, s'avançait vers la montagne. Les neiges étaient profondes sans une trace humaine dessus. Longtemps elle rôda, s'égarant dans le bois. Elle avait faim, elle tremblait de froid et priait Dieu de la faire mourir.

Enfin, ayant aperçu une lumière briller dans le lointain, elle se dirigea vers elle, montant toujours, jusqu'à ce qu'elle atteignit le sommet de la montagne. Là, sur la crête la plus élevée,

brûlait un grand feu (*vatra*) (1) et, tout autour du feu, gisaient douze blocs de pierre. Sur ces pierres, elle vit douze individus assis, dont trois avec des cheveux blancs, trois moins âgés, enfin trois plus jeunes et plus beaux. Ils ne disaient rien, mais chacun, assis sur sa pierre, regardait attentivement le feu. Ces douze personnages n'étaient autres que les douze mois de l'année. Le grand *Setchène* (janvier) (2), qui restait assis au-dessus de ses compagnons, avait la chevelure et les moustaches blanches comme la neige, et un bâton à la main.

Marouchka en eut peur. Après quelques moments de stupeur et de silence, elle se sentit du courage et en s'approchant d'eux demanda :

— Hommes de Dieu, permettez-moi de me réchauffer à votre feu, l'hiver me fait frissonner.

Le grand Setchène, hochant la tête, demanda :

— Pourquoi viens-tu ici, ma fille, que cherches-tu?

— Je cherche des violettes, répondit Marouchka.

— Ce n'est pas la saison des violettes, ne vois-tu pas de la neige partout? fit Setchène.

— Je le sais bien, mais ma sœur Hélène et la marâtre m'ont ordonné d'apporter des violettes de votre montagne, et si je ne leur en apporte pas, elles me tueront. Je vous en supplie, pâtres, dites-moi, où pourrai-je en trouver?

Ici le grand Setchène, se levant, alla près du plus jeune des Mois et, après lui avoir remis le bâton entre les mains, dit :

— Frère *Brézène* (mars), va, prends la place la plus haute!

Le mois de Brézène alla se mettre sur la pierre qui marquait la plus haute place, et il fit un geste de son bâton au-dessus du feu. En un clin d'œil les flammes jaillirent vers le ciel et aussitôt la neige se mit à fondre, les arbres et les buissons à bour-

(1) Le mot *vatra*, en sanscrit et chez les Serbes, signifie « feu. »

(2) Les noms que les Slaves donnent aux mois de l'année diffèrent selon la contrée. La signification de la plupart de ces noms n'a pas encore été expliquée. Le mois *setchène* (janvier), plus ancien que les onze mois, ses subordonnés, obéit à son tour au *Kral-Tchaçou*, roi du Temps. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la succession des saisons est ici symbolisé par le changement de place que les douze mois effectuent l'un après l'autre.

geonner. Au-dessous, on vit l'herbe reverdir et, au milieu d'elle, s'épanouissaient des boutons de primevères : c'était le printemps. Sous les branches des arbustes, on vit fleurir des violettes; toute la pelouse en bleuissait.

— Hâte-toi de les cueillir, Marouchka, s'écria Brézène, vite.

La belle orpheline, toute joyeuse, s'empressa d'en faire la cueillette, si bien qu'elle en ramassa un gros bouquet. Après avoir remercié poliment les Mois, gaie et heureuse, elle retourna en courant à la maison.

Grand fut l'étonnement de la marâtre et d'Hélène à la vue du bouquet de fleurs fraîches. Quand elles ouvrirent la porte pour recevoir Marouchka, toute la maison s'emplit du suave parfum des violettes.

— Tiens! où les as-tu donc cueillies? demanda Hélène.

— Là-haut, sous des arbrisseaux du mamelon de la montagne, répondit-elle.

Hélène s'empara aussitôt du bouquet; elle en savourait le parfum, les faisait sentir à sa mère, sans laisser une seule violette à Marouchka, sans même la remercier.

Le lendemain, comme Hélène se prélassait devant le poêle bien chauffé, il lui prit envie d'avoir des fraises. Elle fit appeler sa sœur et lui dit :

— Marouchka, cours vite dans la montagne pour me chercher des fraises; j'en veux de bien douces, bien mûres.

— Mon Dieu! a-t-on jamais ouï dire que les fraises mûrissent sous la neige?

— Veux-tu te taire, guenille de Cucendron? Point de répliques; si je n'ai pas mes fraises tout à l'heure, nous te ferons tuer, tiens-toi pour avertie.

Après cette menace d'Hélène, la marâtre saisit sa belle-fille, la poussa violemment dans la cour et ferma les portes au verrou.

La malheureuse orpheline, les yeux en larmes, avançait vers la montagne de la forêt. Les neiges étaient profondes et sans une trace humaine. Marouchka, connaissant déjà le chemin, ne s'égara plus, mais elle monta directement jusqu'à la cime de la montagne, où, tout autour d'un grand feu, elle vit assis les

louze Mois. Le grand Setchène occupait la plus haute place.

— Hommes de Dieu, permettez-moi de me chauffer à votre eu, l'hiver me fait trembler, fit-elle en s'approchant d'eux.

Le grand Setchène hocha la tête et demanda :

— Pourquoi viens-tu et que cherches-tu ici?

— Je viens chercher des fraises, répondit Marouchka.

— Nous sommes en plein hiver, les fraises ne croissent pas lans la neige, fit Setchène.

— Je le sais, dit tristement Marouchka, mais ma sœur Hélène et ma marâtre m'ordonnent de leur apporter des fraises, faute le quoi, elles me tueront. Je vous supplie, bons pâtres, indiquez-moi où je puis en trouver.

Le grand Setchène se leva de son siége, s'approcha du Mois qui était assis vis-à-vis de lui et, lui remettant un bâton, dit :

— Frère *Tchervène* (juin), prends la plus haute place.

Le mois de Tchervène alla se mettre sur la pierre qui occupait la place la plus élevée; il fit un geste du bâton au-dessus du feu, les flammes jaillirent vers le ciel. Dans un instant le dégel fit fondre les neiges, la terre se couvrit de verdure, les oiseaux se mirent à chanter, et des fleurs diverses s'épanouirent dans la forêt : c'était l'été. Sous les hêtres, il y avait une foule de petites étoiles blanches, comme si on les eût semées. A vue d'œil, ces petites étoiles se transformaient en autant de fraises, qui mûrissaient instantanément, de façon qu'avant que Marouchka eût le temps de se signer, elles couvrirent toute la clairière; on eût dit une mare de sang.

— Vite, vite, hâte-toi de faire ta cueillette, Marouchka, lui dit le mois Tchervène.

Toute joyeuse, elle se mit à les cueillir et en remplit son tablier. Après quoi, ayant poliment remercié les Mois, elle revint bien gaie à la maison.

Hélène et sa mère s'étonnèrent de voir Marouchka apporter des fraises. Elles coururent lui ouvrir la porte. Aussitôt qu'elle fut ouverte, on sentit l'arome des fraises parfumer toute la maison.

— Mais où les as-tu donc trouvées? demanda avec aigreur Hélène.

— Là, tout en haut, dans les montagnes, où l'on en trouve pas mal sous les hêtres.

Hélène s'appropria la totalité des fraises; elle en donna une partie à sa mère et dévora le reste sans avoir invité l'orpheline à y goûter.

Le troisième jour, rassasiée des fraises, Hélène eut envie de pommes rouges fraîchement cueillies, et dit :

— Marouchka, vite et lestement, va sur la montagne me chercher des pommes rouges.

— Mon Dieu, tu sais bien, sœur, que pendant l'hiver les pommiers restent sans feuilles ni fruits.

— Vilaine paresseuse, sus! et grimpe lestement sur la montagne, car si tu ne m'en apportes pas des pommes, entends-tu? nous te faisons tuer.

Comme d'habitude, la marâtre la saisit rudement, et, après l'avoir expulsée de la maison, ferma les portes au verrou.

L'orpheline, pleurant amèrement, s'enfonça dans la forêt du côté de la montagne. Les neiges étaient profondes et sans une trace humaine. Elle ne s'y égara point, mais se dirigea sans hésiter vers la cime de la montagne où flamboyait le grand feu entouré des douze Mois. Ils restaient immobiles sur leurs siéges et au plus haut point était assis le grand Setchène.

— Hommes de Dieu, laissez-moi me réchauffer auprès (votre feu, l'hiver me fait frissonner, disait-elle en s'approcha du feu.

Le grand Setchène hocha la tète et se mit à questionne fille :

— Pourquoi es-tu venue ici, et que cherches-tu?

— Je viens chercher des pommes rouges, répliqua Marouc

— Mais nous sommes en hiver, et ce n'est pas la saiso pommes rouges, fit observer le grand Setchène.

— Je ne l'ignore point, mais la sœur Hélène et la m m'ordonnent de leur apporter des pommes rouges de la tagne, sinon ell ~~e tueront.

Là-dessus le grand Setchène se leva de son siége pour aller rejoindre l'un des Mois, âgé déjà, auquel il remit le bâton, disant :

— Frère *Zaré* (septembre), monte à la place d'honneur.

Le mois de Zaré s'assit sur la pierre la plus élevée et fit un geste du bâton au-dessus du feu. Les flammes rejaillirent aussitôt en prenant une teinte rougeâtre. La neige disparut. Cependant les feuilles ne tenaient pas ferme à leurs arbres, elles tombaient l'une après l'autre, et, s'éparpillant çà et là emportées par une brise froide, jaunissaient le sol de la clairière. L'orpheline n'y voyait que fort peu de fleurs, celles de l'automne seulement, comme des turankas, des cariophylles roses. Dans les ravins, on apercevait quelques colchiques d'automne et sous les hêtres de hautes fougères ou des touffes de bruyères boréales.

Marouchka cherchait inutilement ses pommes rouges, lorsque, tout à coup, elle remarqua un pommier ayant, à une hauteur considérable et tout au milieu de ses branches, quelques pommes écarlates.

— Hâte-toi de les cueillir, Marouchka, cria le Mois d'une voix impérative.

La jeune fille, toute joyeuse, se mit à secouer le pommier; une pomme en tomba. Après une autre secousse, encore une s'en détacha pour rouler à ses pieds.

— Tu en as assez, reprit le Mois, dépêche-toi de rentrer à la maison.

L'orpheline obéit, et, après avoir ramassé les deux pommes et avoir remercié les Mois, elle rebroussa chemin gaiement.

Hélène s'étonna, la marâtre s'étonna aussi de voir Marouchka revenir avec des pommes. Elles coururent lui ouvrir la porte et recevoir les pommes qu'elle leur donna.

— Bah! comment as-tu fait pour en cueillir? demanda Hélène.

— Il en reste encore sur le pommier du sommet de la montagne, reprit Marouchka.

— Pourquoi donc n'en as-tu pas pris davantage? cria Hélène

courroucée. Tu en auras mangé quelques-unes chemin faisant, vilaine sotte!

— Non, bonne sœur, je n'y ai pas même goûté, fit Marouchka. La première fois que j'ai secoué le pommier, il n'en est tombé qu'une seule, et à la deuxième secousse, encore une pomme, et voilà tout. On ne m'a pas permis de secouer l'arbre davantage. Ils m'ont ordonné de revenir à la maison.

— Puisse Perun (1) te foudroyer! cria Hélène levant les mains pour frapper sa belle-sœur.

Marouchka n'eut que des larmes pour sa défense. Elle en appela au ciel, priant Dieu de la reprendre, plutôt que de la laisser mourir sous les coups de sa méchante belle-sœur et de sa marâtre. Elle se sauva dans la cuisine.

Hélène, friande de bons fruits, ajourna les persécutions et se mit à mordre dans la pomme qui lui parut si exquise qu'elle n'en avait jamais savouré de pareille. La marâtre était du même avis. Chacune ayant mangé sa pomme, elles désiraient en avoir d'autres.

— Sais-tu, maman, dit Hélène, donne-moi une pelisse, j'irai dans la montagne moi-même. Cette fainéante de Cucendron finirait par s'en gorger toute seule, chemin faisant. Je saurai bien trouver la montagne avec le pommier, et une fois là-bas, les pâtres auront beau crier, je ne lâcherai pas prise avant d'avoir secoué toutes les pommes.

Nonobstant les conseils de sa mère, Hélène endossa la pelisse, se coiffa d'un bonnet chaud et prit le chemin de la montagne. La mère, debout sur le seuil de la maison, suivit des yeux sa fille jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le lointain.

La neige couvrait tout; pas une empreinte de pieds humains à sa surface. Hélène rôda çà et là, elle s'égara longtemps; enfin voyant briller du feu au-dessus d'elle, elle s'y dirigea résolûment. Au bout de quelque temps elle atteignit le sommet de la montagne, où elle aperçut un feu flamboyant, et, tout autour sur douze blocs de pierre, les douze Mois assis. D'abord ell

(1) *Peroun* ou *Perkounas*, le dieu de la foudre chez les Slaves païens.

hésita, saisie de peur; puis, se ravisant, elle s'avança tout près du feu et y tendit ses mains pour les réchauffer. Elle ne demande pas aux Mois : « Puis-je ou non m'y chauffer? » Elle ne daigne même pas leur adresser une parole polie.

— Qu'est-ce qui t'amène ici, que cherches-tu? demanda d'une voix sévère le grand Setchène.

— Je n'ai pas de compte à te rendre, vieux barbu ; pourquoi veux-tu savoir où je vais? répondit fièrement Hélène en tournant le dos au feu et se dirigeant vers la forêt.

Le grand Setchène fronça le sourcil, et il fit un geste du bâton au-dessus de sa tête.

En un clin d'œil le ciel se couvrit de nuages, le feu baissa, la neige se mit à tomber à gros flocons, et un vent glacial se déchaîna en rugissant dans la montagne. Aux hurlements de cette épouvantable bourrasque Hélène mêlait des malédictions contre sa belle-sœur et contre Dieu. La chaleur de la pelisse ne suffit plus à réchauffer ses membres engourdis. Sa mère l'attend, elle regarde par la fenêtre, elle regarde du perron, sa fille ne paraît point. Les heures se passent les unes après les autres, Hélène ne revient pas.

« Se serait-elle donc affolée des pommes au point d'oublier la maison? Qu'y a-t-il? Il faut que j'aille la chercher moi-même. »

A ces mots, la mère se couvre les épaules d'une pelisse, la tête d'un capuchon et court à la recherche d'Hélène. Les neiges ont tout envahi, et nulle part on ne voit de traces de pieds humains. Aucune voix ne répond à ses cris réitérés. Pendant longtemps elle erra au hasard, la neige tombait en avalanches, la bise glaciale soufflait dans la montagne.

Marouchka avait déjà préparé le dîner, elle avait trait la vache, mais ni Hélène ni la marâtre n'arrivent. Voilà que la quenouille de l'orpheline est déjà pleine; l'ouvrage de la journée est achevé, la nuit s'assombrit, et elles ne rentrent pas.

« Serait-il arrivé quelque malheur? Ah mon Dieu! » se demanda l'excellente fille en ouvrant la fenêtre.

L'orage s'est calmé, le ciel rayonne d'étoiles, la neige brille de leur éclat, — nulle créature humaine à l'horizon. Marouchka

ferme tristement la fenêtre, elle se signe et prie Dieu pour sa sœur et sa mère. Le lendemain, elle les attend pour déjeuner, puis pour dîner, mais en vain; ni Hélène ni la marâtre ne revinrent. L'une et l'autre avaient gelé dans la montagne. L'héritage d'une maisonnette, d'une vache et d'un petit champ échut à la bonne Marouchka. Avec le temps un honnête fermier s'y trouva aussi, et ils vécurent heureux et tranquilles.

ALEX. CHODZKO.

II

OHNIVAK, OU L'OISEAU DU FEU

(TRADUIT D'ERBEN)

Un roi possédait un beau jardin. Maints arbres précieux s'y trouvaient, mais le plus remarquable était le pommier. Planté au milieu du jardin, tous les jours il donnait une pomme d'or; le matin, on voyait sa fleur s'épanouir, dans la journée le fruit grandissait, et avant l'entrée de la nuit il était déjà mûr. Le lendemain, c'était la même chose; cela recommençait toutes les vingt-quatre heures. Cependant, aucune pomme mûrie ne restait sur l'arbre jusqu'au lendemain; elles disparaissaient on ne savait où ni comment, ce qui affligeait beaucoup le roi.

Une fois donc, il appelle son fils aîné et lui dit :

— Cette nuit, tu iras, mon enfant, veiller au jardin; si réussis à savoir qui vole mes pommes d'or, je n'épargne point mes trésors et te récompenserai généreusement. Ou tu étais assez heureux pour t'emparer du voleur et l'am chez moi, je te donnerais la moitié de mon royaume.

Le jeune prince ceignit le glaive à son côté, prit son art (*samostrel*) sur l'épaule, s'approvisionna de plusieurs flèc

bonne trempe, et, à la chute du jour, se rendit au jardin pour observer. S'étant assis sous le pommier, le prince se sentit aussitôt une telle envie de dormir qu'il ne put s'en défendre; ses bras tombèrent sur le gazon, ses yeux se fermèrent, et il se plongea dans le sommeil comme dans une eau profonde, si bien qu'il dormit jusqu'à l'aube du jour.

Le lendemain, en se réveillant, il s'aperçut qu'il n'y avait plus de pomme sur l'arbre.

— Eh bien, demanda le roi, as-tu pris le voleur?

— Les voleurs ne sont pas venus, répondit le prince, mais la pomme a disparu d'elle-même.

Le roi hocha la tête et n'en voulait rien croire; puis, se tournant vers son autre fils, il lui dit :

— Cette nuit, tu iras à ton tour faire le guet, et je te récompenserai richement si tu attrapes le voleur.

Or, le frère puîné, après s'être armé convenablement, se rendit au jardin et veilla avec aussi peu de succès que son aîné. Il ne put résister à l'envie de dormir, et lorsqu'il se réveilla la pomme d'or ne se trouvait plus sur l'arbre.

Le lendemain, interrogé par le père sur les causes de la disparition de la pomme, il répliqua :

— Personne ne l'a volée, elle s'est perdue d'elle-même.

— Eh bien, mon cher petit, essaye à ton tour, dit le roi au plus jeune de ses fils. Bien que tu aies moins d'années et d'expérience que tes aînés, voyons si tu ne réussiras pas à veiller mieux qu'ils ne l'ont fait. Si tu veux, vas-y et que Dieu te soit en aide.

Vers le soir, à la tombée du jour, le cadet alla au jardin faire le guet. Il prit avec lui une épée, une arbalète, quelques flèches de bonne trempe et une peau de hérisson en guise de tablier. Après s'être assis sous le pommier, le jeune prince se couvrit les genoux de cette peau, dont le contact avec ses mains, pensait-il, l'empêcherait de s'endormir. En effet, le sommeil fut vaincu. A minuit, un *ohnivak* (oiseau du feu) descendit sur l'arbre et voulut en emporter la pomme, lorsque le prince cadet décocha une flèche de son arbalète. Le trait part et atteint

l'oiseau sous les ailes. L'Ohnivak s'envole, mais il est blessé, une de ses plumes se détache et tombe par terre, tandis que la pomme demeure cette fois intacte sur le pommier.

— As-tu attrapé le voleur? demanda le roi le lendemain.

— Pas tout à fait, répondit le cadet, mais nous l'aurons peut-être à son tour. En attendant, je tiens déjà un débris de ses oripeaux que voici, ajouta-t-il en remettant au roi la plume et en racontant tout ce qui s'était passé.

Le roi fut enchanté de la plume. Elle était si belle et si resplendissante que les galeries du château s'en trouvaient illuminées, au point qu'on n'avait plus besoin de les éclairer. Les officiers de la cour, comprenant toute l'importance de l'événement, assurèrent au roi que la plume ne pouvait appartenir qu'à l'oiseau Ohnivak, et qu'elle valait plus que toutes les richesses du trésor royal.

Dès lors l'oiseau Ohnivak ne hanta plus le jardin, et les pommes d'or n'en disparurent plus. Cependant le roi ne pensait qu'aux moyens de posséder l'oiseau merveilleux. Désespérant de l'obtenir jamais, accablé de tristesse, il restait des heures entières à méditer ; il souffrait, et sa santé s'altérait de jour en jour.

Une fois, il fit venir auprès de lui ses trois fils et leur dit :

— Chers enfants ! vous voyez combien je souffre ; mais, si je pouvais entendre chanter l'oiseau Ohnivak, ne fût-ce qu'une seule fois, je sais que je me débarrasserais aussitôt de ces affreux maux de cœur qui autrement finiront par me tuer. Si l'un d'entre vous apporte l'oiseau Ohnivak en vie et le fait chanter devant moi, je lui donnerai sur-le-champ la moitié de mes États et je le nommerai héritier de ma couronne.

Les frères se mirent aussitôt en route, après avoir pris congé de leur père. Pendant quelques jours ils voyagèrent ensemble, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un endroit de la forêt où le chemin se partageait en trois embranchements.

— Où aller? demanda l'aîné.

A quoi le deuxième frère répondit :

— Nous sommes trois et nous avons devant nous trois che-

mins, chacun de nous s'en choisira un. Par ce moyen, nous aurons plus de chance de trouver l'oiseau du feu, en le cherchant dans trois contrées différentes.

— Soit, mais quel chemin allons-nous prendre?

Le cadet leur dit :

— Je vous abandonne le choix. Pour ma part, je suivrai la direction que vous n'aurez pas prise.

Ainsi, les trois frères se choisirent chacun une direction à suivre au hasard. Ils convinrent aussi qu'une fois la mission accomplie ils reviendraient au point de départ. Comme signe de reconnaissance, ils coupèrent et plantèrent dans le sol trois branches d'arbre, celle qui prendrait racine devant indiquer que le frère qui l'avait plantée avait réussi à trouver l'oiseau du feu. En cas d'insuccès, elle se dessécherait.

Là-dessus, chacun ayant planté un rameau à côté de son chemin, partit. L'aîné chevaucha tout droit et ne s'arrêta que sur le sommet d'une montagne. Il y descendit de cheval, il laissa paître sa monture, et, s'étant assis dans les herbes, se mit à déjeuner.

Tout à coup il voit un renard au poil roux venir auprès de lui et parler le langage des hommes :

— Je te supplie, mon beau seigneur, disait le renard, donne-moi un peu de ce que tu manges là, j'ai faim.

Pour toute réponse, le prince aîné lui envoya une flèche de son arbalète. Le coup porta-t-il? On l'ignore. Toujours est-il que le renard disparut pour ne plus reparaître.

Le frère puîné, arrivé sans encombre au milieu d'une vaste prairie, y prenait aussi son repas. Il refusa pareillement d'en donner un morceau au renard affamé et tira dessus. Le renard disparut, comme la première fois.

Quant au prince cadet, sa route le conduisit au bord d'une rivière. Se sentant fatigué et l'estomac vide, il descendit de cheval et s'apprêta à déjeuner. Le renard roux vint aussi, s'approcha et lui dit :

— Je te prie, jeune seigneur, je te supplie de me donner de quoi apaiser ma faim.

Le prince lui jeta un morceau de viande fumée en l'encourageant dans ces termes :

— Approche-toi, n'aie pas peur, mon renard roux ! Je vois que tu as plus faim que moi ; pour aujourd'hui, nous aurons de quoi nous régaler l'un et l'autre.

Puis il partagea toutes ses provisions de bouche en deux parties égales, une pour lui-même et l'autre pour le pauvre renard roux.

Celui-ci, ayant mangé son soûl, dit :

— Tu m'as bien nourri, je te servirai bien aussi. Maintenant, remonte sur ton cheval et suis-moi. Si tu fais tout ce que je te conseillerai, l'oiseau du feu sera à toi.

Et il se mit à courir devant le cavalier, en lui frayant le chemin avec sa queue velue. Sous les coups de ce merveilleux balai, les montagnes s'aplanissaient, les ravins se comblaient et les eaux se couvraient de ponts.

Le prince cadet le suivait au galop. Il ne se sentit l'envie de s'arrêter que sous les remparts d'un château bâti en briques de cuivre.

— Tiens, ton oiseau du feu est dans ce castel, dit le renard. Vas-y juste à l'heure de midi. Alors les gardiens dormiront, tu passeras sans empêchement, mais surtout ne t'arrête nulle part. Dans le premier vestibule, tu trouveras douze oiseaux noirs dans des cages d'or ; dans le second vestibule, douze oiseaux d'or dans des cages en bois ; dans le troisième vestibule, tu trouveras l'oiseau du feu, Ohnivak, perché sur son juchoir, et, tout près de lui, deux cages, une en bois et l'autre en or. Ne l'enferme pas dans la cage d'or, mais dans celle de bois, autrement tu aurais à t'en repentir.

Le prince cadet alla au castel de cuivre et y trouva tout comme le renard roux le lui avait prédit. Après avoir traversé les deux salles, il aperçut dans la troisième l'oiseau du feu qui, perché sur le juchoir, avait l'air de dormir. Il était si beau, si beau, que le prince se sentit le cœur tressaillir d'aise. Il l'empoigne sans obstacle et l'enferme dans la cage de bois. Cependant, toute réflexion faite, il se dit : « Est-il convenable de mettre un oi-

seau si joli dans une cage si laide? L'oiseau Ohnivak doit avoir de droit sa cage d'or. » Là-dessus il le sortit de sa cage de bois et le mit dans celle d'or. A peine eut-il le temps de l'enfermer que voilà l'oiseau qui ouvre les yeux et pousse des cris si retentissants, si aigus que tous les oiseaux des deux premiers vestibules, se réveillant aussi et gazouillant à qui mieux mieux, donnent l'alarme aux gardes de la porte du château. On accourut aussitôt pour saisir le prince cadet et le conduire en présence du roi.

Le roi, fort en colère, lui dit :

— Voleur infâme! qui es-tu donc pour avoir osé te frayer un passage à travers mes sentinelles si nombreuses et me ravir mon oiseau Ohnivak?

— Je ne suis pas un voleur, répondit fièrement le prince; au contraire, je viens ici réclamer mon voleur que vous protégez. Dans les jardins de notre château royal, chez mon père, il y a un pommier aux pommes d'or. Tous les matins il produit d'abord une fleur, puis un fruit qui grandit pendant le jour et mûrit après le coucher du soleil. Or, ton oiseau Ohnivak nous dérobait une à une toutes nos pommes d'or pendant la nuit. Je l'ai blessé sans pouvoir l'attraper, et mon père en a ressenti une douleur si poignante qu'il en est malade et dépérit à vue d'œil. Le seul remède capable de rendre la santé au roi est de lui faire entendre le ramage de cet oiseau du feu. C'est pourquoi je supplie Votre Majesté de me le donner à moi.

— Tu peux l'obtenir, fit le roi, mais à condition que tu m'amèneras ici le cheval *Zlato-hrivak* (à la crinière d'or).

Là-dessus il congédia le prince les mains vides.

— Pourquoi donc ne m'as-tu pas obéi, pourquoi as-tu pris la cage d'or? dit le renard roux au prince désolé de l'insuccès de l'expédition.

— J'avoue que c'est bien ma faute, je m'en repens, répondit le prince. Mais ne me punis pas de ta colère, j'ai besoin de tes conseils : dis-moi comment faire pour trouver le Zlato-hrivak, cheval à la crinière d'or?

— Je sais comment il faut s'y prendre, répondit le renard

roux, et je t'aiderai encore une fois. Monte sur ton cheval, suis-moi et obéis.

Cela dit, le renard se mit à précéder son cavalier en lui frayant le chemin avec sa queue velue. Le prince le suivit au galop jusqu'à ce qu'il fût arrivé au pied d'un castel d'argent.

— Vois-tu ce château? Le cheval à la crinière d'or s'y trouve, fit le renard, il faut que tu y ailles à midi précis. Les sentinelles dormiront et tu passeras sain et sauf, mais ne t'arrête nulle part. Tu trouveras trois écuries : dans la première stationnent douze chevaux noirs aux brides d'or; dans la deuxième, douze chevaux blancs aux brides noires; enfin, dans la troisième, tu apercevras le cheval Zlato-hrivak, tranquille et debout devant sa mangeoire. Près de lui, sur les parois de l'écurie, tu verras suspendues deux brides, une d'or et une de cuir noir. Garde-toi bien de toucher à la première, laisse-la où elle est sans y toucher. Tu prendras la bride de cuir, car autrement tu aurais à t'en repentir.

Le prince cadet se hâta de pénétrer dans l'intérieur du château, où il trouva tout ce dont le renard roux lui avait parlé. Dans la troisième écurie, le cheval à la crinière d'or, debout, dévorait du feu qui flamboyait au milieu d'une auge d'argent.

Le cheval était si beau, que le prince ne pouvait en détacher les yeux. Il décrocha lestement la bride de cuir noir et l'ajusta sur la tête du cheval Zlato-hrivak. Celui-ci s'y prêta volontiers, il était doux et docile comme un agneau. Le prince contemplait avec admiration et convoitise les pierreries dont brillait la magnifique bride d'or appendue à la muraille. Il se disait : « Comment souffrir qu'un coursier comme Zlato-hrivak soit bridé avec ces vilaines rênes en cuir noir? Voilà une bride qui lui irait à merveille et qui, au fait, lui appartient de droit. »

Il arracha donc de la tête du cheval les cuirs noirs et leur substitua la bride ornée de pierres précieuses. Alors, le cheval ayant senti le changement se mit aussitôt à piaffer et à hennir. Tous les autres chevaux répondirent par un tonnerre de hennissements. La garde, réveillée par ce bruit, accourut, saisit le prince et le conduisit auprès du roi.

— Voleur que tu es ! s'écria le prince tout courroucé. As-tu donc osé tromper la surveillance de mes gardes nombreuses, et mettre la main sur mon coursier à la crinière d'or ! C'est infâme !

— Je ne suis rien moins que voleur, répondit fièrement le prince cadet. C'est bien malgré moi que je viens ici, mais j'ai d le faire.

Là-dessus il lui raconta toutes les circonstances de sa mésaventure au château de cuivre, ajoutant qu'il lui serait impossible d'obtenir l'oiseau du feu si ce n'est en échange du cheval Zlato-hrivak.

— Votre Majesté m'en fera cadeau, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

— Volontiers, répondit le roi du château d'argent, pourvu que, toi aussi, tu m'amènes la vierge Zlato-Vlaska (aux cheveux d'or) qui habite le château d'or, dans la mer Noire.

Le renard attendait dans la forêt le retour du prince, et lorsqu'il le vit revenir sans cheval, il lui dit avec colère :

— Ne t'ai-je donc pas recommandé de ne pas toucher à la bride d'or et de te contenter de la bride en cuir noir ? C'est vraiment perdre son temps que de protéger des ingrats comme toi ; impossible de te faire entendre raison.

— Ne te fâche point, répondit le prince cadet. J'avoue que j'ai eu tort de ne pas obéir à tes ordres, comme je l'aurais dû ; mais veuille bien me venir en aide dans ma détresse.

— Eh bien ! soit, mais ce sera très-certainement pour la dernière fois. Si tu m'obéis, tu pourras encore réparer tout ce que tu as gâté par ton imprudence. Monte sur ton cheval et suis-moi pas à pas. En route !

Le renard se mit à précéder le cavalier en lui frayant le chemin avec sa queue velue, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les côtes de la mer Noire.

— Ce châtead que tu vois là-bas, dit le renard, est le siége du royaume de la souveraine des Eaux. Elle a trois filles, dont la cadette porte le nom de Zlato-Vlaska, *Vierge aux cheveux d'or*. Tu iras d'abord demander à la souveraine qu'elle te donne en mariage une de ses filles. Si ta demande est agréée,

prends celle des princesses qui sera vêtue le plus modestement.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La souveraine le reçut avec bienveillance, et, lorsqu'il lui eut déclaré le but de son voyage, elle le conduisit dans une salle où ses trois filles étaient occupées à filer.

Elles se ressemblaient entre elles au point que personne au monde n'aurait pu reconnaître ou distinguer l'une de l'autre, et elles étaient si merveilleusement belles que c'est à peine si le jeune prince osait respirer en voyant leurs beaux yeux. La chevelure de chacune était soigneusement cachée sous les plis d'une voilette, afin qu'on n'en pût voir la couleur. Chacune d'elles était mise d'une façon différente. L'une portait la robe et le fichu brodés d'or, et sa quenouille était aussi d'or. L'autre, vêtue d'une robe et d'un fichu brodés en argent, tenait une quenouille d'argent massif. Enfin, la troisième, à la robe et au fichu resplendissants de blancheur, mais sans aucun ornement ni broderies, filait sur une quenouille de bois.

La souveraine ayant proposé au prince de choisir selon son goût, il désigna du doigt la vierge vêtue de blanc et dit :

— Donne-moi celle-là pour femme.

— Vraiment! s'écria la souveraine, je m'aperçois que tu as été renseigné d'avance par quelqu'un. Mais attendons encore; nous nous reverrons demain.

Le jeune prince ne put fermer l'œil pendant toute la nuit. Il se torturait l'esprit en se demandant : « Comment faire pour ne pas me tromper? » Le lendemain, à l'aube du jour, il était déjà aux portes du château. A peine entré, voilà que, on ne sait trop d'où ni comment, la vierge vêtue de blanc, celle d'hier, la Zlato-Vlaska en personne, vint à sa rencontre et lui dit :

— Si tu veux me reconnaître aujourd'hui, fais bien attention et choisis la princesse autour de laquelle tu verras voltiger une petite mouche.

A ces mots, elle disparut.

Après midi, la souveraine conduisit le prince dans une salle où se trouvaient les trois vierges, ses filles, et lui dit :

— Si, parmi les princesses, tu reconnais celle que tu as choisie hier, elle sera à toi, sinon tu es mort!

Les jeunes filles, debout l'une à côté de l'autre, se ressemblaient à s'y méprendre, toutes les trois vêtues avec luxe et élégance, toutes les trois ayant de magnifiques chevelures d'or dont la richesse et l'éclat éblouissaient les yeux du prince cadet.

Il lui fallut quelque temps pour dessiller ses yeux et voir plus distinctement. Ce ne fut qu'alors qu'il put remarquer une petite mouche voltigeant en l'air, tout autour d'une des princesses.

— Voici la vierge qui m'appartient, s'écria-t-il, et que j'ai choisie hier!

La souveraine, étonnée de ce qu'il avait deviné juste, dit :

— C'est vrai, et pourtant tu ne l'auras pas encore, à moins de subir une nouvelle épreuve, que je te proposerai demain.

En effet, le jour suivant, de la fenêtre du château, la souveraine lui indiqua un grand vivier au bas des forêts lointaines, et, lui donnant un tout petit tamis d'or, dit :

— Tiens, si avec ce tamis, avant la tombée du jour, tu épuises toutes les eaux de ce vivier jusqu'au fond, je te donnerai ma fille aux cheveux d'or; mais si tu ne réussis pas, tu es mort.

Le prince prit le tamis et se dirigea vers le vivier. Pour essayer, il y plongea le tamis et l'en retira tout plein d'eau, qu'il vit aussitôt filtrer à travers et fuir de manière à ne pas laisser dedans une seule goutte.

Que faire? Il s'assit sur la rampe de l'écluse et, le tamis à ses côtés, il pensait aux moyens de s'en tirer.

— Pourquoi es-tu si triste? demanda la vierge vêtue de blanc, arrivant on ne sait d'où, ni comment.

— Je n'ai pas trop de raisons de me réjouir, répondit le prince cadet, je vois que je ne t'aurai pas. Ta mère vient de m'imposer une tâche dont il m'est impossible de m'acquitter.

— Allons, du courage et plus de chagrin. Tout cela s'arrangera.

Là-dessus, elle prit le tamis et le jeta au milieu du vivier. A l'instant même, l'eau se mit à bouillonner sur toute la surface de la piscine, des vapeurs ténébreuses s'en élevaient et retombaient sur la terre en brouillards si épais qu'à la distance de trois pas l'œil ne pouvait rien distinguer. Le prince entendait quelque chose retentir comme le pas d'un cheval. Il se détourne et que voit-il? son renard roux et son cheval arrivant à bride abattue.

— Hâte-toi, dit le renard, enlève la vierge et en route! Il n'y a pas un moment à perdre!

Le coursier volait comme un dard lancé dans l'espace et parcourait en sens contraire le chemin que nous avons vu ouvert et aplani grâce à la queue balayeuse du renard roux. Celui-ci suivait les fugitifs, et sa queue velue produisait merveilles sur merveilles pour défaire ce qu'elle avait fait. Elle détruisait les ponts, ouvrait les ravins et redressait les monts, puis les rétablissait tous dans leur état primitif. Le prince cadet se réjouissait de voir dans ses bras la vierge aux cheveux d'or. Néanmoins il éprouvait du chagrin à l'idée qu'il lui fallait renoncer au bonheur de l'épouser, et que, dans quelques heures, il devait l'abandonner entre les mains du roi au château d'argent! Plus il en approchait et plus il devenait triste et chagrin.

Le renard s'en aperçut et dit :

— Il paraît que tu n'aimerais pas beaucoup à changer ta belle Zlato-Vlaska contre le cheval à la crinière d'or, n'est-ce pas? Je t'ai aidé déjà en maintes occasions et je ne t'abandonnerai pas cette fois-ci.

A ces paroles, le renard fit une culbute en sautant par-dessus une souche renversée dans la forêt; et voilà qu'en guise du renard surgit une jeune fille semblable à la princesse aux cheveux d'or.

— Tu laisseras dans la forêt, dit au prince la vierge improvisée, ta véritable fiancée et tu me prendras avec toi pour m'offrir au roi du château d'argent, en échange du cheval Zlatohrivak. Par ce moyen, tu pourras le monter et revenir ici pour t'enfuir avec celle que tu aimes.

Le souverain du castel d'argent reçut avec beaucoup de joie la soi-disant Zlato-Vlaska et, sans aucune difficulté, remit au prince et le cheval à la crinière d'or et la bride précieuse. On s'occupa tout de suite des préparatifs de la fête nuptiale ; elle fut des plus somptueuses, des plus brillantes, et tous les seigneurs du royaume y furent conviés.

Vers la fin des réjouissances, tout le monde étant ivre de vin et de joie, le roi demanda aux seigneurs leur avis sur la beauté de sa fiancée.

— Elle est fort belle, répondit quelqu'un, on ne peut plus belle, seulement elle a les yeux d'un renard.

Ce mot fut à peine prononcé que la fiancée royale se transforma en ce qu'elle était réellement, en un renard roux qui, d'un élan vigoureux, enjamba le seuil de la porte, bondit et disparut pour rejoindre le prince qui s'enfuyait déjà et derrière lequel le roux, à coups de sa queue poilue, renversait les ponts, rouvrait les précipices et rehaussait les montagnes naguère aplanies.

C'était une besogne bien rude, bien longue pour le bon renard. Aussi n'atteignit-il les fugitifs qu'au moment où ils se trouvaient au bord de la même rivière près laquelle le renard avait rencontré le prince cadet pour la première fois.

Le renard dit :

— Te voilà donc en possession de l'oiseau du feu, et tu possèdes plus que tu n'as désiré. Dès lors, tu peux te passer de mon secours. Retourne heureusement à la maison paternelle et, chemin faisant, ne t'arrête nulle part, sans quoi il pourrait t'arriver quelque malheur.

A ces mots, le renard roux disparut.

Le prince poursuivit sans encombre son voyage, tenant à la main la cage d'or avec l'oiseau du feu. A ses côtés, la belle Zlato-Vlaska montait le cheval à la crinière d'or, à la bride ornée de pierres précieuses. Arrivé à l'endroit où la route se partage en trois embranchements et où il avait jadis quitté ses frères, il courut inspecter les rameaux qu'il y avait plantés en signe de reconnaissance. Les deux branches de ses frères étaient

desséchées, tandis que la sienne avait pris les proportions d'un bel arbre qui déployait au loin ses branches touffues.

Enchanté de cette preuve nouvelle de la faveur divine, il se sentit l'envie de prendre du repos à l'ombre de son arbre. Après donc être descendu de cheval et avoir aidé la princesse à en faire autant, il attacha à une branche les deux chevaux et y suspendit la cage d'or avec l'oiseau Ohnivak.

Quelques moments après, ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Sur ces entrefaites, arrivent les deux frères par des chemins différents : ils étaient l'un et l'autre les mains vides. Et que voient-ils? leurs rameaux desséchés. Celui du cadet, devenu un magnifique arbre, projetait une ombre spacieuse sur l'heureux jeune homme, endormi à côté de la vierge aux cheveux d'or; enfin, le cheval Zlato-hrivak et l'oiseau du feu dans une cage resplendissante de pierreries.

Des pensées criminelles couvaient dans le cœur des frères aînés. Ils se disaient tout bas :

« C'en est fait de nous, le cadet recevra, du vivant de notre père, la moitié du royaume, et, après sa mort, lui succédera au trône. Ne ferions-nous pas mieux de l'égorger à l'instant même? Tu prendras pour ton lot la vierge aux cheveux d'or; moi, je porterai l'oiseau chez le roi, pour qu'il lui chante. Quant au royaume, nous nous le partagerons en deux moitiés égales. »

Le fratricide fut accompli. Après avoir dépecé en plusieurs lambeaux le cadavre, ils s'assurèrent par leurs menaces du silence de la vierge Zlato-Vlaska, lui disant qu'ils la feraient mourir si elle les trahissait ou leur désobéissait. Arrivés à la maison, ils renvoyèrent le cheval à la crinière d'or aux écuries de marbre, placèrent la cage avec l'oiseau Ohnivak dans la salle où gisait le roi malade, et firent donner à la princesse Zlato-Vlaska une belle chambre avec plusieurs demoiselles pour la servir.

Le roi leur père, vieilli et accablé de souffrances, après avoir contemplé l'oiseau du feu, demanda des nouvelles de son fils cadet. Les aînés répondirent :

— Nous n'avons rien entendu dire de lui, il aura probablement péri quelque part.

Le vieillard s'en affligea beaucoup. L'oiseau du feu ne voulait point chanter. Le cheval à la crinière d'or demeurait triste et la tête baissée. Enfin, la vierge Zlato-Vlaska gardait le silence, comme si elle fût née muette. Elle ne peignait point ses beaux cheveux d'or et ne faisait que pleurer sans cesse.

Or, tandis que le cadavre du prince cadet, haché en lambeaux, gisait dans la forêt, le renard roux y arrive. Il commence par réunir et rajuster les membres disséminés de l'innocente victime. Il voudrait bien les ressusciter, mais comment y parvenir? Tout à coup il voit un vieux corbeau, accompagné de deux petits, planer au-dessus du corps. Le renard se blottit derrière une touffe de broussailles. Un jeune corbeau s'abat sur le cadavre pour le dévorer. Le renard saisit l'oiseau par une aile, et fait semblant de vouloir l'étrangler. Le vieux corbeau, agité par la peur et par l'amour paternel, se perche sur la branche d'un arbre voisin et pousse des croassements qui voulaient dire :

— Laisse-le, épargne mon pauvre petit nourrisson; il ne t'a fait aucun mal, aucune impolitesse, lâche-le, et je te rendrai service au besoin!

— C'est précisément ce que je désire moi-même, répondit le renard roux. Traitons : si de la mer Noire tu m'apportes ici de l'eau de la vie et de l'eau de la mort, je te rendrai ton oiselet sain et sauf.

Le vieux corbeau promit d'apporter les eaux merveilleuses et aussitôt prit l'essor.

Après une absence de trois jours et trois nuits, le corbeau revint avec deux vessies pleines, l'une d'eau de la vie et l'autre d'eau de la mort. Le renard roux, aussitôt après les avoir reçues, écartela le petit corbeau à titre d'essai. Puis, ayant réuni les deux moitiés, il les arrosa d'abord avec quelques gouttes d'eau de la mort et, dans un clin d'œil, les chairs se réunirent ensemble de manière à ne faire qu'un seul oiseau. Il l'aspergea ensuite avec de l'eau de la vie, et le jeune corbeau,

ressuscité, déploya ses ailes et s'envola pour rejoindre les siens.

La même opération faite sur le corps inanimé du prince produisit le même effet. Les membres disjoints se réunirent aussitôt qu'ils eurent été arrosés avec de l'eau de la mort. On ne pouvait même y apercevoir aucune trace de cicatrice. L'eau de la vie à peine répandue sur le corps ainsi restauré, le prince se réveilla et s'écria :

— Ah! que j'ai bien dormi!

— Je le crois bien, répondit le renard roux, tu as dormi d'un sommeil éternel, dont tu ne te serais jamais relevé si je ne t'avais éveillé; jeune étourdi, ne t'ai-je donc pas ordonné de ne t'arrêter nulle part avant de rentrer à la maison paternelle?

Là-dessus, le renard lui raconta tous les détails du crime de ses frères. Puis, après lui avoir donné les vêtements d'un paysan et l'avoir reconduit jusqu'aux extrémités de la forêt, tout près du château royal, l'animal protecteur prit congé du jeune homme et disparut.

Le prince cadet, sous son déguisement, ne fut pas reconnu par les gens du château, qui acceptèrent sa proposition d'y servir en qualité de valet d'écurie. Une fois il entendit les deux palefreniers, en conversation, se plaindre de ce que le cheval à la crinière d'or refusait toute espèce de nourriture.

— Quel dommage! disaient-ils; ce bel étalon crèvera de faim, il baisse la tête et ne veut rien manger.

— Donnez-lui, fit le prince déguisé, de la paille de pois (*grohovina*), et je parie qu'il en mangera.

— Comment peux-tu le croire? Nos rosses de chevaux de labour ne voudraient pas toucher à une pitance aussi mesquine que celle que tu proposes à ce noble coursier.

Pour toute réponse, le prince alla chercher une botte de paille de pois, la jeta devant le Zlato-hrivak, dans son auge de marbre, passa doucement la main sur sa crinière et lui dit :

— Plus de tristesse, mon destrier à la crinière d'or!

Le cheval, reconnaissant la voix du maître, hennit joyeusement et se mit à dévorer avec avidité la paille de pois.

Cette nouvelle s'ébruita d'un bout du château à l'autre. Le roi malade apprit qu'un de ses valets d'écurie avait réussi à guérir le cheval merveilleux. Il le fit appeler et lui dit :

— J'ai entendu dire que tu as su trouver le moyen de faire manger Zlato-hrivak. Ne pourrais-tu pas aussi essayer de rendre son ramage à mon oiseau du feu? Va le voir de près; il est bien triste, il baisse les ailes et ne veut rien manger ni boire. Ah! s'il se meurt, moi aussi je mourrai certainement.

— Votre Majesté peut être sûre et certaine que l'oiseau ne mourra pas, répondit-il, seulement veuillez ordonner qu'on lui donne des bourriers d'orge; il en mangera volontiers et aussitôt se mettra à gazouiller.

Le roi ordonna d'en apporter. Le prince déguisé, ayant mis une poignée de bourriers d'orge dans la cage d'Ohnivak, le caressa et lui dit :

— Point de tristesse, mon oiseau du feu!

Ohnivak, reconnaissant la voix de son maître, se secoua, fit briller ses plumes d'un éclat inaccoutumé, se mit à sautiller dans sa cage, à becqueter les bourriers et à chanter si délicieusement, que le roi se sentit soulagé, tout d'emblée, comme si on lui eût ôté une pierre qui pesait sur son cœur. Au deuxième chant de l'oiseau du feu, le roi se leva sur son séant et embrassa le prince déguisé en lui disant :

— Maintenant, dis-moi comment soulager cette belle vierge aux cheveux d'or, que mes fils ont amenée avec eux. Elle ne dit rien, ne peigne pas sa chevelure dorée et ne fait que pleurer nuit et jour.

— Si Votre Majesté daigne me permettre d'aller la voir et de lui adresser quelques paroles, j'espère qu'elle aussi redeviendra gaie et heureuse.

Le roi le conduisit lui-même dans la chambre de la belle éplorée. Le prince déguisé, la prenant par la main, lui dit :

— Voyons un peu, chère fiancée, à quoi bon ces larmes et cette tristesse?

La vierge reconnut incontinent le prince cadet, et, poussant un cri de bonheur, se jeta dans ses bras, au grand étonnement

du roi, qui ne pouvait s'expliquer comment un valet d'écurie osait la nommer « chère fiancée ».

Le prince dit au roi :

— Tu ne me reconnais pas? Comment, toi mon père et souverain, tu ne reconnais pas ton fils cadet? Ce n'est aucun de mes frères, c'est bien moi-même qui ai conquis et l'oiseau du feu, et le cheval à la crinière d'or, et la vierge à la chevelure d'or.

Ici, il raconta au père tout ce qui était arrivé. Zlato-Vlaska, à son tour, ajouta que les assassins lui avaient défendu d'en parler, sous peine de mort. Les frères coupables, qui étaient présents, frissonnaient de peur comme les feuilles du tremble au souffle du vent. Le roi, indigné de leur forfait, ordonna de les exécuter incontinent. Peu de temps après, le prince cadet épousa la belle aux cheveux d'or avec une moitié du royaume pour dot du vivant de son père, et, après la mort de celui-ci, il régna à son tour.

ALEX. CHODZKO (1).

III

SZVANDA, LE JOUEUR DE CORNEMUSE.

C'en est fait d'elle, c'en est fait de cette bonne et aimable musique bohème qui jaillissait du fond du cœur et qui pénétrait et charmait toutes les âmes. C'en est fait de cette musique gaie ou souffrante et qui, partout où elle se faisait entendre, enthousiasmait la foule, forçait toutes les bouches à pousser des cris d'allégresse, tous les pieds à danser, tous les yeux à pleurer!

Et ce qui l'a tuée, ce sont ces violons criards, ces flûtes sifflotantes, ces trompettes rauques qui remplissent nos villages

(1) Voir les *Contes des paysans et des pâtres slaves*, par A. Chodzko. Paris, Hachette.

de tout leur tumulte, depuis que l'opéra allemand, italien ou français a réduit au silence la muse naïve de la Bohême. Ce sont ces grandes machines appelées pianos qui ne laissent pas un coin tranquille au sein même de la famille; ce sont ces instruments de torture appelés orgues de Barbarie qui, dans les villes, villages et hameaux, assassinent sans pitié les malheureux passants.

Il n'en était pas de même autrefois, quand un véritable joueur de cornemuse, par un beau jour d'été, avait pris place au milieu du marché du village, sous un vieux tilleul, au-dessous de l'image de la sainte Vierge, quand il commençait à faire sortir de sa cornemuse les plus joyeuses et les plus folles chansons. Il les entremêlait de bons mots et de drôleries, il vous racontait mainte histoire au sujet du vieux Bohémien habile en toutes sortes de ruses et qui savait, entre autres, comment on peut chasser d'une maison les rats qui s'y sont glissés, employant une baguette magique. Et il ajoutait que cette baguette n'était qu'un simple bâton dont on devait se servir comme on s'en sert d'ordinaire.

Alors existait encore en Bohême une véritable et bonne musique, et ceux qui en faisaient étaient de bons et vrais musiciens.

Un nom vit encore dans la mémoire du peuple tchèque, comme un joyeux souvenir d'hier, bien que plus de deux siècles nous séparent déjà de l'époque où celui qui le portait parcourait le pays; c'était, en effet, un franc musicien bohême, et l'un des plus estimés! C'est le nom de Szvanda, le roi des joueurs de cornemuse.

D'où venait cet homme étrange? personne ne le savait, et les plus savantes recherches ne parviendront jamais à découvrir son origine. Les registres de baptême n'en disent pas un mot, et l'on ne sait pas même si le personnage, qui s'appelait ou que plutôt le peuple appelait Szvanda, portait en effet ce nom. Ce n'était peut-être qu'un sobriquet, — Szvanda veut dire, en langage du peuple : « farce » — que le peuple imposait à ce joueur de cornemuse, le plus joyeux de tous, à cause de sa gaieté et de son humeur incomparable.



C'était donc par une belle matinée d'été : Szvanda, ce petit homme aux larges épaules, aux cheveux longs, noirs et embrouillés, aux yeux noirs et étin-

Château de Krumlov.

celants comme deux charbons ardents, au nez un peu aquilin et aux jambes un peu tortues, était là et jouait au milieu du marché de Strakonitz, ainsi que dans tous les villages du bassin de la Votava. Sa gloire remplissait tout le pays, de la Szumava jusqu'à la Moravie, de Kroumlov à Jiczin, du Blanik, où dorment les chevaliers ensorcelés, jusqu'aux monts des Géants, où le vieux Krkonosz (esprit de ces montagnes) fait un vacarme effroyable. C'est à lui qu'avait trait le proverbe :

« Od Strakonice dudy,
« Zneji po svétě vsudy. »

qui veut dire : « La cornemuse de Strakonice est connue partout. » Et c'était une vraie vérité, car aucune foire, aucune kermesse, aucune noce ou fête de baptême ne se passait sans qu'il y fût présent, ou du moins — comme il ne pouvait pas être partout à la fois — sans que l'on eût désiré qu'il y fût. Eût-il eu une centaine de jambes, il lui aurait été encore impossible de se transporter partout où on l'attendait avec impatience ; eût-il pu même diviser sa personne, ainsi que sa cornemuse, en cent parties diverses, il n'aurait pas pu non plus satisfaire tous les désirs. Des députations solennelles, de près et de loin, venaient pour s'assurer de sa présence soit à un pèlerinage, soit à une mascarade de carnaval. On le reconduisait à cheval ou en voiture; les habitants des villages et des villes allaient au grand complet à sa rencontre pour le saluer à son arrivée. Mais, lorsque enfin cet homme étrange, que l'on attendait avec impatience, était une fois là et lorsque, après avoir salué cordialement tout le monde d'un « *pozdrav pan buh* » (bonjour), il s'était assis sous un arbre quelconque du village, ou — ce qu'il aimait le mieux — sur un banc dans un cabaret, tout près du tonneau d'où la cabaretière tirait précisément de la bière fraîche, et lorsqu'il avait enfin gonflé de son souffle le sac de sa cornemuse ornée de rubans et de colifichets de toute espèce, alors le silence se faisait comme par enchantement, et quand il faisait résonner son instrument, d'abord tout bas et légèrement, comme s'il eût voulu reproduire les

pleurs d'une âme abandonnée dans la solitude et ensuite nettement et plus rapidement, comme si une douce consolation venait subitement d'apaiser cette âme souffrante, alors le silence était parfait. On aurait pu entendre tomber un grain de poussière, et l'oreille ne saisissait que les battements accélérés des cœurs des jeunes filles. Et lorsqu'enfin son œil pénétrant s'allumait et que les sons de ce chant consolateur, gagnant en force et en rapidité, se changeaient en ravissantes mesures de gaieté se succédant sans relâche, puisqu'il redoublait ses efforts et faisait retentir puissamment tous les soufflets, alors on entendait une bruyante harmonie d'une allégresse incomparable où l'on aurait cru distinguer toutes sortes de cris joyeux mêlés de vacarme et de bruit, formant un accord enivrant, un vrai bouquet de folles joies. Le silence cédait la place à un enthousiasme sans pareil; des cris d'allégresse retentissaient, toutes les jambes éprouvaient un besoin irrésistible de voyager; l'enfant et le vieillard, le garçon et la fille, l'homme et la femme, tous commençaient à danser d'une façon singulière, à tournoyer comme des toupies; les casquettes s'envolaient, les jupons pirouettaient et les piétinements infatigables faisaient trembler le sol. On ne s'inquiétait nullement de l'approche de la nuit. Le soleil et la lune perdaient leur autorité là où Szvanda voulait bien faire résonner sa cornemuse. Or, s'il avait une fois commencé à jouer, il ne cessait pas si vite. Il arrivait souvent qu'il jouait des semaines durant. Ce qui l'inspirait le plus, c'était particulièrement les beaux yeux des jeunes filles, dont la puissance sur lui était absolue. Mais la cruche placée à côté de lui, sur la même banquette, ne devait jamais être vide. S'il faisait une interruption, ce n'était pas pour se reposer seulement, c'était plutôt pour raconter quelque histoire amusante. Il accompagnait son récit de toutes sortes de sons de voix les plus grotesques tirés de la cornemuse, et les jeunes gens ainsi que les vieillards riaient à la folie, à n'en pouvoir plus, jusqu'à ce qu'une colique affreuse commençât à leur causer de fortes douleurs, auxquelles ils ne pouvaient se soustraire qu'en recommençant de plus belle leur danse effrénée.

Il est évident que, dans de pareilles circonstances, mon ami Szvanda ne manquait jamais de rien. Lorsqu'il faisait son apparition quelque part, tout le monde se pressait autour de lui, on lui servait les meilleurs gâteaux, les viandes les plus exquises, et les garçons prenaient soin que la cruche, à laquelle il tenait beaucoup, en vrai musicien, ne fût jamais vide. Mais ce n'était pas tout : des pièces blanches tombaient en abondance dans son chapeau et le remplissaient souvent jusqu'aux bords. Et s'il eût été un peu moins musicien, mais en revanche un peu plus économe, il lui aurait été très-facile de s'acheter la plus belle terre sur les bords de la Votava, ainsi qu'une belle maison dans la ville royale de Strakonitz. Après une courte carrière de musicien, carrière aussi glorieuse que profitable, il aurait pu se reposer sur ses lauriers et sur le reste de son argent comptant. Cependant, ce fut précisément ce que notre ami Szvanda ne pouvait ni ne voulait pas faire, et les blanches pièces n'avaient pas plus de valeur pour lui que la blanche écaille des poissons.

« Qu'importe l'argent à un musicien bohême! » avait-il l'habitude de répéter. « S'il en a besoin, eh bien! qu'il souffle dans sa cornemuse, et les pièces vont tomber comme la grêle pendant une tempête! Celui qui amuse les gens pour de l'argent n'est qu'un esclave! Quant à moi, je n'aime à amuser les autres que parce que cela me fait plaisir aussi, et puis je ne veux obéir à personne qu'à moi seul; que le diable m'emporte! »

Et il ne le disait pas seulement, il le faisait en effet ainsi : lorsqu'il avait, à son idée, joué déjà assez longtemps, et raconté aux gens bon nombre de drôles d'anecdotes, il faisait tout à coup sortir de sa cornemuse un son grésillonant, se levait et disait : « *Uz dost* » (c'est assez), puis il s'en allait chercher une compagnie joyeuse pour jouir de tous les plaisirs que lui pouvaient procurer le jeu, la bière et les beaux yeux des jeunes filles. S'il reparaissait de nouveau, après quelque temps de disparition complète, on pouvait être bien sûr que sa poche était absolument vide.

Il en fut ainsi lorsque, après une longue disparition, il arriva tout à coup au village de Mokrzan. C'était précisément en hiver,

en plein carnaval. La gaieté régnait au village. On tirait des coups de pistolet et on ébranlait l'air des cris répétés et prolongés de « *Juche zenuska,* » vive la mariée ! Les cloches sonnaient, et un joueur de tambour tout courbé, accompagné d'un violoniste boîteux et d'un fifre aveugle, faisaient un tapage à casser la tête, lequel passait pour une musique. C'était la noce de la fille unique du juge du village, laquelle épousait un jeune paysan de Szumava. Le cortége, précédé par les trois musiciens désignés ci-dessus et entouré d'un groupe de jeunes gens à cheval qui tiraient des coups de pistolet, revenait précisément de l'église. Lorsqu'on aperçut notre ami Szvanda, la joie ne fut pas moins grande que l'étonnement. Depuis quelques semaines on avait envoyé des messagers pour chercher partout le célèbre joueur de cornemuse, et tout à coup il apparaissait là comme s'il venait de tomber du ciel ! On l'entoura, on se l'arrachait. Les trois artistes ou soi-disant tels disparurent bien vite. On le porta dans un cabaret avec une joie sans pareille et des cris d'allégresse comme si l'on avait accueilli le roi lui-même. Une longue table était déjà préparée, des viandes de toutes sortes et des mets exquis provoquaient l'appétit des invités ; mais en vain ! les jeunes gens n'y voulaient pas même jeter un coup d'œil ; les viandes et les gâteaux ne les intéressaient plus. La table fut forcée de céder place, et notre ami Szvanda, assis, une cruche pleine de bière fraîche et écumante à son côté, fut obligé de souffler dans sa cornemuse, et la jeunesse de danser de plus belle. A-t-on bien dansé ce jour-là ! Ce fut vraiment merveilleux ; de temps immémorial, on n'a jamais dansé, à Mokrzan, comme cette fois-là. Le monde périra un jour, et Mokrzan avec lui, et un pareil débordement de joie n'aura pas eu lieu pour la seconde fois. Le jour finit, la nuit arriva et les jeunes gens n'étaient pas fatigués. La musique de Szvanda inspirait toujours aux danseurs, comme par une force de l'enchantement, une nouvelle vigueur et les enflammait derechef. La jeune mariée particulièrement dansait comme une folle et ne voulait pas qu'on lui parlât de s'en aller à la maison, au grand dépit de son époux, qui pourtant, entraîné par l'irrésistible

charme de la cornemuse, dansait, soit avec elle, soit avec quelque autre jeune fille de Mokrzan. Enfin le matin s'approcha; les premiers rayons de soleil commencèrent à éclairer les vitres du cabaret, et cependant, au lieu d'en finir, on dansait encore avec plus d'entraînement et de folie. Szvanda était aussi infatigable qu'inépuisable dans ses plaisanteries; mais ce qui fut inépuisable aussi, ce fut la source d'où coulait la bière mousseuse, ainsi que celle d'où tombaient les pièces blanches. La journée et la nuit suivante passèrent, et les danses continuèrent; personne ne pensait que cette joie pût jamais finir.

Tout d'un coup, au milieu d'une musique entraînante, un son désagréable se fit entendre; Szvanda quitta sa banquette, jeta sa cornemuse et s'écria : *Uz dost* (c'est assez)!

Quel désenchantement! Tout le monde devient triste; on l'entoure, on le prie, on le conjure, on lui fait servir de la bière fraîche, on lui promet de remplir son chapeau de pièces toutes neuves; tout est inutile. Szvanda reste inflexible; il ne veut pas jouer un air de plus. « Eh bien! messieurs, c'est assez! ne vous ai-je pas amusés jusqu'à présent! Mais en voilà assez. C'est à moi, à présent, de m'amuser à mon tour. Je ne suis pas votre serviteur! Je suis indépendant, comme n'importe qui, que le diable m'emporte!... Voyons, belles filles, laquelle de vous veut m'embrasser? »

Et il était déjà au milieu d'elles, et il saisit la jeune mariée et la pressa dans ses bras.

« Dame, s'écria-t-il, c'est toi qui dois être la première! »

Mais, à l'instant même, deux bras vigoureux le saisirent et le jetèrent contre la fenètre, dont les petits carreaux se brisèrent en mille morceaux. C'était le mari en personne... Les jeunes filles, effrayées et poussant des cris comme si elles avaient aperçu un loup au milieu d'elles, se sauvèrent en toute hâte et évacuèrent complétement le cabaret.

« Ah! ah! ah! » s'écria Szvanda en ricanant, « vous voulez bien souffrir, vous autres, qu'un pauvre diable de musicien vous amuse de sa musique et vous égaye de ses farces, et vous croyez n'être que trop généreux en le récompensant d'une misérable

cruche de bière et de quelques pièces blanches! Mais un baiser? oh! c'est différent, c'est défendu à un musicien! Et que me fait votre bière? Ai-je besoin de vos pièces blanches? Holà! la cabaretière, servez-moi de la bière et bien vite, je vais la payer moi-même.

— Non! non! répondit la cabaretière, cela ne me va pas! La tête vous tourne déjà assez! Allez, et tâchez de vous bien reposer; quant à moi, je ne vous servirai pas une goutte de plus. » Et elle lui tourna le dos.

— Tiens! voilà une belle histoire! murmura Szvanda tout en riant; je ne puis pas même boire quand je le veux? Alors ce n'est qu'à la condition de vous divertir que vous me faites boire comme une bête attelée à la charrue? C'est bien! Et il frappa la table d'un vigoureux coup de poing. Au moins, je veux jouer! Voilà, messieurs, un chapeau rempli de pièces blanches et voilà des dés. Lequel de vous veut jouer avec moi? Je joue la moitié du chapeau en un coup!

Personne ne lui répondit. Le vieux juge du village s'approcha de lui, le prit par un bras et lui dit :

— Szvanda, mon ami, vous êtes, certes, un excellent joueur de cornemuse, mais vous avez trois défauts principaux :

Vous aimez trop les jeunes filles, la bière et le jeu! Chacun de ces défauts suffirait pour conduire un jeune gars, fût-il le meilleur caractère, tout droit à la potence! Assez! Reposez-vous!

Le sommeil vous fera, peut-être, oublier ces trois choses, et vous deviendrez alors un joueur bien plus agréable encore au bon Dieu et aux honnêtes gens!

— Quoi! s'écria Szvanda indigné, un sermon de carême encore? Ici ou autre part, ça m'est bien égal. Le diable m'emporte, je veux m'amuser à mon tour! Adieu. Portez-vous bien! Vivent les plaisirs; vivent les jeunes filles, la cruche et les dés!

Cela dit, il prit sa cornemuse et sortit du cabaret.

Il faisait froid; c'était une vraie nuit d'hiver, sombre et orageuse. La neige tombait à gros flocons; le vent agitait violemment les branches effeuillées des peupliers, qui sifflaient comme

des tuyaux d'orgue; les routes étaient entièrement couvertes de neige.

— Où allons-nous? se demanda Szvanda, lorsqu'après avoir quitté le cabaret où il faisait si chaud, il se sentit tout à coup glacé jusqu'aux os. En vérité, il fait un temps de chien.

Mais, à l'instant même, il crut entendre au milieu des peupliers, une voix qui disait :

—Allons, camarades! à Drazice! Nous allons trouver là les plus belles filles, la meilleure bière et les plus agréables joueurs de dés!

Sans réfléchir longtemps, Szvanda cria :

— Attendez, attendez, gaillards! Je veux être de la partie. Szvanda, le joueur de cornemuse, veut aller avec vous! Holà! Nous allons passer une belle nuit!

Et il s'approcha des peupliers. Bientôt il était déjà au milieu d'eux, mais il n'y avait personne.

— Méchants qu'ils sont, pensa-t-il, n'auraient-ils pas pu m'attendre là? Mais cela ne fait rien? Je vais les attraper tout de même.

Et, sa cornemuse sur l'épaule, il marchait courageusement en avant sans s'inquiéter des ténèbres et de la neige, qui lui faisaient obstacle à chaque pas. C'était, en vérité, une promenade bien terrible. Il lui était impossible de faire dix pas sans prendre un peu haleine et sans essuyer les grosses gouttes de sueur qui souillaient sa figure. Mais cependant, aussitôt qu'il s'arrêtait, il croyait distinguer à une petite distance un bruit gai et le cri :

— A Drazice! Allons! à Drazice! Nous allons y trouver les plus belles filles, la meilleure bière et les plus agréables joueurs de dés!

Encouragé par cette idée, Szvanda se mit à marcher tout droit devant lui et sans s'arrêter. Les difficultés ne faisaient qu'augmenter ses désirs. Mais la tempête ne s'apaisait pas, la neige lui barrait toujours le chemin. Enfin, quand il fut arrivé, après de longs et pénibles efforts, au sommet d'une colline couverte de neige, les forces lui manquèrent. Il se sentit extrêmement fatigué; il n'en pouvait plus.

— Le diable se moque de moi, s'écria-t-il irrité; ces gaillards ont tout à fait disparu et il serait bien temps de chercher mon chemin. Mais, qu'importe au surplus! Je suis las comme un cheval à la charrue; je veux me reposer un instant. Et puis, au nom du diable, en avant!

En prononçant ces paroles, il s'accrocha à quelque chose. C'était un échafaudage carré, composé de quatre poutres, qui formait une sorte de banc au-dessus de la neige. Des chaînes, attachées çà et là aux poutres, pendaient dessous.

— Ah! voilà de quoi me reposer, pensa-t-il.

Et il s'assit aussi commodément qu'il put, sur une des poutres; quant à sa cornemuse, il la tenait sur ses genoux.

A peine était-il assis un instant, qu'un léger sommeil commença à s'emparer de lui. Ses paupières brûlantes se fermèrent, son corps épuisé s'assoupit.

Tout à coup quelqu'un le frappa légèrement sur l'épaule.

— Szvanda! brave joueur de cornemuse, disait en même temps une voix, tu n'en es pas moins bien tourmenté et bien malheureux!

Il s'éveilla et aperçut à côté de lui un monsieur comme il faut, très-élégant et habillé tout à fait en gentilhomme. Il portait une épée et des éperons; son costume était entièrement noir des pieds à la tête, ce qui ressortait singulièrement sur le fond blanc de la neige.

— Tiens, lui dit cette figure noire, tu mènes une drôle de vie. Amuser les gens et ne pouvoir jamais, soi-même, satisfaire son goût, c'est comme si l'on était obligé de servir aux autres les meilleurs morceaux et de mourir soi-même de faim. C'est un sort dur et détestable! Allons! viens avec moi, ça ira mieux, rien ne te manquera de tout ce que ton cœur aime tant: ni les femmes les plus belles, ni les meilleures boissons, ni les dés infatigables. Tu auras tout cela, et par-dessus le marché, de l'or, de l'or en abondance!

— Monsieur, demanda Szvanda un peu effrayé, vous êtes sans doute un de ceux qui allaient devant moi, et criaient : A Drazice! à Drazice!

— Certainement, répondit celui-ci. Donc... allons à Drazice, d'accord. Car, enfin, où pourrions-nous aller? Lève-toi vite! Tâche de dégourdir tes jambes et allons-nous-en bien vite.

D'un bond, Szvanda était déjà en bas; il poussa un cri d'allégresse et s'en alla.

Il lui était beaucoup plus facile de marcher qu'auparavant! Il se sentit presque emporter par le vent.

Bientôt un bruit agréable frappa ses oreilles, et il se trouva dans un château splendidement éclairé, d'où venait le bruit.

Szvanda voyait bien qu'il n'était pas à Drazice, mais il ne s'en inquiétait guère. On s'amusait bien, et après tout, pourquoi hésiterait-il à faire comme les autres?

Le salon était spacieux et très-haut. Des millions de vers luisants tourbillonnaient et répandaient avec profusion une lumière éclatante. Une foule, agitée et joyeuse, se pressait de toute part; les hommes étaient tout de noir habillés, les femmes en robes rouges. On dansait, on buvait, on jouait, on riait et on s'embrassait à donner grande envie de faire de même. Au moment où Szvanda apparut, tout le monde poussa des cris d'allégresse.

— Hé, çà! criait-on, Szvanda est là. Allons, ramassez vos instruments, vous autres, mazettes damnées, et filez vite! Que le diable vous emporte tous! Du moment où Szvanda est ici avec sa cornemuse, on peut bien se passer de vous!

Comme de raison, Szvanda fut obligé de jouer pour amuser cette société brillante, mais seulement quelques petits morceaux. La boisson qu'on lui présentait pour le rafraîchir était d'un goût exquis et il sentait, à chaque rasade nouvelle, un feu doux et agréable parcourir ses veines. Quelle différence entre cette boisson et la bière de Strakonitz ou de Pisek! Pouvait-on même faire une telle comparaison? La bière de Strakonitz! ce n'est qu'une détestable tisane, bonne tout au plus pour des cochons. Comment un artiste pourrait-il en vider quelques verres et y noyer les plus belles fleurs de ses mélodies? Et puis, son chapeau était rempli, mais de quoi? De misérables pièces blanches, croyez-vous? Pas du tout! c'était

de l'or, de l'or pur; des pièces toutes neuves et luisantes.

Que de choses pouvait-il acheter avec ce qu'il y avait dans son chapeau! Combien de jours, que dis-je? combien de mois, d'années pouvait-il passer, livré tout entier aux plaisirs!

Les dames s'approchaient de lui, l'une après l'autre; lui donnaient des baisers et l'embrassaient. Il croyait être au septième ciel. Et quelle distance entre elles et ces intraitables filles de campagne, qui ne voulaient jamais récompenser ses plus jolis airs par le moindre baiser! Chez elles ce n'étaient que sermons de carême, prédications insupportables comme n'en fit jamais capucin ou dominicain aux hérétiques bohêmes, pour les soumettre de nouveau à la bénigne autorité du pape.

Parmi ces dames, Szvanda crut en reconnaître quelques-unes. La Lidunka, aux yeux noirs, par exemple, dont il fut quelque temps amoureux à la folie, qui était restée insensible à toutes ses prières, disant toujours qu'aimer sans bénédiction du prêtre était un grand péché. Pour obtenir le pardon d'un tel péché, il faudrait aller, disait-elle, pieds nus à Rome, et elle avait des pieds trop mignons pour une pareille promenade!

Pourtant, quelles que fussent les susceptibilités de la conscience de Lidunka, elle n'en avait pas moins fini par devenir la maîtresse, mais... d'un curé. Dans une autre dame, il croyait reconnaître la blonde Maruszka, qui avait souvent mis la main à son chapeau rempli de pièces blanches, pour les dissiper ensuite, en cachette, avec un gaillard de soldat. Quant à lui, il ne lui restait plus qu'à pleurer, dans des chansons tristes, les infidélités de sa maîtresse. Cependant, elles étaient mortes toutes les deux, depuis bien longtemps. Ce n'était donc qu'une illusion et rien de plus.

Les messieurs vinrent ensuite et engagèrent Szvanda à jouer avec eux aux dés. Il n'hésita pas, et sa chance augmentait à chaque coup. Bientôt il eut gagné tant d'or qu'il ne savait où le fourrer. Et que les joueurs étaient charmants! Était-il possible de les comparer aux jeunes paysans qui étaient capables de s'emporter et de se battre à propos d'un liard! Il est vrai qu'il croyait reconnaître aussi quelques-uns de ces messieurs,

comme, par exemple, ce brave Konias, qu'il avait vu, dans son enfance, allumer un énorme bûcher avec des livres bohêmes et des bibles protestantes. Un autre lui rappelait le grand inquisiteur Questenberg, qu'il avait rencontré à Prague au moment où il s'en allait à la chasse, tandis qu'à la place du Grand-Marché, les têtes coupées et les langues arrachées aux vingt et un martyrs saignaient encore.

Mais ils étaient également morts depuis longtemps, ce n'était encore qu'une illusion de plus. Szvanda se trouvait si bien, qu'il ne désirait jamais être mieux.

C'est alors qu'il jura, au fond de son cœur, qu'il ne ferait jamais la cour à aucune fille de campagne; qu'il ne jouerait jamais de la vie, avec de jeunes paysans; qu'il ne s'enivrerait de cet ignoble breuvage qu'on appelle *pivo* (bière), si ce n'est dans les jours de chaleur, où il aurait grande soif et pas d'autre boisson!

Enfin, le jour commença à poindre, et alors le monsieur qui l'avait amené au château s'approcha de lui.

— Voyons! mon ami Szvanda, dit-il, comment te trouves-tu chez nous?

— Parfaitement! A merveille!

— Ne voudrais-tu pas rester avec nous?

— Et pourquoi pas? Avec grand plaisir!

— Eh bien! tu n'as qu'une chose à faire. Le jour commence déjà à poindre. Le coq va bientôt chanter son psaume du matin. Lorsque sa voix se fera entendre, tu n'as qu'à t'abstenir de prononcer ce que tu dis à l'ordinaire : « Que le bon... que le bon... » comment est-ce que tu dis?...

— Mais que le bon Dieu nous bénisse ce matin!

— C'est ça! Eh bien, au lieu de dire : Que le bon..., etc., tu dois dire : « Que Lucifer nous permette de nous retrouver dans une compagnie joyeuse, » et tu vas rester avec nous à jamais!

Cette singulière demande étonna beaucoup notre ami Szvanda.

— Qu'est-ce que cela veut dire? Où suis-je donc en effet?

Que va-t-il arriver? Ne pas prononcer le nom du bon Dieu, à l'heure où il fait chanter le coq, son messager, qui nous avertit de la belle matinée? Cela mérite réflexion.

Au moment même le coq chanta au dehors.

— Que Lucifer nous permette de nous retrouver dans une compagnie joyeuse! s'écria tout le monde au salon.

— Que le bon Dieu nous bénisse ce matin! s'écria Szvanda, qui fit le signe de la croix et dit à haute voix son *Pater*.

Mais, quel changement! N'était-ce pas le son de la trompette du garde de nuit qui se faisait entendre? N'était-ce pas le bruit des peupliers effeuillés? Il faisait frais. Le vent sifflait aux oreilles de Szvanda, des flocons de neige couvraient sa figure. Il ouvrit les yeux et il ne vit autour de lui qu'une vaste plaine, déserte et couverte de neige. Une lueur rougeâtre illumina un peu le ciel au levant et au-dessus de la sombre montagne. Szvanda était assis sur son échafaudage de poutres, sa cornemuse sur les genoux, les cheveux flottants, glacé jusqu'aux os et frémissant de froid. Mais qu'était-ce donc que ce bruit, que ce claquement autour de lui? Des chaînes étaient attachées aux poutres de l'échafaudage et soutenaient quelques horribles squelettes à demi pourris! Quel spectacle affreux!

C'était la même colline, le même échafaudage où il s'était assis dans la nuit pour se reposer un peu. Pas de doute possible à ce sujet. La tempête l'avait couverte de neige le soir, et puis elle avait dispersé la neige. C'était donc sur le gibet de Strakonitz, que Szvanda était assis.

Et le château, où était-il? Où était le salon illuminé par des millions de cantharides, avec tous ces messieurs et toutes ces dames? Tout était complétement disparu. Et le chapeau rempli de pièces d'or toutes neuves! Il était là, par terre; mais quant aux pièces d'or, elles avaient disparu aussi. En bas seulement une quantité énorme de toutes sortes d'animaux à longues queues se pressaient autour de quatre poteaux de la potence, et au-dessus des nuées de corbeaux criant, volaient autour de sa tête. Et les animaux cherchaient à monter jusqu'à lui, et les corbeaux étaient prêts à se jeter sur son corps. Sans aucun doute

c'étaient ces messieurs et ces dames au milieu desquels il s'était amusé si bien pendant quelques moments, et qui cherchaient à se venger de ce qu'il n'avait pas voulu leur sacrifier son âme; c'étaient des diables en personne.

Tous les bons chrétiens croiront aisément que la position où se trouvait à cet instant Szvanda n'était pas trop enviable. Comment se tirer de là? comment se défaire de cette bande infernale? comment descendre du gibet? Transi de peur, Szvanda saisit sa cornemuse et joua d'abord son cantique matinal, et ensuite les plus beaux airs qu'il savait, l'un après l'autre, jusqu'à ce que la sueur couvrit son front. Jamais il n'avait si bien joué. L'effet de ses chants fut vraiment merveilleux! Les monstres d'en bas, ainsi que les corbeaux d'en haut, écoutèrent d'abord et puis commencèrent à se balancer et à sauter d'une manière tellement drôle, qu'à moins d'être assis au haut d'un gibet, vous en eussiez ri à gorge déployée; mais aussitôt qu'il cessait de jouer pour reprendre haleine et pour essuyer sa sueur, les cris et les croassements recommençaient, les attaques d'en haut et d'en bas se renouvelaient, et Szvanda n'avait rien de mieux à faire que de jouer de nouveau.

Enfin quelques heures s'écoulèrent ainsi. Toujours exposé aux dangers, il ne se défendait qu'à l'aide de sa cornemuse. Enfin, sur la route de Mokrzany, des coups de pistolet se firent entendre; c'était le cortége de noce, le starosta du village en tête, qui reconduisait les nouveaux mariés à leur domicile futur.

Leur étonnement et leur peur, lorsqu'ils aperçurent notre ami Szvanda au haut du gibet, furent immenses : ils s'accrurent encore lorsqu'ils virent ce qui l'empêchait de descendre. Par un hasard vraiment bienheureux, la jeune mariée avait, parmi toutes les petites choses qu'elle emportait, un petit flacon d'eau bénite. On en arrosa le sol et l'air autour du gibet, et quelques jeunes gens aidèrent Szvanda à en descendre.

Oh! comme il se trouva bien, lorsqu'il sentit sous ses pieds le sol ferme et sûr!

— Si je remonte là-haut une fois, s'écria-t-il, que le diable...

— Ne jure pas ! s'écria vivement le starosta du village. C'est à peine si tu sors de ses griffes ; tu ferais mieux de nous jouer quelque chose et de nous accompagner avec ta cornemuse.

— Vous avez raison, répondit Szvanda. Je ne jurerai plus ! mais je ne vous accompagnerai pas avec ma cornemuse non plus ! Dès aujourd'hui, sa place est autre part !

Le cortége continua son chemin, les coups de pistolet retentirent de nouveau. Mais notre ami Szvanda revint tout droit à Strakonitz, et accrocha sa cornemuse dans l'église du village : elle rappelle tout ce qu'un musicien bohême peut faire avec sa musique.

Nous ne savons pas si notre ami Szvanda, après cette étrange aventure, n'a pas acheté une autre cornemuse, et parcouru le pays bohême pour amuser les gens qui en avaient d'ailleurs besoin alors autant qu'aujourd'hui.

Nous ne croyons pas plus qu'il ait tenu ses vœux au sujet des jeunes filles, de la bière et des dés. S'il a accompli les premiers de ces vœux, nous serions disposés au doute quant à l'autre. Les deux choses sont liées si étroitement chez nous en Bohême !

Suis-je bien ou suis-je mal ?
Eh bien ! je n'en sais rien.
Je sais seulement que jamais
Je ne manque de gaieté de cœur (1) !

On ne sait rien de plus de notre ami Szvanda.

Personne ne savait d'où il était venu et, paraît-il, personne ne sait non plus ce qu'il est devenu.

Seulement, à Strakonitz, un léger souffle de vent fait souvent soupirer la cornemuse de Szvanda. On entend alors à l'église des mélodies charmantes, et celui qui est assez heureux pour les avoir entendues, peut dire qu'il connaît la bonne, aimable et vraie musique bohême.

Dr SIEGFRID KAPPER

(1) Chanson populaire.

LES CHANSONS POPULAIRES BOHÊMES

C'est une triste chose que la dégradation de plus en plus marquée qui avilit la chanson en France. Poétique et tendre partout ailleurs, en Allemagne, en Italie, en Russie, en Grèce, en Espagne, le Chant populaire s'est fait chez nous cynique et trivial. Sa folie grimace, sa verve ricane; il parodie ce que les chants étrangers adorent et idéalisent; il crache, sur la femme, sur la jeunesse, sur l'amour, ses *cascades* immondes et ses refrains salissants. A part les vieilles chansons locales, dont le murmure affaibli s'entend encore dans quelques provinces, comparez ce que crie le peuple en France à ce que chantent les autres nations. Là, des mélodies aériennes, des hymnes héroïques, des élégies naïves, des mélopées mystérieuses, des gazouillements de mots et de notes si frais et si purs qu'ils semblent dictés par l'alouette, soufflés par la brise. Ici, des lazzis criards, des couplets d'argot, des parades de saltimbanque et des huées d'ivrogne. Tandis que les chansons étrangères versent des fleurs, en ouvrant les lèvres, la chanson parisienne, comme la jeune fille maudite du conte, vomit des crapauds.

Nous faisions ce rapprochement, l'autre jour, en lisant les *Chants héroïques et Chansons populaires des Slaves de la Bohême*, dont M. Louis Leger vient de donner une si bonne et belle traduction. Ce petit livre emprunte un triste à-propos à la

guerre qui bouleverse en ce moment son pays natal (1). C'est comme une migration d'oiseaux exotiques qui nous arriveraient, pêle-mêle, chassés de leur climat par un cataclysme. Ces chants nous révèlent une race poétique et originale entre toutes, tribu slave transplantée dans un bassin de l'Allemagne, opprimée, mais non étouffée par elle, et qui a gardé intactes, dans cet exil permanent, sa langue et ses traditions primitives.

« Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations. » On se rappelle ce mot d'un poëte bohémien en écoutant ces chansons ailées, palpitantes d'un tendre enthousiasme. N'est-ce pas d'une roulade de rossignol, éclatant au sein d'une tiède nuit d'été, que semblent traduits ces vers enchanteurs? — « Ah! étoile! pâle étoile! — si tu connaissais l'amour, — si tu avais un cœur, — ma douce étoile, — tu pleurerais des étincelles. » — La strophe, elle-même, semble une fusée solitaire lancée vers le ciel et retombant en larmes d'argent sur le pâle visage d'un amant en pleurs.

Comme dans les chants allemands, l'idée de l'amour est presque toujours mêlée, dans les chants bohêmes, à une idée de souffrance. Telle strophe qui préludait joyeusement finit en pleurant, et le sourire interrompu est étouffé par un long sanglot. — « Bouton rose, pourquoi ne t'épanouis-tu pas? — Pourquoi, mon ami, pourquoi ne viens-tu plus chez nous? — Si je venais chez vous, tu pleurerais, — avec ton fichu rouge tu essuierais tes yeux. » — L'ivresse même du plaisir s'y exprime par de pures images. Ces nobles chants ont toujours les yeux levés vers le ciel. Les poëtes grecs ont fait jaillir la Voie Lactée du sein d'une déesse; c'est à un ciel fourmillant d'étoiles que le chanteur bohémien compare la bouche pleine de baisers de sa bien-aimée. — « Il n'y a pas au ciel autant d'étoiles que mon amie m'a donné de baisers : il n'y a pas, il n'y aura pas, tant que le monde sera monde, autant d'étoiles. »

Le souvenir de la poésie grecque revient par instants lorsqu'on parcourt ces chansons du Nord. On a souvent noté les

(1) Ceci était écrit en juillet 1866.

affinités mystérieuses qui raccordent le génie hellénique au caractère slave. Il y a là des morceaux, des stances, des distiques qui, par leur précision délicate, par leur grâce légère, rappellent les plus exquises épigrammes de l'*Anthologie*. C'est comme si l'on cueillait une fleur de laurier-rose dans les forêts des Carpathes.

« — Sur le chêne vert jouent deux colombes : les gens portent envie à leur amour. — Ah ! bonnes gens, ne leur portez pas envie. C'est toujours une belle chose que l'amour de deux êtres. — Nous nous sommes aimés comme deux colombes, nous nous sommes séparés comme deux hirondelles. »

Il est curieux de retrouver en pleine Bohême l'*Oarystis* de Théocrite purifiée, devenue édifiante et chaste, pareille à une statue grecque qui se mettrait à rougir. — Comparez l'idylle sicilienne à cette grave églogue où la vierge attaquée ne feint de se rendre que pour confondre son tentateur : « — Dis-moi, jeune fille, où dormirons-nous cette nuit? — Là-bas, à l'ombre du sapin qui s'élève au milieu de la prairie. — Mais sur quoi, la belle, dormirons-nous? — Le duvet ondoyant du haut gazon sera notre molle couche. — Dis-moi, jeune fille, de quoi nous couvrirons-nous? — Le sombre dais de la nuit nous couvrira. — Et qui nous éveillera à l'aurore? — Le gazouillement des joyeux oiseaux. — Et quand nous nous réveillerons au jour, avec quoi nous laverons-nous les mains et le visage? — Tu te laveras avec la rosée fraîche et moi avec mes larmes amères. — Mais avec quoi déjeunerons-nous, ma belle, avant de nous séparer? — Tu te nourriras de baies sauvages et moi de ma honte. — Et maintenant, ma belle, où allons-nous? — Va-t'en au diable, maudit séducteur; moi, je m'enfuis dans la forêt sombre... » — L'oreille du satyre pointe, dans l'idylle de Théocrite, sous le pétase de Daphnis, et elle n'effraye pas la bergère païenne. Ici, c'est la corne du démon qui perce sous le bonnet du pâtre bohême, et la vierge effarouchée s'enfuit, en se signant, dans les bois.

De petites chansons malicieuses et doucement comiques se rencontrent quelquefois dans ces poésies; mais l'ironie y reste

candide, c'est le rire ouvert et ingénu de l'enfant. Quelle audace câline dans cette rieuse demande en mariage, faite par une jeune fille à son père! On suit de strophe en strophe sa pantomime caressante : les vers semblent rhythmés par ses doux baisers :

— « Si mon petit père ne se fâchait pas après moi, je lui dirais qui était avec moi hier au soir. — Fâchez-vous, petit père, ne vous fâchez pas : c'est mon ami qui était avec moi à l'auberge.

« Si mon petit père ne me grondait pas, je lui dirais ce que mon ami m'a donné. — Grondez, mon petit père, j'ai reçu de mon ami... un baiser.

« Si mon petit père ne s'étonnait pas trop, je lui dirais ce que mon ami m'a promis. — Étonnez-vous, mon petit père, tout à votre aise, vous serez, j'en suis sûre, content de me marier.

« Mon ami m'a promis, il m'a promis en me donnant le baiser d'adieu... de ne pas me laisser chez vous jusqu'au temps où ce blé fleurira. »

La fillette de Greuze rêve tristement, avec ses grands yeux ouverts, sur les morceaux de sa cruche brisée. Plus hardie et plus courageuse, la jeune paysanne d'une chanson bohémienne en réclame le prix au casseur. — « La jeune fille allait chercher de l'eau, elle avait une cruche neuve. Le seigneur la rencontre et lui casse sa cruche. — La jeune fille allait, elle pleurait, elle réclame sa cruche : « Tout seigneur que vous êtes, payez-moi ma cruche. — Tais-toi, fillette! ne pleure pas; tu n'y perdras rien : je te donnerai une robe. » — La jeune fille ne voulut pas de la robe; elle réclamait toujours sa cruche : « Tout seigneur que vous êtes, payez-moi ma cruche! — Tais-toi, jeune fille! ne pleure pas, tu ne perdras rien. Pour payer ta cruche cassée, je te donnerai un anneau. » — La jeune fille ne voulut pas de l'anneau; elle réclamait toujours sa cruche : « Tout seigneur que vous êtes, payez-moi ma cruche! — Tais-toi, jeune fille! ne pleure pas, tu ne perdras rien. Pour ta cruche cassée, moi-même je t'épouserai. » — La jeune fille ne

demanda plus rien; elle se réjouit : « Pour une cruche verte, j'ai obtenu mon seigneur. »

Un petit chef-d'œuvre de malice railleuse et rustique est encore la chanson du *Gars bien éduqué*. Il faisait paître ses chevaux; le sommeil l'a surpris, et les chevaux sont entrés en bondissant dans les seigles. Son maître accourt et l'injurie : — « Que fais-tu, coquin ; que fais-tu? Tes chevaux sont dans mes seigles. » — « Je ne suis pas un coquin, je suis le fils d'une honnête mère. Si quelque autre que vous me traitait ainsi, je l'arrangerais bien. — J'ai servi sept ans chez vous, et je n'ai rien perdu, si ce n'est une cheville, et je vous l'ai payée. — J'ai servi sept ans chez vous, et je ne vous ai rien volé, si ce n'est un petit fromage, et je suis tombé en le prenant. — J'ai servi sept ans chez vous, et vous ne m'avez rien donné, si ce n'est une vieille chemise, et encore avez-vous pleuré en me la donnant. — Je suis un gars bien éduqué. Personne n'a rien à dire sur moi, si ce n'est peut-être votre Bietulinka; mais ce n'est pas elle qui dirait rien. — Elle le voudrait qu'elle ne le pourrait pas, car c'est elle qui m'a conduit au jardin cueillir des roses. »

Les Parthes étaient Scythes d'origine, c'est-à-dire ancêtres lointains des Slaves. Ce petit paysan bohémien ne semble-t-il pas se ressouvenir de leur manière de combattre? Il fuit sans doute, monté à cru sur le plus rapide de ses chevaux maraudeurs; mais, en fuyant, il lance le trait du Parthe à son maître.

Ces intervalles de gaieté sont, du reste, assez rares dans les chants bohêmes : la mélancolie et la rêverie les remplissent presque tout entiers. L'amour s'y montre ardent et plaintif, les blessures du cœur y sont vivement ressenties. — Quel cri de passion éclate dans cette chanson d'une jeune fille, jetant au ruisseau l'affection trahie! — « J'avais un ami, je n'en ai plus. Il s'est fâché après moi; il va ailleurs. Puisque tu t'es fâché, fâche-toi. J'en ai déjà un autre, et il m'aime mieux. — Mon ami s'imagine que je lui dirai quelque chose : je lierai son faux amour dans mon fichu, et quand je l'aurai lié dans mon fichu, je le jetterai au ruisseau. — Coule, amour trompeur, jusqu'à Prague,

et dis : Je suis un faux amour, et je flotte sur l'eau; on m'a jeté au ruisseau. »

Il est aussi souvent question, dans les chants bohêmes, de la mort précoce des jeunes filles. On sait combien la race slave est curieuse des mystères et des épouvantes de la tombe. Sa superstition spéciale est de croire que la vie persiste au sein du cadavre. C'est chez elle qu'est né le vampirisme, ce cauchemar épidémique qui tue comme une peste. C'est à sa féerie qu'appartiennent les willis, ces fiancées mortes avant les noces, qui ont gardé le goût de la danse, et qui, la nuit, s'échappent de leur sépulcre pour s'y livrer au seuil des forêts. La *Visite au cimetière* nous montre un amant causant avec une de ces mortes à demi vivantes, comme à travers la porte de l'Éternité.

— « Bonne mère, où est votre fille? Je suis venu la voir : trois années se sont écoulées depuis que je ne l'ai vue, je suis venu me réjouir avec elle. » — « Notre fille gît au cimetière : c'est là qu'elle dort. Ne pense plus, pauvre ami, qu'elle deviendra ta femme! » — « Bonne mère, indiquez-moi la place où je dois chercher mon amie : j'irai au cimetière, je creuserai avec ardeur pour la voir encore une fois. » — Quand j'eus fait un pas dans le cimetière, j'aperçus une tombe nouvelle : deux roses rouges m'indiquèrent que c'était là où gisait mon cœur. — « Je vous le demande, roses rouges, est-ce ici le tombeau de mon amie? » Les roses s'inclinèrent et me firent signe que là gisait mon cœur. — « Lève-toi, mon amie, mon âme! Dis-moi un petit mot! » — « Je voudrais bien me lever! Mais le cœur me faut. » — Ah! pauvre misérable créature que je suis en ce triste monde! Elle s'est desséchée, la rose, la rose chère à mon cœur; elle ne refleurira plus. — Malheur à toi, prairie, où j'errais avec mon amie, ma douce colombe, la menant par la main! — Malheur à toi, porte de Jicin! malheur à toi, route! Vous m'avez refusé ce qui charmait mon cœur. — Malheur aux parents qui empêchent le bonheur de leurs filles, qui leur interdisent le mariage, qui les précipitent dans la tombe! »

Dans quelques chants la Mort apparaît et saisit sa proie sous une forme mystérieuse à peine entrevue : flèche invisible, souffle

glacé, main pleine de fleurs sortie du ruisseau et qui entraîne au fond des eaux l'Ophélia penchée pour les respirer.

« Le vent souffle des forêts du prince. La jeune fille court au ruisseau et puise de l'eau dans un seau forgé. — Sur l'eau, un bouquet flotte vers la jeune fille; le bouquet est tout parfumé de violettes et de roses; la jeune fille veut saisir le bouquet. — « Si je savais, charmant bouquet, qui t'a semé dans la terre féconde, je lui donnerais un anneau d'or. — Si je savais, charmant bouquet, qui t'a lié avec cette écorce flexible, je lui donnerais l'épingle de mes cheveux. — Si je savais, charmant bouquet, qui t'a lancé sur l'eau froide, je lui donnerais la couronne qui orne ma tête. » — La jeune fille tombe, hélas! elle tombe dans l'eau glacée. »

Toutes les légendes des chansons slaves sont empreintes de ce fantastique bizarre, nerveux, élégiaque qui caractérise l'imagination de la race. Qu'est-ce que le violon d'Hoffmann, habité et ensorcelé par une âme, auprès du violon bohême taillé dans la chair vive d'une fille changée en arbre par la malédiction de sa mère?

« Deux musiciens voyageaient, deux beaux jeunes gens. — L'un dit à l'autre, à son frère : « Écoute, mon cher frère; voici là un bel arbre. — Un bel arbre, un beau platane, bon à faire un violon. — Allons et coupons-le pour en faire un violon. — Un violon pour toi et pour moi, dont nous puissions jouer tous deux. » — Au premier coup qu'ils donnèrent, l'arbre soupira. — Au deuxième coup qu'ils donnèrent, le sang jaillit. — Au troisième coup qu'ils donnèrent, l'arbre se mit à parler : — Ne me coupez pas, musiciens, beaux jeunes gens. — Je ne suis pas un arbre, je suis de chair et d'os. — Je suis une belle fille du bourg voisin. — Ma mère m'a maudite alors que je puisais de l'eau; — alors que je puisais de l'eau et devisais avec mon ami. — Deviens arbre, m'a-t-elle dit, deviens platane, — platane élevé aux larges feuilles. — Allez, musiciens, allez jouer devant ma mère. — Jouez devant sa porte, sur le corps de sa fille. » — Les musiciens se mettent à jouer; la mère se met à pleurer : « — Ne jouez pas, musiciens, beaux jeunes gens; —

ne me jouez rien, ne déchirez pas mon cœur. — J'ai déjà assez de peine de n'avoir plus ma fille. — Malheureuse la mère qui maudit ses enfants! »

Ce violon vivant qui pleure et qui saigne me rappelle le beau conte saxon de l'*Os qui chante*, rapporté dans le recueil des frères Grimm. — Un homme tue son frère à la chasse; il enfouit le cadavre sous l'arche d'un pont, et son crime avec. Les années se passent. Un jour un berger, traversant le pont avec son troupeau, voit reluire, sur la rive, un os blanc comme l'ivoire. Il le ramasse, le taille, et en fait une anche à sa cornemuse. Lorsqu'il en joue, l'os se met à chanter : — « O mon cher berger! — tu joues sur mon os; — mon frère m'a assassiné, — et m'a enseveli sous le pont. » — Le berger effrayé porte au roi sa cornemuse; le roi l'approche de ses lèvres, et l'os reprend son refrain : — « O mon cher roi! — tu joues sur mon os, etc. » — Le roi ordonne que tous ses sujets essayent tour à tour l'instrument magique. De bouche en bouche, la cornemuse arrive à celle du fratricide, et, aussitôt, elle chante avec un éclat terrible : — « O mon frère! mon frère! — tu joues sur mon os; — c'est toi qui m'as assassiné! » — Et le meurtrier fut aussitôt conduit au supplice.

Écoutez encore cette élégie enfantine d'une naïveté si poignante : — « Il était resté orphelin à un an et demi. — Quand lui vint la raison, il demanda sa mère : — « Ah! mon père, mon petit père, qu'avez-vous fait de ma mère? » — « Ta mère dort d'un lourd sommeil; personne ne la réveillera. — Elle gît au cimetière tout à côté de la porte. » — L'enfant, entendant cela, courut au cimetière. — Avec une grosse épingle, il fouilla la terre; avec son petit doigt, il la retira. — Et quand il eut fini, il pleura tristement : — « Ah! ma mère, ma petite mère, dites-moi un petit mot! » — « Mon enfant, je ne puis, j'ai de l'argile sur la tête; — sur mon cœur une pierre; elle me brûle comme une flamme. — Va-t'en, petit, va-t'en à la maison, tu as là-bas une autre maman. » — « Ah! elle n'est pas si bonne que vous l'avez été. — Quand elle me donne du pain, elle le tourne trois fois. — Vous, quand vous m'en donniez, vous le couvriez de

beurre. — Quand elle me peigne la tête, le sang coule à flots. — Quand vous me peigniez ma tête, mère, vous l'embrassiez. — Quand elle me lave les pieds, elle les frappe contre la cuve. — Quand vous me les laviez, vous les baisiez. — Quand elle me lave une chemise, elle me donne mille malédictions. — Vous, quand vous laviez, vous chantiez. » — « Retourne à la maison, mon enfant, demain, à l'aurore, je viendrai te prendre. » — L'enfant vint à la maison et se coucha. — « Ah! mon père, mon petit père, préparez-moi un cercueil. — Mon âme est maintenant à Dieu, mon corps au tombeau. — Au tombeau, près de ma mère, mon cœur se réjouira! » — Il fut malade un jour; le second jour, il mourut; le troisième, on l'enterra. »

La guerre qui ravage en ce moment la Bohême donne un touchant intérêt aux « Chants de soldats » qu'on rencontre çà et là, dans les poésies de son peuple, mêlés aux chants de deuil et d'amour. Ils n'ont rien de l'accent allègre de nos chansons militaires. Leur allure est celle d'une résignation morne et sombre. Ces populations, asservies aux durs recrutements de l'Autriche, servent à contre-cœur. L'uniforme ne les transforme pas comme les nôtres. Le kaiserlik des bords de l'Elbe et de la Moldau, reste Bohémien sous son habit blanc. Le regret de quitter la fiancée et le village est la note dominante de ces tristes chants du départ : le mal du cœur s'y mêle au mal du pays. — « Quand tu t'en iras, mon cher ami, je m'en irai à ta suite au régiment. » — « Qu'y ferais-tu, mon amie? parmi les soldats, tu ne pourras me reconnaître. » — « Je me changerai en petit oiseau et je me poserai sur ton chapeau. — Je me changerai en hirondelle et je me poserai sur ta tête chérie. »

Le jour de l'enrôlement arrive; un grand cri s'élève du village : ce sont les jeunes filles qui pleurent leurs amoureux décimés. — « Yeux noirs, allez dormir! il vous faudra vous ouvrir de bon matin! — Matin! matin! de bon matin! avant que le soleil se lève. — Déjà le soleil se lève, mon amie s'en va. — Elle s'en va au marché : elle nous apporte une nouvelle. » — « Cette nouvelle, c'est qu'on enrôle pour l'armée. — On enrôle! on va prendre les garçons. Malheur à eux! cent fois mal-

heur! — Ils nous prendront tous les beaux, ils nous laisseront les boiteux. »

Il part cependant, le triste conscrit, et il essaye de plaisanter, pour relever son cœur abattu. Mais sa plaisanterie est amère: il rit noir et pressent la mort. — « Mon père m'a toujours dit que je trouverais bon le pain de munition. — Ma mère m'a toujours dit que je trouverais bonne l'eau de l'ornière. — Mon frère m'a toujours dit que mon cheval noir me plairait. — Ma sœur chérie m'a toujours dit que le sabre ferait bien à mon côté. — Mes amis m'ont toujours dit qu'un beau jour, sur le champ de bataille, l'ennemi me tuerait. — Je m'élancerai sur le champ de bataille, et, dans la mêlée sanglante, je me souviendrai encore une fois de ma bonne amie. »

Cette « sœur chérie » qui le consolait en lui disant qu'il aurait bon air, le sabre au côté, nous la retrouvons, dans un autre chant, allant à la rencontre du régiment qui rentre, comme la Lénore de Burger, et cherchant vainement son frère à travers les rangs éclaircis.

« Le premier jour elle sortit; elle vit la blanche aube : « Oh! Seigneur, mon frère est déjà parti. — Le second jour elle regarda, elle vit la rouge aurore: « Oh! mon Dieu! mon frère est déjà sous le feu de la bataille. » — Le troisième jour elle regarda, elle vit un rouge crépuscule: « Oh! mon Dieu! mon frère est déjà tué. » — Tous ses camarades reviennent à la maison: « Oh! soldats, soldats, dites-moi, qu'avez-vous fait de mon frère? » — « Ton frère? ah! ce n'est pas inutilement que nous l'avons perdu! ce n'est pas sans gloire qu'il est mort. — Il gît là-bas, près du Danube, enseveli dans la noire terre. »

Une dernière chanson, le *Requiem* de ce poëme du soldat obscur, nous le montre couché sur le champ de bataille. — « Il gît dans le vaste champ, sa tête est partagée en deux. — Son cheval noir est debout, auprès de lui; il creuse le sol du pied, il pleure sur lui. — « Lève-toi, mon maître, lève-toi; donne-moi mon avoine et mon foin. — J'ai toujours été bien soigné, ô mon maître, tant que tu as vécu. — Maintenant, tu gis dans le vaste champ; ta tête est partagée en deux. — Ta tête est partagée

en deux : les pies et les corbeaux emporteront tes lambeaux. »

Terminons par ces chants funèbres qui aujourd'hui ne sont plus seulement de la poésie, mais une réalité cruelle et navrante. Le baptême du sang vient de les consacrer de nouveau. Que de braves les ont murmurés peut-être en tombant à Gitschin et à Sadowa sur le sol natal ! Que de cœurs se briseront en les répétant !

PAUL DE SAINT-VICTOR.

DESCRIPTION DE LA BOHÊME



Le *royaume de Bohême*, siége principal du peuple tchèque slave, est un pays aussi remarquable par les richesses et la beauté de son sol que par le rôle qu'il a joué dans les fastes de l'humanité, soit par son initiative incontestable, soit par ses immenses malheurs. Le climat en est tempéré et propre à la végétation; la terre est féconde et riche en métaux et en fos-

siles de valeur; le système des eaux est abondant et avantageusement distribué.

Le peuple des Bohêmes, propriétaire, à coup sûr, primitif et principal de ce pays, doué de talents et laborieux, ne tarda pas à se distinguer dans l'agriculture et dans l'industrie, ainsi que dans les arts et les sciences, à ce point qu'il servit une fois d'exemple et d'école aux peuples voisins.

Des races différentes se succédèrent dans la possession du pays. L'une d'elles, notamment celle des Boïens, lui laissa, comme pour souvenir, le nom de Boïohemum, Bohemia.

Vers le milieu du cinquième siècle, quelques tribus slaves s'en emparèrent, et c'est précisément ce théâtre même qui a vu le peuple tchèque parcourir une glorieuse carrière de dix siècles.

Ce n'est pas le manque de capacité ou d'énergie qui empêcha le peuple tchèque d'établir un grand État et de conserver son indépendance; cela ne tint qu'à son isolement, à la configuration naturelle du pays dont les limites n'étaient que trop étroites.

I

POSITION GÉOGRAPHIQUE

La Bohême est située entre 9° 45′ 35″ et 14° 31′ 22″ de longitude E. de Paris et entre 48° 33′ 53″ et 51° 3′ 27″ de latitude N.

La Bohême forme, par la conformation naturelle de ses frontières, un tout complet et isolé, sans manquer pour cela des facilités de communication avec ses voisins. Généralement, en effet, ses frontières sont montagneuses et même ce sont des chaînes de montagnes tout entières qui bordent le pays et qui,

quoique très-élevées, n'en laissent pas moins certains passages faciles.

Le passage le plus commode est celui du côté de la Moravie unie à la Bohême par les liens de l'affinité de race.

A cette heureuse configuration des frontières, également adaptées à la défense et aux communications, il faut encore ajouter la précieuse concentration du pays et sa position géographique au milieu de l'Europe centrale, à une égale distance de toutes les mers navigables de l'Europe ainsi que de Paris et de Rome, de Francfort, de Cracovie et de Pesth.

L'étendue du territoire de la Bohême est de 943.93 m. q. Tout le pays est divisé en treize départements : le département de Praha (Prague), 106.27 m. q.; le département de Budiejovice (Budweiser kreis), 82.47 m. q.; le département de Pisek (Piseker kr.), 80.93 m. q.; département de Plzen (Pilsener kr.), 89.99 m. q.; département de Cheb (Egerer kr.), 79.31 m. q.; département de Zatec (Saazer kr.), 57.42 m. q.; département de Litomierzic (Leitmeritzer kr.), 57,39 m. q.; département de Boleslava (Bunzlauer kr.), 65.17 m. q.; département de Jiczin (Jicziner kr.) 54,08m. q.; département de Kralove Hradec (Koniggrœtzer kr.), 53.90 m. q.; département de Chrudim (Chrudimer kr.), 60.90 m. q.; département de Czaslava (Caslauer kr.), 71.50 m. q.; département de Tabor (Taborer kr.), 84.17 m. q.

II

OROGRAPHIE ET GÉOLOGIE

Le caractère des montagnes de la Bohême s'accorde tout à fait avec la nature de la masse dont elles sont composées. Le plus grand espace est occupé par des montagnes primitives qui

s'élèvent en formant trois îlots au-dessus de collines superposées en couches régulières. Ces trois groupes principaux sont : 1° le haut plateau de Bohême et de Moravie avec la Szumava (Bœhmerwald) et Smrezinya Kruszne Hory (Fichtel und Erzgebirge) ; 2° Luzicke, Jizerske Hory a Krkonosze (Lausitzer Iser und Riesengebirge ; 3° Orlicke Hory (Adlergebirge).

Un autre système de montagnes s'étend du Czèsky Brod (Bohmisch Brod) jusqu'à Domazlice (Faus), et s'appelle Brdy (Brdygebirge).

Le troisième système, composé des grès stratifiés et d'argile, s'appelle Stieny (Wande), d'après ses sommets les plus élevés, près de Dieczin (Tetschen) et de Brounow (Braunau).

Le quatrième système enfin, composé de basalte et de mélaphyre, se divise en quatre groupes : 1° Doupovske Hory (Duppaner Basaltgebirge) ; 2° Litomierzicke Hory (Leitmeritzer Basaltgebirge) ; 3° Jiczinske Hory (Jiciner Melaphyrgebirge), et 4° Brounovske Hory (Braunauer Melaphyrgebirge).

Les montagnes primitives portent les marques évidentes de leur origine et sont composées de granit, de gneiss, de micaschiste, de schiste, de granulith et d'amphibolite. Leur conformation nous permet d'induire qu'aux temps antédiluviens, elles s'élevaient en effet au-dessus de la surface de la mer et qu'elles formaient, de cette manière, des îlots distincts.

Le haut plateau tchèque-morave occupe toute la partie sud-est de la Bohême, et c'est celle des contrées qui est la moins fertile. Pourtant, et on pourrait dire en revanche, ce plateau est assez riche en métaux de toutes sortes.

La Forêt bohémienne, située au sud de la Bohême, s'unit directement au haut plateau et se divise plus loin en deux chaînes principales : celle du sud, plus élevée et appelée tchèque, appelée en Szumawa, et celle du nord, moins haute, qu'on nomme en général Czesky Les, la Forêt bohême (Bohmerwald), qui, toutes les deux, s'étendent sur une longueur de 30 milles géo. Les plus hauts sommets en sont : le Jezerni Hora (Seeberg), 4,050 p. ; le Prsa Matky Bozi, 3,282 p., et le Ossek (Bogen), 3,360 p. ; et dans la chaîne de Szumava :

Boubin, 4,296 p.; Zdanicka Hora, 3,305 p.; Luzen, 4,332 p.; Rokle (Rachel), 4,580 p.; Javor (Arber), 4,604 p.

La Szumava est composée de gneiss, mais on y trouve aussi d'énormes couches de granit isolées.

Dans la chaîne des montagnes primitives, dont la hauteur moyenne est de 4,000 p., les sommets les plus élevés sont ceux de Trojstolice (Dreisesselberg), 4.116 p.; Plocka Hora (Plockelstein), 4,352 p., et Vysoka Sosna (Hoch Fichtel), 4,226 p. L'un des embranchements de cette chaîne principale s'appelle Blansky Les (Pflanzner Wald).

La chaîne des Smrcziny (Fichtelgebirge) s'élève au nord-ouest de la Bohême. La partie inférieure de cette chaîne est composée de schiste, de micaschiste et de gneiss; la partie supérieure, qui monte jusqu'à la hauteur de 3,155 p., est formée de granit.

La chaîne des Kruszne Hory (Erzgebirge) entoure, comme un rempart uniforme, le nord-ouest de la Bohême. Elle se divise, sous le rapport orographique, en deux parties naturelles, à savoir : le Karlovarske Hory (Carlsbader Gebirge) et le Kruszne Hory proprement dites.

Le plus haut sommet de la première de ces deux chaînes est celui de Plesz (Glatze), 3,084 p. Tout cet embranchement est composé de granit qui sert de base, par la métamorphose de silex, à de nombreuses couches de porcelaine. De célèbres sources chaudes découlent, près de Carlsbad, du fond de ce même granit.

La chaîne de Kruszne Hory, proprement dite, s'étend principalement en Saxe. Les plus hauts sommets en sont : le Sosnova Hora (Fichtelberg), 4,002 p., et le Spiz (Spitzberg, 3,470. Le schiste, le gneiss, le micaschiste, le granit, le porphyre, ainsi que le trapp, le basalte et de nombreuses veines de métaux composent le massif de cette chaîne.

Ce sont les chaînes de Luzicke Hory (Lausitzer), Jizerske Hory (Iser) et de Krkonosze (Riesengebirge), qui forment le second groupe des montagnes primitives de la Bohême. La formation en est granitique. Les sommets les plus élevés en sont :

Tafelfichte, 3,558 p., et Sniezka (Schneekoppe), 5,076 p. Au milieu de ces montagnes se trouve une plaine élevée qui s'appelle Labska Louka (Elbewiese), d'où découle Labe (Elbe). Il y a encore d'autres sommets remarquables par leur élévation, comme par exemple celui de Kuhonosz (Reiftrager), 4,140 p.; Vysoke Kolo (Hohe Rad), 4,764 p.; Sziszak (Shermhaube), 4,468 p., et le Stran (Lehnberg), 4,566 p.

Le troisième groupe des montagnes primitives, et en même temps le plus petit, est composé d'une seule chaîne, celle d'Orlicke Hory (Adlergebirge), dont le plus haut sommet, Snieznik (Schneeberg), s'élève à la hauteur de 4,483 p. Le Gneiss et le micaschiste s'y trouvent presque exclusivement.

Les montagnes de Brdy (Brdygebirge) contiennent d'innombrables crustacées, des coquillages, des céphalopodes et toutes sortes de phytolithes et de zoolithes maritimes. Ces restes appartiennent à l'époque la plus reculée de la vie animale de la terre, et on les comprend sous le nom général de la formation silurienne. Le célèbre savant Joachim Barrand avait fait de ces restes l'objet de ses recherches, et il nous en a donné le résultat dans son œuvre : *Système silurien du centre de la Bohême*, 1852.

Sur les collines de la formation silurienne, il y a des couches de grès, de schiste, de charbon, très-importantes pour l'industrie du pays.

Les plus riches couches de charbon se trouvent : 1° près de Przilep, exploitées déjà au quinzième siècle avec grand profit, de nos jours épuisées complétement ; 2° près de Lizek, des deux côtés de Berounka ; 3° près de Stilec ; 4° près de Tieszkov ; 5° près de Miroszov ; 6° près de Lohovic ; 7° près de Radnic, Brzasy, etc.

Le troisième système des montagnes de la Bohême est celui qui se compose des collines de grès, et qui occupe l'espace entre les chaînes de montagnes primitives et les groupes de formation silurienne. Quant à ce qui concerne sa nature géologique, le système appelé Stieny (Wande) contient : 1° des couches de charbon de terre ; 2° des veines de fer ; 3° des formations cré-

tacées et 4° des couches de charbon de la formation tertiaire.

Les carrières de Kraloupy, Kladno et Rakovnik, se distinguent par leur richesse sous ce rapport.

Le quatrième et dernier système des montagnes en Bohême est formé des collines d'origine éruptive ou plutonique. Les sommets les plus hauts en sont : le Radotin (Radelstein), 2,327 p.; la Mileszovka (Mileschauer), 2,640 p.; les Bezdiezy (Bosig), 1,788; le Rzip (Georgsberg), 1,940 p.; Kunieticka Hora (Kunetiltzer Berg), 1,020 p., etc.

III

HYDROGRAPHIE

1. — Les eaux de la Bohême, toutes ensemble, couvrent une superficie de 1,159 m. c., c'est-à-dire le 1.2 / 100 du territoire tout entier. L'eau des lacs de la Bohême est généralement douce. Des étangs innombrables remplacent en partie les lacs qui manquent. Mais ce qui est remarquable, c'est l'abondance des eaux courantes en Bohême et leur navigabilité et flottabilité. Il y a en Bohême 8 fleuves qui sont flottables sur une étendue de 129 m. g., mais ils ne sont navigables que sur une étendue de 57 m. g. La longueur de tous les canaux ensemble est de 30 m. g.

2. — Presque tout le pays n'est qu'un bassin de l'Elbe (Labe). Elle traverse la Bohême sur la longueur de 59 1/2 m. g. Les principaux affluents de la Labe, à droite, sont : les rivières Cidlina (longueur du courant, 7 1/2 m.); Mdlina, 5 m.; Doubrava, 3 m.; Jisera, le plus important et flottable, 17 m.; Ploucznic, 9 m.; Kamenicky Potok, 2 1/2 m., et à rive gauche : Oupa (die Eipel), 11 m.; Metuije (Mettau), 9 m.; Orlice (Adler), dont le bras supérieur est de 11 m. et l'inférieur de 10 m.; Louczna, 9 m.; Chrudimka (Chrudim), 10 m.; Doubrava, 8 m.

3. — La Vltava (Moldau) est la principale des rivières qui se jettent dans la Laba, et on pourrait même dire, à juste titre, qu'elle en forme un bras important. La longueur de son courant est de 57 m.; elle est flottable sur une étendue de 42 3/8 m. et navigable sur 32 3/8 m. Les sources s'en trouvent au fond des forêts qui couvrent les hauteurs du Czesky Les (Bœhmer Wald).

Elle reçoit, à droite, les eaux : 1° de la Malsze, 7 m.; 2° de la Luznice, 11 m.; 3° de la Sazava, 20 m.; et à rive gauche : 1° de la Votava, 18 m.; 2° de la Berounka, 23 m.; la Berounka n'est flottable que sur l'étendue de 5 m.; elle change souvent de lit et inonde les contrées voisines; 3° de la Radbuza, 15 m.

4. — Le troisième grand fleuve de la Bohême est l'Ohrze (Eger). Les sources de l'Ohrze se trouvent au fond de la montagne Noire, sur le territoire bavarois. Son courant tout entier est de 27 m., dont 2 1/2 sur le territoire bavarois. Parmi les petites rivières qui se jettent dans l'Ohrze, les plus remarquables sont : Zvoda; Chomutovka; Odrava; Tepla (Tepl); Blszanka (Bilsenka); Biela (Bela), dont le courant est de 10 m. g.

5. — C'est au bassin de l'Elbe (Labe) qu'appartiennent encore : Bila Lestrze (Weisse Elster), dont le courant en Bohême est seulement de 2 m. g., et la Dolni Vltava (Mulde), 13 m.

6. — Parmi les fleuves qui ne font que traverser une partie du territoire de la Bohême, il faut mentionner : 1° Odra (Oder); 2° Nissa (Neisse); 3° Bobra (Bober).

7. *Lacs.* — Les lacs de la Forêt bohême (Czesky Les) ne sont pas nombreux, mais ce qui les distingue, c'est leur profondeur et la beauté de leur situation. Les plus remarquables sont : Desztnické Jezero (Eisenstraszer See) (1), qui a 64 arpents d'étendue et qui est élevé de 3,519 p. au-dessus de la mer; Czertovo Jezero (Teufels See), étendue 400 arpents, élévation 3,243 p.; Laka (Laka See), 6 arpents, 3,370 p.; Stobanske Jezero (Stubenbacher See), 7 arpents, 3,353 p. Le plus élevé et

(1) Jezero veut dire *lac*.

le plus beau lac de Bohême est Plocke Jezero (Plockel Steiner See), 10 1/4 arpents, 3,376 p.

Au fond du Kruszne Hory (Erzgebirge), il y aussi quelques lacs, comme par exemple : Rybnik S° Mauricia (Mauritius See), les quatre petits lacs, d'où découle la petite Sazava et les trois petits lacs dans les Krkonosze.

8. — Les marais n'occupent en Bohême qu'une surface de 1,500 arpents.

9. — *Canaux.* — La longueur de tous les canaux ensemble est de 30 m. g. Les plus grands sont : 1° Opatovicka strouha (Opatowitser kanal) 2 1/2 m. g.; 2° Vokaczovsky Pruplav (Wokacowitser kanal) 3/4 m. g.; 3° Lanska Strouha (Laner Graben) 3 1/2 m. g.; 4° Zlata a Nova Stoka (Gold und Neu-Graben) 5 m. g.; 5° Szvarcenbersky Pruplav (Schwarzenbergische kanal) 67 m. g., et 6° Tetovska Stoka (Tetauer) 2 m. g.

10. — *Étangs.* — On compte en Bohême plus de 8,000 étangs, qui occupent 70,000 arpents ou 7 m. q., c'est-à-dire 0,74 p. 100 de tout le territoire. Le célèbre étang de Rozenbersky Rybnik (Rosenberger) occupe 1,183 arp.; le Veliky Tisy (Tiszteich), 669 arp; l'étang Jordan (Jordan), 90 arp.; le Zdarsky Rybnik (Zdziarer Teich), 349 arp.; le Velko Hlumecky (Grosz-Chlumetzer) et Zehunsky Rybnik (Zehauner Teich), Dokesz (Hirschberger Teich), Pansky Rybnik (Herrenteich), et enfin Vranecz (Wranec), 400 arp.

IV

LE CLIMAT

Le climat n'est pas le même dans tout le pays. On peut, sous ce rapport, diviser la Bohême en cinq zones :

1° Celle du Midi, qui contient les groupes de montagnes primitives, le haut plateau silurien du centre et du midi de la Bohême

et le Czesky Les (Bœhmerwald). La température moyenne y est de + 6·3° R, en hiver — 1·1 et en été + 16·0° R. La température de Prague est la plus chaude, car la moyenne y est de + 7·33° R.

2° Celle du Nord contient les plaines de formation crétacée du nord de la Bohême, ainsi que les contrées de l'ouest de formation plutonique. La température moyenne y est de + 7° R, en hiver de — 1,9°, en été de + 17·5° R.

3° Celle de Kruszne Hory (Erzgebirgs Revier), qui contient les Kruszne Hory proprement dites, les Czerne Hory et le Teplske Hory. La température moyenne de l'année y est seulement de + 4·80 R, en hiver de — 3·7°, en été de + 13° R.

4° Celle de Krkonosze (Riesengebirge) contient les montagnes de Jisera et celles de Krkonosze. Les vallées les plus élevées même y jouissent d'un climat presque pareil à celui des plaines situées aux pieds des montagnes. La température moyenne de l'année y est de + 5·17° R, mais les vents du nord qui traversent les montagnes des Géants refroidissent beaucoup cette zone et en font la plus froide de toute la Bohême. La température moyenne de Sniezka (Schneekoppe) est de + 0,3° R, le maximum est de + 19 R, le minimum de — 27 R. Ce qui est particulier aux montagnes des Géants, ce sont des vents terribles. Au commencement du printemps, quand il dégèle, il y tombe souvent des lavines. Les cimes sont couvertes de neige jusqu'au mois de mai et souvent même jusqu'à la fin de juin. A vrai dire, il n'y a ni printemps ni automne, mais l'été est toujours frais et humide comme le printemps.

5° Celle de Czesky Les, la Forêt Bohême (Bœhmerwald) caractérisée par une abondance de pluies presque tropicales qu'on ne rencontre nulle part en Europe. Le climat des vallées et des champs cultivés de Czesky Les est pareil à celui des montagnes des Géants. La température moyenne est de + 4·3° R, le minimum de 24°, le maximum de + 27° R. Les tempêtes n'y sont pas rares; la grêle tombe aussi très-souvent. Il y a, en moyenne, seize tempêtes par an aux pieds des montagnes, vingt-deux à la zone du milieu et seize également à la zone supérieure.

V

FLORE ET FAUNE

La végétation en Bohême est très-variée. On peut diviser la Bohême, sous le rapport de l'agriculture, en plusieurs zones.

La première zone, la plus chaude, contient les bassins de l'Elbe (Labe) et de la Vltava, où la vigne est cultivée sur une grande échelle. La seconde zone, appelée chaude, embrasse la plus grande partie du territoire. Le froment, toutes les sortes de fruits et même le houblon y mûrissent parfaitement. La troisième zone, tempérée, qui occupe le centre de la Bohême et principalement les contrées boisées et montagneuses où le froment devient plus rare, où on cultive principalement le seigle, et quant aux arbres fruitiers, le pommier et le cerisier. La quatrième zone, un peu plus froide, contient les montagnes de la frontière où on ne cultive que le lin, l'avoine et les pommes de terre. La cinquième zone, froide, qui enferme les sommets des montagnes des Géants et du Czeskyles, où il n'y a que des pâturages.

Les forêts de la Bohême se divisent aussi, d'après leur nature, en trois zones :

1° La zone des chênes, des charmes, des érables, des ormes, des tilleuls, riche en noisetiers, en aubépine, en prunes sauvages, en nerprun, en frésillon, en cornouillers et en toute sorte d'arbres qui portent des fruits sauvages;

2° La zone des pins, des sapins et des hêtres rouges ;

3° La zone des pinus pumilio, qui couvrent quelques cimes du Czezkýles et les sommets de Krkonosze (Riesengebirge).

A toutes ces sortes d'arbres que nous venons d'énumérer, il faut ajouter encore : le mûrier, le châtaignier, le peuplier et l'acacia qui se trouvent en grande quantité dans les plaines de la Bohême. Outre le poirier ordinaire, on rencontre aussi le poi-

rier noir (betula pubescens), le salix herbacea, lapponum et philicifolia. On trouve aussi dans les forêts du Czeskyles le spiraca salcifolia et l'alnus viridis, deux buissons des Alpes. Le pinus fuliginosa est très-répandu au sud de la Bohême.

La Flore de la Bohême, qui compte plus de 1,400 espèces, peut être divisée en deux classes : 1° les plantes méridionales, ainsi que celles des Alpes et du Nord ; 2° les plantes répandues dans toute l'Europe, qui ne dépendent pas du climat et qui, par conséquent, ne sont pas d'aussi grande importance pour le caractère de la végétation en Bohême.

Outre les plantes méridionales, il y en a aussi quelques-unes qui appartiennent à l'Orient.

Parmi les espèces qui sont d'origine méridionale, il faut citer: Erysinum crepidifolium, andropagon ischæmum, melica ciliata, alyssum saxatile, seseli glaucum, hippomarathrum, asperula galioides, cytisus ratisbonensis, lactuca viminea, nonnea pulla, eryngium campestre, salvia verticillata, sylvestris, teucrium botrys, chamaedrys, anthericum liliago, etc. On trouve aussi, mais plus rarement, les plantes suivantes : Thalictrum fœtidum, hyperium pulchrum, bippocrepis comosa, dorycnium herbaceum, lactuca quercina, alsine jacquini, globularia vulgaris, xeranthemum, rosa pimpinellifolia, inula ensifolia annuum, erythronium dens canis, orchis fusca, variegata, allium strictum, rotundum, silene viscosa, carex stenophylla, supina, iris bohemica, loranthus europeus. Il y a aussi des plantes particulières à l'Autriche, à la Hongrie et à la Russie méridionale, comme par exemple : silene nemoralis, nasturtium austriacum, artemisia scoparia, linum austriacum, anthemis austriaca, ruthenica, astragalus austriacus, podospernum jaquinianum, anthriscus trichosperma, atriplex tataricum, euphorbia gerardiana, virgala et d'autres. Ce qui est singulier, c'est que les plantes que nous venons de nommer ne se trouvent qu'au sud de la Bohême, et qu'il est impossible d'en trouver au nord ou à l'ouest du pays.

Ce qui est étonnant encore, c'est la présence de beaucoup de plantes des Alpes qui ne poussent que dans des contrées plus

chaudes de la Bohême et qu'on ne trouve jamais sur les montagnes des Géants, comme par exemple : Aster alpinus, Anemione Halleri sur le rochers granitiques du centre, geranium bohemicum, helianthemum œlandicum, également au centre du pays, ainsi que cirsum eriophorum et orobus albus. La Woodsia ilvensis, l'hieracinus Schmidtii et le saxifraga aizoon sont communs aux collines du centre de la Bohême et aux montagnes des Géants. L'Arabis brassicæformis, l'hierochloa australis, la daphne cneorum, le tordylium maximum, l'euphorbia angulata, la rosa cinnamomea, l'omphalodes scorpioides ne se trouvent qu'au fond des forêts de la zone chaude.

Les sommets les plus élevés ont leur végétation particulière. On y trouve, par exemple, les plantes suivantes : anemone alpina, narcissiflora, potentilla aurea, crepis grandiflora, hypochaeris helvetica, bartria alpina, hieracium alpinum, primula minima, gnaphalium supinum, sedum atratum, poa laxa, agrestis rupestris, phleum alpinum, cardamina resedifolia, etc.

Enfin, mentionnons quelques espèces plus rares que l'on a longtemps tenues pour des plantes particulières à la Bohême, comme par exemple, iris bohemica, gagea bohemica, geranium bohemicum, qui ont été trouvées pour la première fois en Bohême, mais qu'on a trouvées plus tard dans d'autres pays européens aussi. Il en est de même du nasturtium armoracioides, poa sudetica, pedicularis sudetica, ranunculus paucistamineus, hieracium Schmidtii, tumaria rostellata qu'on avait premièrement trouvées dans les montagnes de Krkonosze, mais qui poussent dans d'autres pays aussi. Le Coleanthus subtilis et l'epilobium hyperifolium ont été regardées comme des plantes particulières de la Bohême, jusqu'à ce que l'on ait trouvé l'un en Suède, l'autre en Autriche et en Norvége.

Au point de vue zoologique, la Bohême ne présente pas de différence avec des contrées voisines.

Quant aux mammifères, il y a 8 espèces de chauve-souris (Vespertilio aurilus, murinus, discolor, barbastrellus, pipistrellus, noctula, nilsoni, rhivolophus ferrum equinum, hippocrepis), 12 espèces de souris (Mus decumanus, rattus, musculus,

sylvaticus, agravius, arvicola amphibius, arvalis, glareola, spermophilus citillus, myoxus glis, avellanarius, nitela, sorex vulgaris et fodiens), puis : le hérisson, la taupe, le lièvre, le lamster, le blaireau, le renard, la loutre et 5 espèces de martres (Mustela vulgaris, martes, foina, putorius, erminia). Le chat sauvage et le castor sont très-rares, ainsi que les cerfs, les chevreuils, les daims, les sangliers, dont il y a de grandes quantités dans des parcs, mais qui ne se trouvent que rarement dans des forêts. Il n'y a plus d'ours et de loups-cerviers.

Quant aux oiseaux, il y en a 257 espèces différentes, dont 11 espèces d'oiseaux de mer, 3 espèces de pigeons, 2 espèces d'outardes, 79 espèces d'oiseaux aquatiques et 34 d'oiseaux de proie. On trouve aussi, quoique rarement, des guépiers, des aigles et des hibous.

Les amphibies ne sont pas nombreux en Bohême. Il n'y a que 4 espèces de serpents, 4 espèces de lézards et 12 espèces de grenouilles.

Quant aux poissons, il y en a 38 espèces différentes.

Quant aux coléoptères, on en compte plus de 3,000 espèces et plus de 2,000 espèces d'hyménoptères. La culture des abeilles est très-répandue en Bohême. Il y a 2,000 espèces de diptères, 300 espèces de névroptères et 200 espèces d'araignées. Outre les écrevisses, il y a 30 espèces d'isopoda. Il y a 70 espèces de mollusques monoïques et 22 espèces de mollusques dioïques. On trouve aussi dans la Vltava, la Votava et dans d'autres rivières des margaritacès, et le produit de cette pêche est en moyenne de 810,000 florins.

Quant aux polypes, il n'en existe en Bohême qu'une seule espèce, celle des Hydras.

B. — STATISTIQUE

I

POPULATION

D'après le recensement du 31 octobre 1857, la population du royaume de Bohême est de 4,705,522, sans compter l'armée. Sur ce total, il y a 2,287,804 hommes et 2,490,888 femmes.

Ce total se divisait, en 1857, de la manière suivante :

5,156 ecclésiastiques, 25,490 employés, 23,462 militaires en retraite, 5,066 écrivains et artistes, 669 jurisconsultes et notaires, 4,608 personnes employées au service de santé, 199,415 propriétaires des terres, 247,816 propriétaires de maisons, 115,985 fabricants et artisans, 1,663 pêcheurs et bateliers, 297,285 cultivateurs, 375,641 ouvriers, 15,164 occupés dans le commerce, 95,652 domestiques, 373,510 hommes de peine.

La Bohême a 355 villes, 223 petites villes et 12,274 villages.

La capitale du royaume, Praha (Prague) a 142,588 habitants, sans les faubourgs. Les plus importantes villes après Praha sont : Liberec (Reichenberg), 18,854; Budiejovice (Budweis), 14,811 ; Plzen (Pilsen), 14,269 ; Kutna Hora (Kuttenberg) 12,732; Karlin, faubourg de Prague (Karolinenthal), 12,048, et Cheb (Eger), 11,461 ; Smichov, autre faubourg de Prague, 8,195, etc.

Outre les habitants indigènes du royaume (4,778,693), dont 623,510 étaient absents, il y avait en 1861 550,342 étrangers. Parmi les 623,510 absents, il y en avait 107,868 en Autriche, pour la plupart à Vienne, et 115,113 qui se trouvaient hors de l'Autriche. Parmi les étrangers, il y en a 17,370 qui viennent de l'Autriche, et 9,736 qui viennent du dehors de l'Autriche.

Sous le rapport de la religion il y avait en Bohême, en 1857 : 4,601,365 catholiques romains, 13 catholiques grecs, 3 catholiques du rite arménien, 14 grecs orthodoxes (non unis), 23 arméniens, 34,139 protestants luthériens, 56,797 protestants réformés, 22 unitaires, 86,339 juifs.

Le total des naissances en 1851 fut de 191,852, et en 1859 de 197,603. Pour 1,000 enfants légitimes, on compte à Prague environ 460 enfants naturels, et il y a en Bohême, sur 1,000 nouveau-nés, en moyenne 35 mort-nés.

En 1857, il y eut 125,925 décès. La moyenne est à peu près 19 sur 1,000 habitants par an.

La population de Bohême augmente progressivement en raison de 0,93 0/0 par an.

II

NATIONALITÉ

La population du royaume est composée de Tchèques, d'Allemands, des Juifs et d'un petit nombre d'étrangers de toutes nationalités. Il y a dans tout le pays (1) : 2,925,982 Tchèques, 1,766,372 Allemands et 86,339 Juifs. Il faut absolument ajouter à ces chiffres 55,300 Tchèques, 33,400 Allemands et 800 Juifs, tous de Bohême, qui font le service dans l'armée.

Ce total ne nous paraît pas pourtant tout à fait exact, puisque Szafapik compte, dans son *Ethnographie* pour l'année 1842, 3,316,000 Tchèques, 1,145,000 Allemands et 66,000 Juifs en Bohême.

La langue allemande en Bohême n'apparaît en général que comme un idiome dérivé de celui des pays limitrophes, et elle se divise en 5 dialectes : 1° dialecte austro-bavarois ; 2° dialecte du Czezkyles, à peu près semblable au dialecte de la Fran-

(1) D'après les statistiques officielles. Voyez ce que nous avons dit p. 54, 55.

conie; 3° dialecte du sud du département de Cheb (Eger), appartient au groupe des dialectes du haut Palatinat; 4° dialecte du nord du département de Cheb et Litomierzice, qui appartient au groupe des dialectes hauts saxons; enfin 5° dialecte de la haute Silésie, qui est répandu dans les départements de Jicin, de Kralove Hradec et de Chrudim.

La langue tchèque ne donne pas lieu à de si nombreuses et si profondes variations. C'est la Moravie qui fut le berceau de la langue littéraire tchèque actuelle par la traduction de l'Ecriture sainte. A l'exception du dialecte slovaque qui, dans les vallées des Karpathes, se subdivise encore en de nombreux patois, il ne reste à mentionner comme curiosité que le patois des cultivateurs de la contrée la plus fertile de Moravie, la célèbre Hanna.

III

PRODUITS NATURELS. — EXPLOITATION DES MINES

L'exploitation des mines d'argent diminue sensiblement chaque année. En 1858, toute la quantité d'argent exploité n'a pas dépassé 42,128 marcs, ce qui fait la valeur de 1,011,156 florins. Les plus riches mines sont celles de Przibram (40,000 marcs) et de Joachimsthal (3,000 marcs); d'autres, comme par exemple celles de Ratiborzice, Kutna Hora, Niemecky Brod, Tabor, etc., quoique également riches, ne sont pas exploitées.

L'exploitation de l'or, jadis si productive, est presque complétement abandonnée de nos jours.

Quant aux mines de fer, le produit total de l'exploitation est à peu près de 3 millions de quintaux, dont la valeur est de 3,579,317 florins.

Quant aux mines de cuivre, on en a retiré 55,000 quintaux de métal et 1,330 quintaux de vitriol.

Les mines de plomb donnent, en moyenne, 1,108 quintaux de litharge et 16,408 quintaux de métal par an.

On retire aussi en Bohême, mais dans des quantités moins considérables, d'autres minerais, comme par exemple : l'étain (10,093 quintaux), l'antimoine (31 quintaux), le zinc, le nickel, le tungstène, l'urane (12 quintaux), le soufre (7,164 quintaux et 89,426 quintaux de pyrite) et l'alun (14,931 quintaux et 1/2 million quintaux d'ardoises).

Le produit le plus important de l'exploitation est le charbon de terre, dont on retire 14,228,719 quintaux. Les seules carrières de Plzen en donnent 3 millions 1/2 de quintaux, celles de Busztiehrad 9 millions 1/2 et celles de Svadovice 1 million 1/2 de quintaux.

En outre, on retire plus de 9 millions 1/2 de quintaux de houille et 42,566 quintaux de graphite.

Il ne faut pas passer sous silence les pierres précieuses de Bohême, comme par exemple le grenat, l'améthyste, l'agate, la calcédoine, dont la valeur annuelle est de 50,000 florins.

On estime la valeur de tous les produits en argile à 8,191,382 florins.

L'abondance des eaux minérales en Bohême est bien connue de tout le monde. Les sources d'eaux minérales amères se trouvent près de Bylany, Pilna et Sedlec; d'eaux alcaliques près de Teplice, Karlo Varyet, Marienbad; d'eaux ferrugineuses près Franzensbad, et d'eaux acidulées près de Bilin, Kysibl et Likverd.

La pêche des poissons est, particulièrement au sud de la Bohême, très-lucrative. On pêche, par exemple, dans le seul département de Budiejovice, 6,000 quintaux de poissons, pour la plupart carpes, brochets, perches. On pêche des truites dans les ruisseaux du Czeskiles; des saumons dans la Vltava et dans l'Elbe (Labe), où on trouve aussi de temps en temps des béliers de mer. On évalue à 34,000 quintaux de poissons le produit annuel de la pêche dans tout le pays.

Comme les forêts de Bohême occupent un terrain de 14,877 arpen[illegible] [illegible]nomie forestière y est très-développée.

On coupe chaque année 2,650,000 toises de bois, dont la valeur est de 17,000,000 de florins.

L'abondance de gibier en Bohême est très-grande. Il y a 38 grands parcs, qui occupent une superficie de 87,602 arpents. Dans la saison de chasse, en 1860-61, on a abattu 2,236 cerfs, 181 biches et 108 faons dans les parcs, et 289 cerfs, 291 biches et 74 faons en dehors des parcs ; ensuite 671 daims, 512 daines et 146 petits daims dans les parcs, et 165 daims, 42 daines et 18 petits daims en dehors. En outre, on a abattu 5,852 chevreuils, 322 chevrettes, 259 chevreaux, 77 sangliers, 108 laies, 262 petits cochons; puis 499 coqs de bruyère, 1,934 coqs de bois, 877 gelinottes, 34,169 faisans, 577,475 perdrix, 8,574 cailles, 235 oies et 5,404 canards sauvages, 3,704 bécasses, 2,724 bécassines, 2,966 pigeons, 393,083 lièvres, 7,093 lapins, 146 loutres, 227 blaireaux. Quant aux bêtes de proie, on a abattu : 3,940 renards, 2,038 martres, 5,947 putois, 22,822 belettes, 18,067 chats, 100 aigles, 257 chats-huants, 7,604 grues, 15,192 vautours, faucons et éperviers, 7,704 genêts, 167,734 corneilles et pies, 19,552 écureuils, 1,073 chiens, 244 hérissons, 3 foulques et 1 héron.

Il y a en Bohême 8,612,259 arpents de sol productif et cultivé et 367,158 arpents de sol non cultivé et improductif.

Si l'on met en rapport la population de Bohême et l'étendue du sol cultivé, on voit qu'il y a 1,830 arpents cultivés en raison de 1,000 habitants.

D'après les derniers documents, il y a en Bohême 4,331,375 arpents de champs cultivés, 1,605,184 arpents de prairies et de jardins, 12,050 arpents de vignes, 684,417 arpents de pâturages, 2,614,887 arpents de forêts. Total : 8,697,000 arpents de sol productif.

Voici l'énumération et la quantité des produits du sol de Bohême en 1851 :

6,656,000 minots de froment, 13,746,000 minots de seigle, 9,000 minots de maïs, 7,808,000 minots d'orge, 12,989,000 minots d'avoine, 120,000 minots de millet, 1,298,000 minots de gousse, 16,442,000 minots de pommes de terre, 198,700 quin-

taux de lin, 7,900 quintaux de chanvre, 120,000 quintaux de colza, 75,394,000 quintaux de paille, 15,000,000 quintaux de trèfle, 36,900 quintaux de houblon, 32,454,000 quintaux de foin.

Le revenu annuel total (brut) du sol de Bohême est de 166,744,200 florins (le florin vaut 2 fr. 50).

Quant aux légumes, l'exportation est, d'ordinaire, plus considérable que l'importation.

La culture des arbres fruitiers est assez importante et productive en Bohême. Tous les jardins ensemble contiennent 10,594,863 arbres; mais il y en a encore 1,755,618 sur des pâturages et 2,165,738 qui bordent les routes et les allées. Aux environs de la Vltava inférieure on cultive surtout des cerises, des pêches, des abricots, des prunes et des pommes, dont la meilleure sorte est celle de Miszen (Borsdorf).

On exporte des fruits pour Dresde, Hambourg, Berlin et plus loin, et on les exporte frais ou desséchés.

Nous empruntons encore à la statistique du royaume les données suivantes, relatives à la quantité des animaux domestiques.

Il y a en Bohême 188,568 chevaux, 92 mules, 143 ânes, 1,835,902 bêtes à cornes, 1,269,942 brebis, 136,911 chèvres, 577,274 cochons.

Le département de Chrudim est le plus riche en chevaux.

Quant aux volailles on en compte 40,000,000.

Il y a en Bohême 106,700 ruches d'abeilles.

La valeur de tous les animaux domestiques de Bohême s'élève à environ 104,648,993 florins, qui se distribuent de la manière suivante : chevaux, 12,757,280 florins ; bêtes à cornes, 42,382,000 florins ; brebis, 4,550,703 florins ; chèvres, 330,600 florins ; cochons, 2,931,600 florins ; volailles, 400,000 florins ; abeilles, 318,900 florins.

Le produit de la vacherie est de 27,941,400 florins ; de la laine des brebis, 3,458,570 ; du miel, 115,416 ; de la cire, 177,750. La fabrication des fromages n'est guère considérable.

La valeur totale du sol cultivé est approximativement de 1,736,085,822 florins.

Pour faciliter le développement de l'agriculture, on a établi en Bohême une école technique, à Prague, et deux écoles d'agriculture, à Rabin et à Lïebverda.

IV

INDUSTRIE

La production du fer brut et fondu donne ensemble 580,000 quintaux.

Les fabriques des faux préparent 160,000 faux, 65,000 faucilles et 45,000 couteaux à hacher la paille.

Les fabriques de fil de fer en produisent pour 150,000 florins et 18,336 quintaux d'aiguilles.

On fabrique des cuillers en fer-blanc dans les Kruszne Hory; des aiguilles à coudre à Carlsbad; des armes à Vejprt (Weipert). La ville de Novy Jachimov a fabriqué à elle seule, en 1856, 16,607 quintaux de vaisselle en fer.

Il y a 16 fabriques de machines à Prague, 5 à Karlin, 2 à Smichov et 35 dans d'autres lieux du pays.

Il y a en Bohême 29 fabriques de porcelaine et de faïence.

La Bohême pouvait autrefois faire concurrence au monde entier avec ses produits en verre et elle obtenait partout un succès légitime; mais, de nos jours, bien qu'il soit impossible de signaler une décadence dans cette branche de l'industrie, on ne peut pas pourtant nier un certain affaiblissement.

C'est le prix exorbitant des matières combustibles et du natron qui en est la cause principale. Mais on ne saurait, en même temps, méconnaître que l'insouciance des procédés nouveaux et l'ignorance des inventions y sont pour beaucoup.

Cependant la concurrence des pays étrangers n'est pas redoutable, en général, pour la verrerie de Bohême, et il s'en faut de beaucoup. Ce sont seulement les productions les plus grossières

qui ont cédé place sur quelques marchés à des productions d'autres pays.

On compte à présent 115 verreries en Bohême et 110 ateliers où l'on fait polir et confectionner le verre.

La fabrication des produits chimiques a considérablement augmenté dans le courant de la dernière année. Il y a 106 établissements et fabriques de ces produits.

Il y a 5 fabriques de cire à cacheter qui produisent 600 quintaux de cire; 8 fabriques d'engrais artificiels qui en produisent 22,000 quintaux; 1 fabrique de crayons qui produit 500,000 douzaines de crayons; 27 fabriques d'allumettes et de matières combustibles; 1 fabrique de capsules et 3 fabriques de bougies et de savon.

On compte 1,040 brasseries, qui produisent 4,424,744 eimers (tonneaux) de bière; 114 fabriques d'esprit-de-vin et 556 fabriques d'eau-de-vie.

La fabrication du sucre de betterave est très-développée en Bohême, et c'est la plus importante branche de l'industrie agricole. La première fabrique, celle de Zbraslav, a été fondée en 1802, et aujourd'hui on en compte déjà 60.

Il y avait, en 1861, 49 fabriques d'huile. En 1857, la valeur de l'huile de colza qu'on avait produite était de 2,130,628 florins.

La production annuelle du lin et du chanvre est de 200,000 quintaux. Il y a quelques grandes filatures en lin avec 60,000 métiers. Outre ces fabriques, il y a au moins 15,000 personnes qui s'occupent de la filature à main.

L'état des tisserands est fort précaire, quoiqu'il y ait eu en Bohême (1857) 30,373 métiers de tisserand, et que la valeur de la production totale fût de 20 millions de florins.

La fabrication de fil de lin occupait, en 1856, 13 fabriques et 376 ouvriers; la valeur de la marchandise représentait 89,980 florins.

La fabrication des produits en coton s'est, depuis quelque temps, développée. Il y a aujourd'hui 103 filatures de coton qui ont produit 20,000 quintaux de marchandises de la valeur de 1,375,000 florins.

Il y avait, en 1857, une fabrique d'étoffes en coton à Prague, deux à Smichov, une à Karlin, une à Holeszovice et une à Liben, qui occupaient ensemble 1,281 ouvriers, et produisaient 350,000 pièces de 55 coudes viennois et 20,000 pièces de batiste et de mousseline. Le siége principal de l'industrie cotonnière est à Liberec (Reichenberg), où l'on a employé, dans l'espace d'une année, 85,509 quintaux de coton écru. Le nombre d'ouvriers y était de 5,037, la production totale de 73,136 quintaux.

Il y avait, en outre, des tisseranderies en coton (48 fabriques) et des fabriques de calicot, dont la plus grande est celle de Kosmanos, qui occupe 800 ouvriers.

On compte 36,000 métiers en coton et 750 ouvriers dans le seul département de Budiejovice.

La fabrication des marchandises en laine est assez développée. On compte 120 filatures de laine dont la production est de 36,400 quintaux.

La passementerie n'est pas non plus en Bohême sans importance.

La fabrication du papier constitue, depuis longtemps déjà, l'une des principales branches de l'industrie bohême, mais son développement actuel ne date que de l'application des machines. Il y a 132 fabriques qui fournissent beaucoup de papier à écrire et à imprimer, ainsi que du papier employé à d'autres travaux techniques.

La fabrication du bois est très-vaste et très-productive en Bohême. La société des bateaux à vapeur de Prague est propriétaire de vastes ateliers.

Il y a 200 menuisiers à Prague. On fabrique aussi en Bohême beaucoup de voitures et de parquets, ainsi que des sabots (en bois) à la manière française.

Il y a des fabriques de bardeaux, de planchets à pianos et de joujoux. La fabrication des joujoux occupe 500 familles, pour la plupart à Oberleutensdorf, Katharineberg, etc., etc.

On s'occupe aussi de la vannerie, de fabrications en os de baleine et en paille.

A Prague, il y a 11 établissements qui préparent des marchandises en cuir. La fabrication des gants et des chapeaux y est de grande importance.

Il y a en Bohême de nombreux moulins à vapeur; on en compte jusqu'à 70.

Il faut encore faire mention de la fabrication du chocolat, du sago et des produits farineux.

On compte enfin, à Prague, 15 imprimeries, 16 lithographies et 12 établissements de gravure en taille-douce, et dans le pays 32 imprimeries et 12 lithographies.

On voit, par cette énumération, que l'industrie en Bohême a déjà pris un grand essor; ce sont les frontières montagneuses du royaume qui se distinguent le plus sous ce rapport.

S'il y a encore des lacunes et des défauts dans l'industrie bohême, cela tient, à coup sûr, à l'état politique et économique, précaire et incertain du royaume ainsi qu'à la position des petits industriels et fabricants et au manque d'établissements de crédit et d'instruction qu'exige absolument l'industrie.

V

LES COMMUNICATIONS

Le royaume de Bohême est remarquable, depuis longtemps, par ses routes. Il y a 495 m. g. de routes entretenues aux frais de l'Etat, 1,226 m. g. aux frais des arrondissements, et 477 m. g. aux frais des communes, ce qui fait ensemble 2,172 m. g. de chaussées.

Les chemins de fer ne sont pas encore au niveau des besoins du pays, car il n'y en a que 99 m. g. partagés entre les lignes suivantes : 1° chemin de fer impérial et royal de Bodenbach (Podmokli), par Prague à Czeska Trzebova (bœmisch Trübau); 2° chemin de fer de sud de l'Allemagne, de Pardubice (Pardu-

bitz) à Liberec (Reichenberg); 3° chemin de fer de Oussti (Aussig) à Teplice; 4° chemin de fer impérial et royal de Bustiehrad; 5° chemin de fer de Reichenberg à Zittaü; 6° chemin de fer de l'Ouest de Bohême, par Plzen à Prague; 7° chemin de fer de l'État, de Bodenbach à la frontière saxonne; 8° chemin de fer de Budiejóvice à Linz, 17 m. g. de longueur; 9° chemin de fer de Prague à Lana, 7 1/2 m. g. Une nouvelle ligne doit être exécutée de Zwickau en Saxe, par Kommotau, Zdic, Przibram, Pisek et Budiejovice, vers Vienne.

Les fleuves de Bohême sont navigables sur une longueur de 128 m. g. Cependant il n'y a de service de bateaux à vapeur que sur l'Elbe (Labe), à partir de Litomierzice. La Vltava est navigable principalement entre Prague et Melnik.

L'activité des postes est très-grande en Bohême. Il y a 20 lignes principales et on compte 350 bureaux de postes. En 1860, on a expédié 35,305,868 lettres, 5,903,529 paquets de valeur de 630,873,108 florins, et 64,855 personnes. Dans le courant du premier trimestre de 1861, on a expédié de Prague 2,230,749 exemplaires des journaux paraissant en Bohême, 497,100 exemplaires d'autres journaux autrichiens, et 101,404 exemplaires des journaux étrangers et de tout le pays; au total : 2,345,919 exemplaires des journaux bohêmes, 614,100 autrichiens, 185,735 étrangers, ce qui fait, en total, 3,145,754 exemplaires des journaux. Les revenus de la poste, en Bohême, en 1860, furent de 1,892,186 florins, les dépenses de 1,227,283 florins.

Quant au télégraphe, il existe déjà sur une étendue de 141 m. g.

VI

COMMERCE.

On comptait, en 1857, en Bohême, 19,688 marchands et 15,164 gens de commerce.

Les villes les plus commerçantes de Bohême sont : Prague, Liberec et Plzen. La valeur des marchandises importées en 1859 fut de 49,025,951 florins, et celle des exportées, 45,735,576 florins. Les droits de douane montèrent à 2,626,211 florins sur des marchandises importées, et à 19,191 florins sur des marchandises exportées.

Les principales denrées de l'exportation sont les produits de l'agriculture et de l'horticulture, le bétail, les tissus et les calicots, les produits en os, en bois, en verre et en argile, les voitures, les produits chimiques, les couleurs, les cuirs, les matières combustibles, les bois à construction et à brûler.

Dans l'intérêt du commerce et de l'industrie, on a établi des chambres du commerce et de l'industrie (Handels und Gewerbe kammer Obchodni Komory) à Prague, à Liberec, à Budiejovice, à Plzen et à Cheb.

Parmi les institutions tendant à développer la prospérité du commerce et de l'industrie, il faut nommer la succursale de la Banque nationale autrichienne, à Prague; la succursale de la Banque autrichienne commerciale et industrielle, les grandes halles pour les blés et les fruits, et d'autres établissements pareils. Enfin, on a dernièrement établi une Banque d'escompte spécialement pour la Bohême, en vertu d'un vote de la Diète.

VII

ÉGLISE.

Le royaume de Bohême comprend un évêché et trois diocèses catholiques. Il y a 2 surintendants, 7 chapitres avec 48 membres, 1,781 paroisses catholiques, 45 paroisses protestantes, 82 chapelles, 5 séminaires, 3,436 ecclésiastiques catholiques et 55 protestants ; 108 couvents, 1,081 moines, 381 reeuses, 1 aumônier supérieur et 10 aumôniers catholiques.

VIII

ENSEIGNEMENT.

Sur 3,741 écoles primaires catholiques, il y a 1,914 écoles tchèques, 1,635 écoles allemandes et le reste mixtes. A ce nombre, il faut ajouter 96 écoles de jeunes filles, qui ont pour but d'enseigner les travaux féminins, et 12 écoles pour les apprentis. Sur 629,400 enfants qui devaient fréquenter les écoles primaires, il y en a 610,970 qui les fréquentent en effet, ce qui fait 97 pour 100.

Il y a en Bohême 23 lycées (gymnasium), dont 17 supérieurs et 6 inférieurs. Le nombre d'élèves était, en 1861, de 6,923, dont 4,146 tchèques, 2,765 allemands, 9 hongrois et 3 italiens; le nombre des professeurs, 310.

La langue allemande est celle de l'enseignement; il n'y a que 10 lycées : ceux de Beneszov, Niemecky Brod, Jiczin, Mlada Boleslava, Kralove Hradec, Jindrzychov Hradec, Pisek, Praha, Rychnov et Slane, qui sont reconnus pour des lycées tchèques; six autres sont allemands, et notamment ceux de Bohmisch Leipa, Braunau, Brüx, Eger, Komotau, Saaz; enfin 7 lycées: ceux de Budiejovice, Klatovy, Litomierzice, Litomyszl, Plzen et deux à Prague sont communs à deux nationalités (utraquistisch), c'est-à-dire qu'on y enseigne la grammaire chèque, ce qui n'a pas lieu dans les lycées purement allemands.

Il y avait, en 1861, en Bohême, 6 écoles normales indépendantes; le nombre d'élèves à ces écoles était de 2,980 : la langue allemande prévalait dans l'enseignement, bien qu'il y eût 2,003 Tchèques sur 977 Allemands.

L'École polytechnique, à Prague, occupait 9 professeurs ordinaires, 1 professeur provisoire, 1 professeur extraordinaire, 6 instructeurs, 1 agrégé, 8 adjoints, en somme 26 professeurs et 600 élèves dont 200 Allemands.

A l'université de Prague, il y avait, à la Faculté de théologie, 7 professeurs ordinaires, 1 suppléant, 2 agrégés et 2 adjoints; à la Faculté de droit et sciences politiques, 10 professeurs ordinaires, 4 extraordinaires, 3 agrégés; à la Faculté de médecine, 13 professeurs ordinaires, 8 extraordinaires, 10 agrégés, 14 assistants; à la Faculté de philosophie, 18 professeurs ordinaires, 6 extraordinaires, 4 agrégés, 6 instituteurs, 1 adjoint et 3 assistants, en somme 48 professeurs ordinaires, 18 extraordinaires, 1 suppléant, 19 agrégés, 6 instituteurs, 20 adjoints et assistants. Dans le semestre d'hiver, il y a, d'ordinaire, 172 cours; dans le semestre d'été, 159 cours, dont, en langue tchèque, 1 à la Faculté théologique, 6 à la Faculté de droit, 4 à la Faculté de médecine, 6 à la Faculté de philosophie; un cours en langue polonaise et tout le reste en langue allemande! Il y avait 1,285 étudiants inscrits et 81 élèves sages-femmes.

D'après la nationalité, on comptait 664 Tchèques, 11 Polonais, 14 Slaves du Sud, 570 Allemands, 15 Italiens et 11 Hongrois.

Il faut encore faire mention des établissements théologiques à Litomerice, à Kralove Hradec, à Budiejovice et Tepla.

A l'Académie impériale-royale des mines, à Przibram, il y avait, en 1857, 7 professeurs, 38 étudiants et 18 stipendiés.

Il y a une école d'agriculture à Rabin et une autre à Liebwerda. L'école forestière, à Biela, compte 4 professeurs et 74 élèves.

Il existe aussi une académie de l'art et de musique à Prague (5 professeurs, 81 élèves), un conservatoire de musique à Prague (15 professeurs, 144 élèves), un institut de musique sacrée, et 12 institutions privées, en somme 15 instituts pour l'art et la musique.

Il y a, en outre, 7 écoles de commerce, 1 école des métiers à Prague (4 professeurs, 1,009 élèves), une maison d'orphelins à Prague, une maison italienne des orphelins et 9 pensionnats privés, avec 65 professeurs et 364 élèves.

Pour les filles, il y a, à Prague, l'école du couvent des Ursu-
...école pour les Anglaises, et 30 pensionnats privés qui

occupent 163 instituteurs et institutrices. La ville de Prague vient de fonder récemment une école supérieure pour les filles.

Au nombre des établissements pour les deux sexes, il faut placer l'institut des sourds-muets à Prague et l'institut pour les aveugles.

Quant aux écoles militaires, il y a, en Bohême, 1 école d'artillerie (1 directeur, 10 professeurs, 120 élèves, dont 104 Slaves), l'école supérieure de Kutna Hora et l'école inférieure de Josephstadt.

En 1857, il y avait, en Bohême, 27 salles d'asile pour les petits enfants.

Les principales sociétés scientifiques sont : la société des sciences (123 membres); la société du Musée royal bohême; la Matice pour la publication des ouvrages en langue bohême. Le Musée a 405 membres, une bibliothèque de 100,000 volumes, des manuscrits précieux, une riche collection d'histoire naturelle, d'archéologie, de numismatique, et des archives importantes. La société des sciences naturelles « Lotos » compte 559 membres; la société pomologique 187, la société d'horticulture 576, et la société forestière 1,322. La société des métiers comptait, en 1860, 400 membres, et disposait d'un capital de 30,496 florins. L'association des amateurs des arts nationaux ne comptait pas moins de 6,331 membres, la société de la musique sacrée en comptait 283, la société dite « Cecilie » 327; la société de musique intitulée « l'Académie de Sophie, » celle des chanteurs, celle de la musique militaire, celle du « Hlahol » et bien d'autres encore prospèrent en Bohême.

IX

LA PRESSE

Il paraît, en Bohême, 70 journaux et publications périodiques, dont 37 tchèques et 33 allemands. Il y avait à Prague, en

1863, 12 journaux politiques, dont 8 tchèques (*Narodni listy*, *Hlas*, *Prazske Noviny*, *Prazsky Posel*, *Pozor*, *Czas*; paraissant chaque semaine, *Obecne Listy*, *Humoristicke Listy*; et 4 allemands, *Prager Zeitung*, *Tagesbote aus Bohmen*, *Morgenpost*, *Bohemia*). Sur les 22 autres journaux tchèques qui restent, il y en a 5 théologiques, 5 scientifiques, 4 industriels, 1 musical et 2 pour les belles-lettres.

Outre les journaux allemands politiques, il y existe 11 publications périodiques non politiques.

Tous ces journaux paraissent à Prague, mais il y en a encore qui paraissent en province, et notamment 2 journaux pédagogiques, 1 littéraire et 4 de belles-lettres locaux, en somme, 7 journaux non politiques tchèques.

X

INSTITUTIONS DIVERSES

En 1863, il y avait en Bohême 732 médecins (dont 19 militaires), 795 chirurgiens, 4,296 sages-femmes et 78 hôpitaux avec 2,907 lits.

Bon nombre de personnes visitent chaque année les eaux de Bohême, comme par exemple, Karlo Vary (en 1861, 13,373 personnes); Teplice (7,925 personnes); Marienbad (5,320 personnes).

La maison des aliénés, à Prague, a soigné, en 1861, 893 personnes. La maison d'accouchement (avec 245 lits) a soigné 2,857 femmes. La maison d'enfants trouvés a donné des soins, en 1861, à 2,682 enfants. Il y avait, en 1861, 373 hospices et 1,332 maisons des pauvres, qui distribuèrent 346,715 florins à 41,224 personnes.

Enfin, il y a, à Prague, une maison d'asile pour les détenus mis en liberté, une maison correctionnelle et un institut de correction pour les ecclésiastiques.

XI

ADMINISTRATION DU PAYS

L'administration générale du pays est dirigée par la lieutenance, à Prague, dont relèvent toutes les affaires politiques.

Sous les ordres de la lieutenance se trouvent 13 bureaux d'administration des départements et 207 bureaux d'administration des arrondissements.

La municipalité de Prague est composée d'un bourgmestre président, d'un bourgmestre remplaçant et des 90 députés de la ville, parmi lesquels on élit les 24 membres du Conseil municipal permanent.

Sous le rapport judiciaire, la plus haute cour de Bohême est celle nommée « Oberlandesgericht », à Prague, dont on ne peut appeler qu'au tribunal suprême de Vienne. La justice est exercée par seize tribunaux de la première instance, sous l'autorité de la haute cour de Bohême, 14 tribunaux des départements et 1 tribunal de commerce.

Un tribunal ecclésiastique rend la justice dans toutes les affaires qui concernent le mariage.

Il y a à Prague 69 avocats et 12 notaires; dans d'autres localités du pays, 98 avocats et 167 notaires.

Quant à ce qui concerne les finances, il y a une direction des finances du pays à Prague, 14 directions des finances dans les départements, 14 commissions cadastrales et 207 bureaux des impôts.

Les affaires militaires sont dirigées par le « commando général » du pays et ses trois sections, ainsi que par le commandant de la forteresse et de la ville de Prague, le commandant de Josephstadt, le commandant de Koniggraëtz, le commandant de Theresienstadt et le commandant d'Eger.

XII

FINANCES

Les revenus du royaume furent, en 1863, de 45,081,800 florins, les dépenses de 9,279,830 florins. De cette manière, il reste, chaque année, à peu près 38,202,000 florins, qu'on emploie pour les besoins généraux de l'Autriche.

Les principales sources des revenus du royaume sont : contribution foncière, 12,631,200 florins; contribution d'habitations, 2,608,800 florins; impôt sur les transactions, 1,299,300 florins; impôt sur ces successions, 8,000 florins; contribution des rentes et des revenus, 1,005,000 florins; les impôts de consommation, 10,216,000 florins; la douane, 2,789,700 florins; le monopole de tabac, 5,345,300 florins; le timbre, 1,989,900 florins; les taxes, 3,583,000 florins; la loterie, 1,254,300 florins; la poste, 754,700 florins; les péages, 662,000 florins; le timbre sur l'or, 5,000 florins; les domaines et les forêts de l'État, 470,800 florins; les mines, 355,800 florins; le fisc et le mortuarium, 12,000 florins; le surplus des fonds de l'église et des écoles, 36,400 florins; autres fonds, 42,100 florins; enfin les revenus divers, 13,600 florins.

XIII

LE COMITÉ DU PAYS

A côté des autorités instituées par l'État fonctionne un comité qui est l'organe exécutif de l'autonomie du pays.

C'est ce comité qui administre les domaines de l'Etat, l'Ins-

titut polytechnique, le théâtre tchèque et allemand et diverses institutions d'instruction.

A la tête de ce comité est le maréchal du pays, qui préside la Diète pendant la session.

Le viceprésident de la Diète, bien que également nommé par la couronne, n'est pas cependant *eo ipso* membre du comité, qui se compose de 8 membres : 2 membres élus par les députés, des grands propriétaires, 2 membres élus par les députés des villes, 2 élus par les députés des communes, et 2 élus par la Diète tout entière.

DESCRIPTION DE LA MORAVIE

Le principal fleuve est la *Morava*; il a donné son nom au pays et aux habitants, qui sont, ainsi que les Bohêmes, d'origine tchèque-slave.

La Moravie est située entre 32° 48' 50" et 36° 44' de longitude et entre 48° 40' 26" et 50° 25' de latitude.

Le territoire est de 386·21 m. g. q.

Il y a cinq principales chaînes de montagnes :

A. *la chaîne des montagnes tchèque-moraves*, qui occupent l'ouest de la Moravie et dont les embranchements s'étendent jusqu'à Brno (Brünn) et Znojmo (Znaim). La formation en est primitive (gneiss, schiste, tuf, granit et syenit).

B. *Sudeten* (les Sudettes), au nord, formant la frontière entre la Moravie et la Silésie. Formation : gneiss, tuf, schiste. Les plus hauts sommets sont : le Snieznik (Schneeberg 4,483') et le Died (Altvater 4620').

C. *Beskyden*, les Beskydes (*Tatry moravske*) qui forment la frontière entre la Moravie et la Hongrie. Formation crétacée, grès et schiste. Les sommets : Javorzina (3,060'), Holy vrch 2,618'), le remarquable Hostyn (2,317') et Radhost (8,556') riche en traditions et contes.

D. *Mars Gebirge* (Marszovy Hory) séparées des Karpathes par la Morava.

E. *Polavske Hory*, au sud, riche en cavernes creusées par l'eau. La formation en est celle que l'on appelle Jura-formation. On y trouve beaucoup de fossiles, comme par exemple : herinea Bruntrutana, Rhynchonella lacunosa, etc.

Les rivières, malheureusement, ne sont pas navigables; les principales sont :

a. Morava (March), qui a sa source à Snieznik et qui reçoit dans son sein : Diesna, Oskava, Bystrzice, Beczva, Olszava, Pana et Dyje; Morava aboutit près Devin au Danube.

La Dyje (Thaya) reçoit dans son parcours la Jihlava et Svarczava.

b. Odra (die Oder), dont la source est près Odrau; elle traverse la Moravie sur l'étendue de 6 m. g. et reçoit : Ostravice, Lubina et Opa.

Il n'y a point de lacs en Moravie, mais il y a assez d'étangs.

En fait de sources d'eaux minérales, on peut mentionner : Ondrzejov, eaux ferrugineuses; Brzezova, eaux amères; Slatina et Napajedl, eaux sulfureuses.

La flore ne présente rien d'extraordinaire. Il y a dans les vallées un peu de vignes, de fruits, de maïs, de millet, de pavot, de chanvre, d'asperges, etc. Les forêts sont composées de chênes, de sapins et de hêtres. Dans les contrées montagneuses, on trouve : le seigle, l'orge, l'avoine, les pommes de terre, le lin et les trèfles. Les forêts des montagnes se composent de pins, de sapins et d'érables. En général, la flore de Moravie compte 1,500 espèces.

Quant aux animaux sauvages, la Moravie possède les mêmes espèces que la Bohême et l'Autriche. Les ours et les loups ont entièrement disparu, et c'est seulement du nord qu'ils arrivent, mais rarement et quand l'hiver est très-rigoureux.

I

LES HABITANTS.

D'après le dernier recensement officiel (où on n'a point fait attention à la nationalité, ainsi qu'en Bohême), la Moravie avait 1,867,094 habitants, c'est-à-dire 4,800 sur un m. g. c. Sur ce total, il y eut 984,074 femmes et 892,955 hommes.

La population est divisée de la manière suivante :

2,235 ecclésiastiques, 9,620 employés, 272 avocats et jurisconsultes, 2,084 médecins, chirurgiens, etc., 1,315 écrivains et artistes, 97,753 propriétaires de terre, 56,903 industriels, 8,388 gens de commerce, 153,081 cultivateurs, 171,307 ouvriers et artisans, 4,887 domestiques, 188,791 journaliers.

Il y eut, en 1860, 72,248 naissances et 50,347 morts.

Selon la nationalité, on peut diviser la population en Tchèques-Slaves (1,317,933), Allemands (518,566) et Juifs (41,530), dont les deux tiers ne parlent que la langue slave et augmentent de cette façon le nombre de la population slave de 28,000 âmes.

Les Slaves, bien que tous d'origine tchèque-slave, se divisent en cinq groupes principaux :

a. Hanaci (habitants de la fertile vallée appelée Hana, entre Olmütz et Kromierziz); *b*. Horaci (habitants des montagnes, montagnards); *c*. Slovaci (qui s'unissent aux Slovakes de Hongrie); *d*. Valaszy (que l'on tient pour un débris des Celtes slavisés), et enfin *e*. Chorvati (colonies des Croates transplantées en 1580; trois villages seulement et 900 âmes).

On ne trouve des nuances caractéristiques dans le langage que chez les Hanaci qui, devant des voyelles au commencement des mots, prononcent un *h*, par exemple, *hulice* pour *ulice*, *hano* pour *ano*, et changent l'*y* en *e*, par exemple : *bek* pour *byk*, *belo* pour *bylo*.

Les colonisateurs allemands arrivèrent en Moravie au treizième siècle, quand Otokar II leur eut donné le privilége de se gouverner, d'après la loi de Magdebourg. Cependant dans la plupart des villes qui, avant un siècle, étaient tout à fait allemandes, l'élément slave commence à prédominer de jour en jour, comme prouve la ville de Brno (Brün), qu'on tient pour un faubourg de Vienne.

II

LES PRODUITS

Les célèbres mines d'or et d'argent à Jihlava (Iglau) et Jemnic sont complétement épuisées. De nos jours, on n'en retire que du fer, du charbon, du soufre, du graphit et du salpêtre.

Les forêts occupent une superficie de 1,007,000 arpents et fournissent 500,000 toises de bois, dont la valeur est de 2 1/2 millions de florins.

Il y a en Moravie 3,725,000 arpents du sol cultivé, dont 41,700 arpents de vignes. Le revenu net de l'agriculture est de 19,140,913 florins par an.

Il y a 150,000 chevaux, dont la plupart dans la vallée de Hana. Le total des bêtes à cornes est de 586,267. L'agriculture est aussi bien développée en Moravie.

III

INDUSTRIE

Les mines de fer occupent 13,000 ouvriers et fournissent 421,730 quintaux de fer cru et 197,379 quintaux de fer fondu. Les fabriques de verreries (il y en a 18) ne peuvent pas égaler

celles de Bohême. Quant aux fabriques de porcelaine et de faïence, il y en a 22.

Les mines de charbon de terre fournissent 11 millions de quintaux par an.

Les fabriques de sucre, au nombre de 33, produisent 246,992 quintaux de sucre.

Quant aux marchandises en lin, on a préparé pour 6 millions de florins ; l'industrie cotonnière n'a pas, jusqu'à présent, pris du développement. Mais les fabriques de draps occupent 3,000 ouvriers et produisent pour 30 millions de florins de draps. Les plus grandes fabriques de draps sont celles de Brno (Brünn), Slavkov, Viszkov, Ivanczic, Iglau, Novy Jiczin, etc. 28 fabriques de papier fournissent pour 500,000 florins de la marchandise. Les fabrications en cuir sont de la valeur de 8 millions de florins.

IV

RELIGION ET ENSEIGNEMENT

Il y a, en Moravie, 1,787,616 catholiques, 51,868 protestants, 41,529 israélites, un archevêché à Olmütz, un évêché à Brno (Brünn), 90 décanats, 672 paroisses et 40 couvents, 2 surintendants, 3 rabbins, etc.

En 1863, il y avait 1,658 écoles primaires catholiques, 37 protestantes et 36 juives, dont 1,142 écoles slaves, 511 allemandes et 78 utraquistes. Le nombre des enfants qui fréquentèrent ces écoles fut de 265,474, c'est-à-dire 98 p. 100.

Le système d'enseignement, dans les écoles supérieures, est conforme au système autrichien, peu en accord avec les besoins des nationalités slaves.

Dans les colléges supérieurs de l'Etat (gymnases) à Brno (Brünn), Olmütz, Iglau, Znaim, Kremsier et Mikulov, ainsi que dans les colléges inférieurs de Straznice, Trebova, et Przibor

(1,500 élèves slaves, 1,280 allemands), on enseigne en langue allemande. Ce n'est que dernièrement qu'un lycée inférieur vient d'être établi pour les Tchèques-Slaves.

A l'Institut polytechnique de Brünn, quoique les deux tiers des élèves soient Tchèques-Slaves, on enseigne en langue allemande, ainsi qu'à deux écoles normales supérieures et trois inférieures.

Aux institutions que nous venons d'énumérer, il faut ajouter encore : un établissement médico-chirurgical à Olmütz, un séminaire à Brünn, une école forestière à Usova et huit autres écoles privées.

V

JOURNAUX

Il y a en Moravie vingt-deux journaux politiques, économiques, théologiques et littéraires.

Les journaux tchèques sont les suivants : *Moravska Orlice*, *Olomucke Noviny*, *Moravske Noviny*, *Vosa* (journal satirique), *Jeczminek* (d°) ; quelques journaux pédagogiques, comme par exemple *Szkola Materrska* (l'École de la mère), et des journaux allemands : *Brunner Zeitung*, *Neuigkeiten*, *Maehrisch. Correspondent* et *Neue Zeit*.

VI

FINANCES

Les revenus du pays sont de 18,404,218 florins par an; les dépenses de 3,329,835 florins seulement; le reste, c'est-à-dire plus de 15 millions de florins, est consacré aux besoins de l'Autriche.

VII

GOUVERNEMENT

Brno est la résidence d'un lieutenant de l'empereur-roi, dont relèvent 77 administrations d'arrondissements. La justice est exercée par 6 tribunaux. Il y a en Moravie 59 avocats et 55 notaires.

A côté de ces autorités il existe un comité du pays composé de 6 membres (élus par la diète), sous la présidence d'un maréchal nommé par le Gouvernement et d'un vice-président qui, tous les deux, président aussi la diètà.

La diète est composée de l'archevêque d'Olmütz, de l'évêque de Brünn, de 30 députés des grands propriétaires, 37 députés des villes et 31 députés des communes.

Le pays est divisé en 6 départements et 88 arrondissements.

VIII

RELATIONS DE LA MORAVIE ET DE LA BOHÊME.

La Moravie fut jadis le noyau d'un vaste empire appelé la Grande Moravie, premier État des Slaves occidentaux qui fut détruit par les Magyars à la suite de la bataille de Presbourg, en 906. Les Tchèques, proches voisins de la Moravie, surent sauver à temps la Moravie d'une ruine complète et la réunirent au royaume de Bohême, jusqu'au temps d'Otokar Ier (1212). Bien que le gouvernement ait été commun aux deux pays, les Tchèques laissèrent à la Moravie l'autonomie complète et une Diète nationale. Mais du moment où Otokar s'éleva à la dignité

de roi héréditaire, il passa en usage d'abandonner le gouvernement de la Moravie au successeur au trône, ou à un prince de sang royal, à titre de fief de la couronne de Bohême. Plus tard on conféra à ce prince feudataire du roi de Bohême le titre de margrave.

Il était d'usage qu'à la cérémonie du couronnement du roi à Prague, les États de Moravie, de Silésie, de Brandebourg et de Lusace, lui prêtassent hommage. Dans des circonstances graves, comme par exemple l'élection du roi, les États de tous ses pays devaient se rassembler pour former une Diète générale; l'élection faite par les États de Bohême seule n'était pas valable et légitime. Chaque roi de Bohême était *ipso facto* margrave de Moravie et les États de Moravie s'efforcèrent toujours, à peu d'exceptions près, de déjouer toutes les tentatives des Habsbourgs tendant à dissoudre l'union fraternelle des deux pays.

Dans les temps orageux de semblables Diètes générales se réunissaient souvent, et on peut facilement être convaincu par les documents historiques, que les représentants des deux pays cherchèrent toujours à se soutenir mutuellement.

Au quinzième siècle seul, on compte dix Diètes de ce genre et notamment en 1415 (à Prague), en 1421 (à Czaslava), en 1423 (à Prague), en 1425 (à Brno), en 1432 (à Brno), en 1433 (à Prague), en 1435 (à Brno), en 1435 (à Prague), en 1436 (à Jilhava), en 1457 (à Prague), etc. La Diète siégeait, comme on voit, tour à tour en Bohême ou en Moravie.

Que cette union des deux pays n'ait pas seulement été mécanique, qu'elle s'appuyât sur les intérêts positifs des deux peuples, et qu'elle ait été l'effet d'une affinité et d'une réflexion du peuple, cela n'est nullement douteux. Une chanson du temps de Georges de Podiebrad est là pour nous prouver quelle a été alors la disposition populaire. En voici quelques vers :

« Moravie, Moravie chérie, tu as été la première à boire avec nous dans la coupe du seigneur, tu as été toujours liée avec nous comme une sœur bien-aimée, et comment pourrais-tu être livrée à un vautour pour qu'il te déchirât avec ses griffes? »

Ces paroles ont trait au différend qui s'était élevé entre

Georges de Podiebrad et Mathias Corvin, qui lui disputait la Moravie et qui l'avait envahie.

Au commencement de la guerre de Trente ans, la Moravie et la Silésie se révoltèrent contre les Habsbourgs en même temps que les Tchèques. Leur sort ne fut pas différent de celui de la Bohême. La persécution politique cependant ne fut pas aussi implacable en Moravie qu'en Bohême, et c'est de cette manière que la Moravie est devenue un asile et une pépinière pour la langue, et la littérature poursuivie partout avec acharnement.

Il ne faut pas oublier que c'est à Kralice, en Moravie, que les frères tchèques-moraves ont entrepris la célèbre traduction de la Bible, qui a servi jusqu'à nos jours, de modèle et d'exemple.

Il serait, par conséquent, aussi ridicule de parler d'un dialecte morave distinct de la langue tchèque, ou même d'une nationalité différente, que si l'on allait prétendre que le dialecte haut saxon, dont s'était servi Luther dans sa traduction de la Bible, constitue une langue différente de la langue allemande.

On trouvera les noms des savants, des artistes et d'autres notabilités de la Moravie, dans l'énumération des célébrités tchèques.

DESCRIPTION DE LA SILÉSIE

Le duché de Silésie (Slezko) est divisé en deux départements, celui d'Opava (Troppau), et celui de Teszin (Teschen), et en 21 arrondissements.

Cette partie de la Silésie, qui appartient à l'Autriche, n'est pas aussi considérable que celle qui appartient à la Prusse. Le territoire de la Silésie autrichienne est de 93 milles carrés. La rivière Slenza a donné son nom à tout le pays, quoiqu'elle ne soit pas la plus considérable de toutes celles qui le traversent, et dont voici la liste : Opava, Biela, Odra, Olsa, Visla, Morava, etc.

Le pays est sillonné de montagnes ; ce sont les Carpathes et les montagnes de la Moravie. Quelques embranchements des Sudettes s'étendent aussi jusqu'à la Silésie. Parmi les sommets les plus élevés, il faut nommer : Biskupskychlum et Czertouvvrch.

Les montagnes sont couvertes de neige jusqu'au mois de juin ; la température est assez rigoureuse.

Il y a aussi quelques sources d'eaux minérales, comme par exemple : Karlovy Laznie, Janske Laznie, etc.

La population de la Silésie autrichienne s'élève à 462,051 âmes, dont 217,695 hommes et 244,356 femmes.

Quant à la religion, il y a 396,873 catholiques romains, 13 catholiques grecs, 61,917 protestants.

Sous le rapport de la nationalité, le total de la population se compose de 237,873 Allemands, 92,326 Tchèques, 131,602 Polonais et 3,280 juifs.

Les principales villes de la Silésie, sont : Opava (Troppau),

13.900 habitants. Tieszin, Jablunkov. Bohumin, Strumen, Freiwaldau. Vrbno, Cukmantl. Krnov. Beneszov, Vitkov, Odry, Andelska Hora etc. Il y a en tout 26 villes, 6 petites villes, 669 villages. 701 communes.

Le commerce des productions du sol est très-étendu.

Il y a en Silésie 550.000 arpents à peu près de sol arable, c'est-à-dire des champs cultivés, des prairies, des jardins, et 200.000 arpents de bois.

La valeur des produits agricoles du sol silésien est en moyenne de 5.000.000 de francs par an.

La Silésie produit beaucoup de toiles, de draps, de papier, de fromage et de chanvre.

Parmi les minerais dont on retire une quantité considérable, il faut mentionner le graphite (7,677,125 quintaux par an), du charbon de terre et du fer.

Il ne faut pas oublier non plus une autre source des richesses de la Silésie, ce sont les bestiaux et la race ovine, dont la laine est très-fine.

Comme nous l'avons déjà dit, le pays est divisé en 2 départements et 21 arrondissements.

Sous le rapport religieux, le pays relève de deux évêchés, celui d'Olmütz et celui de Breslau. Il y a 170 églises et 6 couvents catholiques, 13 églises protestantes, 2 gymnases catholiques (Tieszin et Opava), 1 gymnase protestant et de nombreuses écoles primaires, ainsi que 245 établissements pour les pauvres.

A la tête de l'administration est un maréchal du pays et son remplaçant.

La Diète est composée de 31 députés : de l'évêque de Breslau, 9 députés des grands propriétaires, 2 députés de la Chambre de commerce, 10 députés des villes et 9 députés des communes.

Les villes suivantes ont le droit d'élire des députés : Opava 2 députés, Tieszin, Bilzk, Jablunkov, Freiwaldau, Bruntal Bilovec, Bohumin et Krnov.

La Chambre de commerce que nous venons de mentionner se trouve à Opava.

ADOLPHE RENAUX.

LISTE DES HOMMES LES PLUS MARQUANTS EN BOHÊME

I

POETES ET PROSATEURS

Lumir, l'Orphée légendaire. — Les auteurs inconnus des anciens chants de Zelena Hora, de Kralove Dvor.

ONZIÈME SIÈCLE. — Saint Vojtiech (Adalbert).

DOUZIÈME SIÈCLE. — L'auteur de l'Alexandreide.

TREIZIÈME SIÈCLE. — Dalemil, Chronique rimée. — Zavisz Vitkovec, poëte.

QUATORZIÈME SIÈCLE. — Smil Flaszka de Pardubic, fabuliste et écrivain satirique.

... — Tkadleçek, nouvelliste. — Thomas de Sztitny. Milicz.

QUINZIÈME SIÈCLE. — Jean Huss, Jérôme de Prague, Koranda. — Le traducteur du Million de Marco Paolo. — Ctibor Towaczowsky de Cimburk, poëte et prosateur. — Jean de Lobkowic, Bohuslav Hasistein de Lobkovic, poëte latin. — Grégoire Hruby de Jeleni, traducteur de Cicéron.

SEIZIÈME SIÈCLE. — Charles de Karlsperk, Thomas Mitisa, Campana, poëtes latins. — Les frères moraves : Lukasz, Jean Taborsky, Georges Stryc, chansonniers. — Mathias de Benes-

(1) Le nom qui suit celui de l'écrivain est le titre de son œuvre principale.

zow, Konacz de Hodisztkowa, traducteur de Lucien. — Lomnicky de Budecz, poëte martyr. — Adam de Veleslavin, publiciste. — Jean Blahoslav, évêque morave, etc.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — Venceslas Vratislav de Mitrowic, Voyage en Turquie. — Harant de Polczic, Voyage en Palestine. — Frédéric de Donin, Voyage en Allemagne et en Italie. — Abraham de Guenterod, traducteur de Xénophon. — Jean Amos Komenius (Komensky), aussi poëte et traducteur célèbre.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — Tranowski, Hruszkowic, Lani, Kerman, simples rimeurs. — Georges Volny, poëte-paysan autodidacte. — Venceslas Matheus Kramerius, prosateur, nouvelliste et publiciste, Tham, Puchmayr, V. Stach, poëtes avant-coureurs de la Renaissance.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — Adalbert Nejedly, chansons épiques. — Sébastien Hniewkowsky, poésies épiques et humoristiques. — Joseph Jungmann, traducteur de Milton, Chateaubriand et Goethe. — Rautenkranc, Chansons populaires. — Dans les belles-lettres : Dlabacz, Parzizek, Hybl, Sychra, Hromadko. — De 1817 date la renaissance de la poésie et de la prose.

Les poëtes sont : Jean Kollar, Slavy Dcera. — Czelakowsky, Rouze Stolista. — Milota Zdirad Polak, poëte épique et lyrique. — Kamaryt; Suszil, Kamenicky, Stulc, poésie sacrée et légendes. — Jablonsky, didactico-lyrique. — Picek, Furch, poésie érotique. — Charles Hynek Macha, poésie romantique. — Charles Jaromir Erben, Ballades populaires. — Jean Érazim Wocel, poëte épique, auteur de Przemyslovci, Mecz a Kalich, Labirint Slavy. — Jaroslav Kalina, ballades et chansons révolutionnaires. — Siegfrid Kapper, poésies patriotiques. — Nebesky, poëte romantique. — Jaroslav Langer, poëte satirique. — Jean Pravoslav Koubek, poésies épiques, satiriques et patriotiques. — Rubesz, le poëte humoristique le plus populaire, Vinarzicky, Klacel, Machaçek, Sznajdr, Villany, Sztur, etc. Les plus récents : Barak, Crha, Fricz, Halek, Hejduk, Jahn, Janda, Majer, Neruda, Pfleger, Spindler, Touma[illegible] — Nouvellistes distingués : Jean zhviezdy, romans hi[illegible]s. — Klicpera, Jean K. Tyl, Chocholouszek,

Ehrenberger, Hurban, Pravda, Sabina, Pfleger, Bozena Niemcova, Madame Svietla, Vlczek, etc. — Traducteur des auteurs célèbres : Maly, traduction de Shakespeare. — Fialka, Dickens. — Havlicek, Gogol et Voltaire. — Madame Sophie Podlipska, George Sand. — Zap, Vorliczek, Stephan, romans slaves. — Vavra, Victor Hugo. — Jahn, Herlosson. — Piehl, Don Quichotte. — Ondrak, Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre. — Szmid, Jean-Jacques Rousseau, etc. — Auteurs dramatiques : Sztiepanek, Klicpera, Turinsky, Swoboda, Tyl, Jos. J. Kolar, Mikowec, Fricz, Halek, Pfleger, Sabina (librettiste). — Auteurs scientifiques : Jungmann, Histoire de la littérature, esthétique. — Antoine Marek, logique, philosophie. — Jean S. Pressl, naturaliste. — Purkynie, physiologie. — Pavel Joseph Szafarzik, slaviste de premier ordre. — Szembera, histoire de la littérature et topographie. — Smetana, physique et histoire universelle. — Tomiçek, anthropologie. — Hyna, psychologie. — Zap, géographie et archéologie. — Klacel, esthétique et philosophie. — V. Staniek, histoire naturelle. — Ammerling, pédagogue, naturaliste et philosophe. — Kodym, économiste, auteur populaire. — Petrzina, Sedlaçek, physiciens. — Augustin Smetana, philosophe. — Rieger, économie politique. — Vojt. Szafarzik, chimiste. — Doucha, traducteur de Dante et Shakespeare. — Jean Krejczi, géologue. — Dr Ed. Greger, naturaliste. — Lad. Czelakowsky, botaniste. — Szanda, Smolik, Jandeczka, Skrzivan, mathématiciens. — Jean Palacky, géographe. — Dr Podlipsky, dr Eizelt, rédacteurs du journal médical. — Rzezacz, pédagogue. — Szohaj, traducteur de Sophocle. — Vrtatko, traducteur d'Aristote. — Vojaczek, traducteur des Girondins. — Zeleny, traducteur de Macaulay.

Parmi les théologiens, nous citons seulement : Bily, Suszil, Sztulc, Winarzicky, Jirsik, Szkoda, Peszyna, comme catholiques. — Kuzmany, Szubert, Koszuth, comme protestants. — Enfin, comme rédacteurs et collaborateurs du Pravnik, journal de droit : le prince Thurn et Taxis, K, J. Erben, l'avocat Joseph Fricz, Jerzabek, dr Szkarda, etc.

Comme publicistes et journalistes, sont dignes de mention. Charles Havliczek Borowsky, rédacteur du Narodni Noviny (1848) et du Slovan (1849). — Dr Krasa, Czas. — Dr Jules Greger, rédacteur du Narodni Listy, depuis 1860-1866. — Dr Charles Sladkowsky et V. Vavra, rédacteurs du Hlas. — Enfin, Skrejszowsky, Zeithammer, rédacteurs de la Politik.

Nota. — On ne peut omettre ici les poëtes écrivant en allemand qui, jusqu'à la mémorable époque de 1848, ayant chanté la gloire et les malheurs de la Bohême, effrayés du brusque réveil de l'esprit politique, apostasièrent. Voici leurs noms et leurs titres :

Eber, Wlasta, poëme épique. — Meissner, J. Zizka. — Maurice Hartmann, auteur de Schwert und Kelch et des Élégies bohêmes. — Enfin, Uffohorn, auteur d'une tragédie Ottocar.

Nés tous les quatre en Bohême, ils forment, avec le Hongrois Lenau, le Viennois Grillpartzer et Halm, toute la gloire de la muse allemande en Autriche.

II

CHRONIQUEURS ET HISTORIOGRAPHES

FIN DU ONZIÈME SIÈCLE. — Cosmas, chanoine de Prague.

FIN DU DOUZIÈME SIÈCLE. — Le moine de Sazava, le frère d'Opatowic, Vincent de Prague, Jerlach, abbé de Milev.

FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE. — Pierre de Zitawa, *Franciscus*, chanoine, etc.

QUATORZIÈME SIÈCLE. — Dalemil, le premier chroniqueur qui écrivit en bohême. — Neplach, en latin. — Przibik Pulkawa. en latin et en bohême. — Le roi Charles, autobiographie, en latin et en bohême. — Benesz Krabice, en bohême.

QUINZIÈME SIÈCLE. — Letopisec. — Laurenz de Brzezowa, guerre des Hussites. — Paul Zidek, traducteur de l'Histoire de la Bohême d'Æneas Silvius. — Procope de Rabstein, Alesz

Holicky, Jos de Rozemberk, Mathé Louda, secrétaire du chef des Taborites.

SEIZIÈME SIÈCLE. — Bartosz (1524-1530). Sixt d'Ottersdorf (1546-1547). — Venceslas Hajek de Liboczan, Histoire populaire de la Bohême. — Martin Kuthen, Bohuslav Bilejovsky, Daniel de Veleslavin (1546-1599).

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — Lupacz de Hlavaczov, Marek Bydzowsky, Vaclav Brzezan, Bartolome Paprocki (écrivant aussi en polonais). — Zavieta de Zavietic, Charles de Zerotin, etc.

Après la catastrophe de 1620 : Jean Amos Komenius, Paul Skala de Zhorze, le docteur André de Habrnfeld, Stransky, Theobald, écrivirent le récit des événements récents hors de leur patrie. — Vilem de Slavata, Kozmanecky, Beckovski, Peszina, historiens catholiques. — Bohuslav Balbin, jésuite patriote dont les écrits, en latin, n'ont été publiés qu'un siècle après sa mort.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — Gelasius Dobner, Pubiczka, Cordova, Dobrowski, Adauctus Voigt, Ungar, tous écrivant en langue latine ou en allemand (1740-1780).

Le premier historiographe de la renaissance fut François-Martin Pelzel, *recte* Koziszek, qui publia, vers 1790, sa Nova Kronika czeska. Pelzel était le digne précurseur de François Palacky, le célèbre auteur d'une histoire pragmatique de la Bohême : Dejiny czeske, en treize volumes, qui passe pour un chef-d'œuvre.

Ses élèves sont : Tomek, Gindeli, Tieftrunk et Mikowec, malheureusement trop tôt enlevé à la science. V. Zap vient de publier une chronique populaire illustrée, en 4 vol. in-4°, chez J. Kober.

III

GRAMMAIRIENS ET PHILOLOGUES

TREIZIÈME SIÈCLE. — Vacerad, l'auteur de *Mater verborum*.

QUATORZIÈME SIÈCLE. — Klen Rozkochany, Andreas de Dube, Thomas de Stitny.

QUINZIÈME SIÈCLE. — Jean Huss, réformateur du style scientifique et de l'orthographe. — Jean Roh de Domazlic, Benesz Optat et Pierre Gzela.

SEIZIÈME SIÈCLE. — Venceslas Philomates, Jean Blahoslav, évêque et grammairien. — Beneszovky, philologue.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — Laurenz Benedikti de Nedozer, Adam de Veleslavin, Jean Amos Komenius, Roza, Peszina de Czechorod, Drachowski, Georg Konstance, Sztajer, Balbinus, *Dissertatio apologetica pro linguâ bohemicâ*, etc.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — Le comte Fr. Kinsky, Fr. Pelcel, Alois Hanke de Hankenstein, Faustin Prochazka, V. Pohl, Tomsa, en Bohême. — Galasz, Fricaj, Dominik Kinsky, en Moravie. — Tablic et Palkowicz, en Hongrie.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — Dobrowsky, patriarche de la science slave, Bernolak, Jean Holly, Jean Nejedly, Venceslas Hanka, Jungmann, Szafarzik, Franta, Erben, Hattala.

IV

PHILOSOPHES, POLYGRAPHES

Benesz de Horzowic, histoire romaine. — Le vieux seigneur de Rozemberk, jurisprudence. — André de Dube, droit bohême. — Milicz de Kromierzyz, Thomas de Stitny, philosophes chré-

tiens. — Jean Huss, livres de prières et morale. — Rhazes, chirurgie. — Alesz Holicky, médecin. — Krisztan de Prachatic, mathématiques. — Jean de Zeliva, Koranda, prédicateurs. — Pierre de Chelczic, moraliste. — Jean Rokycana, théologien-utraquiste. — Hilarius, théologien romain. — Vaclav Hladicz Pisecky, jurisprudence. — Victorin Kornel de Vszehrd, droit bohême. — Ctibor Towaczowski de Cimburk, droit morave. — Jean Kocin, histoire de l'Église. — Jean de Mirotic, histoire turque. — Matheus Hosius, histoire russe. — Pavel Vorliçny, traducteur de Jos. Flavius. — Michal Pecka, orateur. — Sebastian Berliczka, prédicateur catholique. — Martin Zamrsk, prédicateur morave. — Venceslas Szturm, jésuite. — Matouz Koneczny, moraliste-philosophe des frères moraves. — Pavel Kristian Koldin, droit municipal. — Georges Zawieta, école des hommes de la cour. — Thadæus Hajek, *Herbarium*. — Adam Huber, médecine populaire. — Adam Zaluzanski de Zalujan, célèbre botaniste. — Ondrzej Zborsky, sur les sources guérissantes. — Bavor Rodowsky de Hustirzan, alchimiste. — Jean Amos Komensky, pédagogue. — Georges Plachy, jésuite. — Herman Czernin de Chudenic, voyageur. — Ignace de Szternberk, voyage en Orient. — Pulegius, orateur. — Holik, poëte émigré. — Samuel Martin de Drazowa, théologien protestant. — Tous ceux dont les noms précèdent ont écrit en langue bohême depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième.

V

SCULPTEURS ET ARCHITECTES

Ne pouvant pas entrer dans l'histoire de l'architecture en Bohême, nous nous bornerons à citer le témoignage d'Æneas Sylvius (le pape Pie II) qui, envoyé en Bohême en qualité

de nonce, au milieu du quinzième siècle, dit « que l'art et la richesse dont sont dotées les églises dans ce pays, ainsi qu'en Moravie, dépassent tout ce qui se trouve en ce genre dans les pays voisins, et ne peuvent être comparés qu'à ce qui se voit en Italie. » Bien des orages ont passé sur la Bohême en la dévastant, et pourtant, avec ses monuments anciens, même négligés et presque en ruines, Prague aujourd'hui ressemble à Rome ou à Florence.

Les noms des sculpteurs et architectes qu'il faut mentionner sont : Bozetiech, abbé de Sazawa, célèbre également comme sculpteur et peintre de la fin du onzième siècle. — Guillaume d'Avignon, Français. — Mathias d'Arras, architecte de la cathédrale de Prague. — Pierre de Gmunden, Allemand. — Pierre et Henri Parlerz, Polonais. — Staniek de Milev, Krziz, maître Hanusz, Mathias Rejsek de Prostiejow, en Moravie. — Benesz de Loun, Jean et Nicolas de Loun, Venceslas de Klaszter, Pierre et Jean de Prachatic, Ferabesco de Lagno, architecte du Belvédère à Prague, sous Ferdinand Ier. — Scamozzi, Marini, Larangha, Fermo, Italiens. — Christophe et Kilian Dienzenhofer, Allemands. — Eugène Tyttl de Plass, Fr. Max Kanka, Pavel Ignace Bajer, Giovanni Santini, Roesner, Ullmann, Bielsky, de Prague. — Grueber, de Munich. — Kranner, de Prague. — Niklas, Zitek, etc.

Sculpteurs : le nommé Bozetiech, maître Jacques de Veleslavin, Thomas Jarosz Brniensky, Placzek, Zaczek, Brikci de Cinperk, Daniel Papineus, Jean et Ferdinand de Brokov, Lazar Widman, Jean-J. Bendl, Ign. Platzer, Pierre et Venceslas Prachner, F. Pacak, Pacalt de Zircz, Dom. Ouliczka de Polic.

De l'époque récente : Vaclav Levy, Emmanuel Max, Linn, Seidan, Kasz, Wild, Camille Boehm, Koral, Czapek, Linduszkovec, Votoczka, etc.

VI

PEINTRES

Les plus anciens spécimens de la peinture nationale sont les miniatures dans la Légende de saint Venceslas, de l'an 1006; puis les initiales et vignettes du célèbre évangile de Reims, sur lequel juraient les rois de France, écrit à Sazawa par saint Procopius, entre 1010-1040. Le troisième spécimen de cet art, très-développé en Bohême, est le *Codex Visehradensis*, avec des miniatures superbes, de 1013-1037.

Vient après Miroslav, dans l'ouvrage déjà cité, *Mater verborum*, 1202. — Bohusz de Litomierzic, 1259. — Velislav, Légende de saint Venceslas, treizième siècle. — Le chanoine Benesz, 1312, qui imite la manière de Cimabue et de Giotto, dans le fameux *Liber passionis* de l'abbesse Kunigonde, fille du roi Ottocar II; il est considéré comme le fondateur de l'école de peinture en Bohême. — On trouve aussi plusieurs madones sur bois doré, par des peintres indigènes de la fin du treizième siècle, et des fresques à Prague, au couvent d'Emmaüs, couvrant les quatre côtés du cloître (atteignant complétement la valeur des anciennes fresques de Sienne), du quatorzième siècle; tandis qu'à Zbraslav et Znaim, on en trouve de la fin du douzième siècle et, à Jindrzichow Hradec, de l'an 1338. — En 1348, on fonda, sous le règne de Charles IV, une confrérie de peintres, dont le doyen était Théodorique Dietrzich, de Prague. — Zbyszek de Trotina était le plus célèbre élève de cette confrérie; il est l'auteur des miniatures du fameux *Liber viaticus* de 1360. — Un autre élève renommé fut Hodik, 1376. L'auteur des fresques de Karlouv Tyn, le fameux château de Charles IV. Dans la seconde époque de la peinture nationale bohême, on cite : Jean Misrek, 1417; — J.-M. Plzensky, 1538; — Szimon Hutsky, 1599; — Alerz Daniel de Kwetna, 1614.

Parmi les imitateurs des écoles italienne, allemande et hollandaise, on remarque : Fabian Polinar de Usti, 1551 ; — Jean Taborsky de Klokot, 1558 ; — Mat. Ptak de Lindperk (Dionys), 1563 ; — Jean Kantor, Georges Orpheus de Chotieszic, 1564 ; — Mat. Radousz de Chrudim, 1585 1604.

Sous le règne de Rodolphe II, grand protecteur des artistes étrangers, ont été occupés à Prague : Spranger, Savery, Jean d'Aix-la-Chapelle, Jean Breughel, Jos. Heinz, Jean Hoffmann, Georges Hoefnagel et les célèbres Aegide Sadler, Venceslas Holar, tous les deux graveurs, le dernier né à Prachen, en Bohême, et mort exilé en Angleterre. A la fin du dix-septième siècle, on distingue : Charles Skreta de Zavorzic, Jean Kupecky, Pierre-Jean Brandl, Venceslas.Reiner.

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — Balko, Chladek, Hager, Joseph et Venceslas Kramolin, Siard Nosecky, Liszka, Kratochvile, Kalina, etc. — Comme graveurs : les frères Balzer, Dan. Vusin, Jean Berka, Sam. Dvorzak, etc.

En 1800, on fonda à Prague une nouvelle académie de peinture, dont le premier directeur fut Jos. Bergler, de Salzbourg; plus tard, la direction arriva aux mains de Kadlik, de Prague, et Ruben, de Munich.

Nous nous bornerons à citer, parmi les artistes sortis de cette académie : Maszek, Fuerich, Horcziczka, Jos. Hellich, Ant. Dworzak, Kandler, Jean Kroupa, A. Lhota, Jos. et Quido Manes, Meixner, Jaroslav Czermak, Sobieslas Pinkas, François Czermak, Charles Svoboda, Trenkwald, Navratil, Barvicius, Brandeis, Herold, Javourek, Purkynie, Zak, Kwast, Huttary, Szojzler et le caricaturiste Kolar (François), etc. Comme graveurs renommés, mentionnons : Dobler, Wiesner, Rybicka, Léopold Szmidt. Comme lithographes, les frères Sandtner.

L'inventeur de la lithographie, Alois Sennefelder (*rectè* Senopolsky), né en 1771, mort en 1834, était aussi un enfant de Prague.

VII

MUSICIENS ET COMPOSITEURS

Dans cette patrie de la musique où tout le peuple chante et improvise en même temps les paroles et les mélodies de ses chansons, nous n'avons que l'embarras du choix.

Les auteurs des mélodies les plus anciennes, comme ceux des plus récentes, demeurent ordinairement inconnus.

Parmi les premiers compositeurs, on doit citer : l'évêque Vojtiech, l'évêque Jean de Prague, l'archevêque Arnoszt de Pardubic, ainsi que Jean Huss; — le curé Jean Trojan Turnowsky.

AU SEIZIÈME SIÈCLE. — Fayt de Czesky-Brod, mort en 1551; — Georges Kropacz, compos. de messes; — Koler de Zvikov, 1554; — Jean Simonides, mort en 1587.

Sous Rodolphe II, les étrangers : Philippe de Monte, Regnard de Flandre, Liberalis de Trevise, Luyton, organiste; — Jacques Haendel, mort en 1591, Hassler de Nurnberg, né en 1564.

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — Lukasz Cibulowsky, Ondrzej Hamerszmid, 1611; — Andreas Tromm, Allemand, mort en 1683; — Georges Melcel, mort en 1698; — Venceslas Holan de Roven, 1693.

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — Bohuslav Czernohorsky, mort en 1740; — Seger, Mysliveczek, compositeurs d'opéras bouffes; — Jean Kozeluh, Koprziva, Kucharz, Votava, Skydanek, musique de chambre; — Fiebich, Fr.-A. Brixi, organiste; — Ryba, Vinc. Maszek, les frères Proupner, Jean Vitasek, F. Tuma, Zach, Zelenka, directeur de l'orchestre du roi de Saxe; — Jirovec, Vanhal, Dusek, pianiste; — Krommer, violoniste.

Sont sortis du conservatoire de musique fondé à Prague, en 1808 : Kalivoda, Suchanek, Albert, Picz, les frères Sokol,

Trojan, Holan, Apt, Jelen, François Vlczek (inventeur du Melodicon).

Les compositeurs modernes sont : Tomaszek, Szkroup, Skuhersky, Smetana, Szebor, Bradsky, Krzizkowsky, Veit, Horak, Maszek, Koleszowsky, Tovaczovsky, Prochazka, Skoczdopole, chef d'orchestre des Italiens, etc.

On nomme comme virtuoses sur divers instruments :

Bernhard et Velik, hornistes du quatorzième siècle; — Dalibor, violoniste du quinzième; — Hodiejovsky et Jean Hudec, chanteurs du quinzième; — Kozmanda, chanteur; — Vencalek, guittariste en 1598; — Vlaszimsky, organiste en 1588; — Petz, harpiste; — comte de Losi, guitariste en 1638; — Adam Michna, organiste en 1661; — Bratkovsky, idem, mort en 1610; — Jos. Baer, clarinettiste, en 1744; — Biczisztie, horniste; — Smrczek, violoncelliste, en 1766; — Szmejkal, tromboniste; — François et Georges Benda, violonistes; — Forst, chanteur; — Houdek et Stich Punto, hornistes; — Fiala, haubois et violoncelle; — les frères Stamec, Czejka, Valentin, Czervenka, Slavik, violoniste; — Dreischock, pianiste; — Fr. Laub, violoniste; — Piszek, baryton; — Mademoiselle Zadrobilek, pianiste; — Madame Szarvady-Claus, pianiste; — les sœurs Neruda, pianistes; — Mademoiselle Kolar, pianiste, etc.

Sont restés célèbres comme auteurs des ouvrages traitants la musique : Jean Blahoslav, quinzième siècle; — Klemens de Zebrak, seizième siècle; — Dix, mort en 1716; — Ernst, mort en 1797; — Zvonarz, mort 1865.

On nous permettra, en finissant, de nommer deux artistes bohêmes qui ont trouvé leur place au milieu des célébrités posthumes du Père-La-Chaise : Reicha, professeur de contrepoint au conservatoire de musique, et Debureau, le prototype des pierrots, ce mime incomparable qui fut la joie des Parisiens et qui a été dignement apprécié par la plume si compétente de J. Janin.

Joseph FRICZ.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE DE LA BOHÊME

---

60 ans avant J.-C.	—	Les **Boïens** ayant habité depuis cinq siècles le Boïohemum en sont chassés par les Suèves.
9 ans après J.-C.	—	**Marobod** s'empare, avec ses Marcomans, du Boïohemum.
174 —	—	**Marc-Aurèle** y envoie ses légions.
430 —	—	**Les Marcomans** disparaissent sans laisser de traces, vaincus par les Huns.
450 —	—	**Czech** (pater Boëmus) s'établit avec son peuple en Bohême.
623 —	—	**Samo** (Zaboj!) à la tête d'une première confédération slave, rejette les Avars hors de la Bohême.
700 —	—	Il reste vainqueur des Francs dans la Szumava.
730 —	—	**Libusza** pose les fondements de Prague; elle épouse **Przemysl** le laboureur, contre lequel se révolte Vlasta avec ses amazones.
806 —	—	**Neklan** repousse deux fois les envahissements des Francs.
849 —	—	**Hostivit** bat le roi Ludovic.
870 —	—	**Borzivoj** (M. 890).
873 —	—	Il est baptisé avec la sainte Ludmila par Methodius, en Moravie, à la cour de Svatopluk.
890 —	—	**Spytihniev** (M. 912).
907 —	—	Les Magyars anéantissent la Grande-Moravie.
912 —	—	**Vratislav Ier** (M. 925) épouse Drahomira de Stodor.
928 —	—	**Venceslas le Saint** se rend tributaire de *Henri l'Oiseleur*.
935 —	—	Il est assassiné par son frère.
935 —	—	**Boleslav Ier** (M. 967).
955 —	—	Il reprend la Moravie aux Magyars après avoir combattu pendant quinze ans l'empereur Otto.
967 —	—	**Boleslav II** (M. 999).
973 —	—	Fondation de l'évêché de Prague.

997 ans	après J.-C.—	Martyre de saint Adalbert (Vojtiech) à Gnezno.
999 —	—	**Boleslav** III (qui en 1002 est chassé du pays).
1002 —	—	**Vladivoj.**
1003 —	—	**Jaromir.**
1004 —	—	Il chasse les Polonais de Prague.
1012 —	—	**Oldrich** (M. 1037) détrône Jaromir et épouse *Bozena* la paysanne.
1038 —	—	**Brzetislav** Ier (M. 1055), surnommé Achilles, fils des précédents.
1053 —	—	Mort de saint Procopius.
1055 —	—	**Spytihniev** II (M. 1061), surnommé *le Juste.*
1061 —	—	**Vratislav** II (M. 1092), *le premier roi* de Bohême.
1081 —	—	Proclamation de l'indépendance du royaume par l'empereur Henri IV.
1092 —	—	**Kunrat** et **Brzetislav** II (assassiné en 1100).
1100 —	—	**Borzivoj** II (chassé du pays en 1107 et 1120).
1107 —	—	**Svatopluk** (assassiné en 1109).
1108 —	—	La famille de Vrszovci défend les institutions slaves; elle est détruite en masse.
1109 —	—	**Vladislav** Ier (M. 1125).
1119 —	—	Renouvellement des bons rapports avec la Pologne et la Hongrie.
1125 —	—	Mort du premier chroniqueur *Kosmas.*
1126 —	—	**Sobieslav** Ier (M. 1140) bat l'empereur *Lothaire* à *Chlumec.*
1142 —	—	**Vladislav** II (M. 1173), ami de Frédéric Barberousse.
1173 —	—	**Sobieslav** II (M. 1180).
1179 —	—	**Bedrzich** (M. 1189).
1182 —	—	Déclaration de l'autonomie du margraviat de Moravie.
1189 —	—	**Kunrat-Otto** (M. 1191).
1191 —	—	**Vaclav** II (chassé en 1192).
1193 —	—	**Jindrzich-Brzetislav** (M. 1197).
1197 —	—	**Vladislav** III.
1198 —	—	**Przemysl-Ottokar** Ier (M. 1230) fait reconnaître et consacrer à jamais le royaume de Bohême par la curie romaine.
1203 —	—	Benesz Hermanov bat les Saxons.
1230 —	—	**Vaclav** Ier [comme roi] (M. 1253).
1241 —	—	Jaroslav bat les Tatars près d'*Olomuc.*
1253 —	—	**Przemysl-Ottokar** II, fondateur de Kœnigsberg.
1260 —	—	Bat les Hongrois près de Kressenbrunn.
1173 —	—	S'oppose à l'élection de Rodolphe de Habsbourg.
1275 —	—	Rodolphe frappe Ottokar d'interdiction.
1276 —	—	Première défaite d'Ottokar.
[illegible]8 —	—	Défaite et mort d'Ottokar dans la plaine dite Moravskepole (Marchfeld).

ans après J.-C.— Rodolphe s'empare de la Moravie.
— — OTTO DE BRANDENBOURG, régent institué par Rodolphe.
— — Il se voit forcé de rendre le fils d'Ottokar aux États de la Bohême.
— — VACLAV II, fils d'Ottokar (M. 1305).
— — Zavisz de Falkenstein décapité.
— — Le roi est couronné en Pologne.
— — Son fils élu roi de Hongrie.
— — VACLAV III, le dernier des Przemyslides.
— — Il est assassiné à Olomuc, le 4 août, sans laisser d'héritier.
— — RODOLPHE (fils d'Albert de Habsbourg) envahit la Bohême et meurt subitement.
— — HENRI DE LA CARINTHIE (Jindrzich Korutansky) est élu roi.
— — Il est forcé de quitter Prague.
— — JEAN DE LUXEMBOURG (M. 1346) est élu roi après son mariage avec Eliszka, fille du dernier Przemyslide.
— — Il ajoute la Lusace à la couronne de Bohême.
— — Il hérite de la Silésie.
— — Il donne sa fille Guta (la bonne) au dauphin de
— — France; pose les fondements de la cathédrale de Prague, dont l'évêché devient un archevêché.
— — Mort du roi aveugle à Crécy.
— — CHARLES IV, empereur d'Allemagne (M. 1378).
— — Il institue l'Université de Prague, et fait faire la couronne consacrée à la mémoire de saint Venceslav.
— — Donne et proclame *la bulle d'or* pour son pays et pour l'Allemagne.
— — Pose les fondations du célèbre pont de Prague et de la nouvelle ville (nové miesto).
— — Signe un contrat réciproque avec la maison de Habsbourg.
— — Fait élire son fils aîné Vaclav empereur d'Allemagne.
— — VACLAV IV, appelé *le Juste* par son peuple, *le Paresseux* par la curie romaine (M. 1419).
— — Il est fait prisonnier à la suite d'une conspiration de la haute noblesse.
— — Est fait prisonnier par son frère Sigismond.
— — Rétablit l'équité dans les votes à l'Université.
— — Interdit lancé contre les prédications de Jean Huss.
— — Jean Huss brûlé à Constance, le 6 juillet.
— — Jérôme de Prague brûlé à Constance.

1419 ans après J.-C. — Défenestration des conseillers allemands par les Hussites; mort du roi.
1420 — — Zizka de Trocnov pose les fondements du Tabor fortifié ; il bat l'empereur Sigismond près de Sudomierzic, puis les croisés auprès de Prague.
1421 — — Zizka perd son second œil près de Rabi ; il bat une seconde fois les croisés près de Domazlice.
1424 — — Mort de Jean Zizka.
1425 — — Victoire des Bohêmes près d'Usti (Aussig).
1427 — — Victoires de Procope le Grand.
1430 — — Défaite d'une cinquième croisade près de Domazlice (Tauss).
1433 — — Pourparlers des Bohêmes avec le concile de Bâle.
1434 — — Défaite des Taborites à Lipan.
1436 — — SIGISMOND, couronné roi, accepte les *compactata*.
1437 — — Mort de Sigismond à Znojmo.
1438 — — ALBERT d'Autriche élu roi (M. 1439).
1440 — — Naissance de Ladislav (Posthume).
1450 — — Fin des guerres civiles. *Georges de Podiebrad* reconnu comme régent.
1453 — — LADISLAV couronné à Prague (M. 1457).
1458 — — GEORGES DE PODIEBRAD proclamé roi de Bohême (M. 1471).
1467 — — Le roi est frappé d'interdiction par le pape.
1468 — — Mathias Corvin, conspirant avec la ligue catholique, s'empare de la Moravie.
1469 — — Podiebrad proclame Vladislav Jagellon héritier de la couronne.
1470 — — Mathias Corvin, vaincu, rend la Moravie.
1471 — — Mort de l'archevêque utraquiste Rokycana et du roi.
1471 — — VLADISLAV II, fils du roi de Pologne (M. 1516).
1479 — — Grande lutte à la Diète entre l'aristocratie et la bourgeoisie jusqu'en 1517.
1490 — — Vladislav élu roi de la Hongrie.
1495 — — La Diète élabore une charte définitive.
1506 — — Le roi sévit contre les Frères moraves.
1516 — — LOUIS (Ludvik), fils du précédent (M. 1526).
1522 — — Le roi prête serment à la charte.
1526 — — Il périt à la bataille de Mohacz contre les Turcs.
1526 — — FERDINAND I[er] de Habsbourg, élu roi (M. 1564).
1545 — — Il impose aux États le droit héréditaire de sa maison.
1547 — — Après la diète dite « sanglante », il supprime les libertés de la bourgeoisie.
1548 — — Expulsion des frères moraves.
1556 — — Introduction des jésuites.
1564 — — MAXIMILIEN II (M. 1576), fils du précédent.

1567 ans après J.-C.	—	Suppression des libertés religieuses.
1575 —	—	Il fait couronner son fils Rodolphe.
1576 —	—	RODOLPHE II (M. 1612), âge d'or de la littérature nationale.
1609 —	—	Il signe les lettres de Majesté.
1611 —	—	Abdication de Rodolphe.
1611 —	—	MATHIAS, frère de Rodolphe (M. 1619).
1617 —	—	Il force les États à couronner Ferdinand de Styrie.
1618 —	—	Défenestration des lieutenants impériaux; élection de trente directeurs.
1619 —	—	FRÉDÉRIC, l'électeur, proclamé roi. La Bohême en pleine insurrection.
1620 —	—	Défaite de l'armée bohême à la Montagne blanche, près de Prague, 8 novembre.
1620 —	—	FERDINAND II (M. 1637) proclame une amnistie générale.
1621 —	—	Exécution à Prague de quarante-huit chefs de l'insurrection.
1622 —	—	L'Université de Prague livrée aux jésuites.
1627 —	—	Expulsion et grande émigration des protestants. nouvelle charte octroyée par Ferdinand.
1631 —	—	Les émigrés rentrent à Prague avec les Saxons.
1632 —	—	*Valdstein* repousse les Saxons hors du pays.
1633 —	—	Guerre avec les Suédois.
1634 —	—	Valdstein assassiné à Cheb (Eger).
1637 —	—	FERDINAND III (M. 1657).
1643 —	—	Torstenson s'empare de la Bohême.
1645 —	—	Défaite de l'armée impériale près de Jankov.
1646 —	—	Couronnement de *Ferdinand IV*.
1648 —	—	Les émigrés avec *Königsmark* s'emparent de la capitale; fin de la guerre de Trente ans; paix de Westphalie.
1654 —	—	Mort de Ferdinand IV.
1657 —	—	LÉOPOLD Ier, second fils de Ferdinand III (M. 1705).
1671 —	—	Mort de *Comenius* en exil.
1680 —	—	Grande insurrection des paysans bohêmes.
1681 —	—	Cinquième grande émigration des dissidents; la peste sévit en Bohême.
1705 —	—	JOSEPH Ier (M. 1711).
1714 —	—	CHARLES VI (M. 1740), le dernier Habsbourg de la souche mâle.
1720 —	—	Les États reconnaissent la *Pragmatique sanction.*
1729 —	—	Canonisation de Jean Népomucène.
1740 —	—	MARIE-THÉRÈSE (M. 1780).
1741 —	—	Frédéric le Grand s'empare de la Bohême sous la protection de l'armée française; *Charles de Bavière* est couronné roi à Prague.

1742 ans après J.-C. — Marie-Thérèse cède la Silésie au roi de Prusse.
1743 — — Se fait couronner à Prague.
1749 — — Abolition de la chancellerie bohéme.
1756 — — Commencement de la guerre de Sept ans.
1773 — — Expulsion des jésuites.
1776 — — Abolition de la torture.
1780 — — JOSEPH II (M. 1790).
1781 — — Promulgation de la tolérance religieuse; abolition du servage.
1783 — — Suppression du comité diétal pour la direction des affaires du pays.
1789 — — Les États protestent contre les changements arbitraires de l'empereur.
1790 — — LÉOPOLD II (M. 1792).
1791 — — Se voit forcé de rendre la couronne de Saint-Venceslav, enlevée par Marie-Thérèse.
1792 — — Rétablissement d'une chaire pour la langue et la littérature nationales.
1792 — — FRANÇOIS Ier (M. 1836) se fait couronner roi de Bohême à Prague.
1798 — — Fondation d'une académie des Beaux-Arts à Prague.
1804 — — Prend le titre d'empereur d'Autriche.
1806 — — Renonce au titre d'empereur d'Allemagne.
1810 — — Fondation à Prague du conservatoire de musique.
1811 — — Promulgation de la patente financière.
1215 — — *La Bohême, sans être consultée, est introduite dans la Confédération germanique.*
1818 — — Fondation à Prague du Musée national.
1835 — — FERDINAND Ier (empereur d'Autriche; encore vivant et séjournant à Prague).
1836 — — Se fait couronner roi de Bohême à Prague.
1848 — — 8 avril, accorde une constitution à la Bohême; 2 juin, ouverture du congrès slave à Prague; 12-17 juin, bombardement de Prague par Windischgraetz; 2 décembre, abdication de Ferdinand.
1849 — — FRANÇOIS-JOSEPH; dissolution de la Diète de Kremsier; octroi d'une nouvelle constitution.
1851 — — Suspension de la constitution octroyée.
1855 — — Promulgation du Concordat.
1860 — — Diplôme d'octobre.
1861 — — Patente de février.
1865 — — Suspension de la patente de février.
1866 — — Visite de l'empereur à Prague, après la guerre.
1867 — — La constitution remise en vigueur; nouvelle convocation du Reichsrath; dissolution de la Diète bohéme.

FIN

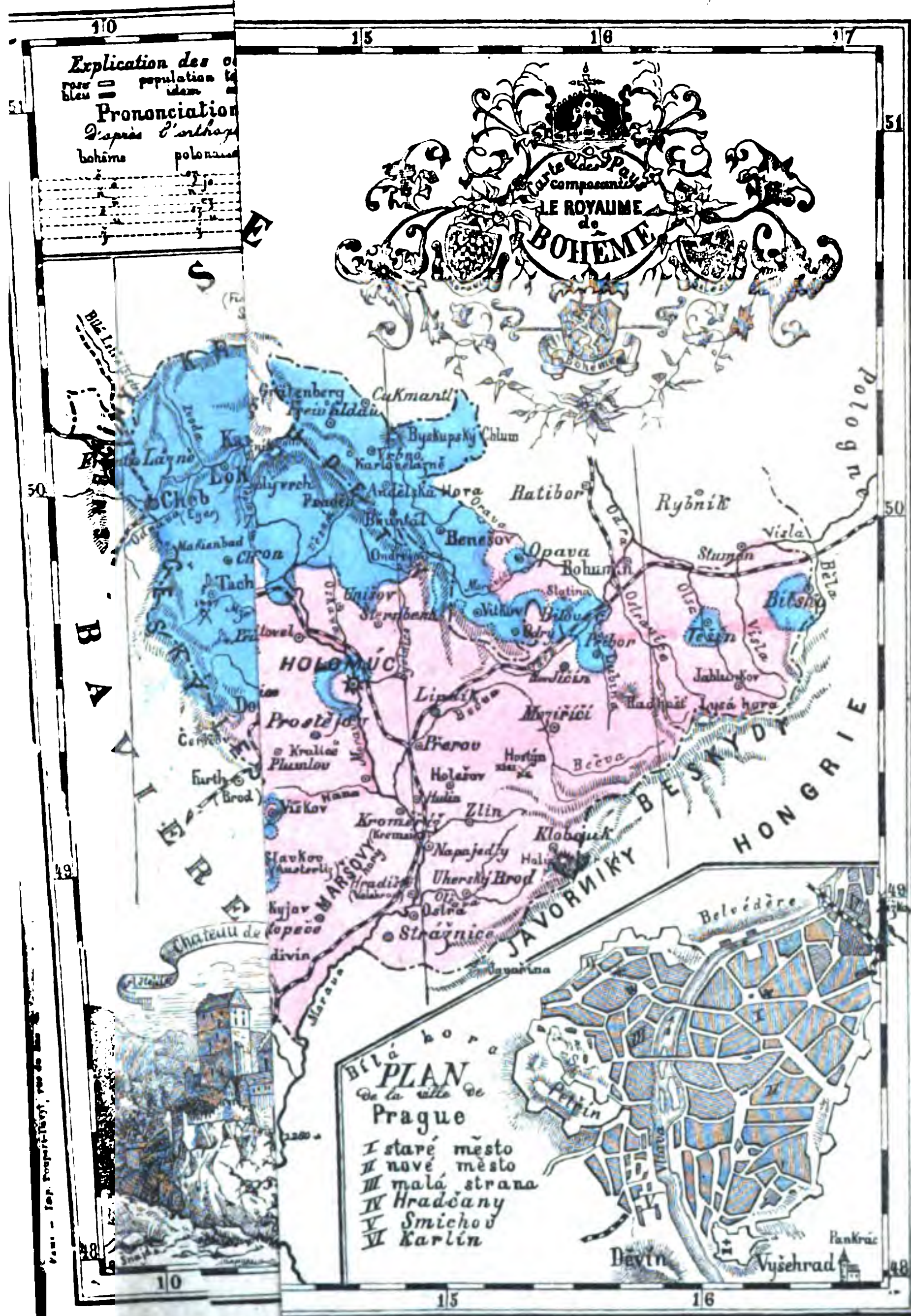
TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC.

CARTE PITTORESQUE ET LITTÉRAIRE



APPENDICE

CHANSONS POPULAIRES BOHÊMES

Paroles françaises de LOUIS LEGER

L'ADIEU

(LOUCZENI, LOUCZENI)

Elle est bien triste, l'heure
Des suprêmes adieux!
Quand elle vient sonner cette heure,
C'est alors que soupire et pleure
La belle et l'amoureux.

Sous la verte tonnelle,
Lorsque tu m'as quitté,
Tu me l'avais bien dit, ma belle,
Qu'il n'est point d'amour éternelle,
Et c'était vérité.

Par le bois et la plaine,
Triste, je m'en irai.
Et puis, quand j'aurai bien pleuré,
J'oublierai ma belle et ma peine,
Et me consolerai!

I

CHANSON MORAVE

J'allai chez vous me désennuyer!
Tra la la la la la la la.
Le chien commença d'aboyer, tra la la, etc.
J' lui jetai du pain de ma pochette, tra la.
Laisse-moi monter dans la chambrette,
Tra la la la la la la la.

Et dans la chambrette j'entrai, tra la,
Et la fillette j'embrassai, tra la la.
Votre fillette, elle est bien belle, tra la la.
Puis elle resta seule chez elle, tra la la.

Les bonnes gens disent chaqu' jour, tra la,
Qu'à neuf filles je fais la cour, tra la.
Je n'en ai qu'une et, sur mon âme, tra la,
Elle est belle et sera ma femme, tra la
la la la la la la!

III

CZERVENA RUZICZKO!

Pourquoi ne veux-tu pas, rose, t'épanouir?
Ami, pourquoi chez nous ne veux-tu pas venir?
Si je venais, ton cœur se remplirait d'alarmes,
Tu prendrais ton fichu pour essuyer tes larmes.

Et pourquoi donc pleurer, quand rien ne fait souffrir?
Nous nous sommes aimés comme deux colombelles,
Nous nous sommes aimés comme deux tourterelles;
As-tu de mes baisers perdu le souvenir?

IV

L'AMOUR PERDU

(HORO! HORO!)

Montagne, bien haute est ta cime,
Et ma belle, bien loin! hélas!
Et notre amour à chaque pas
S'efface, s'efface et s'abîme.

Dans notre course vagabonde,
L'amour s'efface chaque jour!
Pour mon cœur, il n'est plus au monde,
Non, ma belle, il n'est plus d'amour.

Adieu! séparons-nous! c'est l'heure!
Voici ton chemin et le mien!
Adieu! tu pleures et je pleure!
Nos pauvres cœurs souffriront bien!

V

LE GARS

(KDYZ JSEM JA TY KONIE

Je faisais paître mes chevaux,
Le sommeil me prit la gorge!
Voilà les maudits animaux
Entrés au milieu de l'orge.

Arriva le maître du champ,
Un imbécile superbe.
Coquin, dit-il en grommelant,
Tes chevaux mangent mon herbe.

— Moi, je ne suis pas un coquin,
Je suis fils de bonne mère.
J'arrangerais bien le malin
Qui soutiendrait le contraire.

Moi, j'ai servi sept ans chez vous!
Je n'ai rien perdu, non, certe!
Si ce n'est peut-être deux clous,
Dont j'ai bien payé la perte.

Moi, j'ai servi sept ans chez vous,
Je n'ai pris qu'une noisette,
Encore, en poussant les verrous,
Suis-je tombé sur la tête!

Moi, j'ai servi sept ans chez vous,
N'ai reçu qu'une chemise,
Un vieux chiffon orné de trous,
Et vous me l'avez reprise.

De quoi pourrait-on m'accuser?
Je suis un garçon honnête.
Nul sur moi ne pourrait gloser.
Sauf peut-être votre Annette.

Allez, bonhomme! allez-y voir!
Qu'elle dise quelque chose!
Car c'est elle qui l'autre soir
M'emmena cueillir la rose.

CHANSONS POPULAIRES

I. L'ADIEU.

(Louczeni - jak je to tieska viec.)

Lugubre.

CHANT.

PIANO.

El - le est bien tris - te l'heure

Des su - prê- mes a - dieux, Quand el - le vient

fz

p

son - ner cette heure, C'est a - lors que sou - pi - re et pleure

Ri - tar - dan - do.

La bel - le et l'a - mou - reux.

sfz

II. CHANSON MORAVE.

(Kdyz sem jà k vàm chodivàval.)

CHANT.

J'al- lais chez vous m'désen - nuy - er;

PIANO.

P

Tra la la la la la la la la, Vot'chien com - men -

F

-ça d'a- boy - er; Tra la la la la la.

J'lui j'tai du pain de ma po - quette;

Tra la la la la la la la la la la. Lais'moi mon - ter

dans la cham - brette. Tra la la la la la.

III. LA ROSE.

(Czervena ruziczko co se nerozvijisz.)

Andante quasi allegretto.

CHANT.

PIANO.

Pour-quoi ne veux - tu pas ro - se t'é - pa-nou - - ir? Ro - se t'é - pa - nou - ir? Si

A - mi pourquoi chez - nous ne veux-tu plus ve - - nir? Ne veux- tu plus ve - nir?

je ve- nais, ton cœur se rem - pli - rait d a -

-larmes, Tu pren - drais ton fi - chu pour

es- su- yer tes larmes. Pour es-su- yer tes larmes.

IV. L'AMOUR PERDU.

(Horo, horo vysokà si.)

CHANT

Monta - gne, bien haute est ta ci - me,

PIANO.

Et ma bel - le bien loin, hé - las !

Et no - tre a - mour à cha- que pas,

S'ef - fa - ce, s'ef- fa - ce et s'a - bime.



V. LE GARS.

(Kdyz sem jà ty konie pàsal.)

A piacere. *Staccato.*

CHANT.

PIANO.

Je fai- sais pai - tre mes chevaux, Le som-meil me prit la gorge; Voi - là les mau- - dits a - ni-maux En-trés au mi - lieu de l'orge.

VI. ANCIEN CHANT DES TABORITES.

(Paroles attribuées à Jean Zizka, mélodie du XVe siècle. Voir le texte français, p. 139.

CHANT

PIANO.

F

Kdo ste bo - zi bo jov - ni - ci a za - ko - na je - ho.

P

Pros - te od bo - ha po - mo - ci a dou - fej - te vné - ho

F

ze Ko - ne cznię snim slav - nie zvi - tiez i - te.

Procédés Tantenstein, rue Toullier, 8.

Paris. — Imp. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

	DATE DUE		

